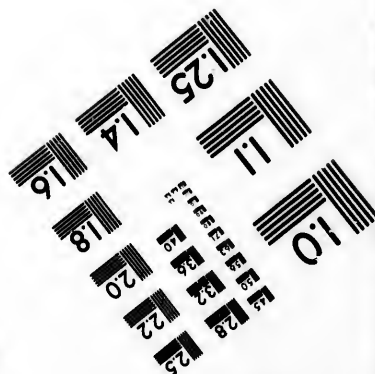
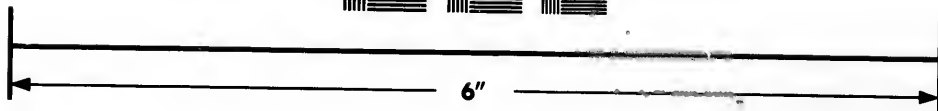
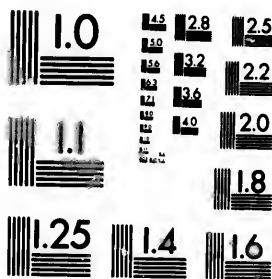


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSYER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1984**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:                      Various pagings.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

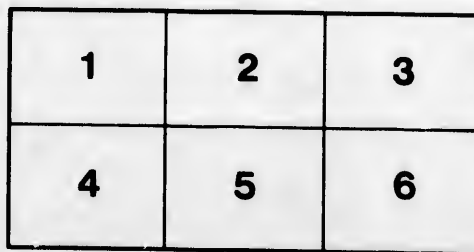
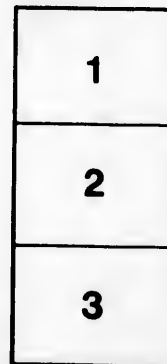
University of British Columbia Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression; and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

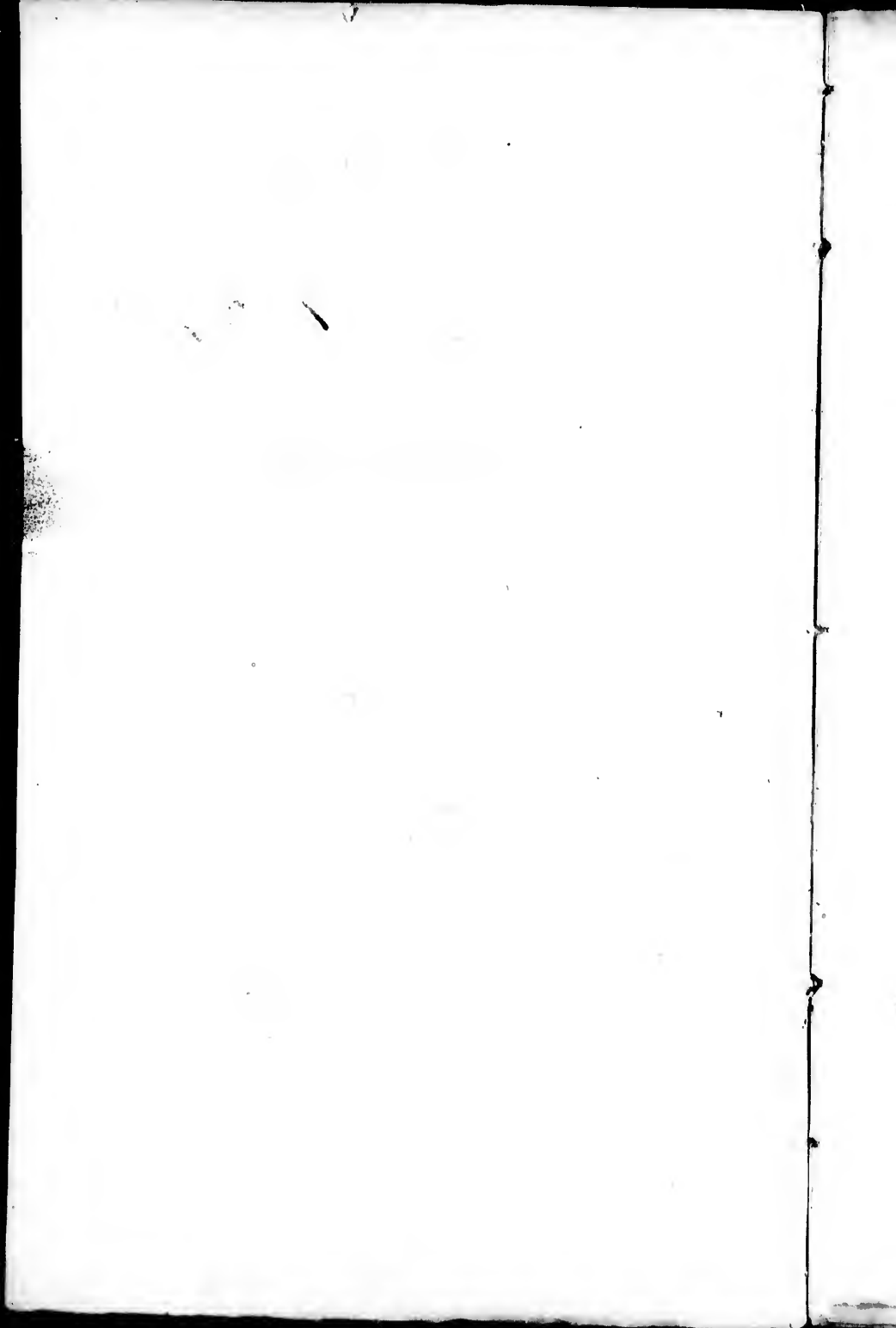
University of British Columbia Library

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



# **R e i s e**

Sr. Hoheit

des

**H e r z o g s B e r n h a r d**

zu Sachsen-Weimar-Eisenach

durch

**N o r d - A m e r i k a**

in den Jahren 1825 und 1826.



Herausgegeben

von

**H e i n r i c h L u d e n .**



Erster Theil.

Mit 16 Vignetten, 4 Kupfern, 3 Planen und 2 Charten.



**Weimar, 1828.**

bei Wilhelm Hoffmann.

Herr J.

Herr F.

Herr E.

Sr. Dr.

Al

Sr. Dr.

Al

Ehro K.

Su

Die S.

Herr J.

Herr

Sr. M.

Herr C.

Herren

Herr C.

E. E.

Die

Herr

Die J.

Sr. Dr.

b

Herr

Herr

Herr

## Subscribenten - Verzeichnifs.

Aachen.	Druckpp. Veluupp.	
Herr J. A. Mayer, Buchhändler . . . . .	3	-
Aarau.		
Herr Professor Oehler . . . . .	1	-
Herr Buchhändler Sauerlaender . . . . .	1	-
Altenburg.		
Sr. Durchlaucht der Herzog Friedrich von Sachsen-Altenburg . . . . .	-	2
Sr. Durchlaucht der Erbprinz Joseph von Sachsen-Altenburg . . . . .	-	1
Ihro Königl. Hoheit die Frau Erbprinzessin Amalia von Sachsen-Altenburg . . . . .	-	1
Die Schnuphasesche Buchhandlung . . . . .	7	-
Altona.		
Herr K. Busch, Buchhändler . . . . .	3	1
Herr A. F. Gehauer . . . . .	1	-
Amsterdam.		
Sr. Majestät der König der Niederlande . . . . .	-	1
Herr C. W. Gebhard . . . . .	1	-
Herren J. Müller et Comp., Buchhändler . . . . .	6	-
Herr C. G. Sülpe, Buchhändler . . . . .	4	4
Apolda.		
E. E. Stadtrath . . . . .	1	-
Aschaffenburg.		
Die Königl. Hofbibliothek . . . . .	1	-
Aschersleben.		
Herr Gerichtssekretair Ramdohr . . . . .	1	-
Augsburg.		
Die Jenisch und Stagesche Buchhandlung . . . . .	2	-
Sr. Durchlaucht Alexander Victor, Prinz von Isenburg-Offenbach-Birstein . . . . .	-	1
Herr Freyherr Ferdinand von Schützler . . . . .	1	-
Herr Freyherr von Süskind . . . . .	1	-
Herr Dr. von Weidenbach . . . . .	1	-

\*



**Ballenstedt.**

Die Fürstliche Bibliothek . . . . . 1 -

**Bamberg.**

Herr J. C. Drosch, Buchhändler . . . . . 2 -

Herr Präsident, Freyherr von Fechenbach, Excellenz 1 -

Herr Joseph Maria I. Freyherr von Franenberg,  
Erzbischof von Bamberg, Excellenz . . . . . 1 -

Herr Freyherr von Seckendorf auf Wohufart,  
Großherzogl. Badischer Staatsminister, Excellenz . 1 -

**Basel.**

Die allgemeine Lesegesellschaft . . . . . 1 -

**Bautzen.**

Herr Buchhändler C. H. Schulze . . . . . 1 -

**Bayreuth.**

Die Buchnersche Leseschibliothek . . . . . 1 -

Die Graunische Buchhandlung . . . . . 1 -

**Berlin.**

Sr. Majestät der König Friedrich Wilhelm III. von  
Preußen . . . . . 1 -

Sr. Königl. Hoheit, Prinz Wilhelm von Preußen, Sohn  
Sr. Maj. des Königs . . . . . 1 -

Sr. Königliche Hoheit Prinz Karl von Preußen . . . 1 1

Ihre königliche Hoheit die Prinzessin Karl von Preußen,  
geborne Herzogin von Sachsen-Weimar-Eisenach . . - 1

Sr. Königl. Hoheit, Prinz Albrecht von Preußen . . - 1

Sr. Königliche Hoheit Wilhelm, Prinz von Preußen,  
(Bruder Sr. Maj. des Königs) . . . . . 1 -

Sr. Königliche Hoheit Heinrich, Prinz von Preußen . 1 1

Herr C. F. Amelang, Buchhändler . . . . . 3 -

Herr Ancillon, Königl. Preufs. wirkl. Geh. Leg. Rath 1 -

Herr J. J. S. Berend, Kaufmann . . . . . 1 -

Die königliche Bibliothek . . . . . 1 -

Die Bibliothek des zweiten Bataillons des Königl.  
Preussischen 14ten Linien-Infanterie-Regiments . . 1 -

Die Königl. Preufs. Bergwerksbibliothek . . . . . 1 -

Die Bibliothek der Königl. Preufs. Oberhaudeputation 1 -

Die Bibliothek des Königl. Preufs. Cadetten-Corps . 1 -

Die Bibliothek der Kön. Pr. technischen Deputation 1 -

Die Bibliothek des Kön. Pr. Generalstabes . . . . . 1 -

Herr Geh. Ober-Finanzrath Bierdemann . . . . . 1 -

Herr Blesson, Kön. Pr. Ingenieur-Hauptmann . . . 1 -

Herr von Buch, Ober-Ceremonienmeister Sr. Maj. des Königs von Preußen	1	-
Herr de la Croix, Legationsrath und Bureaudirector	1	-
Herr Ferd. Dümmler, Buchhändler	1	1
Herren Dunker et Humblott, Buchhändler	1	-
Herr Elitzsch, Cassirer beim Oberbergamt	1	-
Enslinische Buchhandlung	1	-
Herr J. C. G. Hüncher, Schlächtermeister	-	1
Herr Dr. Hufeland, Königl. Preufs. Staatsrath und Leibarzt	1	-
Herr Alexander von Humbold	-	1
Herr Kühn von Jaski, Königl. Preufs. General-Major	1	-
Herr General Graf von Kalkreuth	1	-
Herr Kefler I., Königl. Preufs. Vermessungsrevisor in Fürstenwalde	1	-
Herr Kralowsky, Leihbibliothekar	1	-
Herr Kunth, Kön. Pr. wirkl. Geh. Ober-Regierungsrath	1	-
Herr General von Lestocq	1	-
Herr W. Logier, Buchhändler	-	1
Herr Graf zu Lynar in Lübbonnau	1	-
Die Nicolaische Buchhandlung	2	-
Herr Professor Osann	1	-
Herr Superintendent Pelkuann	1	-
Herr Graf von Rofs	1	-
Herr Aug. Rücker, Buchhändler	1	-
Herr Rück, Kön. Pr. Geh. Regierungsrath und Polizey-Intendant	1	-
Herr von Schoening, Obrist-Lieutenant und Hofmarschall des Prinzen Karl von Preußen, Kön. Hoh.	1	-
Gräfin von der Schultenburg, Hofdame Ihrer Kön. Hoheit der Prinzessin Karl von Preußen	1	-
Die Königl. Preussische Seehandlung	1	-
Herr C. A. Stahr, Buchhändler	1	-
Herr von Treskow, Gutsbesitzer in Friedrichsfeldo	1	-
Herr Tröschel, Justizrath	1	-
Der Verein zur Beförderung des Gartenbaues in den Königl. Preufs. Staaten	1	-
Herr Wagener, Kön. Pr. Hofrath und Hofstaatssekretair Sr. Kön. Hoheit des Prinzen Karl von Preußen	1	-
Herr von Willamowitz-Möllendorff	1	-
Herr von Wulffen, Major und Adjudant Sr. Königl. Hoheit des Prinzen Karl von Preußen	1	-
Herr Zimmermann, Particulier	1	-

## Bern.

Herr J. J. Burgdorfer, Buchhändler . . . . .	2	1
--	---	---

## Blankenhayn.

Herr Stadtsyndicus Wirth . . . . .	1	-
------------------------------------	---	---

## Bonn.

Herr Studiosus H. Baur . . . . .	1	-
Die königliche Universitätsbibliothek . . . . .	1	-
Die Bibliothek des Königl. Rheinischen Ober-Bergamts . . . . .	1	-
Herr A. Marcus, Buchhändler . . . . .	1	-

## Brandenburg.

Herr J. J. Wiesicke, Buchhändler . . . . .	1	-
--	---	---

## Braunschweig.

Herr v. Bülow, Herzoglicher erster Kammerdirektor . . . . .	1	-
Herr Kammerdirektor von Bülow H. . . . .	1	-
Herr Geh. Leg. Rath von Breymann . . . . .	1	-
Frau Oberforstmeisterin von Campe . . . . .	1	-
Herr C. D. Löbbecke, Kaufmann . . . . .	1	-
Herr G. C. E. Meyer, Buchhändler . . . . .	2	-
Herr Dr. Mühlentruch, Herzogl. Hofrath und Leibarzt . . . . .	1	-
Herr Schutzrath und Probst von Plessen auf Bustedt . . . . .	1	-
Herr Graf von der Schulenburg auf Wolfsburg . . . . .	1	-
Die Schulbuchhandlung . . . . .	1	-
Herr Röttger, Graf von Veltheim in Harcke . . . . .	-	1
Herr Kammerath Voigt . . . . .	1	-

## Bremen.

Herr Franzius in Hugum . . . . .	1	-
Herr D. W. Grommé, Conrads Sohn . . . . .	1	-
Herr Senator Dr. Meier . . . . .	1	-
Herr Senator Dr. Schumacher . . . . .	-	1
Ein Ungenannter . . . . .	1	-

## Breslau.

Herr Kaufmann Grofse . . . . .	1	-
Herrn Gröson et Comp. . . . .	3	-
Herr Wilh. Gottl. Korn, Buchhändler . . . . .	1	-
Herr Joh. Friedr. Korn der Aeltere, Buchhandlung . . . . .	2	1
Herrn Max et Comp., Buchhändler . . . . .	1	-
Herr Justizrath Rode . . . . .	1	-
Herr Bibliothekar Schwarz . . . . .	1	-
Die Löbl. Streitsche Lesebibliothek . . . . .	1	-

## Brünn.

Herr J. G. Gastl, Buchhändler . . . . .	2	-
---	---	---

Brussel.

Herr J. Frank, Buchhändler	30	10
für:		
Ihre Majestät die Königin der Niederlande		
Ihre Königl. Hoheit die Frau Churfürstin von Hessen		
Sr. Königl. Hoheit der Prinz Friedrich der Niederlande		
Herr Baron von Barbier, Vice-Präsident des k. k. Oesterreichischen Finanz-Ministeriums und Liquidations-Commissair der k. k. Oesterr. Angelegenheiten gegen Frankreich		
Die Bibliothek der Königl. Universität in Löwen		
Herr Dr. Birnbaum, Professor an der Universität in Löwen		
Herr Beerendroock, Generalsekretair der Bank		
Herr Brest van Kempen		
Sr. Excellenz Herr General Lieutenant Baron von Constant-Rebecque		
Herr Kaufmann Engler		
Herr Lieutenant Flug in Mons		
Sr. Excellenz, Fürst von Gavre, Hofmarschall		
Herr Hoffmann, Geh. Regierungsrath		
Herr Baron von Keverberg, Kön. Niederl. Staatsrath etc.		
Herr Obrist Knotzer in Maestricht		
Herr Graf von Lens, Mitglied der ersten Kammer der Generalstaaten etc.		
Herr Robyns, Rentier		
Herr Baron von Roell, Kön. Niederländ. Gesandtschaftssekretair in St. Petersburg		
Fräulein von Stamford, Hofdame Ihrer Majestät der Königin der Niederlande		
Herr Stedtmann		
Herr Baron v. Steengracht v. Oostkapelle, Direktor der Kön. Gemälde-Gallerie im Haag		
Herr Obrist Waldkirch, Adjutant Sr. Kön. Hoheit des Prinzen Friedrich der Niederlande		

Cahla.

Herr Kreisamtmann Müller	1	-
Carlsruhe.		
Sr. Hoheit der Markgraf Leopold von Baden	-	1
Sr. Excellenz der Herr Staatsminister Freyh. v. Berkeheim	1	-
Das Museum	1	-

Cassel.

Sr. Hochfürst. Durchlaucht, Herr Landgraf Carl von Hessen-Philippsthal etc.	1	-
---	---	---

	Druckp.	Vellup.
Herr Regierungsrath Becker . . . . .	1	-
Die Bibliothek des Museums . . . . .	1	-
Herr J. J. Bohné, Buchhändler . . . . .	2	-
Herr Hofschenspieler Gerlach . . . . .	1	-
Herr Ober-Lizent-Inспекtor Kersting . . . . .	1	-
Herr Major v. Lützerode, Königl. Sächs. Geschäftsträger	1	-
Herr Advocat Martin in Honberg . . . . .	1	-
Herr Baron von Minigerode' . . . . .	1	-
Herr von Stenglin . . . . .	1	-
<b>Coburg.</b>		
Ihro Durchlaucht die verwitwete Frau Herzogin von Sachsen-Coburg Gotha . . . . .	1	-
Ihro Excellenz Frau Staatsministerin, Freyfrau von Woel- lenrath, geb. Freyin von Fitzguld in Birkenfeld . . . . .	1	-
Herrn Meusel et Sohn, Buchhandlung . . . . .	1	-
Herrn J. G. Riemanns Wittwe . . . . .	1	-
<b>Cöln.</b>		
Herr J. P. Buchem, Buchhändler . . . . .	1	-
Herr von Heiwegh . . . . .	1	-
Herr Dr. J. B. Hanfs, Advocat-Anwalt . . . . .	1	-
Herr Notar Hamm in Wermelskirchen . . . . .	1	-
<b>Goeslin.</b>		
Herr C. G. Hendefs, Buchhändler . . . . .	1	-
<b>Coethen.</b>		
Sr. Durchlaucht der regierende Herzog zu Anhalt- Coethen . . . . .	-	1
<b>Constanz.</b>		
Herr Ignaz Heinrich Freyherr von Wessenberg, Bisthums-Verweser . . . . .	1	-
<b>Copenhagen.</b>		
Sr. Majestät der König von Dänemark . . . . .	-	1
Sr. Durchlaucht der Prinz Carl von Hessen-Philippsthal	1	-
Herr Friedr. Brummer, Buchhändler . . . . .	3	1
Die Gyldendalsche Buchhandlung . . . . .	1	-
Herr Grossierér Andr. Hansen . . . . .	1	-
Herr Graf von Meuron, Königl. Preuss. Minister. Excellenz	1	-
Der Königl. Dänische General-Quartiermeister-Stab . . . . .	1	-
Herr Reitzel, Buchhändler . . . . .	4	1
<b>Danzig.</b>		
Die Divisions-Schule . . . . .	1	-
Herr J. C. F. Heinrichsdorf . . . . .	1	-
Herr Hauptmann von Montowt . . . . .	1	-

Herr J. Rothlaender . . . . .	1	-
Herr G. W. Skorte, Criminalrath . . . . .	1	-
Die Stadtbibliothek . . . . .	1	-
Herr C. F. Wernsdorf . . . . .	1	-

**Darmstadt.**

Sr. Hoheit der Grofs- und Erbprinz von Hessen . . . . .	-	1
Sr. Durchlaucht der Landgraf Christian von Hessen . . . . .	-	1
Sr. Hochgräfl. Erlaucht der regierende Graf von Erbach-Schönberg zu Schönburg . . . . .	1	-
Sr. Hochgräfl. Erlaucht der Graf Ludwig von Erbach-Schönberg, Großherzogl. Hess. Hauptmann . . . . .	1	-
Die vereinigte Gesellschaft . . . . .	1	-
Herr J. W. Meyer, Buchhändler . . . . .	1	-

**Dessau.**

Sr. Durchlaucht der Prinz Georg von Anhalt-Dessau . . . . .	1	-
Die Herzogl. öffentliche Bibliothek . . . . .	1	-

**Donauöschingen.**

Herr Karl Egon, Fürst zu Fürstenberg . . . . .	1	-
Die Hochfürstliche Fürstenbergsche Hofbibliothek . . . . .	1	-

**Dresden.**

Sr. Königl. Hoheit, Prinz Maximilian, Herzog zu Sachsen . . . . .	-	1
Sr. Königl. Hoheit, Prinz Friedrich, Herzog zu Sachsen . . . . .	-	1
Sr. Königl. Hoheit, Prinz Johann, Herzog zu Sachsen . . . . .	-	1
Ihre Königl. Hoheit, die Prinzessin Louise von Sachsen . . . . .	-	1
Ihre Königl. Hoheit, die Prinzessin Amalie von Sachsen . . . . .	-	1
Die Arnoldsche Buchhandlung . . . . .	1	-
Die Königliche öffentliche Bibliothek . . . . .	-	1
Die Hilschersehe Buchhandlung . . . . .	1	-
Herr Pachmann, Leihbibliothek . . . . .	2	-
Ihre Excellenz, Frau Gräfin von Vitzthum, geb. Freyin von Friesen . . . . .	1	-
Die Walthersche Buchhandlung . . . . .	1	-

**Düsseldorf.**

Herr Hofrath Merrem . . . . .	1	-
Die Königliche Landesbibliothek . . . . .	1	-
Herr Buchhändler Schreiner . . . . .	1	-

**Eisenach.**

Herr Hofadvokat und Stadtschreiber Amelung . . . . .	1	-
Herr Buchhändler Baerecke . . . . .	1	-
Herr Dr. Bischof . . . . .	1	-
Herr Kaufmann Cramer . . . . .	1	-
Herr Obrist Freyherr von Egloffstein . . . . .	1	-

	Druckpp.	Vclüpp.
Herr Friedr. Eichel . . . . .	1	—
Herr Regierungsrath, Doctor der Rechte, Freyherr von Gersdorf . . . . .	1	—
Herr Regierungsrath Lahn . . . . .	1	—
Herr Domherr von Oldershausen . . . . .	1	—
Herr Justizrath Pfefferkorn . . . . .	1	—
Die Großherzogliche Regierungsbibliothek . . . . .	1	—
Herr Landmarschall, Freyherr Riedesel zu Eisenhuch auf Nenhof etc. Excellenz . . . . .	1	—
Herr Kirchenrath und Superintendent Dr. Chr. Schreiber zu Stadt Lengfeld . . . . .	1	—
Ein Hochedler Stadtrath . . . . .	1	—
Herr Geheimer Rath, Canzlar Thon . . . . .	1	—
Herr Geheimer Rath Salom. Thon . . . . .	1	—
Herr Rath Thon . . . . .	1	—
Herr Amtmann Thon . . . . .	1	—
Herr Chr. Weifs in Glücksbrunn . . . . .	1	—
<b>Elberfeld.</b>		
Herr F. F. Becher, Subdirector der Rheinisch-Westf. . . . .		
Compagnie . . . . .	1	—
Herr P. Böddinghaufs, Kaufmann . . . . .	1	—
Herr Ad. von Carnap, Kaufmann . . . . .	1	—
Herr Wilh. Dietze, Kaufmann . . . . .	1	—
Herr Carl Feldhof, Kaufmann . . . . .	—	1
Herr Freyherr Theodor von Fürstenberg in Neheim . . . . .	—	1
Herr Chr. Goebel, Buchhändler in Witten . . . . .	1	—
Herr H. Kamp, Kaufmann . . . . .	1	—
Herr Const. Aug. von Kladt, Capitular des ehemaligen Archidiaconalstifts zu Emmerich . . . . .	—	1
Herr J. E. Schnaub, Buchhändler . . . . .	—	1
Herr Aug. Schnitzler, Kaufmann . . . . .	1	—
Die Schöniansche Buchhandlung . . . . .	2	—
Herr Josua Hasenclever auf Ehringshausen bei Remscheid . . . . .	1	—
<b>Ellwangen.</b>		
Herr Buchhändler Schönbrod . . . . .	1	—
<b>Erfurt.</b>		
Herr General-Lieutenant von Natumer, Excellenz . . . . .	1	—
Herr Major von Borcke für die Bibliothek des 32sten Infanterie-Regiments . . . . .	1	—
Herr Major von Lindemann . . . . .	1	—
Herr Hof- und Finanzrath von Weiffenborn . . . . .	1	—
<b>Essen.</b>		
Herr Puchhändler Baedeker . . . . .	1	—

## Frankfurt am Mayn.

Sr. Hochfürstl. Durchlaucht der regierende Fürst August zu Hohenlohe-Neuenstein-Oehringen . . . . .	1	
Sr. Durchl. Herr Ernst, Fürst zu Hohenlohe-Langenburg	-	1
Die Andreäische Buchhandlung . . . . .	1	-
Herr von Anstett, Russisch Kaiserl. wirklicher Geheimer Rath, außerordentlicher Gesandter und bevollmächtigter Minister am Bundestage, Excellenz . . . . .	-	1
Herr Graf von Benst, Grafshertzoglich Sachsen Weimarscher und Herzogl. Sächs. wirklicher Geheimerath, außerordentlicher Gesandter u. bevollmächtigter Minister bei der hohen deutschen Bundesversammlung, Excellenz	1	-
Frau Gräfin Emilie von Castell, geb. Prinzessin von Hohenlohe-Langenburg . . . . .	1	-
Herr Graf Carl zu Erbach-Wartenberg-Roth in Erbach, Erlaucht . . . . .	1	-
Herr Landgraf Ernst zu Hessen-Philippsthal in Philippsthal, Durchlaucht . . . . .	1	-
Herr Andreas Finger . . . . .	1	-
Herr Joh. Noe Gogel . . . . .	-	1
Herr Freyherr von Gruben, Großherzogl. Hessischer wirklicher Geheimer Rath, Gesandter am Bundestage und am Königl. Baierschen Hofe, Excellenz . . . . .	1	-
Herr Graf von Grüne, Königl. Niederländischer General-Lieutenant und Bundestagsgesandter etc. Excellenz . . . . .	-	1
Die Hermannische Buchhandlung . . . . .	1	-
Herr Himly, Königl. Preufs. Geh. Legationsrath . . . . .	1	-
Herr F. W. Höninghauß, Ergänzungs-Richter beim Friedensgericht zu Crefeld . . . . .	1	-
Die Jaegersche Buchhandlung . . . . .	-	1
Herr Graf von Kielmannsegg, Adjutant S. II. des Herzogs von Cambridge . . . . .	1	-
Herr With. Kugler . . . . .	1	-
Herr Freyherr von Lerchenfeld, Königl. Baierscher Staats-Minister und Bundestagsgesandter, Excellenz	1	-
Herr Freyherr von Lindenau, Königl. Sächs. Minister und Bundestagsgesandter, Excellenz . . . . .	-	1
Herr von Meyerfeld, Churfürstl. Hessischer wirklicher Geheimer Rath, Gesandter am deutschen Bundestage, an dem Königl. Württembergischen und Großherzogl. Hessischen Hofe und bey der freyen Stadt Frankfurt a. M. Excellenz . . . . .	1	-
Herr Freyherr von Münch-Bellinghausen, Kaiserl.		



Königl. Oesterreich. wirklicher Geheimer - Rath und Präsidialgesandter am hohen Bundestage etc. Excellenz . . . . .	-	1
Frau Generalin von Pauhuys . . . . .	1	-
Herr Pfeilschifter, Herzogl. Cöthen - Anhaltischer Legationsrath . . . . .	1	-
Herr Reddwig, Sekretair bey der Churhessischen Bundestagsgesandtschaft . . . . .	1	-
Herr Graf von Reinhardt, Königl. Französischer Staatsrath, außerordentlicher Gesandter und bevollmächtigter Minister etc. Excellenz . . . . .	1	1
Herr Carl, Freyherr von Rothschild, Geheimer Commerzien- und Finanzrath . . . . .	-	1
Herr Freyherr von Rothschild . . . . .	1	-
Herr Buchhändler Schaefer . . . . .	1	-
Herr Legationsrath von Scherf . . . . .	1	-
Herr Rath Schlusser . . . . .	1	-
Herr C. Schwedes, Sekretair bey der Großbr. Hannövrischen Gesandtschaft . . . . .	1	-
Herr J. P. Streng, Buchhändler . . . . .	1	-
Herr Freyherr von Vrints-Berberich, General-Post-Direktor, Excellenz . . . . .	-	1
Herr General-Major Wildemann in Königl. Niederländischen Diensten . . . . .	-	1
Frankfurt an der Oder.		
Die Hoffmannsche Buchhandlung . . . . .	1	-
Herr Kaufmann M. Linan . . . . .	1	-
Herr Oberamtmann Nordmann auf Frauendorf . . . . .	1	-
Gera.		
Sr. Durchlaucht Heinrich LXII. Fürst Reufs zu Schleitz	1	-
Ihro Durchlaucht die Prinzessin Philippine Reufs Schleitz	1	-
Sr. Durchlaucht Heinrich LXXII. Fürst Reufs zu Lobenstein und Ebersdorf . . . . .	-	1
Frau Gräfin Reufs, geb. Gräfin Schönburg-Wechselburg zu Köstritz . . . . .	1	-
Giefsen.		
Herr B. C. Ferber, Buchhändler . . . . .	1	-
Glogau.		
Sr. Durchlaucht der regierende Fürst Heinrich v. Carolath	-	1
Herr Justizverweser Gringmuth . . . . .	1	-
Die neue Günthersche Buchhandlung . . . . .	-	1
Herr Landbauinspektor Lindhorst . . . . .	-	1
Goettingen.		
Die Königl. Universitätsbibliothek . . . . .	-	1

	Die Dieterichsche Buchhandlung . . . . .	2	-
1	Die Herren Vandenhook et Ruprecht, Buchhändler	4	-
	Gotha.		
	Sr. Durchlaucht Herzog Ernst von Coburg-Gotha . . . . .	-	1
	Die Herzogliche Bibliothek . . . . .	1	-
	Herr General und Oberkammerherr von Haake . . . . .	-	1
	Herr Commissionair J. G. W. Herrmann . . . . .	1	-
	Herr Oberhofmarschall Graf von Salisch . . . . .	1	-
1	Herr Hofrath Salzmann in Schnepfenthal . . . . .	1	-
	Herr Cammerherr von Trütschler . . . . .	1	-
	Graetz in Steiermark.		
1	Die Ferstliche Buchhandlung . . . . .	1	-
	Greifswald.		
	Herr S. A. Koch, Buchhändler . . . . .	1	-
	Herr J. F. af Lundblad, Königl. Schwed. und Norweg.		
	General-Consul . . . . .	1	-
	Herr Senator C. Poggo . . . . .	1	-
	Groeningen.		
1	Herr van Bockeren, Buchhändler . . . . .	2	1
	Groitzsch.		
1	Herr Major von Landwüst . . . . .	1	-
	Haag.		
	Herr Buchhändler Volcke . . . . .	-	1
	Haarlem.		
	Teylers Genootschap . . . . .	1	-
	Halberstadt.		
	Sr. Erlaucht, der regierende Herr Graf zu Stollberg-		
	Wernigerode . . . . .	1	-
	Herr C. Brüggemann, Buchhändler . . . . .	2	-
1	Herr Oberamtmann Hecht in Anderbeck . . . . .	1	-
	Herr Hofrath Heimbach in Langeln . . . . .	1	-
	Herr Lieutenant von Meyerinck, im 4ten Cürass. Reg.	1	-
	Halle.		
	Sr. Durchlaucht der Erbprinz Alexander Carl zu Anhalt	1	-
	Die Bibliothek der K. Friedrichs-Universitact . . . . .	1	-
1	Herr Professor Dzandi . . . . .	1	-
	Herr Friedr. Ruff, Buchhändler . . . . .	4	-
	Herr Professor Sprengel, Ritter mehrerer Orden . . . . .	1	-
1	Herr Kaufmann Werther . . . . .	1	-
	Hamburg.		
1	Herr J. B. Appel . . . . .	2	-
	Herr John Cuthbert, Amerikanischer Consul . . . . .	1	-

	<u>Druckpp.</u>	<u>Velupp.</u>
Herr Eduard Doormann . . . . .	1	-
Herr E. F. Faerber . . . . .	-	1
Die Gesellschaft zur Beförderung der Kunst und nützlichen Gewerbe . . . . .	-	1
Herr Peter Godeffroy . . . . .	-	1
Sr. Magnificenz Hr. Dr. J. A. Heise . . . . .	1	-
Die Heroldsche Buchhandlung . . . . .	2	-
Die Herren Hoffmann et Campe, Buchhändler . . . . .	4	6
Herr Graf von Hollstein, Cammerherr, Ritter vom Danebrog auf Holsteinburg in Seehund . . . . .	1	-
Herr Gerhard von Hostrup, für die Börsenhalle . . . . .	-	1
Sr. Wohlweisheit, Herr Senator M. J. Jenisch . . . . .	-	1
Herr Vinc. Luis . . . . .	1	-
Herr Carl A. Martens . . . . .	1	-
Herr Doctor R. Mönkeberg . . . . .	-	1
Herr F. H. Nestler, Buchdrucker . . . . .	1	-
Herren Perthes et Besser, Buchhändler . . . . .	5	-
Herr Fr. Rehfeld . . . . .	-	1
Herr Doctor C. N. Röding . . . . .	1	-
Herr Carl Romagnolo . . . . .	1	-
Herr H. F. C. Schiorter . . . . .	1	-
Herr F. T. Schmidt, Herzogl. Oldenburg. Consul . . . . .	1	-
Sr. Wohlweisheit, Herr Senator C. N. Schmeller . . . . .	1	-
Sr. Wohlweisheit, Herr Senator C. M. Schröder . . . . .	-	1
Herr Dr. C. W. Schröder . . . . .	1	-
Herr A. L. Schultz . . . . .	1	-
Herr Ernst Stolle . . . . .	1	-
Herr R. V. Swaine, Großh. Sachs. Weimar. Consul . . . . .	-	1
Herr D. F. Weber . . . . .	1	-
Herr G. Winter . . . . .	1	-
Hamm.		
Die Schulzesche Buchhandlung . . . . .	2	-
Hanau.		
Herr Oberforstmeister von Motz . . . . .	1	-
Hannover.		
Der Herzog von Cambridge, Königl. Hoheit . . . . .	1	-
Die Hahnsche Hofbuchhandlung . . . . .	3	-
Herr Oberforstmeister von Hake in Hasperode . . . . .	1	-
Demoiselle Rumano . . . . .	1	-
Herr Hauptmann Schnedtler in Burgdorf . . . . .	1	-
Herr Ober-Justizrath von Werlhof . . . . .	1	-
Heidelberg.		
Herr Karl Groos, Buchhändler . . . . .	1	-

	Herr Buchhändler Mohr . . . . .	1	-
1	Herr Buchhändler Winter . . . . .	2	-
	Heilbronn.		
1	Herr Carl Drechsler, Buchhändler . . . . .	1	-
1	Herrnhut.		
	Herr Dav. Uh . . . . .	1	-
	Hildburghausen.		
6	Die Kesselringsche Buchhandlung . . . . .	1	1
	Hildesheim.		
1	Die Gerstenbergische Buchhandlung . . . . .	1	-
1	Herr Canonicus Lüdgers . . . . .	-	1
	Jena.		
	Herr Kirchenrath Dr. L. F. O. Baumgarten-Crusius . . . . .	1	-
1	Herr Geh. Consistorialrath Dr. Danz . . . . .	1	-
	Herr Hofrath Dr. Döhreiner . . . . .	1	-
	Herr Hofrath Dr. Fries . . . . .	1	-
1	Herr Geh. Hofrath Dr. Fuchs . . . . .	1	-
	Herr Dr. Gehser . . . . .	1	-
	Herr Professor Dr. Göbel . . . . .	1	-
	Herr Oberappellations-Gerichts-Advocat Dr. Gruner . . . . .	1	-
	Herr Canzleirath Kerl . . . . .	1	-
	Herr Obrist und Landrath von Lycker . . . . .	1	-
1	Der Mellinger Schullehrer-Diöces-Leseverein . . . . .	1	-
	Herr Präsident von Motz . . . . .	-	1
	Herr Ober-Appellations-Gerichts-Rath Dr. v. Schroeter . . . . .	1	-
	Herr Professor Dr. Schulze . . . . .	1	-
1	Herr Geh. Hofrath Dr. Starke d. Aelt. . . . .	1	-
	Herr Hofrath Succow . . . . .	1	-
	Herr Ober-Appellations-Gerichts-Rath Dr. Walch . . . . .	1	-
	Herr Gastgeber Witzmann . . . . .	1	-
	Herr Domherr Wurmb von Zink auf Porstendorf . . . . .	1	-
	Herr Ober-Appellations-Gerichts-Präsident von Zigesar . . . . .	1	-
	Herr Ober-Appellations-Gerichts-Rath Dr. Zimmern . . . . .	1	-
	Ilmenau.		
	Die löbliche Büchsen-Schützen-Compagnie durch den Herrn Stadt-Aeltesten und Buchhändler Voigt . . . . .	1	-
	Itzhoë.		
	Herr H. v. Auckeu . . . . .	1	-
	Karlsruhe.		
	Das Museum . . . . .	1	-
	Kiel.		
	Die Universitäts-Buchhandlung . . . . .	1	-

<b>Königsberg.</b>		
Herrn Gebr. Bornträger, Buchhändler . . . . .	1	-
Herr Kaufmann Gordak . . . . .	1	-
Herr Justizrath Pohl . . . . .	-	1
Herr Consul Schwarz . . . . .	1	-
<b>Landsberg an der Warthe.</b>		
Herr C. G. Ende, Buchhändler . . . . .	1	-
<b>Leer in Ostfriesland.</b>		
Herr Justizkommissar Schnedermann . . . . .	1	-
Herrn Voglers Buch- und Kunsthändler . . . . .	1	-
<b>Leipzig.</b>		
Herr Joh. Amb. Barth, Buchhändler . . . . .	4	-
Herr Kaufmann Benner . . . . .	1	-
Die Bibliothek E. E. und Hochw. Raths . . . . .	-	1
Herr Heinrich, Graf von Bülow . . . . .	-	1
Herr Carl Cnobloch, Buchhändler . . . . .	1	6
Herr Friedr. Fleischer, Buchhändler . . . . .	2	-
Herr Buchhändler Hartmann . . . . .	4	-
Herr Buchhändler Fr. L. Herbig . . . . .	3	-
Herr Wilhelm Graf von Hohenhausen auf Staedten . . . . .	1	-
Herr Hofrath Keil . . . . .	1	-
Herr C. A. Meusel auf Kuhna . . . . .	1	-
Herr Kammerrath Pfofs . . . . .	1	-
Die Herren Ponthieu, Michelsen et Comp. Buchhändler . . . . .	1	-
Herr C. H. Reclam, Buchhändler . . . . .	3	-
<b>Lemberg.</b>		
Die Herren Kuhn und Millikowsky, Buchhändler . . . . .	1	-
<b>London.</b>		
Die Herren Black, Young und Young, Buchhändler . . . . .	-	1
Die Herren Treuttel et Würtz, Treuttel Sohn et Richter, Buchhändler . . . . .	2	1
<b>Lübeck.</b>		
Herr Fr. Aschenfeld, Buchhändler . . . . .	2	-
Herr Wich. Flügel . . . . .	-	1
Die Gesellschaft zur Beförderung gemeinnütziger Thätigkeit . . . . .	1	-
Herr Doctor von der Hude . . . . .	1	-
Herr von Rumohr auf Trenthorst . . . . .	-	1
Die Scharausche Bibliothek . . . . .	1	-
Die Vereinigung . . . . .	1	-
<b>Lunenburg.</b>		
Die Bibliothek des Klosters St. Michaelis . . . . .	1	-
Herr Obrist v. d. Knesbeck . . . . .	1	-

## Magdeburg.

Die Grentzsehe Buchhandlung . . . . .	3	-
Herr Bibliothekar Hagemann . . . . .	1	-
Herr Generalleutenant von Jagow, Excellenz . . . . .	-	1
Herr Staatsminister von Kleewitz, Excellenz . . . . .	1	-
Herr Nathusius auf Althaldensleben . . . . .	1	-
Die Bibliothek des Magistrats . . . . .	-	1

## Mailand.

Herr Heinrich Mylius . . . . .	-	1
--------------------------------	---	---

## Mainz.

Herr Florian Kupferberg, Buchhändler . . . . .	3	-
--	---	---

## Mannheim.

Herr Buchhändler Loeffler . . . . .	1	-
Herr Freyherr von Recum, Kön. Baierscher Geh. Rath . . . . .	1	-

## Marburg.

Die Bibliothek des Fusilier-Bataillons vom dritten Chnrhessischen Linien-Infanterie-Regimente . . . . .	1	-
Herr Dr. Justi, Superintendent und Consistorialrath . . . . .	1	-
Herr Baron von Schwerzel zu Willingshausen . . . . .	-	1

## Marienwerder.

Herr Gymnasiallehrer Ottermann . . . . .	1	-
--	---	---

## Meiningen.

Ihro Durchlaucht die Herzogin Louise Eleonore von Sachsen-Meiningen . . . . .	-	1
--	---	---

## Merseburg.

Herr C. G. Böhme, Buchhändler . . . . .	1	-
Herr General von Kamecke . . . . .	1	-
Herr Geheimer-Rath Krüger . . . . .	1	-

## Mitau.

Herr Reyher, Buchhändler . . . . .	4	-
------------------------------------	---	---

## Mühlhausen.

Herr Fr. Heinrichshofen, Buchhändler . . . . .	1	-
--	---	---

## München.

Ihro Königl. Majestät, die Königin Therese Charlotte Friederike Amalie von Bayern etc. . . . .	-	1
Die Jos. Lindauersche Buchhandlung . . . . .	3	-
Herr Wilh. Michaelis, Buchhändler . . . . .	1	-

## Münden.

Herr Major Sir Victor von Arentschild . . . . .	1	-
---	---	---

## Münster.

Herr Bernhard Bisping, Cistercienser der vormaligen Abtey Marienfeld . . . . .	-	1
---	---	---

	<b>Namur.</b>		
Die Bibliothek des Königlich Niederländ. Schweitzer-		1	-
regiments von Ziegler			
	<b>Nassau.</b>		
Herr Minister, Freyherr vom Stein, Excellenz . . . . .		1	-
	<b>Naumburg.</b>		
Herr Dr. Lüdicke		1	-
	<b>Neustadt a. d. O.</b>		
E. E. Stadtrath		1	-
Herr Franz Ludwig, Freyherr v. Koenitz, Königl.			
Sächs. Cammerherr und Königl. Preufs. Hauptmann auf			
Schwarzbach . . . . .		1	-
Herr Landesdirectionsrath Ehrhard, Freyherr v. Mauns-			
bach auf Teichwolframsdorf . . . . .		-	1
Herr Kreisphysikus Dr. Schellenberg . . . . .		1	-
Herr Steuerrevisor Szén . . . . .		1	-
	<b>Neu-Strelitz.</b>		
Herr Dr. v. Hieronymi, Großherzogl. Meklenburgisch-			
Strelitzischer Leibarzt und Geh. Medizinalrath . . . . .		1	-
	<b>Neuwied.</b>		
Sr. Durchlaucht Prinz Maximilian zu Wied . . . . .		1	-
Herr Hofrath Dr. Bernstein . . . . .		-	1
	<b>Nürnberg.</b>		
Herr Gestütmeister Amman in Rohrenfeld . . . . .		1	-
	<b>Oldenburg.</b>		
Sr. Hochfürstl. Durchlaucht der Erbprinz von Oldenburg		1	-
Herr Buchhändler Schulze . . . . .		1	-
Herr Hauptmann von Steun . . . . .		1	-
	<b>Oldesloe.</b>		
Herr Zollverwalter Clku fsen . . . . .		1	-
	<b>Odessa.</b>		
Herr Graf von Edling, Excellenz . . . . .		-	1
	<b>Oschatz.</b>		
Herr Obrist-Lieutenant von Nostitz . . . . .		1	-
Herr Kaufmann F. W. Walter . . . . .		1	-
	<b>Osterode.</b>		
Herr Carl Aug. Hirsch, Buchhändler . . . . .		1	-
	<b>Paderborn.</b>		
Herr J. Wesener, Buchhändler . . . . .		1	1
	<b>Paris.</b>		
Son Altesse Royale Mons. le Duc d'Orleans . . . . .		-	1
Herren Ponthieu et Comp. Buchhändler . . . . .		2	-

Pesth.

Herr Georg Kilian, Buchhändler . . . . .	1	-
Herr Baron Ludwig Podmaniczky . . . . .	1	-

St. Petersburg.

Ihro Kaiserl. Majestät, die Kaiserin Mutter Maria Fedeorowna von Rußland etc. . . . .	-	1
Sr. Kaiserl. Hoheit, Großfürst Alexander von Rußland	-	1
Herr General Graf von Woronzow, Excellenz . . . . .	-	1

Pirna.

Herr Doctor Rodig . . . . .	-	1
-----------------------------	---	---

Potsdam.

Herr Buchhändler Horvath . . . . .	2	-
Herr F. Riegel, Buchhändler . . . . .	4	-

Prag.

Calvesche Buchhandlung . . . . .	1	-
Herr W. Enders, Buchhändler . . . . .	1	-
Herren Kranberger et Weber, Buchhändler . . . . .	-	1

Prenzlau.

Herr von Arnim auf Groß-Sperwalde . . . . .	1	-
---	---	---

Pyrmount.

Herr Georg Uslar, Buchhändler . . . . .	2	-
---	---	---

Rosla.

Sr. Erlaucht Herr Graf August zu Stolberg Rosla . . . . .	1	-
---	---	---

Rostock.

Herr Stadtgerichts-Procurator Gülzow . . . . .	1	-
Die Stillersche Hofbuchhandlung zu Rostock und Schwerin . . . . .	9	-

Rudolstadt.

Ihro Durchlaucht, die regierende Frau Fürstin Auguste von Schwarzburg . . . . .	1	-
Ihro Durchlaucht, die verwitwete Frau Fürstin Caroline von Schwarzburg . . . . .	-	1
Herr Geh. Rath von Benlitz, Excellenz . . . . .	1	-

Neu-Ruppin.

Herr Referendar Gottschalk . . . . .	1	-
--------------------------------------	---	---

Sangerhausen.

Herr E. Cunad . . . . .	1	-
-------------------------	---	---

\*\*\*



**Schmalkalden.**

Sr. Durchlaucht der Herr Landgraf Victor zu Hessen-Rotenburg in Rotenburg . . . . .	-	1
Sr. Durchlaucht der Prinz Ernst zu Hessen-Philippsthal-Barchfeld in Barchfeld . . . . .	-	1

**Schneeberg.**

Herr Cammerherr von Lindennau . . . . .	-	2
---	---	---

**Schleswig.**

Sr. Hochfürstl. Durchlaucht der Landgraf Carl zu Hessen-Cassel, Stadthalter der Herzogthümer Schleswig und Holstein etc. auf Gottorf . . . . .	-	1
Frau Amtsverwalterin Frauen . . . . .	1	-
Herr R. Koch, Buchhändler . . . . .	1	-

**Schönbrunn bei Görlitz.**

Herr Landesältester August von Schindel auf Schönbrunn . . . . .	1	-
--	---	---

**Schwelm.**

Herr Conrector Holthaus . . . . .	-	1
-----------------------------------	---	---

**Stettin.**

Herr F. H. Morin, Buchhändler . . . . .	1	-
Herr Geheimer-Rath Wetz el, Director des Comptoirs der Seehandlung . . . . .	-	1

**Stralsund.**

Herr Freyherr von Barnecke auf Teschevitz etc. . . . .	1	-
Die Bibliothek für Industrie . . . . .	1	-
Herr Superintendent Dr. Droysen . . . . .	1	-
Herr J. Haase . . . . .	1	-
Herr M. Helm . . . . .	1	-
Herr Apotheker Helwig . . . . .	1	-
Herr Kaufmann C. F. Mayer . . . . .	1	-
Sr. Durchlaucht der Fürst und Herr zu Putbus . . . . .	-	1
Herr Major und Ritter Schmidt . . . . .	1	-

**Strasburg.**

Die Herren Treuttel et Würz, Buchhändler . . . . .	3	-
--	---	---

**Stuttgart.**

Die Königliche Handbibliothek . . . . .	-	1
Herr Carl Hoffmann, Buchhändler . . . . .	1	-
Herren F. C. Löflund et Sohn, Buchhändler . . . . .	1	-

**Trier.**

Herr von Colhaufen Landrath in Sarreburg . . . . .	-	1
Herr F. A. Gall, Buchhändler . . . . .	1	-
Herr W. Haw, Königl. Landrath und Oberbürgermeister . . . . .	-	1
Herr Hermes, Rentenier . . . . .	1	-
Herr P. L. Mohr, Banquier . . . . .	1	-

**Tübingen.**

Sr. Durchlaucht der Erbprinz zu Hohenzollern-Sigmaringen . . . . .	1	-
Die Grempeische Bibliothek, . . . . .	1	-

**Ulm.**

Sr. Durchlaucht Joseph Fürst von Wulzburg zu Wolfegg und Wuldee, des Königreichs Württemberg Reichserboherhofmeister etc. . . . .	1	-
Herr Ober Justizrath Wilhelm Freyherr von König . . . . .	1	-
Die Stettinische Buchhandlung . . . . .	2	-

**Weida.**

Herr Lieutenant Hellmund . . . . .	1	-
------------------------------------	---	---

**Wesel.**

Sr. Durchlaucht der Fürst von Salm in Horstmar . . . . .	1	-
Sr. Durchlaucht der Erbprinz von Salm Salm in Auholt . . . . .	-	1
Herr Wilhelm, Burg- und Reichsgraf von Westerhold-Gierenberg . . . . .	1	-

**Weimar.**

Sr. Königl. Hoheit, der Großherzog Carl August von Sachsen-Weimar-Eisenach etc. etc. etc. . . . .	2	3
Ihre Königl. Hoheit, die Frau Großherzogin von Sachsen-Weimar-Eisenach etc. . . . .	-	1
Sr. Königl. Hoheit der Herr Erbgroßherzog Carl Friedrich von Sachsen-Weimar-Eisenach etc. . . . .	-	1
Ihre Kaiserl. Hoheit die Frau Großfürstin, Erbgroßherzogin Maria Pawlowna von Sachsen-Weimar-Eisenach etc. . . . .	1	1
Ihre Hoheit die Prinzessin Auguste, Herzogin von Sachsen-Weimar-Eisenach etc. . . . .	-	1
Sr. Hoheit Prinz Carl Alexander August Johann von Sachsen-Weimar-Eisenach etc. . . . .	1	1
Herr Geh. Justizrath Ackeremann . . . . .	1	-
Herr Lieutenant Hatsch . . . . .	1	-
Herr Cammerherr und Major von Bentwitz . . . . .	1	-
Herr Hofmarschall von Bielke . . . . .	1	-
Herr Calculator Börner . . . . .	1	-

Herr Cammerrath Brand . . . . .	1	-
Herr Burgmüller Carl Brückner . . . . .	1	-
Herr Hofassirer Büscher . . . . .	1	-
Herr Pastor Cannabich in Niederbösa . . . . .	1	-
Herr Geh. Legations-Rath von Conta . . . . .	1	-
Herr Ober-Baudirektor Coudray . . . . .	1	-
Herr General von Egloffstein, Excellenz . . . . .	1	-
Frau Obercammerherrin von Egloffstein . . . . .	-	1
Herr Hanquier Julius Elkan . . . . .	1	-
Gräfin von Fritsch . . . . .	1	-
Herr Staatsminister Freyherr von Fritsch, Excellenz . . . . .	1	-
Herr Oberforstmeister Freyherr von Fritsch . . . . .	1	-
Herr Obermedizinalrath von Froriep . . . . .	1	-
Herr Staatsminister Freyherr von Gersdorff, Excellenz . . . . .	-	1
Herr von Goussau, Kön. Pr. Major auf Varnstaedt bey Querfurth . . . . .	-	1
Herr Landesdirectionsrath Gille . . . . .	1	-
Herr Staatsminister von Goethe, Excellenz } . . . . .	1	-
Herr Geh. Cammerrath von Goethe } . . . . .		
Herr Cammerjunker von Haeseler . . . . .	1	-
Herr Kaufmann Hagenbruch . . . . .	1	1
Herr Geh. Hofrath Helbig . . . . .	1	-
Herr Justizrath Heinemann in Vieselbach . . . . .	1	-
Frau Gräfin Henkel von Donnorsmark, Excellenz . . . . .	-	1
Herr Cammerrath Hercher . . . . .	1	-
Herr Hofchorist Hesse . . . . .	1	-
Frau von Heygendorf . . . . .	1	-
Großherzogliches Hofamt . . . . .	1	-
Frau Gräfin von Hohenthal, geb. Gräfin v. Backhof . . . . .	1	-
Frau Oberhofmeisterin von Hopfgarten . . . . .	1	-
Herr Oberconsistorial-Rath Horn . . . . .	1	-
Herr Landes-Directions-Rath Hufeland . . . . .	1	-
Herr Geh. Hofrath Dr. Huschko . . . . .	1	-
Herr Postmeister Kahlert . . . . .	1	-
Herr Zuchtthausinspector Krause . . . . .	1	-
Herr Geh. Cammerrath Kruse . . . . .	1	-
Herr Amtmann Lüttich in Kloster Naundorf . . . . .	1	-
Herr Major und General-Adjutant von Mauderoda . . . . .	1	-
Herr Adolph Meißner in Pirna . . . . .	1	-
Herr Cammersänger Moltko . . . . .	1	-
Herr Canzlar von Müller . . . . .	2	-
Großherzogliches Pageninstitut . . . . .	1	-
Herr Ober-Consistorial-Director Pencer . . . . .	1	-

clmpp.

Druckpp. Ve'clmpp.

Herr Landmarschall Freiherr von Riedsel, Excellenz	1	-
Frau Collegienrätbin Schnaubert	1	-
Frau Oberhofmeisterin Gräfin von der Schulenburg, Excellenz	1	-
Herr Criminalrath Schwabe	1	-
Herr Hofrath und Bürgermeister Schwabe	1	-
Herr Geh. Rath Dr. Schweitzer	1	-
Herr Gen. Major von Seebach, Excellenz	-	1
Herr Hofrath Soret	1	-
Frau Hofmarschallin von Spiegel	1	-
E. E. Stadtrath zu Weimar	1	1
Herr Oberlanddrost, Freyherr von Stein auf Groß- Kochberg, Excellenz	1	-
Herr Cammerdirector Stiehling	1	-
Herr Baurath Steiner	1	-
Herr Graf von Strachwitz in Cöllden	1	-
Herr Rath und Oberdirector Strohmeier	1	-
Herr Landes-Directions-Rath Töpfer	1	-
Herr Rittmeister von Thompson	1	-
Herr Hofrath Dr. Vogel	1	-
Herr Actuarium Voigt in Altstadt	1	-
Herr Assessor von Wegener	1	-
Herr Präsident Weyland	1	-
Herr Baron von Werthern auf Reichlingen etc.	1	-
Herr Geh. Rath von Wolfskeel, Excellenz	1	-
Herr Antmann Zentsch in Herka	1	-
Herr Cummernicus Zipfel	1	-

Wien.

Sr. Kön. Hoheit der Durchlauchtigste Erzherzog Carl	-	1
Sr. Kön. Hoheit der Durchlauchtigste Erzherzog Anton	-	1
Sr. Kön. Hoheit der Durchlauchtigste Erzherzog Ludwig	-	1
Sr. Kön. Hoheit der Durchlauchtigste Erzherzog Johann	-	1
Sr. Kön. Hoheit der Durchl. Erzherzog Kronprinz Fer- dinand	-	1
Sr. Kön. Hoheit der Durchl. Erzh. Franz Carl	-	1
Sr. Kön. Hoheit der Durchl. Erzh. Leopold, Großherzog von Toscana	-	1
Sr. Durchlaucht Fürst Clary	-	1
Sr. Durchlaucht Fürst Paul von Esterhazy	-	1
Sr. Durchlaucht Fürst Eduard Lichnowsky	-	1
Sr. Durchlaucht Fürst Joseph Schwarzenberg	1	-
Ihre Durchlaucht die Fürstin Therese Jablonowska	-	1
Sr. Durchlaucht Fürst Dietrichstein	1	-

	<u>Druckp. Velump.</u>	
Sr. Erlaucht Herr Graf F. X. Dietrichstein . . . . .	1	-
Herr Joh. Bayer . . . . .	1	-
Sr. Excellenz der Herr Feldmarschall Graf von Helleguarde . . . . .	1	-
Die K. K. Hofbibliothek . . . . .	1	-
Gräfn von Bubna, Excellenz . . . . .	-	1
Herr Nicolaus Laesny, Edler von Folcosfalva . . . . .	1	-
Herren C. Grueffer et Schmidt, Buchhändler . . . . .	2	1
Sr. Erlaucht Herr Graf Johann Keglevich, Kaiserl. Kön. Kämmerer und Obergespann . . . . .	1	-
Herrn J. G. Ritter von Moeste sel. Wittwe, Buchhandlung . . . . .	1	-
Herr Anton Inkey von Pallin . . . . .	-	1
Herr Graf Pinas . . . . .	1	-
Herr Baron Joh. Bapt. v. Puthon . . . . .	1	-
Herr Oberlieutenant Reuter . . . . .	1	-
Herr P. J. Schalbacher, Buchhändler . . . . .	5	2
Herr Johann Schikh, Herausgeber der Wiener Zeitschrift . . . . .	1	-
Herr Graf von Schönborn, Excellenz . . . . .	1	-
Herr Baron von Spuen, Gesandter Sr. Maj. des Königs der Niederlande, Excellenz . . . . .	-	1
Die Herren Tendler et v. Mannstein, Buchhändler . . . . .	3	-
<b>Wiesbaden.</b>		
Die öffentliche Bibliothek . . . . .	1	-
Herr H. W. Ritter, Buchhändler . . . . .	1	-
<b>Winterthur.</b>		
Die Steinerische Buchhandlung . . . . .	2	-
<b>Wismar.</b>		
Herr Schmidt . . . . .	2	-
<b>Wolfenbüttel.</b>		
Herr H. G. W. Albrecht, Buchhändler . . . . .	1	-
<b>Würzburg.</b>		
Die Ellingersche Buch- und Kunsthandlung . . . . .	1	-
Die Stahelsche Buchhandlung . . . . .	1	-
<b>Zerbst.</b>		
Herr Commissionsrath Schindler . . . . .	1	-
<b>Zittau.</b>		
Herr J. D. Schöps, Buchhändler . . . . .	2	-

Imp.

Zülichau.

Sr. Durchlaucht, Fürst Heinrich XLIV. Reufs . . . . .	1	-
Sr. Durchlaucht, Prinz Friedrich von Carolath . . . . .	-	1

Zürich.

Herren Orell, Fuesli et Comp., Buchhändler . . . . .	1	-
Die Truchstersche Buch- und Kunsthandlung . . . . .	-	2
Herr Altsaufmeister Usteri . . . . .	1	-
Die Herren Ziegler et Söhne, Buchhändler . . . . .	2	-

N a c h t r a g.

Carlsruhe.

Herr Ober-Ceremonienmeister von Ende, Excellenz . . . . .	1	-
---	---	---

Hannover.

Herr Postverwalter Leiner in Weener . . . . .	1	-
---	---	---

Halle.

Herr Major n. D. v. Sydow . . . . .	1	-
Herr Kaufmann Bräuer . . . . .	1	-
Herr Kaufmann Fritsch . . . . .	1	-

Geldern.

Herr Kreissekretair Engelhard . . . . .	1	-
---	---	---

Weimar.

Herr Professor Hassel . . . . .	1	-
---------------------------------	---	---

Subscribenten - Verzeichnifs  
nach den Buchhandlungen geordnet.

	Druckpp.	Veltapp.
Herr Ackermann in Bessau . . . . .	2	-
Herr Amelang in Berlin . . . . .	3	-
Herr Albrecht in Wolfenbüttel . . . . .	1	-
Herr Andrae in Leipzig . . . . .	1	-
Andreische Buchhandlung in Frankfurt . . . . .	1	-
Herr Anton in Halle . . . . .	2	-
Arnoldsche Buchhandlung in Dresden . . . . .	3	-
Herr Aschenfeld in Lübeck . . . . .	7	2
Herr Bachem in Cölln . . . . .	4	-
Herr Baedeker in Essen . . . . .	1	1
Herr Baerecke in Eisenach . . . . .	16	-
Herr Barth in Leipzig . . . . .	4	-
Beckersche Buchhandlung in Gotha . . . . .	1	-
Herren Black, Young et Young in London . . . . .	1	-
Herr van Boekeren in Gröningen . . . . .	2	1
Herr Böhme in Stettin . . . . .	2	-
Herr Böhme in Merseburg . . . . .	1	-
Herr Bohné in Cassel . . . . .	4	-
Herron Gebr. Bornträger in Königsberg . . . . .	2	2
Herr Boselli in Frankfurt . . . . .	2	8
Herr Braun in Carlsruhe . . . . .	1	-
Herr Brönnner in Frankfurt . . . . .	15	1
Herr Brüggemann in Halberstadt . . . . .	3	-
Herr Brummer in Copenhagen . . . . .	7	2
Herr Burgdorfer in Bern . . . . .	2	1
Herr Busch in Altona . . . . .	3	1
Calvesche Buchhandlung in Prag . . . . .	1	-
Herr Cnobloch in Leipzig . . . . .	6	1
Creutzsche Buchhandlung in Magdeburg . . . . .	6	3
Crökersche Buchhandlung in Jena . . . . .	4	-
Herr Darnmann in Züllichau . . . . .	1	1
Herr Deubner in Riga . . . . .	1	-
Dieterichsche Buchhandlung in Göttingen . . . . .	2	1
Herr Drechsler in Heilbronn . . . . .	1	-
Herr Dresch in Bamberg . . . . .	6	1
Herr Dämmier in Berlin . . . . .	1	1
Herr Dämmier in Neubrandenburg . . . . .	1	-
Herr Duncker et Humblott in Berlin . . . . .	16	1
Herr Ende in Landsherg . . . . .	1	-

Velupp.

Druckpp. Velupp.

	Herr Enders in Prag	1	-
	Herr Engelmann in Leipzig	-	1
	Euslinsche Buchhandlung in Berlin	1	-
	Herr Etlinger in Würzburg	1	-
	Herr Kupel in Sondershausen	1	-
	Herr Ferber in Gießen	1	-
	Ferstlsche Buchhandlung in Graetz	1	-
	Herr Fr. Fleischer in Leipzig	3	-
	Herr Fleischmann in München	1	-
	Flittnersche Buchhandlung in Frankfurt	2	-
	Herr Frauk in Brüssel	30	25
2	Herr Gall in Trier	3	1
	Herr Garthe in Marburg	2	1
1	Herr Gastl in Brünn	2	-
	Herr Gerhard in Danzig	7	-
	Geroldsche Buchhandlung in Wien	41	3
	Gerstenbergsche Buchhandlung in Hildesheim	1	-
	Herr Glaeser in Gotha	4	1
1	Herr Goschorsky in Breslau	1	2
	Herr Graeffler u. Schmidt in Wien	2	1
	Grausche Buchhandlung in Bayreuth	2	-
	Herr Groos in Carlsruhe	3	1
2	Herr Groos in Heidelberg	1	-
8	Heeren Gräson u. Comp. in Breslau	3	-
	Neue Günthersche Buchhandlung in Glogau	2	2
1	Herr Gyldenahl in Copenhagen	1	-
	Herren Gebr. Hahn in Hannover	8	1
2	Herr Hartmann in Leipzig	4	1
1	Herr Heinrichskofen in Mühlhausen	1	-
1	Herr Heiusius in Gera	1	-
	Herr Helw in Halberstadt	3	-
1	Helwingsche Buchhandlung in Hannover	1	-
3	Herren Hemmerde u. Schwetschke in Halle	8	1
	Herr Hendeß in Coeslin	1	-
1	Herr Herbig in Leipzig	3	-
1	Herrmannsche Buchhandlung in Frankfurt	2	-
	Herr Herold jun. in Hamburg	13	3
	Herren Herold u. Wahlstab in Lüneburg	2	-
1	Herr Heyer in Darmstadt	4	1
1	Herr Heyse in Bremen	1	1
	Hilscherische Buchhandlung in Dresden	1	-
1	Hinrichsche Buchhandlung in Leipzig	5	-
	Herr Hirsch in Osterode	1	-
	Hofbuchhandlung in Rudolstadt	2	1



	Druckpp. Velupp.	
Hofbuchhandlung in Newied . . . . .	1	—
Herr Hoffmann in Frankfurt . . . . .	1	—
Herr Peter Hoffmann in Hamburg . . . . .	8	7
Herr Hoffmann et Campe in Hamburg . . . . .	3	6
Herr Hoffmann in Stuttgart . . . . .	1	—
In der Buchhandlung des Verlegers dieses Werks . . . . .	101	25
Herr Horvath in Potsdam . . . . .	2	—
Jaegersche Buchhandlung in Frankfurt . . . . .	1	1
Jenisch et Stagesche Buchhandlung in Augsburg . . . . .	2	—
Industrie-Comptoir in Weimar . . . . .	2	—
Herr Jügel in Frankfurt . . . . .	3	1
Herr Kaiser in Bremen . . . . .	5	—
Kesseleringsche Buchhandlung in Hildburghausen . . . . .	1	1
Keyzersche Buchhandlung in Erfurt . . . . .	3	—
Herr Keyfsner in Meiningen . . . . .	—	1
Herr Kilian in Pesth . . . . .	2	—
Herr Klönne in Wesel . . . . .	3	1
Herr Koch in Greifswalde . . . . .	2	—
Herr Koch in Schleswig . . . . .	2	1
Herr W. G. Korn in Breslau . . . . .	4	—
Die J. E. Korasche Buchhandlung in Breslau . . . . .	2	1
Herren Krieger u. Comp. in Cassel . . . . .	5	—
Herren Kronberger u. Weber in Prag . . . . .	—	1
Herren Kuhn u. Millikowsky in Lemberg . . . . .	1	—
Herr Kümme! in Halle . . . . .	1	—
Herr Kummer in Leipzig . . . . .	1	—
Herr Kupferberg in Mainz . . . . .	3	—
Herr Laupp in Tübingen . . . . .	3	—
Herr Leich in Leipzig . . . . .	1	—
Herr Leske in Darmstadt . . . . .	1	1
Lindauersche Buchhandlung in München . . . . .	3	—
Herr Lintz in Trier . . . . .	—	1
Herr Löffler in Mannheim . . . . .	2	—
Herr Löffler in Stralsund . . . . .	8	—
Herr Löffnad et Sohn in Stuttgart . . . . .	5	1
Herr Logier in Berlin . . . . .	—	1
Herr Luckhard in Cassel . . . . .	2	—
Herr Lucius in Braunschweig . . . . .	1	—
Herr Marens in Bonn . . . . .	5	—
Mauersche Buchhandlung in Berlin . . . . .	1	—
Herren Max et Comp. in Breslau . . . . .	2	—
Herr Mayer in Aachen . . . . .	3	—
Herren Meusel et Sohn in Coburg . . . . .	3	—
Herr Meyer in Braunschweig . . . . .	2	—

		Druckp.	Veliupp.
	Herr Michaelis in München	1	-
7	Herr Mittler in Berlin	9	2
6	Herr Ritter von Müse sel. Wittwe in Wien	1	-
	Herr Mohr in Heidelberg	1	-
	Herr Morin in Stettin	1	1
25	Herren Müller u. Comp. in Amsterdam	7	1
	Herr Mylius in Berlin	-	1
1	Herr Nestler in Hamburg	1	-
	Herr Neukirch in Basel	1	-
	Nicolaische Buchhandlung in Berlin	2	-
1	Herr Ludw. Oehmigke in Berlin	-	1
	Herron Orell, Fueslin u. Comp. in Zürich	2	-
1	Herren Perthes u. Besser in Hamburg	9	-
	Herr Plahn in Berlin	1	-
1	Herren Ponthieu, Michelsen u. Comp. in Leipzig	1	-
	Herren Ponthieu u. Comp. in Paris	2	1
1	Ragoczysche Buchhandlung in Prenzlau	1	-
	Herr Reclam in Leipzig	3	-
1	Herr Regensburg in Münster	-	1
1	Herr Reitzel in Copenhagen	4	1
	Herr Reyher in Mitau	6	-
	Herren Riegel u. Wiesner in Nürnberg	1	-
1	Herr Riegel in Potsdam	4	-
	Herr Ritter in Wiesbaden	2	-
	Herr Rücker in Berlin	1	-
	Herr Ruff in Halle	1	-
	Herr Sauerlaender in Aran	2	-
	Herr Sauerlaender in Frankfurt	1	-
	Herr Schaefer in Frankfurt	2	1
1	Herr Schalbacher in Wien	6	4
	Herr Schaub in Elberfeld	1	2
1	Herren Schaumburg u. Comp. in Wien	11	4
	Schnuphasesche Buchhandlung in Altenburg	7	4
	Herr Schönbrod in Ellwangen	1	-
1	Herr Schönian in Elberfeld	11	2
1	Herr Schöps in Zittau	2	-
	Herr Schreiner in Düsseldorf	1	-
	Schulbuchhandlung in Braunschweig	9	1
	Herr Schulze in Bautzen	1	-
	Herr Schulze in Hamm	2	-
	Herr Schulze in Oldenburg	1	-
	Sinnersche Buchhandlung in Coburg	1	-
	Herr Stahel in Würzburg	1	-
	Herren Steinacker u. Hartknoch in Leipzig	1	1

	Druckpp. Vehopp.	
Steinersche Buchhandlung in Winterthur . . . . .	2	-
Stettinische Buchhandlung in Uhu . . . . .	4	-
Herr Stiller in Rostock . . . . .	9	-
Herr Streng in Frankfurt . . . . .	1	-
Herr Stahr in Berlin . . . . .	16	3
Herr Sälpke in Amsterdam . . . . .	4	4
Herren Tandler u. von Mannstein in Wien . . . . .	3	-
Herr Trachstler in Zürich . . . . .	-	2
Herr Trautwein in Berlin . . . . .	1	-
Herren Treuttel u. Würz, Sohn u. Richter in London . . . . .	2	4
Herren Treuttel u. Würz in Strasburg . . . . .	3	-
Herr Triuius in Stralsund . . . . .	1	1
Universitaetsbuchhandlung in Kiel . . . . .	1	-
Herr Usler in Pymont . . . . .	2	-
Herren Vandenhoeck u. Ruprecht in Göttingen . . . . .	3	1
Varnhagensche Buchhandlung in Schmalkalden . . . . .	1	2
Voglersche Buchhandlung in Leer . . . . .	2	-
Herr Voigt in Hmenau . . . . .	1	-
Herr Volke in Hang . . . . .	-	1
Herr Leop. Vofs in Leipzig . . . . .	-	1
Herr Wagner in Nenstadt . . . . .	7	1
Herr Wallis in Constanz . . . . .	1	1
Herr Wallishausser in Wien . . . . .	1	-
Walthersche Hofbuchhandlung in Dresden . . . . .	2	6
Weifsesche Buchhandlung in Elberfeld . . . . .	1	-
Herr Wesché in Frankfurt . . . . .	1	-
Herr Wesener in Paderhorn . . . . .	1	1
Weygandsche Buchhandlung in Leipzig . . . . .	2	-
Herr Wiesicke in Brandenburg . . . . .	1	-
Herr Winter in Heidelberg . . . . .	2	-
Wolffsche Buchhandlung in Augsburg . . . . .	3	1
Herren Ziegler u. Söhne in Zurich . . . . .	2	-

# I n h a l t

## d e s e r s t e n T h e i l e s .

Vorwort des Herausgebers . . . . .	S. 3
Vorwort Sr. Hoheit des Herzogs Bernhard . . . . .	— 7
I.	
Abreise von Gent. — Aufenthalt zu <i>Hellevoetsluis</i> . — Ankunft auf der Rheide von <i>Spithead</i> . . . . .	— 9
II.	
Aufenthalt in England. — <i>Portsmouth, Plymouth, Devonport, Falmouth</i> . . . . .	— 20
III.	
Die Fahrt von <i>Falmouth</i> nach <i>Boston</i> . . . . .	— 53
IV.	
Aufenthalt in <i>Boston</i> . . . . .	— 78
V.	
Reise von <i>Boston</i> über <i>Worcester</i> und <i>Northampton</i> nach <i>Albany</i> . Auf- enthalt daselbst . . . . .	— 102
VI.	
Reise von <i>Albany</i> nach den Wasserfällen des <i>Niagara</i> . Der <i>Eric</i> Ca- nal. <i>Schenectady</i> . <i>Utica</i> . <i>Rochester</i> . <i>Buffalo</i> . Die Wasserfälle des <i>Niagara</i> . . . . .	— 115
VII.	
Reise von den Wasserfällen des <i>Niagara</i> bis <i>Montréal</i> . Das Schlach- feld von <i>Queenstown</i> . <i>Newark</i> . <i>Kingston</i> . <i>Montréal</i> . . . . .	136
VIII.	
Reise von <i>Montréal</i> nach <i>Quebec</i> . Aufenthalt in <i>Quebec</i> . Rückreise nach <i>Montréal</i> . . . . .	— 152

IX.

Reise von *Montréal* nach *New-York*. *Isle aux noir*. *Lake Champlain*.  
*Lake Georges*. Wasserfälle des *Hudson*: *Glensfalls*. Bäder von  
*Saratoga*. Schlachtfeld von *Saratoga*. *Shaker-Colonie* in *New-*  
*Lebanon*. Militair Schule in *Westpoint* . . . . . S. 162

X.

Aufenthalt in *New-York* . . . . . — 190

XI.

Reise nach *Philadelphia* und Aufenthalt in dieser Stadt. *Bethlehem* und  
*Nazareth* . . . . . — 213

XII.

Reise nach *Baltimore* und Aufenthalt in dieser Stadt . . . . . — 249

XIII.

Aufenthalt in *Washington* . . . . . — 260

XIV.

Abreise von *Washington*. *Frederiktown*. *Harpersferry*: das blaue Ge-  
birg. *Staunton*: *natural Bridge*. *Weyherseuvc*. *Charlottville*:  
*Virginia University*. *Monticello*. *Richmond*. *Jamestown*. *Nor-*  
*folk*. *Festung Mouroc*. *Fayetteville*. *Columbia* . . . . . — 281

PI  
PI  
Ch  
Ch  
Ch  
Ch

# Verzeichnifs

der

Vignetten, Kupfer, Pläne und Charten in beiden Theilen.

---

S. 162  
— 190  
— 213  
— 219  
— 260  
— 281

27 Vignetten sind in den Text gedruckt: Boston und Quebec sind auf besondere Blätter abgezogen worden.

Ansicht des Erie-Canals über den Genesee-Fluss in Rochester I. Seite 127. —

Ansicht der Wasserwerke zu Fair Mount bei Philadelphia I. Seite 216. —

Ansicht und Grundriss des Capitols von Washington I. Seite 270. —

Plan von Neu-York I. Seite 190. —

Plan von Philadelphia I. Seite 215. —

Nota. Die Ziffern auf dem Plan von Philadelphia beziehen sich auf *a List of streets, Roads, Lanes etc. with their proper names on the plan of Philadelphia and its Environs*. Für die Leser dieses Werkes, und für deutsche Leser überhaupt, haben alle diese Namen kein Interesse. Dennoch hat man geglaubt, die Ziffern beihehalten zu müssen, weil sie die Deutlichkeit des Planes nicht stören, vielmehr den Eindruck verstärken, und wohl auch Manchen nützlich werden könnten.

Plan der Virginia University I. Seite 206. —

Plan von Pittsburg II. Seite 201. —

Chärtchen von Plymouth I. Seite 26. —

Chärtchen von New-York I. Seite 190. —

Chärtchen vom Staate Ohio II. Seite 171. —

Charte der vereinigten Staaten von Nord-Amerika, oder Reisecharte am Ende des zweiten Theiles. —

---

*Druck von FRIEDRICH MAUKE  
in Jena.*

**R e i s e**

durch

**N o r d - A m e r i k a**

in den Jahren 1825 und 1826.

L.

A.



I  
n  
g  
v  
A  
se  
th  
  
A  
ha  
di  
H  
g  
al  
sie  
A  
M  
se  
w

---

# V o r w o r t

des Herausgebers.

---

Indem ich die Reise des Herzogs Bernhard zu S. Weimar-Eisnach durch Nord-Amerika, mit deren Herausgabe Sr. Hoheit mich zu beehren geruhet hat, nunmehr der Welt vorlege, glaube ich es öffentlich aussprechen zu müssen, welchen Antheil ich an dem Werke, wie es erscheint, gehabt habe. Dieser Antheil ist aber sehr gering. Alles, was ich für das Buch gethan, läuft zusammen in folgende drei Punkte.

Zuerst habe ich das Werk in Abschnitte getheilt und diese Abschnitte mit Ueberschriften versehen. Der Herzog nämlich hatte, während der Reise, ein Erinnerungsbuch gehalten. In dieses Buch war Alles fortlaufend eingetragen worden, was Sr. Hoheit an jedem Tage begegnet war oder der Erinnerung werth geschienen hatte. Diese Form, bei der Aufzeichnung auf der Reise allein möglich, schien für ein gedrucktes Buch weniger geeignet: sie erschwerte das Lesen, das Zurückschlagen, den Ueberblick. Auch war nothwendiger Weise von manchen Dingen mehr als ein Mal die Rede, weil sie von dem fürstlichen Reisenden an verschiedenen Tagen beschen oder untersucht worden waren. Deshwegen glaubte der Herzog gewiß mit Recht, daß die ursprüng-

liche Form des Tage-Buches für den Druck schicklicher abzuändern sei, damit zusammengestellt werden könnte, was zusammen gehörte, und damit dem Leser, zu größerer Bequemlichkeit, Ruhepunkte gegeben würden. Ich habe den Befehl Sr. Hoheit zu erfüllen gesucht, und hoffe, daß die Abschnitte nicht unangemessen gewählt worden sind.

Zweitens habe ich Manches aus der Handschrift zurück behalten und dem Drucke nicht übergeben. Da der Herzog bei der Abfassung der Handschrift an Nichts weniger als an den Druck derselben gedacht hatte, so war natürlich in das Tage-Buch Alles aufgenommen, was Se. Hoheit im Gedächtnisse zu behalten oder in das Gedächtniß zurückzurufen wünschte. Viele dieser Dinge, Familien-Angelegenheiten, Geldgeschäfte, persönliche Verhältnisse des Fürsten, militärische Sachen, schienen für den Druck nicht geeignet. Ich habe daher, auf Befehl Sr. Hoheit, ausgeschieden, was in diese Kategorie zu gehören schien. Es ist oft nicht ohne Schmerz geschehen, weil grade diese Dinge die liebenswürdige Persönlichkeit des Fürsten in dem herrlichsten Lichte zeigten; aber es ist geschehen, und ich wünsche, daß auch hier das rechte Maß getroffen sein möge.

Endlich habe ich die Aufsicht über den Druck des Werkes geführt; und was in dieser Hinsicht in demselben gefehlt sein mag, das ist lediglich auf meine Rechnung zu setzen. Der Herzog hatte mir hier völlig freie Hand gelassen: ich möchte in Darstellung und Sprache verbessern, was der Verbesserung bedürfte. Ich habe aber Nichts gefunden, das ich zu verbessern gewünscht oder für nöthig gehalten hätte. Jede Veränderung, die ich etwa hätte vornehmen können, schien mir so unbedeutend, daß ich vorgezogen habe, dem Buche seine ganze Eigenthümlichkeit zu lassen. Auch die Schreibart Sr. Hoheit habe ich so gewissenhaft beibehalten, daß ich nicht ein Mal Deutsch in Teutsch verwandelt habe,

obwohl ich selbst Teutsch zu schreiben pflege und diese Form aus guten Gründen für die richtige halte. Indefs muß ich doch bekennen, daß ich in zwei Fällen von diesem Grundsatz abgewichen bin. Ich habe nämlich das y in teutschen Wörtern — z. B. in seyn — in i verwandelt, und habe, wenn ein Adjectiv mit einem Substantiv im Genitiv ohne Artikel stand, den Casus angegeben; ich habe also guten Muthes in gutes Muthes, größtes Theiles in größtes Theiles ungeändert. Aber auch diese richtige Schreibart, die noch immer keinen Eingang bei uns finden will, würde ich, eben weil die Meisten unserer Schriftsteller sie nicht gebrauchen, keineswegs gewählt haben, wenn es nicht durch ein Versehen geschehen wäre. Weil ich selbst nämlich so zu schreiben gewohnt bin, so hatte ich, bei der Revision der ersten Bogen dieses Werkes, corrigirt, ohne daran zu denken, daß ich nicht mein eigenes Werk vor mir hatte; und nun glaubte ich bei den folgenden Bogen der angefangenen Weise treu bleiben zu müssen. Sollte meine Unachtsamkeit mit dieser Aufklärung nicht gerechtfertigt erscheinen, so bitte ich sie zu entschuldigen. Uebrigens kann ich versichern, daß ich scharf revidirt habe; wenn sich indess doch noch Druckfehler eingeschlichen hätten, so rechne ich um so mehr auf billige Nachsicht, da ich die Revisionen fast alle bei Licht zu machen genöthigt gewesen bin.

Nach diesen Bemerkungen habe ich nur noch einen Wunsch auszusprechen und eine Hoffnung.

Der Wunsch ist: daß alle Leser dieses Werkes dieselbe unterhaltende Belehrung finden mögen, die ich in demselben in reichem Maße gefunden habe.

Die Hoffnung ist: daß alle Leser dieses Werkes mit mir die innige Freude darüber theilen werden, daß der Verfasser desselben, ein Fürst von Geist, Herz und Kraft, von mannichfaltigen Kenntnissen und der lebendigsten Empfänglichkeit für alles

Menschliche, Fördernde, Große, von scharfer Auffassung und richtiger Würdigung menschlicher Dinge, edelmütig und lebenswürdig — das, sage ich, dieser Fürst hervorgegangen ist aus dem alten erhabenen Fürstenhause unseres Vaterlandes, an welches Niemand zuletzt denkt, Viele aber zuerst, wenn die Rede ist vom Geist und von der Pflege des Geistes, wenn die Rede ist von Wissenschaft und Kunst, vom Guten und vom Schönen.

Jena, 16. Februar, 1828.

Heinrich Luden.

---

ng und  
liebens-  
ist aus  
an wel-  
tede ist  
ist von

11.

Das folgende Tagebuch ist ursprünglich keineswegs zum Drucke bestimmt gewesen. Ich habe es während der Reise geschrieben, theils zu meiner eigenen Erinnerung, theils um meinen hochverehrten Eltern, meinen Verwandten und Freunden desto bequemer und sicherer Auskunft über Alles geben zu können, was Sie etwa zu wissen wünschen möchten. Nach meiner Zurückkunft ist das Buch von Mehreren gelesen worden, für welche es eigentlich nicht geschrieben war. Viele von diesen, verständige Männer, meinten, dasselbe würde auch für ein größeres Publicum Interesse haben, und wünschten vielfältig und wiederholt, es möge durch den Druck bekannt gemacht werden. Und da ich diesen Wünschen nicht wohl widerstehen konnte, und da ich zugleich einen erprobten Mann — den geheimen Hofrath *Luden* — fand, dem ich die ganze Handschrift zur Herausgabe unbedenklich anvertrauen durfte: so habe ich nachgegeben; ob mit Recht oder mit Unrecht, weiß ich nicht.

Ueber das Unternehmen selbst habe ich Nichts zu sagen, weder über die Veranlassung, noch über den Zweck. Der Gedanke einer Reise nach Amerika hat mich durch das Leben begleitet fast von meiner Kindheit an. Was diesen Gedanken in mir erzeugt, was ihn in mir genährt hat, ist ziemlich gleichgültig. Das Wesentlichste ist: ich wollte die neue Welt sehen, das Land und die Menschen, das Leben und die Einrichtungen, die

Sitten und die Bräuche. Je mehr ich nach und nach die alte Welt kennen lernte, desto gröfser wurde das Verlangen nach der neuen.

Die Verhältnisse Europa's indefs, und das, was ich als Militair dem Lande, welchem ich meine Dienste gewidmet, schuldig zu sein glaubte, verhinderten früher die Ausführung. Inzwischen benutzte ich die Zeit, so viel als Lage und Umstände erlaubten, um mich vorzubereiten, damit ich die Reise einst nicht ohne einigen Nutzen machen möchte. Endlich schien Europa zu einer solchen Ruhe gekommen zu sein, dafs ich nicht fürchten durfte, durch eine Entfernung auf etwa ein Jahr oder anderthalb irgend etwas zu versäumen. Se. Majestät, der König der Niederlande, in Dessen Diensten ich zu stehen die Ehre habe, bewilligte mir nicht nur die nöthige Zeit, sondern verstattete mir auch, die Ueberfahrt auf der Königlichen Kriegs-Corvette *Pallas* zu machen, die von dem Capitain-Lieutenant *Ryk* geführt ward, einem braven, hochgeachteten und erfahrenen Seemann.

In welche Classe von Reisenden ich aber, nach *poor Yorik's* Eintheilung, zu setzen sich möchte: das bleibt billig der Entscheidung des geneigten Lesers überlassen.

Gent am 20. Mai 1827.

**Bernhard,**

Herzog zu Sachsen-Weimar.

---

## I.

Abreise von *Gent*. — Aufenthalt zu *Hellevoetsluis*. —  
Ankunft auf der Rhede von *Spithead*.

Vom 4. bis 30. April 1825.

Am 4. April 1825 begab ich mich von *Gent* nach *Antwerpen*. Diese alte, herrliche Stadt ist in jeder Hinsicht interessant: dem Freunde der Kunst, wegen der Kunstschatze, einzig in ihrer Art, die sie besitzt; dem Militair, wegen ihrer langen Vertheidigung gegen das Heer des Herzogs von *Parma*, und wegen der militairischen und maritimen Wichtigkeit, welche Derjenige, der lange Zeit das Schicksal *Europa's* leitete, ihr in neuerer Zeit gegeben hat; dem Weltbürger, der am wachsenden Wohlstande der Völker seine Freude findet, aus gar vielen Gründen. Seit langer Zeit das Opfer der Politik und des Nachbarneides, welcher die mächtige *Schelde*, *Antwerpens* Hafen, gesperrt hielt, hebt sie jetzt ihr Haupt mächtig über ihre Nebenbuhlerinnen empor: ihr Handel blüht fast so schön, als in den Zeiten der *Hansa*, und breitet sich, Dank sei es der Vorsorge des weisen Fürsten, den die Vorsehung an die Spitze der Staatsverwaltung unsers Landes gestellt hat, jedes Jahr weiter aus.

In *Antwerpen* holte mich eine Yacht unsers Gouvernements ab, und brachte mich, mit günstigem Wind und bei dem schönsten Frühlingswetter, am Abend des 6. April, auf die Rhede von



*Hellerootsluis*, wo die Corvette *Pallas* vor Anker lag: sie hatte Befehl, am folgenden Tage in See zu stechen.

Die Wasserstraße von Antwerpen nach *Hellerootsluis* führt zuerst die Schelde hinab: lange behält man den hohen, elegant gebaueten Thurm von Antwerpens Cathedrale im Gesichte; die Forts auf beiden Seiten des Ufers ziehen die Aufmerksamkeit des Militairs auf sich, und besonders erinnert sich dieser zwischen den Ueberbleibseln der Forts *St. Marie* und *St. Philippe* der gewaltigen Brücke, vermittelt welcher der Herzog von Parma, Alexander Farnese, sich des Stromes Meister machte und Antwerpen zur Uebergabe zwang. Einige Stunden unterhalb Antwerpen bildet die Schelde ein großes Bassin, theilt sich in zwei Arme, in die Oster- und Westerschelde, welche durch die Insel *Zuid Beveland* getrennt werden. Der letzte dieser Arme, der die meiste Tiefe hat, vereinigt sich bei Vlietsingen mit der Nordsee; auf dem ersteren segelten wir unserer Bestimmung zu.

Vor Jahrhunderten war hier ein gut angebauetes Land mit einer Stadt und vielen Dörfern: es wurde vom Wasser verschlungen und ist seitdem von diesem Elemente bedeckt geblieben. Dem schallenden Geiste, der unserem gegenwärtigen Gouvernement und dessen erlauchtem Chef eigenthümlich ist, dürfte es vorbehalten sein, an der Stelle, an welcher jetzt der arme Fischer nur mühevoll sein Leben fristet, dem Pfluge des fleißigen Landmannes Beschäftigung zu geben.

Wir verließen später die Osterschelde und segelten zwischen mehreren Inseln hindurch, welche gut angebaut und durch kunstvolle Dämme wider die Wellen geschützt sind, die vom Sturme gegen sie geschleudert werden. Wir kamen in die Ströme, welche durch die Vereinigung des Rheins und der Maas gebildet werden, und erreichten endlich jene Rhede von *Hellerootsluis*, von welcher aus in früheren Zeiten Hollands siegreiche Flotten oftmals in die entferntesten Theile der Welt segelten und ihren Feinden Gesetze vorschrieben. Die Schiffe, welche die Schätze der Tropenwelt dem reichen Rotterdam zuführen, oder die Producte unserer Industrie, so wie die Vertheidiger unserer ausgedehnten Besitzungen nach ihren Bestimmungen tragen, müssen diese Rhede passiren, und auf derselben oft wegen ungünstiger Winde mehr oder weniger lange Zeit liegen bleiben. Aus diesen Gründen sieht es hier gewöhnlich sehr lebhaft aus.

Die Corvette *Pallas*, ein neugebauetes Schiff, auf welchem unser Gouvernement mir erlaubt hatte, die Reise nach Amerika zu

machen, war als Instructionsschiff ausgerüstet. Unter den brauchbarsten jüngeren See-Offizieren und Cadets — auf holländisch *Adelborsten*, auf englisch *Midshipmen* genannt — war eine Auswahl zu dieser Reise getroffen worden. Ihnen war ein junger Schiffs-Constructeur, *Tromp*, beigegeben, ein würdiger Nachkomme historisch merkwürdiger Vorfahren, dessen tiefe Kenntnisse, ausgezeichnete Talente und liebenswürdigen Charakter ich im Fortgange der Reise kennen und schätzen gelernt habe. Diese ausgewählten Offiziere waren der Leitung des Capt. *Ryk*, eines unserer bewährtesten Offiziere \*), anvertraut, und hatten Befehl, einige der vornehmsten englischen und amerikanischen Kriegshäfen zu besuchen, und auf diese Weise neue Kenntnisse zu erwerben, die sie einst zum Besten ihres Vaterlandes anwenden werden. Die Corvette war deshalb mehr als Paketschiff, als zum Kriege ausgerüstet; sie hatte auf dem Verdecke keine Kanonen, sondern nur in der Batterie 18 vier und zwanzigpfündige Caronnaden, und zwei lange Sechspfünder beim Vordertheil als sogenannte *pièces de chasse*. Meine Wohnung bekam ich in der Capitains-Cajüte, und eine sogenannte *Kot* — Hangmatte mit einem Rahmen — die Abends aufgehängt wurde, diente mir zur Schlafstelle.

Wegen widriger Winde und anderer Ursachen, welche zu ertörn zu weit führen würde, konnte die Corvette nicht so schnell auslaufen, als es befohlen war. Ich nahm einstweilen meine Wohnung in *Helleroetshuis*, und benutzte die gezwungene Muße, um mich in dieser kleinen Stadt und der umliegenden Gegend umzusehen.

Die Stadt zählt höchstens 2000 Einwohner, unter welchen sich kaum ein Armer befinden dürfte. Sie besteht eigentlich nur aus einer einzigen StraÙe, an beiden Seiten des Hafens. Beide Ufer des Hafens, mit gemauerten Quais, sind durch eine, vor zwei Jahren erbaute, doppelte Zugbrücke verbunden worden. Da, wo die Stadt aufhört, beginnt der Werft, der den größten Theil

---

\*) Für meine Leser aus dem Militäirstande gebe ich hier die Benennung der Grade in unserer Marine, nebst den damit correspondirenden Graden bei der Armee:

Admiral ist soviel als General.

Vice-Admiral ist soviel als General-Lieutenant.

Schout by Nacht ist soviel als General-Major.

Capitain ist soviel als Oberst.

Capitain-Lieutenant ist soviel als Oberst-Lieutenant.

Lieutenant erster Classe ist soviel als Hauptmann.

Lieutenant zweiter Classe ist soviel als Ober-Lieutenant.

der Festung einnimmt. Neben dem Werfte stehen die Casernen, in welchen nöthiges Falles 2000 Mann Unterkommen finden. Im Hafen lag die Fregatte *Rhyu* als Wachtschiff. Im Werfte wurden keine Schiffe gebauet, sondern nur ausgebessert. Zu diesem Ende befindet sich hinter dem Bassin des Werftes ein trockenes, terrassenförmig ausgemauertes Bassin für ein Schiff, *cale sèche, dry dock*. Ist das Schiff in dieses Bassin gebracht; so werden die Schlensthüren geschlossen und das Wasser wird durch eine Dampfmaschine, welche die Kraft von 30 Pferden hat, ausgepumpt. Dadurch wird das Schiff trocken gestellt und kann von allen Seiten untersucht werden. Nach Vollendung der Arbeit an demselben wird das Wasser wieder eingelassen, die Thüren werden geöffnet und das Schiff läuft hinaus. In diesem Augenblicke ward ein *bateau porte* ausgebessert. Ein *bateau porte* besteht in einem Kasten, welcher genau in den Canal paßt, der nach dem *dry dock* führt. Ist er an den Ort gebracht, wo er als Brücke dienen soll, so wird so viel Wasser hineingelassen, daß er sich bis zur Höhe der Ufer senkt und zur Brücke dient. Will man die Durchfahrt öffnen, so pumpt man das Wasser aus dem Kasten und zieht ihn aus dem Canale zurück. Im Bassin lag die Fregatte *Kenau Hasselaar*, die segelfertig gemacht ward, um unter Commando des Capitain *Dibbetz* mit der Mannschaft vom Wachtschiffe nach Ostindien zu gehen. Außerdem lagen hier noch abgetakelt die Fregatten *Schelde*, *Maas*, *Yssel* und *Java*, so wie die Brigg *de Haric* — der Habicht — und gegen 20 Kanonenböte. Von diesen sind einige nach einem dänischen Modell also gebauet, daß man den Obertheil des Steuerruders herunterschlagen und zwei Thüren öffnen kann, um das Stück in Batterie zu bringen. — Die Magazine und Schmieden sind zwar nicht sehr groß, werden aber äußerst sauber gehalten.

Der Admiralität gehört ein großes Gebäude, das zur Wohnung der höchsten Marine-Behörden bestimmt ist. Von einem Belvedere auf diesem Hause hat man einen schönen Blick auf die umliegende Gegend und auf die Rhede. Auf der Rhede lagen, außer der Fregatte *Amstel* und der Corvette *Pallas*, die Brigg *de Geer* — der Geier — und das Transportschiff *de Zeemeeuw*, beide für das mittelländische Meer bestimmt. Im Werfte bemerkte ich einen sehr großen Mastkahn, den man fern in der See erblicken soll, und der den Seefahrern als Merkpunkt dient. Auch ist vor zwei Jahren ein Leuchthurm auf einem der beiden Dämme erbauet worden, die den Hafen einschließen.

Am 9. April ward es gegen Mittag sehr warm und wir hatten Windstille; Abends begann zu unserem großen Leidwesen der Wind sich nach Westen zu drehen, so daß wir befürchten mußten, die Rhede noch nicht sobald verlassen zu können. Ich gestehe: die Geduld fing an mir auszugehen. Und doch war sie noch sehr nöthig. Denn in der That brachte uns auch der 10. April nicht von der Stelle. Der Wind war entgegen und das Schiff blieb den ganzen Tag liegen, wo es gelegen hatte. In unserer Lebensweise konnte sich Nichts ändern. An Abwechslung fehlte es keineswegs, aber sie genügte nicht. Selbst eine Predigt, die ich in der reformirten Kirche mit vieler Erbauung anhörte, half nicht aus. Das Auge suchte stets die Wetterfahne; aber der Tag verlief und die Fahne stand immer in gleicher Richtung.

Am 11. April endlich liefs mich der Oberst *Rijk* früh um halb fünf Uhr wecken. Er wollte sogleich in See stechen. Ich schloß eilends meine Briefe und begab mich an Bord. Alles war in Bewegung; der letzte Anker sollte so eben gelichtet werden. Und sogleich ging es fort. Kaum aber waren wir in Bewegung gekommen, als der Wind sich abermals drehte, und uns nöthigte, etwa anderthalb Stunden von *Hellevoetsluis* auf der Rhede von *Goedereede* die Anker fallen zu lassen. So unangenehm dieser Aufenthalt mir auch Anfangs war: so war er doch für das Schiff und die Fahrt kein Uebel; denn wir erhielten Zeit, noch manche Dinge in Empfang zu nehmen, die sehr notwendig waren. In der Nacht schlief ich zum Erstenmal in meinem Rahmen, und vortreflich. Am folgenden Tage, den 12. April, blies der Wind fortwährend stark aus Westen. Am 13. regnete es fast den ganzen Tag und der Wind blieb sich gleich. Gegen Abend wurde die Mannschaft, die größtes Theiles aus Freiwilligen von der Armee und aus begnadigten Deserteurs bestand, welche noch nie zur See gewesen waren, in Auf- und Zunahme der Segel exercirt. Es ging ziemlich langsam von Statten, und eröffnete eben keine lachende Aussicht für unsere Reise. Auch kamen heute zwei Instrumente an, die der Oberst auf der Reise untersuchen sollte: ein See-Barometer, vom verstorbenen General *van Zuylen*, und ein Simpisometer, von einem Engländer erfunden, das zugleich als Barometer und als Thermometer dient. Die beiden nächsten Tage brachten Nichts Neues. Es regnete; es war kalt; der Wind wehete sehr heftig aus Westen, und die Mannschaft

wurde exercirt. Indefs fühlte ich nicht die geringste Langeweile, Dank sei es dem braven Commandanten, dem guten Ton unter dem Staab, und den guten Büchern, mit welchen ich mich versehen hatte.

Den 16. April machte ich mit dem Obersten *Ryk* eine Excursion nach *Goedereede*. Wir stiegen am Eingange des Hafencanals ans Land, und gingen auf einem Damme nach dem eine halbe Stunde entfernten Flecken. Das Land besteht aus Polders, und ist gegen die See theils durch hohe Dünen, theils durch Deiche geschützt. Das Wasser aus den Polders wird zur Zeit der Ebbe in den Hafencanal geleitet, und so sind sie ziemlich trocken. Rübsamen und Krapp sind die vorzüglichsten Producte. Auf den meisten älteren Charten ist *Goedereede* oder *Goeree* als eine Insel angegeben, und als getrennt von der Insel *Overflakkee* durch eine Meerenge, *de Hals* genannt; seit etwa 10 Jahren ist aber diese Meerenge eingedeicht worden und bildet die Polder von *Stellendam*, so daß *Overflakkee* und *Goeree* jetzt nur ein Land ausmachen. Zur Zeit des französischen Gouvernements lagen Küstenbatterien längs der Dünen in denselben, und der Flecken *Goeree* diente ihnen zum Reduit. Da, wo wir ans Land stiegen, steht ein ziemlich anscheinliches, dem Gouvernement gehöriges Gebäude, das als Quarantaineplatz gebraucht wird. Der Flecken selbst war in früheren Zeiten eine Stadt. Man sieht noch die Ruinen eines Stadthores. Jetzt zählt er nur gegen 1000 Einwohner, hat aber ein reinliches Ansehen. Der Hafen ist mit Lindenbäumen bepflanzt; die wenigen Straßen sind gepflastert und mit Trottoirs von Backsteinen versehen. Die Ruinen der großen Kirche beweisen schon, daß dieser Ort einst viel größer gewesen sein muß, da die neue, an die Ruinen der alten gebauete, Kirche nur ungefähr den dritten Theil derselben einnimmt. Der alte Thurm steht noch und dient zum Leuchtturme. Wir bestiegen diesen Thurm. Er ist 218 Stufen hoch. Auf dem Gipfel ist ein Häuschen mit einem Herd angebracht, auf welchem jede Nacht ein Steinkohlenfeuer angezündet wird, das ziemlich weit ins Meer hinaus leuchten soll. Wir genossen eine weite Aussicht, nicht nur auf die Insel, auf der wir uns befanden, sondern auch, nordöstlich, auf *Voorne*, wo wir *Brielle* und *Hellerocsluis* mit der Rhede, und südlich, wo wir die Insel *Schouwen* mit den Städten *Brouwershaven* und *Zierikzee* und den Dünenhügel *Repart* erblickten. In *Goeree* steht noch eine Caserne, die jetzt als Magazin dient, und zur französischen Zeit von einem Straf-

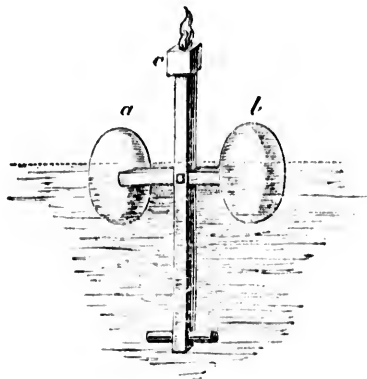
corps bewohnt war. Von *Goeree* begaben wir uns nach dem Dorfe *Stellendam*, das eine kleine Stunde entfernt ist. Es ging durch gut angebaute Polder, deren Wege in der schlechten Jahreszeit bei dem fetten Boden für Fuhrwerke nicht geeignet sind. Für die Fußgänger ist auf der Seite ein erhöhter Steig angelegt, der sehr zweckmüßig mit Seemuscheln festgestampft ist. Wir gingen an einem Paar Meierhöfen vorbei, deren gutes Ansehen und große Scheuern den Wohlstand ihrer Besitzer verrathen. *Stellendam* zählt mit den umliegenden Höfen gegen 300 Einwohner und ist ein ganz neues Dorf: die Kirche und das Pfarrhaus waren vor vier Jahren, die Schule erst im vorigen Jahre gebauet worden.

Ein Hafencanal führt nach der Rhede, und dient dazu, den Producten der Polder einen leichten Absatz zu verschaffen. Um das Verschlämmen des Hafens zu verhindern, ist ein Bassin mit einer Spülschleuse angebracht, um zur Ebbezeit durch das plötzliche Oeffnen derselben den Hafen zu reinigen. Am Hafen steht eine vor vier Jahren gebauete Windmühle, bei deren Besitzer wir in Gesellschaft des sehr höflichen Pfarrers von *Stellendam* die Schaluppe erwarteten, die auch bald ankam und uns nach der Corvette zurückbrachte. Der Wind drehte sich Abends gegen Norden und wurde in der Nacht zum Sturme. Da die Rhede gegen den Nordwind nicht geschützt ist, so bekam unser Schiff eine unsanfte Bewegung. Nach und nach lernte ich die Schifferausdrücke verstehen. Heute wurde das Schiff gescheuert; das nennt man Psalmen singen.

Den 17. April hatten wir heftigen Sturm und wurden tüchtig herumgeworfen. Mehrere Individuen, die noch nicht zur See gewesen waren, oder die Gewohnheit der See verloren hatten, wurden seckkrank. Mir war es schlecht zu Muthe; die Krankheit kam jedoch nicht zum Ausbruche, weil ich jedesmal, wenn es mir übel wurde, einen Gang auf dem Verdecke machte. Wir lagen in der Nähe einer Sandbank. Um nicht auf dieselbe geworfen zu werden, wurden die Anker neu befestiget. Die Braamstangen der Maste wurde eingezogen. Während der Nacht blieb eine starke Wache auf dem Verdecke wegen möglicher Unglücksfälle. Und der Sturm liefs nicht nach; er wurde vielmehr vorzüglich heftig gegen Abend des folgenden Tages. Alle Communication mit dem Lande war unterbrochen. Wir sahen ein Schiff in der See, das Zeichen machte, um einen Lootsen zu bekommen; das Wetter jedoch erlaubte das Auslaufen des Lootsenbootes nicht. In der Nacht

legte sich endlich der Sturm. Am 19. April war ziemlich windstilles und helles Wetter. Aber gegen Abend wehete der Wind wieder aus Westen, so daß übermals an kein Anlaufen zu denken war. Vielmehr verkündigten die Barometer auch am folgenden Tage fortwährend ungünstiges Wetter.

Am 21. April ward auf der Corvette ein Versuch gemacht mit dem sogenannten *reddingsboeje*. Diese Maschine ist am Hinterteile des Schiffes über dem Steuerruder ungebracht, und dient, an einem Tane hinunter gelassen, den Menschen, die ins Wasser gefallen sind, zum Rettungsmittel. An einem hölzernen Kreuze



sind, *a* und *b*, kupferne, elliptische, hohle Körper befestiget, welche den Menschen, der das Kreuz ergreift, über dem Wasser erhalten. Ein kupferner Kasten mit einer gebogenen Röhre *c* ist mit Feuerwerk angefüllt. Dieses wird in dem Augenblicke, da man die Maschine fallen läßt, vermittelst eines Flintenschlosses angezündet, brennt 20 Minuten lang auch unter dem Wasser fort, und giebt eine helle Flamme von sich, die dazu dient, dem Verunglückten in der Nacht das Mittel zu seiner Rettung zu zeigen.

Gegen Abend ward es windstill; jedoch versprechen uns die Barometer noch immer kein gutes Wetter. Geduld ist eine schöne Frucht, nur nicht nach Jedermanns Geschmack! Aber was half das Zürnen? Nach einem übeln Regenwetter drehte sich am Abend des 23. Aprils der Wind nach Osten, und wir faßten die Hoffnung, in See stechen zu können. Alles ward in Bereitschaft

gebracht, und einer von den beiden Ankern, an welchen wir lagen, wurde gegen Mitternacht in die Höhe gewunden. Aber die Erfüllung blieb aus. Ein Ostindien- und ein Grönlandsfahrer versuchten, auszulaufen; allein es gelang nicht. Sie gingen nicht weit von uns wieder vor Anker. Der Tag lief hin unier Harren und Sehnen, und am folgenden wehete der Wind bei heftigem Regen wieder aus Südwesten.

Seit meiner Abreise von *Gent* waren schon drei Wochen vergangen, und 14 Tage hatten wir auf dieser langweiligen Rhede von *Goeree* gelegen. Da wehete der Wind, den 25. April, aus Osten, jedoch so schwach, daß wir zwar den Anker lichteten, aber nicht einmal bis an den Hafen von *Goeree* kamen. Denn mit einem Gewitter trat von Neuem plötzlich ein heftiger Westwind ein, und von Neuem mußten wir den Anker fallen lassen. Die *Brigg de Gier* benutzte den guten Wind, um die Rhede von *Hellerootsluis* zu verlassen und sich neben uns zu legen. Am andern Morgen ging *de Gier* früh in See und rief uns im Vorbeifahren ein Hurrah zu. Das Transportschiff *de Zeemeeuw* verließ die Rhede von *Hellerootsluis* und kam zu uns. Der Wind ward immer günstiger. Also wurde der Anker gelichtet. Wir ließen uns mit der Ebbe über den *Goereeschen* Hafendamn treiben, und um eine Landspitze herum, *de Kwade hoek* genannt; mußten aber noch einmal, der Ebbe wegen, den Anker fallen lassen. Endlich, nach 4 Uhr Nachmittags, gingen wir, als die Fluth eingetreten war, unter Segel, und fuhren durch *het Goereeschegat*, links die Sanddünen von *Goeree*, und rechts eine gefährliche Sandbank, die durch drei schwarze Tonnen bezeichnet ist. Die Küste entzog *Hellerootsluis* mit seiner Rhede sehr bald unsern Augen; wir sahen nur noch den Thurm von *Goeree*, auf den Dünen eine runde steinerne Bake, und ein hölzernes, schwarz und weiß angestrichenes Gerüste mit einer Laterne: Gegenstände, welche dem Seefahrer zu Merkmalen dienen. Als wir bei der letzten Tonne, *uiterton* genannt, das Land so erblickten, wie es auf der *Rykschen* Charte abgebildet ist, befanden wir uns in der hohen See. Wir wünschten uns sämmtlich von Herzen Glück. Da uns der Lootse hier verließ, so wurde von dem Obersten dieser Augenblick benutzt, um an das Marine-Ministerium, von den Offizieren, um an ihre Verwandten und Freunde zu schreiben; und ich selbst versäumte diese Gelegenheit nicht. Uebrigens sah ich zum Erstenmale die unter dem Namen des Loggens bekannte Opera-



tion, um die Schnelle zu beobachten, mit welcher das Schiff vorwärts kommt.

Guter Wind und gutes Wetter blieb uns Vormittags, den 27. April. Gegen 1 Uhr erblickten wir die englische Küste, und zwar das Vorgebirge von *North Foreland*, nicht weit von *Margate*. Hier mußten wir uns links wenden, um in den Canal zu kommen, *Portsmouth* zu erreichen, und zugleich die gefährlichen *Goodwins* Bänke zu vermeiden. Um dieselbe Zeit wurde, wie die fallenden Barometer angedeutet hatten, die Luft nebelig und regnig, und zugleich trat der leidige Südwestwind wieder ein. Die Fahrt zwischen diesen Sandbänken war nicht angenehm; der Wind wurde sehr heftig, fast stürmisch; wir verloren alle Hoffnung, heute den Canal zu erreichen; und mußten uns begnügen, in dieser gefährlichen Lage zu laviren. Da die Bewegung des Schiffs gegen Abend sehr heftig wurde, so bekam ich die Seekrankheit. Ich half mir indess dadurch gegen dieselbe, dafs ich mich in meine Hangematte legte und ohne Bewegung liegen blieb. Während der Nacht befand sich das Schiff in einer gefährlichen Lage; Hr. *Rijk* ging nicht zu Bette, sondern blieb fast beständig auf dem Verdecke. Von Zeit zu Zeit liefs er das Senkblei auswerfen. Dieses Senkblei hat unten eine Höhlung, die mit Fett angefüllt ist, an welches sich beim Sondiren etwas vom Boden anhängt; die Vergleichung dieser Probe vom Boden mit dem, was darüber auf den Seecharten angemerkt steht, ist auch ein Mittel, sich zu orientiren. Während der Nacht that ich einen heftigen Fall auf den Kopf. Ich wollte in die Hangematte steigen: mit dem schiefen Drucke, den dieses Einsteigen verursachte, traf eine starke Seitenbewegung des Schiffes zusammen: der Rahmen schlug fast über und ich stürzte hin, ohne mir jedoch Schaden zuzufügen. Wenigstens befand ich mich am folgenden Morgen, den 28. April, ganz wohl. Auch hatte der heftige Wind sich etwas gelegt. Wir erkannten indess, dafs wir die Nacht in einer äufserst gefährlichen Lage zwischen den Bänken zugebracht, und dafs wir Ursache hatten, dem großen Baunmeister der Welten zu danken für unsere Rettung. Das Wetter wurde nach und nach hell; und wir genossen mit grofser Freude des herrlichen Anblicks der englischen Küste. Rechts erblickten wir *Margate* mit dem südlichen Ufer der Themse, weiter links *Ramsgate* und noch weiter *Deal*. Ueberall waren wir von Schiffen umgeben; und auf der sogenannten Rhede der Dünen, bei *Deal*, sahen wir das englische Linienschiff

*Ramillies*, das jedes Jahr in diesen Gewässern kreuzt, vor Anker liegen.

Da der Wind westlich war, und der Commandant keine Lust hatte, wieder eine so gefährvolle Nacht, als die vorige, zuzubringen, so faßt er den Entschluß, auf der Rhede der Dünen vor Anker zu gehen. Dieser Entschluß brachte mich auf den Gedanken, in *Deal* ans Land zu steigen und nach London zu reisen, mich einige Tage aufzubalten und dann nach *Portsmouth* zu gehen. Im Laufe des Tages jedoch erhob sich ein Ostwind, der alle Entschlüsse änderte. Wir fuhren um das Cap von *South Foreland* herum, und gelangten glücklich in den Canal, wo wir die hohen Kreidefelsen zwischen *Deal* und *Dover* mit mehreren Schlössern, und endlich *Dover* selbst, mit seinem alten und festen Schlosse, nebst der Ruine, die von Cäsar herkommen soll, und mit dem verschanzten Lager erblickten. Auch erfreuten wir uns eines sehr schönen Blickes auf die französische Küste, deren weisse Kreidefelsen von der Sonne beschienen wurden. Als wir bei *Dover* vorbeifahren wollten, ward der Wind sehr schwach; wir hatten den Strom gegen uns; während der Nacht trat Regen und Westwind ein. Deswegen mußte der Anker abermals ausgeworfen werden. So blieben wir *Dover* gegenüber liegen bis 1 Uhr des folgenden Tags, den 29. April. Inzwischen wurde das Wetter besser, aber der Wind blieb schwach und ungünstig. Ich benutzte also die Gelegenheit, um mit dem Commandanten, dessen Neffen und Herrn *Tromp* nach *Dover* zu fahren. Wir frühstückten in *Wrights Shipshôtel*, in welchem ich schon vor 1½ Jahren mit meiner Familie gewohnt hatte, und machten alsdann einen Spaziergang nach dem verschanzten Lager, das westlich von der Stadt auf einer bedeutenden Anhöhe liegt. Zu derselben gelangten wir auf einer vor etwa 20 Jahren angelegten Treppe. Aus der Stadt führt ein unterirdischer Gang, der über 100 Schritte lang ist, an den Fuß dieser Treppe. Um sie anzulegen, hat man ungefähr 200 Fuß tief einen Brunnen in den Felsen gehauen, und an den Wänden desselben drei Treppen, jede von 268 Stufen, angebracht. Jede Treppe ist so breit, daß zwei Menschen bequem neben einander gehen können. Sie endigen in einer, trichterförmig in den Berg gegrabenen, Vertiefung, von welcher eine breite steinerne Treppe nach vier, terrassenförmig über einander gebaueten, großen Casernen führt. Etwas höher, als diese Casernen, liegt eine fünf-eckige Redoute, die auch mit Casernen versehen ist, in welchen

gegewärtig nur ein Detaschement Artillerie lag, die einzige Garnison von *Dover*. Die Redoute bildet den rechten Flügel der Stellung. Von ihr aus führt eine gebrochene Linie von gemauerten und zum Theil in den Felsen gehauenen Werken nach dem linken Flügel, wo ein größeres, ein längliches Viereck bildendes Fort liegt. Vor dieser Fronte befindet sich ein ziemlich tiefes Thal, durch welches die Straße nach London geht. Wir erfreuten uns des schönen Anblicks dieses vortreflich angebauten Thales und des frischen Grüns des Rasens. Auf Hrn. *Tromp* und den jungen *Ryk* machte der Anblick der Felsen und Berge, da sie noch keine gesehen hatten, einen großen, und auf mich, der ich ihres Anblicks entwöhnt war, einen sehr angenehmen Eindruck. Von dem linken Flügel geht eine Linie *en crémaillère*, bei der man in einigen einspringenden Winkeln casemattirte Magazine angebracht hat, nach einem kleinen Fort, das die Rhede vertheidigt. Aus der Linie führt ein Thor nach dem hohen Felsen, *Shakespeares cliff* genannt, welchen wir zu besteigen jedoch keine Zeit hatten. Die gemauerten Werke des Lagers sind von Ziegelsteinen und mit halbem Revêtement versehen. Der Felsen ist durchgängig Kreide mit Feuersteinen. Diese Feuersteine benutzt man zum großen Nachtheile für die Füße der Pferde, zu den Chausseen und zum Pflastern; auch sind in *Dover* Häuser von solchen Feuersteinen gebaut. Sehr zufrieden mit unserer Excursion kehrten wir nach der Corvette zurück. Wir sahen zwei Dampfhlüte, von *Calais* und von *Boulogne*, in *Dover* einlaufen. Auch zeigte man mir von Ferne eine Wasserhose. Um 1 Uhr fing der Wind an, günstig zu werden. Der Anker wurde gelichtet und wir segelten bei sehr gutem Wetter weiter, uns fortwährend des Anblickes der englischen Küste erfreuend. In der Nacht sah man auf verschiedenen englischen Leuchthürmen sehr helle Feuer brennen.

Als wir den 30. April, bei starkem Winde, die östliche Spitze der Insel *Wight* erkannten, ward eine Flagge aufgezogen, und eine Kanone gelöset, um einen Lootsen zu erhalten. Dieser kam jedoch nicht sogleich. Wir segelten also vorsichtig weiter, erblickten endlich *Portsmouth*, und näherten uns der Spitze *St. Helens* auf *Wight*. Dasselbst kam der Lootse an Bord und geleitete uns nach der Rhede von *Spilhead* vor *Portsmouth*. Diese Stadt, in welcher es mir vor zwei Jahren so wohl gefallen hatte, nahm sich äußerst schön aus. Im Hafen lagen mehrere Linien-schiffe, unter ihnen der *Victory*, an dessen Bord Lord *Nelson* ge-

tödtet worden ist. Da wir an 'Top seines großen Mastes die Admiralsflagge erblickten, so grüßten wir mit 17 Kanonenschüssen, welche vom *Victory* sogleich mit 13 beantwortet wurden. Auf der Rhede warfen wir die Anker aus. Es befanden sich daselbst zwei englische Corvetten, ein Schiff der ostindischen Compagnie und eine portugiesische Fregatte, welche den portugiesischen Botschafter in London, Marquis *de Palmella*, nach England gebracht hatte.

---

zige Gar-  
der Stel-  
emauerten  
em linken  
des Fort  
es Thal,  
ueten uns  
hales und  
en jungen  
och keine  
ihres An-  
Von dem  
n in eini-  
ngebracht  
igt. Aus  
*cares cliff*  
tten. Die  
d mit hal-  
Kreide mit  
en Nach-  
zum Pfla-  
a gebauet.  
der Cor-  
t und von  
on Ferne  
; zu wer-  
hr gutem  
englischen  
nen engli-

he Spitze  
gen, und  
eser kam  
iter, er-  
pitze *St.*  
nd gelei-  
. Diese  
en hatte,  
e Linien-  
*elton* ge-

---

## II.

Aufenthalt in England. — *Portsmouth*, *Plymouth*,  
*Devonport*, *Falmouth*.

Vom 1. Mai bis 17. Juni 1825.

---

Die Corvette wollte wegen des Unterrichts der jungen Offiziere und Adelposten — Cadets —, welche alle Marine-Etablissements in *Portsmouth* genau besehen sollten, einige Zeit verweilen. Deshalb entschloß ich mich, ans Land zu gehen, von *Portsmouth* nach *Plymouth* und *Falmouth* zu reisen, und hier wieder mit der Corvette zusammen zu treffen. Ich fuhr also am 1. Mai mit der Schaluppe in Gesellschaft des Obersten *Ryk* und des Lieutenants *Lejeune* nach *Portsmouth* hinüber. Die See ging sehr hoch; die 8 Ruderer vermochten wenig gegen die Wellen; und als wir in den Hafen einführen, wo die Wellen ganz besonders hoch waren, da wendeten wir zu schnell, bekamen ein Paar Wellen in die Flanke, und fürchteten mehr als ein Mal, die Schaluppe würde umschlagen. Indefs kamen wir glücklich davon, nur tüchtig durchnäßt.

In *Portsmouth* blieb ich drei Tage. Die Lage und die Verhältnisse waren mir bekannt und sind von mir beschrieben worden \*). Deshalb brachte ich die Zeit hin mit Lesen und Schreiben; ich machte Besuche, empfing Besuche und wanderte umher in interessanter Gesellschaft; und eben deshalb erlaube ich mir, nur Eins und das Andere anzumerken.

---

\*) In einem ungedruckten Tagebuche, das der Herzog im Jahre 1823 auf einer Reise in England geschrieben hat. L.

Nach der *Navy List* befanden sich in *Portsmouth* 16 Schiffe im activen Dienste mit 518 Kanonen; desarmirt waren 65 mit 4143 Kanonen; und gebauet wurden 18 Schiffe, die 756 Kanonen führen sollten. Die sämmtlichen Schiffe zu *Portsmouth* hatten mithin 5417 Kanonen.

Zu Ehren des Mai's hatten einige Menschen aus der niedrigsten Volksklasse sich maskirt. Die Meisten erschienen als Hanswürste; andere hatten sich mit grünen Blättern bedeckt. Sie zogen mit Musik durch die Strafsen, blieben vor einigen Häusern stehen, tanzten, und liefsen sich Geld zahlen. Auch gab es eine Boxpartie zwischen einigen Knaben. Sie wurde wie ein anständiges Duell gehalten. So bald der eine Knabe gefallen war, geschah ihm nicht das Geringste mehr; sein Gegner bot ihm die Hand und half ihm auf. Einer der Knaben erlaubte sich, dem andern, der hinfiel, noch einen Stofs zu geben. Sogleich sprangen mehrere Umstehende hinzu, hielten den Frevler fest, und gaben ihm so viele Rippenstöße, dafs er fast liegen blieb. Damit tratte der Spafs ein Ende.

Im Hafen wurden ungefähr 150 Mann Recruten ausgeschliffen, die zum 89. Regiment abgehen sollten, das in Ostindien steht. Sie kamen vom Depot auf der Insel *Wight*, und sahen sehr schwach und elend aus.

Der Marquis *de Palmella*, der mit mir in Einem Hôtel gewohnt hatte, reisete den 3. Mai mit seiner Familie, einer Frau, acht Kindern und einer grofsen Suite, nach London. Vor seiner Abreise machte ich ihm noch einen Besuch, bei welchem er mich seiner Gemahlin, einer sehr schönen Frau, vorstellte. Der Marquis, ein allgemein geachteter Mann, hatte in der letzten portugiesischen Contre-Revolution viel auszustehen gehabt: er wurde selbst mehrere Tage gefangen gehalten. Während seines hiesigen Aufenthalts hatte er beständig zwei Ehrenposten; und eine Stunde vor seiner Abreise kamen 50 Mann Mariniers mit 3 Offizieren, einer Fahne und dem ganzen Musikchor, alles in grofser Tenüe, marschirten vor dem Hôtel auf und blieben als Ehrenwache stehen bis zur Abfahrt. Mit wahrem Vergnügen sah ich übrigens die gute Haltung dieses Corps.

Die Seesoldaten, *Royal Marines* genannt, deren Caserne ich besuchte, und die ich in Parade defiliren sah, haben eine äufserst schöne Haltung. Sie sind sehr geachtet. Das Avancement der Offiziere geschieht nach der Anciennetät. Da aber

mouth,

Offiziere  
issements  
n. Defs-  
outh nach  
Corvette  
schaluppe  
me nach  
erer ver-  
safen ein-  
wendeten  
ke,' und  
schlagen.

die Ver-  
pen wor-  
d Schrei-  
te umher  
ich mir,

1823 auf  
t.

nach den letztern Friedensschlüssen das Corps beträchtlich vermindert worden ist, so ist das Avancement äusserst sparsam, und die Offiziere werden alt in ihren Graden. Auch sind die Offiziere zum Theil Männer ohne Vermögen, und meistens nur zu den *Royal Marines* getreten, weil sie keine Stelle in der Armee kaufen konnten. Die Caserne der Soldaten wollte mir nicht recht gefallen; in den Niederlanden sind sie besser eingerichtet und werden reinlicher gehalten. Eine gute Einrichtung ist es, daß die Soldaten eiserne Betten haben und daß jeder Mann allein schläft; eine übele hingegen, daß in den Stuben gekocht wird.

Das Linienschiff *Ganges* von 84 Kanonen, welches ich mit Herrn *Ryk* im Hafen besuchte, ist vor wenigen Jahren in Madras durch indische Arbeiter ganz von Teakholz gebauet worden. Dieses harte und schwere Holz ist nicht allein sehr dauerhaft, sondern hat auch den grossen Vortheil, in den heißen Himmelstrichen nicht zu springen. Man empfing uns mit grosser Zuverlässigkeit auf dem Schiff; und da der Capitain *Campbell*, der es commandirt, in der Stadt war, so machten uns die Lieutenants auf eine sehr freundliche Weise die Honneurs. Ich konnte nicht genug die Reinlichkeit bewundern, welche auf diesem Schiffe herrschte. Man hat auf den englischen Schiffen eine sehr gute Art, die Nägel, Ringe, Waffen und sonstige eiserne, messingene und kupferne Erfordernisse aufzubewahren. Sie befinden sich in besonderen Gemächern unter dem Vordertheil, im unteren Deck; die eisernen Gegenstände sind gefirnist, die andern polirt, und längs der weifs angestrichenen Wände so angebracht, daß sie Figuren, zuweilen auch Inschriften bilden. Wenn man Fremde heraufführt, zündet man eine Art Kronleuchter an, so daß dieses Alles einen sehr hübschen Effect macht. Der Lieutenant *Wright*, einer der Offiziere, hatte, als wir das Schiff verliesen, die Gefälligkeit, uns in seine Schaluppe zu nehmen und in den innern Hafen, *the Harbour*, zu fahren, wo die Schiffe liegen, die in *ordinary* — desarmirt — sind.

Der *Ganges* grüßte uns mit 19 Schüssen bei unserer Abfahrt. Die in *commission* — Dienst — sich befindenden Schiffe sind schwarz und weifs angestrichen; kommen sie in *ordinary*, so kratzt man die Farbe ab, und streicht sie braungelb an. Sind sie zu keinem activen Dienste mehr geschickt, so erhalten sie eine ganz schwarze Farbe. Im *Harbour* gingen wir an Bord des *Nelson*

von 120 Kanonen, der neu gebauet war, aber in *ordinary lag*, weil sich der schreckliche Holzbrand, *dry rot* genannt, in demselben gezeigt hatte. Man hatte jedoch die angesteckten Breter herausgenommen und sie durch gesunde ersetzt. Der *Nelson*, so wie der *Ganges* und alle neugebaute Linienschiffe, haben runde Sterne. Alles zur Ausrüstung nöthige Holzwerk, so wie die Lafetten, befinden sich am Bord. Um dieses Holz gut bergen zu können, und um zugleich das obere Verdeck gegen den Einfluß des Wetters zu schützen, ist ein besonderes Dach darüber gebauet. Vom *Nelson* fuhren wir nach der königlichen Yacht, *the Royal George*, die ich zwar schon kannte, aber gern noch einmal besah, wegen ihrer eleganten Einrichtung und des großen Luxus, der auf derselben Statt findet. Gegen die Pracht der königlichen Gemächer und die der Suite sticht freilich der Wohn- und Schlafplatz der Matrosen sehr ab, der ganz dunkel und eng ist. Wir bemerkten hier eine eiserne Patentküche, bei welcher alle Speisen durch Wasserdämpfe gekocht werden.

Nachdem ich allerlei Provisionen, und besonders *Gamblesche preserved meats*, die sich Jahre lang frisch erhalten, eingekauft hatte, schiffte ich mich — den 4. Mai nach 4 Uhr Nachmittags — ein am Bord des Dampfschiffes *Sir Francis Drake* von 170 Tonnen, um nach *Plymouth* zu gehen, das 150 Meilen entfernt ist. Die Maschine desselben hat die Kraft von 70 Pferden. Das Schiff ist nicht sehr bequem eingerichtet. Die große Cajüte ist so nahe an den Dampfkesseln, daß die Hitze unausstehlich war. Unsere Reisegesellschaft mochte aus 30 Personen bestehen, von welchen sich jedoch nur 8 Passagiere in der Cajüte befanden. Gegen 5 Uhr fiel ein Schuß zum Zeichen der Abfahrt, und wir stachen in See. Die Rhede von *Spithead* blieb mit ihren Schiffen links liegen, und die Fahrt ging zwischen dem Lande und der Insel *Wight* hindurch. Sehr freundlich nahm *Cowes* sich aus mit seinen schönen Gärten, und, etwa eine Meile westlich, ein Schloß, *Egypt* genannt. Es begann, dunkel zu werden. Wir sahen rechts die beiden Leuchter von *Hurstcastle*, die äußerst hell brannten, und links den Leuchthurm der *Needles* — des westlichen Endes der Insel *Wight* —, den ich vor 2 Jahren bestiegen hatte. Im Dunkeln zeigten sich die weißen Felsen der *Needles*, die bei dem öfteren Wetterleuchten einen ganz eigenen Anblick gewährten. Als wir an diesem gefährlichen Punkte vorüber waren, bekamen wir starken Wind; die Bewegung des kleinen Schiffes, verbunden mit der be-



ständigen Erschütterung der Dampfmaschine, war höchst widerwärtig. Ich konnte mich nicht in die für mich bestimmte Kojje legen, weil sie zu kurz war, und mußte mir deshalb meine Matratze auf den Fußboden bereiten lassen. Die Hitze und das Stösen der benachbarten Dampfmaschine, der Husten eines erhitzen Irländers und das Schreien eines kleinen Kindes in der andern Cajüte hinderten mich lange am Einschlafen. Erst gegen Morgen fing ich an, etwas zu schlummern, erwachte aber bald wieder vor der unanstehlichen Hitze. Ich verfügte mich auf's Verdeck und befand mich, wie fast die ganze Reisegesellschaft, selbst den Offizier nicht ausgenommen, unwohl.

Die felsige englische Küste hatten wir fast überall vor Augen. Sehr schön nahm sich die Lage der Stadt *Dartmouth* aus. Nach einer etwas langweiligen und unangenehmen Fahrt gelangten wir den 5. um 1 Uhr Nachmittags in die Bai von *Plymouth*. Das beigefügte Chürchen erklärt die Lage der Bai \*). Das *breakwater*, einen seit 13 Jahren angefangenen und noch nicht geendigten Damm, der die Rhede von *Plymouth* gegen die Südweststürme schützen soll, ließen wir links, erfreuten uns des schönen Anblickes von *Mount Edgecumbe's Park*, und *Drake's island*, auf welchem ein kleines Fort liegt, und hatten einen äußerst schönen Blick auf die drei Städte *Plymouth* mit der Citadelle, *Stonchouse* und *Plymouth-Dock*, das jetzt den Namen *Devonport* führt. Als das Dampfschiff bei *Stonchouse* anhielt, mietete ich einen Kahn und fuhr um den *Dock* herum nach *Devonport*. Dieser *Dock* mit allen Schiffen, die sich daselbst in Construction und Reparatur befanden, gewährte eine sehr schöne und imposante Ansicht. In *Devonport* nahm ich in *Royal hôtel* meine Wohnung.

Einige Zeit nach meiner Ankunft machte ich den hiesigen Behörden Besuche. Ein besonderes Interesse erregte in mir der hier *en chef* commandirende Admiral Sir *James Saumarez*, ein würdiger Greis von 70 Jahren. Seit 56 Jahren hatte er dem Staate gedient, und während der letzteren Kriege 5 Jahre lang in der Ostsee *en chef* commandirt. Seine Thaten sind weltkundig und werden durch das Großkreuz des Bath-Ordens, das er seit 24 Jahren trägt, bezeugt.

Unter den hiesigen Merkwürdigkeiten besah ich das Tribunal. Dieses ist ein neues Gebäude, ein Oblongum. An einer der

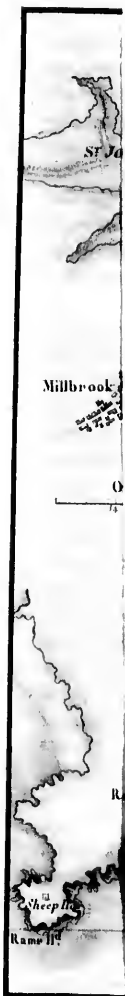
\*) Aus *Cooke's Guide to the Plymouth Breakwater*.

t wider-  
Köje le-  
Matratze  
sen der  
n Irlän-  
Cajüte  
ging ich  
der un-  
I befand  
Offizier

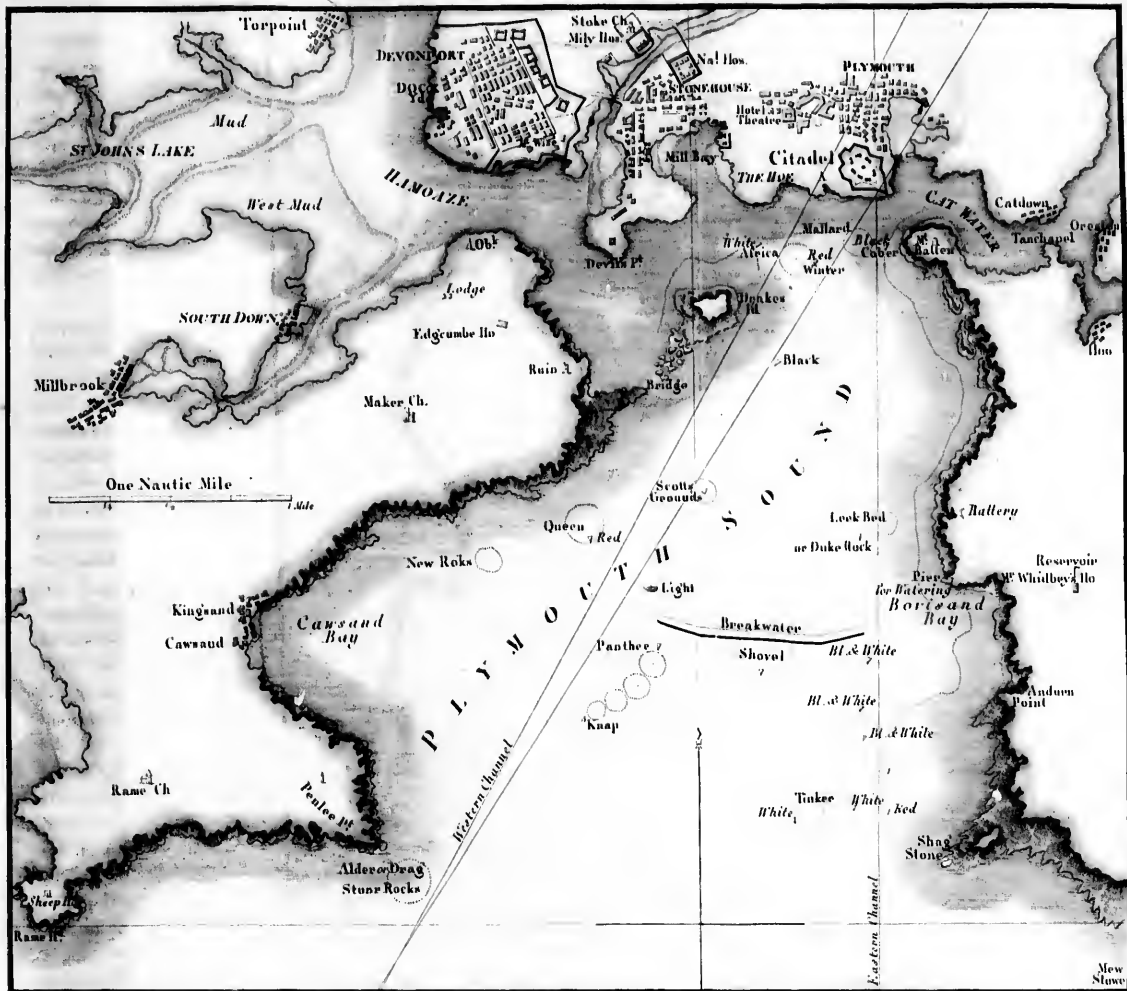
Augen.  
Nach  
eten wir  
Das bei-  
akwater,  
endigten  
ststürme  
nblickes  
welchem  
lick auf  
nd *Ply-*  
Dampf-  
fuhr um  
schiffen,  
en, ge-  
*evonport*

gen Be-  
ler hier  
in wür-  
Staate  
in der  
lig und  
24 Jah-

ribunal.  
ter der



PLYMOUTH and UMGEBUNGEN.





schmalen Seiten führt eine breite Treppe nach einem, mit 4 ionischen Säulen gezierten, Perron. Der Saal ist groß und mit Tribünen sehr bequem für die Zuschauer eingerichtet. Unter dem Platz für die Gefangenen ist eine Fallthür, die eine Treppe schließt, auf welcher die Gefangenen aus den Gefängnissen im Erdgeschoße zum Verhör und zurück gebracht werden, ohne mit dem Publicum in die geringste Berührung zu kommen. Die 6 Zellen für Gefangene, die sich hier befinden, sind alle von Stein, gewölbt, und mit einer eisernen Bettstelle versehen. Sie haben eine starke Thür von eichenen Bohlen mit Eisen beschlagen; eine kleine Oeffnung bringt Luft und Licht, beides jedoch sehr spärlich. Die Gefangenen können täglich in dem Corridor, der 12 Schritt lang und 3 Schritt breit ist, spazieren gehen. Sie haben eine äußerst traurige Existenz. Mit einem sehr üblen Eindruck verließen wir dieses von Granit und Marmor erbaute Haus des Jammers. Und kaum hatten wir es verlassen, so fiel uns der Bau eines Monuments in die Augen, das, auf einem Felsen, aus Granit aufgeführt wird, und eine hohle Säule, 101 Fuß hoch, werden sollte, zum Andenken der Veränderung des Namens *Plymouth-Dock* in *Devonport*. Das Werk löschte den üblen Eindruck nicht aus, den das Gefängniß auf uns gemacht hatte. Nicht weit von demselben steht eine neue, im gothischen Geschmacke gebaute Kirche, und daneben eine im ägyptischen Stil erbaute Schule. Die auf einem so engen Raume zusammengedrängten verschiedenen Bausysteme gewähren einen sonderbaren, ich könnte jedoch nicht sagen, angenehmen Anblick. Auch besahen wir den Markt, der aus mehreren bedeckten Gallerieen besteht, in welchen die Eswaren, z. B. die Fische, auf marmornen Tafeln feil gehalten werden. Denn der Marmor ist hier so gemein, daß die Trottoirs damit gepflastert sind; auch ist er im Baue der Häuser angebracht. Er ist schwarz, roth und gelb geädert. Die Häuser in der Stadt sind nicht schön; einige alte sind ganz mit Schiefer belegt und machen keinen freundlichen Eindruck. Im Tribunal befindet sich ein Kamin von Schiefer.

Am 7. Mai besah ich den *Dock Yard*. Es befanden sich hier 8 Schiffe im activen Dienste, zusammen mit 366 Kanonen; 65 in *ordinary* mit 3520 Kanonen, und 22 im Baue, von welchen 3 Bombenschiffe waren, die über 720 Kanonen führen sollten. Das macht im Ganzen 4606 Stück.

Der *Dock Yard* mit seiner musterhaften Einrichtung ist von Dupin in seinem vortrefflichen Werke: *Voyages dans la Grande*

*Bretagne, Hmc partie, force navale*, genau beschrieben worden. Vielen Lesern wird das Werk bekannt sein; jedes Falles glaube ich auf dasselbe wegen der genauen Beschreibung des *Dockyard* verweisen zu dürfen. Der Eintritt ist wirklich schön. Man erblickt einen großen Theil des *Yards*, der terrassenförmig gebauet ist, unter sich; rechts die Kirche und einige *Bureaux*; gegenüber stehen 2 Kanonen, die hier mehr zur Zierde, als zur Vertheidigung aufgestellt sind. Die Häuser sind von dem hier gewöhnlichen marmorartigen grauen Kalksteine gebauet. Ein neues Magazin ist ganz feuerfest von diesem Stein und von Eisen aufgeführt, und die verschiedenen Behältnisse sind durch eiserne Thüren getrennt, die man im Fall eines Brandes nur schnell zu schliessen braucht, um das Feuer zu isoliren. Die Seilerbahn ist ein Gebäude von zwei Stockwerken, dessen Säle 1200 *yards* lang sind. Die Schiffe werden durchgängig, so wie in allen andern englischen Häfen, unter einem Dache gebauet, das zuweilen mit Schiefer, gewöhnlich mit Kupfer gedeckt ist. Aus den *dry docks* wurde das Wasser, zu meiner Verwunderung, durch eine Pferdewühle und nicht durch eine Dampfmaschine ausgepumpt. In einem der *dry docks* befand sich die unglückliche *Fortitudo* \*) in Arbeit. Alles Holz war verfault; das Kupfer war verdorben; auch mußten drei neue Masten gemacht werden. Die Reparatur wird dem Hause *Roelands* in Antwerpen gegen 8000 Pfund zu stehen kommen. Man hat hier große eiserne Kessel, in welchen das Bauholz in Seewasser gekocht wird, um es gegen den *dry rot* zu schützen. Im *Dockyard* arbeiteten täglich gegen 2200 Menschen, und mehrere von ihnen verdienten wöchentlich 36 Schillinge.

Nach einem Aufenthalt von etwa zwei Stunden im *Dockyard*, fuhr ich mit dem Admiral nach der *Hamoaze*, wo die armirte und desarmirte Flotte vor Anker lag. Wir gingen an Bord des Admiralschiffs *Britannia* von 120 Kanonen, und wurden vom Capitain *Pipon* gar freundlich empfangen. Man zeigte mir das ganze Schiff: Alles vortreflich, wie auf den Schiffen zu *Portsmouth*. Von der *Britannia*, die uns mit 21 Schüssen begrüßte, fuhren wir an Bord des *St. Vincent*, der ganz dem *Nelson* in *Portsmouth* gleicht.

---

\*) Ein niederländisches Kauffahrteischiff, das mit Truppen nach Ostindien bestimmt gewesen war, aber auf der hohen See seinen traurigen Zustand erkannt hatte, und in *Plymouth* eingelaufen war, seine Avarien zu repariren.

Der 8. Mai war ein Sonntag; daher war es sehr still in der Stadt. Ich ging zuerst nach *Stonehouse* in die Casernen der Seesoldaten, und dann nach *Plymouth*, das ich noch nicht gesehen hatte. *Plymouth* ist von *Stonehouse* ungefähr eine kleine Meile entfernt. Der Eingang ist anständig. Es zeigen sich mehrere neugebaute Häuser und ein großes viereckiges, mit Säulen decorirtes Gebäude, welches das Theater und das *royal hôtel* enthält. Geht man aber weiter in die Stadt hinein, so ändert sich die Scene. Die Gassen werden eng und bergig; sie sind schlecht gepflastert und ohne Trottoirs; die Häuser schlecht gebaut und winklig; keine Sonne kommt in die Gassen. Der Hafen, der vom *Calwater* gebildet wird, scheint besucht zu sein, und die Bai gewährt einen herrlichen Anblick. Wir begaben uns, längs eines in den Felsen gehauenen Weges, auf die Citadelle, um dem Vice-Gouverneur, Generalmajor Sir *John Cameron*, unsern Besuch zu machen; allein der General war krank. Wir gingen auf den Wällen um die Citadelle herum, und erfreuten uns einer in jeder Hinsicht vortreflichen Aussicht: das schöne Wetter trug das Seinige bei. Nachmittags gingen wir nach dem Dorfe *Stoke* spazieren, wo die hiesigen Einwohner Landhäuser haben. In der hiesigen Gegend ist es Gebrauch, die in der Woche Verstorbenen, wenn es möglich ist, am Sonntage zu begraben. Wir begegneten daher in den meisten Strafsen Leichenzügen, die uns freilich nicht besonders aufheitereten. Am Montage fuhr ich aus mit Sir *James Saumarez* in der großen Schaluppe der *Britannia*, um das *breakwater* zu besuchen. Wir begaben uns zuerst nach dem *Calwater*, wo die Steinbrüche sind, aus welchen die Steine zum *breakwater* genommen werden. Das Terrain zu diesen Steinbrüchen ist von verschiedenen Eigenthümern gekauft worden. Der Felsen ist Marmor und wird durch Pulver gesprengt. Mehrere der losgesprengten Felsblöcke wiegen 5 Tonnen und darüber. Sie werden mit eisernen Krähnen, bei welchen man einen Arbeiter auf anderthalb Tonnen rechnet, in die Höhe gehoben und auf kleine vierrädrige eiserne Karren gelegt. Diese laufen in *railroads* — Eisenbahnen — bis an den Quai, wo die Schiffe liegen, auf welchen sie weiter nach dem *breakwater* gebracht werden. Die Schiffe können 18 der schwersten Steine laden, und sind lediglich zu diesem Zweck im hiesigen Werfte gebauet worden. Die leichtern Steine werden auf gemietheten Schiffen nach dem *breakwater* gefahren. Die Beschreibung dieser Schiffe, so wie die Art und Weise, auf welche die Steine ein- und ausgeladen werden, findet sich in *Dupin's* Reise. Im Stein-

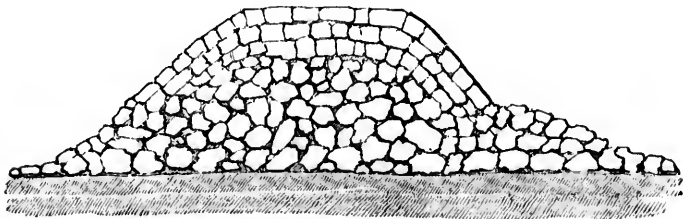
n worden.  
es glaube  
*Dockyard*  
Man er-  
g gebauet  
egenüber  
heidigung  
chen mar-  
ist ganz  
die ver-  
ennt, die  
ucht, um  
von zwei  
e Schiffe  
en Häfen,  
gewöhnlich  
asser, zu  
cht durch  
ks befand  
war ver-  
e Maste  
elands in  
hat hier  
asser ge-  
*Dockyard*  
on ihnen

*Dockyard*,  
hirte und  
es Admi-  
Capitain  
e Schiff:  
Von der  
an Bord  
nt.

Ostindien  
igen Zu-  
varien zu

bruch empfing uns ein Secretair des Herrn *Whidby*, welcher den Plan zum *breakwater* entworfen, und jetzt die Aufsicht über die Arbeit hat. Im Felsen hat man eine Höhle mit gut erhaltenen Rhinocerosknochen gefunden, und einige Zeit nachher eine andere mit Knochen und Zähnen von Bären. Auf dem Berg über den Steinbrüchen hat man eine weite und äußerst schöne Aussicht. Hierauf fuhren wir nach der *Bovisandbay*, wo unter Herrn *Whidby's* Direction ein Quai und ein Reservoir von süßem Wasser für die Marine angelegt worden ist. Das Wasser sammelt sich aus 2 Quellen in ein 20 Fuß tiefes, zwischen den Bergen gelegenes Reservoir. Aus demselben wird es durch eiserne Röhren, beinahe eine englische Meile weit, nach dem Quai geleitet. Hier sind 17 Hähne angebracht, von denen ein jeder in einer Minute  $2\frac{1}{2}$  Tonne Wasser von sich giebt. Am Quai können die zum Wasserholen commandirten Kühne anlanden, und in sehr kurzer Zeit mit ihrer Ladung nach den Schiffen zurückkehren. In der Schlucht neben dem Reservoir bewohnt Herr *Whidby* ein hübsches Haus, von wo aus er das ganze *breakwater* übersehen, und folglich aus seinem Zimmer die Arbeiter controliren kann.

Das *breakwater* hatte bei dem schrecklichen Sturm am 22. und 23. November des vorigen Jahres sehr gelitten. Man will es jetzt auf folgende Weise



dauerhafter herstellen; man will die Steine, welche dem Anschlage der Wellen am Meisten ausgesetzt sind, behauen, und mit eisernen Klammern zusammenfügen. Ich fürchte jedoch, daß auch dieses Werk zerstört werden wird, wenn man nicht ein Paar perpendicular auf den Hauptdamm stoßende Dämme anlegt, welche die Gewalt der Wellen brechen, ehe sie den Hauptdamm erreichen. Das alte Werk war in einem so zerstörten Zustande, daß wir nicht weit



auf demselben fortzukommen im Stande waren. Desewegen schiff-  
ten wir uns bald wieder ein, und fuhren nach der Fregatte *Thetis*,  
um Sir *John Phillimore* einen Besuch zu machen. Sir *John* hatte  
mir zu Ehren alle seine Flaggen aufgezogen; die Mariniers stan-  
den mit ihrem Offiziere beim Besansmast aufmarschirt und die Ma-  
trosen rund um's Verdeck und in der Batterie, ein Mann mit  
dem Säbel, der andere mit der Pike und der dritte mit dem  
Enterbeil. Ich freuete mich über die äüßrst große Ordnung und  
Reinlichkeit, die überall herrschte. Die beiden Cajüten waren sehr  
elegant eingerichtet und mit Mahagoniholz decorirt. Als wir wie-  
der wegfuhrten, stiegen die Matrosen auf die Raen; auch wurden  
wir salutirt. Da es hohes Wasser war, so fuhren wir zwischen  
*Drakes island* und *Mount Edgcumbe* durch eine, wegen der Klip-  
pen, gefährliche Passage, *the bridge* genannt. Wir stieffen ein  
Paarmal auf die Klippen, jedoch ohne Nachtheil, da wir glückli-  
cherweise keinen starken Wind hatten. Wir landeten an der schön-  
en steinernen Treppe vom *Mount Wise*.

Den folgenden Tag besah ich, mit Sir *John Phillimore*, das  
Marine-Hospital. Dieses, ein musterhaft eingerichtetes und reich  
dotirtes Institut, ist von *Dupin* erschöpfend beschrieben. Man be-  
gann den Bau während des siebenjährigen Krieges. Es kann ge-  
gen 2000 Kranke oder Verwundete fassen; wirklich befanden sich  
jedoch nur einige und 70 Mann, und unter diesen einige Offiziere  
und *Midshipmen* in dem Institute. Besonders zweckmäsig schien  
mir die Einrichtung, daß dasselbe aus 8 einzelnen, drei Stockwerk  
hohen Pavillons besteht. Denn dadurch kann sowohl die Verbrei-  
tung ansteckender Krankheiten, als die eines entstehenden Brandes  
verhindert werden. Die Krankensäle enthalten je 16 Betten, alle  
von Eisen; nur die der Offiziere sind von Holz und mit Vorhän-  
gen versehen. Ueberdies sind in jedem Saale zwei Betten für die  
Aufwärterinnen — *nurses*. In allen englischen Marine-Hospitälern  
nämlich werden die Kranken durch Frauen gewartet, und man hält  
die Pflege derselben für viel sanfter, als die Pflege der *Infirmiers*.  
Die Kranken werden von den Schiffen zu Wasser bis ans Hospital  
gebracht, und eine breite steinerne Treppe herauf nach dem Em-  
pfangsbüreau geführt, oder getragen. Hier werden sie entkleidet,  
und in dem Pavillon, dem sie zugewiesen sind, gebadet. Ihre  
Effecten werden verzeichnet, und in ein besonderes Magazin ge-  
bracht. Zum Ausschiffen der Schwerverwundeten dient ein eiser-  
ner Krahn. In allen Sälen sowohl, als in den verschiedenen Ma-  
gazin und in der Apotheke herrschte die größte Ordnung und

Reinlichkeit. In der Apotheke wurden grade Schiffsapotheken eingepackt, die sehr compendios eingerichtet sind.

Die Kirche des Etablissements schien mir nicht dem Ganzen entsprechend eingerichtet zu sein. Sie ist klein und in der ersten Etage eines der Magazine angebracht, so dafs es den Kranken zum Theil sehr beschwerlich fällt, dem Gottesdienste beizuwohnen. Rings um den viereckigen Hof, den die Pavillons einschließen, läuft ein bedeckter Säulengang, unter welchem die Kranken bei schlechtem Wetter oder bei großer Hitze spazieren gehen können. Die Mitte des Hofes ist mit einem wohl unterhaltenen Rasen belegt.

Für die Wahnsinnigen hat man auf einem abgesonderten Platz ein eigenes Haus gebaut. Das Waschhaus liegt gleichfalls abgesondert. Bei schlechtem Wetter trocknet man die Wäsche mittelst des Dampfes. Die Wäsche wird auf Rahmen gehängt, die coulissenartig auf Rollen hin und her bewegt werden, um nach Bequemlichkeit die getrockneten Stücke hinweg nehmen und nasse aufhängen zu können. Es sind auf diese Weise 8 Rahmen hinter einander angebracht, die äußerst wenig Platz erfordern. Für die Kranken findet sich auch eine sehr zweckmäfsig eingerichtete Badeanstalt, in welcher sie nicht allein alle Arten von Bädern nehmen können, sondern in welcher sie zugleich die grösste Bequemlichkeit finden. Die Hospital-Offiziere, die Aerzte und Beamten haben ihre Wohnungen vor dem Hospital auf einem geräumigen, mit Bäumen bepflanzten Platz. An der Spitze des Etablissements steht ein *Commissioner*, der pensionirte Schiffs-Capitain *Creyke*, ein 80jähriger Greis, der seine erste Campagne zur See im Jahre 1759, und die erste Reise um die Welt unter dem Commodore *Wallis* mitgemacht hat. Wir hielten uns, bevor wir das Hospital verliesen, einen Augenblick in seinem sehr hübsch gelegenen und geschmackvoll eingerichteten Haus auf. Alsdann besuchte ich in *Plymouth* die Bibliothek, die vor ungefähr 20 Jahren auf Subscription angelegt worden ist, aber noch nicht sehr reich zu sein scheint. Das Local besteht aus 3 Zimmern, dem Büchersaal, der Lesestube und dem Versammlungssaale der Directoren. Die Bibliothek dient eigentlich nur zu einem Leseclubb, wie unsere *Société littéraire* in Gent.

Das Offizier-Corps vom 24. Infanterie-Regiment hatte mich gestern durch ihren Commandanten, den Oberst-Lieutenant *Fleming*, zu einem Diner einladen lassen. Als wir um 6 Uhr in der

Caserne ankamen, empfing uns das Offizier-Corps, das ebenfalls den Admiral und Capt. *Pipon* eingeladen hatte, und die halbe Grenadier- und halbe Flanqueur-Compagnie stand als Ehrenwache aufmarschirt. Nachdem diese eingerückt war, setzten wir uns zu Tisch, und ich hatte Gelegenheit, die vortreffliche Einrichtung einer solchen *Mess* zu bewundern. Es wurden sehr viele Gesunden ausgebracht. Als die des Herzogs von *Wellington* getrunken wurde, zog die ganze Musik, den Tambour-Major an der Spitze, Mann für Mann um die Tafel herum und spielte den englischen Grenadier-Marsch.

Am folgenden Tage fuhr der Admiral mit uns nach dem Park von *Mount Edgecumbe*, der eine ganz herrliche Lage hat, jedoch in Kriegszeiten, da diese Position zur Vertheidigung des *Dockyard* unumgänglich nothwendig ist, in eine Festung verwandelt werden muß. Man hat bei der Anlage und der Verschönerung des Parks das Terrain gut benutzt; er ist nicht mit Gebäuden überladen; die meisten sind Gewächshäuser und ein Badehaus, in welchem man den hiesigen Marmor sehr glücklich angebracht hat. Die Bäume, meistens Buchen, und unter diesen einige sehr alte, sehen kränklich aus, und scheinen von der Seeluft zu leiden. Auch finden sich drei große Cedern vom Libanon, die in einem englischen Parke nicht wohl fehlen können. Das Schloß *Mount Edgecumbe* ist alt und sieht wie ein Staatsgefängniß aus; das Innere haben wir nicht gesehen. Dagegen sahen wir das Monument einer, im Jahre 1806 verstorbenen, *Lady Mount Edgecumbe*, welcher der Park seine meisten Verschönerungen zu danken hat. Man erzählte von ihr: sie sei zweimal begraben worden; das Erstmal habe sie drei Tage im Sarg in einem Gewölbe gelegen, und sei erwacht, als ein Dieb ihr einen Finger abschneiden wollte, um einen Ring zu stehlen; sie habe sich dann aus dem Grabe nach einem benachbarten Hause verfügt, und sich zu erkennen gegeben; hierauf sei sie nach ihrem Schlosse zurückgebracht worden; und seitdem habe sie noch einige Kinder gehabt und noch mehrere Jahre gelebt. *Relata refero*. Am Ufer des Meeres, gegenüber der vorgestern erwähnten *bridge*, hat Lord *Mount Edgecumbe* eine Batterie von 21 eisernen Sechspfündern aufgeführt, die er bei feierlichen Gelegenheiten abfeuern läßt.

Wir schifften uns bei dieser Batterie wieder ein, und fuhren nach dem, vor *Stonehouse* liegenden, Felsen, *devils point* genannt, der theilweise gesprengt worden ist, weil ein neues *reictalling office* angelegt werden soll. Man hatte schon den Anfang mit dem Werke

gemacht: die Keller wurden ausgehauen und in der See ward der Grund zur Mauer gelegt. Dieses geschah vermittelt der Taucherglocke. Die Glocke war bei unserer Anwesenheit schon gegen 4 Stunden mit den Arbeitern unter dem Wasser. Das Gouvernement will hier auch ein neues Wasser-Reservoir anlegen, so dafs jenes von *Borisand* wahrscheinlich unnöthig werden wird. Das Trinkwasser kommt von *Dartmoor* nach *Plymouth* in Röhren, über 18 Meilen weit, so dafs es in Kriegszeiten leicht abgeschnitten werden kann. Wir schifften uns wieder ein, landeten am *Mout Wise* und begleiteten den Admiral nach Hause.

Einige Tage später fuhr ich zu Lande nach Schlofs *Salttrou*, das, 6 englische Meilen entfernt, am Ende des *Catwater* liegt, und dem Lord *Morlay* gehört, der sich in London aufhält. Der Weg führte durch ein lachendes, gut angebautes Thal: rechts das *Catwater*, links Ruinen von Schlössern auf den Anhöhen; auch viele Erdbeerhecte, terrassenförmig angelegt, deren Frucht hier von vorzüglicher Güte sein soll. Dicht vor dem Eingange des Parks führen wir über das *Catwater* auf einer alten steinernen, sehr engen Brücke von 5 Bogen. Im Parke leitete ein sehr hübscher Weg in einem Thale nach dem auf der Höhe liegenden Schlofs. Es regnete unaufhörlich. Wir konnten daher vom Park Nichts sehen, und mußten uns auf das Schlofs beschränken. Dieses Schlofs ist vor ungefähr 60 Jahren gebauet worden, und enthält im Erdgeschlofs einige grofse Zimmer. Aus einer geräumigen Vestibüle tritt man in die Bibliothek, in welcher sich mehrere Prachtausgaben, Familien-Portraits und die Bildnisse einiger ehemals berühmten Actrieen befinden. Das beste Bild ist das Portrait von Sir *Joshua Reynolds*, von ihm selbst gemalt. Vier Säulen von Stuck ahmen den *vert antique* sehr täuschend nach. Aus der Bibliothek geht man durch ein kleineres Gemach in den Bildersaal. In beiden Zimmern sind mehrere Gemälde von *Carlo dolce*, *Andrea del Sarto*, *Teniers*, *Ostade*, *Wouvermanns*, *Kuyp*, *van der Meulen* u. s. w. Indefs möchte ich nicht verbürgen, dafs alle diese Bilder Originale seien. Auch in dem Gesellschafts-, in dem Ball- und in dem Speise-Saale sieht man viele Gemälde. Sie sind zum Theile von *Angelica Kaufmann*; andere werden für *Rubens*, *van Dyk*, *Sassoferrato*, *Guido Reni*, *Titian*, *Ruisdael*, *Parmegianino* u. s. w. ausgegeben. Von mehreren hatte ich aber die Originale theils in Antwerpen, theils in Gent, und sogar einen *Parmegianino* im Schlosse von *Windsor* gesehen. Unter den Statuen und Büsten fiel mir vorzüglich eine Copie der in Florenz stehenden Venus von

*Canova* auf, und eine Copie der Hebe von demselben Meister. Die Treppe im Schloß ist schön und mit Gemälden von *Angelica Kaufmann* geschmückt. Die Kamine, alle aus italienischem Marmor mit *Basreliefs* geziert, sind ebenfalls sehr merkwürdig. Dasselbe schlechte Wetter, das wir auf der Hinfahrt gehabt hatten, begleitete uns auch auf dem Rückwege. Bei dieser Gelegenheit bemerkte ich, daß man in *Plymouth* in mehreren Straßen das Pflaster weggerissen und statt dessen Chaussees angelegt hat, was für Pferde und Häuser viel besser ist.

Den 14. Mai fuhr ich in Gesellschaft von Sir *James Saumarez* und Sir *John Phillimore*, in der großen Schaluppe der *Britannia* die *Hamoaze* hinauf, zwischen den in *ordinary* liegenden Schiffen hindurch, die einen äußerst majestätischen Anblick gewährten, und dann in den nördlichen Arm der *Hamoaze*, *Tamer* genannt. Da der Fluß hier viele Windungen macht und die Ufer bergig sind, so glaubt man sich in einem Landsee und findet sich sehr angenehm überrascht, wenn man sich um eine Ecke wendet. Zum Theil sind die Ufer felsig, meist mit Holz bewachsen, zum Theil angebaut, zum Theil Triften. Das liebliche Grün des englischen Rasens erfreut ungemein das Auge. Bis nach dem Städtchen *Saltash*, 3 Meilen von *Devonport* — und so weit führt die *Hamoaze* diesen Namen — liegen die Linienschiffe. An den Ufern der *Tamer* sind mehrere Kupferbergwerke, und links liegt, auf einem Felsen mitten in einem schönen Park, ein Schloß, *Pentilhe Castle* genannt.

Ungefähr 10 Meilen von *Devonport* beim Schlosse *Colthill*, dem Lord *Mount Edgecumbe* gehörig, landeten wir und stiegen einen ziemlich steilen Weg in einem Walde nach dem Schlosse hinauf. Dasselbe soll über 800 Jahre alt sein; es sieht wie ein Gefängniß aus, und ist ganz im alten Stil erhalten worden. Man kommt durch einen viereckigen Hof in eine mit alten Rüstungen, Waffen und Geweihen verzierte Halle, und geht durch gewölbte Thüren, Granit von *Dartmoor*, auf Granit-Treppen in die verschiedenen Zimmer. Diese Zimmer mit Audenaerder Tapeten ausgeschlagen und mit alten schwarzen Meubles versehen, erregen ein ganz unheimliches Gefühl. In einem derselben hat einst König Carl II. gewohnt. Jetzt wird das Schloß sehr selten von seinen Besitzern besucht. Da wir die Ebbe benutzen mußten, um nach *Devonport* zurückzukommen, so konnten wir uns nicht lange aufhalten, und segelten mit einem günstigen Wind in sehr kurzer Zeit nach *Devonport* zurück. Das linke Ufer der *Tamer* und *Hamoaze* gehören zu *Devonshire*, das rechte hingegen zu *Cornwall*. Auf dem Letzten

sahen wir in einer Bucht der *Hamoaze* die Ruinen des Schlosses *Trematon*, welches eine Residenz der alten Könige von *Cornwall* gewesen ist.

Am Sonntage, den 15. Mai, führte Sir *James Saunarez* mich in die Capelle des *Dockyard*. Ich wohnte dem englischen Gottesdienste mit großer Erbauung bei, obgleich ich von der Predigt fast kein Wort verstand. Die Capelle ist vor wenigen Jahren für die geistlichen Bedürfnisse der Offiziere, Beamten und Arbeiter vom *Dockyard* gebauet und mit einem Caplan versehen worden. Ich bemerkte hier dieselbe Einrichtung, die in den englischen Kirchen Statt zu finden pflegt: der untere Platz ist in verschiedene Verschlüge eingetheilt, fast wie bei den Londoner Restaurateurs. Der Tag verlief sehr still.

Nachdem ich am folgenden Tage, begleitet von Sir *John Phillimore*, das Modell eines Linienschiffes mit 4 Masten aus der Zeit Heinrichs VIII. besehen, und dann die unglückliche *Fortitudo*, welche jetzt in ein ganz neues Schiff umgewandelt wird, besucht hatte, schloß ich mich an der Treppe des *Dockyard*, *Kings stairs* genannt, in der großen Schaluppe der *Britannia* ein, in welcher wir mehrere der ersten hiesigen Damen antrafen. Wir machten eine äußerst angenehme Wasserpartie, die *Hamoaze* hinauf bis *Colthill*, wo wir vorgestern gewesen waren. Hier landeten wir und bestiegen kleinere Schaluppen, um die *Tamer* weiter hinaufzufahren. Die Ufer nähern sich immer mehr und werden immer höher und felsiger. Längs derselben Landhäuser mit hübschen Gärten und Kupferbergwerken, deren Kunstwerke durch Wasser getrieben werden. Die großen Räder und die Bäche, welche Wasserfälle bilden, gewähren einen eigenen Anblick, so wie die einzelnen weißen Häuser mit ihren rauchenden Schornsteinen auf dem grünen Wald- und Rasengrunde. Zwischen ihnen blühende Weißdornbäume. Von einem Bergwerke bis nach dem Flusse geht ein *railroad*, so wie auf dem Ehrenbreitstein. Vor den Bergwerken sind am Flusse gemauerte Quai's und hin und wieder kleine Häfen angelegt, und überall eiserne Krähne zum Ein- und Ausladen der Schiffe. An zwei Dörfern, *Harewood* und *Calstoke*, führen wir vorüber und landeten, 28 Meilen von *Devonport*, bei einigen einzelnen Häusern, *Wearhead* genannt, wo sich das Flüschen *Wear* mit der *Tamer* vereinigt. Diese läuft hier über ein Bett von Felsen und bildet kleine Wasserfälle. Um die Schifffahrt zu befördern, hat man im Jahre 1796 einen, mit Schleusen versehenen, Canal gegraben, der über 50 Meilen lang ist. Er nimmt bei *Wearhead*

seinen Anfang. Der Fluß hat hier ein Wehr, bei welchem ein Lachsfang angelegt ist. Die Gegend ist ganz von Felsen und waldigen Bergen umgeben; man glaubt sich in einem Kessel. Mehrere aus der Gesellschaft holten ihre Zeichenbücher und skizzirten einige der schönsten Ansichten. In einem kleinen Hause, nicht weit von einem Kalkofen, deren wir mehrere gesehen hatten, nahmen wir ein frugales, aber sehr fröhliches Mittagsmahl ein. Nach demselben schillten wir uns wieder ein und kehrten zurück. Die Stille des Abends, die schöne Gegend, die reine und warme Luft, und vorzüglich die angenehme Gesellschaft, die ich vielleicht nie wieder sehen werde, machten einen Eindruck auf mich, der sich schwer beschreiben läßt. Der Wind war uns so günstig, daß wir uns fast beständig nur der Segel bedienten. In einer andern Schaluppe befand sich die Musik der *Britannia*, die uns mit lustigen Weisen erfreute, und mitunter sangen auch die Damen. Bei *Colthill* vereinigten wir uns wieder, 17 Personen, in der großen Schaluppe, in welcher es sehr fröhlich zuging. Um halb 9 Uhr Abends landeten wir am *Mount Wise*.

Endlich erhielt ich einen Brief vom *Capitain Ryk*, in welchem er mir meldete: am Ende dieser Woche werde er von *Portsmouth* absegeln und wahrscheinlich hieher kommen. Mir blieb Nichts übrig, als das Weitere abzuwarten, und inzwischen die Zeit so gut als möglich anzuwenden.

Ein großes Vergnügen machte mir eine Fahrt — am 19. Mai — auf einer kleinen Schaluppe der *Fortitudo*, nach dem Schlosse *Trematon*, von welchem ich früher angemerkt habe, daß einst die alten Fürsten von *Cornwall* in demselben residirt hätten. *Sir John Phillimore* hatte die Gefälligkeit gehabt, den Eigenthümer dieses Schlosses und Haupt-Entrepreneur der nahe liegenden Bergwerke, *Herrn Tucker*, dessen Sohn Offizier am Bord der *Thetis* ist, von unserer Ankunft zu benachrichtigen. Bei unserer Landung fanden wir daher einen Wagen vor, den *Herr Tucker* uns entgegen geschickt hatte, um uns auf das Schloß abzuholen. Mir fiel eine Wassermühle auf, hinter welcher man ein großes gemauertes Bassin angebracht hat, das sich bei der Fluth mit Wasser füllt, und dann vermittelst einer Schleuse geschlossen wird. Bei der Ebbezeit öfnet man diese Schleuse, und die Mühle kommt in Bewegung. Ich ward an die *bassins de chasse* in mehreren unserer Klüften erinnert.

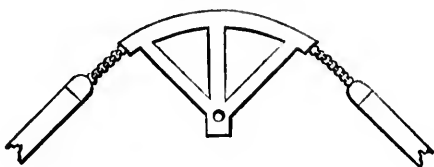
Das Schloß *Trematon* liegt auf einer Anhöhe. Aufser den mit Schießscharten versehenen Mauern, die ein Viereck ausmachen,

stehen noch zwei Thürme, ein viereckiger, der den Eingang bildet, und ein runder, der etwas höher ist. Da Herr *Tucker* dieses Schloß vom Könige zu Lehen hat, so sieht man über dem Eingange das königliche Wappen. Im Hofe des Schlosses hat Herr *Tucker* ein geschmackvolles Haus erbauet und einen Theil der Mauer niedergerissen, um diesem Haus eine schöne Aussicht zu verschaffen. Man erblickt einen großen Theil der *Hamoaze* mit ihren Schiffen, den Park von *Anthony*, *Devonport* und einen Theil des Sundes von *Plymouth*. Herr *Tucker* hat mehrere wichtige Aemter in der Marine bekleidet und ist, während des *Foxischen* Ministeriums, Secretair der Admiralität gewesen. Mit einer jährlichen Pension von 2000 Pfund Sterling und der Stelle eines Secretairs des Herzogthums *Cornwallis* hat er sich nach dem Sturze dieses Ministeriums hieher in sein Geburtsland zurückgezogen, ist hier sehr geachtet, genießt eines großen Einflusses und hat sein Vermögen größtes Theiles in den hiesigen Bergwerken. Nachdem er uns recht freundlich empfangen und seiner Familie vorgestellt hatte, setzte er sich mit uns in den Wagen.

Wir fuhren 8 Meilen weiter nach einem Silber-Bergwerke, dem einzigen in ganz England. Es gehört einer Gesellschaft von fünf Actionnären, und Herr *Tucker* ist unter ihnen der Vorzüglichste. Die Gegend war sehr hügelig, die Wege zuweilen eng und steil, so daß die Räder öfters gehemmt werden mußten. Ein Theil des Weges führte über die sehr gut unterhaltene Chaussee von *Saltash* nach *Callington*; wir kamen auch bei dem bereits erwähnten *Pentilhe Castle* vorbei. Das Land war meistens gut angebaut, mit Ausnahme einer Heide, deren es unter dem Namen „Gemeindeplätze“ nur noch zu viele für das bevölkerte England giebt. Das Silberbergwerk befindet sich in einem tiefen Thal in der Gemeinde *Pulliford*; die Grube heißt *St. Vincent*, zu Ehren des verstorbenen Admirals dieses Namens, der ein großer Gönner des Herrn *Tucker* war. Sie ist erst seit 5 Jahren im Gang, und so wenig ergiebig, daß sie den Actionnären monatlich einen Schaden von 200 Pfund Sterling zufügt. Die Silberader, deren Dasein man durch gewisse Eisensteine errieth, durchschneidet eine Kupferader in einem rechten Winkel. Man war so eben beschäftigt, diese Kupferader zu durchbrechen, und hoffte, dann mehr zu gewinnen. Die Grube hat 5 Schachte. Der tiefste soll etwas über 300 Fuß tief sein; er dient zum Fahrschacht; zwei andere dienen zum Auspumpen des Wassers. Täglich sind nur gegen 40 Personen beschäftigt. Die Pumpen des einen Schachtes werden durch eine Dampfmaschine,



die eine Kraft von 75 Pferden hat, in Bewegung gesetzt, die des andern durch ein Kunstgestänge, welches gegen  $\frac{1}{4}$  Meile lang ist, durch ein, 40 Fuß im Durchmesser haltendes Wasserrad und eine eiserne Kurbel. Das Wasser zum Rade, welches oberflächlich ist, kommt aus einem kleinen Bach und wird verstärkt durch das Wasser aus der Dampfmaschine, das in einem kleinen Canale herbeigeleitet wird. Das Gestänge ist von langen hölzernen Balken durch eiserne Platten mit einander verbunden, und hängt in Dreiflüßen — *chèvres* —, die in gewissen Distanzen angebracht sind. Es hat nur eine Biegung, bei welcher die Bewegung auf die Weise fortgesetzt wird, wie die beigefügte Figur anzeigt.



Das aus der Grube kommende Erz wird auf die gewöhnliche Weise gestofsen, gewaschen und gebrannt. Um das Silber aus dem Erze zu scheiden, bedient man sich auf eine Unze Erzstaub folgender Mischung:

<i>red lead</i> (Zinnober)	.	.	.	2 oz.
<i>red tartar</i>	.	.	.	5 dwts.
<i>Nitre</i> (Salpeter)	.	.	.	9 —
<i>Borax</i>	.	.	.	4 —
<i>Lime</i> (Kalk)	.	.	.	$\frac{1}{2}$ oz.
<i>Salt</i> (Kochsalz)	.	.	.	2 —
<i>Fluorspar</i> (Fluorspath, gestofsen)	.	.	.	$\frac{1}{2}$ —

Dieses Alles schüttet man in einen eisernen glühenden Schmelztiegel, und setzt denselben in glühende Kohlen — eigentlich *coke* — 5 Minuten lang. Hierauf nimmt man den Tiegel heraus, gießt die geschmolzene Masse in einen Löffel, läßt sie kalt werden, und schlägt die Schlacken hinweg. So bleibt das Silber allein zurück. Da jedoch in dem Erz etwas Kupfer gewesen war, so schmolz man das Silber noch einmal mit etwas gemeinem Blei, und goß es in ein kleines Gefäß von Knochenasche. Das Blei verpuffte und das Silber blieb ganz rein übrig. Es wog jedoch nur  $\frac{1}{2}$  Unze.

In dem Bergwerke soll es äußerst feucht sein. Ich fühlte mich

seit einigen Tagen nicht ganz wohl; auch hatte keiner aus der Gesellschaft Lust, das Werk zu sehen. Also stiegen wir nicht hinein, sondern kehrten nach dem Schlosse *Trematon* zurück. Um die herrliche Gegend, durch welche wir fuhren, desto freier zu überschauen, setzte ich mich auf den Bock, und hatte eine große Freude: denn zur Linken blickte ich in ein tiefes Thal auf die *Tamer*, später auf die *Hamoaze*, und zur Rechten weit in *Cornwallis* hinein. Man behauptet sogar, *Palmouth* bemerken zu können. Herr *Tucker* hat in seinem geschmackvoll eingerichteten Hause eine sehr interessante Sammlung von Metallen und anderen Mineralien aus der hiesigen Gegend; er besitzt eine ausgesuchte Bibliothek, und seine Frau eine merkwürdige Conchilien-Sammlung. In dem obenwähnten viereckigen Thurme hat er einen Saal zum Billard einrichten lassen, und an den Wänden allerlei Curiositäten angebracht: alte Waffen und andere Dinge von den Südseeinseln; den tatowirten und getrockneten Kopf eines Chefs der Neu-Seeländer mit seinen Kleidungen; Stücke von Schiffsholz, in den indischen Meeren von Würmern zernagt; einen solchen Wurm in Spiritus; indische Waffen; einen amerikanischen *Tomahawk*; einen antediluvianischen Menschenschädel, 30 Fufs tief unter der Erde in *Cornwallis* gefunden; die marmorne Kugel, welche aus den Dardanellen im Jahre 1807 auf ein englisches Schiff geschossen wurde; Gegenstände vom Schlachtfelde bei *Waterloo* und ein Blatt der Trauerweide von Napoleons Grab! Ueber der Uhr, die in diesem Thurm angebracht ist, befindet sich die Glocke von dem spanischen Linienschiffe *Salvador del Mundo*, welches vom Lord *St. Vincent* genommen und verbrannt worden ist. Der runde Thurm, von dem die äufsere Mauer nur noch steht, diente früher zu Gefängnissen. Die Mauer dieses Thurmes, so wie die Mauer des ganzen Schlosses, ist mit Ephen bewachsen. Inwendig führt eine hölzerne Treppe auf eine ringsherumgehende Gallerie, die eine sehr schöne Aussicht gewährt. Ein enger, durch die Mauer gebrochener Gang führt in den Garten, der mehrere Treibhäuser und eine sehr hübsche Orangerie enthält. Von hier aus begleitete uns Herr *Tucker* auf einem schattigen Fußwege nach unserm Schiffe zurück. Wir nahmen von dem freundlichen und gefälligen Manne herzlichen Abschied, und kamen in sehr kurzer Zeit nach *Devonport* zurück. Uebrigens war mir bei dem Schlosse *Trematon*, wie bei andern Schlössern in England, und selbst auf öffentlichen Spaziergängen, die ungeheuere Menge von Raben aufgefallen, die hier nisten, und, von ihrer Unreinlichkeit hinweg-

gesehen, einen unausstehlichen Lärm machen. Ich hörte, daß man die Raben sehr liebe, sie hege und sogar ihre Eier in Taubennestern ausbrüten lasse, weil man sagt, daß sie eine Meage Würmer und schädliche Insecten hinwegfressen.

Unter allen diesen freundlichen, angenehmen und lehrreichen Gesellschaften, Unterhaltungen und Excursionen indess wurde meine Ungeduld groß; sie wurde größer von Tage zu Tage, von Stunde zu Stunde. Meine Zeit war kostbar, und ein großer Theil derselben ging doch hier verloren. Ich harrete mit wachsender Unruhe der *Pallas* entgegen; und die *Pallas* erschien nicht. Mehr als einmal kam ich auf den Gedanken, Alles, was ich am Borde der *Pallas* hatte, zurückzulassen, und mit einem gewöhnlichen Paketboote nach den vereinten Stanten abzureisen. Allerlei Rücksichten indess bewogen mich, die Ausführung von einem Tage zum andern aufzuschieben. Endlich — am 30. Mai — kam die *Pallas* an auf der Rhede von *Plymouth*. Sie war aus Gründen, die nicht hierher gehören, länger, als es Anfangs die Absicht gewesen, in *Portsmouth* geblieben. Nun sind aber auch die Waaren-Etablissements in *Plymouth* zu merkwürdig, als daß sie nicht von unseren Offizieren genau hütten in Augenschein genommen werden müssen. Deswegen blieb die *Corvette* hier noch mehrere Tage liegen. Dieser Aufenthalt kam ihr gut zu Statten; denn, vom *Breakwater* geschützt, hielt sie in der Bai einen heftigen Sturm aus Südwesten ab.

Während dieser Zeit machte ich mit Sir *John Phillimore* nach dem Landgut eines ehemaligen englischen Obersten, *Genyfs*, einen Ausflug, der mir viel Vergnügen machte. Der Oberst *Genyfs* lebt in einem schönen Park einer reizenden Gegend, 5 Meilen von *Plymouth*, nicht weit vom linken Ufer der *Tamer*, mit fünf lebenswürdigen und schönen Töchtern. Sein Haus ist geschmackvoll eingerichtet und mit seinen eigenen Gemälden geziert. Er hat ein besonderes Talent für's Landschaftmalen, sowohl in Oel-, als in Wasserfarben. Dadurch vergegenwärtigt er sich die schönsten Gegenden, die er auf seinen vielfältigen Reisen besucht hat. Neun Jahre hat er in Nord-Amerika zugebracht. Er zeigte uns die Ansichten von den Naturwundern, die ich bald selbst zu bewundern hoffte. Besondere Freude machte mir die Ansicht vom *Niagara* und vom *Montmorenci*-Wasserfalle.

Sir *John* führte mich auch zu einem Chirurgen, *Harris*, der einen neuen Schiffsblitzableiter erfunden hat. Zu den Versuchen hat Herr *Harris* das Modell einer Fregatte bauen lassen, die in

einem Kübel mit Wasser schwimmt. Auf jedem Maste befindet sich ein Blitzableiter; von demselben herab laufen längs des Mastes dicht mit einander verbundene kupferne Stäbe bis in den Kiel des Schiffes und durch diesen hindurch in das Wasser. Der Blitz fährt, wie Herr *Harris* behauptet, an diesen Stäben herunter, ohne irgend Etwas, das sich etwa in der Nähe befindet, zu berühren. Um dieses zu beweisen, hat er den Mast mit einem Papier umwickelt, welches mit feinem Schiefspulver angefüllt ist, und an welchem der Blitz vorbeistreift, ohne das Pulver zu entzünden. Um ferner zu beweisen, daß der Blitz durch das Wasser gehen könne und dennoch zünde, verbindet Herr *Harris* durch einen Kupferdraht den Blitzableiter im Kiel unter dem Wasser hinweg mit dem Zündloch einer kleinen Kanone, welche auf einem Flosse schwimmt. In dem Augenblicke, da der Blitz in den Ableiter schlägt, geht die Kanone los. Der Blitz fährt aus einer Schale heraus, die mit Baumwolle angefüllt ist, an einem seidenen Faden hängt, und mit einer Elektrirmaschine in Verbindung steht, welche die Gewitterwolke vorstellt. Die Versuche machten uns großes Vergnügen. Herr *Harris* hat auch ein sehr hübsches physikalisches Cabinet. In demselben befindet sich eine starke Elektrirmaschine, mit einem Plateau von 3 Fufs im Durchmesser. Er stellte sehr artige Versuche an. Unter Andern liefs er in einem Elektrometer, der aus einem Thermometer besteht, das Oel durch elektrische Schläge steigen. Auf seinem Hause hat er eine kupferne Spitze angebracht, welche, vermittelt Stäbe aus demselben Metalle, mit einem elektrischen Glockenspiele communicirt, das zu spielen anfängt, so wie eine Gewitterwolke über das Haus hinwegzieht. Dieses war eben der Fall, als wir uns bei Herrn *Harris* befanden. Noch sahen wir bei demselben einen Regennesser, um die Menge des gefallenen Regens zu erforschen. Ueber seine Schiffsblyzableiter hat Herr *Harris* eine kleine Schrift herausgegeben, von welcher er mir ein Exemplar mittheilte. Wir verliesen ihn sehr dankbar für seine Gefälligkeit.

Auch sah ich in dieser Zwischenzeit einen Ostindienfahrer vom Stapel laufen. Der Name dieses Schiffes war *the City of Rochester*. In London gebauet, war es im vorigen Herbst, auf seiner ersten Reise nach Bengalen begriffen, von einem heftigen Ocean im Monate November auf der Höhe von *Plymouth* überfallen und mit solcher Gewalt an's Ufer geschleudert worden, daß es fast in Stücken gebrochen war, und ganz neu gebauet werden mußte. Ehe dasselbe vom Stapel lief, besah ich es, und freuete mich über

die Einrichtung. Es ist zum Transport von Reisenden bestimmt. Auf dem Hinterdecke hat es einen Versammlungssaal und zwei Wohnzimmer, so wie das Capitainsquartier auf einem Linienschiff, und unten sind die Zimmer ebenfalls so vertheilt, wie die Lieutenantsquartiere auf einem Linienschiffe, nur mit dem Unterschiede, daß auf diesem Transportschiffe die Zimmer größer und bequemer sind, als auf einem Kriegsschiff. Auch ist in jedem Zimmer eine Toilette vorhanden, mit einem *Watercloset*, und das ist gewiß etwas sehr Gutes und Comfortables. Ich hatte noch nie ein Schiff vom Stapel laufen sehen; deshalb interessirte mich dieses Schauspiel ungemein. Das Schiff ruht auf einer Art von Schlitten, und wird durch zwei Keile gehalten. Auf ein gegebenes Zeichen schlägt man diese Keile hinweg, und durch seine eigene Schwere getrieben, läuft das Schiff langsam und majestätisch unter dem Zujuchen einer großen Volksmenge in das Wasser.

Der berühmte General *Mina*, ein Opfer der Unruhen, die in dem unglücklichen Spanien herrschen, hatte in England eine gastfreie Aufnahme gefunden. Leider bekam ihm das feuchte Clima dieser Insel nicht, und er litt an rheumatischen Schmerzen. *Plymouth* steht in dem Rufe, sich eines sehr gesunden Climas zu erfreuen, und zugleich wird die große ärztliche Geschicklichkeit des Dr. *Hammick*, der bei dem hiesigen Marine-Hospital angestellt ist, ungemein gepriesen. Aus diesen beiden Ursachen hatte der General *Mina* diese Stadt zu seiner Wohnung gewählt. Ich cultivirte seine Bekanntschaft, und war Zeuge einer sehr interessanten Festlichkeit, die ihm zu Ehren veranstaltet wurde. Das spanische Comité in London nämlich hatte ihm einen Ehrensäbel votirt, und ein Mitglied dieser Gesellschaft, Herr *Bowring*, derselbe, der im Jahre 1824 in Frankreich wegen einer angeblich staatsverräterischen Correspondenz *arrestirt* und kurz darauf wieder losgelassen worden, war beauftragt, bei seiner Reise nach *Plymouth* dem General auf eine feierliche Weise diesen Säbel zu überreichen. Es war am 2. Juni, als eine zahlreiche und ausgewählte Gesellschaft sich im großen Saale des *Royal hôtel* in *Plymouth* versammelte, um dieser Festlichkeit beizuwohnen. Als der General in die Versammlung eingetreten war, hielt Hr. *Boering* eine Anrede an das Publicum, in welcher er den Zweck des heutigen Festes mittheilte, und zugleich die Verdienste des braven Generals pries. Hierauf wandte er sich in spanischer Sprache an diesen, theilte ihm den Beschluß des Comité mit und las zuletzt das Diplom vor, das dem Säbel beigelegt war: man hatte dasselbe in englischer

und spanischer Sprache mit großem kalligraphischen Luxus ausgefertigt. Das Diplom und der Säbel wurden alsdann dem General überreicht. Der Säbel hat einen goldenen Griff mit des Generals Wappen, und eine schwere vergoldete Scheide, auf welcher matte, getriebene Arbeiten sehr schön angebracht sind: Embleme auf die Sprache, die der General geleistet hat. *Mina* las hierauf in spanischer Sprache eine Antwort, und übergab dieselbe Herrn *Bourring*. Einer aus der Gesellschaft hatte sie schnell ins Englische übersetzt, und las sie in dieser Sprache dem Publicum vor. Dieses zollte durch langes Applaudiren dem braven Generale den Tribut der Bewunderung. Herr *Bourring* lud mich zu einem freundschaftlichen Mahl ein, das man dem General zu Ehren geben wollte. Leider mußte ich die Einladung ablehnen, weil ich schon eine andere angenommen hatte.

Unsere Abreise nach *Falmouth* war auf den Sonntag, den 5. Juni, angesetzt. Deshwegen fing ich an, Abschied zu nehmen. Aber am Morgen des bestimmten Tages sah ich umsonst nach der Schaluppe aus, die mich an Bord der *Pallas* bringen sollte. Statt ihrer langte endlich ein Brief von Capt. *Ryk* an: der heftige Wind mache ihm unmöglich, heute nach *Falmouth* in See zu gehen; morgen werde er mich abholen. In der That erschien er am andern Morgen, und wir schifften uns, nachdem noch allerlei Geschäfte besorgt waren, am *Mount Wise* auf mehreren Schaluppen ein. Ich selbst fuhr mit meiner Begleitung auf einer Schaluppe, von der *Britannia*, die vom Capt. *Pipon* zu meiner Disposition gestellt war. Bei einem heftigen Wind erreichten wir in kurzer Zeit die *Pallas*. Auf derselben trafen wir eine Menge Weiber an, die den Matrosen in der letzten Nacht Gesellschaft geleistet hatten. Diese Besuche sind auf Kriegsfahrzeugen ein notwendiges Uebel, da man die Matrosen, unter welchen sich nicht selten sehr unsichere Leute befinden, nicht ans Land gehen lassen kann, und doch andere Laster verhindern will, die sonst unfehlbar um sich greifen würden. Schiffer aus dem Hafen bringen daher auf eignes Risiko dergleichen Weiber an Bord, die allerdings nur für Matrosen nicht abschreckend sind. Der Wind war unserer Reise gerade entgegen, und dabei sehr heftig. Glücklicherweise wurden wir einigermaßen vom *breakwater* geschützt, sonst würden wir, wie in der offenen See, herumgeschlendert worden sein. Unter diesen Umständen wurde beschlissen, vor Anker liegen zu bleiben, um einen besseren Wind abzuwarten. Und wir warteten auch noch den folgenden ganzen Tag — 7. Juni —, an welchem es überdies fast beständig regnete.

Erst gegen Abend wurde das Wetter besser, und gab uns Hoffnung, am nächsten Morgen in See gehen zu können. Nun war zwar auch an diesem Morgen der Wind nicht sehr günstig; aber er war auch nicht so stark, daß wir ihn zu fürchten brauchten. Also wurde nach 9 Uhr früh der Anker gelichtet, und wir gingen unter Segel, nach *Falmouth* hin, so Gott will, der letzten europäischen Stadt, die wir auf unserer Reise berühren werden.

Wir fuhren nach der *Cawsandbay* und um das westliche Ende vom *breakwater* herum, und so in die See; fanden aber leider, daß der Wind uns ganz entgegen war. Das Dampfboot *St. David*, dasselbe, mit welchem ich vor zwei Jahren von *Bristol* nach *Wallis* gefahren war, und welches jetzt von *Plymouth* nach *Falmouth* geht, fuhr, mit Passagieren beladen, an uns vorüber, als wir aus dem Sund heraus kamen. Es mußte schneller die 33 englischen Meilen zurücklegen, als wir. Dennoch beneidete ich die Passagiere auf dem Dampfschiffe nicht, da es viele Bewegung zu haben schien. Wir mußten den ganzen Tag über laviren. Dabei entzogen uns plötzlich eintretende dicke Nebel oftmals den Anblick der Küste; bei stärkerem Winde hätten sie uns gewiß in eine mißliche Lage versetzt, da längs der hohen Küste viele Felsen unter dem Wasser liegen. Wir hatten indess auch einen erfahrenen Lootsen von *Plymouth* am Bord, der unser Schiff steuerte. Ich hatte gehofft, den Leuchthurm von *Eddystone* zu sehen; allein ich bekam ihn, wegen des Nebels, nicht zu Gesicht. In der Nacht sahen wir jedoch sein Feuer brennen. Wir hatten viele Mühe, das Cap *Deatmanspoint* — ein ominöser Name — zu doubliren, und mußten deshalb weit in die See hinaus laviren. Auch die ganze Nacht mußten wir die See halten, da wir *Falmouth* nicht zu erreichen vermochten. Gegen Abend blies der Wind ziemlich stark aus Südwesten. Dennoch ging die See nicht sehr hoch, und ich fühlte Nichts von der heillosen Seekrankheit.

Den 9. Juni liefen wir früh 6 Uhr in die Bai von *Falmouth* ein. Diese ziemlich lange Stadt, am Fuße eines Hügels mit 7000 Einwohnern, lag uns zur Linken. Sie nimmt sich keinesweges glänzend aus, da sie, wie *Devonport*, von grauen Kalksteinen gebauet ist und Schieferdächer hat. Von der See aus kann man sie nicht sehen, weil sie durch einen Hügel, auf welchem die Citadelle steht, verdeckt wird. Rechts in der Bai liegt ein altes Schloß, *St. Mawes* genannt, mit ungefähr 5 Häusern, von armen Fischern bewohnt. Dieses Schloß ist eins der so oft besprochenen *rollen*

*boroughs*; früherhin war es eine Stadt, und schickt noch immer 2 Mitglieder ins Parlament.

Die Hügel sind meistens als Felder angebaut; auch werden mehrere als Triften benutzt. Bäume sind auffallend selten. Auch lagen im Hafen wenige Schiffe. Wir ließen die Anker nicht weit vom Wachtschiffe, der Fregatte *Astraea*, von 36 Kanonen, fallen, und grüßten sie mit 11 Schüssen, die sogleich mit einer gleichen Anzahl beantwortet wurden. Als wir bei unserer Ankunft auf der Rhede von *Spilhead* salutirt hatten, war durch die Erschütterung das Oel aus dem *Sympisometer* herausgelaufen, und Capt. *Ryk* war genöthigt gewesen, einen neuen aus London kommen zu lassen. Um eine ähnliche Catastrophe zu vermeiden, mußte heute während des Salutirens der *Sympisometer* und jeder der *Chronometer* in der Hand gehalten werden. Die Fregatte *Astraea*, vom Capitain *King* commandirt, dient als Depot für die Paketböte, die von hier nach allen, südlich und westlich von England gelegenen, Theilen der Welt gehen, und sämmtlich unter Capitain *Kings* Commando stehen. Früher gehörten diese Paketböte Privatpersonen; der Postenlauf nach fernem Welttheilen war nicht allein sehr unordentlich, sondern diese Administration der Paketböte öffnete auch dem Schleichhandel Thor und Thür. Deshalb hat sich das Gouvernement mit den frühern Unternehmern der Paketböte abgefunden, und administirt sie jetzt für eigene Rechnung. Sobald ein Paketboot außer Dienst kommt, wird es durch eine Kriegs-Corvette oder durch eine *Brigg* ersetzt, die von einem Lieutenant der *navy* commandirt wird. In diesem Augenblicke waren 34 Paketböte im Dienste. Von ihnen wurden 15 Kriegsfahrzeuge von Offizieren commandirt; die andern waren noch die alten Fahrzeuge mit ihren frühern Capitains. Einige Stunden nach unserer Ankunft erhielten wir einen Besuch vom niederländischen Consul, Herrn *Lake*, der mir mehrere Briefe brachte. Später besuchte uns auch Capt. *King*, an dem wir einen sehr unterhaltenden alten Mann kennen lernten. Nach 11 Uhr fuhr ich mit Capt. *Ryk* ans Land, und fand an der Landungstreppe, an welcher wir ausstiegen, eine Menge Volks versammelt, welches uns landen zu sehen wünschte. Wir nahmen unser Quartier im *royal hotel*, einem großen und geschmackvoll eingerichteten Hause, jedoch in einer häßlichen Straße gelegen. Besonders unangenehm war es, daß dem Hotel gegenüber Fischmarkt gehalten ward, auf dem wir übrigens sehr große und schöne Fische, und zumal kolossale Krabben erblickten, die hier äußerst wohlfeil sind. Wir verfügten uns nach dem Zollhauss, wo ich wegen



des Ausschiffens meiner Effecten die nöthigen Vorkehrungen traf; alsdann besuchten wir Herrn *Lake* und den Capt. *King*. Der Letzte bewohnt außerhalb der Stadt am Ufer der Bai ein Haus, das zwar alt und klein ist, aber sehr hübsch in einem Garten liegt, und eine herrliche Aussicht auf die Bai hat. Auch ist das Haus geschichtlich merkwürdig: *Oliver Cromwell* hat es bewohnt!

Unser Aufenthalt in *Falmouth* dauerte 9 Tage; für einen Reisenden, der sich nach Amerika sehnet, eine sehr lange Zeit. Sie verging, diese Zeit, zum Theil auf eine gleichförmige Weise, mit Lesen, Schreiben und solchen Dingen, die das Leben immer zu begleiten pflegen. Deshwegen will ich auch hier nur Einzelnes anmerken, das einiges Interesse zu haben scheint.

Der Markt ist ein großer, lünglicher, mit bedeckten Gängen umgebener Platz, der den Berg hinauf läuft. Häuser müssen noch gebaut werden. Außerhalb der Stadt stehen neue, recht nette Häuser, zum Theile mit geschmackvollen Gärten umgeben, die sich einer sehr gesunden Lage erfreuen sollen.

Auf der andern Seite des Hafens liegt sehr hübsch ein kleiner Ort, *Flushing* genannt. Dieser Ort hat, wie man sagt, seinen Namen von Vliesinger Corsaren bekommen, die hier vor ungefähr 200 Jahren ein Depot angelegt hatten, und deren Nachkommen die Einwohner sind.

Die Citadelle, *Pendennis Castle* genannt, liegt, wie schon bemerkt ward, auf einer Höhe am Eingange der Bai und vertheidigt dieselbe. Sie nimmt die ganze Höhe ein, und ist von keiner Seite dominirt. Der Grund besteht aus Schieferfelsen, und mehrere Werke sind ausgehauen. Sie hat 6 Bastionen, und, nach der See-seite zu, zwei gesenkte Batterien, in deren jeder einige und 20 Stück placirt werden können. In der obersten steht ein Ofen zum Glühen der Kugeln, und die untere, die dicht am Ufer liegt, lehnt sich mit ihrem linken Flügel an einen alten Thurm aus den Zeiten Heinrichs VIII. Die Festung ist zu *Cromwells* Zeiten erbauet worden. In der südlichen Spitze steht ein alter Thurm, mit einem Graben umgeben, von Granit unter Heinrich VIII. aufgeführt. Dieser Thurm, die ursprüngliche Festung, dient jetzt zur Wohnung des Commandanten. Er ist mit den französischen *tours moides* zu vergleichen. Von seiner Zinne hat man eine ziemlich weite Aussicht. Der Tag, an welchem ich die Festung mit einigen Offizieren von der *Pallas* besuchte, war äußerst schön. Und doch lag Nebel auf den Bergen, der sich in die Vertiefung zwischen der Festung und der Stadt *Falmouth* legte, und sich später noch tiefer

senkte, so daß wir die felsige Küste des Meeres lange nicht sehen konnten. Diese Nebel sollen, selbst bei den schönsten Sommertagen, sehr häufig sein. Die Festung, welche eine Garnison von 2000 Mann fassen kann, war nur durch ein Detaschement Veteranen besetzt. Es befindet sich in derselben ein Arsenal, in welchem wir gegen 4000 Infanterie- und Marine-Gewehre, nebst einer hinlänglichen Anzahl von Säbeln u. s. w. sahen, alle recht artig aufgestellt. Auch bemerkte ich in dieser Festung, was ich schon in andern englischen Festungen bemerkt hatte, daß man im tiefsten Frieden die meisten Kanonen auf ihren Lafetten auf den Wällen stehen läßt, und daß die Festungen palissadirt sind. Freilich! mehrere Personen machen bei den Unterhaltungskosten der Lafetten und der Palissaden gute Geschäfte, und die Palissaden dienen auch als Umzäunungen! Bei unserer Rückkehr gingen wir an einer unglücklichen Antwerpener Brigg vorbei, die hier im Monate Januar in einem sehr betrübten Zustand eingelaufen, und jetzt so verfault war, daß sie abgebrochen werden mußte. Sie war vom Hause *Desmet Bossaert* in Gent gemiethet worden.

Etwa 14 Meilen von *Falmouth* befinden sich die Bergwerke von *Dalcoath*. Die Actionaire dieser Bergwerke, zu welchen Herr *Lake*, der niederländische Consul, gehört, hielten den 13. Juni eine Versammlung zum Abschluß ihrer Rechnungen. Ich fuhr dahin mit Herrn *Lake*, *Capt. Ryk* und einigen Offizieren von der *Pallas*. Da ich aber mehrere Bergwerke in meinem Leben befahren, und dabei die Erfahrung gemacht hatte, daß man bei einer solchen Einfahrt in ein Bergwerk eigentlich Nichts sieht, als schmale und niedrige Gänge, daß man auch viel von Nässe und Schmutz anzustehen hat, das Heraufsteigen auf den Leitern nicht einmal gerechnet: so fand ich es, die Reise nach Amerika vor Augen, durchaus nicht nöthig, hier eine solche unterirdische Partie zu unternehmen. Dagegen wünschte ich die Hüttenwerke zu sehen. Allein es giebt keine. Die Provinz *Cornwallis* hat durchaus keine Kohlen. Das Erz wird daher in Haufen, die Tonne zu etwa 7½ Pf. Sterling, verkauft und zu Schiffe nach *Wallis* gebracht, wo sich bekanntlich sehr viele Steinkohlen finden. Dort wird es ausgebrannt. Die Bergwerke von *Dalcoath* nehmen übrigens eine große Strecke Landes ein und haben 7 Schachte, von welchen der tiefste 340 Faden ist. Die Pumpen werden durch Dampfmaschinen in Bewegung gesetzt: eine derselben hat einen Cylinder von 76 Zoll im Durchmesser. Ja, wir hörten von einer in der Nähe befindlichen Dampfmaschine sprechen, deren Cylinder einen Durchmesser von

100 Zoll habe. In den Bergwerken von *Dalcoath* arbeiten täglich gegen 800 Menschen, die nach Maafsgabe der Ergiebigkeit ihrer Arbeit bezahlt werden. Das Gebirg besteht aus Granit und Schist. Das Metall ist Kupfer und Zinn. Die Adern dieser Metalle laufen dicht neben einander, durchkreuzen sich oft, und sind so reich, dafs meistens der dritte Theil vom Gewichte des Steines gutes Metall ist. Das Gestein wird zerschlagen und gewaschen, und das Kupfer vom Zinn geschieden. Alsdann schüttet man das Erz zu Haufen, um es zu verkaufen. Das Kleinklopfen des Gesteins wird durch Weiber besorgt, von denen einige sehr hübsch waren. Auch bemerkte ich, dafs das Gestein nicht in hölzernen Kübeln aus dem Schacht heraufgezogen wird, wie in andern Ländern, sondern in eisernen. Die Gesellschaft, welcher die Bergwerke von *Dalcoath* gehören, soll viel Geld gewinnen; zuweilen jedoch findet auch ein Deficit Statt. Dieses war beim heutigen Rechnungsabschlusse der Fall, und deswegen waren die Herren, einige und 20 an der Zahl, die einen permanenten Director, Herrn *Rennel*, an der Spitze haben, nicht eben gutes Humors. Bei dem Diner, mit welchem natürlich die Handlung beschlossen ward, kam eine Menge von Localverhältnissen zur Sprache, die uns nicht besonders interessirten. Man brachte viele Gesundheiten aus, die sich alle auf Localitäten bezogen. Zuletzt fiel es den Herren ein, die Gesundheit des Königs der Niederlande zu trinken, welches ich durch die Gesundheit der königlich Englischen Familie erwiderte. Das Diner bestand nach englischer Art aus sehr consistenten Stücken: *roastbeef*, *plumpudding* u. s. w.

Unser Weg ging durch das, zwei englische Meilen von *Falmouth* gelegene, Städtchen *Penryn*, das ungefähr 3000 Einwohner zählt, und ziemlich schlecht gebaut ist. Es hat einen Hafen, und liegt an dem einen Ende der Bai von *Falmouth*. Vorzüglich kommen Kohlenschiffe aus *Wallis* und Schiffe mit Korn geladen aus Irland hierher. *Corwallis* ist zu bergig, um das nöthige Getraide zu bauen, und die Bergwerke nehmen so vielen Platz weg, und entziehen dem Ackerbau so viele Arme, dafs man das meiste Getraide einführen mufs. Der Weg, sehr bergig, aber in gutem Zustande, führte durch Triften, mit lebendigen Hecken eingezäunt, ungefähr wie im Lütticher Lande. Bäume sieht man wenig, und die meisten von geringer Höhe; man scheint neue Anpflanzungen zu machen, unter welchen ich einige Lerchenbäume bemerkte. Die Häuser sind alle von Stein gebaut, manche von Granit, der hier sehr gemein und wohlfeil ist, und mit Schiefer gedeckt. Man er-

richtet viele neue Häuser auf Speculation, weil die Bevölkerung sehr zunimmt. Auch kamen wir durch die Stadt *Redruth*, einen bergigen und winkligen Ort von ungefähr 3000 Einwohnern, die sich größtes Theils vom Bergbau nähren. Rings um die Stadt liegen Bergwerke, die mit ihren hohen Oessen der Dampfmaschinen keinen freundlichen Anblick gewähren. Auf einer ziemlichlichen Anhöhe, nicht weit von *Redruth*, sahen wir Ruinen, die für Ueberbleibsel eines Druidentempels ausgegeben werden. In den Bergwerken bemerkte ich einen Aberglauben, den ich auch auf mehreren Schiffen und in Bauernhäusern gefunden habe: man nagelt nämlich über der Eingangsthür ein Hufeisen fest, um die Hexen abzuhalten. In *Dalvoath* befanden wir uns nur noch  $1\frac{1}{2}$  Meile von *Bristol Channel*, und sahen einen in der Nähe liegenden hohen Berg, *St. Agnes Beacon* genannt. Wir kamen endlich durch den Park von *Lord de Dunstanville, Tehidy* genannt, größtes Theils eine neue Anpflanzung, die sich in dieser nicht reichen Gegend ungemein gut ausnimmt. Wir stiegen am Wohnhause ab, um es zu besuchen. Es ist ein ziemlich großes viereckiges Gebäude mit 4 Pavillons, und enthält mehrere Gemälde von *van Dyk, Lely, Küeller, Hudson*, und *Sir Joshua Reynolds*; jedoch zweifle ich an der Echtheit der ersteren. Besonders gefiel mir ein sehr gutes Portrait des großen *Fox*. Auch sieht man mehrere Statuen, Copien nach den besten Antiken und Camine von *verd und jaune antique*.

Mir waren wiederholt Ansichten vom *St. Michaels Mount* in Cornwallis vorgekommen, und ich hatte längst gewünscht, den Berg selbst in Augenschein nehmen zu können. Ich benutzte dazu die gegenwärtige Mufse. Der Berg liegt in der sogenannten *Mountbay*, dem Städtchen *Marazion* gegenüber, 23 englische Meilen von *Falmouth* entfernt. Ich verließ *Palmouth* den 14. Juni gegen Mittag bei einer großen Hitze. Der Weg geht durch *Penryn*, und wendet sich alsdann links in die Gebirge hinein. Beständig bergauf und bergab durch Heideländer, in welchen man nur wenige Spuren von Cultur bemerkt! Die Häuser stehen einzeln und sehen ärmlich aus. Auf den Höhen jedoch hat man hin und wieder die Aussicht auf die westlichen Gebirge von Cornwallis. Bäume sind selten; Bergwerke hier und da. Dreizehn Meilen von *Falmouth* liegt *Helstone*, eine kleine Bergstadt von 2500 Einwohnern, mit einigen netten Häusern und schlechtem Pflaster. In der Mitte der Stadt steht das Rathhaus; unter demselben sind die Markthallen. Jenseits *Helstone* kamen wir in ein hübsches Thal,

das wieder Bäume zeigte, und gingen auf einer steinernen Brücke über den kleinen Fluß *Loe*, der sich in geringer Entfernung in die See ergießt. Bis *Marazion* ist die Gegend angenehm, zwar noch bergig, aber besser angebaut. Wir näherten uns zur Linken der See; rechts hatten wir die Gebirge, in welchen wir einige artige Landschaften entdeckten. Als wir in die Nähe von *Marazion* kamen, das an einem Abhange an der See liegt, da öffnete sich uns der wirklich schöne Anblick auf die *Mounthay* und auf den Insel-felsen, *St. Michaels Mount*. In *Marazion* stiegen wir im *Star inn* ab, und nahmen sogleich ein Boot, um nach dem Berge zu fahren, der einen guten Büchschenschuß vom Ufer entfernt ist. Der Felsen, der bei niedrigem Wasser mit dem Lande zusammenhängt, besteht aus Granit, hat an seiner Basis ungefähr eine englische Meile im Umfang, und ist 250 Fuß hoch. Am Fuße desselben liegt ein kleines Fischerdorf von etwa 30 Häusern, mit einem kleinen, durch zwei neue *Piers* — Dämme — gebildeten Hafen. Auf einer ziemlich unbequemen Treppe, die in den Felsen gehauen ist, gelangt man nach dem, auf der Spitze stehenden Gebäude, einem alten Schlosse, der Familie *St. Anbyn* gehörig. Es ist dieselbe Familie, deren Chef, *Sir John St. Anbyn*, Eigenthümer fast aller Häuser in *Devonport* ist, und eines großen Theiles vom Grunde des *Dock Yard*. In frühern Zeiten war *St. Michaels Mount* ein Kloster. Durch seine isolirte Lage zu einer Festung geeignet, hat die Kunst wenig zu seiner Befestigung gethan, und nur ein Paar kleine Bastionen und ein Paar Plattformen angebracht, auf welchen jetzt kleine, dem Besitzer des Berges gehörige, Kanonen stehen. Es hat in älteren Zeiten mehrere Belagerungen ausgehalten. Man führte uns in eine Capelle, im gothischen Stile gebaut, mit alten gemalten Fenster-scheiben. Dann zeigte man uns das Schloß. In demselben ist indeß nicht viel Merkwürdiges zu sehen, ausgenommen das alte Refectorium des Klosters *the cheery chatroom* genannt, mit sonderbaren Basreliefs, alte Jagden vorstellend. In diesem Saale sind sehr alte Meubles: ein Sessel soll 300, ein anderer 500 Jahr alt sein. Aus den Fenstern des Schlosses hat man eine vortreffliche Aussicht auf die *Mounthay* und ihre Ufer, bei welcher sich die Städte *Marazion* und *Penzance*, die 3 Meilen von einander entfernt sind, sehr artig ausnehmen. Nicht fern von dem letzteren Orte lag die mir so wohl bekannte *Thetis* vor Anker: ich bedauerte sehr, keine Zeit zu haben, um meinen wackern Freund *Sir John Phillimore* auf einen Augenblick sehen zu können. Ueber der Kirche des Schlosses befindet sich ein Thurm, den ich jedoch nicht bestieg, weil

ich müde war, und die Treppe in einem sehr schlechten Zustande sein soll. Wir fuhren nach *Marazion* zurück, das früher *Marketjew* hieß, und 1100 Einwohner hat, und kamen über *Helstone*, gegen 1 Uhr in der Nacht, sehr ermüdet wieder nach *Falmouth*.

*Penryn*, wohin ich, bei dem sehr schönen Wetter, mehrere Spaziergänge machte, hat eine Reihe neugebauter eleganter Häuser, mit hübschen Gärten, und eine catholische Kirche. Die herrliche Terrasse, auf der die neuen Häuser, mit ihren Gärten, stehen, heißt *the green bank*, und ist eine ganz herrliche Promenade.

Das Gouvernement hat in *Falmouth* einen Uhrmacher, Namens *Goffe*, angestellt, der das Geschäft hat, die Chronometer der Paketböte in Ordnung zu halten. Auch regulirte er die Chronometer der *Pallas*. Er macht selbst neue und verkauft die Taschenchronometer für 56 Guineen. Er zeigte uns eine kleine Phiolen mit einem geheimnißvoll präparirten Oel, von welchem er den Tropfen auf eine Guinee taxirte; mit demselben werden die Chronometer geölet. Der Erfinder dieses Oeles starb, als er eben wegen des Verkaufs seines Geheimnisses unterhandelte, ehe der Handel zu Stande kam, und so ist dasselbe leider! verloren gegangen. Von dem Uhrmacher hinweg, ging ich zu Herrn *Lake*, um meinen Abschiedsbesuch zu machen: denn morgen, den 18. Juni, wollte die *Pallas* in See stechen. Und als ich nach Hause kam, da wurde ich noch durch meinen Freund Sir *John Phillimore* sehr angenehm überrascht. Sir *John* war mit seiner krenzenden Fregatte heute vor *Falmouth* angekommen, und hatte bei Capt. *King* seine Wohnung genommen. In seiner Gesellschaft brachte ich bei dem Letzten den Mittag und den Abend auf eine recht angenehme Weise hin.

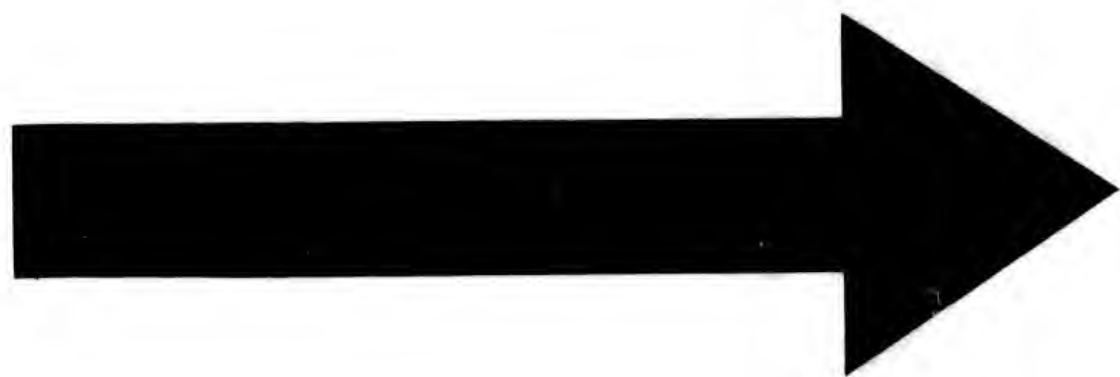
### III.

#### Die Fahrt von *Falmouth* nach *Boston*.

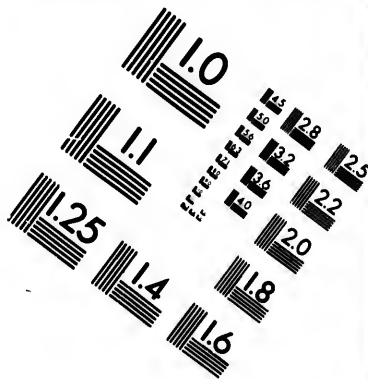
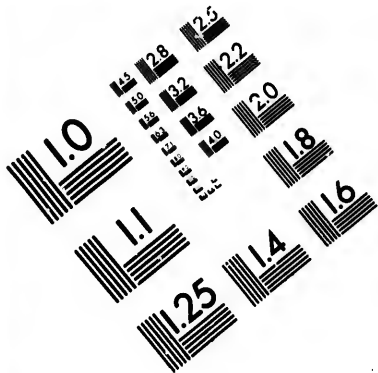
Vom 18. Juni bis 26. Juli 1825.

Endlich erschien der so sehnlichst herbeigewünschte Augenblick unserer Abreise. Am 18. Juni gegen 3 Uhr begab ich mich mit Capt. *Ryk* an Bord der *Pallas*: der brave Capt. *King* hatte uns bis zu dem Einschiffsplatz begleetet. Bei unserer Ueberfahrt grüßte mich die *Astraea* mit 21 Schüssen; die *Pallas* antwortete mit derselben Zahl. Gegen 6 Uhr Abends war der letzte Anker gelichtet, und mit einem günstigen Süd-Ostwinde verließen wir die Bai von *Falmouth*. Mehrere junge Damen dieser Stadt, welchen unsere Offiziere nicht mißfallen hatten, waren bis auf die letzten Felsen unter *Pendennis Castle* gegangen, und weheten mit ihren Tüchern diesen Herren ein Lebewohl nach. Außerhalb der Bai erwartete uns Sir *John Phillimore* mit seiner Fregatte *Thetis*, fuhr eine Zeit lang neben uns, und ließ seine gute Musik von Bügelhörnern blasen. Da der Wind etwas stark wehete, so wurde ich von der unglückseligen Seekrankheit heimgesucht, und mußte mich in einem jüammerlichen Zustande sehr bald niederlegen.

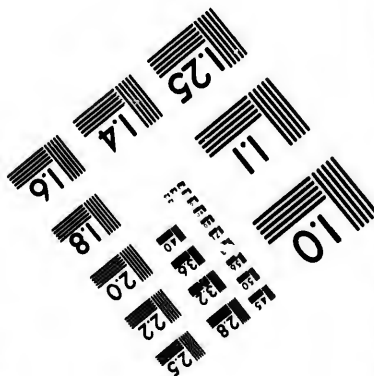
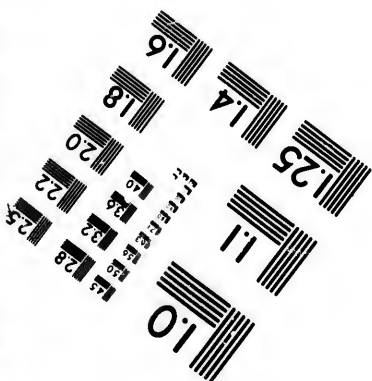
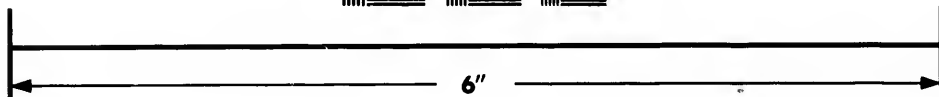
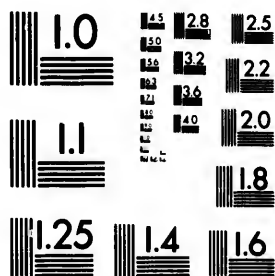
Wir waren während der Nacht gut fortgerückt und hatten den Leuchthurm vom Cap *Lezard* gesehen. Auch waren wir an den *Scilly islands* vorübergefahren, die ich gern gesehen hätte. Die Fregatte *Thetis* begleitete uns bis 6 Uhr früh, und kehrte dann zurück. Ich laborirte den ganzen Vormittag an der Seekrankheit, und konnte nicht das Geringste bei mir behalten. Der Wind blies aus Osten uns gerade in den Rücken und bewegte das Schiff auf eine unbequeme Weise. Die Mittagsbeobachtung ergab eine Breite von 49° 14' 44" und eine Länge von 7° 12' 24" westlich von *Greenwich*. Unser Lauf ging gerade westlich auf *Boston* zu. Das







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5  
1.5 1.8 2.0 2.2 2.5

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5  
1.5 1.8 2.0 2.2 2.5

Wetter war den ganzen Tag über nebelig, was in dieser Gegend des Meeres, von den holländischen Schiffen *de Gronden* genannt, weil man hier mit dem Senkblei Grund findet, sehr häufig Statt hat. Auch soll man hier oft von heftigen Stürmen heimgesucht werden. Gegen Abend drehte sich der Wind etwas nach Norden und die Bewegung wurde minder unangenehm.

Den 20. Juni blieb der Wind uns so günstig, als gestern, war aber Vormittags sehr heftig. Ich fühlte mich so unwohl, daß ich bis 4 Uhr Nachmittags in meiner Hangmatte liegen blieb. Das Resultat der Mittagsbeobachtung war eine Breite von  $48^{\circ} 3' 54''$  und eine Länge von  $11^{\circ} 23' 3''$ ; ein Beweis für den guten Wind und den Marsch der *Pallas*. Abends fühlte ich mich besser, setzte mich auf's Verdeck, und beschäftigte mich mit Lesen.

Den 21. Juni. Der Wind so gut, als gestern, wiewohl etwas schwächer. Ich fing nach und nach an, mich an das Schwanken des Schiffes zu gewöhnen. Der Himmel war den ganzen Tag über unwölkt: deshalb konnte die Länge nicht genommen werden; die Breite war  $46^{\circ} 54' 44''$ . Es wurden Versuche mit *Barloirs correcting plate* fortgesetzt, die schon auf dem Schiffe während seines Aufenthalts in *Portsmouth* angefangen waren. Das im Schiffe vertheilte Eisen nämlich hat einen mehr oder weniger starken Einfluß auf die Magnetnadeln und macht die Beobachtungen mit denselben unsicher. Um nun den Einfluß des Eisens der *Pallas* auf den Compas zu erforschen und zu bestimmen, befestigte man — in *Portsmouth harbour* — auf einem der Raster zwischen dem Besan- und Hauptmast einen Pfahl, und auf dem Pfahl einen Azimuthalcompas, und zwar so hoch, daß man über die Verschanzung des Schiffes hinwegsehen konnte. Wenn nun die Magnetnadel mit dem Kiel des Schiffes parallel steht, und wenn man von dem Grundsatz ausgeht, daß das Eisen auf beiden Seiten des Schiffes gleich vertheilt ist: so muß dasselbe von allen Seiten gleich stark auf die Nadel einwirken. Dreht das Schiff sich also z. B. östlich: so bildet die Nadel einen Winkel mit dem Kiel des Schiffes, und das Eisen am Backbord wird seinen Einfluß auf die Nadel äußern. Das Maximum des Einflusses wird Statt finden, wenn die Nadel mit dem Kiel einen rechten Winkel macht; und dieser Einfluß wird wieder vermindert werden, wenn das Schiff sich noch weiter drehet. Um nun diesen Einfluß mit Bestimmtheit herauszubringen, brachte man einen Compas an auf einem nahe gelegenen Punkte des Ufers, an welchem, wie man annehmen zu dürfen glaubte, das Eisen keinen Einfluß auf den Compas ausüben konnte, und stellte die-

sen Compafs völlig gleich mit dem Azimuthalcompafs auf dem Schiffe. Hierauf machte man dieselbe Drehung mit dem Compafs und mit dem Schiff, auf ein von diesem gegebenes Zeichen, und die beiderseitigen Beobachtungen wurden aufgeschrieben hier und dort. Die Differenz dieser Beobachtungen ergab die Stärke des Einflusses vom Eisen im Schiff auf den Compafs. Um nun diesen Einfluss so viel als möglich zu paralysiren, oder vielmehr, um ihn zu contrebanciren, wird auf einer, durch Versuche erforschten Höhe am Pfahl des Azimuthalcompasses, in einem rechten Winkel mit demselben, ein kupferner Stab angebracht, auf welchem man eine eiserne Platte festschraubt. Durch Versuche bringt man heraus, auf welchen Abstand diese Platte vom Pfahl entfernt sein muß, um die Attraction des Eisens auf der andern Seite des Pfahls und des Compasses zu contrebanciren. Befindet sich der Compafs, wie auf der *Pallas*, am hinteren Theile des Schiffes, und ist folglich die größte Masse Eisen vor dem Compasse: so kommt die Platte hinter denselben; befände er sich auf dem vorderen Theile, so müßte die Platte auch vor den Compafs kommen. Die Platte ist rund, hält gegen 16 Zoll im Durchmesser, und besteht aus zwei parallelen dünnen Eisen-Scheiben, die durch eine schmale Scheibe Holz getrennt, jedoch mit kupfernen Schrauben zusammengehalten werden. Das Holz ist eingelegt, um die Platte nicht zu schwer zu machen.

Den 22. Juni hatten wir fast gar keinen Wind, und machten in 4 Stunden kaum eine Seemeile. Die Mittagsbeobachtung ergab eine Breite von  $46^{\circ} 12' 10''$  und eine Länge von  $17^{\circ} 43' 13''$ . Das Schiff war dem Spiele der Wellen Preis gegeben. Dadurch entstand eine widerwärtige Seitenbewegung, *slingeren* genannt, die so heftig war, daß auf dem Schiffe Nichts fest stand, und daß an Schreiben nicht zu denken war. Glücklicherweise war das Wetter gut. Ich hielt mich daher fast immer auf dem Verdeck auf, schauete ins Meer hinein, oder unterhielt mich mit meinen Büchern. Es kam mir sehr zu Statten, daß ich von meinen Zeltstühlen ein Paar mitgenommen. Uebrigens waren wir täglich Schiffen begegnet, waren aber keinem so nahe gekommen, daß wir mit demselben hätten sprechen können.

Den 23. Juni. Es war etwas ruhiger in der See; jedoch hatten wir Südwestwind, der uns nicht günstig war. Breite  $46^{\circ} 10' 20''$ , Länge  $18^{\circ} 30' 17''$ . Ich schrieb den ganzen Vormittag, und nahm eine im vorigen Winter angefangene literarische Arbeit wieder vor. Gegen Abend zogen quer vor uns Gewitterwolken

auf, und droheten mit einem Sturme, den zu erwarten, alles in Bereitschaft gesetzt wurde. Die Wolken verzogen sich zwar, aber spät am Abend hatten wir doch Regen und ziemlich starken Wind. Die Bewegung des Schiffes wurde wieder stärker, und vorwärts gerichtet, was die Holländer *stampen* nennen.

Den 24. Juni brachte ich den Vormittag, so wie gestern, mit Schreiben und Lesen zu. Breite  $46^{\circ} 43' 21''$ , Länge  $19^{\circ} 22' 35''$ . Der Wind aus Nordosten, meistens schwach, nur gegen Abend stärker, so daß wir gegen 7 Knoten liefen. Wir sahen viele Braunnfische in ganzen Heerden um das Schiff spielen: für mich ein neues Schauspiel, das bei der Eintönigkeit im Schiffsleben einige Zerstreuung gab. Auch erblickten wir eine Möve und ein Paar schwalbenartige Vögel. Ein kleiner Haiisch folgte dem Schiff und biß in die Angel; leider riß die Angelschnur und brachte uns um unsere Beute. Durch das Erscheinen der Vögel schloß man auf die Nähe von Felsen: vielleicht die Felsen der zweifelhaften Insel *Mayda*, die auf mehreren Charten angegeben wird.

Den 25. Juni. Capt. *Ryk* hatte die Güte, sich eines schönen Doppelfestes in meiner Familie, das auf den heutigen Tag fiel, zu erinnern. Als ich aufs Verdeck kam, war nicht allein die große holländische Flagge aufgezogen, sondern die Flaggen weheten auch von allen drei Masten. Das Offizier-Corps wünschte mir Glück zu diesem für mich so lieben Fest, und die Matrosen, den Schiffer an der Spitze, riefen mir ein dreimaliges Hurrah zu. Diese braven Leute bekamen dafür eine außerordentliche Ration Genever, welches man ein *Oorlam* nennt. Wie gewöhnlich brachte ich den Vormittag mit Lesen und Schreiben zu. Die heutige Mittagsbreite war  $46^{\circ} 22' 43''$  und die Länge  $21^{\circ} 36' 13''$ . Zum Diner waren 14 Personen, und die Provisionen jeder Art wurden tüchtig angegriffen. Beim Dessert sang Capt. *Ryk* Verse, die er auf den heutigen Tag gedichtet hatte. Es wurden mehrere mir sehr theuere Toasts ausgebracht. Bei jedem Toast wurde eine Kanone gelöset; und dieses erhöhte unsere frohe Stimmung ungemein. Der Wind war den ganzen Tag über lau; jedoch wehete er von der guten Seite. Auch war es sehr warm.

Den 26. Juni wurde Vormittags ein bewaffneter Appel der ganzen Schiffsmannschaft gehalten, die bei ihren Kanonen antreten mußte. Hierauf versammelte sie sich auf dem Verdeck und wurde nach ihrer Bewaffnung in verschiedenen Pelotons auf zwei Glieder gestellt. Auf dem rechten Flügel standen die Unteroffiziere

und die Stück-Commandanten, mit Entersüßeln und Pistolen bewaffnet; dann kamen die Mariniers; hierauf die mit Flinten, Süßeln und Patrontaschen bewaffneten Matrosen; dann ein Peloton mit Enterbeilen, und zuletzt die Schiffsjungen, welche, wie der Vierte bei *Malbrouks* Begräbnis, Nichts trugen, und, weil sie zum Tragen der Munition und andern Faustarbeiten bestimmt sind, *vuisteniers* genannt werden. Breite  $46^{\circ} 16' 30''$ ; Länge  $22^{\circ} 50' 16''$ . Gegen Nachmittag umzog sich der Himmel gegen Osten, die Barometer fielen, und wir sahen schlechtem Wetter und Windstößen entgegen. Die See wurde unruhig, und gegen Abend *slingerte* das Schiff sehr heftig.

Am Morgen des 27. Juni sprachen wir das Schiff *Concordia* von Rotterdam, das vor 54 Tagen *Rio-Janeiro* verlassen hatte, und nach Rotterdam zurückkehrte. Die See ging sehr hoch, und ich erstaunte nicht wenig über die Größe und Länge der Wellen, die uns in einem Augenblick auf eine ansehnliche Höhe erhoben, und dann sich plötzlich öffneten, so daß man glauben mußte, sie würden über uns hinstürzen. Den Wind hatten wir glücklicherweise beständig im Rücken; das Schiff *slingerte* aber so gewaltig, daß in den Cajüten alles durcheinander fiel. Die Tische und Stühle mußten fest gebunden und eine Hangmatte für die Chronometer und andere Instrumente aufgehängt werden, um sie gegen die gewaltigen Stöße, die das Schiff bekam, zu sichern. Die Stückpforten waren vorigen Winter von Holz gemacht worden, das nicht trocken genug gewesen war; während der wenigen warmen Tage, die wir gehabt hatten, waren sie daher so zusammengeschwunden, daß bei jedem heftigen *slingeren* das Wasser zwischen den Kanonen und den Pforten in die Batterie lief, und dieselbe unter Wasser setzte. Die Herren Offiziere saßen gerade beim Diner, als eine Welle hereinschlug. Alles auf ihrer Tafel ward untereinander geworfen, und das Sauerkraut, das sie eben verzehrten, garstig versalzen. Man behauptete, daß dieses heftige *slingeren* durch den übeln Bau der *Pallas*, die gegen 15 Fufs zu kurz sei, verursacht werde. Unser Schiffs-Constructeur, Freund *Tromp*, der übrigens die *Pallas* nicht gebaut hat, mußte darüber manche beiführende Bemerkung der Offiziere hören, und man lobte allgemein die Maßregel unsers Gouvernements, Herrn *Tromp* reisen zu lassen, damit er wisse, wie es einem Seemann in einem schlecht gebauten Schiffe zu Muthe sei. Die *Pallas* hat auch bei weiten keinen so schnellen Gang, als wir Anfangs geglaubt hatten. Unser frugales Diner mußten wir halb stehend einnehmen, und die Teller

beständig in der Hand halten. Ich wurde bei dieser Gelegenheit, zumal da durch das eingedrungene Wasser der Boden sehr glatt geworden war, einmal ziemlich unsanft in eine Ecke geschleudert. Da kein Licht auf einem Tische stehen blieb, und mir diese ewige Bewegung herzlich zuwider war, so legte ich mich bald zu Bette. Nach den angestellten Beobachtungen hatten wir heute eine Breite von  $45^{\circ} 46' 9''$  und eine Länge von  $26^{\circ} 35' 59''$ .

Den 28. Juni hatten wir während der Nacht immerfort stürmisches Wetter gehabt; aber wir waren vorwärts gekommen. Die Bewegung des Schiffes hatte, wo möglich, noch zugenommen; die Batterie stand unter Wasser, und die Wellen schlugen in meinen *s. r.* Abtritt, und flossen aus diesem in die Cajüte, in welcher Alles, was nicht festgebunden war, wieder durcheinander fiel. Ich blieb bis 4 Uhr Nachmittags in meiner Hangmatte liegen, und vertrieb mir die Zeit so gut als möglich mit Lesen und mit herzbrechenden Betrachtungen über den Zustand des Menschen auf der See bei schlechtem Wetter. Der Schluss war, daß man, um das Leben zur See leidlich zu finden, von Jugend auf an dasselbe gewöhnt sein muß, und die Bequemlichkeiten des Lebens zu Lande noch nicht kennen darf. Gegen Abend wehete der Wind weniger heftig; aber das widerwärtige *slingeren* dauerte fort. Die Beobachtungen ergaben eine Breite von  $43^{\circ} 49' 52''$ , und eine Länge von  $30^{\circ} 14' 30''$ ; ein Beweis für den guten Wind. Dieses tröstete uns einigermaßen in unserer unangenehmen Lage. In der letzten Nacht hatten die meisten Segel eingezogen und die noch bleibenden vermindert werden müssen. Bis zum Aufziehen der Sturmsegel war es jedoch nicht gekommen.

Den 29. Juni. Der heftige Wind hatte sich zwar gelegt; doch blieb die See noch in so großer Bewegung, daß ich nicht schreiben konnte. Ich hielt mich fast den ganzen Tag auf dem Verdeck auf und beschäftigte mich mit Lesen. Breite  $43^{\circ} 55' 17''$ ; Länge  $34^{\circ} 54' 24''$ . Wir befanden uns auf der Hälfte des Weges nach *Boston*, und hatten mithin Hoffnung, in wenigen Tagen die Bank von *Newfoundland* zu erreichen. Die von mir in England vor zwei Jahren, und zum Theil noch im vorigen Monat in *Portsmouth* gekauften *preserved meats* kamen mir jetzt trefflich zu Statten; denn an das gesalzene Fleisch konnte ich mich noch nicht recht gewöhnen. Gegen Abend sahen wir zwei Schiffe in der Entfernung. Die Offiziere benutzten das heutige bessere Wetter, um ihre durch die gestern und vorgestern hereingeschlagenen Wellen durchnässten Effecten, Charten und Bücher zu trocknen. Eine Kiste mit

broschirten Büchern, den Dr. *Schilett* gehörig, war ganz vom Seewasser durchnäßt. Meine Bücher hatten Gottlob Nichts gelitten.

Den 30. Juni hatten wir Anfangs bei Ost- und später bei Südwind eine sehr ruhige See, so dafs ich diese gute Gelegenheit benutzte, um in diesem Buche nachzutragen. In unserer Cajüte sowohl, als auf dem ganzen Schiffe, fing es an, wieder ordentlich anzusehen. Die angestellten Beobachtungen gaben uns Mittags eine Breite von  $43^{\circ} 24' 58''$  und eine Länge von  $37^{\circ} 17' 36''$ . Uebrigens verschlich dieser Tag, so wie seine Vorgänger, höchst einformig, und ich vertrieb mir die Zeit meistens mit Lesen.

Am 1. Juli ward ich auf eine sehr unangenehme Weise durch das „Psalmensingen“ früh halb fünf Uhr aus dem Schlafe geweckt. Denn man fing gerade über meinem Kopfe damit an, den schweren Kalkstein, in der französischen Marine sehr richtig *la pierre infernale* benannt, hin und her zu schleifen. So beginnt das grofse Schenerfest. Die Mittagsbeobachtung ergab eine Breite von  $43^{\circ} 20' 0''$  und eine Länge von  $40^{\circ} 22' 6''$ . Wir begegneten heute 3 Schiffen, die so nahe kamen, dafs wir wechselseitig die Flaggen aufzogen. Das eine war ein französisches Kauffahrteischiff; die beiden andern waren englische Schiffe, von welchen die *Cecilia* von *Glasgow*, die mehrere Weiber und Kinder an Bord hatte, erkannt wurde. Der Wind drehete sich gegen Südwesten und wurde uns weniger günstig, als er es bisher gewesen war; auch hatten wir Abends ziemlich starkes Regenwetter. Wahre Gewitterschwüle.

Den 2. Juli. Der Wind Anfangs südlich, zuletzt westlich. Die Beobachtungen ergaben Mittags eine Breite von  $43^{\circ} 37' 20''$  und eine Länge von  $41^{\circ} 50' 3''$ . Gegen 3 Uhr Nachmittags, als ich gerade auf dem Verdeck safs, ereignete sich ein sehr trauriger Vorfall. Einer der Schiffsjungen, Namens *Wittau*, wollte auf den, unter dem Bugspriet angebrachten, Abtritt gehen, und mußte es ungeschickt angefangen haben: denn plötzlich schrie ein Matrose aus dem Mastkorbe vom Fockmast: „*jonge over board!*“ und kurz darauf sahen wir den armen Jungen, der kein Lebenszeichen mehr von sich gab, auf dem Rücken am Hintertheile des Schiffes, das gerade sehr geschwind lief, schwimmen. Die *reddingsboeje* wurde sogleich losgelassen, um den letzten Versuch zur Rettung anzustellen; wir sahen aber von dem Verunglückten Nichts mehr, und hatten alle mögliche Mühe, der *boeje* wieder habhaft zu werden, deren Aufschwimmung wohl eine Stunde lang dauerte. Das Schiff mußte mehr-



mals gedreht und zuletzt noch eine Schaluppe ins Wasser gesetzt werden, die endlich die *boeje* zurückbrachte, und wegen der immer höher werdenden See viele Schwierigkeiten hatte, das Schiff wieder zu erreichen. Gegen Abend wurde der Wind sehr stark, und verwandelte sich gegen 8 Uhr in einen förmlichen Sturm, den ersten, den ich ausgehalten habe. Die See ging ungemein hoch; aber es trat heftiges Regenwetter ein, und die Seelente hofften, dieses werde die See besänftigen. Das Schiff bewegte sich natürlich sehr viel; jedoch bestand seine Bewegung meistens aus Stampfen, das, wiewohl äußerst unangenehm, doch nicht so erschütternd ist, als das widerwärtige *slingeren*. Alle Segel waren eingezogen, bis auf die drei ominösen Sturmsegel. Der Wind blies aus Westen, und war uns folglich gänzlich entgegen. Ich legte mich, da ich wegen der heftigen Bewegung nichts unternehmen konnte, und auf dem Tische kein Licht stehen blieb, bei Zeiten in meine Hangmatte, konnte jedoch nur wenig schlafen. Eine neue Unannehmlichkeit für mich war die Nachbarschaft des heftischen Lieutenants *Haringman*, der seit einiger Zeit im Studiensaale schlief und die ganze Nacht über seinen Kirchhofshusten hören liefs \*).

Den 3. Juli legte sich des Morgens der Wind, und die See war eben geworden, so daß ich mich Vormittags mit Schreiben und Lesen beschäftigen konnte. Breite  $43^{\circ} 51' 28''$ ; Länge  $43^{\circ} 14' 0''$ . Der Wind hatte sich nach Norden gedreht, und war uns folglich minder ungünstig, als gestern Abends. Das Wetter gut.

Auch den 4. Juli hatten wir den ganzen Tag sehr gutes und warmes Wetter, jedoch Westwind, so daß wir in einer nördlichen Direction steuern mußten. Breite  $43^{\circ} 13' 5''$ ; Länge  $44^{\circ} 32' 15''$ . Eine des Nachmittags mit dem Chronometer angestellte Beobachtung liefs uns fürchten, daß wir etwas zurückgetrieben wären, und uns folglich im Bereiche des Stromes befinden, der unter dem Namen *Gulfstream* aus dem Meerbusen von Mexico kommt. Die See war so eben, daß wir, wie auf dem Brügger Canal, fuhren, und fast keine Bewegung im Schiffe wahrnahmen. Gegen Abend umzog sich der Himmel; auch fielen die Barometer. Wir bedauerten, heute nicht in den Vereinten Staaten zu sein, da der heutige Tag der 49. Jahrestag der Unabhängigkeitserklärung dieses Landes ist, der dort mit Recht ganz besonders gefeiert wird.

Den 5. Juli. Dichter Nebel. Man sagt, hier in der Nähe der Bank von *Newfoundland* seien die Nebel sehr häufig. Während

\*) Er starb 4 Monat später zu Norfolk in Virginien.

der Nacht hatte es geregnet. Der Wind war Anfangs sehr ungünstig, wurde aber gegen Mittag etwas besser. Indefs rückten wir nur sehr wenig vorwärts, und glaubten, uns noch im *Gulfstream* zu befinden. Man sagt: in demselben sei das Wasser merklich wärmer, als die Luft. Deshalb wurde ein Thermometer, der in der Luft auf 68° Fahrenheit stand, an die Leine eines Senkbleis befestigt, und in die See gesenkt; beim Herausziehen zeigte derselbe zu unserer Verwunderung nur 64°. Nach jener Behauptung konnten wir uns also nicht im Strom befinden. Es blieb ein Räthsel, warum wir so wenig vorrückten; denn nach den heutigen Beobachtungen war unsere Breite 43° 30' 5'' und unsere Länge 44° 38' 36''. Wir hatten südwestlich eine Brigg gesehen; sie kam uns aber nicht nahe, und des Nachmittags war sie uns aus dem Gesichte verschwunden. Die Barometer stiegen. Abends ging die Sonne sehr schön unter, und der Himmel hellte sich ganz auf. Schon seit mehreren Tagen sahen wir eine große Art von Seeschwalben, *Malaviten* genannt, um das Schiff herumfliegen, die, wenn sie müde sind, sich auf dem Wasser ausruhen.

Den 6. Juli war es des Morgens wieder sehr neblig; dann heiterte sich das Wetter auf und wir bekamen einen schönen Tag. Zugleich drehte der Wind sich nach Osten und wurde uns sehr günstig. Die Mittagsbeobachtung bestimmte unsere Breite auf 43° 49' 0'' und die Länge auf 46° 32' 6''. Ich vertrieb mir die Zeit so gut als möglich mit Schreiben und Lesen. Der *Gulfstream* liefs sich heute weniger fühlen, als gestern, und wir hatten Hoffnung, die Bank von *Newfoundland* bald zu erreichen.

Am Morgen des 7. Juli ward um 5 Uhr das Senkblei angeworfen, um zu sehen, ob wir bald auf der Bank wären. Auf 100 Faden fand man noch keinen Grund. Um 9 Uhr wurde das Senkblei zum Zweitemal geworfen: man fand 29 Faden tief Grund: Sand mit kleinen schwarzen Steinchen und Muscheln, so wie es auf der Charte angegeben ist. Für *Capt. Ryk* gereichte es zur großen Satisfaction, sich gerade auf dem Punkt zu finden, auf welchem wir uns nach seiner Rechnung befinden mußten. Den ganzen Tag über hatten wir Regen und sehr dichten Nebel, so daß Mittags keine Höhe genommen werden konnte, und man nur ein sogenanntes *gegistes bestek* aufmachte, nach welchem unsere Breite 43° 54' 0'', und unsere Länge 49° 32' 12'' betrug. Der dichte Nebel hinderte uns wahrscheinlich, die französischen Fischer zu sehen, die in der jetzigen Zeit sich hier auf der Bank, wegen des Cabeljau-Fanges, aufhalten. Gegen Abend wurde es etwas heller, und die

untergehende Sonne bildete auf dem Nebel einen schönen Regenbogen.

Den 8. Juli war der Nebel früh so dicht, daß wir eine Fischerbrigg aus *Dieppe*, die auf der Bank vor Anker lag, fast in den Grund gesegelt hätten; denn man wurde sie erst gewahr, als wir ganz nahe waren. Etwas später hörten wir aus dem Nebel heraus ein Waldhorn blasen, und schlossen daraus, daß wir bei einem Schiffe vorbeiführen. Um Unglück zu verhüten, wurde daher alle Viertelstunden die Glocke auf der Pallas gelütet. Gegen Mittag verzog sich der Nebel; wir sahen mehrere Schiffe vor Anker liegen, und fuhren auf das nächste zu. Es war *le Phoque du Havre*, von 125 Tonnen, in *Dieppe* zum Cabeljaufang ausgerüstet. Der Capitain des Schiffes kam zu uns an Bord und brachte so viele Cabeljaue mit, daß nicht allein die Offiziere, sondern auch die Matrosen auf mehrere Tage zu essen hatten. Bezahlung wollte der höfliche Mann, den wir mit uns frühstücken ließen, nicht annehmen, und nur mit Mühe konnten wir seinen Matrosen etwas aufdringen. Im Monat April von *Dieppe* ausgelaufen, war er nach der Insel *St. Pierre* und *Miquelon* gefahren, welche nebst der kleinen Insel *Langley* die französischen Besitzungen an der Küste von *Newfoundland* oder *Terreneuve* ausmachen. Er erzählte uns, daß auf *Miquelon* die Hauptniederlassung sei, und daß sich daselbst ein kleines Städtchen von 400 Einwohnern befände, die in hölzernen Häusern wohnten. Bei den verschiedenen Kriegen zwischen den Franzosen und Engländern ist dieser unglückliche Ort von Letztern mehrmals niedergebrannt worden. Die Einwohner sind meistens Amerikaner aus den Vereinten Staaten, die von den amerikanischen und französischen Fischern leben, welche während des Sommers dort landen. Truppen sind nicht da. Ein französischer Fregatten-Capitain ist Director der Fischerei. Mit den Wilden von *Terreneuve* treiben die Einwohner einigen Handel, und bekommen meistens Pelzwerk von ihnen. Der *Phoque* lag seit 4 Tagen auf der Bank vor Anker, und hatte schon über 3000 große Cabeljaue gefangen. Diese werden aufgeschnitten, ausgeweidet, in den Grund des Schiffes geworfen und leicht gesalzen. Hat das Schiff hinlängliche Ladung, so kehrt es nach *Miquelon* zurück, und läßt dort die Cabeljaue zu Stockfischen trocknen. Dann geht es wieder auf die Bank, fischt von Neuem, bringt von Neuem seinen Fang nach *Miquelon*, und setzt dieses Gewerbe bis in den Monat October fort, in welchem es nach Europa zurück kommt. Die Cabeljaue werden an Angeln gefangen, die man vom Schiff aus bis 3 Fuß

vom Land in das Wasser läßt. Als Köder befestigt man kleine Fische, oder noch besser Eingeweide von Gellügel an die Angelhaken. Diese Eingeweide sind in *Miquelon* ein Handelsartikel. Die Seeleute, die auf einem solchen Schiffe dienen, müssen sehr abgestumpfte Geruchsnerven haben. Denn von dem *Phoque* kam ein ganz abscheulicher Gestank nach unserem Schiffe herüber, und der brave Capitain hinterließ in unserer Cajüte einen Geruch, der den ganzen Tag nicht fortzubringen war. Seine frischen Cabeljauc hingegen gewährten uns einen großen Genuß, da wir seit 3 Wochen keine frischen Fische gehabt hatten. Während wir *en panne* waren, um mit dem *Phoque* zu sprechen, sungen unsere Matrosen selbst einen sehr schönen und großen Cabeljau. Wir sahen heute wenigstens 10 Schiffe, die vor Anker lagen, und mit dem Fischfange beschäftigt zu sein schienen; unter ihnen bemerkten wir einen ziemlich großen Dreimaster; alle andere führten nur zwei Maste. Nicht weit von unserem Schiffe sahen wir auch einen Nordkaper schwimmen, eine kleinere Art von Wallfisch, ungefähr 30 Fufs lang, der öfters aus dem Wasser aufsauchte. Die heutigen Beobachtungen ergaben eine Breite von  $44^{\circ} 26' 0''$  und eine Länge von  $51^{\circ} 37' 51''$ . Der Wind war seit gestern schwach; aber nicht ungünstig. Gegen Abend erhob sich wieder ein dichter Nebel, der später zum Regen ward, und einen Theil der Nacht fort dauerte. Die Glocke wurde alle Viertelstunde gelütet; das Senkblei, mehrmals ausgeworfen, zeigte auf etwa 30 Faden Grund, der meistens aus kleinen schwarzen Kieseln bestand, an welchen öfters kleine Schnecken angewachsen waren.

Am Sonnabend, den 9. Juli, waren es drei Wochen, seit wir *Falmouth* verlassen hatten, um uns auf dem feuchten Elemente herumzuschaukeln zu lassen: ein Vergnügen, dessen ich herzlich überdrüssig war! Das Wetter fast den ganzen Tag nebelig und regnerisch, so daß wir Nichts sahen, und uns nicht viel auf dem Verdeck anhalten konnten. Gegen Mittag hatten wir einen Augenblick Sonnenschein, der zu Beobachtungen benutzt wurde. Breite  $44^{\circ} 47' 0''$ , Länge  $54^{\circ} 4' 55''$ . Auch hatten wir um diese Zeit die Bank von *Terreneuve* verlassen, und fuhren nun in der Mündung des Golfes vom St. Lorenzstrome. Der Wind drehte sich Abends gegen Westen und wurde uns sehr ungünstig; auch versprachen die fallenden Barometer uns kein gutes Wetter.

Den 10. Juli dauerte das nebelige und regnige Wetter fast den ganzen Tag fort. Da wir uns nur in geringer Entfernung von gefährlichen Küsten befanden, so war man nicht ohne Besorgniß.

Mittags war unsere Breite  $45^{\circ} 21' 31''$  und unsere Länge  $56^{\circ} 10' 18''$ . Nachmittags erhob sich ein sehr starker Wind, so daß die obere Segel nicht allein eingezogen werden mußten, sondern daß man auch in den Bramsegeln zwei Striche nahm. Dieser Wind wehete den ganzen Abend und einen Theil der Nacht hindurch aus Südwesten, uns gerade entgegen. Wir steuerten immer noch im Golf des St. Lorenzstromes, und der Wind trieb uns in der Richtung von *Cap Breton*. Um dieses zu vermeiden, wendeten wir gegen Abend und steuerten nach Süden zu. Das Schiff stampfte bei dem heftigen Winde sehr beträchtlich. Wir waren heute über zwei Bänke, *green bank* und *banquereau*, gefahren. Auf letzterer hatten wir unsern Lauf verändert.

Den 11. Juli hatten wir den ganzen Tag über heiteres Wetter, und auch wieder bessern Wind, indem er sich mehr nach Süden gedreht hatte. Unsere Breite betrug  $44^{\circ} 55' 28''$  und unsere Länge  $56^{\circ} 44' 45''$ , ein Beweis, daß wir nicht sehr weit nach Westen vorgedrückt waren. Auf der ganzen Reise war es noch nicht so langsam gegangen. Je größer unser Wunsch war, nunmehr unser Ziel bald zu erreichen, desto unangenehmer war uns diese Langsamkeit, desto größer unsere Besorgniß vor neuen widrigen Winden. Wir näherten uns jetzt der Küste von *Nova Scotia*, welche wegen mehrerer Sandbänke und vorzüglich wegen einer kleinen Insel, *Sable island* genannt, äußerst gefährlich ist. Der Wind war heute zwar schwächer; aber die See ging in Folge der gestrigen Windstöße noch hoch, und die *Fallas* stampfte zuweilen sehr stark: man schrieb dieses vorzüglich ihrem zu kurzen Bau und ihrem hohen Takelwerke zu. Es war trotz des heitern Wetters den ganzen Tag über so kalt, daß wir nicht glaubten, uns im hohen Sommer zu befinden. Man bemerkte heute von Zeit zu Zeit ganz sonderbare Bewegungen im Meere, wie Wallungen, auch veränderte sich die blaue Farbe der See in eine grüne, so daß wir entweder auf den Zusammenfluß von Strömungen oder auf die Nähe von Bänken schlossen.

Den 12. Juli sahen wir früh sechs große Nordkaper, von welchen ein jeder wenigstens 30 Fufs lang war, um das Schiff herumschwimmen. Sie spritzten das Wasser, gleich Fontainen, aus ihren Nasenlöchern heraus. Das war für mich ein neues und angenehmes Schauspiel. Kurz darauf bekamen wir aber ein ernstes Schauspiel zu sehen. Ein Matrose hatte mehreren Schiffsjungen allerlei widernatürliche Zumuthungen gemacht, welche von diesen nicht allein verworfen, sondern auch angezeigt waren. Der Matrose

erhielt dafür 150 aufgezählt. Dieser Gesell war schon früher auf einer unserer Fregatten im mittelländischen Meere wegen solcher Laster bekannt gewesen. Er war desertirt und ein Türke geworden. Er hatte in *Tunis* Dienste genommen, war von dort wieder fortgelaufen, war nach Holland zurück gekommen, und unter einem andern Namen auf einem andern Schiffe wieder in Dienst getreten; endlich war er in *Vliesingen* als Deserteur erkannt, abgestraft und auf die *Pallas* abgegeben worden. Das Wetter wurde gegen Mittag wieder sehr neblig, und der Wind blies uns aus Südwesten gerade entgegen. Breite  $44^{\circ} 0' 57''$ ; Länge  $57^{\circ} 46' 43''$ . Wir näherten uns immer mehr dem gefährlichen *Sable island*. Um dasselbe während der Nacht zu vermeiden, wurde gegen Abend der Cours nach Süden gerichtet. Die Unglücksfälle an der Küste von *Nora Scotia* und vorzüglich am *Sable island* müssen öfters Statt finden, da man auf dieser Insel Hüften gebaut hat, um den Schiffbrüchigen für den ersten Augenblick ein Obdach zu verschaffen.

Den 13. Juli hatten wir fast den ganzen Tag starken Nebel, der an dem Tauwerk der *Pallas* sich verdichtete und als Regen auf das Verdeck fiel: es wurde so naß, daß man kaum gehen konnte. Der Wind wehete aus West-Süd-West, gerade von *Boston* her uns entgegen, und zuweilen ziemlich stark, so daß das Schiff viele Bewegung hatte. Wegen des ungünstigen Windes mußten wir laviren, und richteten, um im Nebel das wiederholt erwähnte *Sable island* zu vermeiden, unsern Lauf so viel als möglich südlich. Breite  $43^{\circ} 54' 39''$ ; Länge  $58^{\circ} 46' 34''$ .

Den 14. Juli. Wir sahen früh einen Carhelot mit einem weißen Kopfe, der große Wasserstrahlen ausspritzte; seine Länge konnten wir nicht erkennen, da er sich nie ganz außer dem Wasser zeigte, und schnell vorüberschwamm. Der Nebel mit Regen vermischt, war uns sehr lästig. Gegen Mittag hellte sich das Wetter für eine kurze Zeit auf, und wir erblickten eine Brigg, wie es schien, auf demselben Wege, den wir machten. Der Wind blies uns fortwährend gerade entgegen; wir mußten den ganzen Tag laviren. Unsere heutige Breite betrug  $34^{\circ} 1' 0''$  und unsere Länge  $59^{\circ} 10' 52''$ . Gegen Abend hatten wir wieder helleres Wetter und faßten die Hoffnung, daß der Wind und das Wetter uns morgen günstiger sein würden. Der beständige Nebel hatte durch das ganze Schiff eine große Feuchtigkeit verbreitet, die Alles durchdrang, alle Kleidungsstücke feucht machte, und Ursache war, daß fast nichts von Schimmel und Moder frei blieb. Ein höchst widri-

ger Geruch im ganzen Schiffe war die Folge, und Niemand fand seine Lage comfortable. Man hob die Schuld dieses Uebels darauf, daß das Schiff im Winter gebaut worden.

Den 15. Juli. Wir hatten des contrairen Windes wegen südlich gesteuert, und waren wieder in eine der östlich führenden Strömungen des Meeres gerathen. Der Wind wurde sehr schwach und wir wurden zurückgetrieben. Die Beobachtungen ergaben eine Breite von  $43^{\circ} 46' 15''$  und eine Länge von  $59^{\circ} 9' 37''$ . Der modrige Geruch hatte in unserer Cajüte so überhand genommen, daß die Schränke aufgemacht und gelüftet werden mußten. Wir fanden den Schimmel an fast allen Büchern und Kleidungsstücken auf eine schreckliche Art angeschossen, besonders an den Stiefeln. Das Wetter hellte sich auf, und wir hatten bei einer völligen Windstille eine sehr warme Luft. Die See war ruhig und das Schiff bewegte sich so wenig, als wenn es im Hafen läge. Gegen Abend endlich erhob sich, wiewohl Anfangs sehr schwach, ein Ostwind, der, wenn er fortgefahren wäre, uns bald nach *Boston* gebracht haben würde. Beim Sonnenuntergange freute ich mich über den äußerst schönen Anblick des Himmels. Er war fast dunkelblau; und die goldgelben Federwolken sahen auf diesem Blau fast grün aus. Endlich wurde der ganze Himmel rosenroth, und das Meer nahm eine Goldfarbe an. Hätte Jemand diese Scene zu malen vermocht; gewiß, Personen, die nie zur See gewesen sind, würden nicht glauben, daß die Natur solche Erscheinungen darbiete! Wegen des Kreuzens in der Nähe des ewigen *Sable island's* wurde das Senkblei mehrmals ausgeworfen, und zweimal fanden wir Sandgrund.

Am 16. Juli war der Wind nordöstlich, und trieb uns gut vorwärts. Zwei Tage solchen Wind, und wir würden an dem Ort unserer Bestimmung gewesen sein! Die Breite war  $43^{\circ} 23' 18''$ ; die Länge  $60^{\circ} 6' 25''$ . Früh Nebel; gegen Mittag Sonnenschein und sehr warmes Wetter; Nachmittags fielen die Barometer, und Abends hatten wir Regen. Dennoch behielten wir günstigen Wind und liefen Abends 8 Knoten, wobei, so wie gestern, das Schiff fast keine Bewegung hatte. Gegen 10 Uhr Abends begegneten wir einem, aus *Boston* kommenden Schooner, fuhren aber so schnell an ihm vorüber, daß wir kaum einige Worte miteinander wechseln konnten. Heute waren es bereits 4 Wochen, daß wir *Falmouth* verlassen hatten.

Den 17. Juli. Der Wind, abermals westlich, war während der Nacht sehr heftig gewesen; auch hatten wir ein Gewitter gehabt,

das ich jedoch verschlafen hatte. Wir sprachen Vormittags das Schiff *Schuytkill* von *New-York*, Schiffer *Nicholls*, das mit 130 irländischen Emigranten von *Cork* in Irland kam und bereits 42 Tage in See gewesen war. Es befand sich in Noth aus Mangel an Wasser. Seit mehreren Tagen hatte jeder Passagier nur  $\frac{1}{4}$  Flasche Wasser auf 24 Stunden erhalten. Wir waren reichlich mit Wasser versehen; also halfen wir mit mehreren Fässern aus. Das Schiff liefs dieselben durch eine Schaluppe abholen. Der amerikanische Steuermann, der mit dieser Schaluppe gekommen war, konnte uns die Lage der armen Reisenden nicht schrecklich genug beschreiben. Unter ihnen, sagte er, wären viele Weiber und Kinder, und von den Letzteren mehrere krank. Er fragte, ob wir ihnen keinen *Arrowroot* schicken könnten. Leider hatten wir keinen an Bord. Wir schickten ihnen aber Wein und Zucker; und ich fügte von meiner conservirten englischen Milch und von meinen Suppen hinzu, um zur Labung dieser armen Geschöpfe auch das Weinige beizutragen \*). Es rührte uns tief, als wir das Jubelgeschrei der unglücklichen Reisenden hörten, da sie ihre Schaluppe mit Provisionen von unserm Schiff ankommen sahen. Wäre dieses Schiff uns nicht begegnet, so hätte es irgend einen Hafen von *Nora Scotia* aufsuchen müssen. Es schien sehr alt zu sein; seine Maste und Segel waren in einem schlechten Zustand; und dieses erklärte, warum es, da sein Weg doch kürzer war, als der unsrige, 13 Tage länger als wir in See gewesen war. Der Steuermann war sehr erkenntlich: er gab uns die Adresse seines Patrons in *New-York*, und sagte, daß er sich bestreben würde, wenn wir in jene Stadt kämen, uns seine Dankbarkeit zu bezeigen. Unsere heutige Mittagsbreite betrug  $43^{\circ} 13' 32''$  und unsere Länge  $62^{\circ} 42' 10''$ . Damit wir die Gewohnheit des Nebels nicht verlören, erhob sich Nachmittags wieder ein sehr anschaulicher Dunst. Dabei wurde der Westwind immer heftiger, so daß in den Marssegeln zwei Risse genommen werden mußten. Durch den dichten Nebel war es so glatt auf dem Verdecke geworden, daß man sich kaum aufrecht erhalten konnte. Wir mußten wiederum laviren, um die gefährliche Küste von *Nora Scotia* zu vermeiden, die wir im Nebel, zu-

\*) In *New-York* erfuhr ich später, der Schiffer *Nicholls* habe den armen Irländern Nichts von diesen Provisionen gegeben, und sie selbst aufgezehrt. Er wurde auch wegen der vielen Klagen, welche die Passagiere gegen ihn unbrachten, von seinem Rheeder seines Dienstes entlassen.



mal mit einbrechender Nacht, nicht zu erkennen im Stande waren. Wir wendeten uns links, wo der *Gulfstream* auch keine angenehme Nachbarschaft gewährte. Auf die Nähe desselben schloß man aus den Klumpen grasartiges *Mooses*, das wir auf der Oberfläche der See schwimmen sahen.

Den 18. Juli. Sehr schönes Wetter; leider aber beständiger und mitunter sehr heftiger Westwind. Wir mußten fast den ganzen Tag mit 2 Rissen in den Marssegeln schiffen und dabei beständig laviren, um nur nicht wieder zurückgetrieben zu werden. Die Mittagsbeobachtungen zeigten eine Breite von  $43^{\circ} 24' 42''$  und eine Länge von  $63^{\circ} 7' 57''$ .

Am 19. Juli. Nachmittags drehte sich der Wind und wurde so günstig, daß wir nicht mehr zu laviren brauchten, sondern unsern Lauf wieder auf *Boston* richten konnten. Aber wir fuhren kaum einen Knoten in der Stunde. Breite  $42^{\circ} 37' 33''$ ; Länge  $63^{\circ} 47' 4''$ . Gegen Mittag sprachen wir das Schiff *Legatus* von *Sunderland*, das gestern Mittags *St. John* in *New-Brunswic* verlassen hatte, und nach England, mit Holz beladen, zurückkehrte. Es schien sich in einem sehr guten Zustande zu befinden, und sah neu und äusserst reinlich aus. Wir bemerkten wieder viele Braunfische, und einen großen Hai, nach welchem jedoch eine Angel vergebens ausgeworfen wurde. Alle Tage hatten wir die kleinen Seevögel, Malaviten genannt, um unser Schiff herumfliegen sehen; heute setzte sich eine auf die Segelstange vom Besanmast. Wir schlossen auf die Nähe von Land, und wirklich befanden wir uns gegen Mittag nur 15 Seemeilen vom *Cap Sable*, der südwestlichen Spitze von *Nora Scotia*. Das Wetter war den ganzen Tag über ziemlich hell.

Den 20. Juli. Der Wind war Vormittags günstig, aber sehr schwach; und gegen Mittag drehte er sich wieder nach Westen, so daß der kleine Strahl von Hoffnung, der uns erschienen war, nur zu bald wieder verschwand. Breite  $43^{\circ} 3' 9''$ ; Länge  $64^{\circ} 37' 28''$ . Es war berechnet worden, daß wir gegen 4 Uhr Nachmittags das *Cap Sable* sehen würden. Wir freuten uns herzlich; denn nach so langem Herumschwanken wird die Sehnsucht nach Land sehr groß. Leider wurden wir durch einen eintretenden Nebel getäuscht, der an Dichtigkeit keinem der starken Nebel nachstand, die uns seit 2 Wochen verfolgt hatten. Der Wind wurde so schwach, daß unser Schiff während einer halben Stunde dem Strome nachgab, und sich mit der Spitze östlich drehte. Endlich gegen Abend ward er wieder besser und trieb uns auf den rechten Weg zurück. Zugleich

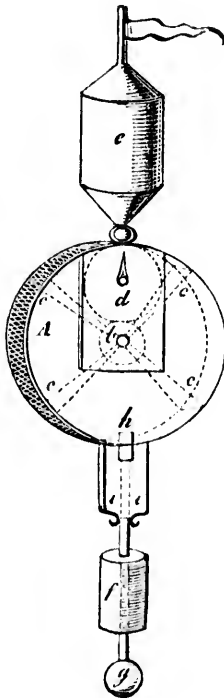
hatten wir Donner und Blitz; ersterer jedoch entfernt und ziemlich schwach. Bevor der Nebel uns überfiel, sahen wir in unserer Nähe einen Schooner und in weiterer Entfernung drei andere grössere Schiffe; unter ihnen einen Dreimaster. An dieser Menge von Schiffen erkannten wir, daß wir uns Gottlob einer bewohnten Küste näherten.

Den 21. Juli. Der Nebel dauerte fast den ganzen Tag fort, und artete oft in Regen aus; der Wind war im Ganzen nicht ungünstig; früh ziemlich stark, Nachmittags schwächer; die See unruhig. Seit 3 Tagen hatten wir die Sonne nicht gesehen, und die gewöhnlichen Beobachtungen mit den Sextanten hatten nicht vorgenommen werden können. Deshwegen wurde die Höhe nur nach dem Compaß und dem *Logg*, was sehr unsicher ist, bestimmt; und nach dieser Bestimmung betrug unsere heutige Breite  $42^{\circ} 58' 21''$  und die Länge  $66^{\circ} 6' 0''$ . Wir hatten endlich die Küste von *Nova Scotia*, und vorzüglich das wegen seiner Sandbänke gefährliche *Cap Sable* im Rücken. Das Senkblei, oft ausgeworfen, zeigte meistens auf 40 Faden Grund, gewöhnlich Sand mit kleinen gelblichen Steinen, einmal mit Muscheln, auch einmal mit Schwämmen, ordentlichen Waschwämmen. Wir waren über die *la Hare Bank* gefahren, und kamen nun in die Bai von *Massachusetts*. Unsern Lauf richteten wir auf *Cape Cod*, *Cabeljan-Cap*, bei *Boston*, und kamen nach der *George Bank*, welche sich, von diesem Cap aus, weit östlich in die See erstreckt. Gegen 6 Uhr Abends, wo der Nebel sich auf eine kurze Zeit vertheilte, erblickten wir nicht weit von uns einen mit Fischen beschäftigten Schooner. Wir schickten eine Schaluppe zu denselben, mit einem Offizier, um Fische zu kaufen. Der Schooner war von *Cape Cod* ausgelaufen und beschäftigte sich, neben andern Schiffen, seit 8 Tagen mit dem auf dieser Bank äußerst ergiebigen Fange der Cabeljane und Elbotte. Für einen Piaster (Dollar) und ein Paar Flaschen Geneser schickte er uns so viele Fische, daß unser ganzes Schiffspersonal auf mehrere Tage davon zu essen hatte. Unter den Elbots befand sich einer, der über 2 niederländische Ellen — *mètres* — lang, und 70 Zoll — *centimètres* — dick war. Ich bewunderte diesen colossalen Elbot, hörte aber, daß man zuweilen dreimal größere fange. Die Art von fischen ist hier dieselbe, wie die der Franzosen auf der Bank von *Terrencure*, von welcher ich früher gesprochen habe. Der Nebel ward Abends wieder äußerst dicht, und während der Nacht hatten wir starkes Wetterleuchten. Der Wind war äußerst unbeständig; wir konnten nur wenige Segel gebrauchen; und da

wir uns Sandbänken und verborgenen Klippen naheten, und keinen der himmlischen Körper, nach welchen die Seeleute ihren Cours richten, sehen konnten, so befanden wir uns allerdings in einer etwas kritischen Lage. Diese kritische Lage dauerte den folgenden Tag, den 22. Juli, fort. Der Nebel nahm eher zu, als ab; die Sonne kam kein einziges Mal zum Vorschein. Der Wind wehete glücklicherweise nur schwach, und trieb uns in der guten Richtung. An vielem herumschwimmenden Seegrase sahen wir, daß wir uns der Küste näherten. Dieses Seegras hat solche mit einer weißen Gallerte gefüllte Knollen, wie das Seegras an der holländischen Küste; an dieselben hatten sich viele Muscheln mit einer sehr dünnen und weißlichen Schale angesetzt. Früh hatten wir eine auf-fällende drückende Gewitterluft, die jedoch nicht lange anhielt; auch hörten wir stark donnern, wiewohl auf eine große Entfernung. Nach dem *gegisslen bestek* betrug unsere Breite  $43^{\circ} 10' 54''$  und unsere Länge  $67^{\circ} 21' 8''$ .

Da fast kein Wind wehete, und die See sich sehr ruhig zeigte, so stellte Capt. Ryk gegen Mittag einige Experimente mit dem *Bathometer* an, wie ihm von unserm Gouvernement befohlen war. Dieses Instrument ist von einem Arzt in *Delft*, Namens *Stiprian Luiscins*, der sich in seinem Fach eines sehr guten Rufes erfreuen soll, erfunden worden. Für die an unserm Bord befindlichen Exemplare hatte das Gouvernement 1000 Fl. bezahlt. Das Instrument soll dazu dienen, die Tiefe des Meeres zu messen, da, wo das Senkblei nicht mehr zureicht.

Es besteht, wie die Skizze zeigt, aus 2 parallel über einander liegenden messingenen Scheiben, die ungefähr 3 *décimètres* im Durchmesser haben, von einander 3 *centimètres* entfernt sind, und die Maschine *A* bilden. Zwischen den Scheiben um die Axe *b* drehen sich 4 Flügel *c*, welche ein Räderwerk mit einem Weiser in dem Kasten *d* dergestalt in Bewegung setzen können, daß der Weiser anzeigt, wie oft sich die Flügel um ihre Axe gedreht haben. Der Rand der Maschine, der beide Scheiben mit einander verbindet, besteht zu einem Drittheil aus einem Drahtgitter, welches das Wasser schief auf die Flügel fallen läßt, und zu zwei Drittheilen aus einem festen Messingblech. Die Maschine hängt an einer Boje *e*. Das Ganze (Boje *e* und Maschine *A*) ist spezifisch leichter, als das Wasser. Durch das hinzugefügte bleierne Gewicht *f* wird es aber zum Sinken gebracht. Nun ist die Idee des Erfinders folgende. Die Maschine wird ins Wasser gesenkt. Das Gewicht *f*, durch welches ein Stab gehet, an dem die hölzerne Kugel *g* befestiget ist,



zieht dieselbe auf den Meeresgrund. Das Wasser, welches in das Innere der Maschine eindringt, setzt die Flügel *c* in Bewegung. Die Flügel drehen ihrer Seite das bei *d* befindliche Räderwerk und den Weiser. Wenn nun die Kugel *g* den Grund des Meeres berührt, so stößt sie vermittelst des Stabes, an welchem sie hängt, auf den Pflock *h*. Dieser wird dadurch in die Maschine hinauf geschoben, hemmt wie ein Riegel die Bewegung der Flügel, und drückt zugleich auf 2 Federn, die sich bei *i* öffnen. Dadurch trennen sich das bleierne Gewicht *f*, die Kugel *g*, und der bis an den Pflock *h* reichende Stab von der übrigen Maschine, und bleiben auf dem Grunde des Meeres liegen; die Maschine hingegen kommt wieder auf die Oberfläche des Meeres herauf. An der über der

Boje angebrachten kleinen Flagge erkennt man, wo die Maschine heraufsteigt. An dem, in dem Kistchen *d* befindlichen Weiser kann man lesen, wie oft das Rad sich umgedreht hat; und hieraus ist die Tiefe des Meeres zu berechnen.

Leider entsprach das Resultat der Experimente keineswegs der Erwartung, die man sich gemacht hatte. Die *Pallas* hatte zweierlei Bojen zu diesen Versuchen bekommen; hohle von Messingblech und volle von Korkholz, mit kupfernen Reifen festgehalten. Auf eine Tiefe von 30 Faden war der Druck des Wassers so stark, daß er beim ersten Versuch die messingene Boje gänzlich zerquetschte. Auf eine Tiefe von 100 Faden wurde dann ein anderer Versuch mit der korkenen Boje angestellt, und an diese aus Vorsicht, um die Maschine nicht zu verlieren, ein Tau befestiget, an dem man sie, wie ein Senkblei, in das Wasser hinabgleiten liefs. Die Maschine kam zwar wieder herauf; jedoch war die Boje durch den Druck des Wassers sehr verletzt; ganze Stücken Kork waren herausgerissen, und die Oelfarbe, mit der sie bestrichen war, sehr beschädigt. Der Pflock *h*, anstatt sich als Riegel vorzuschieben, war herausgesprungen, und das Rad aus seiner Axe gefallen. Wenn man, nach des Erfinders Angabe, die Maschine, ohne sie an einem Tau zu befestigen, in das Wasser liefs, so würde es sehr schwer sein, die Boje wiederzufinden. In der Tiefe des Meeres finden gewöhnlich Strömungen Statt; ohne Zweifel würde die Boje, die eine bedeutende Zeit braucht, um wieder empor zu steigen, durch diese Strömungen sehr weit hinweggetrieben werden. Inzwischen hat aber auch das Schiff seine Stellung verändert. Um so mehr müßte man wohl auf die Hoffnung Verzicht leisten, die Boje und den Kasten wieder zu Gesicht zu bekommen. Mit Bedauern sahen wir, daß der *Bathometer*, dessen Erfindung dem Genie des Herrn *Stiprian* übrigens Ehre macht, der Erwartung nicht entsprach. Von uns ward auch heute das gewöhnliche Senkblei fast alle halbe Stunden ausgeworfen; und nach der Tiefe des Meeres, und nach den Proben des Grundes, die das Senkblei mit heraufbrachte, orientirte man sich auf der Charte. Um bei dem dichten Nebel, der so stark war, daß man vom Besansmast kaum die am Fockmast stehenden Menschen erkennen konnte, Unglücksfällen vorzubeugen, wurde Abends oft an die Glocke geschlagen. Daß wir nicht allein hier waren, bewies der Schall eines Hornes, der durch den Nebel zu uns herüber tönte.

Den 23. Juli. Seit wir *Falmouth* verlassen hatten, waren schon 5 Wochen vergangen. Gegen Mittag kam die Sonne zum Vor-

schein. Unsere Herren Offiziere benutzten diesen Augenblick, um Beobachtungen mit dem Sextanten zu machen, und unsere Stellung zu verificiren. Nach diesen Beobachtungen betrug unsere Breite  $42^{\circ} 44' 35''$ , unsere Länge  $68^{\circ} 12' 30''$ ; und man fand, daß die *gegissden besteks* richtig gewesen waren. Wir sahen heute mehrere Schooner, und sprachen einen Fischer von *Marblehead* bei *Boston*, der 4 Monat in See gewesen war, und eine große Ladung gesalzener Fische mit nach Hause nahm. Der Wind, der den ganzen Tag über nur schwach, für uns aber in einer guten Richtung gewehet hatte, wurde gegen Abend so stark, daß wir über 9 Knoten liefen. Leider erhob sich Abends auch wieder ein dichter und feuchter Nebel, der Alles durchdrang und alle Aussicht hinderte. Man mußte also wieder seine Zuflucht zum Senkblei nehmen, das uns spät Abends blauen Schlamm heraufbrachte, zum Beweise, daß wir uns in der Nähe des Landes in der Bai von *Massachusetts* befanden. Ein großer Haifisch schwamm heute lange um unser Schiff herum. Die Seeleute sehen das nicht gern, weil sie bald einen Todten an Bord zu haben fürchten. Der Hai muß in dieser fischreichen Gegend des Meeres viele Bente antreffen; denn er war nicht zu bewegen, ein *delicates* Stück Speck, das wir ihm an der Angel präsentirten, anzunehmen.

Der 24. Juli war ein Sonntag. Das Wetter hellte sich auf; es wurde ziemlich warm. Während der Nacht hatten wir Gegenwind gehabt; gegen Morgen ward er uns aber günstig. Inzwischen waren wir in eine der Strömungen gerathen, die an dieser Küste so häufig sind, und die uns gegen Norden trieb. Vormittags halb 12 Uhr endlich, als ich gerade in der Cajüte mit Schreiben beschäftigt war, hörte ich die Glocke zu einem außerordentlichen *oorlam* \*) schlagen. Ich errieth sogleich, daß man Land sähe. In demselben Augenblicke bestätigte Freund *Tromp*, der, so wie ich, an unserm Bord das meiste Interesse hatte, bald ans Land zu kommen, diese schöne Vermuthung. Ich eilte aufs Verdeck und erblickte gegen Westen mit meinem guten Fernrohr einen blauen Strich, der, je mehr wir uns näherten, desto deutlicher hervortrat. Wir erkannten eine weiße Küste mit Bäumen bewachsen, und entdeckten außer mehreren Häusern zwei Leuchthürme. Es war dieses *Cape Anne*, nördlich von *Boston* gelegen. Die Lootsenflagge wurde aufgezogen und zu zwei verschiedenen Malen eine

\*) Außerordentliche Antheilung von geistigen Getränken an die Schiffs-mannschaft.

Kanone gelöst, um einen Lootsen zu rufen: es liefs sich jedoch keiner blicken. Während dieser Zeit zog vom Lande her ein schweres Gewitter auf, das einen gewaltigen Regengufs und einige tüchtige Schläge brachte. Einer dieser Schläge fiel dicht vor dem Schiff ins Meer und hätte den Schiffer \*) beinahe erschlagen. Nach einer guten halben Stunde war indefs Alles vorüber. Obgleich das Gewitter nicht lange dauerte, so war es doch äufserst heftig gewesen, und der Blitzableiter, so wie die Feuerspritze, waren auf jeden möglichen Fall in Bereitschaft gebracht. Die See war dabei nicht außerordentlich bewegt. Nach dem Gewitter hatten wir heiteres und sehr schönes Wetter, auch ziemlich günstigen Wind. Gegen 6 Uhr Abends kam endlich aus *Gloucester* bei *Cape Anne* ein Lootse an Bord, um uns nach *Boston* zu geleiten. Es war ein schlechter Landmann, ziemlich bejahrt und sehr gesprächig. Er erzählte uns von einem großen Brande, der vor 4 bis 5 Wochen in *Boston* Statt gehabt hätte: über 50 zum Theil sehr schöne Häuser wären abgebrannt. Auch erzählte er, dafs am 17. Juni, dem 50jährigen Jahrestage der Schlacht bei *Bunkerhill*, der *General Lafayette* in *Boston* gewesen sei, um dieses Jubiläum an Ort und Stelle zu feiern. Ein neuer Beweggrund für mich, die viele in Holland und England verlorne Zeit zu bedauern! Hinter einem kleinen Hügel sahen wir die 4 Kirchen und Thürme der Stadt *Gloucester*, die sich größtes Theils vom Fischfange nähret, und etwa 11,000 Einwohner hat. Meine liebe Vaterstadt Weimar hat 2 Kirchen, und diese sind für die Bedürfnisse meiner Landsleute mehr als zureichend. Nehme ich dieses zum Mafsstabe der Frömmigkeit, so mufs hier in den Vereinten Staaten eine große Religiosität herrschen, da man für 11,000 Einwohner 4 Kirchen braucht. Die Verschiedenheit der Secten macht aber wahrscheinlich so viele Kirchen nothwendig. Denn es finden sich hier Presbyterianer, Unitarier, Episcopalen und Methodisten. Uebrigens fiel mir bei dieser Frömmigkeit, die sich im Bau vieler Kirchen äußert, eine Maxime der Wechabitzen ein, die *Aly Bey el Abassi* in seinen Reisen citirt: „Ist Dein Nachbar Einmal am Grabe des Propheten gewesen, so hüte Dich vor ihm; hat er aber die Pilgerschaft zwei Male vollbracht, so siehe Dich nach einer andern Wohnung um.“

Die heutige Mittagsbeobachtungen ergaben eine Breite von 42° 38' 15" und eine Länge von 70° 15' 48". Wegen des schwachen Windes näherten wir uns sehr langsam unsrer Bestimmung,

---

\*) Erster Unter Offizier auf einem Kriegsschiff.

und hatten Muße, die Küste zu betrachten, auf welcher wir vieles Holz, zum Theil Tannenholz, erblickten. Das Ufer schien sandig zu sein, und ich sah mehrere den römischen Pinien ähnliche Bäume. Die Sonne ging sehr schön unter, und auf den lieblichen Abend folgte eine mondhele, sehr warme Nacht; die erste seit *Falmouth*. Ich hielt mich bis 12 Uhr meistens auf dem Verdeck auf und beobachtete die Leuchthürme von *Cape Anne*, wo 2 stehen, von *Salem* und in der Ferne von *Boston*, dessen Licht sich dreht, und deswegen für uns in jeder Minute nur 20 Secunden sichtbar war. Ich hörte, daß *Salem* eine sehr blühende Handelsstadt sei, die *Boston* vielen Abbruch thue, und gegen 80 Schiffe in See habe, von welchen mehrere mit Ostindien und China Handel treiben; ich hörte auch, daß es bei *Cape Anne* viele Klapperschlangen gäbe.

Den 25. Juli. Völlige Windstille und große Schwüle. Die Pallas war während der Nacht südlich von der Bai von *Boston* getrieben worden. An der ziemlich waldigen Küste bemerkte man zwei kleine Oerter, hier Städte genannt, *Scituate* und *Konohasset*. Der letzte liegt in einer kleinen Bucht; der erste scheint gegen 40 Häuser zu enthalten und hat 2 Kirchen. Gegen 3 Uhr Nachmittags erhob sich ein geringer Wind. Wir benutzten denselben, um nach dem Leuchthurme von *Boston* zu steuern, und diese Stadt, wo möglich, heute noch zu erreichen. Der Leuchthurm liegt an einer felsigen Insel am Eingange der Bai von *Boston*, und ist noch 9 englische Meilen von dieser Stadt entfernt. In der Bai liegen ungefähr 20 Inseln. Nach langem Laviren bekamen wir die Inseln mit dem Thurme hinter uns, und da der Wind uns wieder entgegen trat, so mußten wir in dem Archipel abermals laviren, um die Inseln zu umschiffen. Bei dem kurzen Wenden um eine derselben wäre die Pallas beinahe auf den Grund gestofsen, und es bedurfte des kalten Blutes vom Capt. *Ryk*, um uns durch ein sehr schnelles Drehen aus dieser gefährlichen Lage zu reifen. Indefs mußten wir in der Nähe einer Insel, die *long island* heißt, von Neuem einen Anker auswerfen, um die Nacht über hier zu bleiben. Dieses geschah gegen 7 Uhr Abends; wir waren noch gegen 7 englische Meilen von *Boston* entfernt. Von unserm Ankerplatz aus hatten wir eine schöne Aussicht auf den Archipel und auf die Stadt, die wir auf einer Anhöhe über mehrere Inseln hinweg erblickten. Eine hohe Kuppel schien der höchste Punct der Stadt zu sein. Auf einer der vor uns liegenden Inseln sahen wir das Fort *Independence*; auf *long island* ein Haus mit einem Leuchthürmchen und einer Semaphore, um die Signale zu wiederholen, die vom großen



Leuchthurm aus, auf welchem ein Flaggenstab steht, gegeben werden. Auf der Insel *Naugasket* sahen wir ein Dorf gleiches Namens zwischen zwei Hügelu liegen; auf den andern Inseln standen nur einzelne Häuser, meistens hölzerno mit Schindeln gedeckt. Der Grund der Inseln ist theils felsig, theils besteht er aus großen Geschieben, auf welchen Thonerde ruhet. Auf zwei Plätzen, wo gefährliche Felsen sind, hat man Pyramiden aufgerichtet, die den Seefahrern als Merkmal und als Warnung dienen. Diese Bai soll, wie der Lootse uns versicherte, von Haifischen wimmeln. Als wir den Anker ausgeworfen hatten, näherte sich uns ein sehr eleganter Schooner, auf dem die Gesundheitsbeamten sich befanden. Sie erkundigten sich mit vieler Höflichkeit nach dem Namen des Schiffes und nach unsrer vollbrachten Reise; und als sie nach der Stadt zurückfuhren, hatten sie die Aufmerksamkeit, sich zu erbieten, diejenigen, die ans Land steigen wollten, auf ihrem Schiffe mitzunehmen. Diese Höflichkeit machte auf uns einen sehr guten Eindruck. Wir betrachteten sie als ein gutes Omen für unsre Aufnahme in diesem Lande, nach welchem wir, ohne es zu kennen, ein gewisses Heimweh fühlten.

An 26. Juli wurden wir früh gegen 4 Uhr durch das Aufwinden des Ankers aus dem Schlafe geweckt. Ich freute mich sehr, weil ich endlich unsrer Reise ein Ende sah. Leider ward aber unsre Geduld noch Einmal auf eine harte Probe gestellt; denn der Wind setzte sich uns noch Einmal entgegen, und nachdem wir eine halbe Stunde fort hatten, mußte der Anker abermals ausgeworfen werden. Da es nun schien, als würde es vor Abende nicht weiter gehen: so bestieg ich mit Capt. *Ryk* und Freund *Tromp* eine Schaluppe, um nach *Boston* zu fahren. Die Stadt schien näher zu liegen, als es der Fall war. Um 8 Uhr verließen wir die *Pallas*, — es war der 37. Tag, den ich mich an ihrem Bord befand —, und steuerten zwischen den Inseln hindurch, ließen das *Fort Independence* zur Linken liegen, und zur Rechten *Governors island*, ebenfalls mit einem Fort. So näherten wir uns endlich *Boston*, dieser Wiege der amerikanischen Freiheit. Die Stadt, die sich auf einer Halbinsel kegelförmig erhebt, gewährte einen schönen Anblick. Wir wußten nicht recht, wo wir ans Land steigen sollten; also fuhren wir längs des Ufers hin, wo wir gute Quais vermiften, aber sehr viele Schiffe antrafen, die mit Aus- und Einladen beschäftigt waren. An einem langen Pier, *the long wharf* genannt, fanden wir eine Treppe, und stiegen ans Land. Es war früh 10 Uhr, als ich meinen Fuß in Amerika auf ein breites Stück

Granit setzte! Es ist unmöglich, das Gefühl zu beschreiben, das mich in diesem Augenblicke durchdrang. Bisher hatten zwei Momente in meinem Leben eine schöne Erinnerung hinterlassen: der erste, als ich, 17 Jahr alt, nach der Schlacht bei Wagram das Kreuz der Ehrenlegion erhielt; der andere, als mein Sohn Wilhelm mir geboren war. Meine Ankunft in Nord-Amerika, in dem Lande, das zu sehen von Jugend an mein heißer Wunsch gewesen war, wird mir eine dritte schöne Erinnerung bleiben für mein ganzes Leben!

---

## IV.

### Aufenthalt in *Boston*.

Vom 26. Juli bis 9. August 1825.

---

Sogleich nach unsrer Ankunft erkundigten wir uns nach dem Hause des holländischen Consuls *Manzoni*. Er war abwesend, und hatte seine Geschäfte einem hiesigen Mäkler Namens *Darter* übertragen. Ein Knabe führte uns längs des Piers an einem sehr langen, 4 Etagen hohen, von Backsteinen erbauten Magazine vorbei, das in der Mitte eine Kuppel hatte, auf welcher verschiedene Flaggen weheten: diese Flaggen correspondiren als Semaphore mit dem Semaphor auf *long island*. Hierauf gingen wir durch verschiedene breite, mit Trottoirs versehene und sehr lebhaftes Strassen. Auffallend waren uns Frachtkarren mit vier Ochsen und vorweg mit einem Pferde bespannt. Die Hitze war sehr groß: 92° Fahrenheit im Schatten. Man versicherte, vor einigen Tagen habe sie 100° betragen, und in *Boston* wären mehrere Menschen, die kaltes Wasser getrunken hätten, plötzlich todt niedergestürzt. Den Vice-Consul trafen wir auf seinem Comptoir. Unsere erste Frage war nach einem comfortablen Wirthshause. Der Consul hatte die Gefälligkeit, uns nach dem *Exchange Coffeehouse* zu bringen; und hier schlugen wir unser Hauptquartier auf. Kann war dieses geschehen, so ging ich zu einem Buchhändler, um einen Plan und eine Beschreibung von *Boston* zu kaufen. Ich fand aber weder das Eine, noch das Andere. Auf dem Rückwege kaufte ich einen Strohhut mit einer kolossalen Krempe, wie man sie hier trug. Nicht lange nachher erhielt ich einen Besuch von Herrn *Andrew Ritchie*, den ich vor 2 Jahren in England kennen gelernt hatte. Es freute mich sehr, diesen wackern Mann wiederzusehen, der hier in großem Ansehen stand und seit 1½ Jahren sich wieder verheirathet hatte mit der Tochter des Herrn *Otis*, eines hiesigen gleichfalls sehr angesehenen Einwohners, ehemaligen Senators der Republik und Chefs der Föderalisten-Partei. Ich dinirte, dem hiesigen Gebrauche

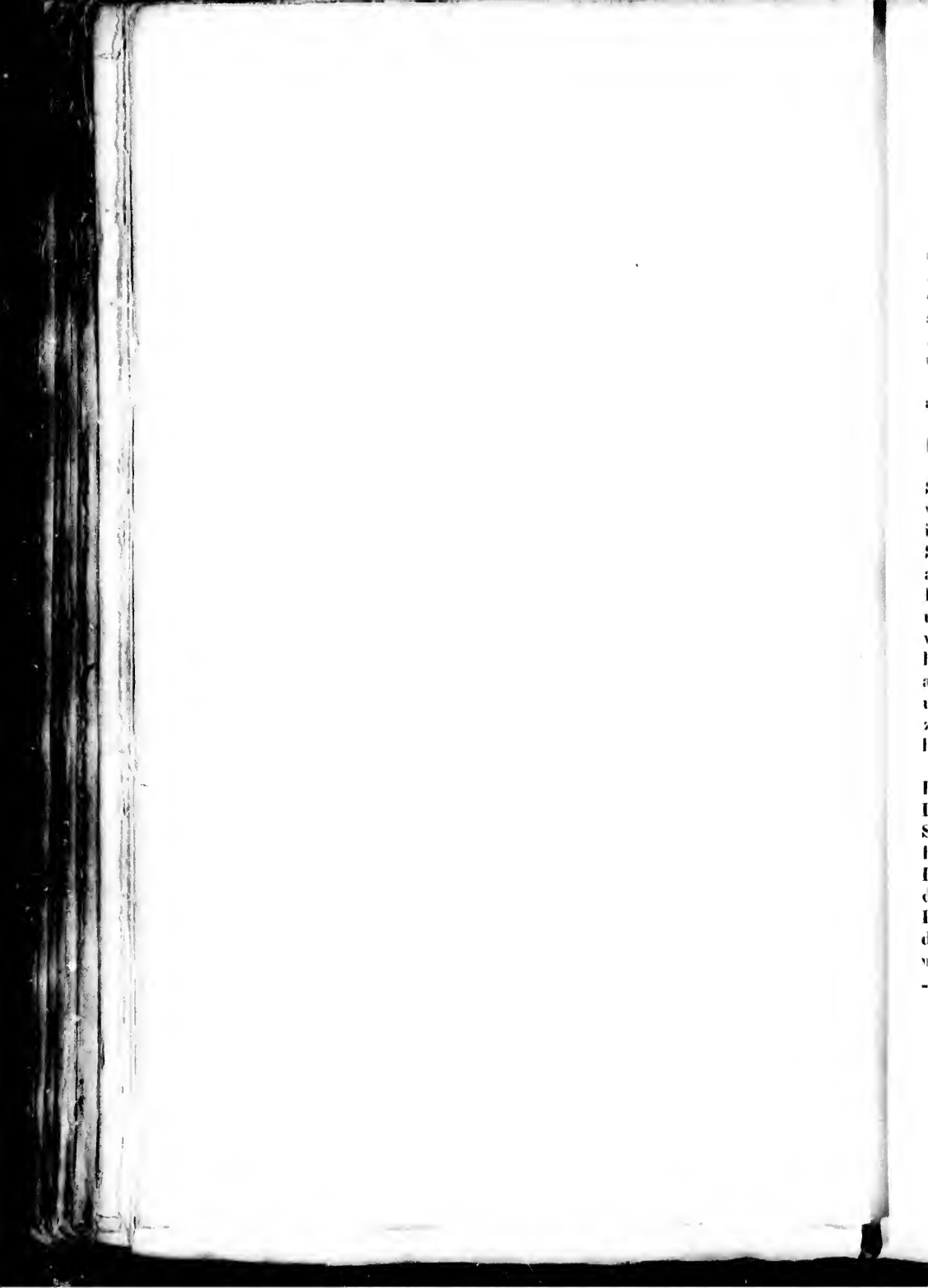
Lage von Boston.

Zu Seite 79.



- a Boston.
- b Charlestown mit dem Navygard.
- c South Boston.
- d Cambridge.
- e Charlesriver.
- f Governors island.
- g Fort Independence.
- h Lighthouse.
- i Bunkershill

ch dem  
nd, und  
r über-  
ehr lan-  
vorbei,  
e Flag-  
ore mit  
ch ver-  
straßen.  
vorweg  
Fahren-  
nabe sie  
ie kaltes  
en Vice-  
nge war  
die Ge-  
en; und  
esses ge-  
lan und  
eder das  
n Stroh-  
. Nicht  
Ritchie,  
s freute  
hier in  
eirathet  
falls sehr  
blik und  
brauche



gemäß um 2 Uhr an der Wirthstafel, an welcher man mir den Ehrenplatz neben dem Wirth, Herrn *Hamilton*, einräumte. Dieser war während des letzten Krieges Oberst bei den Freiwilligen gewesen, und hatte seinen Titel beibehalten. Ich fand an ihm einen höflichen Mann, wie ich denn überhaupt die Höflichkeit der Gäste, deren sich mehrere mit mir bekannt machten, nicht genug rühmen kann. Die Speisen waren sehr gut zubereitet, und wären sie auch minder gut gewesen, ich würde sie dennoch, da ich frische Provisionen so lange hatte entbehren müssen, mit dem größten Appetit verzehrt haben. So ging es mir auch mit dem Obst, das auffallend klein und schlecht war, und mir dennoch gut schmeckte. Wegen der ungeheuern Hitze, wie seit 20 Jahren keine Statt gefunden hatte, war alles Obst zu früh reif geworden. Der Wein ward in Kübeln mit Eis auf die Tafel gebracht, und in jedes Glas Bier ward ein Stück Eis gelegt, um das Getränk zu erfrischen.

In dem Wirthshause befindet sich unten neben dem großen Speisesaal ein gemeinschaftlicher Platz mit 2 Seitenzimmern, in welchem die Fremden, die Nichts zu thun haben, sich den Tag über aufhalten. An einem Büffet konnte man Wein, Limonade, Sodawasser u. s. w., Alles mit Eis, bekommen. Acht Zeitungen lagen auf einem großen Pulte befestigt. Diese Zeitungen haben alle das Format der englischen und sind größtes Theils mit mercantilschen und andern Ankündigungen angefüllt. Das Haus ist übrigens ganz wie ein englisches Gasthaus eingerichtet. Die Bedienung fand ich höflich und aufmerksam; schwarze und weiße Bedienten untereinander. Nach 4 Uhr kam Herr *Ritchie* mit seinem Schwiegervater und dessen Sohn, der vor Kurzem von seiner Reise nach Europa zurückgekommen war, um Herrn *Tromp* und mich in der Stadt hermnzuführen \*).

In einer der Hauptstraßen, *Cornhill*, finden sich viele elegante Läden. Ein neues Gebäude, für einen Zweig der amerikanischen Bank, hat eine einfache Fronte, 2 dorische Säulen, jede aus Einem Stück Granit, 18 Fuß hoch und beinahe 5 Fuß im Durchmesser. Im alten Rathhause wurden die ersten Volksversammlungen beim Beginne der amerikanischen Revolution gehalten. Ein großer Saal, der zur Versammlung der *Aldermen* dient, enthält ein lebensgroßes Portrait des großen *Washington*, von *Stuart* gemalt, und die Büste des alten Präsidenten *Adams*, Vaters des jetzigen. Die Büste ist mit einem Kranz von Sternen umgeben. Auf 4 Säulen sind die

---

\*) Man sehe das beiliegende Chärtchen.

Namen aller Männer eingegraben, welche während der Revolution sich um's Vaterland verdient gemacht haben. Unter dem Rathhause befindet sich der Fleisch- und Gemüsemarkt. Da aber dieser Platz mit Recht zu diesem Zwecke für unschicklich gehalten wurde, so baute man einen neuen Markt, nicht weit von einer der vielen Einbuchten der See, welche einen Hafen bildet. Der Magistrat hat damit begonnen, einen alten Pfuhl anfüllen zu lassen und ein langes Gebäude, dessen Erdgeschofs von Granit, und die drei anderen Stockwerke von Backsteinen sind, zu errichten, welches als Magazin an hiesige Kauffleute verkauft worden ist. Dieser Verkauf hat so viel eingebracht, dafs von dem Gewinne die neue Markthalle, parallel mit diesen Magazinen, ganz von Granit aufgeführt werden konnte. Sie ist 525 Fuß lang, 50 Fuß breit, und enthält, außer dem Erdgeschosse, nur eine Etage. Auf der andern Seite dieser Halle, und wiederum parallel mit derselben, wird eine neue Reihe von Magazinen, der ersten ähnlich, angelegt. Durch mehrere sehr elegante und breite Strafsen führte Herr *Ritchie* uns nach seinem, auf der öffentlichen Promenade, *beacon hill*, gelegenen Hause, einem der größten in *Boston*. Viele Häuser sind noch von Holz; neue Häuser müssen aber von Stein erbauet werden. Die meisten sind von Backsteinen; einige hat man roth gelassen, viele sind mit hellen Farben angestrichen. In den Erdgeschossen, und besonders bei den Läden, ist häufig Granit gebraucht, der 20 Meilen von *Boston* in großer Menge gebrochen wird. Die sogenannte Promenade besteht aus einer großen Wiese, känglich mit Bäumen bepflanzt, die sich den Berg hinunter bis an's Meer erstreckt. Auf dem höchsten Punkte des Hügels steht das Staatenhaus, oder das Capitol, mit einer großen, mit Kupfer gedeckten Kuppel. Das Haus ist von Backsteinen erbaut, und mit einer Façade von 10 gekuppelten Säulen geziert. Diese sind von Holz, und geben dem Ganzen ein etwas banfälliges Ansehen. Aus Herrn *Ritchie's* 4 Etagen hohem Hause hat man eine schöne und weite Aussicht. Das Haus ist reich und geschmackvoll meublirt, und mit einigen Gemälden geziert, die er von seinen Reisen mitgebracht hat; ich bemerkte unter denselben sehr gelungene Copien der *Madonna della sedia* von *Raphael*, einer andern *Madonna* von *Sassaferrato* und der Scene aus der Sündfluth von *Poussin*. Wir brachten den Abend bei Herrn *Ritchie* zu, und lernten seine junge Frau, ferner eine Miß *Poster* und die Wittve des Generals *Humphrey*, Adjutanten des Generals *Washington*, und ehemaligen Gesandten der V. St. in *Lissabon* und *Madrid*, kennen. Die Generalin

stammt aus einer englischen Familie, ist in *Lissabon* geboren und muß in ihrer Jugend sehr schön gewesen sein. Noch waren gegenwärtig die beiden Herren *Olis*, Vater und Sohn. Obgleich sehr ermüdet, gefiel es mir in dieser Gesellschaft äußerst wohl. Als wir gegen 9 Uhr zu Hause gingen, war es noch immer sehr warm, und der volle Mond stand wie eine glühende Kohle am schwülen Himmel. Uebrigens war die *Pallas* gegen Abend bei *Boston* angekommen, und hatte in der Nähe des *long wharf* die Anker ausgeworfen. Im Vorbeisegeln hatte sie das *Fort Independence* mit 17 Schüssen salutirt, und mit 18 die Antwort erhalten.

Ich hatte mir vorgestellt: man würde in Amerika nicht die geringste Notiz von mir nehmen; ich fand mich aber bald angenehm enttäuscht. Schon am andern Morgen erhielt ich eine Einladung zum Diner auf morgen bei Herrn *Olis* Vater, und zugleich mehrere Besuche. Ich gedenke des Obersten *Henderson*, eines sehr feinen Mannes, der Commandant *en chef* der *Marines* ist, und von *Washington*, wo er sein Hauptquartier hat, hieher gekommen war, um das hier stehende Detaschement seines Corps zu inspiciern. Auch besuchte mich ein englischer Kaufmann, Herr *Dixon*, der mich zu seiner Frau, und später zu seinem reichen Schwiegervater, Herrn *Homer*, brachte. Dieser bewohnt auf dem *beacon hill* ein großes und schönes Haus und hat 2 sehr liebenswürdige Töchter. Ich freute mich über den Luxus, der in diesem Hause herrschte; wie denn überhaupt die Häuser und Zimmer viel größer, reicher, heller und luftiger eingerichtet sind, als die englischen. Mit Herrn *Ritchie* machte ich der Generalin *Humphrey* einen Besuch, deren Haus wirklich prächtig menblirt war. Um 2 Uhr dinirte ich wieder an der Wirthstafel. Abends besuchte ich den russischen Hofrath von *Wallenstein*, Gesandtschafts-attaché in *Washington*, der während des Sommers sich seiner Gesundheit wegen hier aufhält. Ich fand an ihm einen angenehmen und wohlthunenden Mann. Später ging ich zu Herrn *Eduard Everett*, Professor der griechischen Sprache an der Universität *Cambridge*. Herr *Everett* hatte früh einen deutschen Brief an mich geschrieben, und mir seine Dienste auf eine äußerst freundliche Weise angeboten. Während einer fünfjährigen Reise durch Europa hat er 2 Jahre in Göttingen studirt, und auch Weimar besucht. Er erinnerte sich dessen sehr dankbar, und freute sich vorzüglich der Bekanntschaft des St. M. v. *Gölhe*. Er ist von seinen Landsleuten zum Mitgliede des Congresses ernannt worden, und hat deshalb auf seine Professur Verzicht geleistet.



Dieser Herr *Everett* holte mich den nächsten Tag ab, um mit mir nach der Universität *Harrard College* in *Cambridge*, 3 englische Meilen von *Boston*, zu fahren. Um 12 Uhr verließen wir bei einer großen Hitze *Boston* und fuhren über die 3400 Fuß lange, hölzerne Brücke, welche beide Städte mit einander vereinigt. Die Stadt *Cambridge* ist sehr weitläufig gebauet und nimmt deswegen eine große Fläche ein. Die Häuser sind meistens von Holz, wenige von Backsteinen, und ganz von Granit sehr wenige; sie sind aber größtes Theils mit lebhaften Farben angestrichen und gewähren einen freundlichen Anblick. Jedes Haus hat einen Garten. Viele Triften sind wie in England mit drei übereinanderliegenden Latten eingezäunt; auf den Feldern wird Mais gebaut; das Gras sah sehr verbrannt aus.

Die *Harrard* Universität ist die älteste hohe Schule in den V. St., gestiftet im Jahr 1638 nach dem Testament eines Geistlichen, Namens *Harrard*, der ihr gegen 800 Pfund Sterling hinterließ. Durch mehrere spätere Beiträge ist sie so weit gekommen, daß sie jetzt ein sehr bedeutendes Einkommen hat. Delfeits deckt der Staat von *Massachusetts*, der jedoch keine bestimmten Beiträge liefert. Die Universität enthält 8 Gebäude, meistens von Backsteinen, und nur ein neueres von Granit. In dem letzteren befindet sich die — unitarische — Capelle, in welcher außer dem gewöhnlichen Sonntagsgottesdienste, täglich Morgen- und Abendandachten gehalten werden, an welchen alle Studenten Theil nehmen müssen. Vor den Gebäuden ist ein großer, mit Bäumen umgebener Platz, auf welchem die Studenten sich amüsiren können. Es befinden sich gegen 350 hier, die größtes Theils in den Universitätsgebäuden wohnen und essen; Mehrere jedoch, die keinen Platz finden, oder die an Familien empfohlen sind, wohnen in Privathäusern. Sie sind übrigens alle, nach Art der englischen Universitäten, einer sehr strengen Disciplin unterworfen. Die Bibliothek, welche in zwei Sälen aufgestellt ist, enthält gegen 18,000 Bände. Man besitzt das große Werk über Aegypten, die erste Ausgabe; eine Polyglotten-Bibel aus der Sammlung von Lord *Clarendon*; eine Pracht-Ausgabe der *Lusiade* von *Camöens* mit Kupfern nach Zeichnungen von *Gerard* in Paris, vom Marquis *de Souza* besorgt und in Paris bei *Didot* gedruckt. Von dieser Ausgabe sind nur 250 Exemplare abgedruckt, und dieses Exemplar ist der Universität vom Marquis selbst geschenkt worden. Von Manuscripten sah ich nur einige griechische, welche Herr *Everett* bei seiner Reise durch Europa in Constantinopel gekauft hatte, und ein anderes sehr künstliches,

die Aphorismen von Hippokrates enthaltend, welches ein englischer Schulmeister geschrieben hat, und welches ganz wie gedruckt aussieht. Im Hörsaal der mathematischen Wissenschaften fand ich eben keinen reichen Apparat. Auch sind nur wenige astronomische Instrumente vorhanden, und an einem Observatorio fehlt es ganz. Eine neue Electrisirmaschine mit einer Glaskugel war erst vor Kurzem aus England angekommen. Die mineralogische Sammlung verdankt Herrn *Ritchie* einen großen Theil ihrer schönsten Exemplare, die er, während seiner Reisen in Europa, zu Dresden gekauft und der Universität zum Geschenke gemacht hat. Ein Stück Basalt, das in dieser Gegend in der Erde gefunden ist, hat Aehnlichkeit mit dem Profil eines menschlichen Gesichts. Man weiß nicht, ob es ein Naturspiel ist, oder ein Werk von menschlicher Hand. Sollte es etwa ein Ueberbleibsel sein von einem früheren Menschengeschlechte, das von der Erde verschwunden ist, dessen Dasein aber so Viele nicht ohne Grund vermutet haben? Die übrigen naturhistorischen Sammlungen waren nicht anscheinlich; eine Sammlung von Insecten und Schmetterlingen gab es gar nicht. Die Geweihe zweier Hirschköpfe hatten sich, in einem Kampfe zwischen ihren ehemaligen Inhabern, dergestalt in einander geschoben, daß sie durchaus nicht getrennt werden können. Die Hirsche sind, so verschlungen, getödtet worden. Das chemische Laboratorium ist in einem besondern, wie eine Capelle gebanten Hause angebracht. Das anatomische Theater ist aus Mangel an Raum von *Cambridge* nach *Boston* verlegt worden. In dem vormaligen anatomischen Hörsaal sind aber noch mehrere schöne Präparate von Wachs, in Florenz verfertigt. Unter ihnen schienen mir vorzüglich zwei lebensgroße Figuren merkwürdig, ein männlicher und ein weiblicher Körper. Der Letztere stellt eine schwangere Frau vor, die man lagenweise aneinander nehmen kann. Neben der Capelle befindet sich der Versammlungssaal des academischen Senates, in welchem sehr schöne Kupferstiche aufgehängt sind. Auffallend war mir unter diesen Kupferstichen die Vertheidigung von Gibraltar durch *Elliot*, und die Gefangennehmung des Admirals *Dewinter* durch den Admiral *Duncan*. Dem Aufwärter, der uns heraufführte, gab ich zwei Dollars. Er schien von meiner Generosität so erbaut zu sein, daß er, als wir in der Capelle waren, dem Organisten etwas ins Ohr sagte. Dieser spielte sogleich *God save the King*: was mir gleichfalls sehr aufliel. Im botanischen Garten führte uns der Professor *Nutall* herzu, ein Engländer von Geburt, der mehrere naturhistorische Reisen in dem westlichen Theile der

V. St. gemacht hatte. Unter den Gewächshauspflanzen bemerkte ich eine *Strelitzia*, die aus selbstgewonnenen Samen gezogen war; ferner eine blühende sehr schöne *Inua gloriosa*, und ein *Hedychium longifolium*. Das Gewächshaus, so wie der ganze Garten, ist nicht sehr groß; auch bemerkte ich in dem Garten keine außerordentlichen Gesträuche oder Blumen, dagegen mehrere für mich ganz neue Käfer mit lebhaften Farben und wunderschöne Schmetterlinge. Unter den Studenten der Universität befindet sich übrigens ein Sohn des jetzigen Präsidenten *J. Q. Adams* und ein Herr *Jérôme Bonaparte*, legitimer Sohn des vormaligen Königs von Westphalen aus seiner ersten Ehe mit Miß *Patterson* in *Baltimore*, welche Ehe bekanntlich durch einen Machtspruch des Kaisers *Napoleon* aufgelöst wurde. Man sagte sehr viel Gutes von diesem jungen Manne, der gegen 20 Jahr alt war.

Meine Bekanntschaften vermehrten sich immer. Ich erhielt Besuche von vielen angesehenen Männern. Unter denen, die mir, am dritten Tage nach meiner Ankunft, diese Ehre erwiesen, war der dänische Gesandte in *Washington*, Herr *Peterson*, der mit seiner Familie eine Reise nach dem nördlichen Theil der V. St. machte, und mir von Herrn *Ritchie* vorgestellt wurde; es war unter ihnen der *Mayor* der Stadt, Herr *Josiah Quincy*, ein würdiger und äußerst gefälliger Mann, dem ich viele Verbindlichkeiten schuldig geworden bin.

Nachdem sich die Herren entfernt hatten, begab ich mich nach dem *New England Museum*, von welchem mir eine sehr pomphafte Ankündigung zu Gesichte gekommen war. Dieses Museum ist eine Privatunternehmung, und besteht aus einem Quodlibet von Wachsfiguren, Schwarzwälder-Spieluhren, ausgestopften Thieren, Portraits, französischen Caricaturen, Schmetterlingen u. s. w. Mich interessirten nur zwei Artikel: nämlich zwei lebendige Klapperschlangen, und drei ägyptische Mumien. Die Schlangen, in der Gegend des *Eric*-Sees gefangen, lagen in einem mit Glas bedeckten Kasten, und bekamen keine andere Nahrung, als Wasser. Es sind häßliche Geschöpfe, schwarzgrau, mit großen, spitzen Schuppen und gelben Bänchen, großen dicken Köpfen, weit hervorstehenden schwarzen Augen, und langen zweispitzigen Zungen. Die eine, gerade in der Häutung begriffen, war momentan blind; sie hatte 4 Rasseln an ihrem Schwanz, und bekam eine 5te. Die andere, ungefähr 4½ Fufs lang, hatte 6 Rasseln, und bekam eine 7te. Der Aufwärter reizte sie auf alle Weise; aber sie ließen ihr Rasseln nicht hören. Salmiak soll ein wirksames

Mittel gegen ihren Bifs sein. Die Mumien sind voriges Jahr von einem amerikanischen Schiff aus Aegypten mitgebracht worden. Die eine war noch in dem Zustand, in welchem sie im Sarge gelegen hatte; nur hatte man die Binden vom Gesicht hinweggenommen. Die beiden andern waren mehr oder weniger aufgewickelt worden. Ihre Särge sind wohl erhalten. Ich bewunderte die Frische der Farben an den Figuren, die auf denselben gemalt sind. Die eine Mumie hat 2 Särge gehabt; man schließt daraus, daß sie eine vornehme Person gewesen sein müsse. Ich sah hier ferner ein chinesisches Tableau, alle in China üblichen Torturen und Todesstrafen vordellend: ein Schauer und Ekel erregender Anblick! Endlich bemerkte ich ein gutes Modell der ehemaligen Bastille in Paris, aus einem der Steine dieses Gebäudes gemacht.

Der Mayor, Herr Quincy, hatte die Güte, uns das Staaten-Gefängniß, *state prison*, zu zeigen. Dieses Gefängniß liegt auf einer Landspitze in *Charlestown*, ist vor ungefähr 20 Jahren auf Kosten des Staates *Massachusetts* angelegt, und von Granit erbauet worden. Es besteht aus einem *Corps de logis*, in welchem sich die Wohnung und die Bureaux des Commandanten befinden, so wie die Wachtstube, und aus zwei Flügeln, in welchen die Gefangenen wohnen. Hinter dem Gebäude ist ein großer Hof, der die verschiedenen Werkstätte der Gefangenen enthält. Eine hohe Mauer mit Palissaden versehen, schließt denselben ein; und ein Rundenweg auf der Mauer ist Tag und Nacht von mehreren Schildwachen besetzt. Die Hauptbeschäftigung der Gefangenen besteht im Zuhauen und Poliren der Granitblöcke, welche zum Bau der Häuser in *Boston* und den Umgebungen dieser Stadt gebraucht werden. Jeder Gefangene, dessen Leibesbeschaffenheit nicht zu schwach ist, muß mit dieser harten Arbeit seinen Straf-Cursus beginnen, und je nachdem er sich bessert, oder andere Geschicklichkeiten besitzt, kommt er in eine bessere Werkstatt. Als Steinhauer muß er täglich sein Pensum abarbeiten; macht er weniger oder schlechte Arbeit, so wird er durch einsame Einsperrung — *solitary confinement*: dasselbe, was in den französischen Gefängnissen *au secret* heißt — gestraft; arbeitet er mehr, als sein Pensum, so wird ihm diese Arbeit bezahlt. Ueber diese ihm zu gut geschriebene Bezahlung kann er bei seiner Entlassung disponiren. Die neuangekommenen Gefangenen, so wie diejenigen, die sich nicht gut anführen, sind halb grün und halb blau gekleidet; wenn sie sich aber bessern, so verlieren sie diesen auszeichnenden Anzug. In andern Werkstätten wird für Entrepreneurs von Tischlern,

Drechslern, Böttchern, Kupfer- und Eisenschlägern u. s. w. gearbeitet. Wieder Andere weben wollene und baumwollene Zeuche für die Kleidung der Gefangenen; auch sind Schuster und Schneider für das Haus beschäftigt. Ein Kupferstecher, der wegen Verfälschung englischer *Nora Scotia*-Banknoten verurtheilt war, hatte eine besondere Werkstätte, und stach recht saubere Landcharten. Die Gefangenen schlafen zu 4 in einer ziemlich gut gelüfteten Zelle, und jeder Gefangene hat eine besondere Hangmatte. Die Nahrung der Gefangenen besteht aus schwarzem Brod und aus Suppe. Zum Frühstück und zum Abendessen erhalten sie etwas Syrup mit Mehl, eine Art von Pudding. Aufser dem sonntäglichen Gottesdienst in ihrer Capelle haben sie täglich eine Betstunde.

Ein Bericht über den Zustand des Gefängnisses in dem Jahre vom 30. Sept. 1823 bis zum 30. Sept. 1824, der öffentlich von dem Aufseher — *Warden* — Herrn *Thomas Harris* bekannt gemacht worden ist, giebt folgende Resultate.

Vom Jahre 1805 bis zum 30. Sept. 1824 waren im Ganzen 1816 Missethäter in das Gefängniß abgeliefert worden. Von diesen 1816 waren, nach Ablauf ihrer Strafzeit, 1103 entlassen; begnadiget waren 298; entsprungen 15; gestorben 102; übrig geblieben 298. — Von den entlassenen — 1103 — waren 213 zum zweiten Male, wegen neuer Vergehungen, dem Gefängniß überliefert, und unter diesen 213 waren 24, die Begnadigung erhalten hatten.

Am 30. Sept. 1823 hatten sich 308 Gefangene in dem Gefängnisse befunden. Von denselben waren 80 entlassen, 10 begnadigt, 6 gestorben. Mithin waren 212 zurück geblieben. 86 waren hinzu gekommen, so daß die Zahl der Gefangenen am 30. Sept. 1824, wie oben bemerkt wurde, 298 betrug. Unter ihnen befanden sich nur 3 Frauen.

Von diesen 298 waren 54 schwarze oder farbige Menschen, und 59 weiße Fremde; nämlich: 13 Engländer; 17 Irländer; 8 Schottländer; 4 aus *Nora Scotia*; 2 Canadier; 1 vom Vorgebirge der guten Hoffnung; 3 West-Indier; 4 Franzosen; 2 Schweden; 2 Italiäner; 1 vom grünen Vorgebirge; 1 Portugiese; 1 Deutscher.

222 waren verurtheilt wegen Diebstahls; 26, weil sie falsches Geld auszugeben versucht; 16 wegen Einbruchs; 7 wegen versuchter Nothzucht; 6 wegen Mordversuche; 5 wegen Brandstiftung; 11 wegen Fälschung; und 5, unter welchen die 3 Frauen, wegen Räuberei.

Die Gefangenen wurden auf sehr verschiedene Weise beschäftigt. 121 mußten Steine behauen, und 27 die Steine transportiren;

30 waren Schreiner; 11 Bürstenmacher; 8 Weber; 6 Schuhmacher; 10 Schneider u. s. w. Die Alten und Schwachen zapften Werg. Im Hospital waren 11; 4 im *solitary confinement*; 6 in den Strazellen, und 3 werden als Invaliden aufgeführt.

Die Kosten des Gefängnisses betragen 41,695 Dollars für den Unterhalt der Gefangenen, für Nahrung, Kleider und Betten, für Medicin u. s. w., endlich für die Anschaffung des Materials, das zu den Arbeiten der Gefangenen nöthig ist; und 15,926 Dollars für die Verwaltung, für die Besoldung der Beamteten u. dergl. Im Ganzen betrug die Ausgabe 57,622 Dollars.

Dagegen betrug die Einnahme für die Arbeiten der Gefangenen 58,834 Dollars. Milin hatte das Gefängniß dem Staate gar Nichts gekostet; vielmehr hatte sich ein Ueberschuß oder ein Gewinn für den Staat — *a profit to the commonwealth from the institution* — von 1,212 Dollars ergeben!

Aus diesen merkwürdigen Gebäude hinweg führte uns der *Mayor* nach *Cambridge*. Auf dem Platz vor der Universität hatte eine freiwillige Jäger-Compagnie aus *Boston*, *the Washington Rangers*, einen *fieldday*, d. h. sie passirte eine Revüe. Die Compagnie war bei unserer Ankunft schon im Rückmarsehe begriffen; sie hatte aber die Höflichkeit, Halt zu machen, und noch einmal zu firailiren. Es fiel sehr gut aus. Die Jäger sind grün, etwas fantastisch gekleidet, und mit langen gezogenen Büchsen bewaffnet. Mit den Offizieren und Unteroffizieren, lauter jungen Leuten aus den besten Familien, machte ich Bekanntschaft. Auch sprach ich einige *Cambridge* Studenten, von welchen mehrere in Uniform waren, und zu einer eigenen, nur aus Studenten bestehenden, Compagnie Freiwilliger gehören.

Weiter führen wir auf das Schlachtfeld von *Bunkershill* bei *Charlestown*. Der Raum ist klein, aber die Bedeutung groß in der amerikanischen Geschichte. Nur durch eine Brücke mit dem festen Lande zusammenhängend, liegt dieses Feld auf einer kleinen Insel, und hat 2 Hügel; der höchste, nördlich gelegen, heißt *Bunkershill*, und der südliche, der *Charlestown*, und die Rhede von *Boston* theilweise beherrscht, *Breedshill*. Im Jahr 1775 hatten die Amerikaner diese Hügel besetzt und genürten von hier aus mit ihrer Artillerie, die in einer eiligst aufgeworfenen Redoute aufgestellt war, die englische Besatzung von *Boston* und die Flotte. Am Morgen des 17. Juni machten die Engländer einen Ausfall aus *Boston*, landeten an einer, östlich von der Redoute gelegenen Landspitze, welche die Amerikaner zu schwach besetzt hatten,

formirten hier ihre Angriffs-Colonnen, während ihre Artillerie von *Boston* aus *Charlestown* in Brand schoß, und griffen die Redoute an. Sie wurde so gut vertheidigt, daß die Engländer zwei Male mit sehr großem Verluste weichen mußten. Bei einem dieser verunglückten Angriffe wurde der englische Major *Pitcairn*, der kurz zuvor die englische Avantgarde bei der Affaire von *Lexington* commandirt hatte, von einem jetzt noch lebenden amerikanischen Scharfschützen erschossen, in demselben Augenblicke, da er seinen Soldaten zurief, sie möchten vor diesen *darned rebels* keine Furcht haben; es wäre nur ein Haufe von Heuschrecken. Die Engländer bekamen aber Verstärkung und erneuerten den Angriff. Die Amerikaner hingegen hatten sich verfeuert, und die wenige Munition, die man ihnen von *Cambridge* aus, wo General *Lee* sein Hauptquartier hatte, zuschickte, war für das Caliber ihrer Stücke zu groß. Succurs konnten sie nicht bekommen, da ein englisches Kriegsschiff die einzige Verbindungsbrücke mit dem festen Lande heftig beschuß. Sie mußten sich also entschließen, die Redoute zu räumen, und verloren viele Menschen. Bei dieser Gelegenheit erschofs ein englischer Offizier den Dr. *Warren*, einen der vorzüglichsten amerikanischen Patrioten, der vor Kurzem vom Congresse zum Generalernannt worden war. Die Engländer verfolgten die Amerikaner nicht weiter, als bis *Bunkershill*, und zogen sich während der Nacht nach *Boston* zurück. Man sieht noch die Ueberbleibsel der Redoute; und am letzten 17. Juni hatte man den Grundstein zu einem Monument gelegt, das daselbst aus einem 210 Fuß hohen Obelisk errichtet werden soll. Bei dieser Ceremonie waren 130 Veteranen gegenwärtig, die Letzten von den 1700 Amerikanern, die an dieser Affaire Theil genommen hatten.

Endlich führte uns Herr *Quincy* in *Charlestown* zu einem Miliz-Major, der sich viel mit Oeconomie, mit Vieh- und Pferde-zucht, abgiebt. Die Wirthschaft war interessant. Besonders zeigte uns der Major einen prächtigen englischen Ochsen, von welchem er sehr schöne und starke Kälber gezogen hatte, und einen schönen 10jährigen englischen Beschäler, der ihm gleichfalls gute Dienste leistete.

Bei solchen Fahrten und Wanderungen erkundigte ich mich hin und wieder nach der Engländerin *Miss Wright*, die vor einigen Jahren Briefe über Amerika herausgegeben hat, welche zu ihrer Zeit in Europa, wie in Amerika, Aufsehen gemacht haben. Man sagte: diese Dame habe mit ihrer Schwester ohne männliche Begleitung das Land in Dampfboten und öffentlichen Wagen durch-

streift; sie sei dem General *Lafayette* immer nachgezogen; wenn der General irgendwo angekommen sei, so habe man darauf rechnen können, Miß *Wright* würde den nächsten Tag auch eintreffen; in *Boston* habe man von der guten Dame nicht viel Notiz genommen, und deswegen erwarte man, daß sie nächstens einen literarischen Ausfall auf *Boston* machen würde. Uebrigens sei sie nicht mehr jung, von großer Statur und männlichen Manieren. Im Ganzen machte man nicht viel aus ihren Briefen, und fand die Schmeicheleien, mit welchen sie von den Amerikanern und allen ihren Einrichtungen spricht, übertrieben.

Am 30. Juli war ich am Bord der *Pallas*, um wegen der Ausschiffung meiner Effecten allerlei zu besorgen. Ich blieb dort ein Paar Stunden, weil ich es in dem Schiffe viel kühler fand, als am Lande. Den ganzen Tag — so erzählte man — wurde das Schiff von Besuchenden nicht leer: denn Capt. *Ryk* verwehrt, mit der ihm eigenen Liberalität, Niemanden, der gut gekleidet war, den Zutritt. Auf amerikanische Kriegsfahrzeuge dürfen durchaus keine Civilisten kommen, wenn sie nicht einem oder dem anderen Offiziere bekannt sind; deshalb ist die Neugierde der hiesigen Einwohner so groß, ein fremdes Kriegsschiff zu sehen.

Als ich nach der Stadt zurückgekommen war, machte ich Herrn *Quincy* meinen Besuch. Er brachte mich nach dem Rathhause, um mir die Gewehrkamern der hiesigen 13. Compagnie Freiwilliger zu zeigen. Eine dieser Compagnien existirt seit 1638; alle bestehen aus jungen milizpflichtigen Leuten aus guten Familien, die nicht mit ganz gemeinen Leuten in denselben Compagnien dienen wollen, sondern, in sehr eleganten Uniformen, sich mit einander vereinigen, und die Flanken-Compagnien der Miliz-Bataillone bilden. Zu ihren wöchentlichen Waffenübungen bei schlechtem Wetter, haben sie einen großen Saal auf dem Rathhause. Auf denselben gehen die Thüren aller Gewehrkamern. Jede Compagnie ist an 60 Mann stark. Ein eigener Gewehrmacher hält die Waffen in gutem Stande. Die meisten Compagnien haben Infanteriegewehre mit Bajonetten nach englischem Modell, und nur die *riflemen rangers* haben *rifles* oder gezogene Büchsen. Nicht allein die Waffen der Compagnie, sondern auch die Degen und Säbel der Offiziere und Unteroffiziere werden in den Kamern des Rathhauses aufgehoben.

Von dem Rathhause hinweg führte mich Herr *Quincy* ins *Athenaeum*, eine Lesegesellschaft. Man findet daselbst die Journale aus den vorzüglichsten Plätzen der V. St. und eine Bibliothek



von circa 20,000 Bänden, die theils durch Geschenke, theils durch Actien angeschafft worden sind. Ein angestellter Bibliothekar zeigte uns Alles; er zeigte uns besonders mehrere interessante Medaillen; auch die von *Thomasson* in *Birmingham* gemachte Sammlung, welche die *Elgin'schen* Marmors vorstellt. Auf dem *Vestibule* des Hauses und im großen Lesesaal stehen Gypsabgüsse, welche der Advokat *Thorndike* aus Rom mitgebracht und dem *Athenaeo* geschenkt hat. Das schöne Haus selbst, dessen Werth auf 20,000 Dollars geschätzt wird, ist der Gesellschaft durch einen Herrn *Perkins*, Bruder des berühmten Mechanikers in London, geschenkt worden.

Einige Tage später — 2. August — hatte Herr *Quincy* die Gefälligkeit, mir verschiedene Hospitäler der Stadt zu zeigen.

Das Civil-Hospital ist vor ungefähr 20 Jahren angelegt worden. Es ist ein von Granit massiv errichtetes Gebäude, mit 10 ionischen Säulen von demselben Steine geziert. Das Gebäude ist auf freiwillige Subscription angelegt worden; später durch Legate bereichert, erhält es sich durch die Interessen der Capitale und durch die Pension, welche einige Kranke bezahlen. Die Administration der Hospitäler und sonstiger Wohlthätigkeitsanstalten in *Boston* wird von den angesehensten Einwohnern unentgeltlich besorgt, und man rühmt diese Verwaltung als äußerst gut und ökonomisch. Das Haus hat ein Kellergeschoß und zwei Stockwerke nebst einem Boden, und kann gegen 80 Kranke beiderlei Geschlechts aufnehmen. Es ist in zwei Seiten getheilt, so daß die Geschlechter keine Verbindung mit einander haben. In demselben befanden sich 56 Kranke, durch 6 Wärterinnen — *nurses* — besorgt, die unter der Direction einer Matrone stehen, so wie das Haus unter der Direction eines Hausverwalters steht, der zugleich Arzt ist. Diejenigen Kranken, welche 10 Dollars die Woche bezahlen, haben ein besonderes Zimmer und besondere Bedienung; andere bezahlen nur 3 Dollars die Woche und mehrere gar Nichts. Diese wohnen in gemeinschaftlichen Sälen, die aber sehr hell und gut gelüftet sind. Die Kranken schlafen in Betten von hartem Holze, haben gute härene Matratzen und anscheinend keine Bettwäsche. Die Treppen sind von Granit, die Flaren, Säle und Zimmer gedeilt, die Fußböden mit Oelfarbe angestrichen. Ich habe viele Hospitäler gesehen, aber noch kein einziges, in welchem die Kranken so bequem und schicklich untergebracht wären, und kein einziges, in welchem eine so große Reinlichkeit herrschte. Im Kellergeschoße befinden sich die Küche und das Waschhaus. In der Küche

werden die Speisen mittelst des Dampfes gekocht; das Washaus hat dieselbe Einrichtung, wie jenes im Marine-Hospital zu *Plymouth*, nämlich die conlissenartigen Rahmen zum Trocknen. Im ersten Stockwerke sind aufser einigen Krankenzimmern das Sessionszimmer der Administration und ein anatomisches Theater; im 2. Stockwerke befindet sich aufser den Krankenzimmern die Wohnung der Matrone. Auf dem Boden sind zwei große Wasserbehälter wegen Feuersgefahr. Das Wasser wird mittelst Pumpen hinaufgeschafft. Bei unserer Besichtigung begleitete uns einer der Directoren, Herr *Coolidge*. Derselbe begleitete uns auch zur Besichtigung des Narrenhauses — *lunatic asylum* — das unter derselben Verwaltung steht.

Dieses Gebäude liegt zwischen *Cambridge* und *Charlestown* auf einem Hügel. Man hat zur Einrichtung ein freundliches Landhaus gekauft, das zur Wohnung des Verwalters und des Hauptarztes, so wie zur Küche und zum Washhaus dient. Hinter diesem Hause, und tiefer liegend, sind zwei sehr solide, 3 Stockwerk hohe Flügel angebaut, der eine für die Männer, der andere für die Weiber bestimmt. Die Flügel haben etwas gefängnisartiges; sie werden aber durch das Hauptgebäude, das eine recht freundliche Ansicht hat, versteckt, und dadurch wird der unangenehme Eindruck vermieden, welchen die Anstalt sonst auf die unglücklichen Gemüthskranken bei ihrer Ankunft machen dürfte. An jedem Flügel befindet sich ein großer, mit Mauern umgebener Grasgarten zum Spaziergange der Kranken. Durch jedes Stockwerk läuft der Länge nach ein gut erleuchteter Corridor hindurch, auf welchen zu beiden Seiten die Thüren der Zellen für die Kranken stoßen. In den Zellen ist Nichts vorhanden, als ein hölzernes Bett, wie im Hospital. Jedes Stockwerk hat einen Speisesaal und ein Versammlungszimmer. In dem Letzten, in welchem sich die Kranken den Tag über aufhalten können, befindet sich ein Tisch mit Bänken, niet- und nagelfest. Die Rasenden kommen in einsame Gefängnisse, und wenn man sie nicht händigen kann, so werden sie unter ein kaltes Regenbad gebracht. Die Heizung wird, wie im Hospital, durch unterirdische *calorifères* besorgt. Uebrigens herrschte auch in diesem Irrenhause, in welchem sich 40 Kranke befanden, durchweg die größte Reinlichkeit.

Am 3. August holte mich Herr *Quincy* gegen 12 Uhr ab, um mich, nebst dem Capt. *Ryk* und Herrn *Tromp*, dem ehemaligen Präsidenten *Adams*, dem Vater des jetzigen, vorzustellen. Dieser würdige 90jährige Greis, einer der Unterzeichner der Unabhängig-

keitsacte am 4. Juli 1776, lebte 10 Meilen von *Boston* auf seinem Landhause in der Gemeinde *Quincy*, gepflegt von seiner Familie, und verehrt von der ganzen Nation, die ihn wie einen gemeinschaftlichen Vater betrachtet. Ich fühlte mich tief ergriffen, als ich mich diesem ehrwürdigen Mitstifter der amerikanischen Unabhängigkeit nabete, und als der alte Mann mir die Hand reichte. Er war noch im völligen Besitze seiner Geisteskräfte, hatte ein sehr gutes Gedächtniß, erinnerte sich nicht allein der Dinge, die vor langer Zeit vorgefallen waren, sondern wußte auch Alles, was vor Kurzem geschehen, und was noch geschah. Seine Körperkräfte nahmen jedoch ab, und vorzüglich fühlte er eine große Schwäche in den Beinen. Er unterhielt sich mit uns etwa eine halbe Stunde lang, besonders über Holland, wo er während des Revolutionskrieges Gesandter gewesen war, und seine alten Züge heiterten sich auf, als er davon sprach, daß er die Ursache gewesen wäre, daß Holland damals an England den Krieg erklärt, und der englische Gesandte, trotz aller seiner Intriguen, nichts auszurichten vermocht hätte. Als Herr *Tromp* ihm vorgestellt ward, erinnerte er sich der großen Vorfahren desselben, schüttelte ihm freundlich die Hand, und rief ihm bewegt zu: *God blefs you, van Tromp!* Mit unbeschreiblicher Rührung nahmen wir von diesem würdigen Greis Abschied, und wünschten uns Glück, diesem seiner irdischen Auflösung so nahen Veteranen einer Revolution, die man wohl heilsam nennen darf, noch vorgestellt worden zu sein!

In seinem Hause sahen wir mehrere gute Portraits von ihm selbst; auch seine Büste; ferner Portraits von seiner vor 7 Jahren verstorbenen Frau, von seinem Sohne, dem Präsidenten, und von dem General *Dr. Warren*, der bei *Bunkershill* gefallen ist. Auch fanden wir einen Sohn des jetzigen Präsidenten, der Advokat in *Boston* ist, und den ich vor einigen Tagen im *Athenaeo* kennen gelernt hatte.

Der Weg von *Boston* nach *Quincy*, den wir gekommen waren, ist eine gute *Chaussée*, *Tarupike road* genannt. Er läuft über einige Hügel, auf welchen man ein schönes Panorama hat: hinter sich die Stadt, links die Bai, vor sich eine wohlangebaute Gegend mit hübschen Landhäusern, und rechts die unter dem Namen der *blue hills* bekannten Berge. Man kommt an mehreren netten Landhäusern vorbei; die Besitzungen sind durch trockene Mauern, deren Steine zum Theile behauen sind, von einander geschieden, ungefähr wie in Schottland. Alte Bäume sieht man nicht: denn die ersten Ansiedler haben unvorsichtigerweise alles Holz ausgerodet,

und jetzt muß es mit großer Mühe wieder angepflanzt werden. Man hat viele italienische Pappeln und Platanen. In der Gegend scheint viel Wohlstand zu herrschen; wenigstens haben die Bauern ein gutes Vorkommen, und die Häuser ein gutes Aussehen. Wir bemerkten z. B. eine gewöhnliche Dorfschmiede, die massiv von Granit aufgebaut war. Bei dem sehr netten Dorfe *Millonbridge* fährt man über den Fluß *Neponset*, der für kleine Fahrzeuge schiffbar ist.

Die Gemeinde *Quincy* zählt ungefähr 4000 Einwohner, und hat ihren Namen zur Ehre der Familie des *Mayor* angenommen, die hier sehr geliebt und geachtet ist. Herrn *Quincy's* Landhaus, nach welchem wir uns, von dem Hause des alten Präsidenten hinweg, begaben, ist ungefähr 2 englische Meilen von demselben entfernt, und liegt in der Nähe der See auf einem kleinen Hügel. Von diesem Hügel erhebt man sich einer schönen Aussicht auf die Bai. Herr *Quincy* stellte uns seiner Familie vor, seiner Frau, 2 Söhnen und 4 Töchtern. Die älteste Tochter ist sehr gebildet und zeichnet vorzüglich gut Landschaften in Sepia. Vor einigen Jahren war sie mit ihrer Familie an den Wasserfällen des Niagara gewesen, und hatte mehrere Ansichten zu Papiere gebracht. Die andern Töchter sind ebenfalls sehr gut erzogen und haben musikalische Talente. Wir trafen hier mehrere Herren aus *Boston*, unter andern Herrn *Shepherd*, Herrn *Everett* und den Präsidenten *Kirkland* aus *Cambidge*. Dieser hatte einen alten englischen Schulmann, *Cooper*, bei sich, der mit *Priestley* vor 35 Jahren aus England geflüchtet war, und jetzt das *Columbia College* in Süd Carolina dirigirte. Er schien ein finsterner, strenger Mann zu sein, dessen Weise gegen das humane, freundliche Benehmen des *Dr. Kirkland* sehr abstach. Gegen Abend fuhren wir auf einem näheren Wege nach *Boston* zurück, und passirten den *Neponset* auf einer hölzernen langen Brücke, die Herr *Quincy* hatte bauen lassen, nicht weit von der Mündung dieses Flusses in die See. Dann fuhren wir durch die Gemeinde *Dorchester*, und sahen rechts auf einer Anhöhe die Ueberbleibsel zweier von den Engländern erbauten Redouten, die einst der große *Washington* eroberte, verstärkte, und dadurch vorzüglich zur Räumung *Boston's* von Seiten der Engländer beitrug.

Bei einer Landpartie — 4. August — zu einem Herrn *Nathaniel Amory*, fuhren wir über den langen *Milldam*, der einen Theil der *Boston* umgebenden See abschneidet, welcher Theil nach und nach ausgefüllt und mit Häusern bebaut werden soll. Sechs Meilen

von der Stadt gingen wir auf einer hölzernen Brücke über den *Charlesriver*, um das gegenüber liegende Arsenal zu besuchen. Dieses Etablissement ist im Jahr 1816 erbaut worden. Ein langer Hof ist mit einer Mauer von Granit umgeben. Vorn steht das Hauptarsenal, 3 Stockwerk hoch, mit zwei Flügeln, in welchen die *Bureaux* sind, und die beiden Directoren, Major *Craige* und Lieutenant *van Nessen*, wohnten. Hinter diesem Gebäude, auf beiden Seiten des Hofes, stehen die Werkstätte der verschiedenen zum Arsenal gehörigen Handwerker, und einen Büchsenenschuß vom Arsenal entfernt ist das Pulvernagazin aus Granit errichtet, das gegen 50,000 Pfd. enthält. Im Arsenal werden 30,000 Infanteriegewehre aufgehoben, in Kisten zu je 20 Stück. Ich sah daselbst eine neu erfundene Maschine, um 162 bleierne Kugeln auf ein Mal zu gießen und zugleich den Anguß abzuschneiden. Uebrigens liegt das Arsenal in einer sehr freundlichen Gegend, in der Gemeinde *Watertown*.

Wir fuhren weiter längs des Ufers vom *Charlesriver* in einer romantischen Gegend nach der Gemeinde *Waltham*. *Waltham* ist eine Branche einer großen Baumwollenmanufactur angelegt, die einer Gesellschaft von 25 Personen gehört. Sie steht unter der Direction eines Herrn *Jackson*, der eine sehr hübsche Wohnung hat, in welcher er mit seiner lebenswürdigen Familie ein glückliches Leben zu führen scheint. Es werden gegen 450 Arbeiter beschäftigt, die in verschiedenen, der Fabrik gehörigen Gebäuden wohnen, und eine eigene Colonie bilden. Sie haben zwei Schulen, eine Kirche und einen eigenen Geistlichen. Es scheint viel Wohlstand unter ihnen zu herrschen, wie der gute Anzug, das reinliche Aeußere und das gesunde Aussehen der Arbeiter beweisen. In den Fabrikgebäuden wird die Baumwolle gesponnen und gewebt; das Färben und Drucken wird in einem andern Etablissement besorgt. Die Maschinen werden durch Wasser in Bewegung gesetzt, welches im Winter niemals frieren soll, an welchem es aber in dem dürren Sommer etwas mangelte. Zum Spinnen bedient man sich anderer und einfacherer Maschinen, als der *Mulljennys*, und auch die *Dressing-machines* sind anders, als die niederländischen; ich glaube aber, nicht besser, da sie nur einen Cylinder auf einmal aufwinden. Die Webmaschinen sind meistens von Holz, das sehr wohlfeil ist. Ich glaube jedoch, daß die eisernen, wie wir sie haben, besser sind. Die Arbeiter in dieser Fabrik sind, wie ich später erfuhr, in der ganzen Gegend wegen ihrer guten Sitten gut angesehen, und man lobt allgemein ihre Moralität. In 16 Jahren hat

man ein einziges Beispiel gehabt, daß ein Mädchen verführt worden.

Von dieser Fabrik hinweg, führen wir an mehreren geschmackvollen Landhäusern und Parks vorbei. Die Parks sind weniger groß, als in England; denn hier zu Lande giebt es keine Majorate, und das Erbtheil der Eltern zerfällt bei ihrem Tod in so viele Theile, als sie Kinder hinterlassen. Daher finden sich keine so großen und mächtigen Grundeigenthümer, als in England. Man kann vielleicht streiten, ob die Majorate oder die Theilungen den Vorzug verdienen; gewiß aber ist: hier, in Amerika, verbreitet sich der wirkliche Wohlstand weit mehr unter der Nation, und das Land wird besser angebaut.

Herrn *Nathaniel Amory's* Landhaus liegt auf einer kleinen Anhöhe in einem mittelmäßig großen Park, und gewährt eine weite Ansicht über die Gegend von *Boston*. Herr *Amory* hat von seinen Reisen mehrere gute Gemälde aus der niederländischen Schule und einige schöne Mosaiken aus Rom mitgebracht, mit welchen die Zimmer seines Hauses geschmückt sind. Nachmittags machten wir einen Spaziergang durch den Park nach einem *collage*, welches dem englischen Schiffs-Capitain *Wormley*, dem Schwager des Hrn. *Amory* gehört, das zwar klein, aber äußerst nett eingerichtet ist, und eine sehr schöne Lage hat. In der Landschaft, die man dort erblickt, nimmt sich ein mit Bäumen beschatteter kleiner *Landssee*, *the fresh pond* genannt, sehr malerisch aus. Nachdem wir uns bei dieser freundlichen Familie recht gut amüsirt hatten, führen wir nach 9 Uhr Abends über *Cambridge* nach *Boston* zurück.

Den *Navy yard* besah ich — 5. August — in Gesellschaft des Major *Mainwright* von den Mariniers und des Lientenants *Gwynn*, der interimistisch das Commando über den *Navy yard* führte. In der kleinen Kaserne der *Marines*, mit welcher wir begannen, sind die Stuben nicht groß; die Betten stehen in den Stuben auf einem Gerüste, so daß es sehr eng und dumpfig ist. Die Soldaten hatten auch kein besonderes Ansehen. Der *Navy yard* ist erst seit 12 Jahren angelegt und noch nicht vollendet, aber sehr geräumig. Ein *dry dock* ist noch nicht vorhanden, sollte aber auf einem sehr guten *Local* angelegt werden. In *ordinary* befinden sich die beiden Linienschiffe *Columbus* und *Independence* und die Fregatte *Java*. Zwei Linienschiffe und eine *Corvette* standen auf dem Stapel, und hatten noch keinen Namen. Die beiden ersteren, unter *Dach* gebaut, waren vollendet, so daß sie vom Stapel laufen konnten, so bald das *Gouvernement* es befehlen

würde. Da man aber Nichts versäumte, so liefs man die Schiffe so lange als möglich auf dem Stapel und unter Dach stehen, damit das Holz noch besser austrocknen könnte. Die Dächer sind gröfser, als die englischen, und förmlich wie Häuser eingerichtet. Sehr bescheiden nennt man die beiden Schiffe 74ger, sie sind aber beide Dreidecker, das eine für 130 Kanonen, 32 Pfünder, und das andere für 106 von demselben Caliber eingerichtet. Sie sind durchgängig von virginischem Eichenholze gebaut, und um den *dryrot* zu vermeiden, hat man in alle Fugen Salz gestreut, was, wie man mir versicherte, eine sehr gute Wirkung hat. Die Schiffe sind so hoch und geräumig gebaut, dafs ich in den beiden unteren Batterien unter den Balken aufrecht stehen konnte. Was die Construction betrifft: so hatte man hier von einigen Methoden, die in anderen Marinen angewendet werden, und die zur Verstärkung zugleich zur Erleichterung der Schiffe beitragen, noch keinen Gebrauch gemacht. So bemerkte ich nicht die kreuzförmige Verstärkung der Seitenwände und die Diagonalen-Decke nach dem Plane von Sir *Robert Seppings*, von welchen beiden Verbesserungen man doch sowohl in der englischen, als in der niederländischen Marine den gröfsten Vortheil zieht. Dagegen hat man, wie in England, das System, zu Schiff-Constructeurs nicht, wie in den Niederlanden und in Frankreich, Ingenieurs, sondern nur Zimmerleute zu gebrauchen. Herr *Backer*, der hiesige *Master Shipwright*, mit dem wir Bekanntschaft machten, wird als ein sehr geschickter Mann gerühmt.

Nachdem wir den *Nary yard* besahen, uns über den guten Zustand desselben herzlich gefreut, und ihm eine baldige Vollendung gewünscht hatten, machten wir der Frau des Commissioner, *Capt. Craine*, der selbst abwesend war, uns in Besuch. Das Haus des Commissioner's gehört dem Gouvernement, und liegt auf einer, den *Nary yard* beherrschenden Anhöhe. Der Architect, der den Plan dazu gemacht hatte, belästigte den damaligen *Commissioner* mit ewigen Anfragen wegen der Form des Hauses, dergestalt, dafs dieser endlich, im höchsten Grad der Ungeduld, antwortete: er möchte es bauen *like his* —. Der Architect nahm ihn beim Worte, und führte sein Gebäude mit zwei so dicht neben einander stehenden cylindrischen Aussprüngen auf, dafs man vom *Nary yard* aus einen ganz sonderbaren Anblick hat. Uebrigens sahen wir im *Nary yard* Segel von starkem Baumwollenzeuge, die man sowohl wegen ihrer leichten Behandlung, als wegen ihrer besondern Dauerhaftigkeit den Segeln von Leinwand vorzieht. In der *nary* sieht man sie

jedoch nicht, weil sie zu leicht Feuer fangen, und folglich während einer Affaire dem Schiffe sehr gefährlich werden könnten, und deswegen bedient man sich ihrer auch nur an obern Theile der Masten.

Am folgenden Tage lud Herr *Quincy* mich freundlich ein, mit ihm einige der hiesigen öffentlichen Schulen zu besuchen, die unter seiner Inspection stehen. Ich nahm diese Einladung sehr gern an. Denn in einem Lande, wie dieses, in welchem das Volk sich selbst regiert, wird ohne Zweifel der herrschende Geist am Besten aus den Anstalten für die öffentliche Erziehung erkannt. Es giebt aber in *Boston*, außer verschiedenen Privatschulen, zwei öffentliche Schulen, eine lateinische und eine philosophische, *high school* genannt. Beide werden durchaus auf Kosten der Stadt erhalten. Knaben aus allen Volks-Classen werden zugelassen und brauchen nicht das Geringste zu entrichten \*). Zu Lehrern hat man tüchtige junge Leute ausgesucht, die sehr gut besoldet werden. Der erste Lehrer an der *high school* hat einen jährlichen Gehalt von 2500 Dollars. Das Studium der alten Sprachen, der lateinischen und griechischen, ist die Basis des öffentlichen Unterrichts. Bei ihrer Erlernung wird zugleich die Aufmerksamkeit, der Scharfsinn und das Gedächtniß der Zöglinge auf mannichfache Weise geübt. Sagt z. B. Einer einen Vers aus der Aeneide her, und wiederholt den letzten Buchstaben: so tritt sogleich ein Anderer auf und sagt aus demselben Gedicht einen Vers her, der mit diesem Buchstaben anfängt. Die jungen Leute machten dieses Kunststück mit bewunderungswürdiger Schnelligkeit. Bei unserer Anwesenheit fanden gerade Declamirübungen Statt. Einer der Schüler recitirte die Rede eines englischen Parlamentsmitgliedes für die Emancipation der Irkändischen Catholiken mit einem Feuer und mit einer so richtigen Diction, daß die Rede im Parlamente kaum besser gehalten sein kann. Ein Anderer recitirte eine Rede, in welcher die Vortheile eines gemäßigten Gouvernements vor einem despotischen

\*) Die Kosten des öffentlichen Unterrichts — mit Ausnahme der *Harvard University* — werden durch eine, von den Repräsentanten des Staats *Massachusetts* bewilligte, Schultaxe bestritten, zu welcher jeder Staatsbürger ein Quantum beizutragen verpflichtet ist. Diese nachahmungswürdige Einrichtung besteht auch in den Staaten, *Maine*, *New-Hampshire*, *Vermont*, *Rhode-Island* und *Connecticut*. Im letzteren Staate müssen sogar die Eltern, welche ihre Kinder zum Besuche der Schule anzuhalten unterlassen, für jedes fehlende Kind 5 Dollars zum Besten der Schul-Casse als Strafe zahlen.



auseinander gesetzt wurden, ebenfalls sehr gut und deutlich. Nach jedem Lehrtage wird jedem Schüler nach Maafgabe des bewiesenen Fleißes für den folgenden Tag seine Nummer in der Classe vom Lehrer angezeigt, und zugleich in ein Buch eingetragen. Am Ende des Monats werden nach diesen Nummern die Censuren ertheilt.

In der *high school* werden die mathematischen und physikalischen Wissenschaften gelehrt: sie hat ein recht gutes physikalisches Cabinet. Wir kamen zum arithmetischen Unterricht in der einen, und zum Unterricht in der analytischen Geometrie in der andern Classe. In der ersten sah ich, daß das Kopfrechnen sehr stark getrieben wird, und wunderte mich über die schnellen und richtigen Auflösungen schwieriger Aufgaben. In der höhern Classe stellte der Lehrer eine Frage auf und augenblicklich erhoben sich Alle, welche dieselbe beantworten zu können glaubten. Einer wurde vom Lehrer zum Antworten bezeichnet; und wenn nun ein Anderer glaubte, in der Antwort sei etwas nicht ganz richtig, so erhob er, ohne zu unterbrechen, die Hand, und berichtigte dann, aufgefordert, die Antwort. Ich freute mich sowohl über das freundliche Wesen der Lehrer, als über das bescheidene, anständige, ungezwungene Benehmen der Schüler. Die Knaben hatten meistens hübsche Gesichter und alle eine aufgeweckte Physiognomie. Dabei begen sie, wie ich mich vielfältig überzeugte, die größte Hochachtung gegen ihre Eltern und Lehrer. Es scheint mir unmöglich, daß junge Leute, die eine so liberale Erziehung bekommen, zu bösen oder heimtückischen Menschen heranwachsen können. Ich war in der That gerührt, als ich die Schulen verließ, und konnte nicht umhin, Herrn *Quincy* von Herzen Glück zu wünschen zu einer solchen werdenden Generation! *Capt. Ryk*, der uns begleitete, theilte meine Ansichten und meine Gefühle.

Aus den Schulen hinweg begaben wir uns nach dem Staatshause oder dem Capitol, von dessen äußerem Anblick ich schon gesprochen habe, dessen innere Einrichtung ich jedoch noch nicht gesehen hatte. Im Innern aber befinden sich, aufser allen zur Administration des Staates gehörigen *Bureau's*, die Versammlungssäle der drei Kammern, welche den Staat regieren, des Rathes vom Gouverneur, des Senats und der Deputirten. Diese Gemächer sind zwar sehr geräumig; man sieht jedoch aus Allem, daß man vor 37 Jahren, da dieß Gebäude aufgeführt wurde, sehr eilig verfahren ist, und daß die Baukunst damals in den V. St. die Fortschritte noch nicht gemacht hatte, die sie seitdem gemacht hat

Alle Treppen sind von Holz. In einem der Zimmer ist eine Trophäe von Braunschweigischen Waffen aufgerichtet, die in der Schlacht bei *Saratoga* erbeutet worden sind. 168 Stufen führen in die Laterne der von Holz gebauten und mit Kupfer bedeckten Kuppel. Trotz der gewaltigen Hitze stiegen wir hinauf, und fanden uns durch eine ganz herrliche Aussicht für unsere Mühe reichlich entschädiget. Die Laterne ist der höchste Punet in der Gegend; man übersieht nicht nur die ganze Stadt und die Bai, sondern man hat auch einen weiten Blick in das Land hinein, und bemerkt überall eine Menge netter Wohnungen.

So verließen fast 14 Tage auf eine ungemein angenehme und lehrreiche Weise. Im Allgemeinen befand ich mich so wohl, daß ich mich des Neuen und Interessanten überall mit heiterm Geist erfreuen konnte; nur ein Paar Tage war ich, wahrscheinlich von der großen Hitze, etwas unpäßlich. Auch die Zwischenstunden, welche dem Besuchen öffentlicher Anstalten nicht gewidmet werden konnten, gewährten größtes Theiles lehrreiche Vergnügungen. Die Morgen brachte ich hin mit Lesen und Schreiben; alsdann wurden Besuche gemacht oder empfangen, und immer fand ich Artigkeit, Zuverlässigkeit, Gefälligkeit. An den Sonntagen, die ich in *Boston* zubrachte, und die in Amerika noch stiller zu sein pflegen, als in England, besuchte ich die Kirchen: das erste Mal ging ich, von einem Sohn des *Mayor* begleitet, in die Kirche der *Unitarier*; das zweite Mal, in Gesellschaft des Herrn *Lloyd*, eines sehr angesehenen Mannes und Mitgliedes des Senats der V. St., in die Kirche der *Episcopalen*. Den Mittag speisete ich ein Paar Mal an der allgemeinen Tafel des Gasthauses; gewöhnlich aber folgte ich einer freundlichen Einladung; und die Abende verlebte ich alle sehr vergnügt in Gesellschaften, musikalischen *Soirées* und andern Unterhaltungen. Auch wurden, außer den schon angeführten, noch ein Paar Ausflüge auf das Land gemacht.

Die Gesellschaften, besonders die Gesellschaften, in welchen die Damen nicht fehlen, sind ungemein heiter und fein. Denn beide Geschlechter sind sehr wohl erzogen und unterrichtet. Auf die Erziehung des weiblichen Geschlechtes wird so viele Sorgfalt verwendet, daß man es in andern Ländern vielleicht übertrieben finden dürfte. Die jungen Damen lernen sogar das Lateinische und Griechische; sie wissen aber auch von andern Dingen zu sprechen, als von Moden und Stadtgeschichten. So wohnte ich bei der *Generalin Humphrey* einer *Soirée* bei, die ganz im europäischen Stile war; ohne Spiel, ohne Tanz, ohne Musik, und doch heiter

und angenehm. So habe ich sehr vergnügte Stunden verlebt bei Herrn *Ritchie*, bei Herrn *Dixon*, bei Herrn *Homer*, bei Madame *Otis*, bei Herrn *Shepherd* und bei Herrn *Artigenave*, einem Franzosen, vormals Schauspieler beim *Théâtre français* in Paris und jetzt Professor der französischen Sprache bei der Universität *Cambridge*. Viele der Herren, die man in einer solchen Gesellschaft antrifft, haben Reisen in Europa gemacht; zuweilen haben die Frauen sie begleitet; oft sind Europäer gegenwärtig; und so fehlt es nicht an den Elementen der Unterhaltung. Auch bieten die meisten Häuser irgend etwas Erfrenliches aus dem Gebiete der schönen Kunst dar. Und wenn man des Abends nach Hause geht, so findet man die Stadt, wie die Brücken und den Milldam, zwar noch nicht mit Gas, jedoch mit Reverbären, vortrefflich erleuchtet, und trifft nicht das Mindeste von dem Unfug in den Straßen an, der in den Städten Englands so oft das Gefühl empört.

Einen Anstug aufs Land machten wir — 1. August — mit Herrn *Dixon* auf seinem *Dearborn*. Ein *Dearborn* ist ein ein-spänniger 4rädiger äußerst leichter Wagen mit zwei Bänken. Wir fuhren über die Landenge, *the neck* genannt, welche *Boston* mit dem festen Lande vereinigt, und im Revolutionskriege von den Engländern verschantzt worden war. Dann bergauf nach den Höhen von *Roxbury*, auf welchen, während der Blockade, der rechte Flügel der amerikanischen Linien stand. Der Grund ist sehr felsig und zum Theile mit Tannengebüsche bewachsen; das früher hier gestandene Holz muß ganz hinweggeschlagen sein, da man keinen einzigen hohen Baum bemerkt. Weiterhin kamen wir an sehr hübsche Landhäuser und Gärten, erstere meistens 2 Etagen hoch und mit bedeckten Säulengängen angeben. Wir machten in einem der geschmackvollsten Landhäuser dem Besitzer, Herrn *Rufus Amory*, unsern Besuch. Eine Allee von Eichen, Ulmen und Ahornen führte nach dem auf einem kleinen Hügel stehenden Wohnhause, von welchem aus man eine weite und reizende Ansicht von *Boston* und der Bai genießt. Außerst zuvorkommend und gastfrei wurden wir von dem freundlichen Besitzer aufgenommen. Durch eine romantische Gegend fuhren wir nach der Gemeinde *Dorchester*, um dem General *Sumner* auf seinem Landsitz einen Besuch zu machen, trafen ihm jedoch nicht zu Hause. Hierauf kehrten wir auf einem andern sehr schönen Wege nach *Boston* zurück und fuhren an einer großen Taumannufactur vorbei, deren Werkzeuge durch eine Dampfmaschine in Bewegung gesetzt wurden.

Bei einer andern Landpartie nach *Dorchester*, an welcher

mehrere junge Leute, Söhne der reichsten hiesigen Einwohner, Theil nahmen, wurde gekegelt. Dieses Spiel heist hier *ten pins*, weil man 10 Kegel hat.

Endlich kann ich eines Besuchs nicht unerwähnt lassen, den ich, von Herrn *Ritchie* begleitet, bei Herrn *Coolidge*, Sohn, machte. Herr *Coolidge* hatte vor etwa 3 Monaten eine *Miss Randolph*, Enkelin des ehemaligen Präsidenten *Jefferson*, geheirathet. Seine junge Gemahlin, etwa 30 Jahre alt, ist von ihrem Großvater auf dem Land und in seiner Bibliothek erzogen worden. Sie ist, sagt man, so gelehrt, daß der alte *Jefferson* sie oft um Rath gefragt haben soll. Erst vor wenigen Tagen war sie angekommen, und hatte ansagen lassen, daß sie Besuch empfangen würde. Wir trafen daher das Zimmer ganz mit Menschen angefüllt. Von diesen nahm ein Jeder beim Weggehen ein Stück Hochzeitskuchen, in Papier gewickelt, mit sich. Die jungen Damen, sagt man, legen diesen Kuchen unter das Kopfkissen, und träumen alsdann von ihrem zukünftigen Schatze.

## V.

### Reise von *Boston* über *Worcester* und *Northampton* nach *Albany*. Aufenthalt daselbst.

Vom 8. bis 14. August 1825.

---

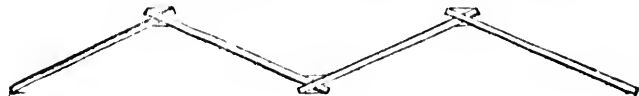
So lieb und werth mir auch *Boston* geworden war, und so angenehm und lehrreich ein längerer Aufenthalt noch immer gewesen sein würde: so glaubte ich doch nicht länger verweilen zu dürfen. Ich entschloß mich also, meine Reise fortzusetzen, und mich zuerst nach den westlichen Staaten zu wenden, wohin vorzüglich der Wasserfall des *Niagara* mich zog, alsdann über den See *Ontario*, den *St. Lawrence* hinab, nach *Canada* zu gehen, und über den *Lake Champlain* nach den V. St. zurückzukehren. Da aber diese Reise mit mehreren Schwierigkeiten verknüpft ist, und da ich sie detswegen nicht gern allein, nur von einem Diener begleitet, machen wollte, so bat ich Freund *Tromp*, dessen Gegenwart auf der Pallas nicht nöthig war, mir auf dieser Reise Gesellschaft zu leisten. Herr *Tromp* nahm den Vorschlag an, und meine Freude war um so größer, je werther mir der junge Mann wegen seiner soliden Kenntnisse, seiner Bescheidenheit und seines liebden und liebenswürdigen Characters geworden war.

Nachdem also Abschiedsbesuche gemacht und Gegen-Besuche empfangen waren; nachdem wir Alles überlegt und die nöthigen Vorbereitungen gemacht hatten, setzten wir uns, den 9. August gegen 1 Uhr, in die *Mail-coach*, um noch bis nach *Worcester*, 40 englische Meilen weit, zu fahren. Eine solche *Mail-coach*, so wie die *Diligencen* oder *Stage-coaches*, bestehen aus einer langen Calesehe mit 3 Bänken, jede für 3 Personen. Das Verdeck kann nicht abgenommen, aber die Seitenleder können in die Höhe gerollt werden, so daß man frische Luft genießen und sich der Aussicht erfreuen kann, ohne den Sonnenstrahlen ausgesetzt zu sein. Sie sind mit 4 Pferden bespannt und werden, wie die *four in hand* in England, vom Bocke, gefahren. Plätze *outside* giebt es nicht.

Wir verließen mit dankbaren Herzen das gastfreie *Boston*, und fuhren über den *Milldam* in das Innere des Landes hinein. Vier Male wechselten wir Pferde, meistens in kleinen unbedeutenden Orten; nur *Framingham* und *Westborough* schienen aussehlicher zu sein. Die Gegend sah zuweilen etwas wild aus und wenig angebaut, obgleich der Staat *Massachusetts* am Meisten bevölkert sein soll in Nord-Amerika. Getraide sahen wir gar nicht, wohl aber türkisches Korn und hin und wieder Hirse. Obstgärten viele, meistens mit Apfelbäumen bepflanzt, die so voll von Früchten hingen, daß mehrere Aeste gebrochen waren. Die Äpfel sind klein und gelb und werden zur Bereitung des sehr beliebten und guten Apfelweines, Cider, gebraucht. Nach und nach kamen wir in Wälder, aus Fichten, zahmen Kastanienbäumen, Ulmen und Platanen bestehend. Zuweilen sieht man auch Sumach, dessen Rinde zur Bereitung des Leders sehr gut sein soll. Es besteht hier durchaus keine Forstadministration, so daß das Holz sehr verwahrloset wird. Der Weg war größtes Theiles eine gute Chaussée, auf deutsche Weise gemacht. Wir kamen über mehrere kleine Flüsse und Bäche auf hölzernen Brücken, die sehr leicht, jedoch mit großer Holzverschwendung gebaut sind. Die Bretter sind nicht einmal auf die Tragbalken fest genagelt, so daß es mir, zumal da der Wagen sehr schnell über diese Brücken hinweg fuhr, Anfangs Angst und Bange wurde. Etwa 2 Meilen vor *Worcester* fuhren wir über einen Landsee, *Quansigang-pond* genannt, auf einer hölzernen Brücke, die eine Viertelmeile lang ist. Die Ufer dieses Sees sind mit Holz bewachsen und nehmen sich sehr gut aus. Unterwegs wurden wir von einem ziemlich starken Gewitter heimgesucht, das den Staub löschte und uns einen angenehmen Abend bereitete. Gegen 7 Uhr langten wir in *Worcester* an und stiegen in einem recht guten Wirthshause ab. Diese Stadt zählt gegen 4000 Einwohner, und besteht aus einer Hauptstraße mit einer Allee von alten Ulmenbäumen, und aus einigen Nebenstraßen, die, wie jene, sämmtlich ausgepflastert sind. Die Häuser, meistens von Holz, und nur wenige von Ziegelsteinen gebaut, sind alle mit Gärten umgeben, und mit hin ziemlich weit von einander entfernt, so daß die Stadt das Ansehen eines Dorfes erhält. Sie hat vier Kirchen, eine Bank und drei Buchdruckereien, deren jede eine Zeitung liefert. Auch in mehreren Dörfern, durch welche wir gekommen waren, sind Buchdruckereien, so wie in jedem eine Feuerspritze. Wir machten Abends dem hier wohnenden Gouverneur von *Massachusetts*, *Levi Lincoln*, unsern Besuch. Wir trafen ihn in seinem Hause mit

seiner Frau und seiner Schwägerin, wurden von diesem wackern, von seinen Mitbürgern allgemein hochgeschätzten Manne recht freundlich empfangen und brachten den Abend sehr angenehm bei ihm zu. Ein Beweis der öffentlichen Achtung, deren er genießt, ist, daß bei der letzten Gouvernenwahl keine einzige Stimme gegen ihn war, ein Fall ohne Beispiel in den V. St. Dem Gouverneur kommt das Prädicat „Excellenz“ zu. Am andern Morgen führte uns der Gouverneur nach einem neu angelegten Museum, das vorzüglich bestimmt ist, die in den V. St. zerstreut gefundenen Antiquitäten zu sammeln. Es ist erst im Entstehen und enthält wenig merkwürdige Gegenstände; auch ist die Bibliothek von geringem Belange; jedoch muß man dem wissenschaftlichen Streben der Einwohner alle Gerechtigkeit widerfahren lassen. Von hier führen wir mit dem Gouverneur um die Stadt herum, an dem Tribunal und dem Gefängnisse vorbei, welches zu beschen wir leider keine Zeit hatten, und nach unserm Wirthshause zurück. Die Gärten, an denen wir vorbei kamen, sahen etwas wild aus. Man zieht, wie es schien, etwas Gemüse, einige Wassermelonen und Obst; keine Blumen, Sonnenblumen ausgenommen.

Um 10 Uhr verließen wir in der *Stage-coach Worcester*, und führen nach *Northampton*, 47 Meilen weit. Unsere Gesellschaft in der *Stage-coach* bestand aus 2 Herren und 2 Damen, dem Staate *Mississippi*, welche wegen der ungesunden Luft in der Gegend eine Reise nach den nördlichen Gegenden unternahmen, und uns durch Erzählungen von ihren Besitzungen recht angenehm unterhielten. Der Weg war weniger gut, als gestern, und zuweilen sandig; die Pferde meistens schlecht, so daß es mitunter langsam von Statten ging. Die Gegend ist weniger bevölkert; die Cultur dieselbe; jedoch mehr Holz, auch sehr verwahrloset. Wir sahen Cypressen und einige große Cedern. Da hier keine Triftgesetze bestehen, so sind wegen des im Walde weidenden Viehes zahlreich Kastanienbäumen gemacht, die man der Länge nach in 4 Stücke gespalten hat. Gewöhnlich liegen 6 übereinander mit einem Zwischenraume von wenigen Zollen. Diese Verzäunungen sind eckelförmig angelegt, so ungefähr im Grundrisse. — —



Da, wo die Holzstücke sich berühren, sind sie in einander gefalzt, und gewöhnlich dient hier dem Holz ein großer Stein zur Basis. Es ist eine arge Holz- und Platzverschwendung, nur in einem so dünn bevölkerten und dichtbewachsenen Lande verzeihlich. Mehrere Strecken Holz waren erst vor Kurzem urbar gemacht, und die stehen gebliebenen Stämme durch Feuer ausgerodet worden. Der Boden ist nicht besonders fruchtbar. Wir bemerkten viele Granitblöcke, die nach und nach sehr gut, die großen zum Bau und die kleinen zu Chaussésteinen, gebraucht werden können. Die Oerter an unserm Wege heißen *Leicester* 7, *Speneer* 5, *Brookfield* 7, *Ware* 8, *Belchertown* 9, und *Madley* 10 Meilen. Meistens sind es kleine, weitläufig, größtes Theils mit hölzernen, aber sehr netten Häusern gebaute Ortschaften; in jedem befindet sich eine hölzerne Kirche und ein Schulhaus. Läden sieht man in den meisten Ortschaften; in *Belchertown* sogar einen Modeladen. Bei den Kirchen befinden sich lange Schoppen, unter welchen, während des Gottesdienstes, die Wagen und Pferde der Andächtigen gegen die Sonnenstrahlen oder das schlechte Wetter Schutz finden. *Ware*, am Fluß gleiches Namens, über den hier eine etwas besser als gewöhnlich gebaute hölzerne Brücke führt, ist erst seit 3 Jahren angelegt; es ist ein blühender, sehr netter Ort, und gehört der Familie *Dexter* in *Boston*, die hier eine Wollen- und Baumwollen-Manufactur gegründet hat, deren Arbeiter, über 300 an der Zahl, die Einwohner des Platzes ausmachen. Herr *Dexter* in *Boston* hatte mich gebeten, ein Packet wichtiger Papiere an seinen in *Ware* wohnenden Bruder mitzunehmen. Da wir hier Mittag machten, so gab ich diese Papiere selbst ab. Wir fanden Herrn *Dexter* mit seiner schönen Fran in seinem geschmackvoll angelegten *coltage*, mitten in einem Garten, und wurden recht freundlich empfangen. Von seinem Fenster aus kann er sein ganzes Dorf und seine Fabrikgebäude übersehen. Bisher, sagte Herr *Dexter*, habe er die meiste Wolle aus Sachsen gezogen, der man hier vor der spanischen den Vorzug gäbe; jetzt aber habe man Schafe aus Sachsen kommen lassen, die man in den Wäldern, da in *Massachusetts* keine reisenden Thiere seien, frei herumlaufen lasse, und die eine ganz vorzügliche Sorte von Wolle gäben. Leider hatten wir keine Zeit, um Herrn *Dexters* Einladung, seine Etablissements zu beschen, anzunehmen. In dem sehr reinlichen Wirthshause erhielten wir ein recht gutes Mittagmahl, und setzten dann unsere Reise fort. Auch die Arbeiter in *Ware* sollen sich durch ihre strenge Sittlichkeit auszeichnen. Sie haben eine besondere Schule,



in welche sie ihre Kinder zu schicken gezwungen sind, wie denn überhaupt im Staat *Massachusetts* alle Einwohner durch die Gesetze verpflichtet sind, ihre Kinder in die Schule zu schicken: im Unterlassungsfalle werden sie mit einer Geldbusse gestraft. In *Ware* befindet sich ein eigener Arzt, der in einem hübschen Hause eine wohlversehene Apotheke hat. Die strengen Republikaner sind eifersüchtig auf das Etablissement großer Fabriken, weil sie fürchten, daß einzelne Staatsbürger durch ihr Vermögen einen zu großen Einfluß auf eine große Masse der niedern Volksklasse bekommen werden; ich möchte aber glauben, daß die Republik von dieser Seite Nichts zu fürchten habe, da dem Einfluß Einzelner die gute Erziehung der niedern Volksklassen das Gegengewicht halten dürfte.

Ungefähr eine kleine Meile vor *Northampton* passirten wir den beiläufig 500 Schritt breiten *Connecticut*-Fluß auf einer ziemlich kleinen Fähre, welches, da die Nacht schon eingebrochen war, eben kein großes Vergnügen machte. In *Northampton* stiegen wir in *Warner's hôtel* ab, einem großen, reinlichen und gut eingerichteten Wirthshause. Vor dem Hause ist ein breiter bedeckter Gang, und vor der ersten Etage — es hat nur eine — ebenfalls ein sehr breiter bedeckter *Balcon*. Die Männer sitzen unten, und oben gehen die Damen spazieren. Man nennt es eine *piazza*, und die Einrichtung hat viel Bequemes. Vor dem Hause stehen Ulmenbäume und ein großes Reverbère, welches das Haus und den Platz beleuchtet. Dieses, und der schöne warme Abend, und die vielen Menschen, die unter der *piazza* ausruheten, oder ab und zuingen, machten einen angenehmen Effect. Man ist hier sehr gottesfürchtig, und geht außer dem Sonntage drei Mal in der Woche in die Kirche. Als wir ankamen, war so eben die Kirche zu Ende, und wir sahen recht elegante Damen herankommen. In jeder der Schlafstuben unsers Wirthshauses lag auch eine Bibel. Uebrigens lernte ich heute eine neue Art kennen, Briefe und Zeitungen zu bestellen. Der Kutscher des Postwagens wirft die Briefe und Zeitungen, die ihm mitgegeben sind, vor den Häusern, die sie erhalten sollen, auf die Erde; er wirft sie sogar auf das freie Feld an den Wegen hin, die von seiner StraÙe nach der Gegend ablaufen, nach welcher die Papiere adressirt sind.

Vor zwei Jahren hatten die Herren *Cogswell* und *Bancroft* eine Erziehungs Anstalt in *Northampton* angelegt. Am Tage nach unserer Ankuft — 11. August — besuchte mich Herr *Cogswell*, und stellte mir einen seiner Professoren vor, den Dr. *Beck* aus Meidel

berg, einen Stiefsohn des Dr. *De Wette* aus Weinlar, der hier Unterricht in der lateinischen und griechischen Sprache giebt. Ein anderer deutscher Professor, den ich jedoch nicht gesehen habe, giebt Unterricht in der Turnkunst. Diese beiden Herren führten uns nach dem Institute, das in einem Wald auf einem Hügel, *round hill* genannt, ungefähr eine kleine Meile von *Northampton* entfernt liegt.

*Northampton* zählt gegen 4000 Einwohner, und hat hinsichtlich seiner Bauart Aehnlichkeit mit *Worcester*, eben so viele Kirchen, eine Bank, ein Tribunal mit Gefängniß und eine Buchdruckerei. Von Herrn *Cogswell's* Institut aus hat man eine herrliche Aussicht auf das fruchtbare und gut angebaute Thal des *Connecticut*-Flusses, der sich hier zwischen zwei hohen Bergen, *Holyoke* und *Mounttobie*, seinen Weg bahnt. Links gewähren die hohen Gebirge von *New-Hampshire* einen schönen Anblick. Das Institut zählte im Jahr 1824 nur 40 Zöglinge, und im Jahr 1825 bereits 74; auch ist Herr *Cogswell* genöthigt, außer den 3 großen Häusern, die zu seinem Etablissement gehören, noch ein viertes, größeres zu bauen. Es soll nach dem Modell von Schulorte eingerichtet sein; da mir deren Einrichtung jedoch unbekannt ist, so kann ich weiter Nichts darüber sagen. Die Turnübungen, zu deren Ausführung ein eigener Platz im Walde mit den nöthigen Gerüsten eingerichtet ist, machen einen Haupttheil der hiesigen Erziehung aus. Die Knaben sind von der Welt gänzlich abgeschieden; jedoch macht Herr *Cogswell*, damit sie ihr nicht zu fremd werden, mit ihnen jährlich ein Paar Fußreisen in die umliegende Gegend. Herrn *Bancroft*, den ich an einem bei den Turnübungen versprungenen Fuße sehr leidend antraf, besuchte ich auf seinem Zimmer. Beide Herren sind enthusiastisch für Deutschland und für die dortige Erziehung eingenommen, und wollen Alles bei sich nach diesem System einrichten. Mit einem Advocaten, den wir bei Herrn *Cogswell* kennen gelernt hatten, kehrten wir nach der Stadt zurück. Hier zeigte uns Herr *Bates*, so hieß er, die eine Kirche, das Tribunal und eine, einem Doctor und Apotheker *Hunt* gehörige Mineraliensammlung, in welcher ich vorzüglich zwei schöne Stücke amerikanischen Berylls, so wie einige schöne Stücke Bergkrystall bewunderte. Bei unserer Rückkehr ins Wirthshaus erhielt ich einen Besuch von einem Arzte, Dr. *Seeger* aus dem Württembergischen, der mit *Schiller* auf der Württembergischen Militärschule erzogen worden war. Er wünschte, mich, meines Herrn Vaters wegen, kennen zu lernen, für den er die allergrößte Verehrung

bezeugte. Ich kann nicht leugnen: in einer so fernen Gegend von meinem Vaterlande, that dieses meinem Herzen ungemein wohl; und die Bekanntschaft mit dem würdigen alten Dr. *Seeger*, der schon seit 40 Jahren die V. St. bewohnt, und hier als ein rechtschaffener Mann und guter Arzt in allgemeiner Achtung steht, bleibt mir eine angenehme Erinnerung.

In *Springfield*, 20 Meilen von *Northampton*, den *Connecticut*-flus hinab, liegt die, dem Gouvernement gehörige, Gewehrfabrik. Um diese Fabrik zu sehen, verließen wir gegen 11 Uhr Vormittags bei einer schrecklichen Hitze *Northampton*, mit 5 Damen und 2 Herren in die *Stage-coach*, wie in das trojanische Pferd, eingepackt. Gegen 3 Uhr Nachmittags trafen wir ein, und fanden wieder ein sehr gutes Wirthshaus, ebenfalls mit einer *piazza* versehen. Wir waren durch eine wohl angebaute Gegend längs des rechten Ufers des *Connecticut*flusses gefahren; Mais und Hirse, auch Kartoffeln waren das Meiste, das wir angebaut fanden; hier und da sahen wir auch Hanf, und, jedoch sparsam, Hopfen.

*Springfield* liegt auf dem linken Ufer des *Connecticut*, über welchen, dicht vor der Stadt, eine hölzerne und bedeckte Brücke geht, 500 Schritt lang und sehr plump gebaut. Es sieht einer Stadt viel ähnlicher, als *Worcester* und *Northampton*; denn man sieht doch einige steinerne Häuser so nahe an einander stehen, daß sie eine Strafe bilden. Der Oberst *Lee* hatte die Gefälligkeit, uns in seinem Wagen nach der Gewehr-Manufactur, deren Director er ist, abzuholen. Sie liegt ungefähr eine Meile von *Springfield*, in einem sehr hübschen Thal, an einem Bache. Sie beschäftigt täglich 274 Arbeiter. Diese haben sich in der Nähe der Manufactur angebaut, bilden eine Art von Colonie, und haben eine eigene Schule für ihre Kinder. Sie sollen sich gleichfalls durch ein besonders gutes und sittliches Betragen auszeichnen. Die Infanteriegewehre für die amerikanischen Armeen werden nach dem verbesserten französischen Modelle von 1777 gemacht, nur etwas kürzer, wogegen die Bajonette etwas länger sind. Die Läufe und Bajonette werden, wie bei den Engländern, braun gemacht, auf eine Weise, die *Dupin* in einer Anmerkung zu dem ersten Theile seiner *vojages dans la Grande Bretagne* weitläufig beschreibt. Wir sahen alle Arbeiten, vom ersten Anfang bis zum Ende; sie werden in verschiedenen Häusern gemacht, und die Maschinen durch Wasser in Bewegung gesetzt. Man verfertigt jährlich, 15000 Gewehre, von welchen das Stück dem Gouvernement 11 Dollars zu stehen kommt. Wie viel könnte man ersparen, wenn man, wie in andern Ländern, die Ge-

wehre bei Privatarbeitern machen liefse! Das Arsenal, in welchem diese Gewehre aufbewahrt und in Kisten zu 20 Stück eingepackt werden, liegt nicht weit von der Manufactur und besteht, nachdem das alte große Arsenal vor anderthalb Jahren abgebrannt ist, aus einem *Corps de logis* für die Bureaux, aus zwei isolirten Flügeln, zur Aufbewahrung der Waffen, und aus mehreren Nebengebäuden mit den nöthigen Werkstätten. Diese Gebäude bilden zusammen ein längliches Viereck, von welchem das eigentliche Zeughaus die eine kurze Seite ausmacht; auf der andern, dem *Corps de logis* gegenüber, steht Oberst *Lee's* geschmackvoll eingerichtete Wohnung. Die Häuser zum Arsenal gehörig, sind äußerlich von Backsteinen gebaut, inwendig ist alles Holz; und da die Gebäude während des Winters mit *calorifères*, und diese mit Holz geheizt werden, so schienen sie mir der Feuersgefahr sehr ausgesetzt zu sein. Ich bemerkte dieses dem Herrn Oberst *Lee*, und er schien meine Besorgniß zu theilen. Als wir nach unserm Wirthshause zurückgekehrt waren, stellte mir Herr *Calhoun*, dem wir durch Herrn *Bates* bekannt geworden, mehrere Herren aus der Stadt vor, und brachte uns Abends in eine musikalische *Soirée* bei einem Herrn *Dwight*, wo wir die schöne Welt der Stadt vereinigt fanden. Die Damen sangen recht gut, und spielten auf dem Pianoforte Stücke aus dem Freischütz, welche Oper jetzt in Amerika die Lieblingsmusik ist.

Unsere Absicht war, den 12. August nach *New Libanon* zu fahren, um dort das Bad und das nahe *Shakersdorf* zu besuchen; aber es stand in den Sternen anders geschrieben. Wir verließen früh 2 Uhr bei einer ziemlich kühlen Nacht *Springfield* in der Dilligence, fuhren über die bedeckte Brücke ~~hinaus~~, durch *Westfield*, das, so viel wir in der Nacht sehen konnten, ein ganz hübscher Ort ist, und befanden uns mit Tagesanbruch in einem romantischen Thale am *Westfieldflusse*, der sich über große Felsenblöcke hin stürzt. In *Russel*, einem 17 Meilen von *Springfield* in einem wilden Thale gelegenen, einzelnen Posthause nahmen wir ein vorzügliches Frühstück ein und freuten uns über das gute und reinliche Aussehen des Hauses und seiner Bewohner. Es war früh so kalt, daß ein tüchtiges Caminfeuer, welches wir in diesem Hause fanden, uns recht willkommen war. Der Weg in dem wilden, romantischen Thale, meistens bergauf, längs des Waldstromes, war ziemlich schlecht und öfters sehr eng; anstatt eines Gefänders am Abgrunde, lagen nur große Baumstämme da, die man auf eine unverantwortliche Weise vermodern läßt. Die Brücken waren eben

so schlecht, als die, über welche ich früher lamentirt habe. Der Wald hatte sehr schöne Bäume, von denen jedoch viele ausgerodet wurden, um neuen Ansiedlern Plätze zu ihren Wohnungen zu verschaffen. Diese Wohnungen wurden, Blockhäusern gleich, von großen Baumstämmen erbaut. Unter den einzelnen Ansiedlern bemerkten wir mehrere Neger- und Mulatten-Familien. Von den Oertern *Chester*, *Buket* und *Lee*, durch welche wir kamen, bestehen die beiden ersten nur aus einzelnen Höfen; letzteres jedoch scheint ein blühendes Dorf zu sein. Wir verliesen hier das Gebirge und kamen wieder in besser angebaute Gegenden, in welchen wir auch Stoppeln von Getraide bemerkten. In *Stockbridge*, 47 Meilen von *Springfield*, einem freundlichen Orte, hielten wir in einem guten Wirthshause Mittag. Von der großen Hitze und dem elenden und engen Sitzen in der *Stage-coach* fühlte ich mich sehr ermüdet, und wollte deswegen einen Wagen miethen, um nach *New-Libanou* zu fahren, das nur 14 Meilen entfernt ist. Der Mensch aber, den ich wegen eines Wagens ansprach, war so unverschämt, 10 Dollars zu fordern; also entschloß ich mich, um nicht einem neuen *Yan-keetrick* zu begegnen, meine Reise in der widerwärtigen *Stage-coach* direct nach *Albany* fortzusetzen. Bei der nächsten, 13 Meilen entfernten Station *Canaan* verliesen wir den Staat *Massachusetts* und betraten den Staat *New-York*. Die andern Plätze, die wir nach *Canaan* berührten, waren *Chatham*, 6 Meilen, *Nassau* oder *Unionvillage*, 4 Meilen, und *Schoodie*, 5 Meilen. *Albany* ist im Ganzen 81 Meilen von *Springfield* entfernt. Die erwähnten Plätze sahen alle recht wohlhabend und reinlich aus, und die Felder waren auch recht gut angebauet. Als wir nach *Schoodie* kamen, brach die Nacht ein, wurde jedoch leider durch ein auf einer Anhöhe brennendes Haus erleuchtet. Dicht vor *Albany*, am Dorfe *Greenbush*, passirten wir auf einer Pferdefähre den *Hudsonfluß*, auch *Northriver* genannt, und nahmen in *Albany*, wo wir gegen 10 Uhr Abends eintraten, unser Quartier in *Crattenden's boarding-house*, auf einer Höhe neben dem Capitol oder Staatenhause gelegen.

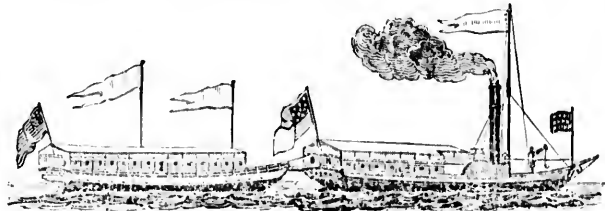
*Albany* zählt gegen 15000 Einwohner. Die Stadt liegt am rechten Ufer des *Hudson*, und erstreckt sich westlich eine Höhe hinauf. Sie ist im Jahr 1614 durch die Holländer unter dem Namen *Port Orange* angelegt worden, und hat ihren jetzigen Namen, nach ihrer Besitznahme durch die Engländer, zu Ehren des nachherigen unglücklichen Königs *Jacob II.* bekommen, der damals Herzog von *York* und *Albany* hieß. Noch stehen mehrere der

alten holländischen Häuser, und mehrere Strafsen haben noch ihre holländischen Namen beibehalten.

Im Wirthshause trafen wir mit einem Herrn *Jackson* aus *New-York* zusammen, der fast gleichzeitig ankam, und seine Schwester und einen zehnjährigen, altklugen Sohn, *Columbus* genannt, bei sich hatte. Er ist ein Schulmann. Wegen der Nähe der Bäder von *Ballston*, *Saratoga* und *New-Libanon* und der *fashionable season* war es in dem Hause so voll von Fremden, daß ich mit Herrn *Tromp* in einer kleinen Kammer schlafen mußte. Beim allgemeinen Frühstück am andern Morgen, fand ich den Herrn *Jackson* und seinen kleinen *Columbus* wieder, und da er in *Albany* bekannt war, so nahm ich seine Einladung an, mit ihm in der Stadt herumzugehen. Sie sah alt und mitunter baufällig aus. Sie hatte sich während des letzten Krieges gegen England sehr gehoben, war aber seit dem Frieden durch mehrere bedeutende Bankerotte und durch einen großen Brand wieder zurückgekommen. Durch den neu angelegten *Erie-Canal*, der hier seinen Anfang nimmt und westlich bis nach dem *Erie-See*, 362 Meilen weit, läuft, so wie durch den aus diesem Canal auslaufenden Verbindungscanal mit dem See *Champlain*, kam von Neuem Leben und Handel in die Stadt, und man versprach sich für sie die schönsten Resultate. Schon bei unserer Ankunft hatte ich eine Jeremiade über das schlechte Pflaster angestimmt; und fortwährend mußte ich dieselbe erneuen, zumal da die Strafsen noch obendrein sehr krumm sind. Wir besuchten mehrere Buchhandlungen, die recht gut versehen zu sein scheinen, und machten dann eine Promenade nach dem neuangelegten Bassin, aus welchem der Canal anfließt. Es ist durch einen, parallel mit dem rechten Ufer des *Hudson* laufenden, 4000 Fuß langen, Damm vom *Hudson* getrennt, ist 300 bis 400 Fuß breit und hält 10 Fuß Wasser. Der Damm ist von starken Balken, die seine beiden Wände bilden, und deren Zwischenraum mit Erde und Steinen ausgefüllt ist. Mehrere höchst plumpe hölzerne Brücken, in deren Mitte Zugbrücken zum Durchlassen der Schiffe angebracht sind, verbinden ihn mit dem Ufer. Das Aufbauen dieses Dammes hat 130.000 Dollars gekostet. Man hat ihn in Loose vertheilt und einzeln verkauft, unter der Bedingung, Magazine darauf zu bauen, und dieser Verkauf hat die Summe von 190.000 Dollars eingebracht. Meiner Ansicht nach hätte die Gesellschaft der Unternehmer des Canalbaues, auf deren Kosten das Bassin und die beiden Canäle angelegt sind, besser gethan, den Damm zu behalten und zu vermietten. Da er von Holz gebaut, da dieses mehr oder weniger

dem Verfaulen unterworfen ist, und da man nun gar Magazine darauf errichten will, die ihn sehr drücken werden, so ist zu fürchten, daß er in einer Zeit von zehn Jahren einstürzen, oder daß man sich zu einer großen Hauptreparatur, oder wohl gar zu seinem Wiederaufbau in Stein genöthiget sehen wird. Da die Steine hier zu Lande sehr wohlfeil sind, und ihr Behauen in den Gefäßgrüssen geschieht: so hätte man den Damm sogleich in Stein aufbauen sollen. Der jetzige gehört meiner Ansicht nach in die Kategorie der halben Maafsregeln. In dem Bassin fanden wir auf einem Canalschiff eine schwimmende Buchhandlung. Herr *Wilcox*, welcher dieselbe seit 2 Jahren auf dem *Erie-Canal* etablirt hat, soll jährlich einige Reisen, hin und zurück, und auf diesen Reisen recht gute Geschäfte machen. Er war so eben zurückgekommen, um sein Magazin wieder zu erneuern. Die meisten Bücher, die er in den Ortschaften in der Gegend des Canals verkauft, sind alte Autoren; dann medizinische und religiöse, nach diesen juristische Schriften und endlich Romane. Früher ein bemittelter Kaufmann in *Albany*, ist der Mann durch einen Bankerott ruinirt worden, und erhält nun durch diese glückliche Speculation seine Familie, die mit ihm sein Schiff bewohnt. Ich kaufte von ihm eine recht gute Charte vom Staat *New-York*.

Später besahen wir mehrere am Ufer liegende Dampfboote, die zur Communication zwischen *Albany* und *New-York* dienen. Das größte heist *the commerce*, ist mit gut eingerichteten Zimmern versehen, und macht die Reise in 19 Stunden. Die Eleganz desselben läßt Nichts zu wünschen übrig; was jedoch die Maschine betrifft, so meinte Freund *Tromp*, daß diese auf den englischen Dampfbooten vervollkommener sei. In der That haben die amerikanischen Dampfmaschinen hier im Lande nicht den Ruf einer sehr großen Sicherheit, hinsichtlich der Solidität des Dampfkessels; und mehrere Explosionen haben zur Vernehrung dieses übeln Rufes beigetragen. Aus dieser Ursache, verbunden mit der Unannehmlichkeit der erschütternden Bewegung der Dampfmaschine,



wollten mehrere Personen ihre Leiber diesem Transportmittel nicht anvertrauen; und deswegen hat man, wie der Holzschnitt auf der vorigen Seite zeigt, eine *safety barge* angebracht. Diese ist ein wahres schwimmendes Hôtel, mit dem größten Luxus menblirt. In dem Damenschlafzimmer befinden sich sogar seidene Bettvorhänge. Die Damen haben außerdem ein besonderes Toiletten- und Versammlungszimmer, so wie die Herren, denen der Speisesaal zum Versammlungszimmer dient. Rings um das Schiff herum läuft eine *piazza*, die bei warmem Wetter sehr angenehm sein muß. Der Name dieser *safety barge*, auf der die Reise sammt der Nahrung nur 4 Dollars kostet, ist *Lady Clinton*, zur Ehre der Frau des Gouverneurs vom Staate *New-York*, *De Witt Clinton*. Ein anderes sehr gut eingerichtetes Dampfboot, *Constellation*, das jedoch noch keine *safety barge* hat, besahen wir ebenfalls. Man hat jetzt Dampfboote eingerichtet, um gewöhnliche Flußschiffe den Fluß hinunter und hinauf zu bugsiren, welche man *steam tow boats* nennt.

Zuletzt besahen wir die oben erwähnte, durch Pferde in Bewegung gesetzte Fähre. Diese Fähre besteht aus zwei aneinander befestigten Schiffen, die ein gemeinschaftliches Verdeck und zusammen eine elliptische Form haben. Auf demselben steht ein rundes Haus, in welchem 6 Pferde im Kreise herumgehen und ein horizontales Kammrad drehen; das Kammrad bewegt ein Stirnrad und das Stirnrad ein verticales Rad, um dessen Axe sich zwischen den beiden Schiffen zwei gewöhnliche Räder mit Schaufeln wie bei den Dampfboten drehen und das Ganze in Bewegung setzen. Die Wagen — und 22 zweispännige können auf ein Mal übergefahren werden —, stehen rechts und links auf der Fähre neben dem runden Hause, in welchem die Pferde sind. Ein vorn und ein hinten angebrachtes Steuerruder geben der Fähre die gehörige Direction.

Hauptzweige des hiesigen Handels scheinen Zimmerholz und Breter zu sein, von denen wir eine bedeutende Quantität auf den Quais und dem Damme liegen sahen. Beim Mittagessen lernten wir den spanischen Consul in *Boston*, einen recht feinen jungen Mann, in Frankreich erzogen, kennen. Nach dem Essen besahen wir das nicht weit von unserm Wirthshause auf einem Hügel liegende Capitol oder Staatenhaus. *Albany* ist der Sitz des Gouverneurs und der Hauptstadt des Staates *New-York*; soll es aber, wie man sagt, nicht lange mehr bleiben, da die Absicht ist, den Sitz des Gouvernements weiter westlich, in die Mitte des Staates, nach



*Ulica* zu verlegen. Das Capitol bildet ein von braunem Sandsteine gebautes Viereck, dessen eine Seite mit einer großen Treppe und 4 ionischen Säulen von weißem Marmor geziert ist. Die Versammlungssäle der verschiedenen Behörden sind geräumig; etwas besonders Merkwürdiges fand ich jedoch nicht. In einem Saale befindet sich ein lebensgroßes Portrait von *Washington* und in einem andern das des alten Gouverneurs *Clinton*, Oheims des jetzigen. Auf dem Gipfel des Capitols steht eine Laterne, von welcher aus man eine schöne Aussicht hat auf die Stadt *Albany* und das Thal des *Hudson*, die rechts durch die *Katskill*-Gebirge und links durch die Gebirge von *Vermont* begrünzt wird. Ueber der Laterne steht eine hölzerne Statue der Gerechtigkeit, an deren Rücken ein schwerer Blitzableiter befestigt ist, so daß Witzlinge gesagt haben, sie stehe am Pranger.

Bei *Albany* besteht noch ein Rest vom Feudalwesen. Die Familie *van Rensselaer*, eine der ältesten unter den holländischen Einwanderern, hatte seit der ersten Niederlassung die Gegend von *Albany* als ein Lehen bekommen, dieses in mehrere Theile getheilt und mit den Theilen andere Vasallen gegen gewisse Abgaben und Dienste belehnt. Der älteste der *van Rensselaerschen* Familie führt bis diesen Tag den Titel: *Patroon*, und genießt gewisser feudaler Vorrechte, deren Erhaltung die Familie seit der amerikanischen Revolution ihrer großen Popularität in dieser Gegend verdankt, obgleich alle Erinnerung an das Feudalwesen ganz gegen den Geist der hiesigen Regierung ist. Das Haus des alten General *van Rensselaer* wird in der Gegend *the Manor of the Patroon* genannt.

## VI.

Reise von *Albany* nach den Wasserfällen des *Niagara*.  
Der *Eric*-Canal. *Schenectady*. *Utica*. *Rochester*.  
*Buffalo*.

Die Wasserfälle des *Niagara*.

Vom 14. bis 25. August 1825.

Den 14. August begaben wir uns früh 7 Uhr nach dem Bassin und schifften uns auf dem, zur Canalschiffahrt bestimmten, Packetboot *Albany* ein, um unsre Reise nach dem See *Eric* anzutreten. Dieser Canal hat 2,500,000 Piaster gekostet und wird in 4 Wochen vollendet sein: nur in der westlichen Gegend arbeitet man noch an demselben. Voriges Jahr hat der bis dahin fahrbare Theil desselben 300,000 Dollars eingetragen, und man erwartet dieses Jahr eine Einnahme von 500,000 Dollars, so dafs in sehr kurzer Zeit der ganze Kostenaufwand ersetzt sein und der Staat einen unglaublichen Vortheil ziehen wird, wenn nicht etwa grofse Reparaturen, die, wie ich glaube, allerdings bevorstehen, einen ansehnlichen Theil dieses Einkommens absorbiren sollten. Das System der grofsen Canäle war bis jetzt in den V. St. unbekannt und nicht sehr popular. Es galt daher, das Publikum durch ein grofses, schnell ausgeführtes Werk, so zu sagen, zu verblüffen; und so wurde dieser Canal so schnell als möglich ausgeführt, ohne dafs man die langen Erfahrungen, die andere Nationen im Canalbau gemacht haben, besonders dabei zu Rathe gezogen hätte. Allerdings macht die Unternehmung dieses Canals, 362 Meilen, mit 83 Schlenzen, welche die Schiffe vom *Hudson* nach dem See *Eric* bringen, dessen Niveau 688 Fufs über den des *Hudson* erhaben ist, dem Geiste der Erfinder alle mögliche Ehre; hat man aber die französischen, niederländischen und englischen Canäle gesehen und noch im frischen Gedächtnisse, so findet man, dafs hier zu Lande die Wasserbaukunst noch Fortschritte machen kann. Der Canal hat an der Oberfläche

des Wassers eine Breite von 35 Fufs, auf einem Grunde von 28, und das Wasser eine Tiefe von 4 Fufs, so dafs nur eigends dazu gebaute flache Schiffe und Flöße auf demselben fahren können. Das Packetboot, das uns heute bis *Schenectady* brachte, war 70 Fufs lang, 14 Fufs breit und zog 2 Fufs Wasser. Es war bedeckt, enthielt einen geräumigen Saal nebst einer Küche und war recht nett eingerichtet. Wegen der vielen Schleusen geht die Fahrt nur langsam von Statten: unser Packetboot machte nur 3 Meilen in einer Stunde, da jede Schleuse im Durchschnitt 4 Minuten aufließt. Die Schleusen sind im Lichten 15 Fufs breit, und ihr Fall ist zwischen 7 und 12 Fufs. Das Packetboot wurde durch 3 hintereinander gespannte Pferde gezogen, die auf einem längs des Canals laufenden schmalen Saum-Wege gingen, der auch unter den vielen über den Canal geschlagenen Brücken hinweg läuft. Diese Brücken, gegen 300 zwischen *Albany* und *Utica*, sind alle von Holz und sehr plump gebaut; meistens gehören sie den Bauern, und dienen zur Communication mit ihren Feldern. Von *Albany* bis *Schenectady* sind es zu Lande nur 15 Meilen und man kann diesen Weg in kurzer Zeit mit der *Stage-coach* zurücklegen; da es uns aber darum zu thun war, den Canal zu sehen, und wir übrigens Zeit gewinnen wollten, um in unsern Tagebüchern nachzutragen, so hatten wir den weitem Weg zu Wasser, 28 Meilen lang, vorgezogen.

Fünf und eine halbe Meile von *Albany*, bei *Troy*, steht ein, dem Governement gehöriges, Arsenal, das ein großes Etablissement zu sein scheint. Der Canal läuft bis hier ziemlich parallel mit dem *Hudson*-Flufs. *Troy*, das auf dem linken Ufer am Fuße ziemlich ansehnlicher Berge, von denen einer der Berg *Ita* heißt, recht malerisch liegt, scheint, nach den großen Magazinen am Ufer und dem guten Aussehen der Häuser zu urtheilen, ein wohlhabender Platz zu sein. Aus unserm Canale geht hier ein Seiten-Canal mit 2 Schleusen nach dem *Hudson*, zur Communication mit *Troy*. Hierauf kommt man an einen Platz, wo 9 Schleusen übereinander sind, durch welche man 78 Fufs steigt. Vorher geht ein Canal rechts ab, der sich mit dem *Hudson* und dann mit dem Canale des *Chautplain*-Sees vereinigt. Hier verließen wir den *Hudson* und hielten uns längs des *Mohark*-Flusses. Wir bemerkten eine gegen 600 Fufs lange bedeckte hölzerne Brücke, die auf 15 hölzernen Pfeilern über den letztern Flufs gehet, nahe vor seiner Mündung. Hier sahen wir den berühmten und oft abgebildeten *Cohaes*-Wasserfall im *Mohark*-Flusse, 78 Fufs hoch, und etwa 400 Fufs breit. Im Frühjahr soll dieser Wasserfall, wo er sich über das ganze Bett

des *Mohawk* erstreckt, sehr majestätisch sein; bei der jetzigen Dürre nahm er sich zwar schön aus, war jedoch sehr schmal. Der Fluß war beinahe ganz ausgetrocknet: ich ging in seinem aus Schieferfelsen bestehenden Bette trocknes Fußes bis in die Mitte und bis dicht an den Wasserfall. Das Wasser hat den Felsen hin und wieder tief ausgewaschen; man sieht Löcher voll Wasser, in welchen man recht gute Fische fangen soll. Da sich sehr große Schwierigkeiten finden, um hier den Canal auf dem rechten Ufer des *Mohawk* fortzusetzen, so hat man ihn vermittelst eines 1188 Fuß langen Aqueducts auf das linke Ufer geleitet. Dieser Aqueduct ist von Holz gebaut und ruhet auf 26 steinernen Pfeilern, vor welchen, auf eine Distanz von beiläufig 100 Schritten, hölzerne Eisbrecher in dem Flusse gebaut sind. Das Wasser in diesem hölzernen Canal ist gegen 20 Fuß breit und auf der einen Seite zum Wege für die Pferde mit einem 8 Fuß breiten Trottoir versehen. Diese hölzerne Wasserleitung wird wohl nächstens einer Reparatur bedürfen, und man dürfte endlich genöthigt sein, sie von Eisen zu machen. Der Canal ist, fast so weit er auf dem linken Ufer des *Mohawk* fließt, aus dem Felsen gehauen, und nimt sich sehr schön aus. Zwölf Meilen weiter kehrt er vermittelst eines andern 743 Fuß langen, auf 16 Pfeilern ruhenden ähnlichen Aqueducts auf das rechte Ufer des *Mohawk* zurück. Oberhalb dieses Aqueducts, der ebenfalls durch hölzerne Eisbrecher gedeckt ist, geht eine gewöhnliche hölzerne Brücke für Wagen über den Fluß. Vier Meilen weiter ist *Scheuclady*, das wir erst nach Sonnenuntergang erreichten. Zwischen *Albany* und dieser Stadt hatten wir 27 Schleusen passiert. Die Schleusen sind von harten Kalksteinen gebaut, bedürfen jedoch einer baldigen Reparatur, da sie an mehreren Plätzen das Wasser durchlassen. Auch schließten die Schleusenthüren schlecht; das durch sie filtrirte Wasser bildet gar artige Cascaden. Die Gegend, durch welche wir heute gekommen waren, ist größtes Theiles bergig und waldig und kärglich angebaut.

*Scheuclady* ist eine alte Stadt von ungefähr 5000 Einwohnern; sie wird durch den Canal in zwei Theile getheilt. Wir verließen hier das Packethoot, um morgen mit einem andern nach *Ulaca* zu fahren, und fanden in *Givens hôtel* ein recht gutes Unterkommen, das uns nach der großen Hitze des Tages sehr wohlthätig war. Die Einwohner sind zum Theil Nachkommen von Niedersachsen, von denen einige, die im Wirthshause waren, mir in schlechtem Plattdeutsch die Conversation machen wollten. Am andern Morgen machten wir früh einen Spaziergang durch die

Stadt, und sahen zwei große, auf einer Anhöhe liegende Gebäude, in welchen sich eine Universität, *Union college*, befindet. Die Studenten hatten Ferien, und deswegen war es sehr still. Nach dem banfälligen Zustande der Gebäude zu schließen, ist dieses Collegium nicht sehr in Aufnahme. Man hat von demselben aus eine schöne Aussicht auf die Stadt und auf das Thal des *Mohawk*, das hier recht gut angebaut zu sein scheint. In der Stadt bemerkten wir eine sonderbare Windmühle mit einem horizontalen Windrade, dessen Flügel, ungefähr 20 an der Zahl, perpendicular und jalousienförmig auf dem Rude stehen.

Um 10 Uhr früh verließen wir *Schenectady* am Borde des Packetboots *Samuel Young*, das uns bis morgen Vormittags nach *Utica*, 80 Meilen weit, zu bringen versprach. Es war so groß, als das Gestrüge, nur waren Verschläge für die Damen angebracht, weil man eine Nacht auf dem Boote zubringen muß. Der Canal ging heute wieder längs des *Mohawk* in demselben gut angebauten Thale, und die Gegend war, wegen des Laubholzes auf den Anhöhen, recht fremdlich. Einige nett aussehende Häuser bilden das *Township Amsterdam*; gegenüber, auf dem rechten Ufer des *Mohawk*, liegt *Rotterdam*. Ueber mehrere kleine Regenbäche, die man hier, so wie die kleineren Flüsse, mit dem indischen Namen *Creek* belegt, kamen wir auf kleinen Aqueducts hinweg, von welchen die längsten nur auf 3 Pfeilern ruheten. Der Canal führte durch 2 Flüsse, *Schoharrie Creek* und *Canajoharie Creek*, welche ihm das meiste Wasser zuführen. Bei dieser Durchkreuzung der Flüsse werden die Pferde auf einer besondern Fährre übergeföhren. Bei der ersten Ueberfahrt liegt ein Dorf, *Fort Hunter* genannt, wo vor dem 7jährigen Kriege ein Fort, oder vielmehr eine Redoute dieses Namens gestanden hat. Gegen Abend kamen wir durch ein enges Thal, durch zwei felsige Berge gebildet, von welchen der eine *Anthony's nose* genannt wird. Die Häuser, an denen wir vorbeiföhren, sahen meistens recht wohlhabend aus; auch bemerkte ich heute und gestern mehrere Sägemöhlen. Zwischen *Schenectady* und *Utica* sind 26 Schleusen. Der Tag war unerträglich heiß und unsere Gesellschaft nicht sehr zahlreich. So viel als es sich thun ließ, schrieb ich heute; während der großen Hitze konnte ich mich aber des Schlafs nicht erwehren. Abends bekamen wir glücklicherweise ein Gewitter, das die Luft sehr abkühlte. Während der Nacht wurden, da die Cojen nicht zureichten, auf alle Bänke Betten gelegt, und für mich, als den Größten, in der Mitte ein ganz besonderes auf die längste Bank

und einen Stuhl als Supplement. Es sah aus wie ein Erbbegräbniß, und ich lag in der Mitte wie der Familienvater. Ich brachte übrigens eine schlechte Nacht zu, weil ich sehr eng lag, weil Insecten mich quälten, und weil bei jeder Annäherung einer Schleuse der Steuermann auf dem *bugle* seine schönen Weisen anstimmte. Während derselben hatten wir einen Aqueduct passirt, der über einen kleinen Wasserfall, *lille falls* genannt, hinweg führt. Gegen Morgen kamen wir durch eine recht gut angebaute Gegend mit einzelnen netten Häusern, *German flats* genannt, zur Zeit der Königin *Anna* von deutschen Ansiedlern angelegt. Gegen 12 Uhr Mittags erreichten wir *Ulica*, nachdem wir 9 Meilen zuvor durch die letzte Schleuse gefahren waren. Auf mehr als 70 Meilen vorwärts giebt es keine Schleuse wieder. Der Boden scheint angeschwemmter Grund zu sein, und besteht aus Sand mit Kiesel.

*Ulica*, durch welches der Canal hindurchgeheth, ist eine blühende Stadt von beiläufig 4000 Einwohnern, und stehet auf dem Platze, wo früher eine Redoute gegen die Indianer, *Fort Schuyler* genannt, gestanden hat. Im Jahre 1794 war ein kleines Wirthshaus das einzige bewohnte Gebäude in dieser Gegend; und jetzt steht *Ulica* da als eine der blühendsten Städte des Staates *New York*, und fortwährend werden neue Häuser gebaut. In der That, man fingt hier an, die großen Fortschritte, die dieses junge Land in der Cultur macht, zu bewundern, und bekommt ganz neue Ideen vom menschlichen Beschaffungs- und Unternehmungsgeist! *Ulica*, am rechten Ufer des *Mohawk*, hat 2 Banken, 4 Kirchen, und eine Akademie, große und gut eingerichtete Läden mit einer Buchhandlung und einer Buchdruckerei. Außer mehreren Schenken giebt es 3 große Wirthshäuser. Wir fanden in dem größten, *Shepherds hotel*, ein sehr gutes Unterkommen. In diesem Hause sind beständig über 70 Betten zur Aufnahme der Fremden bereit; und öfters sollen sie kaum zureichen. Man erinnerte sich nicht, daß in einem Sommer so viele Reisende hier gewesen seien, als in diesem, besonders aus den südlichen Staaten wo die Hitze unerträglich, und wo es überhaupt im Sommer ungesund sein soll. In einem solchen amerikanischen Wirthshause ist Alles äußerst reinlich, und verhältnißmäßig billig. Man muß auf die Person mit Wohnung und Nahrung täglich 1 Dollar rechnen. Früh vor 7 Uhr wird zum Aufstehen geläutet. Die Schlafzimmer sind äußerst geräumig, die Betten weit und gut, und die Wäsche fein und sehr reinlich. Uebrigens sind alle Schlafzimmer mit den nöthigen Waschtischen u. s. w. versehen. Nachdem man ange-

kleidet ist, begiebt man sich ins Erdgeschoss, in den *barroom*. Dasselbst findet man alle Sorten von erfrischenden und herzkärkenden Getränken; auch ist daselbst das Comptoir des ersten *waiters*, der die Rechnungen besorgt. Der Wirth ist gewöhnlich ein *gentleman*, der mit den Gästen isst, und die Conversation macht. Ausser dem Vorplatze, wo die Stiefeln und Schuhe Abends hingestellt werden, und wo man sie am andern Morgen wohlgeputzt wieder findet, sind hier mehrere offen stehende Stuben zum Sitzen, Lesen, Schreiben u. s. w. Will man jedoch, zumal wenn man mit Damen reiset, einen besonderen *sittingroom* haben, so bekommt man auch diesen gegen besondere Bezahlung. Eine halbe Stunde nach dem Aufstehen wird zum Frühstücke geläutet. Man begiebt sich in den *diningroom*, und triff eine gedeckte Tafel an, mit *beefsteak*, Schöpsefleisch, gebratenen Hühnern oder anderem Geflügel, Fischen und gesottenen Kartoffeln, welche von einer ganz besonders guten Qualität sind. Die *waiters*, oder an manchen Orten auch Dienstmädchen, präsentiren Kaffee und Thee. Wie überhaupt die Amerikaner sehr stille Menschen sind, so geht es auch bei einem solchen Frühstücke, das in aller Eile abgethan wird, sehr still zu. Das Diner wird gewöhnlich gegen 2 Uhr eingenommen. Gegen 7 Uhr Abends wird zum Thee geläutet. Alsdann ist die Tafel besetzt, wie zum Frühstück, und anserdem noch mit Ragouts und Backwerk. Wein ist Niemand zu trinken verbunden. Auf dem Tische stehet Wasser und Branntwein, welches man vermischt im Sommer für das gesundeste Getränk hält. Ein Jeder muß zulangen, so gut er kann und mag; denn die Speisen werden nicht herumgegeben. Servietten bekommt man nicht, und muß sich statt ihrer des Tischtuches bedienen. Ausser den Löffeln sieht man kein Silberwerk auf der Tafel; die Gabeln sind zweizinkige von Stahl, und ihre Stiele, sowie die Messerstiele, von Hirschhorn. Eine gute Einrichtung ist es, das man beim Weggehen keine Hanstrinkgelder zu geben braucht.

In *Utica* vereinigten wir uns zu 7 Passagieren, um eine Dili-gence nach den 14 Meilen von hier befindlichen Wasserfällen, *Trenton-falls*, zu miethen. Wir zahlten 9 Dollars für den Wagen. Unsere Gefährten waren theils aus *New-York*, und theils aus dem Staat *North-Carolina*. Wir fuhren über den *Mohawk* auf einer bedeckten hölzernen Brücke, die auch plump und schlecht gebaut war, an welcher ich übrigens die gute Warnung angeschlagen fand, das jeder, der diese Brücke zu Pferde oder zu Wagen schneller, als im Schritte, passire, einen Dollar Strafe zahlen solle.

Dann ging es bergauf in einen Wald hinein, der aber zum Theil ausgerodet wurde, um Felder anzulegen. Mit dem Holze geht man hier so sorglos um, daß man wahrscheinlich schon in 50 Jahren Mangel fühlen wird. Nicht weit von den Wasserfällen, welche zum *West-Canada-Creek* gehören, ist in dem Walde, den man vor Kurzem aufgeklärt hat, ein neues Wirthshaus, ganz von Holz, in einem schlechten Stil, erbaut worden. Dasselbst verließen wir den Wagen, und gingen zu Fufse durch den dichten Wald, durch welchen ein Steig ausgehauen ist, nach den Wasserfällen. Eine neue hölzerne Treppe, zur Bequemlichkeit der Fremden angelegt, führt auf einigen 80 Stufen nach dem Fufsbette hinab. Dasselbe besteht ganz aus Schieferfelsen, ist ungefähr 200 Schritte breit, und zwischen hohen Felsenuffern eingeschlossen, die mit den herrlichsten Riesentannen, Ahornen, Platanen, Ulmen, Cedern und Lebensbäumen bewachsen sind. Diese schöne Masse von Grün, auf dem dunkelblauen Himmel, mit den großen Felsenpartien und den drei nicht weit hinter einander liegenden Wasserfällen, gewähren einen herrlichen Effect. Bei diesen Fällen, die übrigens wegen des heißen Sommers kaum die Hälfte der Breite des Flusses einnahmen, hat das Wasser den Felsen so ausgewaschen, daß dieser einen ordentlichen Kessel bildet. Der obere Fall, der etwa 90 Fufs hoch sein mag, ist der schönste, und ein speculativer Kopf hat in der Nähe, unter dem Schatten der Lebensbäume, eine kleine Schenke angelegt, die sich sehr malerisch ausnimmt, und sich gut verintressiren soll. Man findet im Felsen schöne Versteinerungen von Muscheln, Pflanzen und Thieren, eine  $1\frac{1}{2}$  Fufs lange Versteinerung gleich einem jungen Alligator; von den kleineren nahm ich einige mit mir. Wir nahmen im Wirthshaus ein mittelmäßiges Dinner ein, und fuhren gegen Abend nach *Ulica* zurück. Der Tag war sehr schön, und nicht zu warm. Das gestrige Gewitter hatte uns gut gethan. Ich bedauerte, daß wir zu spät in *Ulica* ankamen, um eine hydrostatische Schleuse zu besuchen, welche bestimmt ist, die auf dem Canal fahrenden Schiffe zu wägen.

Da wir nun genug vom Canale gesehen hatten, da die Fahrt auf demselben etwas langsam von Statten geht, und wir das Land besser kennen zu lernen wünschten, das von hier an bis zum *Niagara* ganz neu angebaut ist, so entschlossen wir uns, morgen unsere Reise mit der *Stage-coach* fortzusetzen. Wir verließen also den 17. August früh 4 Uhr in dieser Weise *Ulica*, und kamen an diesem Tage 73 Meilen weit bis *Aburn*. Die *Stage-coaches* machen hier nicht, wie in England, 10 Meilen in einer Stunde, sou-



den gewöhnlich nur 6. Denn die Gegend ist meistens bergig; die *coach*, wenn sie die *mail* mitnimmt, hält in jedem Dorf an, weil sich, wegen der großen Menge von Zeitungen, in jedem ein *post-office* befindet; das Felleisen muß abgegeben, geöffnet, wieder geschlossen, und dann zurückgegeben werden; dabei wird den Pferden gewöhnlich Wasser gereicht; die Kutscher sind auch nicht sehr pünktlich: und so geht die Reise nicht so schnell, als sie sollte. Die Ortschaften, welche wir zwischen *Ulica* und *Auburn* passirten, waren: *New-Hartford*, 4 Meilen weit; *Manchester*, 5 M.; *Fernon*, 8 M.; *Oncida*, 5 M.; *Lenox*, 4 M.; *Sullivan*, 8 M.; *Maulius*, 6 M.; *Jamesville*, 5 M.; *Onondaga Hollow*, 5 M.; *Onondaga Hill*, 2 M.; *Marcellus*, 8 M.; *Skenateless*, 6 M.

Zwischen *Manchester* und *Fernon* brach der Tag an. Wir betraden uns in einer ziemlich wilden Gegend in den Urwäldern, die nur wenig gelichtet waren. *Oncida* ist eine Indianische Niederlassung, von dem Reste des ehemaligen sehr mächtigen *Oncida*-Stammes angelegt, die ihren Landsleuten, welche vor der Civilisation flüchteten, nicht nach den westlichen Gegenden folgen wollten, und die nun, ein jämmerliches Volk, gleich einer Zigeunerbande, von ihren Nachbarn verachtet und gedrückt werden. Man hat aus ihnen Handwerker und Landbauer gemacht; auch sind sie durch Missionare, von welchen der vorzüglichste ein gewisser *Williams*, selbst ein Indianer, von den Quäkern erzogen, sein soll, zum Christenthume gebracht worden. Beim Einfahren in das Dorf sahen wir links auf einer Anhöhe eine kleine, nette, hölzerne Kirche, für den Gottesdienst der Indianer bestimmt, und dann einen freien Platz mit Butternußbäumen umgeben, *council grove* genannt, unter welchen die Aeltesten des Stammes sich versammeln, um über die An gelegenheiten desselben zu berathschlagen. Die Häuser der Indianer stehen einzeln in ihren Feldern, sind gleich Blockhäusern von starken Baumstämmen gebaut, und ziemlich klein. In der Mitte des Dorfes haben sich weiße Einwohner, Handwerker und Schenk wirthle, niedergelassen; und die letzteren machen besonders gute Geschäfte, da die Indianer große Freunde starker Getränke sind. Das Land gehört dem ganzen Stamm, und seine einzelnen Glieder arbeiten zum Besten des Ganzen. Wir bemerkten einzelne Indianer längs des Weges. Sie sehen braungelb an, und haben schwarzes Haar; die Männer scheinen gut gewachsen zu sein, die Weiber sind dick und untersetzt, und gleichen den Portraits der Esquimanweiber in *Parrys* Reisen. Einige ließen die Haare gerade herunterhängen, und das trug wo möglich noch bei zur Ver

mehring ihrer Häßlichkeit. Männer und Weiber tragen Hosen, meistens blau, und mit weißem Garn benähet; auch wohl von zwei Farben, wie die Züchtlinge in *Boston*. Die Männer tragen Hemden über ihre Hosen, und darüber Oberröcke von Tuch, wie die Rücke anderer Menschen. Die Weiber hüllen sich in weiße oder blaue wollene Decken ein. Anfangs glaubte ich mich hier im civilisirten Europa zu befinden; denn eine Menge Kinder lief neben dem Wagen her, um zu betteln, und dieses war mir, seit ich in den Vereinigten Staaten reisete, noch nicht vorg kommen. Bald jedoch ergab sich, dafs es indianische Kinder waren, ziemlich wie ihre Eltern gekleidet, und von derselben Farbe. Die Mädchen trugen ihre Decken mit messingenen Sternen auf der Brust zusammengelest, und meistens Halsbänder von bunten Glasperlen.

Hinter diesem Dorfe ging es eine ansehnliche Höhe hinauf, von welcher wir eine schöne Aussicht hatten auf den *Oucida*-See, der sich wie ein sehr breiter Strom ausnahm. Man hat hier oft weite Aussichten; sie sind aber ziemlich einförmig, weil man nichts als Wälder, wenig angebautes Land, und selten Häuser sieht. Weiterhin sahen wir einen andern kleinen See mitten im Walde, *Salt-Lake* genannt, an dessen Ufer wir drei neue kleine Städte, *Liverpool*, *Salina* und *Syracusa*, sehr malerisch liegen sahen. Letztere beide Ortschaften liegen nahe bei einander, und werden mit der Zeit wohl nur eine Stadt bilden. Bei *Salina* sind reichhaltige Salzquellen, deren Salzwasser daselbst in Reservoirs gesammelt, und durch die Sonne verdunstet wird, um das Salz zu gewinnen. Jenseits *Sullivan* kamen wir durch ein Dorf, *Chittenango*. In demselben sind mehrere Mühlen und eine Baumwollenfabrik; auch ein Canal, der aus dem großen *Erie*-Canal ausläuft, und eine Art von Hafen bildet, um den hier fabricirten Artikeln und dem in der Nähe gebrochenen Gyps und Wasserkalk ein *Débouché* zu verschaffen. Dieser Kalk wird unter dem Wasser hart, und deshalb vorzüglich zu Wasser-Bauten gebraucht. In *Maulius*, einem neu angelegten, mit zwei Kirchen versehenen Orte, machten wir Mittag. Ausser der gewöhnlichen *Stage-coach* gingen heute zwei andere *coaches* ab, alle voll von Menschen. In die unsrige setzte sich für eine kurze Zeit ein Bauer, Nachkomme eines deutschen Auswanderers, der noch Deutsch sprach, wie man vor 100 Jahren in Deutschland gesprochen haben mag. Er meinte: mein Deutsch sei ihm zu hoch, denn ich spräche es, wie ein Pfarrer. Wir fuhren südlich vom Canal, der hier einen Bogen beschreibt, um in der Ebene zu bleiben, während die Straße über die Hügel den nähern Weg nimmt. Die bei

den *Onondagas* scheinen auch blühende Orte zu sein, mit Fabriken; sie haben eine ganz hübsche Lage. *Marcellus* ist ebenfalls ein neues Städtchen mit 2 Kirchen. Die meisten der kleinen Ortschaften haben 2 Kirchen, eine Episcopal- oder Anglicanische, und eine Presbyterianische Kirche. Schulen sind in jedem Orte, selbst in dem indianischen Dorf. Auch sah ich zu meiner wahren Freude Buchhandlungen in mehreren Orten. Jenseits *Marcellus* brach die Nacht ein: zu meinem großen Bedauern; denn ich konnte von dem *Skenateless*-See, an dem die Stadt gleiches Namens liegt, die eine äußerst schöne Lage haben soll, fast nichts sehen. Gegen 9 Uhr Abends erreichten wir *Auburn*, und fanden im dortigen Gasthofs gleichfalls ein recht gutes Unterkommen. Von dieser Stadt aber erfuhr ich nur, sie habe über 150 Häuser, ein Tribunal und ein Staaten-Gefängniß oder *penitentiary*, das sehr gut eingerichtet sei. Zu meinem Leidwesen sah ich Nichts. Dem wir wurden am andern Morgen — den 18. August — schon um 4 Uhr wieder in die *Stage-coach* eingepfercht, um nach *Rochester* zu kommen, das 69 Meilen entfernt ist. Die Ortschaften, die wir auf dieser Fahrt berührten, waren: *Cayuga*, 9 Meilen; *Seneca falls*, 3 M.; *Waterloo*, 5 M.; *Genesee*, 6 M.; *Canandaigua*, 16 M.; *Mendon*, 15 M.; *Pittsford*, 7 M.; und von hier aus hatten wir noch 8 Meilen bis *Rochester*.

Der Tag brach an, als wir die Gegend von *Cayuga* erreichten, an dem See gleiches Namens, der ungefähr 20 Meilen lang, und 1 bis 3 breit ist. Dieser See hat an seinem nördlichen Ende einen Ausfluß in den *Seneca*-Fluß, der sich später mit dem *Mohawk* vereinigt. Nicht weit von dem Ausflusse führen wir über den See auf einer Brücke, die eine Meile lang, 18 Schritte breit und sehr grob und nachlässig gebaut ist: die Breter sind nur darauf gelegt, und nicht fest genagelt: die Eisbrecher sind in einem schlechten Zustand. Auf der andern Seite des Sees steht ein großes Zollhaus, auf welches die Brücke zuläuft. Nicht weit von diesem Hause kamen wir nach *Seneca falls*, so genannt von einem nahen Wasserfall im *Seneca*-Flusse, der übrigens höchst unbedeutend ist, und vorzüglich durch ein Mühlwehr gebildet wird. Im Wirthshause trafen wir einen durchwandernden Indianer mit seiner Frau, vom *Oneida*-Stamme, die einen Besuch beim *Seneca*-Stamme abstaten wollten. Wir sprachen mit dem Manne, der in der Schule gewesen war, und englisch verstand. Er erzählte uns, daß er von einem Quäker-Missionar erzogen worden sei, und sich mit dem Ackerbau beschäftige. Er endigte damit, uns um einen Zehrpennig anzusprechen, den

er wahrscheinlich im nächsten Krüge mit seiner häßlichen Ehehälfte vertrunken haben wird.

Alle Plätze, die wir berührten, sind ganz neu, und an vielen Orten kamen wir durch den Urwald, den man nur hier und da aufzuklären angefangen hatte. In *Waterloo* ist das erste Haus 1816 angelegt worden; jetzt hatte dieser Ort zwei Kirchen, und gegen 3000 Einwohner, die meistens recht wohlhabend zu sein schienen. Mehrere der Häuser sind von Backsteinen gebaut, und enthalten gut versehene Läden. Im Wirthshause sahen wir einen schönen, jungen, sehr großen Adler, der im Neste gefangen, und zahm geworden war. Ueber *Waterloo* hinaus kamen wir durch morastige Gegenden: der Weg ging über Knüppeldämme, die von großen Baumstämmen gemacht sind. Wir wurden garstig zusammengestoßen. *Genève* liegt an der nördlichen Spitze des *Seneca-Sees*, der einige 50 Meilen lang, und gegen 5 breit ist. Der Ort verdankt seinen Namen der Aehnlichkeit seiner Lage mit der Lage von Genf in der Schweiz. Er ist ebenfalls ganz neu, und zählt gegen 4000 Einwohner. In der Stadt stehen 2 Kirchen und mehrere große steinerne und backsteinerne Häuser, von welchen das schönste und größte ein neues Wirthshaus, *Franklin hôtel*, war, dicht am See gelegen. Ich ging in eine Buchhandlung, um mich zu erkundigen, welche Art von Büchern den meisten Absatz in dieser Gegend finden, und hörte, am Meisten würden alte Classiker und Andachtsbücher gekauft; zuweilen auch Romane, juristische und einige medicinische Werke. Das Collegium soll einige 100 Studenten zählen. Vor der Stadt, längs des See's, sieht man recht hübsche Landhäuser mit Gärten. Auf der andern Seite der Stadt steht der Wald den Häusern ziemlich nahe, und ist noch nicht viel ausgehauen. Wir sahen aber mehrere Striche Holz in Feuer stehen; die Bäume wurden verbrannt, um das Land urbar zu machen.

*Canadaigua* liegt an der nördlichen Spitze des ungefähr 20 Meilen langen See's gleiches Namens, und ist ein äußerst netter und freundlicher Ort, der sich auch erst seit kurzer Zeit gehoben hat. Der Herzog *de la Rochefoucault* erzählt: bei seiner Reise in Amerika im Jahr 1790 habe an diesem See ein einziges Haus im Walde gestanden, in welchem er die Nacht in der einzigen Bodenkammer, die zum Magazine diente, zugebracht habe. Jetzt steht hier eine schöne, handeltreibende Stadt, mit einer Bank, einem Gerichtshof und einem ganz vorzüglich guten Wirthshaus. Es war gerade Gerichtstag; deshalb waren viele Menschen versammelt,

und die Stadt hatte ein sehr lebhaftes Ansehen. In derselben trennen sich zwei Straßen; die eine, zur Linken, geht über *Bataria* und mehrere unbedeutende Orte nach *Buffalo* am *Erie-See*, die andere, rechts, führt nach *Rochester* und von da nach dem *Ontario-See* und den Fällen vom *Niagara*; auch nähert sich diese Straße wieder dem *Erie-Canal*, und soll die interessanteste sein. Deshalb wurde sie von uns gewählt, obgleich sie die weiteste ist.

Nachmittags verließen wir *Canandaigua* und fuhren über *Victor*, *Mendon* und *Pittsford* nach *Rochester*. Wir sahen indeß auf diesem letzten Theil unserer Reise weiter Nichts Merkwürdiges, als etwa mehrere ganz neue Ansiedelungen, deren Besitzer in Loghäusern \*) wohnten, die ein eigenthümliches, aber keineswegs unangenehmes Ansehen haben. Ich freute mich sehr über das rechtliche und reinliche Vorkommen der Einwohner.

*Rochester* erreichten wir Abends um halb 8 Uhr und nahmen in der *Eagle Tavern* unsre Wohnung. Ueber den Fluß *Genessee*, der *Rochester* in zwei Theile theilt, kamen wir auf einer hölzernen Brücke, der ersten ordentlich und fest gebauten, die wir bis jetzt in den Vereinten Staaten getroffen hatten. Sie ruht auf steinernen Pfeilern, und ist von soliden Balken mit tüchtigen Bollen, die festgenagelt sind. Am anderen Morgen gingen wir in der Stadt spazieren, und freuten uns über ihr schnelles Zunehmen. Im Jahre 1812 stand noch kein einziges Haus; man sah Nichts, als Wald; den *acre* konnte man für 1 $\frac{1}{2}$  Dollar kaufen. Jetzt ist *Rochester* eine der blühendsten Städte im Staate *New-York*. Sie enthält 4 Kirchen, eine Bank, die Gebäude des Tribunals und der Administration der Grafschaft, und zählt gegen 4000 Einwohner. Viele Häuser sind von blauen Kalksteinen, andere von Backsteinen gebaut. Die Stadt enthält mehrere Mühlen und Fabriken; unter andern eine Nagel-Fabrik, in welcher die Nägel mit einer Maschine gemacht werden, wie in *Birmingham*. Auch macht man hier gezogene Büchsen, die jedoch sehr lang, schwer und stark von Eisen sind. Auf dem rechten Ufer des *Genessee-Flusses* ist der Anbau der Stadt noch nicht so weit, als auf dem linken, vorgeückt; es stehen daselbst noch viele hölzerne, sogar noch Loghäuser; und auf dem Platze, auf dem in kurzer Zeit hoffentlich schöne Quais zu sehen sein werden, stehen jetzt noch die Stämme der abgehauenen Bäume: für den Beobachter der Fortschritte dieses Landes ein wirklich

\*) Häuser aus übereinandergelegten hölzernen Baumstämmen, die, wenigstens nach aufsen zu, nicht behauen sind.

tren-  
alavia  
e, die  
Oula  
Strafse  
Def-  
ist.

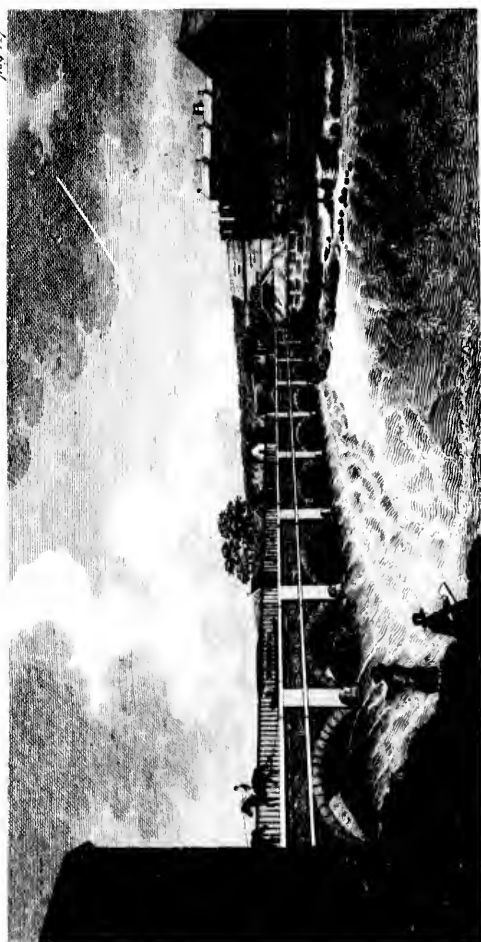
über  
indefe  
würdi-  
Gesitzer  
keines-  
r über

nahmen  
encesce,  
lzernen  
bis jetzt  
inernen  
die fest-  
dt span-  
n Jahre  
s Wald;  
ter eine  
4 Kir-  
mini-stra-

Viele  
nen ge-  
ter an  
maschine  
hier ge-  
n Eisen  
han der  
s stehen  
auf dem  
n sehen  
en Bäu  
wirklich

, wenig

1899 127



*Ansicht des bei Canals über dem Geopre. Thaps  
an Rochester.*



sehr interessanter Anblick. Die neuen Häuser werden meistens, der Grund von rothem, grob zugehauenen Sandsteine, die Ecken der Häuser, die Thüren und Fenster von einem weissen, marmorartigen Sandstein, und das Uebrige von Backsteinen gebaut. Der weisse Sandstein wird in der Nähe gebrochen, und auf einer vom *Genessee-Flusse* getriebenen Sägemühle in Stücken und Platten geschnitten. Ich sah 3 Blöcke zersägen; in einem Rahmen waren 5 Sägen gespannt. Wenige 100 Schritt unterhalb der Brücke bildet der ungefähr 200 Schritt breite *Genessee-Fluss* einen 90 Fuß hohen Wasserfall, der jetzt jedoch keinen grossen Effect macht. Durch ein Wehr oberhalb des Wasserfalls wird ein Theil des Wassers abgeleitet, um ein Paar Mühlen zu treiben; hierauf fällt es unterhalb des Wasserfalls wieder in das Flußbett, und bildet 3 hübsche Cascaden, die mich an die Villa des Mäcen bei Tivoli erinnerten.

In *Rochester* geht der *Erie-Canal* in einem steinernen Aqueduct, ähnlich dem vom *Bridgewaterschen Canal* bei *Manchester* in England, über den *Genessee-Fluss*. Dieser Aqueduct, ungefähr 1000 Schritte oberhalb des Wasserfalls, steht auf einem Grunde von Schieferfelsen, und ist 780 Fuß lang. Ein sehr gutes neu erschienenes Buch, *the northern tour* genannt, giebt von demselben folgende Beschreibung: „Der Aqueduct besteht aus 11 breiten Bogen, gebildet von Cirkelsegmenten, deren Kronen 11 Fuß über die Corde des Bogens und 15 über das Niveau des Wassers im Fluß erhoben sind. Die beiden äussern Bogen haben eine Spannung von 40 Fuß, und unter ihnen fließen die Wasserströme für die Mühlen; die andern 9 Bogen sind 50 Fuß weit, u. s. w.“ Auf der einen Seite befindet sich ein Weg mit einem eisernen Geländer für die Pferde. Das Ganze ist ein solides Werk, das seinem Erbauer, *Benjamin Wright*, große Ehre macht.

Um 9 Uhr verließen wir *Rochester* auf dem Canal-Packetboot *Ohio*, Schiffer *Storch*. Der Canal läuft bis *Lockport*, 63 Meilen von *Rochester*, durch ein ziemlich ebenes Land nördlich von der sogenannten *ridge*. Diese *Ridge* ist eine Folge von Felsen, meistens aus sogenannten Uebergangsgebirgen bestehend, die nördlich vom *Erie-See* ihren Anfang nimmt, östlich streicht, den *Niagara*, welches der Anstuf des *See's* ist, aufhält, und seinen Wasserfall bildet, dann sich immer mehr östlich erstreckt, die verschiedenen Wasserfälle der nördlich nach dem *Ontario-See* zu strömenden Flüsse erzeugt, und sich in der Gegend des *Hudson-Flusses* verliert. Der Canal war in dieser Gegend erst seit vorigem Jahre befahrbar; er



führt durch Wälder, welche fast gar nicht gelichtet sind, und in welchen sich nur wenige neue Ansiedelungen befinden, wie *Spencers basin*, *Bates* und *Breckport*. Die Brücken sind besser und höher gebaut, als die früheren. In unserer Reisegesellschaft befand sich ein holländischer Geistlicher aus *Curaçao*, Namens *Bosch*, und zwei andere Geistliche aus *New-York*, von holländischer Abkunft, *Stuiter* und *Wykoff*. Die Conversation wurde daher meistens holländisch geführt: denn auch Schiffer *Storch* ist ein Amsterdamer Jude von Geburt, ist viel gereiset, spricht mehrere Sprachen und trug durch sein munteres Wesen viel zur Annehmlichkeit der Reise bei. Vor und nach dem Mittagessen, so wie vor dem Thee, sagten die beiden Geistlichen aus *New-York* ziemlich lange Gebete her, und ehe wir uns zu Bette legten, las der eine ein Paar Capitel aus der Bibel vor und recitirte dann ein langes Gebet.

Am 20. August erreichten wir gegen 7 Uhr des Morgens *Lockport*. Hier wird der Canal durch 5 große Schleusen, durch welche das Wasser 76 Fuß hoch gehoben wird, über die *ridge* hinweggeführt. Es sind aber eigentlich 10 Schleusen, nämlich 5 über einander, in zwei Reihen abgetheilt, so daß, während in einer Reihe Böte hinauf steigen, andere zu derselben Zeit in der andern Reihe herunter kommen. Durch diese Einrichtung wird die Schifffahrt ungemein erleichtert, und das ganze Werk, in den Felsen gehauen, und mit 100 Fuß hohen Felsen umgeben, gewährt, sowohl von unten, als von oben betrachtet, einen imposanten Anblick.

*Lockport*, wohin wir uns begaben, das Boot im Bassin am Fuße des Schleusensystems lassend, ist für den Beobachter ein äußerst interessanter Ort, oberhalb der Schleusen gelegen. Im Mai 1821 bestand derselbe aus 2 Loghäusern; jetzt enthält er 600 Häuser, unter welchen mehrere von Stein; er hat ein *post office*, eine Buchdruckerei, in der wöchentlich eine Zeitung erscheint, und 2 Kirchen. Freilich sieht er im Ganzen noch wild aus; aber in einer Zeit von 4 bis 5 Jahren wird auch dieses Aussehen verschwunden sein, und er wird glänzend dastehen, wie *Canandaigua* und *Rochester*. Bei diesem Orte war der Canal auf eine Strecke von ungefähr 5 Meilen, bei unserer Anwesenheit, noch nicht vollendet; man glaubte jedoch, noch vor Ende des Jahres würde er vollendet werden. Man muß über 3 Meilen lang den Canal aus den Felsen, meistens 30 Fuß tief, ausbrechen. Dieses geschieht größtes Theiles durch Pulver. Mehrere Hundert Irländer arbeiten

an dem Canal. Sie leben in Loghüusern, die neben demselben gebauet sind. Sie verdienen vieles Geld; leiden aber auch sehr durch die ungesunde Luft, besonders an Fiebern, die ihnen nicht selten tödtlich werden. Die Steine, welche man gewinnt, werden zum Bau der Häuser und zur Anlegung und Reparatur von Chausseen angewandt. Bei dem Durchbrechen des Felsens findet man oft schöne Versteinerungen und andere merkwürdige Mineralien, z. B. *Strouthian* und einen äußerst feinen durchsichtigen Gyps. Ich sah hier einen großen versteinerten Baumstamm liegen; auch fand ich eine schöne versteinerte See-Coralle.

Um nach *Buffalo* zu kommen, wohin wir von dem Wunsche, den Canal bis zu seiner Vereinigung mit dem *Erie*-See zu sehen, gezogen wurden, nahmen wir in *Lockport* einen Stuhlwagen. Allerdings geht von *Lockport* bis zu dem Wasserfall des *Niagara* eine gute Diligence; wir nahmen den schlechten Karren, um nur 5 Meilen weit bis zu dem befahrbaren Theile des Canals zu gelangen. Der Weg ging durch den Wald, in dem man die Bäume längs des Canals abgehauen hatte, und schlängelte sich zwischen den Wurzeln hindurch, so daß er, zumal da es den Tag zuvor geregnet hatte, ungemein schlecht war. Als wir endlich wieder an den befahrbaren Theil des Canals kamen, da bestiegen wir ein ziemlich schlechtes Boot, auf dem, außer den gewöhnlichen Herzstärkungen, nichts zu haben war. Das Dorf, an dem wir uns einschifften, heißt *Cottensburgh*, und ist eine ganz neue Ansiedelung. Der Canal ist auch hier im Felsen gegen 30 Fuß tief ausgehauen. Zwei bis drei Meilen weiter, fällt er in den *Tonnawanta-Creek*, der, 12 Meilen weit, als Canal benutzt wird. Dieser *Creek* hat beinahe keinen Abfluß. Falls nun das Wasser in demselben zu hoch werden sollte, so wird der Canal durch Sicherheitsschleusen, die nahe bei seiner Vereinigung mit dem *Creek* angebracht sind, vor zu vielem Wasser geschützt. Bei der Mündung des *Creeks* in den *Niagara* ist ein Wehr, um das Wasser im *Creek* beständig auf einer gewissen Höhe zu halten. Der *Creek* selbst ist gegen 50 Schritte breit, und fließt durch den dichtesten und schönsten Wald, der durchaus noch nicht angetastet ist; nur hat man einen Saumweg für die Pferde gemacht. Ich saß auf der Spitze des Schiffes während der ganzen Fahrt. Nichts unterbrach die feierliche Stille, als etwa das Zähneklappen der Schiffer, die in dieser ungesunden Gegend hart vom kalten Fieber heimgesucht sind. Ein anderer kleiner Fluß, *Elercnmiles-Creek*, vereinigt sich mit dem Hauptfluß; und nicht weit von dieser Vereinigung war der Platz

zu einer neuen Stadt, *Tonnawanta*, abgemerkt. Einige kleine Häuser und eine Holzsägemühle waren schon errichtet; die Bewohner schienen aber auch sehr am Wechselfieber zu leiden. Der *Tonnawanta-Creek* vereinigt sich hier mit dem *Niagara*, wo das oben erwähnte Wehr angelegt ist. Dasselbst hatten wir den ersten Anblick vom *Niagara*-Strom, der bekanntlich der Ausfluss vom *Eric-See* in den *Ontario* ist, aus welchem am anderen Ende der *St. Lawrence* strömt. Wir sahen in dem Strome das über 1100 Acker große, dicht mit Holz bewachsene *Grand island* liegen, welches ein *New-Yorker* Zeitungsschreiber *Moses Marдохai Noah*, seines Glaubens ein Jude, gekauft hatte, um hier eine jüdische Colonie anzulegen. Der Boden ist sehr gut; bei einem Krieg aber zwischen England und den Vereinten Staaten — bekanntlich macht der *Niagara* die Grenzen zwischen diesen und der englischen Provinz *Ober-Canada* — dürfte das Eiland Zenge blütiger Gefechte werden. Der Canal läuft von hier aus längs des Ufers des *Niagara*, von diesem nur durch einen schmalen, ziemlich nachlässig aufgeworfenen Damm getrennt, und hält sein Wasser mehrere Fuß über dem Niveau des Stromes, der hier wegen der Nähe der Wasserfälle schon ziemlich reißend werden soll. Wir sahen auf dem *Tonnawanta-Creek* mehrere aus einem einzigen Baumstamm ausgehöhlte Kähne. Von *Tonnawanta* bis nach *Buffalo* sind es 8 Meilen; von denselben legten wir 5 Meilen auf dem Canal bis *Black rock* zurück. Hier ist ein Bassin, gebildet durch einen, nach einer kleinen Insel — *Squaw island* — gelegten, Damm, in welchem sich eine Schleuse befindet zur Communication mit dem *Niagara*. Dieses ganze Werk ist von Holz gemacht, und dürfte deswegen auf keine lange Dauer rechnen können. Im Bassin lag ein neues, gegen 300 Tonnen haltendes Dampfschiff, *Henry Clay*, zur Fahrt auf dem *Eric See* bestimmt. Wir hatten von hieraus die erste Aussicht auf den See, dessen Ufer dicht mit Wald bewachsen zu sein schienen. Das andere Ufer konnten wir natürlich nicht sehen, und deswegen schien es, als blickten wir in das offene Meer. Weil der Canal bis *Buffalo* noch nicht vollendet war, so nahmen wir in *Black-rock* wieder eine *stage*, und fuhren mit derselben 3 Meilen weiter bis *Buffalo*. Wir trafen gegen 5 Uhr Abends ein, und nahmen im *Mansion-house*, am See auf einer kleinen Anhöhe sehr hübsch gelegen, unser Quartier.

*Buffalo* war im letzten Kriege von den Engländern verbrannt worden, erhob sich aber wieder recht schön aus seiner Asche. Die Stadt zählte gegen 5000 Einwohner und dürfte, durch die Mündung

des Canals und durch ihren Hafen, an welchem man sehr stark arbeitet, in kurzer Zeit ein bedeuender Ort werden. Am Eingange des Hafens steht ein Leuchthurm; und wir bemerkten mehrere auf dem See fahrende Schooner, die bis zu 300 Tonnen lauten konnten. Ein Dampfboot, *Superior*, lag bereit, um mit einigen 50 Passagieren nach *Erie* und von da nach *Detroit* zu fahren. In den Straßen sahen wir mehrere ziemlich gut gekleidete Indianer vom *Seneca*-Stamm, die 3 Meilen von hier ihren Wigwam haben. Unter ihnen waren einige Weiber, die wirklich, ihre braune Farbe abgerechnet, für schön gelten konnten. Auch hatten wir ein lustiges militärisches Schauspiel. Es fand nämlich eine Revue der Miliz Statt. Diese bestand aus 30 Mann, mit Einschluß von 7 Officieren und 2 Palmenträgern. Sie war, gleich einem Bataillon, in 6 Divisionen formirt, und machte mehrere Manoeuvres aus der Bataillonschule. Die Gemeinen waren nicht alle mit Gewehren bewaffnet, sondern zum Theile mit Ladestöcken. Nur die Officiere und die Jäger-Compagnie, 4 Mann stark, waren in Uniform. Die Musik bestand aus 16 Mann und wurde von einem Officiere mit Oberst-Epauletts und mit gezogenem Säbel commandirt!

Am folgenden Tage, den 21. August, brachen wir gegen 9 Uhr früh von *Buffalo* auf, und begaben uns 23 Meilen weit nach dem ganz kleinen Dorfe *Manchester*, am rechten Ufer des *Niagara*, dicht beim Wasserfalle. Bis *Tonawanta* verfolgten wir zu Lande den Weg, den wir gestern auf dem Canale gemacht hatten. Er war durch den Wald gehauen, und sehr schlecht. Man hatte sich nicht die Mühe gegeben, die abgehauenen Bäume hinwegzuschaffen, sondern man hatte sie nur neben den Weg gelegt; die herrlichsten Stämme verfaulen auf eine traurige Weise. Zur Linken hatten wir die Aussicht auf den Fluß, und auf das dicht mit Holz bewachsene *grand island*. Wo dieses zu Ende geht, da ist der Fluß über eine Meile breit. Auf dem andern, canadischen, Ufer liegt das Dorf *Chippewa*. An dieser Stelle konnten wir schon den, vom Wasserfall aufsteigenden Dampf bemerken, in einer Entfernung von 3 Meilen; im Wasser verräth Nichts die Nähe des Abgrundes. Erst kurz vor *Manchester*, wo man auch das, mitten im Wasserfalle liegende, *Goat island* mit seinen hohen, so lange unangetastet gebliebenen Bäumen erblickt, beginnen die Felsen im Strom, und die sogenannten *rapids* nehmen ihren Anfang: eine Menge kleiner Wasserfälle, welche beinahe eine Meile lang, bis zu den beiden großen, vom *Goat island* getrennten Wasserfällen, fortlaufen, die zusammen fast eine Meile breit sind.

Wir nahmen zu *Manchester* im Wirthshause *Eagle tavern* unser Quartier; und eilten sogleich nach dem Wasserfalle, versteht sich, auf der amerikanischen Seite. Das gewaltige Brausen leitete unsere Schritte. Und siehe: plötzlich standen wir vor dem Abgrund, und erblickten vor uns die ungeheure Wasser-Masse hinabstürzend mit entsetzlichen Tosen zu einer furchtbaren Tiefe! Es ist unmöglich, den Anblick zu beschreiben; es ist unmöglich, das Gefühl der Ohnmacht und der Gröfse zugleich auszusprechen, das in der menschlichen Brust aufsteigt vor diesem Riesenwerke der Natur! Man kann nur staunen, bewundern und anbeten. Die Felsen an beiden Seiten gehen schroff hinab; man hat aber eine bedeckte hölzerne Treppe angebracht, auf welcher man bis zu dem untern Theile des Flusses gelangt. Wir stiegen hinab. Allein wegen des feinen Regens, den der Schaum des Falles erzeugt, hatten wir unten keineswegs den schönen Anblick, auf welchen von uns gerechnet war. Deshwegen stiegen wir bald wieder hinauf, und erfüllten uns von oben mit dem Anschauen des Erhabenen und Majestätischen. Und als wir, des mächtigen Eindruckes voll, in die *Eagle tavern* zurückkamen: da fanden wir zu unserer großen Freude sogleich eine schöne Gelegenheit, von der Herrlichkeit zu sprechen, die wir gesehen hatten. Die Lientenants *de Goer* und *van Floten* von der *Pallas* waren nämlich so eben angekommen, um auch diesem Naturwunder ihre Huldigung darzubringen.

In Begleitung dieser Herren gingen wir nach dem *Goat island*, zu welchem seit 7 Jahren zwei bequeme hölzerne Brücken über die *rapids* hinweg geschlagen worden sind. Die erste Brücke führt auf eine kleine Insel, *the bath island* genannt, weil man auf derselben eine Badeanstalt, mit einem Billardsaal, eingerichtet hat; die zweite Brücke geht alsdann nach *goat island*, das ungefähr eine Meile im Umfange hält, und mit alten herrlichen Bäumen bewachsen ist. Die Indianer, welche vormals in dieser Gegend lebten, haben die Insel für heilig gehalten. Sie sagten, *the great manitto*, der große Geist, bewohne dieselbe. Und in der That: wie könnte sich der große Geist unwiderstehlicher offenbaren, als in dieser zermalmenden Gewalt des ungeheureren Wassersturzes?

Auf der Insel selbst kann man ganz nahe an den amerikanischen Wasserfall hinangehen; man kann in den Abgrund hinein schauen. Die Thiere in der Gegend sind so vertramt mit diesem Abgrunde, daß Kühe und Pferde bis 5 Schritt von demselben in das Wasser treten, um ihren Durst zu löschen. Vom Fuße des Wasserfalls sieht man indets fast Nichts, weil Alles in Schaum und

Dampf eingehüllt ist. Nicht minder kann man sich auf *Goat island* dem anderen und bei Weitem größeren Theile des Falls, dem canadischen, nahen. Dieser hat in der Mitte eine halbrunde Aushöhlung, *the horse shoe* — das Hufeisen — genannt. Hier ist das Gtöse noch viel stärker, als auf der andern Seite. Der aus dem *horse shoe* aufsteigende Dampf bildet Wolken, die man auf eine große Entfernung erblickt. Es ist schauerlich und grausend, in den *horse shoe* hinabzusehen. Auch kann es nur augenblicklich geschehen, wenn der Wind den Dampf ein wenig hinwegtreibt. Man steht wie versteinert. Uebrigens hat man das Niveau vom *Erie-See* über dem Meer zu 564 Fufs berechnet, und über dem Wasser des *Ontario-See's* zu 334 Fufs. Der *Ontario-See* wäre folglich 230 Fufs höher, als das Meer. Vom *Erie-See* bis zu den *rapids* senkt sich das Wasser 15 Fufs, in den *rapids* 57 Fufs, und nach einer neuen Messung ist der Wasserfall an der amerikanischen Seite 162 Fufs hoch. Von hier bis nach *Lewistown* senkt sich der Fluß 104 Fufs, und von da bis zum *Ontario-See* 2 Fufs.

Am andern Morgen — 22. August — machten wir einen neuen Gang nach *Goat island*. Wir stiegen auf der Treppe nach dem untern Fluß hinab, und setzten nicht weit von beiden Fällen in einem kleinen Boot über denselben. Beide Fälle haben durch ihre Gewalt das Flußbett so angewaschen, daß man sagt, es sei hier 246 Fufs tief. Der Strom geht unter der Oberfläche des Wassers fort, und kommt erst in einer Entfernung von 3 Meilen wieder zum Vorschein. Auf der canadischen Seite hat man eine viel schönere Aussicht der Wasserfälle, als auf der amerikanischen; denn man übersieht beide Fälle zugleich. Auch hier ist eine hölzerne, ebenfalls bedeckte Treppe. Wir stiegen dieselbe den Felsen hinauf und näherten uns, in einem beständigen vom Wassersturze verursachten Regen, dem Falle. Die Sonne schien auf den Wasserstaub und machte einen herrlichen Regenbogen. Eine andere hölzerne Wendeltreppe führt nahe am Wasserfalle den Felsen wieder hinab; man kann von hieraus unter dem Wasserfall 120 Fufs weit hingehen, und Mehrere unserer Herren unternahmen diese nasse Partie; nach ihren Berichten jedoch hatten sie fast nichts gesehen. Ich begnügte mich daher, den Wasserfall vom *Table rock* aus, der fast über ihm steht, zu bewundern. Ein Stück dieses Felsens hat sich vor einigen Jahren losgerissen, und ist in den Abgrund gestürzt; der noch stehende Theil ist so vom Wasser unterwaschen, daß er auch vielleicht bald folgen wird. Die ganze Breite vom amerikanischen bis zum canadischen Ufer soll 1400 *Yards* betragen. Von

diesen kommen auf den amerikanischen Wasserfall 380, auf *Goat-island* 330, und auf den canadischen oder *horse-shoe*-Wasserfall 700 *Yards*. Auf der canadischen Seite sind gerade über dem Falle zwei Wirthshäuser gebaut; in dem größten, *Forsyth hotel*, bestellten wir Quartier auf morgen, da wir dem englischen Gouverneur von Ob-Canada, Sir *Peregrine Mailland*, der wenige Meilen von den Wasserfällen entfernt ein Landhaus bewohnt, unsern Besuch abtatten wollten. Eine Meile oberhalb dieses Wirthshauses ging im letzten Kriege eine Brücke über den Fluß, welche nebst einer dabei stehenden Mühle, von den Amerikanern, bei ihrem Rückzug nach der Schlacht bei *Lundy's lane*, verbrannt worden ist. Vor einigen Jahren hat man hier eine brennende Quelle entdeckt, deren es mehrere in den Vereinten Staaten geben soll. Sie ist in eine Tonne gefaßt, und enthält ein schwärzliches, schlammiges, jedoch kaltes und schwefelartig schneekendes Wasser. In die Tonne hat man ein kleines, unten offenes Faß gestellt, in dessen obern Ende eine Röhre angebracht ist. Hält man ein brennendes Licht einen Fuß über die Mündung der Röhre, so entsteht sogleich eine starke Flamme, ähnlich der Flamme der Gasbeleuchtung. Nimmt man das Faß heraus, und hält das brennende Licht über die Oberfläche des Wassers, so entsteht ebenfalls eine starke Flamme, die jedoch sogleich wieder verlöscht. In der Nähe von *Forsyth hotel* ist der einzige Punct, von welchem man eine vollkommene Aussicht auf beide Wasserfälle zugleich hat; sie wird indess oft durch die aufsteigenden Wasserdämpfe gestört.

Bei unserer Rückkehr auf das amerikanische Ufer, besahen wir auf einer Felsenspitze über der amerikanischen Treppe eine *Camera obscura*, welche von einem Schweizer angelegt worden ist. In derselben hat man einen ziemlich guten Anblick des Wasserfalles. Dann führen wir — 3 Meilen weit — nach dem sogenannten *Whirlpool*, einem Strudel, den der *Niagara*, der hier zwischen engen Felswänden einher fließt, in einem Felsen-Kessel bildet. Man sagt, der bei den Wasserfällen verschwindende Strom komme hier wieder herauf. Es ist merkwürdig, dieses Gewirr im Wasser zu sehen, dessen Anblick ich mit Nichts anderem, als mit fließendem, geschmolzenen Blei zu vergleichen weiß. Die hohen, dicht mit Holz bewachsenen Felsen, welche dieses Wasser bilden, gewähren einen majestätischen Anblick. Abends ging ich bei einem herrlichen Mondschein auf *Goat island*, um die Wasserfälle auch im Mondlichte zu sehen. Und in diesem Lichte machten sie einen ganz eigenen.

schr schönen Effect, der noch besonders durch einen Mond-Regenbogen erhöht wurde.

Den folgenden Tag — 23. August — verließen uns alle unsere Begleiter, und ich blieb mit Freund *Tromp* allein. Wir begaben uns auf die andere Seite des Flusses, und nahmen in *Porsyth hôtel* unser Quartier. Hier trafen wir Sir *Michael* und Lady *Clare* von der Insel *Jamaica*, wo Sir *Michael* Mitglied des Parlaments der Insel ist; er machte mit seiner Gemahlin eine Vergnügungsreise durch die V. St. Ferner lernte ich einen Herrn *Gryques* kennen, der von Geburt ein Virginier, General-Advocat des Staates Louisiana gewesen ist, und die Wittve des Gouverneurs *Claiborne*, eine sehr reiche und schöne Creolin, geheirathet hat. Diese Familie machte ebenfalls eine Reise nach Canada, und ich hatte die Hoffnung, diese Reise mit ihr zurücklegen zu können. Mrs *Gryques* ist in der französischen Sprache erzogen worden, was mir wegen der leichtern Conversation sehr angenehm und willkommen war. Auch fand ich den Sohn und Adjutanten des Gouverneurs, Sir *Peregrine Mailland*, den sein Vater hierher gesandt hatte, um mich zu erwarten. Kurz darauf kam dieser würdige General selbst, um mich zu besuchen und mir eine Wohnung in seinem, 4 Meilen entfernten *cottage* anzubieten. Dieses lehnte ich ab; fuhr aber am Abend des folgenden Tages, in Gesellschaft mit Sir *Michael* und Lady *Clare*, zu Sir *Peregrine*. Der Weg geht zum Theil über das Schlachtfeld von *Lundy's lane* (25. Juli 1814), das auf einer sanften Anhöhe liegt, und durch das recht hübsch gebaute Dorf *Stanford*. Die Felder sind hier viel besser angebaut, als in den Vereinten Staaten, und das Holz ist nicht so vergeudet worden, als dort. Die Ausrodungen geschehen mit viel mehr Ordnung. Sir *Peregrine* bewohnt übrigens sein *Cottage*, das von seinem verstorbenen Schwiegervater, dem Herzoge von *Richmond*, erbaut ist, und das in einem zu einem Park umgeschaffenen Walde liegt, nur im Sommer. Seine Winter-Residenz ist *York*, am nördlichen Ufer des *Ontario* Sees, wo sich das Parlament von Ober-Canada zu versammeln pflegt.



## VII.

Reise von den Wasserfällen des *Niagara* bis *Montréal*.  
Das Schlachtfeld von *Queenstown*. *Newark*.  
*Kingston*. *Montréal*.

Vom 25. August bis 3. September 1825.

---

Donnerstags, den 25. August, nahmen wir feierlichen Abschied von den Wasserfällen, verließen Vormittags mit den Familien *Grymes* und *Clare* das Wirthshaus, *Forsyth hôtel*, und fuhren gegen 14 Meilen weit nach dem Städtchen *Newark*, das am Anflusse des *Niagara* in den *Ontario*-See auf dem canadischen Ufer liegt. Unser Weg ging Anfangs auf Anhöhen fort, bis wir das Schlachtfeld von *Queenstown*, eine steile Anhöhe, die höchste in der Gegend, hinter dem Städtchen *Queenstown* gelegen, und die ganze Gegend dominirend, erreicht hatten. Alsdann wird die Gegend bis an den *Ontario*-See hin ebener. *Queenstown* gegenüber liegt, auf dem amerikanischen Ufer, das Städtchen *Lewisstown*.

Die Affaire von *Queenstown* fand am 13. October 1812 Statt. Die Engländer, angeführt vom General *Brock*, hatten die Anhöhe — deren rechter Flügel an den *Niagara* stößt, vor deren Mitte ein tiefes Ravin ist, und deren linker Flügel nach anderen, milder ansteigenden Höhen zu sich sanft abdacht — besetzt und leicht verschanzt. Der General *Salomon van Rensselaer* hingegen, — jetzt Postmeister in *Albany*, und Vetter des alten Generals *Stephan van Rensselaer*, des *Palroons* — campirte mit den amerikanischen Truppen, aus Linie und Miliz bestehend, auf dem anderen Ufer bei *Lewisstown*. Dieser General hatte die Nachricht erhalten, daß der General *Brock* mit dem größten Theil seines Corps westlich marschirt sei, und daß sich nur wenige Truppen auf den Höhen befänden. Also beschloß er, mit seinem Corps über den Fluß zu setzen, um sich Meister von dieser so wichtigen Position zu machen.

Während der Nacht liefs er seine Linien-Truppen, gegen 1400 Mann, über den Fluß setzen, und gab Befehl, das die Miliz sich in den zurückkehrenden Kähnen einschiffen, über den Fluß folgen und sich als Reserve hinter den Linien-Truppen formiren sollte. Diese Truppen griffen die Höhen an, und überfielen beinahe die Engländer, welche jedoch einen guten Widerstand leisteten. Die Amerikaner aber würden doch wohl Meister des Schlachtfeldes geblieben sein, wenn nicht der General *Brock* mit seinem Detaschement zurückgekommen wäre. Dieser, ein braver Soldat, sah seine zurückgelassenen Truppen in einer mißlichen Lage und griff sogleich, mit einer einzigen Compagnie, die Amerikaner an. Bei dieser Gelegenheit fand er einen rühmlichen Tod. Die Amerikaner hielten sich, so lange als möglich, auf der Höhe; als sie sich jedoch beinahe verfeuert hatten, schickte General *van Rensselaer* der Miliz den Befehl zum Vorrücken zu. Die Miliz war aber noch nicht über den Fluß gegangen. Der General eilte selbst auf das andere Ufer, um die Ueberschiffung zu beschleunigen; er erhielt aber von der Miliz die Antwort: sie sei bestimmt, die Grenzen der Vereinten Staaten zu vertheidigen, und es sei gegen die Verfassung des Landes, sie über die Grenzen zu führen. Und Nichts vermochte sie zum Einschiffen zu bewegen. Die Linientruppen hatten sich während dieses Vorgangs zurückgezogen, weil es ihnen an Munition gefehlt hatte; sie hatten gehofft, sich einschiffen zu können, fanden aber keine Schiffe, und wurden gezwungen, sich nach einer tapfern Gegenwehr zu Gefangenen zu ergeben. Auf dem Platze, wo General *Brock* fiel, errichtete das canadische Parlament dem Andenken dieses braven Militairs ein Monument. Es besteht in einer hohen Säule, die man von der ganzen umliegenden Gegend erblicken kann. Sie war indess noch nicht ganz vollendet, und entbehrte der Inschrift noch.

Wir hatten gehofft, in *Newark* das Dampfboot *Queenstown* vorzufinden, und gedacht, mit demselben nach *Kingston* zu gehen, am östlichen Ende des *Ontario-See's*. Wir trafen es aber nicht an, weil es, wie wir später erfuhren, wegen nothwendiger Reparaturen in einem andern Hafen eingelaufen war. Also sahen wir uns genöthigt, in *Newark* drei Tage zu bleiben. Unser Quartier hatten wir in *Hogers hôtel* genommen.

*Newark* ist ein sehr regelmäfsig gebautes Städtchen mit einigen netten Häusern; es liegt am Anflusse des *Niagara* in den *Ontario-See*, zwischen zwei Schanzen, *Fort George* und *Mississauga*. Letzteres liegt dicht am See; das *Fort George* steht südlich

von *Newark*, und liegt in Trümmern. Die Amerikaner hatten während des letzten Krieges beide Forts auf einige Zeit besetzt. Vom *Fort George* nach der Stadt zu hatten sie ein Epaulement aufgeworfen, und so eine Art verschanztes Lager gebildet. Als sie diese Position räumen, und sich auf das rechte Ufer des *Niagara* zurückziehen mußten, ließ der commandirende General *McClure* das Städtchen *Newark* verbrennen: eine Handlung, wegen welcher er in seinem Vaterlande hart getadelt worden ist. Seitdem kann der Ort sich nicht recht wieder erholen; und wird auch in der Zukunft schwerlich wieder emporkommen, da das Gouvernement der Colonie gegenwärtig, westlich von *Newark*, einen Canal zur Verbindung zwischen dem *Erie*- und *Ontario*-See graben läßt, der wahrscheinlich mit der Zeit den ganzen Transito-Handel an sich ziehen wird. Die Zeit ward uns in diesem Städtchen recht angenehm gemacht, besonders durch die Aufmerksamkeit des würdigen *Sir Peregrine Maitland*, der sich hierher begeben hatte; durch die Freundlichkeit des Majors *Cole* und der wackeren Offiziere des 76. Regiments, von welchem 4 Compagnien in *Newark* standen, und durch den herrlichen Gesang der schönen *Mrs Grymes*, die mit ihrem Gemahl ausharrte, während viele Andere, welche mit uns zu fahren beabsichtigt hatten, die Gelegenheit nicht abwarten mochten.

Wir machten eine Fahrt über den Fluß nach dem amerikanischen *Fort Niagara*, das mit seinen weißen Häusern und der wehenden amerikanischen Flagge einen recht hübschen Anblick gewährte. Das Fort liegt auf einer Landspitze. Es ist in der Mitte des vorigen Jahrhunderts von den Franzosen gebaut und kurz nachher von den Engländern erobert worden. Nach dem Versailler Frieden, 1783, ward es an die V. St. abgetreten, im letzten Kriege von den Engländern überfallen, und nach dem Genter Frieden wieder an die V. St. zurückgegeben. Wir besahen, was zu sehen war, und fanden Manches, wie die Caserne, reinlich und gut. Indes will ich, bei dieser Gelegenheit nur bemerken, daß die Uniform der Infanterie der V. St. sehr einfach ist: dunkelblau, mit einer Reihe weißer Knöpfe, blaue Schnüre, derselbe Kragen und dieselben Anschläge, weißes Riemenzeug und lederne Schakots.

Einen anderen Anstieg machten wir nach dem, 3 Meilen von *Lewislow*, auf dem Gebiete der V. St. liegenden Dorfe des Indischen *Tuscarara* Stammes. Dieses Dorf besteht aus einzelnen Häusern oder *wigwams*, und liegt in einem sehr hübschen, mit Wald umgebenen Thal. Es hat eine hölzerne Kirche, in der ein Methodisti

scher Missionar Gottesdienst und, während des Winters, Schule für die Kinder hält. Die meisten Häuser sind mit Gemüse- und Obstgärten umgeben; die Felder, auf denen meistens Mais gezogen wird, schienen in einem recht guten Zustande zu sein. Man führte uns in das Haus eines Indianers, welcher einige 40 Jahre alt, in einer Schule zu *New-York* erzogen, geläufig englisch spricht und schreibt. Wir trafen ihn, an Rheumatismen leidend, im Bett. Er erkundigte sich nach unsern Geburtsländern, und war mit der Geographie derselben ziemlich gut bekannt. Wir betrachteten seine Bibliothek, und fanden meistens methodistische Andachtsbücher; jedoch fehlte eine Geschichte der V. St. nicht. Der Mann hat auch eine Sammlung von indianischem Kriegsgeräthe, bestehend aus einem *Tomahawk* (*casse-tête*) von Nufsbaumholz, aus einer Streitaxt von Stein, aus Bogen und Pfeilen, deren Spitzen aus Feuerstein gemacht und recht künstlich zugespitzt sind, aus einem länglichen Stein, einer Art Serpentin, den die Wilden sonst bei einem Gefecht auf die Brust befestigten, und aus Verzierungen, von Glasperlen und Muscheln gemacht, die sie ebenfalls zum Gefecht um den Leib banden. Ich wollte alle diese Gegenstände kaufen; der Indianer sagte mir aber, er habe sie nur, um sie den Fremden zu zeigen, und sie seien ihm nicht feil. Dagegen verkaufte er mir *Moccasins*, eine Art sehr weicher, mit Seide und Glasperlen verzierter, und aus Hirschleder gemachter Schuhe, und ein Körbehen. Bei den Indianern müssen die Weiber alle Arbeiten verrichten, und besonders die niedrigsten Arbeiten thun. Herr *Tromp* hatte, um mehrere Gegenstände bequemer sehen zu können, seinen Hut auf den Fußboden gelegt. Kaum bemerkte dieses der Indianer, so gab er der *Mrs Grymes* zu verstehen, daß sie diesen Hut sogleich aufheben und auf einen Stuhl legen sollte. Sein Enkel, ein 11jähriger Knabe, schloß mit Bogen und Pfeil recht geschickt nach einem Apfel.

Am Abend des Tages nach unserer Ankunft langte das Dampfschiff *Frontenac* an, um am folgenden Abend nach *Kingston* zu fahren. Wir besahen die Localität desselben. Um den Eis-Saal herum befanden sich 6 Kammern; jede enthielt 4 Schlafstellen. Mir wurde eine besondere Kammer, in der ich mich völlig ausstrecken konnte, zum Schlafplatz angewiesen. In dem Damenzimmer befanden sich 14 Schlafplätze. Ueber einen großen Theil des Verdecks war ein Dach errichtet, so daß man der frischen Luft genießen konnte, ohne von der Sonne oder vom schlechten Wetter belästigt zu werden. Das Schiff enthielt 750 Tonnen, und hatte

eine, bei *Bollon* und *Wall* in *Soho* bei *Birmingham* verfertigte Maschine mit der Kraft von 27 Pferden. Sir *Peregrine* brachte mich an Bord dieses Schiffes, den 27. August um 5 Uhr, in seinem Wagen. Das Schiff lag unter dem Fort *George* vor Anker. Sir *Peregrine* hatte die große Aufmerksamkeit gehabt, eine Compagnie des 76. Regiments mit einer Fahne aufzustellen, und mich mit 21 Kanonenschüssen begrüßen zu lassen; und er hatte die fernere Aufmerksamkeit, mir seinen Sohn mitzugeben, damit ich in *Kingston* keine Schwierigkeiten finden sollte, den dortigen Werft — *navy yard* — zu besuchen. Um halb 6 Uhr setzte der *Frontenac* sich in Bewegung. In wenigen Augenblicken befanden wir uns im See; in kurzer Zeit hatten wir alles Land aus dem Gesicht verloren und schifften, wie im offenen Meere. Der Wind blies nicht sehr heftig; das Schiff hatte daher bei seiner Größe keine starke Bewegung, so daß Niemand incommodirt war. Den ganzen Abend erfreute uns Mrs *Grimes* durch ihr schönes Gitarrespiel und ihren herrlichen Gesang französischer und spanischer Lieder. Die Nacht verging ruhig; aber mit Tages Anbruch ward es etwas anders. Es regnete wiederholt; der Wind ging stärker; das Schiff schwankte, und mehrere Personen wurden seekrank. Uebrigens hat der *Ontario*-See eine elliptische Form; er ist gegen 200 Meilen lang, und da, wo er am Breitesten ist, hält er 55. Er ist überall sehr tief, an mehreren Stellen 500 Fufs, und friert niemals gänzlich zu. Ihn umgeben mehrere gute Häfen, und die Grenzlinie zwischen England und den V. St. theilt ihn in zwei ziemlich gleiche Theile.

Nachmittags erblickten wir nördlich eine Halbinsel, *Prince Edwards island* genannt, und fuhren dann zwischen den Inseln, *the ducks*, hinweg. Gegen 9 Uhr Abends erreichten wir *Kingston*, den englischen Kriegshafen am *Ontario*, an einer Bai gelegen. Wir ließen dicht bei der Stadt den Anker fallen. Ich blieb die Nacht über auf dem Schiff. Als ich am andern Morgen erwachte, fand ich eine Compagnie vom 37. Regiment, das hier in Garnison stand, mit der Musik als Ehrenwache auf dem Quai beim Schiff aufmarschirt. Natürlich entliefs ich sie sogleich. Nachdem ich hierauf den Besuch einiger Officiere empfangen hatte, fuhren wir über die Bai nach dem *Dockyard*, der *Kingston* gegenüber erbaut, mit einer hohen Mauer umgeben, und mit einer starken Wache besetzt ist. In der *navy list* fand ich, daß hier 10 Schiffe, mit 306 Kanonen, in *ordinary* lagen. Es schien mir indess, als sei die Anzahl der Stücke zu gering angegeben. Denn der *St. Lawrence*, eins von diesen Schiffen, führt 120 Stück, und 2 noch auf dem

Stapel stehende Schiffe, der *Montréal* und der *Wolf*, sind Dreidecker, jedes zu 139 Kanonen eingerichtet, welche auf der Liste geringer erscheinen. Nach dem Genter Friedens-Vertrage dürfen hier keine neuen Schiffe während des Friedens erbaut werden; deswegen bestand das Arsenal-Personale, außer den nöthigen Officieren und Beamten, nur aus 12 Zimmerleuten, die fast nichts zu thun hatten, als an einem kleinen, sehr elegant gebauten Schooner zu arbeiten, der nächstens vom Stapel laufen und als Yacht dienen sollte. Die großen auf dem Stapel stehenden Schiffe waren unbedeckt und schienen vom Wetter sehr gelitten zu haben. Der *St. Lawrence* war das größte im Wasser liegende Schiff, und sollte sich auch in einem baufälligen Zustande befinden; vorzüglich sollte der unter dem Wasser befindliche Theil der Schiffe vom süßen Wasser sehr leiden und von Würmern angefressen sein. Die Quais des *Dock-yard* sind von Holz gebaut, und tragen das Gepräge der Eile, mit welcher sie errichtet worden sind: sie befanden sich in einem baufälligen Zustande. Vor wenigen Jahren ist von Sandstein ein 3 Stöckwerk hohes und 192 Fuß langes Magazin, mit eisernen Thüren und Fensterläden, zur Aufbewahrung der Segel und des Tauwerks gebaut worden. Die inneren Scheidungen sind von Holz gemacht. Sogleich nach unserm Eintritt ins Magazin wurde die eiserne Eingangsthür wieder verschlossen und verschlossen gehalten, indem man hier ein großes Mißtrauen gegen die Amerikaner äußert. Unter dem Gebäude befindet sich ein Keller, ebenfalls zum Magazin eingerichtet, dessen Fußboden Kalkfelsen ist, welcher dem ganzen Gebäude zum Fundament gedient hat. Die Treppe im Hause ist von Stein in einen steinernen Thurm gebaut; auch scheint man die Absicht zu haben mit der Zeit die Fußböden der verschiedenen Etagen von Eisen zu machen, damit dieses Magazin, wie ein ähnliches in *Plymouth*, feuerfest werde. In einem besonderen massiven Gebäude befindet sich die Schmiede, und in einem dritten die Büreaux. Neben den Büreaux ist ein großer Saal, in welchem die verschiedenen Maasse der zu erbauenden Schiffe auf den Fußboden gezeichnet werden. Dem *Dock-yard* gegenüber, der auf einer Landspitze erbaut ist, steht auf einer andern Landspitze das Fort *Frederik*, das zu besuchen ich jedoch keine Zeit hatte. Hinter dem *Dock-yard* standen auf einer Anhöhe eine Menge von Zelten. Wir erfuhren, daß hier gegen 400 Irländische Auswanderer campirten, welche das englische Governement auf seine Kosten aus ihrem Vaterland hierher geschafft habe, um ihnen am nordwestlichen Ufer vom *Ontario-*

See Land einzuräumen, und dafs sie nächstens dahin abgehen sollten. Die Stadt *Kingston* ist übrigens nicht besonders gebaut, und soll gegen 2000 Einwohner zählen.

Nach 11 Uhr verliesen wir *Kingston* am Borde des Dampfschiffes *Lady Dalhousie*, das uns bis *Prescott*, 68 Meilen von *Kingston*, auf dem linken Ufer des *St. Lawrence* gelegen, bringen sollte. Unsere Gesellschaft war beständig dieselbe, nur der Adjutant *Mailland* verlies uns in *Kingston*. Als wir diesen Platz kaum verlassen hatten, schifften wir um ein Vorgebirge, auf welchem das *Fort Henry* liegt, und kamen in den *St. Lawrence*. Dieser Strom ist hier sehr breit und bildet einen Archipel, gegen 50 Meilen lang, *the thousand islands* genannt. Die mit Grünzbestimmungen beauftragten englischen und amerikanischen Commissarien haben sich die Mühe gegeben, die Inseln zu zählen, und gefunden, dafs ihre Anzahl 1692 betrage; sie haben aber jeden hervorragenden Felsen, der einen Baum trägt, als eine Insel gerechnet. Dieser Archipel gewährt einen sehr hübschen Anblick; die meisten Inseln haben einen felsigen Grund, und sind dicht mit Holz, meistens mit Cedern, bewachsen. Hin und wieder ragen riesige Tannen hervor, die vorzüglich auf Stellen, wo der Wald weniger dicht ist, auf dem kahlen Felsengrund einen malerischen Effect hervorbringen. Man bemerkt etwas Aehnliches auf den Compositionen von Friedrich, an dessen Gemälde ich auf dem *St. Lawrence* oft erinnert wurde. Achtzehn Meilen von *Kingston* legte unser Schiff am canadischen Ufer an, bei dem Dorfe *Gananoqui*, um Holz für die Dampfmaschine einzunehmen. Ich ging einen Augenblick ans Land, und fand einen ziemlich unbedeutenden Ort, in dessen Nähe ein kleiner Fluß gleiches Namens sich in den *St. Lawrence* ergiefst. Dieser Fluß *Gananoqui* fließt in einem felsigen Bett; über denselben geht eine hölzerne Brücke, und jenseits dieser Brücke steht auf einer kleinen Anhöhe ein viereckiges hölzernes Blockhaus von 2 Etagen, indem die obere Etage den Fuß des Hauses vermittelst *machicolis* vertheidigt, für eine Besatzung von circa 40 Mann. Im letzten Kriege hatten hier die Amerikaner einen englischen Posten überfallen, und ein Magazin, das derselbe decken sollte, weggenommen. Nach diesem Unfalle wurde das Blockhaus gebaut. Am Ende des Archipels der tausend Inseln bemerkten wir ein anderes ähnliches Blockhaus zur Deckung der Stromschiffahrt. Ungefähr 50 Meilen unterhalb *Kingston*, wo der Archipel ändigt, liegt auf dem canadischen Ufer ein kleiner Ort, *Brockville*, wo wir ansehnliche Magazine am Wasser stehen sahen. Hier brach die Nacht ein,

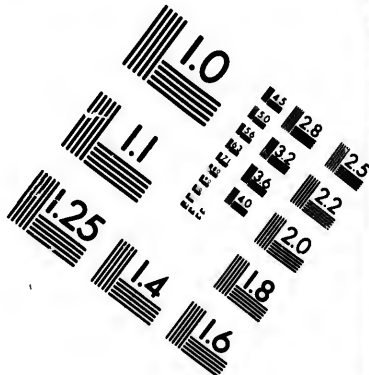
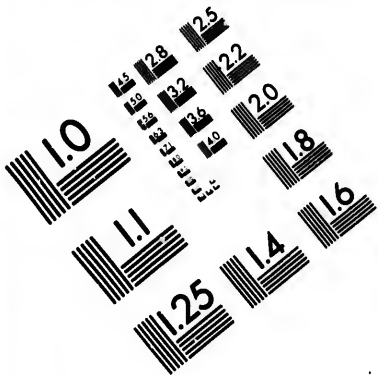
die mondhell und sehr warm war. Gegen 10 Uhr Abends erreichten wir *Prescott*, einen kleinen Ort, der ziemlich vielen Handel treiben soll. Im Orte befanden sich nur 2 Wirthshäuser. Diese waren voll von Menschen, und sahen so schmutzig aus, daß ich lieber die Nacht auf dem Dampfschiffe zubrachte. Die Familien *Clare* und *Grymes* folgten diesem Beispiele. Das Dampfschiff enthält 100 Tonnen, und die Maschine hatte eine Kraft von 25 Pferden; war übrigens nicht so bequem und reinlich eingerichtet, als der *Frontenac*.

Von hier an beginnen die sogenannten *rapids* im *St. Lawrence*. Es sind Felsen, welche quer durch den Strom gehen, und über welche sich dieser mit großer Gewalt hinwegstürzt, so daß zwischen hier und *Montréal*, 113 Meilen weit, die Dampfschiffe nur theilweise fahren können. Deshwegen ist zwischen *Prescott* und *Montréal* eine Linie von *Stage-coaches* und Dampfschiffen angelegt worden, die sich wechselseitig ablösen, und man hat viele Schererei mit dem Transportiren der Bagage. Man kann auf zweifache Weise die *rapids* hinabfahren. Zuerst mit sogenannten *bateaux*, oder schmalen Bötten; und dann mit *Durhamboats*. Dieses sind flache Schiffe, die gegen 40 Tonnen halten, ein halbes Verdeck haben, und 18 Zoll im Wasser gehen. Die *Durhamboats* haben einen Mast und zwei Segel, und führen viele Waaren. Wir hatten Lust, diese etwas gefährliche Fahrt zu unternehmen, um die *rapids* zu sehen und zu wissen, was eigentlich an der Gefahr sei, von welcher man so viel spricht. Also begaben wir uns auf das *Durhamboat, the flying dutchman*, bezahlten 2 Dollars für jede Person, und erhielten von dem Schiffer die Versicherung, daß, wenn der Wind gut wäre, wir in einem Tag in *Montréal* sein würden. Sir *Michael* entschloß sich, das Wagstück mit zu unternehmen, und die gute *Lady Clare* begleitete ihren Gemahl trotz ihrer Angst. Mrs *Grymes* aber fürchtete sich zu sehr, und wollte den Weg lieber theils zu Lande, theils im Dampfschiffe machen; und Herr *Grymes* fügte sich den Wünschen seiner Gemahlin.

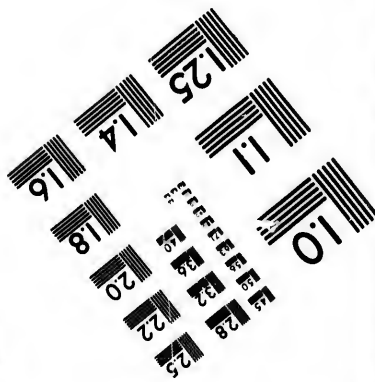
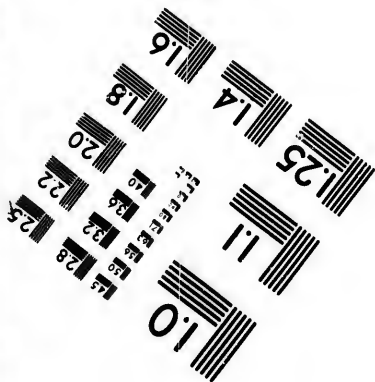
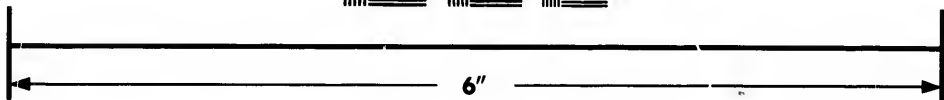
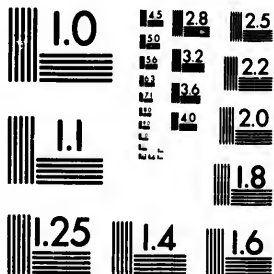
Den 30. August schifften wir uns früh gegen 6 Uhr auf dem fliegenden Holländer ein. Der Morgen war schön, und wir freuten uns über den herrlichen Anblick von *Prescott*, in dessen Nähe eine, im letzten Kriege erbaute, Redoute steht, Fort *Wellington* genannt. Der Strom ist hier sehr breit. Auf seinem rechten — amerikanischen — Ufer sahen wir die Stadt *Ogdensburg* liegen, welche im letzten Kriege von den Amerikanern befestigt, aber von den Engländern erobert und ihrer Festungswerke beraubt worden ist. Die







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40  
45

01

Bequemlichkeit auf unserm Schiffe war, wie wir nach und nach bemerkten, nicht sehr groß. Es war offen; als Fußboden dienten uns einige Fässer mit Pottasche, und Sitze erhielten wir dadurch, daß man Breter auf unsere Coffen legte. Sechs Meilen unterhalb *Prescott* kamen wir an einige Inseln, *the Gallop islands* genannt, und fanden zugleich die ersten *rapids*. Das Wasser scheint, wenn man sich nähert, zu kochen, und hohe schäumende Wellen schlagen auf, durch welche man äußerst schnell hindurch fährt. Sie sind nicht so hoch, als die Wellen in der See, haben aber eine sehr kurze Bewegung. Da jedoch unser *Durhamboat* bedeutend lang war, so durchschnitt es die Wellen, ohne daß wir eine besondere Bewegung gefühlt hätten. Kaum waren wir über diese *rapids* hinweg, so wurde das Wasser wieder sehr ruhig; und da wir fast keinen Wind hatten, so ging die Reise nur langsam von Statten. Andere, 9 Meilen lange, *rapids* wurden in einer Stunde durchschnitten, und auch diese schienen uns eben so wenig gefährlich, als jene. Inzwischen versicherte man uns, daß ein Zweig dieser *rapids*, von welchem wir durch eine Insel getrennt wurden, sehr gefährlich sei. Er heißt *the lest channel*; und *Duncan* giebt in seiner Reisebeschreibung eine schöne Schilderung von einem Schiffbruche, der hier Statt gefunden, und mehreren Menschen das Leben gekostet hat. Unser Schiff war nicht nur, wie alle, die über die *rapids* fahren, unten flach, sondern hatte auch einen künstlichen Kiel, den man, wenn man in tiefem Wasser fährt, hinabläßt, und den man heranzieht, wenn man an Untiefen kommt. Der Kiel steht dann wie eine Scheidewand im Schiff, und wird durch Stricke bewegt, die an einem Cabestan befestigt sind. Unsre Reisegefährten waren meistens Canadier aus den untern Volksklassen, die ein sehr schlechtes Französisch sprachen, dem Wallonischen ähnlich. Auch befand sich ein junger, 3 Monat alter, sehr munterer, schwarzer Bär am Bord.

Gegen 20 Meilen unterhalb *Lougsault* erreichten wir am canadischen Ufer das Dorf *Cornwall*. Der Wind war so schwach, daß wir keine Hoffnung hatten, vor Einbruche der Nacht ein erträgliches Wirthshaus zu finden. Deshalb entschlossen wir uns, hier zu übernachten. Gegen Abend kam auch die Familie *Grymes* zu Lande an, und nahm in demselben Wirthshaus ihr Quartier. Der Ort ist nicht groß; aber die Straßen sind in rechten Winkeln gezogen, und enthalten mehrere neue steinerne Häuser. Viel Leben scheint nicht zu herrschen. Die Gegend ist ziemlich flach, und die Engländer benutzen die Ebene bei dem Ort, um Pferderennen zu

halten. In einigen Tagen sollte ein solches Rennen Statt finden; es waren schon Pferde angekommen und Quartiere waren bestellt. Das englische Gouvernement bringt in dieser Gegend viele schottische Auswanderer als Ansiedler anter.

Am folgenden Morgen verzögerten die Damen unsere Abfahrt um 2 Stunden. Erst gegen 7 Uhr verließen wir *Cornwall* mit unserem *Durhamboat*. Der Morgen war sehr schön; auch hatte sich ein ziemlich starker Südwestwind erhoben, der uns schnell vorwärts trieb. Fünf Meilen unter *Cornwall* sahen wir auf dem rechten Ufer das Dorf *St. Regis* liegen, das letzte, das den V. St. gehört. Die amerikanische Gränze verläßt hier den *St. Lawrence*, dessen beide Ufer nunmehr, bis zu seinem Ausflus ins Meer, zu Canada gehören. Auf dem linken Ufer des Stromes erblickt man ein neues, von Schotten angelegtes Dorf, *Glenarry settlement* genannt. Etwas weiterhin kommt man in einen Landsee, durch welchen der *St. Lawrence* fließt, *Lac St. François*, durch welchen die Gränze zwischen Ober- und Nieder-Canada gezogen ist. Dieser See, gegen 40 Meilen lang, und gegen 6 Meilen breit, umpflüßt mehrere Inseln. Nicht weit von *St. Regis* fuhren wir an einer von Indianern bewohnten Insel vorbei, welche durch einen katholischen Missionar getauft worden sind, und die Insel recht gut angebaut haben sollen. Einer der Indianer kam mit seiner Frau in einem Canot an unser Schiff, und verkaufte uns Fische. Da, wo der *Lac St. François* aufhört, und der *St. Lawrence* wieder beginnt, steht auf dem linken Ufer das Dorf *Coteau du lac*. Bei diesem Dorf ist ein ziemlich starker *rapid*, stärker als die, welche wir gestern überwunden hatten. Damit man diesen *rapid* vermeiden könne, und damit den Schiffen, die Strom aufwärts gehen, die Fahrt erleichtert werde, hat das Gouvernement einen kleinen Canal mit 2 Schleusen neben dem Strome graben lassen, der durch ein kleines Fort, *fort du coteau* genannt, gedeckt wird.

Unser Schiffer hatte bei dem hiesigen Douanen-Büreau Geschäfte; er hielt also eine Stunde lang an, und ich benutzte diese Zeit, um das Fort zu besuchen. Wir setzten dann bei einem sehr starken Winde, der ein Gewitter herauf trieb, unsere Fahrt fort. Die Ufer und Inseln des Stromes sind meist mit Holz, größtes Theiles mit Cedern bewachsen. Zwischen denselben zeigen sich nette Häuser und Kirchen mit blinkenden zinnernen Dächern. Bei dem Dorfe *coteau des cédres* hatten wir den letzten und gefährlichsten der *rapids*, *les cascades*, zu bestehen. Die Wellen waren ungemein hoch, und wir schwammen über die gefährliche Stelle

I.

K

mit einer ungläublichen Geschwindigkeit hinweg. Neben diesen *rapids* ist ebenfalls für die Strom aufwärts fahrenden Schiffe ein Canal mit Sehlensen angelegt. Wenn man diese *rapids* vom Ufer aus betrachtet, so scheint es ungläublich, daß ein Kahn sich in dieselben hinein wagen könne, ohne verschlungen zu werden. Es geht aber doch so übel nicht, wie wir nunmehr erfahren hatten. Unter diesem *rapid* dehnte sich der Strom, der hier den *Ottawa-Fluß* aufnimmt, wieder so weit aus, daß er einen andern See macht, *lac St. Louis*. Nördlich von diesem See, da, wo der *Ottawa* sich mit dem *St. Lawrence* vereinigt, bildet er einen andern See, *lac des deux montagnes*, der vom *lac St. Louis* durch 3 Inseln, *Jesus*, *Perrot* und *Montréal*, getrennt wird. Das Gewitter zog mit einigen Schlägen dicht an uns vorüber; der Wind blies sehr stark, aber günstig. Wir begegneten einem Dampfschiffe, das eine Leiche am Bord hatte, und deshalb seine Flagge an der Mitte des Stabes trug; das gilt für ein übeles Omen! Ein anderes Dampfschiff, welches, wie wir, nach *la Chine* steuerte, fuhr vor uns her, und erregte unseren Wunsch, schneller zu segeln und früher *la Chine* zu erreichen. Plötzlich aber sahen und hörten wir über dem See einen schrecklichen Sturm nahen. In der größten Eile versuchte man, die beiden Segel herunter zu nehmen. Das kleine ward auch glücklich eingezogen; das große aber, dessen Tauwerk sich in sehr schlechten Umständen befand, war erst halb herunter, als der Sturm uns erreichte. In der Nähe bemerkten wir eine Tonne im See, die eine gefährliche Klippe bezeichnete, welche wir links vermeiden mußten; und der Sturm trieb uns mit unserm halben Segel gerade auf die Tonne zu. Sechs Mann konnten kaum das Steuerruder regieren. Das Segel hing halb im Wasser; wir sahen den Augenblick unsers Unterganges vor uns. Niemand wußte, wer commandirte; die Matrosen wollten es besser wissen, als der Schiffer, und Alles schrie fürchtbar durch einander. Ich hielt für das Beste, zu schweigen und mich in den Willen der Vorsehung zu ergeben, die über mich und mein Schicksal wacht. Endlich kletterte ein Matrose auf den Mast und schnitt die Taue ab, so daß das Segel herunter genommen werden konnte; und nun kamen wir glücklich um den gefährlichen Punct herum. Zugleich liefs der Sturm, der im Ganzen nicht viel über 5 Minuten gewüthet haben mochte, etwas nach. Das vor uns fahrende Dampfschiff war gleichfalls auf dem Puncte gewesen, auf den Felsen bei der Tonne geworfen zu werden, und hatte sich nur durch ein schnelles Wenden und Zurückkehren in den See, wo es den Anker auswarf, gerettet. Gleich

nach dem Sturme, während dessen es geregnet hatte, bemerkten wir ein sonderbares Phänomen, nämlich einen Regen von weissen geflügelten Insecten, von welchen eine grosse Menge auf unser Schiff fiel. Er hielt über 5 Minuten an. Wahrscheinlich waren diese Insecten durch den Sturm aus dem nahen Walde herausgetrieben worden. Dieser Sturm hatte inzwischen für uns den Vortheil gehabt, das wir sehr schnell vorwärts gekommen waren. Nach 6 Uhr Abends erreichten wir ohne weiteren Unfall *la Chine*, ein auf der Insel *Montréal* liegendes Dorf, mit einem Hafen.

*La Chine* scheint ein unbedeutender Ort zu sein, der jedoch durch seine günstige Lage viel gewinnen soll. Ich hörte hier ein schlechtes Französisch sprechen, und glaubte mich in unsere Provinz Hennegau oder Namur versetzt. Der Ort soll seinen Namen daher haben, das man zu der Zeit, da diese Colonie noch französisch war, glaubte, man werde den *St. Lawrence* hinauf einen Weg nach China finden können; und das man zu diesem Zweck eine Expedition ausrüstete, die sich in *la Chine* einschiffte.

Zwischen *la Chine* und *Montréal* ist ein sehr gefährlicher *rapid* im Strome; deswegen hat das Gouvernement einen Canal mit mehreren Schleusen zu dieser Stadt, 9 Meilen lang, graben lassen, der für den Handel von grosser Bedeutung ist. Wir indess mieteten eine *Stage-coach* für diesen Weg. Gegen 8 Uhr Abends, während eines starken Gewitters, traten wir denselben an. Die arme *Lady Clare*, die sich von dem Schrecken unsrer Wasserpartie nicht erholen konnte, wäre gern während der Nacht hier in einem schlechten Wirthshause geblieben; denn sie fürchtete sich sehr vor der Nachtreise bei dem Gewitter. Und bald zeigte sich, das ihre Furcht nicht ohne Grund gewesen war. Kaum nämlich hatten wir 3 Meilen auf einer, übrigens sehr guten *Chaussée* zurückgelegt, als wir vor einem Wirthshaus auf mehrere mit Eisenstangen beladene Karren stiefsen. Die Führer waren ins Wirthshaus gegangen, die Karren standen mitten auf der *Chaussée*. In der Dunkelheit kamen wir einem dieser Karren zu nahe, und unser hinteres Sattelpferd stiefs sich 3 Eisenstangen in die Brust. Es stürzte sogleich nieder und starb augenblicklich unter jämmerlichem Gestöhne. Nach vielen Discussionen zwischen dem Kutscher und den Kärnern führen wir mit 3 Pferden weiter, und erreichten gegen 10 Uhr Abends *Montréal*. Wir stiegen im *Masonic hall hôtel* ab. Dieses *Hôtel* ist erst seit einem Jahr etablirt, ist sehr gross und gut eingerichtet, ganz massiv, 4 Stockwerk hoch, von blauen Steinen gebaut. Es hat eine schöne Aussicht auf den *St. Lawrence*, der

hier über 1200 *yards* breit ist. Bei unserer Ankunft lernte ich sogleich einen Ingenieur-Capitain *Mellish* kennen, der aus England hieher geschickt worden war, um eine wissenschaftliche Expedition in's Innere dieser Colonie zu unternehmen.

Wir blieben fast 3 Tage in *Montréal*. Die Stadt, die ich zuerst in Begleitung des Oberst-Lieutenants *Evans* vom 70. Regimente, das hier in Garnison steht, besah, enthält gegen 25,000 Einwohner. Sie dehnt sich auf einem Hügel ziemlich lang aus, zwischen dem *St. Lawrence* und einem 700 Fufs hohen, mit Wald bewachsenen Berg, *le Mont Réal* genannt. Sie hat 2 Hauptstraßen, die parallel mit dem Flusse laufen; zu ihnen kommt jetzt noch eine dritte, die aus dem Graben der demolirten Festungswerke gemacht wurde. Die Häuser sind meistens von blauen Steinen gebaut und mit Zinn gedeckt, das in der Sonne glänzt. Der Feuersgefahr wegen sind sie mit eisernen Thüren und Fensterläden versehen, und diese geben der Stadt ein sehr finstres Ansehen. Uns fielen mehrere junge Leute auf, die in blaue Oberröcke gekleidet waren, auf allen Nähten mit weißen Schnüren besetzt, und mit Schärpen um den Leib. Wir erfuhren, es seien die Zöglinge der von katholischen Geistlichen dirigirten Schule. Bekanntlich sind die meisten Canadier, und  $\frac{3}{4}$  der Einwohner von *Montréal* katholisch; sie sollen sehr bigott, und die untern Volksclassen sehr wenig unterrichtet sein. Eine Querstraße, welche die beiden Hauptstraßen verbindet, ist sehr breit, und deswegen ist in ihrer Mitte ein bedeckter Markt-platz angelegt worden. An dem einen Ende dieses Platzes steht das Tribunal und das Gefängnis. Hinter diesen Gebäuden hat man den Raum, der durch die Demolirung der Festungswerke gewonnen worden ist, zu einem Paradeplatze gemacht. *Montréal* hat mehrere Hospitäler, die durch Nonnen besorgt werden. Man fand indess diese Hospitäler nicht zureichend, zumal da die Nonnen keine Fieberkranken annehmen. Deswegen haben sich die reichsten hiesigen Einwohner vereinigt, und in einer sehr gesunden Lage ein neues, drei Stockwerk hohes Hospital für 70 Kranke beiderlei Geschlechts bauen lassen. In diesem Hospital werden die Kranken — deren Zahl sich auf 50 belief — für einen billigen Preis sehr gut verpflegt. Die ersten Aerzte der Stadt besorgen die Kranken umsonst, und *nurses* pflegen dieselben. Die Einrichtung gleicht der Einrichtung des Hospitals in *Boston*; nur scheint hier weniger Luxus, als in diesem Hospital zu herrschen.

Die öffentliche Bibliothek ist noch nicht sehr reich, aber sie wird täglich vermehrt. Auch hat man ein Naturalien-Cabinet mit



derselben vereinigt. Zu einer neuen katholischen Hauptkirche, die durch freiwillige Beiträge erbaut wird, und die sehr groß zu werden scheint, waren die Fundamente gelegt. In der Caserne gefiel mir die *Mess* der Unter-Officiere ungemein: denn mit derselben ist eine Bibliothek verbunden; auch gefiel mir die Schule für Soldaten, die nicht lesen und schreiben können, und für Soldatenkinder. Die Caserne war sonst ein Jesuiter-Collegium und stand in der alten französischen Citadelle, von welcher jetzt keine Spur mehr übrig ist. Nicht weit von der Caserne ist eine Dampfmaschine, welche das Wasser aus dem Flusse herauf pumpt, in der Stadt vertheilt, und zugleich eine Mahlmühle in Bewegung setzt. Auf dem Marktplatze steht ein Monument, welches dem Lord *Nelson* zu Ehren von der Colonie errichtet worden. Es ist eine Säule, auf welcher des Admirals Bild in Lebensgröße steht. Die eine Seite des Fußgestelles hat eine Inschrift; zwei andere enthalten Abbildungen von Seetreffen; auf der vierten findet man eine Darstellung der Capitulation von Copenhagen.

Am andern Tage führte mich der Obrist-Lieutenant *Mac Gregor* auf den Paradeplatz, wo er den Theil seines Regiments, der hier steht, vereinigt hatte. Die Leute formirten ein Bataillon von 6 Divisionen. Das Aeußere des Bataillons war eben nicht ausgezeichnet, aber die Manoeuvres, sehr complicirt und wohl nur für den Paradeplatz berechnet, wurden mit großer Präcision und einer bewundernswürdigen Schnelligkeit ausgeführt. Ich lernte eine neue Art von Fertigmachen kennen. Auf das Commando: „Fertig“, nahmen die Soldaten das Gewehr flach, spannten in dieser Lage den Hahn, und brachten auf das Commando: „An“, das Gewehr mit der größten Langsamkeit an den Backen. Die Infanterie war in zwei Glieder aufgestellt, formirte sich aber beim Flankenmarsch durch das Durchtreten der Rotten in drei Glieder. Die Pelotons waren in Sectionen von 4 bis 6 Rotten eingetheilt, vermittelt welcher der schiefe Marsch sehr leicht ausgeführt wurde.

Nach diesem Manoeuvre begaben wir uns, von den Officieren begleitet, in einen Kahn, und fuhren nach der Insel *St. Helène*, die, *Montréal* gegenüber, mitten im *St. Lawrence* liegt. Auf dieser Insel ist ein großes Artillerie-Depot unter der Direction des Major *Wallace*. Bei unserer Landung wurden wir mit 21 Schüssen von der Batterie an der Westspitze der Insel begrüßt. Diese Batterie ist in Form einer Lünette gebaut, und dient der hier stehenden Artillerie-Compagnie zum Uebungsplatze. Die Kanoniers exer-

cirten so eben mit einem 9Pfünder, einem 6Pfünder und einer 7zölligen Haubitze, und warfen aus allen drei Stücken Granaten, mit Flintenkugeln angefüllt. Das Ziel war im Strom aufgestellt; sie trafen so gut, daß die Granate jedesmal über dem Ziele platzte. Die Kunst besteht vorzüglich in der richtigen Berechnung der Stopine, so daß diese das Pulver in der Granate gerade in dem Augenblick entzündet, da sie über dem Ziel ist.

Die Insel *St. Hélène* war der letzte Punct, den die Franzosen noch hielten, als die Engländer ganz Canada ihrer Macht schon unterworfen hatten. Sie hat gegen 2 Meilen im Umfang, und ist mit sehr schönem Holze, vorzüglich mit Ulmen und verschiedenen Arten Nufsbäumen, meistens *hickory*, bewachsen; durch die Soldaten sind gute und bequeme Fußwege um die Insel herum und in derselben angelegt worden. Das Gouvernement hat hier seit einigen Jahren einen botanischen Garten einrichten lassen, in welchem alle nordamerikanischen Gewächse versammelt werden, um die englischen botanischen Gärten mit denselben zu versehen. Auf der Nordseite der Insel hat man mehrere schöne Aussichten auf beide Ufer des Stroms, und *Montréal* nimmt sich am Fusse des grünen Berges mit seinen vielen Kirchen vortreflich aus. Hier steht auch das Arsenal und die Caserne, neu und massiv aufgebaut, und durch eine Brustwehr auf einer Seite, so wie durch Schiefslöcher in der Mauer gegen einen *coup de main* gesichert. Das Innere der Insel ist hügelig. In einer wirklich romantischen Vertiefung steht ein Pulvermagazin, das 4000 Fafs Pulver enthält. Bei dem Major *Wallace*, der in der Caserne ein sehr hübsches Quartier bewohnt, lernten wir seine Frau und Tochter kennen, die in ihrer einsamen Lage sich die Zeit mit Musik und Zeichnen recht gut vertreiben. Während des Winters sind die gezwungenen Bewohner der Insel durch das Eis zuweilen 6 Wochen lang von *Montréal* abgeschnitten.

Als wir nach *Montréal* zurückgekommen waren, machten wir wieder eine Wanderung durch die Stadt, und bemerkten mehrere sehr große Läden. Da *Montréal* vermittelst des *Ottawa*-Flusses mit den Pelzhändlern der jetzt vereinigten Hudsonsbai- und Nordwest-Compagnien Verkehr hat, so glaubte ich, hier feines Pelzwerk für einen billigen Preis bekommen zu müssen. Ich fand aber wenig gutes; und dieses wurde zu enormen Preisen gehalten. Am Abend gingen wir noch nach dem „*Royal circus*“, dessen pomphaft Ankündigung eine starke Truppe Kunstreiter und ein Schauspiel versprach. Die Reiter, vier erwachsene Personen und zwei Kinder,

machten auf 2 Pferden sehr mittelmäßige Kunststücke. Das Schauspiel wurde so schlecht aufgeführt, daß wir sehr bald wieder nach Hause zurückkehrten. Das Theater ist übrigens hübsch eingerichtet: zwei Reihen Logen, in der Mitte die Reitbahn, die bei Schauspielen das Parterre bildet, gegenüber die Scene. Neben der *Masonic hall* ward ein neues Theater erbauet, ohne Reitbahn, das zwar klein war, aber recht nett zu werden schien.

---

nd einer  
Granaten,  
fgestellt;  
e platzte.  
ung der  
in dem

ranzosen  
it schon  
und ist  
iedenen  
die Sol-  
um und  
hier seit  
in wel-  
en, um  
n. Auf  
ten auf  
les grü-  
er steht  
ut, und  
slücher  
ere der  
g steht  
i Major  
ewohnt,  
nsamen  
reiben.  
er Insel  
abge-

ten wir  
mehrere  
Flusses  
Nord-  
lzwirk  
wenig  
Abend  
phafte  
nspiel  
kinder,

## VIII.

### Reise von *Montréal* nach *Quebek*. Aufenthalt in *Quebek*. Rückreise nach *Montréal*.

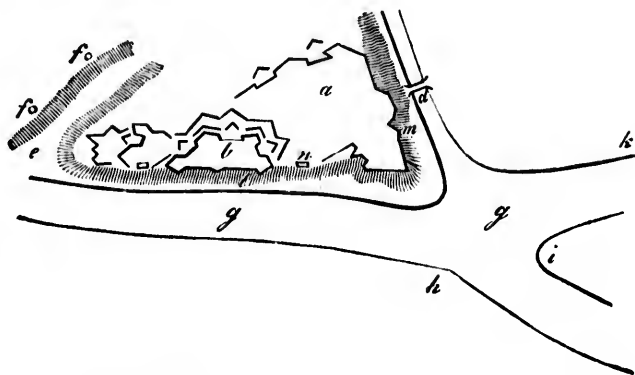
Vom 3. bis 9. September 1825.

---

Am 3. September, Abends 8 Uhr, verließen wir mit den Familien *Grymes* und *Clare* unsere Wohnung, und schifften uns ein am Bord des Dampfschiffes *Lady Sherbrook*, um nach *Quebek* zu reisen, 180 Meilen von *Montréal*. In *Montréal* fehlt es an guten Quais. Dieser Mangel wurde uns besonders bei dem Einschiffen fühlbar; denn wir mußten im Dunkeln durch tiefen Koth am Ufer waten; und diese Expedition war für die Damen am Wenigsten angenehm. Wir hatten auf dem Schiffe sogenannte *state rooms* oder besondere Zimmer genommen, so daß die Damen für sich allein wohnten, und nicht in der allgemeinen *Ladies Cabin* zu schlafen brauchten. Mir war es auch angenehm, ein Kümmerchen für mich allein zu haben. In *Montréal* hatte ich den englischen Artillerie-Capitain *King* getroffen, den ich in *Boston* kennen gelernt hatte, und der ebenfalls die Reise nach *Quebek* machte. Uebrigens war unsere Reisegesellschaft nicht zahlreich.

Das Dampfschiff, 150 Fufs lang, hielt 800 Tonnen, und die Maschine hatte die Kraft von 60 Pferden: viel zu wenig für ein so großes und schweres Schiff. Abends nach 9 Uhr setzte dasselbe sich in Bewegung. Während der Nacht hielt es sich gegen eine Stunde lang auf an der Mündung des Flusses *Sorel* in den *St. Lawrence* bei dem Städtchen *William Henry*, welches diesen Namen dem Herzoge von *Clarence* zu Ehren erhalten hat. Es mußte Holz einnehmen. Denn die Maschinen auf den amerikanischen und canadischen Dampfschiffen werden nicht, wie die europäischen, mit Steinkohlen, sondern mit Holz geheizt, das auf den Schiffen vielen Platz, und beim Einladen viele Zeit hinwegnimmt. Gegen

Lage von Quebec.  
Zu Seite 153.

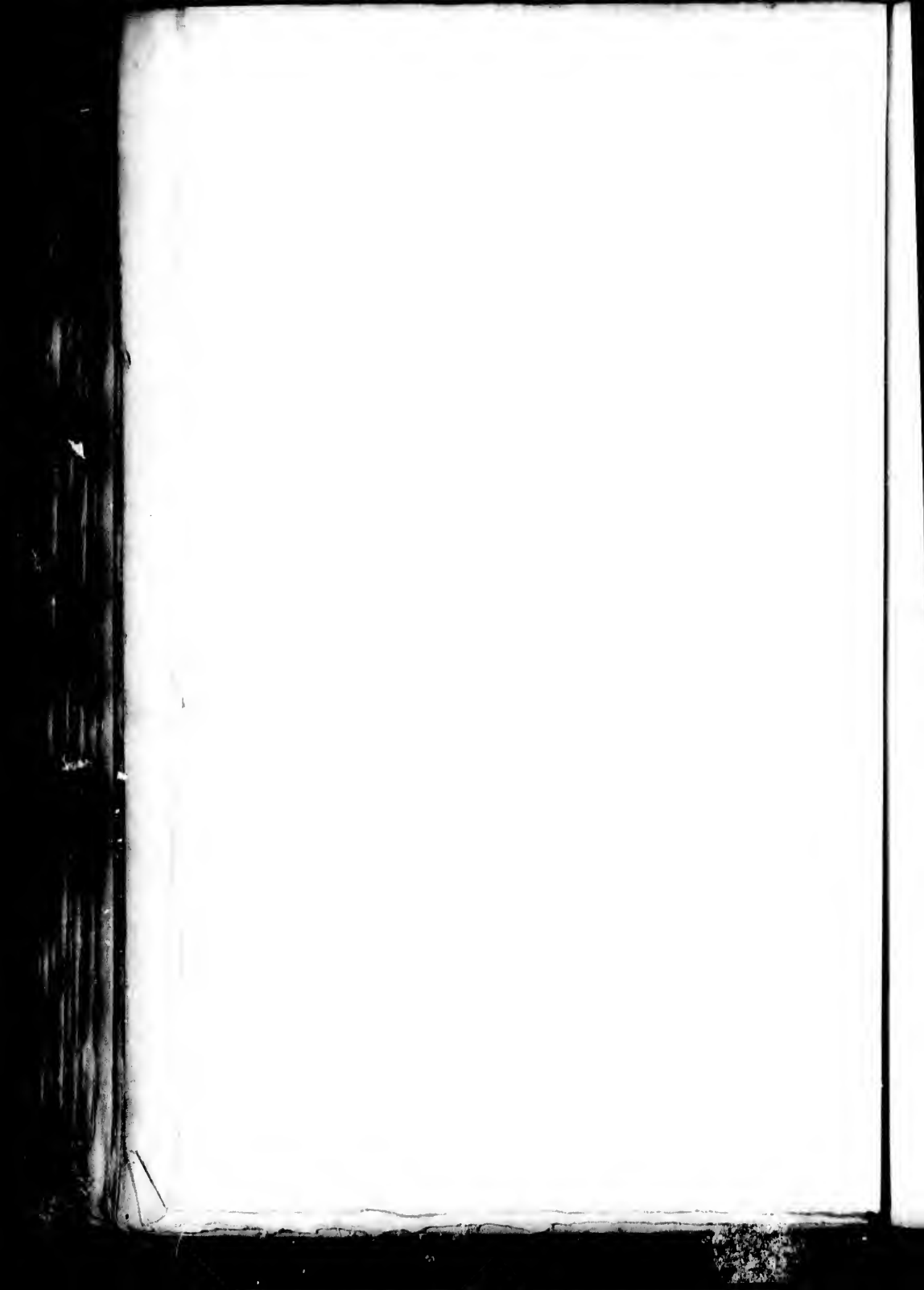


- a Obere Stadt.
- b Citadelle oder *Cape Diamond*.
- c Untere Stadt.
- d *River St. Charles*, hölzerne Brücke.
- e *Wolfs cove*.
- f *Martello towers*.
- g *St. Lawrence*.
- h *Point Levi*.
- i *Isle d'Orleans*.
- k *Falls of Montmorency*.
- l Platz, wo General *Montgomeri* fiel.
- m *Porte du palais*, wo General *Arnold* blessirt wurde.
- n *Gouvernements-Haus*.

halt in

den Fa-  
en uns ein  
Quebek zu  
an guten  
inschiffen  
am Ufer  
gsten an-  
oms oder  
sich allein  
schlafen  
für mich  
Artillerie-  
rnt hatte,  
gens war

und die  
ir ein so  
dasselbe  
gen eine  
*St. Law-*  
Namen  
ste Holz  
und ca-  
nen, mit  
ffen vie-  
Gegen



Morgen hielten wir am linken Ufer bei dem Städtchen *Les trois rivières* an, welches, 2500 Einwohner enthaltend, 80 Meilen von *Montréal* entfernt ist, und am Ausflusse des Flusses *St. Maurice* in den *St. Lawrence* liegt. Es ist längs des Stromes gebaut, in welchem bis hieher die Ebbe und Fluth bemerkbar ist. Bevor wir diesen Platz erreichten, waren wir durch den *lac St. Pierre* gefahren, der durch eine Erweiterung des *St. Lawrence* gebildet wird. Die Ufer des Stromes sind auf beiden Seiten gut bewohnt, und sollen auch sehr gut angebaut und fruchtbar sein. Der Strom ist durchgängig zwischen 1 und 2 Meilen breit; nur 52 Meilen unterhalb *trois rivières* bei dem Dorfe *Richelieu* wird er eng, und hier befinden sich die letzten *rapids*, *rapids de Richelieu* genannt. Die Ufer, die bisher ziemlich flach waren, zumal auf der linken Seite, werden nun höher und felsig. Die Gegend ist äußerst schön und malerisch. Der majestätische Strom mit seinen freundlichen Ufern, und der Blick auf die entferntesten blauen Gebirge bei *Quebek* machen einen unbeschreiblich herrlichen Effect. Das Wetter begünstigte uns sehr; es war ein heller, sonniger Tag, und nicht sehr warm; denn in diesem nördlichen Himmelsstriche machte sich der herannahende Herbst schon durch die kühlen Nächte und Morgen fühlbar.

Um 10. Uhr Abends erreichten wir *Quebek*. Diese Stadt besteht aus 2 Theilen: aus der obern Stadt, die auf den Felsen gebaut, und aus der unteren Stadt, die zwischen dem Felsen und dem Strom eingezwängt liegt. Die Lichter in der unteren Stadt nahmen sich gegen den dunkeln Felsen, auf welchem auch die Festung steht, vortreflich aus. Der erste Anblick bei Nacht erinnerte mich an *Namur*, vom rechten Maas Ufer angesehen. Im Strom lagen viele Schiffe, welche meistens zum Holzhandel gebraucht werden. Da es schon spät war und wir Schwierigkeiten für den Transport unsrer Bagage bei Nachtzeit gefunden haben würden, so wie viele Unbequemlichkeit, um sogleich Quartier für die Damen zu finden, so brachten wir diese Nacht noch am Bord des Dampfschiffes zu, wo wir uns recht bequem fühlten, und uns einer großen Reinlichkeit erfreuten.

Nachdem ich am folgenden Morgen die Ehrenwache entlassen hatte, welche von dem Gouverneur bei dem Schiffe aufgestellt war, verließen wir, um 7 Uhr, dieses Schiff, und begaben uns in unser Quartier, *Lemoine's boarding house*, in der obern Stadt gelegen. Die untere Stadt ist sehr eng gebaut, und sieht schmutzig und alt aus, die Straßen sind nicht gepflastert und nur schlecht mit

*trottoirs* versehen. Nach der obern Stadt führt ein sehr steiler Weg. Sie steht auf einem felsigen Grund, und ihre Citadelle ist 350 Fufs über das Niveau des Wassers erhaben. Von der untern Stadt ist sie durch eine, auf den Felsen gebaute, crenellirte Mauer, in der Form eines Hornwerks, getrennt. Durch dieselbe geht ein Thor, mit einer Wache besetzt, deren Wachtstube gerade über dem Thor ist, und mittelst *nachicoulis* den Eingang vertheidigt. Zur Bequemlichkeit der Fußgänger ist neben dem Thor eine Thür, durch welche man auf einer hölzernen Treppe in die obere Stadt gelangt. Rechts vom Thore steht ein Gebäude, das einer Capelle ähnlich ist, und dem Unterhause des canadischen Parlaments zum Versammlungssaale dient. Um nach unserm Hause zu gelangen, mußten wir ein Stück längs des Walles hingehen. Dasselbst hat man eine unbeschreiblich schöne Aussicht auf die Bai vor *Quebek*, und auf das rechte Ufer des Flusses, das hier ein Vorgebirge bildet, *pointe Levi* genannt.

Kurz nach unserer Ankunft erhielt ich einen Besuch vom Obersten *Duchesnay*, erstem Adjutanten des General-Gouverneurs, und vom Obersten *Duniford*, Director des Geniewesens. Jener wollte mich im Namen des Gouverneurs becomplimentiren; dieser erbot sich, mir die Festungswerke zu zeigen. Lord *Dalhousie*, General-Gouverneur aller englischen Besitzungen in Nordamerika, war mit Urlaub in England, wurde aber täglich zurück erwartet. In seiner Abwesenheit führte der Lieutenant-Gouverneur, Sir *Francis Burton*, Bruder von Lord *Conyngham*, den Ober-Befehl in der Colonie. Er ist ein Civilist, soll sich übrigens seines hohen Postens in jeder Hinsicht würdig machen. Seinem guten Betragen und humanen und freundlichen Benehmen gegen die hiesigen Einwohner soll das Gouvernement den guten Geist größtes Theiles zu verdanken haben, der in der Colonie herrscht. Von Lord *Dalhousie* sagte man, er habe durch sein hochmüthiges und absolutes Wesen die Herzen von sich und dem Gouvernement entfernt und der Oppositions-Partei im canadischen Parlament großen Zuwachs verschafft.

Mit den oben genannten beiden Stabs-Offizieren traten wir unsre Wanderungen an und besuchten zuvörderst das Gouvernementshaus. Dieses ist ein altes großes Gebäude, welches während Lord *Dalhousie's* Abwesenheit leer stand. Die Zimmer sind nicht groß, und waren nicht so reich meublirt, als ich von der Wohnung eines englischen General-Gouverneurs erwartet hatte. Auf der Rückseite des Hauses, über dem Abgrund, ist ein langer Balcon



angebracht, von welchem man einen großen Theil der untern Stadt, des Hafens und der umliegenden Gegend übersehen kann.

Die Citadelle ist ein neues Werk, und noch nicht ganz vollendet. Die Engländer sprechen gewöhnlich mit einer Art von Verehrung von den Festungswerken von *Quebek*, und setzen sie den Werken von *Gibraltar* gleich. Ich erwartete also, etwas Außerordentliches zu finden; ich kann aber nicht sagen, daß meine Erwartung befriedigt worden sei.

Die nächsten Höhen bei der Stadt sind die bekannten *plaines d'Abraham*, oder richtiger *hauteurs d'Abraham*, auf welchen am 12. September 1759 die Schlacht zwischen dem englischen General *Wolfe* und dem französischen General, Marquis *de Montcalm*, Statt fand; eine Schlacht, die beiden Generalen das Leben kostete, die von den Franzosen verloren ward, und späterhin den Verlust der Stadt und der Colonie zur Folge hatte.

General *Wolfe* nämlich hatte die *Isle d'Orléans* besetzt, und sich Meister der *pointe Levi* gemacht. Der Marquis *de Montcalm* stand auf den Höhen bei den Wasserfällen von *Montmorenci* mit seiner Armee in einem verschanzten Lager, und schlug einen Angriff des Generals *Wolfe* tapfer, und mit großem Verlust für die englische Armee zurück. Hierauf schiffte der General *Wolfe*, in der Nacht, seine Armee ein, benutzte die Dunkelheit zu der Fahrt unter der Stadt hinweg, den *St. Lawrence* hinauf, und landete an dem Platze, der jetzt *Wolfe's cove* heißt. Er erstieg mit vieler Mühe die Felsen, und stellte dann, mit Tagesanbruche sein Heer auf den *hauteurs d'Abraham* in Schlachtordnung. Um der Stadt zu Hülfe zu kommen, und die Engländer von den *hauteurs d'Abraham* zu vertreiben, hielt der Marquis *de Montcalm* für nothwendig, seine starke, unangreifbare Position bei *Montmorenci* zu verlassen, und auf einer Brücke, die durch einen doppelten Brückenkopf gedeckt war, über den Fluß *St. Charles* zu gehen. Nun stellte er, den Rücken gegen *Quebek*, seine Armee auf den Höhen in Ordnung und lieferte die Schlacht, deren Resultat für ihn und sein Gouvernement so unglücklich ausfiel.

Die englischen Ingenieure gebrauchten zum Bau der Casematten in der Citadelle Backsteine, die in England gebrannt worden sind. Das Tausend dieser Steine kommt dem Gouvernement mit den Transport-Kosten, auf 2 Pfund 10 Schillinge zu stehen! Man sagt freilich, die hier im Lande gebrannten Backsteine würden in der hiesigen strengen Winterkälte springen; ich gestehe aber, daß

ich einigen Zweifel habe gegen diese Besorgniß, und dafs ich glauben möchte, der Gebrauch habe einen andern Grund.

Das Zeughaus ist ein großes, jedoch nicht bombenfestes Gebäude, in welchem über 20,000 Infanterie-Gewehre, nebst einigen sehr zweckmäßigen Wallflinten, aufbewahrt werden. Wir sahen hier auch mehrere, sehr schön verzierte, doppelte und einfache, gezogene Büchsen, zu Geschenken für indianische Chiefs bestimmt.

Die obere Stadt ist gleichfalls sehr alt und winklig; die Straßen sind schmutzig und viele nicht gepflastert. Beide Städte enthalten zusammen gegen 25,000 Einwohner. Die katholische Cathedrale ist ein ganz anständiges Gebäude, mit 3 Altären und Gemälden von keinem großen Werth. Wegen des kalten Klimas ist sie gedeilt. Inwendig ist sie, so wie die englischen Kirchen, mit Verschlägen abgetheilt. Sie stößt an das Seminarium, ein altes französisches Gebäude, massiv, mit sehr dicken Mauern, und 4 ausspringenden Ecken, wie Bastionen. In diesem Seminario hat der katholische Bischof von *Quebek* seine Wohnung. Wir hatten den Bischof *Plessis*, in einer Gesellschaft bei Sir *Francis Burton* schon kennen gelernt, und ihn als einen sehr feinen und gebildeten Mann erkannt. Er ist der Sohn eines Fleischers aus *Montréal* und hat sich nur durch seine eigenen Verdienste empor gehoben. Vor einigen Jahren hat er eine Reise nach England, Frankreich und Italien unternommen, und ist vom Papst zum Erzbischof von Canada ernannt worden; das englische Gouvernement hat indeß Bedenken getragen, diese Ernennung zu genehmigen, weil er als Erzbischof im canadischen Parlamente den Vorrang vor dem anglicanischen Bischof bekommen müßte. Wir statteten dem würdigen Mann unsern Besuch ab. Er empfing uns freundlich, von mehreren jungen Geistlichen umgeben. Sein Secretair zeigte uns das Gebäude und den Garten. Die Seminaristen hatten grade Ferien, und es war keiner im Hause. Sie sind nicht alle für den geistlichen Stand bestimmt; denn die meisten angesehenen Leute hier im Lande lassen ihre Söhne in diesem Institut erziehen, in welchem sie sehr guten Unterricht bekommen sollen. Der katholische Clerus steht in großem Ansehen, und soll es auch durch seine Bildung und die guten Dienste, die er leistet, verdienen. Das englische Gouvernement hat ihm alle seine Emolumente und Prärogative gelassen, die er vor der Eroberung der Colonie durch die Engländer besessen hatte. Deshalb ist der Clerus dem Gouvernement unbedingt ergeben, und übt seinen Einfluß auf das Volk zum

Besten des Gouvernements. Im Seminario befindet sich ein physikalisches Cabinet, das jedoch nicht sehr reich ist. Es hat eine kleine Electrisir-Maschine, ein Planetarium, eine Luftpumpe und eine galvanische Säule mit den dazu gehörigen Apparaten. Das Naturalien-Cabinet ist auch nicht reich; das Beste ist eine Sammlung ostindischer Muscheln. Der Garten des Seminariums ist ziemlich groß, und dient als Obst- und Gemüse-Garten; er dient auch zum Spaziergang und Gott weiß, wozu noch sonst!

Neun Meilen von *Quebek* ist der Wasserfall von *Montmorenci*. Wir machten eine Fahrt zu demselben, von dem Obersten *Duchessnay* begleitet. Der Weg ging durch die *porte du palais*. Dieses ist dasselbe Thor, auf welches General *Arnold*, bei dem Sturm am letzten December 1775, seinen Angriff richtete, und bei welchem er am Beine verwundet wurde. Seine Colonne war schon in die Stadt gedrungen, und würde dieselbe unfehlbar erobert haben, wenn sein Angriff mit dem Angriffe des Generals *Montgomery*, der von der Seite des *St. Lawrence* die untere Stadt attackirte, gehörig zusammengetroffen wäre. Dieses war jedoch nicht möglich, da General *Montgomery* fiel, und da nach seinem Tode seine Colonne in Confusion gerieth und zurückging. Ein englischer Kanonier, der zu der einzigen, hier aufgestellten und schon verlassenen Kanone zurückkehrte und sie abfeuerte, tödtete diesen Helden, nebst 12 Mann, und rettete die Stadt.

Ueber den Fluß *St. Charles* kamen wir auf einer langen, hölzernen, sehr gut gebauten Brücke, und setzten dann unsern Weg fort auf einer theilweise in den Felsen gehauenen StraÙe, den *St. Lawrence* betändig im Gesichte. Die Gegend ist gut angebaut; mehrere Landhäuser haben aber ein sehr alterthümliches Ansehen. Eines der hübschesten gehört dem Seminario in *Quebek*, und dient den Geistlichen zum Erholungsort. Auf der Hälfte des Weges liegt das Dorf *Beauport*, bei welchem man eine sehr schöne Aussicht auf die Stadt hat, auf das rechte Ufer des *St. Lawrence*, auf die Insel *Orleans* und den Strom hinab.

Am *Montmorenci*-Fluß, über welchen eine hölzerne Brücke führt, verließen wir den Wagen, und gingen bis nahe an den Einfluß des *Montmorenci* in den *St. Lawrence*. Dasselbst befindet sich der Wasserfall, der 275 Fuß hoch ist. Die Gegend ist äußerst hübsch. Neben dem Wasserfalle scheint durch einen Erdfall die Erde versunken, oder durch das Wasser ausgewaschen zu sein; denn es ist hier eine enge tiefe Schlucht, in die man nur mit Schauern hinabblickt. Der Wasserfall selbst besteht, bei hohem Was-

ser, aus drei Fällen. Der mittelste stürzt gerade herunter, die beiden andern kreuzen sich über demselben. Der trockene Sommer des Jahres 1825 aber, und die Anlegung eines Canals, der das Wasser des Flusses zum Treiben von Säge- und andern Mühlen ableitet, hatten den Flufs so sehr vermindert, dafs nur ein einziger der drei Fälle Wasser hatte, und dafs man anstatt der beiden andern, nur den kahlen Felsen sah. Dieser Felsen besteht aus Thonschiefer. Bei *Quebek* und der *Pointe Levi* ist er Kalkstein; in *Quebek* mit kleinen diamantartigen Krystallen durchstreuet: daher hat das *Cape Diamond* seinen Namen. Der Stein vom *Pointe Levi* wird zum Bau der Häuser und der Festungswerke gebraucht; alle Revêtements sind aus diesem Steine gemacht. Die meisten Bäume in der Gegend des Wasserfalls sind Cedern. Unterhalb des Wasserfalls, am *St. Lawrence*, ist vermittelt zweier Piers ein kleiner Hafen angelegt worden, aus welchem, wegen der Nähe der Sägemühlen, Handel mit Bretern getrieben wird. Ungefähr 1½ Meilen oberhalb des grofsen Wasserfalls sind in demselben Flusse mehrere, auf einander folgende, Wasserfälle. Das Flußbett ist bei denselben sehr eng, zwischen Felsen, die treppenförmig ausgewaschen sind. Deshalb nennt man sie *the natural steps*. Sie gleichen *en miniature* den Wasserfällen von *Trenton* bei *Utica*, und liegen in einem dichten Tannen-, Kiefern- und Cedern-Walde. Den Weg von der Brücke hieher, und von hier nach der Strafs zurück, machten wir zu Fusse durch den Wald auf einem fast ungebahnten Fufssteige.

Am zweiten und letzten Tage meines Aufenthalts in *Quebek* begab ich mich noch, von den Obersten *Durnford* und *Duchesnay* begleitet, auf die Parade. Ich wurde sehr angenehm überrascht, als ich die ganze Garnison unter den Waffen fand: jene Stabs-Offiziere wollten mir ihr *Corps* zeigen. Auf dem rechten Flügel standen 2 Compagnien Artillerie, dann kam eine Compagnie Sappeurs und Mineurs, hierauf das 68ste und endlich das 71ste Infanterie-Regiment. Das letzte ist ein leichtes Regiment, und besteht aus Bergschotten; es schien in besonders gutem Stande zu sein. Das Regiment trägt nicht das Costüm der Hochländer, welches nur von den Bockpfeifern, von welchen einige sich bei demselben befinden, getragen wird. Es hat ein sehr gutes Corps von Bügelhörnern, und trägt sonderbare Schakots, blau, von Wolle, und unten weiß und roth gewürfelt. Die Truppen defilirten zweimal vor mir; dann bat ich sie, wieder einzurücken.

Am 6. September, um 6 Uhr Abends, begaben wir uns nach

dem Dampfschiffe *Lady Sherbrook*, auf dem wir vorgestern Abends angekommen waren, um wieder nach *Montréal* zurückzukehren. *Sir Francis* hatte seinen Wagen geschickt, den unsere beiden Damen, die *Ladies Grymes* und *Clare* benutzten. Am Quai stand eine Compagnie vom 68. Regimente mit der Fahne aufmarschirt als Ehrenwache, die ich sogleich entließ; die Festung grüßte mit 21 Schüssen, welche in den Bergen ein schönes Echo hervorriefen. Bald nachher setzte sich das Schiff in Bewegung. Zugleich brach die Nacht ein; wir hatten indeß doch noch Licht genug gehabt, um bei Tage von der herrlichen Gegend, in der *Quebek* liegt, Abschied zu nehmen.

Strom aufwärts ging die Reise natürlich langsamer, als sie Strom abwärts gegangen war. Glücklicher Weise half uns, während der Nacht, die erste Fluth über die *rapids de Richelieu* hinweg. Bei *trois rivières* hielten wir am Morgen an, um Holz einzunehmen. Alsdann ging es langsam weiter. Ich benutzte die Muße, um zu schreiben, wurde aber oft unterbrochen. Auf diesem Schiffe nämlich nimmt man täglich 4 Mahlzeiten ein, und jedes Mal vertrieb man mich von meinem Schreibplatze. Früh 7 Uhr wird zum Aufstehen und Anziehen geklingelt; um 9 Uhr wird gefrühstückt: Thee und Kaffee, Bratwurst und Schinken, *Beefsteak* und Eier; um 12 Uhr wird der *luncheon* genommen; um 4 Uhr wird dinirt; um 8 Uhr wird Thee getrunken; und zu jeder Mahlzeit wird der Tisch zuweilen eine Stunde vorher gedeckt. Das Wetter war den ganzen Tag über trübe, und wurde gegen Abend regnerisch; es regnete die ganze Nacht hindurch.

Bei *Sorel*, oder *William Henry*, legten wir Nachmittags an, um Passagiere abzusetzen, und Holz einzunehmen. Dieser Ort liegt am Zusammenflusse des *Sorel* oder *Richelieu*, des einzigen Ausflusses vom *Clamplain*-See, mit dem *St. Lawrence*, am rechten Ufer beider Ströme. Die Franzosen hatten hier ein Fort angelegt, das noch steht, wenn anders die mit schlechten Palissaden umgebenen Baracken und Gouvernementsmagazine den Namen eines Forts verdienen. Der Ort selbst ist im Jahre 1785 von amerikanischen sogenannten Loyalisten und abgedankten Soldaten angelegt worden: er enthält 2 Kirchen, und in ungefähr 100 Häusern 600 Einwohner, deren Häuser, meistens hölzerne, sehr einzeln in Straßen stehen, die sich in rechten Winkeln durchschneiden, und einen großen Platz umgeben. Er ist auf einen sandigen Grund gebaut, und hat ein ärmliches Ansehen. Ueberhaupt haben die Ortschaften in Canada, in Vergleich mit den Ortschaften in den V. St.,

ein ärmliches Aussehen, und werden wohl auch niemals in einen so guten Zustand kommen, als diese; denn die Ansiedler in Canada sind größtes Theiles arme Schotten und Irländer, die auf Kosten des Gouvernements herauskommen, Land erhalten, und unter den Druck des Feudalwesens gestellt werden, das alles Aufstreben niederhält; Auswanderer hingegen, die etwas zuzusetzen haben, und Unternehmungsggeist besitzen, siedeln sich lieber in den V. St. an, wo Nichts sie niederdrückt, wo vielmehr Alles zu ihrer Erhebung beiträgt.

Im Fort *Sorel* stand ein Detaschement vom 70. Regiment, von einem Sergeanten commandirt, in Garnison; ein Artillerie-Detaschement, das Artillerie-Requisiten in einer Schaluppe nach *Montréal* transportiren sollte, band diese Schaluppe an unser Dampfschiff an und kam zu uns an Bord. Die Kanoniers waren meistens betrunken. Gegen Abend erfuhren wir zu unserm nicht geringen Schrecken, das in dem Kahn 3 Kisten mit Schiefspulver wären. Die Gefahr war um so größer, da aus dem Schlot der Dampfmaschine beständig Funken herausflogen, die der Wind nach der Schaluppe hintrieb. Ich war einer der Ersten, an welchen diese Kunde kam; und sogl. ich machte ich Lärm. Die ganze Reisegesellschaft stimmte ein und veranlafste den Capitain, während der regnichten und stürmischen Nacht, den Zeughausbeamten mit 3 der am wenigsten betrunkenen Kanoniers in die Schaluppe auszusetzen, und vom Schiffe zu entfernen. Die Nacht war übrigens so dunkel, das der Anker ausgeworfen werden mußte, und das wir gezwungen wurden, die ganze Nacht über liegen zu bleiben.

Am andern Morgen war das Wetter noch immer trübe und regnet. Der Strom war äußerst stark; auch wehete uns der Wind gerade entgegen. Die Maschine war zu schwach, um uns vorwärts zu treiben; wir behielten daher *Montréal* über 3 Stunden im Gesicht, ohne die Stadt erreichen zu können; besonders war der Strom zwischen *Montréal* und der Insel *St. Helène* so stark, das wir trotz der Maschine rückwärts getrieben wurden. Endlich mußten 6 Ochsen und 2 Pferde vorgespannt werden; und mit diesem Gespann zogen noch 10 Menschen. Die *Lady Sherbrook* ist aber auch eins der ältesten Dampfschiffe auf dem *St. Lawrence*, und der Capitain selbst gestand, sie sei so verfault, das sie keiner Reparatur mehr werth sei, und wohl nächstens demolirt werden würde. Gegen 4 Uhr Nachmittags, nachdem wir 46 Stunden zu einer Reise gebraucht hatten, die Strom abwärts in 26 Stunden zurückgelegt

war, stiegen wir in *Montréal* ans Land. Die Batterie auf der Insel *St. Hélène* grüßte mit 21 Schüssen. Wir bezogen wieder unser altes Quartier in der *Masonic hall*. Die erste Nachricht, die wir erhielten, war: daß gestern Vormittags 50 Häuser in einer Vorstadt abgebrannt seien, und daß dieses Unglück die ärmsten Einwohner der Stadt, deren Häuser nur selten versichert wären, betroffen habe.

Ein Herr *Bingham* aus *Philadelphia*, der hier eine sehr reiche Erbin geheirathet hat, und um zu ihrem Besitze zu gelangen, katholisch geworden ist, gab heute, dem ersten Geburtstage seiner einzigen Tochter zu Ehren, einen Ball, und hatte die Aufmerksamkeit, unsere Gesellschaft dazu einzuladen. Wir nahmen die Einladung an, und fuhren um 9 Uhr zum Balle. Der Mann war 24 und seine Frau 19 Jahr alt. Er hat viele Freunde; denn er besitzt einen sehr guten Keller, und hat das Talent, sein Geld gehörig unter die Leute zu bringen. Wir fanden in seinen, reich und geschmackvoll meublirten Salons die ganze schöne Welt von *Montréal* versammelt. Man tanzte meistens französische Contre-Tänze, auch sogenannte spanische Tänze. Zu den Contre-Tänzen hatte man langweilige schottische Melodien adoptirt, den Offizieren vom 70. Regiment zu Ehren, welches die *jeunes gens par excellence* hiesiger Stadt sind; zu den spanischen Tänzen spielte man deutsche Walzer. Die einheimischen Damen sprachen sämmtlich, unsere junge hübsche Wirthin nicht ausgenommen, das hiesige schlechte Französische. Mir fiel eine Miß *Ermatinger* auf, die Tochter eines Schweizers, und einer Indianerin, wegen ihres allerdings sonderbaren, aber recht hübschen, indianischen Gesichtes. Sie war am geschmackvollsten angezogen, und tanzte recht gut. Der Ball war überhaupt äußerst animirt. Uebrigens herrschte bei Herrn *Bingham*, der ein Bruder der Frau des Banquier *Baring* in London ist, welche bekanntlich ihren Mann verlassen hat, ein sehr großer Luxus, besonders an Silberwerk und Krystall.

## IX.

Reise von *Montréal* nach *New-York*. *Isle aux noirs*. *Lake Champlain*. *Lake George*. Wasserfälle des *Hudson*: *Glenfalls*. Bäder von *Saratoga*. Schlachtfeld von *Saratoga*. *Shaker-Colonie* in *New-Lebanon*.  
Militair-Schule in *Westpoint*.

Vom 9. bis 19. September 1825.

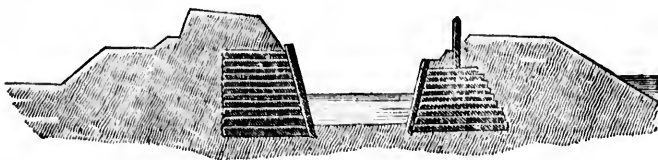
Bei der schon sehr vorgerückten Jahreszeit wünschte ich sobald als möglich nach *New-York* zu kommen. Wir faßten also den Entschluß, alsobald abzureisen, uns nach dem See *Champlain* zu begeben, bis an das südliche Ende desselben, alsdann nach *Saratoga* und *Albany* zu gehen, und weiter den *Hudson* hinab nach *New-York*; unterwegs jedoch die *Katlskill*-Gebirge zu besteigen, und die berühmte Militair-Schule von *Westpoint* zu besehen.

Mit dieser Absicht bestiegen wir, Freitags den 9. September, an einem sehr schönen Morgen, das Dampfschiff *Montréal*, das als Fähre zwischen *Montréal* und dem rechten Ufer des Stromes dient. Der Oberst-Lieutenant *Mac Gregor* und der Major *Loring* begleiteten uns bis an Bord. In einer halben Stunde befanden wir uns am andern Ufer. Wir stiegen bei dem Dorfe *Longueuil* ans Land. Dasselbst warteten *Stage coaches*, die uns und unsere Bagage nach *St. John* bringen sollten, am Flusse *Richelieu*, angenehm 27 Meilen von *Longueuil* gelegen. Der Weg ging, mehrere Meilen lang, am Ufer des *St. Lawrence* hin, bis zu dem Dorfe *la Prairie*. In diesem Dorfe nahmen wir Abschied von dieser herrlichen Gegend und dem majestätischen Strome, der uns so lange getragen, an dessen Ufer wir so lange und größtes Theiles sehr angenehm verweilt hatten. Der Weg führte durch eine ebene, nur wenig mit Holz bewachsene und mittelmäßig angebaute Gegend; wir trafen nur das einzige Dorf *Savane*. Hier und da bemerkten



wir Anpflanzungen von Lerchenbäumen. Gegen halb 2 Uhr Nachmittags erreichten wir das Dorf *St. John*, nachdem wir ungefähr eine Meile vorher an den Fluß *Richelieu* gekommen waren. Hier schifften wir uns auf dem Dampfschiffe *Phenix* ein, einem amerikanischen Fahrzeug, um mit demselben nach *Whitchall* zu fahren. Das Schiff führt den Namen Phönix mit Recht; denn das Schiff, an dessen Stelle es getreten ist, hatte denselben Namen, und verbrannte vor einigen Jahren auf dem *Champlain-See*. Diese schreckliche Catastrophe ist auch in Europa bekannt geworden, und *Miss Wright* und das Morgenblatt haben zu jener Zeit ausführliche Beschreibungen von derselben gegeben. Der neue *Phenix* war bequem und reinlich, 120 Fufs lang, mit einer Maschine, welche die Kraft von 46 Pferden hatte. Die beiden Ufer des Flusses wurden sehr waldig. Zehn Meilen oberhalb *St. Johns* erreichten wir eine Insel, *Isle aux noix*, der letzte englische besetzte Posten am *Lake Champlain*. Der Capitain hatte die Gefälligkeit, eine Zeitlang anzuhalten, damit ich diese Insel und ihre Festungswerke besehen konnte.

*Isle aux noix* enthält gegen 90 Acker, und ist sehr flach und morastig. Das Fort, dem verstorbenen Herzog von *Richmond* zu Ehren, Fort *Lenox* genannt, besteht aus einem regulären Viereck mit 4 Bastionen und 2 Ravelins, nach *Faubans* erstem System angelegt. Wegen des morastigen Grundes war das Fort, das hier früher gestanden, fast ganz eingestürzt. Das Revêtement ist ein halbes und besteht, sowohl das der *Escarpe*, als das der *Contre-Escarpe*, aus Holz. Der ganz untere Wall besteht aus horizontal über einander gelegten Baum-, meistens Ceder-Stämmen, und nur die das Revêtement ausmachenden Baumstämme stehen aufrecht. Auf die horizontal liegenden Stämme ist die Erde aufgeschüttet und festgestampft.



Die Ingenieurs glauben, dieses kostspielige Werk werde dreißig Jahre aushalten. Ich möchte indess glauben, man hätte besser gethan, wenn man einen Grund von eingerammten Baum-

stammen gemacht, auf denselben einen Rost gelegt, und dann ein Werk mit einem guten steinernen Revêtement, oder noch besser, mit Gewölben *en décharge*, gebaut hätte. Die, ebenfalls auf Holz basirten, beiden Ravelins, liegen vor der nördlichen und südlichen Front. Unter die Courtine der östlichen Front baut man Casematten für die Garnison. Neben dem Thor sind kleine Magazine im Wall angebracht, und im Innern des Forts steht das Wacht haus, welches zugleich das Gefängniß enthält. Das Erdgeschofs dieses, so wie der wenigen im Fort stehenden Gebäude, ist bombefest. Die Gebäude sind von einem blauen Kalkstein aufgeführt, der aus dem Staate *Vermont* kommt. Ein palissadirter bedeckter Weg umgiebt das Fort; ich bemerkte hier Palissaden, die man rückwärts niederschlagen kann, um die Anfälle zu begünstigen. Bei der Besichtigung dieses Werks begleitete mich der Capitän *Reel* vom 70. Regiment, der hier mit seiner Compagnie auf ein Jahr in Garnison stand, und Commandant war, so wie auch die 2 hier anwesenden Ingenieur-Offiziere. Nördlich vom Fort steht der *navy yard*, noch in demselben Zustand, in welchem er sich zur Zeit des Genter Friedensschlusses befand. Gegen 12 Kanonier-Böte befanden sich unter Dächern, und auf dem Stapel verfault seit jener Zeit der Kiel und das Gerippe einer Fregatte von 36 Kanonen, *Champlain* genannt. Hinter dem Schiffsbauplatz ist ein Magazin für die Marine Bedürfnisse und die Wohngebäude der Offiziere, Beamten und Arbeiter vom Werke. Die beiden Arme des Stromes, welche die Insel vom festen Lande trennen, sind ziemlich schmal, und die Ufer dicht mit Wald bewachsen.

Eilf Meilen oberhalb *Ile aux noix* verließen wir Canada, und befanden uns wieder auf dem Grundgebiete der V. St. Auf dem Punkte, wo der Fluß *Sorel* den See *Champlain* verläßt, und wo wir in diesen hineinführen, hat das amerikanische Gouvernement ein Fort angelegt, *Rous's point* genannt, aus einem casemattirten defensiven Thurne bestehend, der, soviel ich im Vorbeifahren beurtheilen konnte, zweckmäßig und wenig kostspielig angelegt zu sein scheint. Dieser Thurn beherrscht vollkommen die Communication zwischen dem See und dem Flusse *Sorel*, und die Besatzung hat, da die Stücke alle in Casematten stehen, das feindliche Infanterie- und verticale Feuer wenig zu befürchten. Das Fort steht auf einem Vorgebirge. Da nach dem Genter Friedensschlusse der 45. Grad nördlicher Breite zwischen dem Staate *Maine* und dem *St. Lawrence* zur Grenze zwischen den V. St. und Canada bestimmt ist, und da zu dessen Vollziehung die beiderseitigen Commissarien

mehrere Orte astronomisch bestimmt haben: so hat man entdeckt, daß dieses Fort zwar gar wenig, aber doch etwas nördlicher liegt, als 45°, und folglich auf der canadischen Seite. Der *Champlain*-See erscheint nirgends breiter, als höchstens 6 Meilen, und enthält mehrere große Inseln. Das Ufer zu unserer Rechten, zum Staate *New-York* gehörend, zeigte sich ziemlich flach und waldig; das andere gehört zum Staate *Vermont* und ist bergiger. Die einbrechende Nacht machte unmöglich, daß wir uns der schönen Gegend erfreuten. Zu meinem Bedauern mußte ich auch Verzicht darauf leisten, das Schlachtfeld von *Plattsburgh* (aus dem Jahre 1814), bei welcher Stadt das Schiff während der Nacht einen kurzen Aufenthalt machte, zu besuchen. An der Gränze kamen amerikanische Zollbeamte an Bord; jedoch fragte Keiner nach unsrer Bagage; und das war mir allerdings eine neue, nicht unangenehme Erscheinung.

In derselben Nacht wurde bei *Burlington* im Staate *Vermont* angehalten, und die Familie *Grymes* verließ uns, um von hier nach *Boston* zu reisen. In *New-York* hoffte ich diese Familie, die mir äußerst werth geworden war, in 14 Tagen wieder zu treffen. Gegen Morgen kamen wir an den Ruinen vom Fort *Crownpoint* vorbei, die auf einem Berge liegen. Der See wird sehr eng und gleicht mehr einem Flusse. Die Ufer meistens mit Laub-, hin und wieder auch mit Fichten- und Kiefernholz bewachsen, sind hügelig, und gewähren einen erstreblichen Anblick. Bei dem Dorfe *Shoreham*, 12 Meilen oberhalb *Crownpoint*, auf dem östlichen Ufer — Staat *Vermont* — gelegen, verließen wir den *Phoenix*, der seine Reise gegen 20 Meilen weiter, bis *Whitehall*, der südlichen Spitze vom *Champlain*-See, fortsetzte, und stiegen ans Land, um den *Lake George*, der wegen seiner romantischen Lage und Ufer berühmt ist, zu sehen. Sir *Michael* und *Lady Clare* blieben bei uns, und wollten sich erst in *Albany* von uns trennen, um nach *Boston* zu reisen. Als ein schwacher Ersatz für den Verlust der Familie *Grymes* schloß sich von hier bis *Albany* ein Herr *Schoemaker* an, nebst seiner Frau, aus *Philadelphia*. Diese Leute waren Quäker, die jedoch das auffallende Costüm ihrer Secte abgelegt hatten.

An dem Wirthshause von *Shureham* befindet sich ein Aus- und Einladungsplatz für Schiffe, die vielen Gyps und blaue Kalksteine zum Bauen nach *Canada* transportiren. Unter den Steinen am Ufer des See's fanden wir mehrere, dem Ansehen nach, sehr reichhaltige Eisensteine, die man in *Vermont* häufig antreffen soll. Im Wirthshause befand sich ein ültliches Frauenzimmer vom Mittel-

stande, das Tabak rauchte, und man sagte, diese Gewohnheit sei hier bei ältlichen Weibern ziemlich gemein. Ueber den See setzen wir in einer Führe. Wir landeten am andern Ufer — die Ueberfahrt beträgt kaum eine halbe Meile — nicht weit von den Ruinen des Forts *Ticonderoga*. Dieses ist ein altes französisches Fort, auf der Anhöhe eines Vorgebirges gelegen, das die Schifffahrt auf dem See beherrscht. Aus den Ruinen sahen wir, dafs es ein Viereck mit 4 kleinen Bastionen und 3 Ravelins war, die Escarpe und die Contre-Escarpe mit starkem Mauerwerke revêtirt; die Bastionen casemattirt, so wie auch die Courtine der östlichen Front. Im Fort hatten mehrere massive Gebäude gestanden, so dafs es sehr wenig Raum gehabt haben mufs. Gegen 300 Schritt östlich vom Fort auf der äufsern Landspitze stand eine fünfeckige kleine Redoute, die mit dem Fort vermittelt einer Caponière communicirte. Das Vorgebirge hängt mit dem festen Lande — Staat *New-York* — durch eine Landenge zusammen, welche durch ein, von Erde aufgeworfenes, Kronwerk abgeschnitten war. Die Höhe, auf welcher dieses Kronwerk liegt, dominirt einigermassen das Fort, und es scheint hier ein verschanztes Lager errichtet gewesen zu sein. Zwischen dem Fort und dem Kronwerke bemerkten wir die Ueberbleibsel von 2 viereckigen Redouten. Auf demselben Ufer südlich vom Fort, doch von diesem durch eine Bucht des See's getrennt, liegt der *Mont Defiance*, welcher das Fort beträchtlich dominirt, und von welchem aus im Juli 1777 die Engländer unter General *Burgoyne* das Fort beschossen, das von den Amerikanern, unter General *St. Clair*, nur zu schnell geräumt wurde. Auf dem östlichen Ufer des See's, *Ticonderoga* gegenüber, liegt ein anderer Berg, *Mount Independence*, von derselben Höhe als das Fort, auf welchem damals die Amerikaner Werke angelegt hatten, unter deren Schutze sie nach der Räumung des Forts den See passirten. Dieses ist später von den Engländern zerstört worden. Im Juli 1758, als das Fort noch den Franzosen gehörte, griffen die Engländer dasselbe an, wurden aber mit einem Verluste von 1800 Mann zurückgeschlagen.

Von *Ticonderoga* fuhren wir in einer *Stage* 3 Meilen weit bis zum *Lake George* in einer sehr bergigen Gegend. Das Niveau dieses See's ist gegen 300 Fufs höher als das des *Champlain-See's*; der Bach, der aus dem ersten See in den andern fließt, bildet daher eine Folge kleiner Cascaden, treibt jedoch auch mehrere Sägemühlen. Den *Lake George* erreichten wir an seiner nördlichen Spitze. Wir schifften uns ein an Bord des bereit liegenden Dampf-

schiffes *the Montlancier*, 90 Fuß lang, mit einer Maschinen-Kraft von 16 Pferden.

Der *Lake George* gleicht den Schottischen Seen. Er ist 36 Meilen lang, und nirgends über 5 Meilen breit. Die Ufer sind sehr bergig, die Anhöhen alle mit Wald bedeckt, keine, wie mir schien, über 800 Fuß hoch. Im See viele Inseln, meistens mit Holz bewachsen. Eine einzige, *Diamond island* — wegen der schönen Krystalle, die man auf derselben findet — ist bewohnt. Die Bewohner bestehen in einer einzigen indischen Familie, die in einem kleinen Hause lebt und sich vom Suchen und Verkaufen der Krystalle nährt. Gegen 5 Uhr Abends erreichten wir die südliche Spitze des Sees. Die Gegend ist sehr schön. Einer der hohen Berge, die sich unmittelbar aus dem See steil erheben, heißt *Rodgers rock*, nach einem amerikanischen Capitaine *Rodgers*, der im Revolutionskriege, von Indianern hart verfolgt, auf die Spitze dieses Felsens flüchtete, und, im strengen Winter von der Gefahr gedrängt, auf der glatten Fläche nach dem gefrorenen See glücklich hinabrutschte. Ortschaften sieht man nicht: nur wenige einzelne Häuser stehen an den Ufern des See's. An dem südlichen Ende aber liegt das Dorf *Caldwell*, ein neuer Ort, vor ungefähr 20 Jahren gegründet, der außer einem recht guten und großen Wirthshaus, in welchem wir unsere Wohnung nahmen, mehrere nette Häuser zählt. In früheren Zeiten stand hier am See ein englisches Fort, *William Henry*, welches, nach seinen wenigen Ueberbleibseln zu urtheilen, eine von Erde aufgeworfene, viereckige Redoute gewesen sein muß. Es war im Jahr 1755 auf Befehl von Sir *William Johnstone*, der die englische Armee in der damaligen Colonie *New-York* befehligte, angelegt worden, nachdem er am 8. September desselben Jahres ein französisches Corps, das aus *Ticonderoga* gekommen war, um sein in der Gegend des Forts campirendes Corps zu überfallen, gänzlich geschlagen hatte. Der französische General, Baron *Dieskau*, hatte bei dieser Gelegenheit sein Leben verloren. Im folgenden Jahre jedoch kam der *Marquis de Montcalm* mit einem stärkern Corps, und eroberte das Fort. Der englischen Garnison wurde freier Abzug zugestanden; beim Anmarsch wurde sie aber von den Indianern auf eine schändliche Weise überfallen und gutes Theiles niedergemacht. Der *Marquis de Montcalm* ließ nach der Eroberung das Fort schleifen. Nicht weit von dieser Stelle, in einer höhern Lage, auf einem felsigen Boden, legten später die Engländer ein neues Fort an, *Fort George* genannt, das bei der verunglückten Expedition

des Generals *Bourgoyne* im Jahr 1777 seiner Armee zum Depot und Magazin diente, bis er zu weit vorrückte und alsdann vom Fort abgeschnitten wurde. Von diesem Fort sieht man noch deutlich die Ruinen. Es war eine stark gemauerte, viereckige Redoute, deren Eingang durch eine kleine Flesche gedeckt war. Es liegt in einer vortheilhaften Lage, beherrscht das ganze südliche Ufer des See's und einen großen Theil der umliegenden Gegend, steht, wie schon gesagt, auf einem felsigen Grund, und ist von einer Seite durch einen Morast gedeckt. Nur östlich wird es von einem hohen Berge, der jedoch ziemlich entfernt ist, beherrscht. Wenn das amerikanische Gouvernement sich entschliesse, *Crown point* und *Ticonderoga* wieder herzustellen, so könnte besonders der letztere Ort, durch Befestigung der Berge *Defiance* und *Independence*, ein Hauptwaffenplatz werden; er könnte große Depots in sich fassen, als verschanztes Lager dienen und von einer geringen Garnison nachdrücklich vertheidigt werden. Von hier aus könnte man Flotten ausrüsten, um den *Champlain-See* zu beherrschen, und eine Expedition gegen die *Isle aux noix* und gegen Canada zu organisiren. Eine gute Straße müßte freilich von *Ticonderoga* nach der nördlichen Spitze vom *Lake George*, 3 Meilen weit, führen, und hier müßte der Einschiffungsplatz durch ein Fort gedeckt sein. Auf dem Platz der Ruinen von *Fort George* müßte ebenfalls ein neues Fort angelegt werden. Zwischen diesem Fort und dem *Fort William Henry*, ist ein gutes Local zur Anlegung eines Schiffswerftes. Die Communication zwischen *Ticonderoga* und den V. St. würde alsdann gut und zwiefach gedeckt sein, durch die südliche Spitze vom *Lake Champlain*, von *Whitehall* aus, und durch den *Lake George*. Die Engländer, wenn sie von dieser Seite aus die V. St. angreifen wollten, müßten zuverlässig viele Kräfte anwenden, und könnten keinen Schritt vorwärts thun, ohne sich von *Ticonderoga* Meister gemacht zu haben.

Wir verließen *Caldwell* am folgenden Tage, den 11. September um 8 Uhr, in zwei ziemlich schlechten Wagen, und begaben uns auf einem höchst uninteressanten, tiefen, sandigen Wege, der größtes Theiles durch eine hügelige, mit Nadelholz bewachsene Gegend führte, nach den Bädern von *Saratoga*, *Saratoga springs* genannt, wohin während des Sommers die ganze *fashionable* Welt aus den V. St. wallfahrt: denn die *fashionables* haben hier die Manie, gesund oder krank, des Sommers nach den Bädern zu reisen, eben so stark, als in andern Ländern. Die Entfernung beträgt 27 Meilen. Auf dieser Fahrt bot sich uns nur ein einziger

interessanter Punct dar: die Wasserfälle des *Hudson*-Flusses, den wir bei *Albany* verlassen hatten, und den wir 9 Meilen von *Caldwell*, von Westen herkommend, wieder erreichten.

Diese Wasserfälle sind unter dem Namen der *Glennfalls* bekannt. In ihrer Nähe steht an den felsigen Ufern des Flusses ein Dorf gleiches Namens. Ueber den Fluß kommt man auf einer hölzernen Brücke, die ein Hängewerk ist. Die Bogen entspringen aus Pfeilern von großen Balken, welche, wie bei mir zu Lande die Hölzer zu einem Meisenkasten, übereinander gelegt sind. Man könnte daher der Brücke den Namen einer Vogelbauer-Brücke geben. Diese Vogelbauer ruhen auf einem Grunde von Kalkstein, welcher den *Hudson* quer durchschneidet, und dann weiter geht. Er ist in dieser sandigen Gegend eine wirklich auffallende Erscheinung. Oberhalb der Brücke ist der Fluß 160 *yards* breit und wird von einem Wehr durchschnitten, das das Wasser nach Sägemühlen treibt, die längs des Ufers liegen. Ein einzelner Felsen, auf dem ebenfalls eine Sägemühle steht, theilt den Hauptfall, der 40 Fuß hoch ist, in zwei Theile. Es befinden sich aber sowohl oberhalb, als unterhalb der Hauptfälle, eine Menge kleinerer Fälle, welchen wir uns, da das Wasser sehr niedrig war, bequem nähern konnten. Diese Fälle gehören allerdings nicht zu den größten, aber doch zu den schönsten, die ich gesehen habe. Sie verursachen vielen Wasserstaub; und da die Sonne heute besonders schön schien, so bildete sie in demselben mehrere Regenbogen zu gleicher Zeit. In dem Felsen bemerkten wir auch hier, wie am *Niagara*, einige sonderbare, tiefe Anshöhlungen. Sie entstehen durch die in dem Kalkfelsen zerstreuten Feuersteine, welche von der Gewalt des Wassers losgewaschen werden. Wenn nun diese Feuersteine einen Widerstand finden, oder wenn sie in eine kleine Vertiefung geraten, so werden sie von der Gewalt des herabstürzenden Wassers beständig im Kreise herumgetrieben und reiben dann nach und nach die tiefen Löcher in den weicheren Kalkfelsen ein. An der Basis der kleinen Insel, welche den Hauptfall in zwei Theile scheidet, befindet sich unterhalb der Fälle eine sonderbare Höhle, durch welche man unter dem Felsen hinweg gehen kann; ohne Zweifel ist auch diese Höhle vom Wasser ausgewaschen. Die Sägemühlen, alle von Holz, sind sehr kühn über den Wasserfall gebaut, und sehen dabei meistens so baufällig aus, daß man fürchtet, sie dürften bald in den Abgrund hinabstürzen. Oberhalb der *Glennfalls* ist der *Hudson* theilweise schiffbar, und 2 Meilen oberhalb dieser Fälle hat man einen schiffbaren Canal herausgeleitet, der mit 13

Schleusen versehen, 7 Meilen nördlich vom *Hudson* fließt und sich dann mit dem *Champlain-Canal* vereinigt.

In *Saratoga springs* kamen wir nach 2 Uhr Nachmittags an, und stiegen ab in dem großen Wirthshause *Congress hall*. Die meiste Badegesellschaft war schon abgereiset; wir fanden nur etwa 40 Personen vor, und unter ihnen den Gouverneur des Staates *New-York*, den berühmten *DeWitt Clinton*, welchen die öffentliche Meinung in diesem Staate bei der nächsten Wahl zum Präsidenten der V. St. bestimmt. Ich ließ mich sogleich Sr. Excellenz vorstellen, und wurde von diesem großen Staatsmanne sehr gut empfangen.

Das Wasser der Quellen ist kalt, hat einen ziemlich salzigen Geschmack, und schmeckt stärker, als das Bäderwasser. Es soll besonders wirksam für die Stärkung der Eingeweide sein. Als die ganze hiesige Gegend noch Wald, meistens von Indianern und nur sparsam von Weißen bewohnt war, kannten die Indianer die Heilkräfte dieses Wassers; aber nur eine Quelle, jetzt *high rock spring* genannt, war entdeckt. Sie führten den oben erwähnten Sir *William Johnstone*, der von den Indianern sehr geliebt wurde und kränklich war, zu dieser Quelle. Durch das Trinken des Wassers erlangte er seine Gesmdtheit wieder, und so wurde diese Heilquelle bekannt. Es ist nicht über 12 Jahr, daß man angefangen hat, das Holz anzuhauen und Häuser anzubauen; jetzt bilden mehr als hundert, meistens aus Holz gebaut, eine Strafe. Die meisten Häuser sind zur Aufnahme von Fremden eingerichtet. Die 4 größten Hôtels sind: *Congress hall*, *Union hall*, *the Parillon* und *the United states hôtel*, letzteres von Backsteinen, die anderen von Holz gebaut. Nur die *Congress hall* war noch offen, alle anderen Hôtels waren seit dem 1. September geschlossen, da die Fröste schon begonnen hatten. Das *Hôtel* ist zur Aufnahme von 200 Fremden eingerichtet. Abends versammelt man sich in den großen Sälen im Erdgeschosse, um diese Jahreszeit leider schon am Caminofener, macht Musik, tanzt, oder macht eine Partie. Hazardspiele sind durch die Gesetze des Staates sehr streng verboten. Ueberlupt ist in den V. St. die allgemeine, öffentliche Meinung sehr gegen die Hazardspiele. Man erzählte mir, in einem Bad in Pensylvanien seien einst aus verschiedenen Gegenden der V. St. drei sehr anständige junge Leute angekommen. Man habe sie Anfangs sehr gut behandelt, habe aber in der Folge gefunden, sie seien Spieler. Und augenblicklich habe man allen Verkehr mit



ihnen auf eine so auffallende Weise abgebrochen, daß sie genöthigt gewesen seien, das Bad zu verlassen.

Die verschiedenen Quellen, welche nicht weit von einander in demselben Thal, in einem morastigen Wiesengrunde liegen, heißen *Hamilton, Congress, Columbia, Flatrock, Munroe, high rock, Präsident* und *red spring*. Das Wasser wird vorzugsweise getrunken; doch sind auch Bäder eingerichtet. *High rock spring* quillt aus einem 5 Fuß hohen, conischen, weißen Kalkfelsen, in welchem oben eine runde Oeffnung ist, gegen 9 Zoll im Durchmesser, durch welche man das Wasser in der Quelle in einer beständigen Wallung erblickt. Es entwickelt sich auf seiner Oberfläche eine so große Menge fixer Luft, daß ein Thier, welches man hineinhält, — wie in der Hundsgrotte bei Neapel — nicht über eine halbe Minute leben kann. Herr *Schoemaker* streckte seinen Kopf über die Oeffnung; er hatte ihn mit einem Schnupftuch bedeckt, und fuhr dennoch sogleich halb ohnmächtig zurück; auch behielt er von diesem Experiment mehrere Tage lang einen bösen trocknen Husten. Die Gegend um *Saratoga springs* hat durchaus Nichts Anziehendes. Promenaden sind noch nicht angelegt. Die einzige Annehmlichkeit muß man hier in der Gesellschaft suchen. Vor der *Congress hall* ist eine große *piazza*, an deren Säulen wilder Wein sich fast bis zum Dache hinaufrankt. Den Abend brachte ich im andern Gesellschaftszimmer am *Camine* zu mit dem Gouverneur und einem Herrn *Schley*, aus dem Staate *Maryland*, in sehr angenehmen und interessanten Gesprächen. Wahrscheinlich war der Sonntag die Ursache, daß die anwesenden Damen keine Musik machten.

Der Gouverneur hatte die Güte, mir ein Paar Empfehlungsbriefe für *New-York*, und einen Introductions-Brief für die *Shakers* in *New-Lebanon* zu geben. Mit diesen Briefen ausgerüstet verließen wir am 12. September um 9 Uhr in einer bequemen *Stage* die *Saratoga springs*, um nach *Albany* zu gehen, 36 Meilen weit. Wir fuhren durch eine häßliche, sandige Gegend. Die Einförmigkeit wurde indess sehr angenehm unterbrochen durch den *Saratoga lake*, einen Landsee, der gegen 8 Meilen lang ist. Bei dem Dorfe *Stillwater* erreichten wir den *Hudson-Fluß*. Nicht weit von demselben läuft der neue, mit dem *Erie-Canal* zugleich angelegte, aber noch nicht ganz vollendete *Champlain-Canal*, dessen ich bei meiner Fahrt von *Albany* nach *Schenectady* bereits gedacht habe. Wir besuchten bei *Stillwater* die zwei Schlachtfelder von *Freemans farm* und *Bernis's lights*, die am 19. Septbr. und 7. October 1777 be-

rühmt geworden sind. Bekanntlich fanden diese Affairen bei der Expedition des Generals *Bourgoyne* Statt. Sie endigten mit der Gefangennahme des ganzen Corps dieses Generals, zu welchem auch die Braunschweigischen Truppen unter dem General *von Riedesel* gehörten, bei *Saratoga*. Von diesen Schlachten hat man ausführliche Beschreibungen und mittelmäßige Pläne; auch ist hier der Ort nicht, eine Beschreibung dieser Campagne, die ohne Charter unverständlich wäre, zu liefern. Unser Führer auf beiden Schlachtfeldern, die dicht bei einander liegen, war ein 80jähriger Bauer, *Buel*, den seine Nachbarn Major *Buel* nennen, weil er während der Campagne Führer der amerikanischen Armee gewesen ist. Das Schlachtfeld hat sich seitdem sehr verändert; alles damals weggeschlagene Holz ist wieder nachgewachsen, so daß man, außer schwachen Ueberbleibseln der englischen Linien, eigentlich Nichts sieht. Nicht weit vom Fluß auf einer Anhöhe erblickt man die Reste der sogenannten großen englischen Redoute eines sehr kleinen Werks. In derselben liegt der General *Fraser* begraben, von dessen Leichenbegängnisse Frau *von Riedesel* eine so anziehende und doch Schauer erregende Beschreibung giebt. Ich brach an dem Grab einen Kieferzweig ab, um ihn für den Freiherrn *von Riedesel*, Landmarschall des Großherzogthums S. Weimar, mitzunehmen. Ich fragte auch nach dem Haus, in welchem die Frau Mutter desselben gewohnt hatte, und in welchem der General *Fraser* gestorben war. Dieses Haus stand nicht mehr auf dem alten Flecke, weil der Canal über diese Stelle hinläuft; auf der neuen Stelle soll es aber eben so eingerichtet sein, wie es damals war. In dem *bar-room* (Schenkstube) zeigte man mir den Platz, wo General *Fraser* gestorben war, und eine kleine Stube hinter demselben, in welcher Frau *von Riedesel* mit ihren Kindern gewohnt hatte.

Bei dem Städtchen *Waterford* fuhren wir, um in der Dämmerung die schlechte Brücke über den *Mohawk* zu vermeiden, auf das linke Ufer des *Hudson* auf einer langen hölzernen Brücke. Wir setzten unsern Weg in der Dunkelheit, auf einer sehr guten Straße, fort, und kamen durch die Ortschaften *Lansingburg* und *Troy*. Das Letzte ist sehr gut gebaut, und mit vielen, am Abend wohl erleuchteten, Läden versehen. Hier kehrten wir wieder auf's rechte Ufer des *Hudson* zurück und erreichten nach 10 Uhr Abends *Albany*.

Am folgenden Morgen, 13. September, fuhr ich mit Herrn *Tromp* in einer *Stage coach* nach dem Dorfe *New Lebanon*, 28

Meilen von *Albany*, um die dortige Colonie von *Shakers* zu besuchen. Wir kamen durch die Dörfer *Greenbush*, bei welchem uns das Pferdeboot auf das linke Ufer des *Hudson* setzte, *Scholack*, *Union*, *Stephentown* und *Canaan*. Die Gegend um *New-Lebanon* ist äusserst reizend; die Berge sind auf den Gipfeln mit Wald bewachsen und am Fusse gut angebauet. Das Thal ist breit, mit sehr netten Häusern; es gleicht einem Garten. Besonders wird hier viel Obst gezogen. Auf einer kleinen Anhöhe, am Fusse eines Berges, liegt äusserst hübsch das *Shaker*-Dorf. Es ist ungefähr 1 Meile lang; die Häuser stehen gruppenweise, ziemlich weit von einander entfernt, sind meistens groß, von Holz gebauet und gelb angestrichen; nur die Kirche, oder vielmehr *the meeting house*, ist weiss, mit einem bogenförmigen Schiefer-Dache.

Die *Shakers* sind eine religiöse Secte, die aus England herkommt. Sie ist gestiftet von *Ann Lee*, der Tochter eines Grobschmidts aus *Manchester*, und Ehefrau des Grobschmidts *Stanley* in derselben Stadt. Die Haupt-Grundsätze ihrer Lehre sind: Gemeinschaft der Güter, völlige Enthaltbarkeit hinsichtlich der Vermischung beider Geschlechter, und Verehrung der Gottheit durch Tanzen. Die Stifterin gab höhere Inspirationen vor; sie that Wunder, verkündigte die baldige Wiedererscheinung Christi auf Erden, sprach von tausendjährigen Reich und dergleichen Herrlichkeiten mehr. Sie fing an in England Proselyten unter den gemeinsten Volksclassen zu machen, die ihr bei ihren öffentlichen Predigten nachfolgten, lärmende Bet- oder vielmehr Tanzstunden hielten und dadurch die öffentliche Ruhe störten. Diese würdige Prophetin wurde deshalb mit ihren Freunden zu verschiedenen Malen gefänglich eingezogen; einmal begann auch das ungeduldige und ungläubige Publicum, sie zu steinigen. Die gute Seele, von welcher die böse Welt übrigens behauptete, daß die meisten ihrer Verzuckungen durch geistige Getränke bewirkt würden, wanderte deshalb im Jahr 1774 mit ihrer Familie und mehreren ihrer Freunde nach *New-York* aus, und ließ sich daselbst nieder. Ihr Ehemann aber wurde der schwesterlichen Verhältnisse müde, in welcher er mit ihr lebte, und ergriff die Partie, seine schwesterliche Ehehälfte von sich zu entfernen und eine andere Frau zu nehmen. Hierauf wandte sich die Verstoßene nach *Albany*, ließ sich Anfangs bei *Watertlet* nieder, und hielt Versammlungen. Diese Versammlungen kamen jedoch den Amerikanern — es war gerade zur Zeit des Revolutionskrieges — so verdächtig vor, daß die gute Dame mit mehreren ihrer Freunde in *Albany* festgesetzt, und durch den Schub nach

der Gegend von *New-York* spedirt wurde, um sie den Engländern, welche diese Stadt damals noch besetzt hatten, zu überlassen. Sie kam aber bald wieder nach *Watervliet* zurück; und ihre Getreuen kauft'n nun Land in der Gegend von *Niskayuna*, zwischen *Albany* und *Schenectady*, und bauten sich daselbst an. Ein großer Theil von diesen Leuten, namentlich solche, die sich in Amerika zur Secte geschlagen hatten, stiftete die Colonie von *New-Lebanon*. *Ann Lee* starb in *Niskayuna* im Jahr 1784. Da sich diese Secte nun sehr ruhig betrug, und kein öffentliches Scandal gab, so liefs die Regierung sie auch ruhig leben. Die Colonie hat jetzt 600 Mitglieder, die in Familien eingetheilt sind. Einige dieser Familien zählen über 100 Köpfe beiderlei Geschlechts. Jede wohnt in einer Häusergruppe zusammen, und hat einen Aeltesten an ihrer Spitze. Die Aeltesten aller Familien bilden einen Rath, der das Wohl der Gemeinde besorgt. Für den Gottesdienst haben sie eine Art Prediger, 2 männliches und 2 weibliches Geschlechts, welche Sonntags Vorträge halten. In den Häusern, in welchen übrigens die allergrößte Reinlichkeit herrscht, wie ich sie nirgends, außer etwa im Hospital zu *Boston*, auf einem so hohen Punkte gesehen habe, leben auf einer Seite die Brüder und auf der andern die Schwestern. Sie haben einen gemeinschaftlichen Speisesaal, in welchem jedes Geschlecht wiederum seine eigene Seite hat, aber verschiedene Werkstätten. Sowohl die Brüder, als die Schwestern wohnen meistens je 2 in einer Stube, und schlafen auch je 2 in demselben Bette. Mehrere der Schwestern hatten, trotz der guten Nahrung, die sie bekommen, ein sehr blasses und bleiches Aussehen.

Wenn eine Familie zu den *Shakers* treten will, so müssen sogleich geschwisterliche Verhältnisse zwischen Mann und Frau eintreten. Die Kinder werden dann in den *Shaker*-Grundsätzen erzogen. Auch finden verwaiste Kinder bei ihnen Aufnahme; jedoch laufen über den Ursprung dieser Waisen allerlei übele Gerüchte um. Es versteht sich: wenn die Grundsätze dieser Menschen überhand nähmen, was jedoch der Himmel wohl verhüten wird, so würde die Welt bald menschenleer sein. In überfüllten Ländern indefs dürfte es vielleicht gut sein, Missionare dieser Secte aufzunehmen, und den Proselytismus zu befördern.

In jeder Familie hat man einen Laden, in welchem alle in der Familie verfertigten Gegenstände zum Verkauf ausgestellt sind. Diese Artikel bestehen meistens in hölzernen Hans- und Stallgeräth, in Sieben, Bürsten, Lederwaaren, in Tafelzeug — etwas

grob —, in silbernen Schreib-Federn, sehr gutem Rosenwasser u. s. w. Ueberdies verkaufen sie Bücher, welche die Grundsätze ihrer Secte und das Leben ihrer Stifterin *Ann Lee*, die sie *Mother Ann* nennen, enthalten. Mit der Viehzucht beschäftigen sie sich ebenfalls, machen gute Butter und besonders guten Käse; mit demselben treiben sie großen Handel. Ihre Schweine sind vorzüglich schön, und auch auf diese hat sich die Reinlichkeit erstreckt. Es ist eine seltene Freude, in einem *Shaker* Schweinstalle herumzugehen! Hinter der Kirche haben sie einen großen Gemüsegarten, in welchem sie die Gemüse größtes Theiles des Samens wegen ziehen, der hier in ganz vorzüglicher Güte zu bekommen sein soll. Ein anderer Haupt-Handelsartikel der Gesellschaft sind die officinellen Kräuter, Wurzeln und Beere, welche sie in einem besondern großen Garten sehr sorgsam ziehen, und welche, wie ich in *Albany* hörte, von ausgezeichnete Qualität sind.

Des Gouverneurs Schreiben verschaffte mir überall guten Eingang, da man sonst Fremde nur ungern in der Colonie herinführt. Die wenigen Männer, welche ich sprach, und die mich begleiteten, waren ältliche Leute, die schon vor langer Zeit, meistens mit ihren Eltern, *Shakers* geworden waren. Ein alter Mann erzählte mir, er sei einer der ersten Anhänger von *Mother Ann* bei ihrer Ankunft in Amerika gewesen. Sie waren recht höflich gegen mich, und hatten Alle etwas Mönchisches. Sie zeigten mir auch ihre Kirche, was sie sonst, Sonntags abgerechnet, da jedermann ihrem Gottesdienste beiwohnen kann, nicht gern thun. Leider erlaubte mir mein Reiseplan nicht, einen Sonntag bei ihnen zuzubringen. Der Saal, der ihnen zur Kirche dient, mag gegen 80 Fuß lang, und über 50 Fuß breit sein. An einer Seite stehen amphitheatralische Bänke für die Zuschauer und für die alten Mitglieder der Gemeinde, welchen das Springen schwer fällt. Der Fußboden ist mit schönem Cedernholze gediebt und gut polirt; die Breter sind in einander ohne Nägel gefälzt. Der Gottesdienst beginnt, wie man mir erzählte, mit einer Rede, welche die Gemeinde, bei welcher die Geschlechter wieder getrennt erscheinen, stehend anhört. Zuweilen kommt der Geist über den Einen oder über den Andern: sie werden von der Rede so ergriffen, daß sie anfangen, sich zu schütteln, und ganz sonderbare Contorsionen zu machen. Dann beginnen die Gebete, die gesungen werden, und bei denen getanzet wird. Jedes Mitglied hat zu seinen Sprüngen einen Platz von ungefähr 4 □ Fuß; und man versichert, die

Capriolen würden mit solchem Eifer gemacht, daß die Luftspringer zuweilen wie ohnmüchtig niederstürzen.

Wir hatten uns bei den *Shakers* zu lange aufgehalten, als daß wir noch heute nach *Albany* zurückzukommen vermocht hätten, wenn wir, wie es erst unsere Absicht war, noch nach dem Badeorte, *Lebanon springs* gefahren wären. Wir gaben also diese Partie auf, und fuhren grades Weges nach *Albany* zurück. Bei unsrer Rückfahrt überfiel uns die Nacht, und mit derselben ein tüchtiges Gewitter. Es wurde so dunkel, daß der Kutscher kaum seinen Weg finden konnte. Er nahm daher, ganz gegen meinen Rath, eine Laterne zu Hülfe. Diese aber verlöschte, und nun befanden wir uns in einer noch schlechteren Lage. Zwei Meilen von *Greenbush* verließ der Kutscher die breite Straße, fuhr rechts an einen Abhang, und warf uns um. Der Wagen hätte sich beinahe ganz überschlagen. Er fiel auf die rechte Seite, wo ich saß, und ich beschädigte mich am Kopf und Arm, wiewohl nur leicht; desto schwerer aber an der rechten Seite, so daß ich fürchtete, ein paar Rippen gebrochen zu haben, und Eine war wirklich gebrochen, wie sich später ergab. Herr *Tromp* beschädigte sich am Kopf und an der Hand. Der Wagen lag da, Bagage hatten wir nicht; und da wir keine 2 Meilen mehr von *Greenbush* entfernt waren, so entschlossen wir uns, den Wagen im Stiche zu lassen und zu Fuß bis *Greenbush* zu gehen. Etwa um 11 Uhr kamen wir am Ufer des *Hudson* an. Kein Mensch war mehr auf der Straße; alle Lichter waren ausgelöscht; die Fähre befand sich auf der andern Seite des Flusses. Unser Rufen und Schreien half Nichts; ich konnte auch vor Schmerzen in der Seite keinen Laut machen. Indefs kam nach einer halben Stunde der Wagen, den der Kutscher mit Hülfe einiger Bauern wieder aufgehoben hatte; und nun machte dieser einen so argen Lärm, daß endlich, nachdem wir eine Stunde gewartet hatten, die Fähre herüberkam, und uns nach *Albany* brachte. Auf dem elenden Pflaster dieser Stadt hatte ich von den Stößen des Wagens furchtbar auszustehen. Als ich nach 12 Uhr ausstieg, konnte ich vor Schmerz kaum sprechen und gehen. Ich hatte dieselbe Seite schon vor 2 Jahren, bei meiner Ueberfahrt von *Ostende* nach *London*, beschädigt, und seit jener Zeit beständig ein schmerzliches Gefühl behalten.

Am nächsten Morgen erwachte ich mit so heftigen Schmerzen in meiner rechten Seite, daß ich mich kaum im Bette bewegen konnte. Der gefällige Sir *Michael Clare* stand mir sogleich mit Rath und That bei. Er öffnete mir eine Ader am Arm, nahm

16 Unzen Blut hinweg, liefs mich eine öffnende Arznei einnehmen, und verordnete Einreibungen in der Seite; wodurch gegen Nachmittag der Schmerz in so fern gelindert wurde, dafs ich mich ein wenig freier bewegen konnte. Ich muste indefs den ganzen Tag das Bette hüten. Die Familie *van Rensselaer* bezeigte mir viele Theilnahme. Am zweiten Tage konnte ich das Bette zwar verlassen, durfto aber an eine Fortsetzung meiner Reise noch nicht denken. Am dritten Tage den 16. September verliessen Sir *Michael* und *Lady Clare Albany*, und begaben sich auf den Weg nach *Boston*, von wo sie dann weiter nach *New-York* gehen wollten. Mit meinen Schmerzen ging es nicht viel besser. Dennoch entschlofs ich mich, den Weg nach *New-York* fortzusetzen, weil, wie ich in den Zeitungen gelesen hatte, die *Pallas* dort angekommen war, und weil ich mich der Behandlung des *Dr. Schilett* anzuvertrauen wünschte. Auf die Partie nach dem *Katskill-Gebirge* muste ich freilich Verzicht leisten, aber in *Westpoint* gedachte ich doch anzuhalten, um die Militair-Schule zu besuchen.

Um 10 Uhr begaben wir uns daher an Bord des Dampfschiffes *Richmond*, und eine Stunde später setzte sich das Schiff in Bewegung. Die Ufer des *Hudson-Flusses* sind recht schön, hin und wieder auch recht gut angebaut. Von *Albany* bis *New-York* sind es 144 Meilen, und bis *Westpoint* 96 M. *Hudson*, ein Städtchen, 27½ Meile von *Albany* entfernt, das wir nach Mittag erreichten, scheint ein nahrhafter und ganz hübscher Ort zu sein. Bei demselben ist ein Hafen, in welchem wir mehrere Schooner erblickten; auch bemerkten wir am Ufer einige, 5 Stockwerk hohe, von Backsteinen erbaute Magazine. Gegenüber auf dem rechten Ufer des Stromes, liegt das Dorf *Athen*, und zwischen beiden Orten scheint viele Communication zu sein, da sie durch ein Pferdeboot unterhalten wird. Eine sehr flache Insel, die mitten im Strome zwischen diesen beiden Orten liegt, erschwerte früherhin diese Verbindung; denn die Föhre muste einen grossen Umweg nehmen. Um dieser Unbequemlichkeit vorzubeugen, hat man quer durch die Insel einen Canal gegraben, durch welchen das Pferdeboot nunmehr sehr schnell und gemächlich hindurchfährt. Von hier aus hat man einen schönen Blick auf das hohe *Katskill-Gebirge*.

Gegen 11 Uhr Abends landeten wir bei *Westpoint*, am rechten Ufer des *Hudson*, an einem hölzernen, mit einem Wachthause versehenen Quai. Ein Wache haltender Artillerist examinierte uns. Ich erfuhr später, dafs diese Controlle wegen der Besuche, welche die Cadets empfangen, eingeführt worden sei. Wir musten einen

I.

M

ziemlich steilen Weg hinauf steigen, um das Haus zu erreichen, das zum Empfange der Fremden eingerichtet ist. Man räumte uns eine kleine, aber sehr reinliche Stube ein. Das Gebäude gehört dem Gouvernement, und ist zum *Mess room* der Officiere und Cadets bestimmt. Der Entrepreneur dieses Tisches ist durch seinen, mit dem Gouvernement geschlossenen Contract verpflichtet, mehrere Zimmer mit Betten zum Empfange der Verwandten der Cadets in Bereitschaft zu halten, und so ist eine Art von Wirthshaus daraus geworden.

Am Morgen nach unserer Ankunft machten wir früh dem Oberst-Lieutenant *Thayer*, Super-Intendanten der Militair-Schule, unsern Besuch, und wurden sehr freundlich empfangen. Seit 8 Jahren befand er sich an der Spitze dieser, seit dem Jahr 1802, zur Zeit des Präsidenten *Jefferson*, eingerichteten Schule, und hatte ihr eine ganz neue Einrichtung gegeben. Auf seinen Reisen in Europa hat er die französischen Militairschulen beschen, und der seinigen eine der polytechnischen Schule ähnliche Einrichtung zu geben gestrebt. Dieser ehemals so berühmten Schule an Vollkommenheit gleich zu kommen, wird ihm jedoch schwer fallen, da er mit dem besten Willen von der Welt in diesem Lande keine so vorzüglichen Professoren bekommen kann, als bei der polytechnischen Schule vereinigt waren. Für den Unterricht sind die Cadets, deren Zahl auf 250 gebracht werden kann, beim letzten Examen aber aus 221 bestand, in 4 Classen vertheilt. Die Cadets werden zwischen 14 und 20 Jahren zugelassen, bestehen ein Examen, bevor sie eintreten, und müssen dann einen Probe-Cursus, der ein halbes Jahr dauert, durchmachen, bei welchem die Mathematik der hauptsächlichste Theil des Unterrichts ist. Nach 6 Monaten werden die jungen Leute über den empfangenen Unterricht examinirt, und nur diejenigen, welche gut bestehen, bleiben in der Schule, um ihre Studien fortzusetzen; die anderen werden in ihre Familien zurückgeschickt.

Der Unterricht wird den Cadets, deren ein Jeder monatlich 8 Dollars vom Gouvernement als Sold erhält, unentgeltlich erteilt. Alle Jahre findet am Ende Juni's ein öffentliches Examen mit den Cadets Statt, welches durch eine vom Staats-Secretair des Kriegs-Departements ernannte Commission vorgenommen wird. Zu dieser Commission werden Stabs-Officiere aus der Armee und der Marine genommen, ferner Congressmitglieder, Gouverneure einzelner Staaten, Gelehrte und andere ausgezeichnete Staatsbürger. Nach diesem Examen werden die Besten unter denjenigen, welche ihren



erreichen,  
ämte uns  
de gehört  
iciere und  
ist durch  
verpflich-  
Verwandten  
von Wirths-

früh dem  
tair-Schule,  
en. Seit 8  
Jahr 1802,  
Schule, und  
inen Reisen  
sehen, und  
Einrichtung  
ule an Voll-  
hwer fallen,  
Lande keine  
ei der poly-  
icht sind die  
beim letzten  
Die Cadets  
bestehen ein  
inen Probe-  
bei welchem  
terrichts ist.  
empfangenen  
ut bestehen,  
die anderen

er monatlich  
tlich erteilt.  
nen mit den  
des Kriegs-  
r. Zu dieser  
d der Marine  
re einzelner  
rger. Nach  
welche ihren

Cursus durchlaufen haben, als Officiere in der Armee angestellt: die Allerbesten können sich das Corps auswählen, in welchem sie dienen wollen. Die Uebrigen werden nach ihren Fähigkeiten in folgender Ordnung in die Corps untergebracht: Ingenieurs, Artillerie, Infanterie, Mariniers oder Seesoldaten. Sollten selbst die Cadres dieser Corps an Officieren vollzählig sein, so werden die jungen Leute als überzählig mit vollem Sold angestellt. Bei dem Examen avanciren auch die Cadets aus einer Classe in die andere. Die Namen der 5 besten Cadets in jeder Classe werden in den Zeitungen bekannt gemacht, und auch in der, jedes Jahr erscheinenden, Armeeliste abgedruckt: gewifs, eine sehr aufmunternde und nachahmungswerthe Einrichtung.

Die Cadets werden äusserst streng gehalten; sie verlassen die Schule nur als Officiere, weshalb ihre Lehrzeit im Cadetten-Corps als praktische Schule des passiven Gehorsams gilt. Die Strafen bestehen in Arrest, bei welchem der Unterricht jedoch keineswegs unterbrochen wird. Kommt aber ein Cadet in den Fall, zum zweitenmal wegen desselben Disciplinarfehlers bestraft zu werden: so wird er entlassen. Dasselbe geschieht, wenn er nach zwei öffentlichen Examens nicht genug gelernt hat, um in eine höhere Classe hinaufzücken zu können.

Der Tag ist in dieser Schule auf folgende Art eingetheilt.

Von Tagesanbruch bis zum Sonnenaufgange.

Reveille bei Tagesanbruch — Appel nach der Reveille — Reinigung der Stuben, der Waffen und Montirungsstücke — eine halbe Stunde nach dem Appel, Inspection der Stuben.

Vom Sonnenaufgange bis 7 Uhr.

1. Classe: Militair - Genie - Wissenschaften.
2. Classe: Natural- und Experimental-Philosophie.
3. Classe: } Mathematik.
4. Classe: }

Von 7 bis 8 Uhr.

Frühstück um 7 Uhr — Wachtparade am halb 8 Uhr.  
Classenparade um 8 Uhr.

Von 8 bis 11 Uhr.

1. Classe: *recitations* (die Eleven müssen erklären) und Genie- und militairische Zeichnungen.
2. Classe: *recitations* in natürlicher und Experimental-Philosophie.
3. Classe: } mathematische *recitations*.
4. Classe: }

Von 11 bis 12 Uhr.

1. Classe: Vorlesungen über Ingenieur- und Kriegswissenschaften.
2. Classe: Vorlesungen über natürliche und Experimental-Philosophie.
3. Classe: } mathematische Studien.
4. Classe: }

Von 12 bis 1 Uhr.

1. Classe: Montags, Mittwochs und Freitags Vorlesungen über Chemie, angewandt auf die Handwerke und Künste, oder Mineralogie und Geologie. — Dienstags, Donnerstags und Sonnabends Studien über dieselben Gegenstände.
2. Classe: Dienstags, Donnerstags und Sonnabends Vorlesungen über Chemie. — Montags, Mittwochs und Freitags Studien über denselben Gegenstand.
3. Classe: Französische Recitationen.
4. Classe: Französische Studien und Recitationen.

Von 1 bis 2 Uhr.

Mittag - Essen (sehr einfach und frugal) um 1 Uhr — Erholung vom Mittag-Essen bis 2 Uhr.

Von 2 bis 4 Uhr.

1. Classe: Studien und Recitationen über Geographie, Geschichte, schöne Wissenschaften und National-Gesetze.
2. Classe: Landschafts- und topographische Zeichnung.
3. Classe: Montags, Mittwochs und Freitags Zeichnen nach der menschlichen Figur. — Dienstags und Donnerstags Studien der französischen Sprache.
4. Classe: Französische Studien und Recitationen.

Von 4 Uhr bis zum Sonnenuntergange.

Militairische Exercitien — Inspection der Kleidung und Appel bei Sonnenuntergange.

Vom Sonnenuntergange bis eine halbe Stunde später.

Abend-Essen gleich nach der Parade — Signal, um gleich nach dem Abendessen nach den Stuben zu gehen.

Eine halbe Stunde nach Sonnenuntergange bis halb 10 Uhr.

1. Classe: Studien über Ingenieurwissenschaften und Kriegskunst.
2. Classe: Studien über Natural- und Experimental-Philosophie.
3. Classe: } mathematische Studien.
4. Classe: }

Von halb 10 bis 10 Uhr.

Zapfenstreich um halb 10 Uhr — Appel sogleich nach dem Zapfenstreich — Signal zum Auslöschten der Lichter und Inspection der Stuben um 10 Uhr.

*T a b l e a u*

der in der Schule gelehrtten Wissenschaften und der Bücher, die im Gebrauche sind.

Wissenschaften.	Besondere Gegenstände.	Lehrbücher.
Ingenieur-Wissenschaften. Lehrer: Capt. <i>Douglass</i> . Lt. <i>Mordecai</i> .	Artillerie-Wissenschaften, Feld- und permanente Fortification, Tactik im Großen, Civil-Militair-Architectur und Constructionen.	<i>Treatise on the science of war and fortification, by Gayde Vernon.</i> <i>Traité des machines, par Hachette - Programme d'un cours de construction par Sganzin.</i>
Geschichte und schöne Wissenschaften. <i>Hev'd M'rbaine, Caplan.</i>	Geographie. Geschichte. Moral-Philosophie. Völker-Recht.	<i>Morse's geography.</i> <i>Tytlers elements of general History.</i> <i>Paleys principles of Moral and Political Philosophy.</i> <i>Fattel's Law of Nations.</i>
Chemie und Mineralogie. <i>Dr. Torrey.</i> Lt. <i>Prescott.</i>	Anwendung der Chemie auf die Künste. Mineralogie.	<i>Cleveland's treatise on Mineralogy and Chemistry.</i>
Tactik. <i>Maj. Worth.</i> Capt. <i>Hitchcock.</i> Lt. <i>C. Smith.</i> Lt. <i>Kinsley</i> , Lehrer der Artillerie.	Soldaten-Pelotons und Bataillons - Schule - Linienn - Evolutionen. Exercitien und Manoeuvres der Artillerie.	<i>Rules and Regulations for the Field-Exercice and Manoeuvres of Infantry.</i> <i>Lallemands treatise on Artillery.</i>
Natürliche und Experimental-Philosophie. Prof. <i>Mansfield.</i> Lt. <i>S. Smith.</i> Lt. <i>Parrot.</i>	Statistik, Dynamik, Hydrostatik, Hydro-Dynamik, Pneumatik. Magnetismus, Electricität, Optik, Astronomie.	<i>Gregory's treatise of Mechanics. Newton's principie.</i> <i>Knifield's institutes of Natural philosophy.</i>
Chemie.	Chemische Philosophie.	<i>Henry's chymistry.</i>

1. Classe. Coursus des 4. Jahres.

2. Classe. Coursus des

Wissenschaften.  
Experimental-Philo-

Vorlesungen über  
Künste,  
Donnerstags, Don-

Vorlesungen  
Freitags

— Erholung

Geschichte,  
setze.

Donnerstags

nd Appel bei

gleich nach

Uhr.  
riegskunst.  
ilosophie.

	Wissenschaften.	Besondere Gegenstände.	Lehrbücher.
3. Jahres.	Zichnen. Capt. <i>Douglass</i> . Zeichenmeister <i>Gimbredé</i> .	Landschaft.  Topographische Zeichnung.	
3. Classe. Cursus des 2. Jahres.	Mathematik. Prof. <i>Davies</i> . Lt. <i>Rofs</i> . Lt. <i>Wobster</i> . Lt. <i>Greene</i> . Lt. <i>Mahan</i> .	Differential- und Integral-Rechnung.  Analytische Geometrie. Perspective, Schatten. Beschreibende Geometrie und Kegelschnitte.	<i>Traité du calcul différentiel et intégral par Lacroix.</i>  <i>Essai de Géométrie analytique appliquée aux courbes et aux surfaces du second ordre, par Biot.</i>  <i>Crozet's treatise on perspective, shades and shadows.</i>  <i>Crozet's treatise on descriptive Geometry and conical sections.</i>
	Französ. Sprache. Sprachmeister <i>Berard</i> und <i>Ducommun</i> .	Uebersetzung aus dem Französischen in's Englische.	<i>Histoire de Gil-Blas, les 3 derniers tomes.</i> <i>Histoire de Charles XII par l'oltaire.</i>
	Zeichnen. Zeichenmeister <i>Gimbredé</i> .	Menschliche Figur.	
4. Classe. Cursus des 1. Jahres.	Mathematik.	Messen und Aufnehmen.  Trigonometrie. Geometrie. Algebra.	<i>Treatise on plane and spherical trigonometry, and on the application of algebra to geometry, translated from the French of Lacroix and Bezout, by Professor Farrar.</i> <i>Legendre's geometry. Complement des élémens d'Algèbre par Lacroix. Lacroix's Elements of Algebra.</i>
	Französische Sprache.	Uebersetzungen aus dem Französischen ins Englische.	<i>Histoire de Gil-Blas, tome I. Berard's lecteur français. Berard's french grammar.</i>

Auffallend war mir, daß die jungen Leute ihre Stuben und Kleider selbst reinigen, so wie ihre Betten selbst machen müssen.

Nur das Putzen der Schuhe und Stiefeln, so wie das Holen des Holzes dürfen sie durch Aufwärter besorgen lassen. Oberst *Thayer* glaubt aber, daß, wenn zu viele Aufwärter in der Schule wären, die Cadets zu leicht Gelegenheit bekämen, mit der Welt in Verbindung zu bleiben ohne Vorwissen der Officiere. Die Cadets sind in 4 Compagnien eingetheilt und bewohnen 2 große, 3 Stockwerk hohe, massive Gebäude. In dem einen wohnen je 3, in dem andern, — filtern — Gebäude aber je 2 in einer Stube. Sie schlafen auf Matratzen, die Abends auf dem Fußboden ausgebreitet werden, und haben immer 2 Zimmer, ein Schlaf- und ein Studienzimmer. Dieses hat einen Ausgang auf einen langen Corridor. Die Gewehre haben die Cadets ebenfalls in ihren Stuben. Die Uniform der Cadets besteht in einer grauen, mit 3 Reihen gelber Knöpfe und schwarzen Schnüren besetzten Jacke; im Winter in grauen, im Sommer in weißen Pantalons, weißem Lederzunge, ledernen Schakots, wie die Armee trägt, und, zum kleinen Dienste, ledernen Kappen. Die Officiere tragen die Uniform des Artillerie-Corps, zu dem sie gehören. Trotz der außerordentlichen gesunden Lage der Schule haben die Cadets keine gesunde Gesichtsfarbe, vielleicht, weil sie zu wenig Erholung haben.

Nachdem wir des Obersten *Thayer* reiche Privatbibliothek gesehen hatten, führte er uns in die Schule. Wir trafen die eine Classe beim Repetiren der descriptiven Geometrie an. Einige Cadets, die am Brete standen, demonstrieren ein paar Probleme aus dieser Wissenschaft sehr gut und beantworteten mit großer Leichtigkeit und Richtigkeit mehrere Fragen und Einwürfe, die Professor *Daries* ihnen machte. Dann woluten wir einer physikalischen Vorlesung des Lt. *Prescott* bei, die jedoch nur elementarisch zu sein schien: er trug die Anfangsgründe der Wärmelehre vor, und erzählte dann die Theorie und Geschichte der Thermometer.

Das Institut besitzt übrigens eine ziemlich ansehnliche Bibliothek, und eine Chartensammlung, die immer vermehrt wird; wir fanden mehrere der neuesten deutschen Charten. Oberst *Thayer* ist ein Mann, der an einer Krankheit leidet, die man bei mir gleichfalls entdeckt haben will, nämlich an der Bibliomanie; deswegen hielt ich mich lange mit ihm in dieser Bibliothek auf. Ich bemerkte in derselben auch ein lebensgroßes Portrait des ehemaligen Präsidenten *Jefferson* von *Selly* in Philadelphia gemalt, und ein anderes des Ingenieur-Generals *Williams*, Stüfters der Schule.

Das Institut hat 4 Hauptgebäude. Die beiden größten dienen

als Casernen für die Cadets; ein drittes Haus dient zum *Mess room* und Wirthshaus, und in dem vierten befinden sich die Kirche, das chemische Laboratorium, die Bibliothek und der Zeichensaal, in welchem mehrere der besten Zeichnungen der Cadets zu sehen sind. Als ein Modell von Situations-Zeichnungen hatten sie den *Montjoui* bei *Gironna*, nach dem Atlas vom Marschall *G. St. Cyr* gezeichnet. Ihre Art, Plane zu zeichnen, ist die französische; *Lehmauns* Werk, in's Englische übersetzt, habe ich jedoch auch in der Bibliothek bemerkt. Eine schöne Marmorbüste vom Kaiser Napoleon stand im Zeichensaal.

Vor den Gebäuden ist eine große Ebene von mehreren Aekern, die eine Halbinsel bildet und die Schifffahrt auf dem *Hudson*, über den sie 188 Fufs erhaben ist, beherrscht. Nach dem Flusse hinab ist sie mit steilen Felsen umgeben, so daß sie schwer zu ersteigen sein dürfte, aufser auf dem gewöhnlichen Fahr-Wege. Da, wo die Ebene mit dem Lande zusammenhängt, wird sie von einem Berge beherrscht, dessen Gipfel 596 Fufs über den *Hudson* erhaben ist. Diese Position erinnerte mich an die Ebenheit unter dem Lilienstein in Sachsen, dem Königsteine gegenüber. Auf der Höhe dieses Berges stehen die Ruinen vom Fort *Putnam*, so daß die Ebene, auf welcher die Schulgebäude stehen, ganz isolirt und sowohl von der Wasser-, als von der Landseite sehr gut zu vertheidigen ist. Während des Revolutions-Krieges war dieses Fort, so wie das Fort *Clinton* angelegt worden, und diese Position war unangreifbar. Die Engländer nahmen, um sich ihrer zu bemächtigen, zur Bestechung ihre Zuflucht, und der General *Arnold*, welcher zu *Westpoint* commandirte, war auf dem Punkte, diese Position den Engländern zu überliefern. Glücklicherweise wurde durch die Arrestation des Majors *André* diese schändliche Verrätherei verhindert. Des Majors tragisches Ende, so wie *Arnolds* Flucht an Bord der englischen Corvette *Future*, die bei *Verplank's point* bereit lag, um ihn zu empfangen, sind bekannt.

Das eben erwähnte Fort *Clinton* stand auf der östlichen Spitze der Ebene, und ward als ein Reduit betrachtet. Es bestand aus einem Kronenwerk von 3 Bastionen und einer Redoute als Reduit, auf welche beide Schenkel des Kronenwerks stießen. Das Reduit steht auf der äußersten Felsenspitze, und man sieht darin die Ueberbleibsel der Batterie, welche den Fluß sowohl oberhalb, als unterhalb *Westpoint* vollkommen bestrichen. Das Fort ist jetzt ganz verfallen, und von den Gebäuden in demselben sieht man nur noch die Grundmauern. Im Revolutionskriege war hier der

Strom mit Ketten gesperrt. Auf dem linken Ufer, schief gegen *Westpoint* über, liegt ein anderer, jedoch nicht so hoher Felsen, gleich einer Halbinsel, auf drei Seiten vom *Hudson* bespült, und vom Lande durch einen morastigen Wiesengrund getrennt. Auf diesem Felsen haben während jenes Krieges 2 Redouten gestanden, um die Sperrung des Stromes vollkommen zu machen.

Auf der Ebene von *Westpoint* stehen, ausser den erwähnten Schulgebäuden, noch mehrere einzelne Häuser mit Gärten, zur Wohnung der Officiere und Professoren bestimmt. Ausserdem steht hier noch eine große hölzerne Caserne, von einer Artillerie-Compagnie bewohnt, und von einigen zur Kettenstrafe verurtheilten Soldaten, die hier gebraucht werden, um den Felsen zu sprengen. Diese Sträflinge haben an dem einen Fuß eine lange Kette, an welcher eine 24pfündige Kugel hängt, die sie entweder nachschleifen, oder im Arme tragen müssen. Vor der Caserne sind drei eiserne 6pfündige Kanonen aufgestellt. Die Amerikaner bedienen sich eiserner Stücke zum Feldgeschütz, wie die Schweden, und sind mit denselben sehr zufrieden. Auf einem andern Platz auf derselben Ebene befinden sich 5 metallene 6Pfünder, mit welchen die Cadets exerciren. Drei sind französische Stücke, von Ludwig XVI den Amerikanern geschenkt, mit dem französischen Wapen und dem Sinnspruch: *ultima ratio regum*, geziert. Die zwei andern Stücke sind englische, im Revolutions-Kriege eroberte, und sind, wie eine Inschrift sagt, vom Congresse dem General *Greene* als Belohnung für sein gutes Betragen im Süden der V. St. während des Krieges geschenkt worden. Seine Erben haben sie bis jetzt noch nicht reclamirt, und so bleiben sie einstweilen hier stehen. Eine Pyramide von weißem Marmor, nicht weit von diesen Stücken, ist, nach der Inschrift, vom General *Brown* dem Andenken des im Jahr 1814 beim Ausfall aus Fort *Erie* gebliebenen Oberst-Lieutenants *Wood*, eines Zöglings dieser Schule, errichtet worden.

Am Abend sahen wir die Cadets exerciren. Sie formiren ein kleines Bataillon von 4 Divisionen und werden von ihren Officieren und von den ältesten Cadets aus der ersten Classe, welche rothe Officierschärpen tragen und den Degen ziehen, commandirt. Die jungen Leute sind ungemein gut exercirt, und ich freute mich über die gute Ordnung, die dabei herrschte. Sie haben ein eigenes, vom Gouvernement bezahltes Musik-Corps, welches in den V. St. als die beste militairische Musik gerühmt wird. Jedermann hat seinen Geschmack: ich muß aber gestehen, daß sowohl die engli-

sehe Militair-Musik, selbst die so sehr gerühmte der englischen Gardes, als die amerikanische, weit hinter der Musik der Franzosen, Niederländer und Deutschen zurücksteht.

In Gesellschaft des Obersten *Thayer* fuhren wir über den *Hudson*, um auf dem andern Ufer eine Eisengießerei zu besuchen, die einer Gesellschaft gehört, und den Herrn *Camel*, einen Freund des Obersten *Thayer*, als Director an ihrer Spitze sieht. In derselben befinden sich 2 hohe Oefen, die stark im Gange sind, da die Gießerei das eiserne Geschütz fürs Gouvernement in Entreprise hat. Es war so eben ein Stück gegossen worden; wir selbst sahen noch mehrere einzelne Gegenstände gießen, die zur Construction eines neuen hohen Ofens gehörten. Neben dem Gießhaus ist das Bohrwerk des Geschützes, in welchem 10 Stück auf einmal gebohrt werden können. Die Stücke liegen zum Bohren in einer horizontalen Lage. Das Bohrwerk wird durch ein großes, ober-schlägiges Wasserrad in Bewegung gesetzt. Da jedoch bei heißen und aufserordentlich trockenen Sommern, oder bei strengen Wintern das Wasser mitunter mangelt, so hat man vor, als Wassersurrogat eine Dampfmaschine anzuwenden.

Trotz meiner Schmerzen bestieg ich den felsigen Berg, auf welchem die Trümmer vom Fort *Putnam* stehen. Mein Weg führte durch einen schönen Wald von Eichen, Buchen, Kastanien und Nufsbäumen. Das Fort, von dessen Lage ich oben Erwähnung gethan, nahm den Gipfel des Berges ein, war von starkem granitnen Mauerwerk in Redansform angelegt, und, nach der feindlichen Seite zu, völlig unersteiglich. Es hatte nur ein einziges Thor, so wie sehr starke Casematten und zwei kleine Pulvernagazine. Es war während der Revolution auf ein Privateigenthum gebaut worden; der Grundeigenthümer hatte es als sein Eigenthum reclanirt und das Gouvernement sich genöthigt gesehen, es ihm zurückzugeben; alsdann liefs der Mann zerstören. Später hat das Gouvernement den Boden, auf welchem *Westpoint* steht, so wie die anstossenden Höhen acquirirt. Mir schien, wenn nicht nothwendig, doch gut und nützlich, nun das Fort *Putnam* wieder herzustellen, um die wichtige Stellung von *Westpoint*, die in Kriegszeiten zum verschanzten Lager, zum Depot, zum Zufluchtsort für das Landvolk u. s. w. dienen kann, wiederum eben so unangreifbar zu machen, als sie früher gewesen ist. Zu meiner Verwunderung aber erfuhr ich, dafs dieses wohl nicht geschehen werde, dafs man sich vielmehr in Hinsicht der Vertheidigung des Landes, auf die Befestigung der Rhede von *New-York* verlasse, und



überhaupt im Innern des Landes wohl keine Befestigung anlegen dürfte. Man scheint zu glauben, die Unangreifbarkeit des Landes bestehe vorzüglich darin, daß es keine mächtigen Nachbarn habe; England könne keine starke Armee über's Meer schicken; und wenn dieses auch geschähe, so müßte England seine Kräfte zu sehr zerstreuen, also, daß man die Hoffnung hegen dürfe, mit den einzelnen Corps fertig zu werden. Diese Ansicht kommt mir indefs bedenklich vor; ich wünsche von Herzen, daß diese braven Leute niemals erfahren mögen, daß sie sich getäuscht haben; aber eine zu große Sicherheit hat immer ihre Gefahr. Vom Fort *Putnam* aus hat man übrigens eine sehr schöne Aussicht auf das Plateau von *Westpoint* und auf den *Hudson*, der hier mit seinen hohen Ufern an den Rhein erinnert. Besonders schön ist die Aussicht nördlich, wo man im Hintergrunde das am Strome gelegene Städtchen *Newburgh* erblickt. Vom *Katskill*-Gebirge sahen wir Nichts.

Wir gingen mit dem Obersten *Thayer* und den Cadets auch in die Kirche. Der *Chaplain* der Schule *Dr. M'Ilvaine*, ein episcopalischer Geistlicher, hielt Gottesdienst. Die Predigt war sehr gut und verständig, und recht für die jungen Leute geeignet. Er stellte mehrere Einwürfe auf, die man gegen die Vorzüglichkeit der christlichen Religion gemacht hätte, und widerlegte sie alle, indem er seine Gegenbeweise aus dem neuen Testament und aus der menschlichen Vernunft schöpfte. Ich freute mich sehr über das anständige Benehmen der Cadets in der Kirche, ein Benehmen, das man an den jungen Leuten in anderen Ländern bei solchen Gelegenheiten nicht immer bemerkt.

Bei dem wackern Capitain *Douglass*, Lehrer der Ingenieurwissenschaften, sah ich die Fortifications-Zeichnungen, welche die Cadets machen müssen, und nach welchen sie in der Fortification unterrichtet werden. Als Basis der Lehre der verschiedenen Systeme wird das sogenannte *systeme moderne*, oder das von den französischen Ingenieurs verbesserte *Cormontaignesche* System vorgetragen; auch bleiben ihnen *Montalembert*, *Bousmard*, und für die Minen *Mouzé* und *Gillet* nicht fremd. Beim Unterricht im Brücken- und Straßensbau, den Capt. *Douglass* ebenfalls vorträgt, macht er von *Wiebeking* Gebrauch. Viele der Cadets, die nicht im Militärdienst als Officiere bleiben wollen — zu welchem Dienst sie nur für ein Jahr nach ihrem Austritt aus der Schule verpflichtet sind —, dienen, ein Jeder seinem Staat als Civil-Ingenieurs, und leisten sehr wesentliche Dienste. Alle Officierstellen in der Armee

und bei den Mariniers werden jetzt durch Cadets aus der Militair-Schule besetzt; denn bei den Regimentern hat man keine Cadets, und in Friedenszeiten macht man keine Unter-Officiere zu Officieren.

Es that mir sehr leid, das wir schon am dritten Tage nach unserer Ankunft, den 19. Sept., das liebe *Westpoint*, das mir so äusserst wohl gefallen hatte, verlassen sollten; ich mußte aber doch endlich nach *New-York!* Um 11 Uhr Vormittags kam das Dampfschiff *Franklin* von *Albany* an, machte einen Augenblick am Quai Halt, und nahm uns an Bord. Unsere Freunde von *Westpoint* begleiteten uns bis ans Schiff, und hier nahmen wir einen recht herzlichen Abschied von ihnen. Ein Capitain *Randolph* aus *Virginien*, den ich in *Westpoint* kennen gelernt hatte, reisete mit seiner Frau ebenfalls nach *New-York*, so das ich auf dem Schiff eine angenehme Unterhaltung hatte. Das Schiff war mit Menschen überfüllt; wir fanden kaum Platz zum Mittags-Essen. Die Ufer des Stromes blieben sehr schön; wir fuhren an mehreren hübschen Orten vorbei und an Landhäusern, welche bewiesen, das wir uns auf dem Wege zu einer grossen und blühenden Stadt befanden. Bei einer Biegung des Stromes nähern sich die Ufer. Dasselbst liegt ein hübsches Landhaus mit einem Garten, *Verplancks point* genannt; gegenüber stand ein Fort, *stony point*, um dessen Besitz während des Revolutionskrieges mehrere blutige Gefechte Statt gefunden haben. Ein Städtchen *Singsing*, wo sich ein Zuchthaus befindet, hat eine sehr hübsche Lage; wir sahen die Züchtlinge mit Sprengen des Felsens beschäftigt. Der Fluß wird nunmehr breit, und bildet 2 aufeinanderfolgende Seen, der erste *Haverstraw-bay* und der andere *Tappan-Sea* genannt. An dem rechten Ufer des letzten liegt das Städtchen *Tappan*, wo der unglückliche Major *André*, vom Kriegsrath für einen Spion erklärt, aufgehängt und begraben worden ist. Das englische Gouvernement hat ihn vor wenigen Jahren ausgraben, seine Gebeine nach England transportiren, und, wenn ich nicht irre, in der *Westminster-Abtei* beisetzen lassen, während die Gebeine des Generals *Fraser*, der als ein Held in offener Schlacht an der Spitze königlicher Truppen fiel, ohne den geringsten Denkstein in der alten Redoute bei *Still-water* liegen bleiben. Der auf *André's* Grab gewachsene Baum ist auch nach England geschafft, und wie man mir versicherte, in den königlichen Garten hinter *Carlton palace* verpflanzt worden.

Unterhalb des *Tappan-Sea* nähern sich die Ufer des Stromes abermals, und werden auf der rechten Seite sehr steil und hoch;

sie nehmen sich aus, wie die Felsen bei Pirna an der Elbe, und werden *the palissades* genannt. Nach Sonnen-Untergang kamen wir in die Nähe von *New-York*, dieser größten Stadt in den V. St., die fast den ganzen Handel des Landes an sich zieht, und jetzt schon gegen 170,000 Einwohner zählt. Wir landeten gegen 8 Uhr Abends, stiegen sogleich ans Land, und wurden wegen der unglaublichen Menge von Fremden in 5 Wirthshäusern abgewiesen. Endlich mußten wir froh sein, nachdem wir uns auf dem Pflaster dieser großen Stadt müde gelaufen hatten, in einem gemeinen und schlechten Wirthshause, *theatre hôtel*, in einer schönen Lage an einem *square*, *the park* genannt, neben einem Theater gelegen, eine elende Schlafkammer zu finden.

---

r Militair-  
ne Cadets,  
zu Offi-

nage nach  
das mir so  
aber doch  
das Dampf-  
k am Quai  
*Westpoint*  
einen recht  
h aus Vir-  
reisete mit  
dem Schiff  
it Menschen

Die Ufer  
en hübschen  
dafs wir uns  
t befanden.

. Dasselbst  
*lancks point*  
essen Besitz  
sefchte Statt  
n Zuchthaus  
e Züchtlinge  
ird nummehr  
*Haverstraw*  
rechten Ufer  
kliche Major  
gehenkt und  
hat ihn vor  
gland trans-  
er-Abtei bei-  
user, der als  
her Truppen  
ute bei *Still-*  
ene Baum ist  
rsicherte, in  
zt worden.  
des Stromes  
il und hoch:

## X.

### Aufenthalt in New-York.

Vom 20. September bis 9. October.

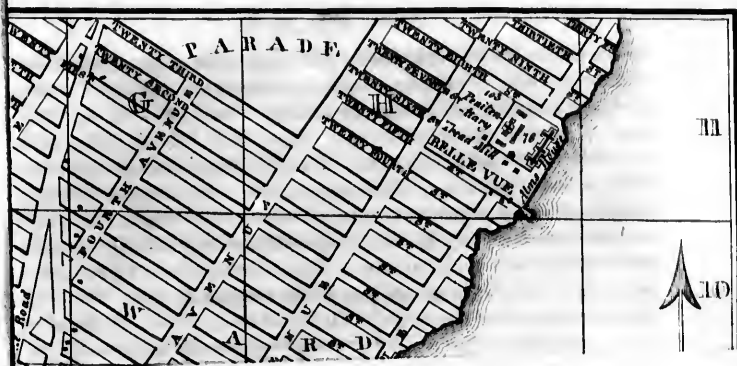
---

Unsere erste Sorge am nächsten Morgen war, sobald als möglich eine andere Wohnung zu suchen. Da wir nun in den ersten Hôtels nicht unterkommen konnten, so nahmen wir einstweilen unser Quartier in einem französischen *boarding house* 76, *Broad street*. Nach einigen Besuchen und einigen Einküfen bei Buchhändlern, durchlief ich zuvörderst die Stadt, um eine allgemeine Local-Kenntniß zu bekommen. Sie ist theilweise regelmäßig gebaut \*). Die Strafsen sind schlecht gepflastert, haben jedoch gute Trottoirs. Auch laufen nicht so viele Schweine in denselben umher, als in den Strafsen zu *Albany*. Die Hauptstrafse, *broadway* genannt, 3 Meilen lang, gefiel mir ungemein wohl, wegen ihrer Breite und ihrer schönen Läden, auch wegen ihrer bequemen Trottoirs. Der schon erwähnte Park nimmt sich gleichfalls sehr gut aus; nicht minder das in demselben stehende Rathhaus, *City hall*, das für eines der schönsten Gebäude in den V. St. ausgehen wird. Besonders gefiel es mir jedoch nicht, wie ich denn auch an den hiesigen Kirchen keinen edlen Stil zu entdecken vermochte. Die Zahl dieser Kirchen ist groß; die meisten haben Kirchhöfe; seit einigen Jahren werden indess die Todten auf Kirchhöfen begraben, die man aufserhalb der Stadt angelegt hat. An einer Kirche am Park bemerkte ich ein ziemlich geschmackloses Monument, dem Andenken des, beim Angriff auf *Quebeck* gefallenen Generals *Montgomery* errichtet.

Hinter dem *City hall* steht auf einem freien Platz ein großes Gebäude mit der Inschrift *American Museum*. Wir gingen hinein und liefsen uns dasselbe zeigen. In zwei großen Sälen war eine

---

\*) S. den beiliegenden Plan.



Id als mög-  
 den ersten  
 einsteilen  
 76, Broad  
 n bei Buch-  
 allgemeine  
 hmäßig ge-  
 jedoch gute  
 selben um-  
 e, *broadway*  
 wegen ihrer  
 r bequemen  
 ichtfalls sehr  
 hhaus, *City*  
 St. ausgege-  
 h denn auch  
 n vermochte.  
 n Kirchhöfe;  
 Kirchhöfen  
 t. An einer  
 loses Monu-  
 e gefallenen

z ein großes  
 ingen hinein  
 en war eine









NEW YORK  
und  
UMGEBUNGEN.





Menge Merkwürdigkeiten aus dem Thier- und Mineral-Reiche sehr gut aufgestellt. Eine ziemlich vollständige Sammlung von amerikanischen Vögeln nimmt fast alle Wände des einen Saales ein. Auch eine Menge 4füßiger Thiere, weniger gut; dann eine interessante Sammlung von Fischen, sehr gut conservirt, so wie eine schöne Suite von Schildkröten, von der 7 Fuß 6 Zoll langen Riesenschildkröte bis zu den kleinsten. Von Schalthieren ebenfalls eine ansehnliche Suite. Mineralien, wenige, und diese in keine Suite gebracht. Mehrere indische Waffen, Kleidungsstücke und andere Utensilien der Indianer; auch mehrere alte und moderne Waffen von verschiedenen Nationen; *curiosa*, z. B. eine auf dem Schlachtfelde von Waterloo gefundene Schakotplatte vom 1. Regiment Nassau! Wenige aus Italien hergebrachte Alterthümer, meistens Lämpchen und andere Kleinigkeiten. Besonders schön ist ein großes Stück Bergkrystall, in einem Silber-Bergwerk in Mexiko gefunden, das, wie man uns versicherte, 212 Pfund wiegt. Interessant ist auch eine indische Mumie. Sie wurde, wie man erzählt, im Jahre 1814 bei *Glasgow* im Staate *Kentucky*, 9 Fuß unter der Erdoberfläche, in einer salpeterreichen Höhle, 200 yards vom Eingange gefunden; sie befand sich in einer sitzenden Stellung, in welcher sie noch ist, und war in Hirschhäute und Tücher eingewickelt. Ein sehr leichtes Boot, *Kuickerbocker* genannt, hat bei einem Wettrennen den ersten Preis davon getragen. Die Spitze und der sehr grob gearbeitete Stern eines Kriegshootes der Indianer vom Flusse *Columbia*, der sich in den stillen Ocean ergießt. Mehrere sehr schlechte Wachsfiguren; mittelmäßige Gemälde und schlechte Abbildungen der Seegefechte der Amerikaner und Engländer im letzten Kriege; Gegenstände, die wohl verdienen, den Pinsel eines wahren Künstlers zu beschäftigen. Unter den Wachsfiguren befand sich ein — wohlgetroffenes — Bild der Hexe von Endor. Sie war wie eine Köchin angezogen, und saß in einem Lehnstuhle; neben ihr stand Samuels Schatten in einem weißen Schlafrock und mit einer Nachtmütze von derselben Farbe. König Saul aber hatte einen großen schwarzen Bart und war angethan mit einem samtnen Hofkleide.

Den Abend brachten wir mit Capt. *Ryk* im Hause eines deutschen Kaufmanns *Böker* zu, der hier Agent der Berliner Seehandlung ist. Wir fanden eine kleine, aber recht angenehme Gesellschaft. Mehrere Damen spielten sehr gut auf dem Pianoforte und sangen recht angenehm. Ich lernte einen General *Sweiff* kennen, der früher beim Ingenieur - Corps gedient hatte und jetzt Director

des Zollwesens ist, so wie den lutherischen Geistlichen Dr. Schäfer. Auf ähnliche Weise ging es an den folgenden Tagen, während ich immer neue und meistens auch interessante Bekanntschaften machte.

Ein Spaziergang führte mich nach der sogenannten Batterie, an der Südspitze der Stadt und der Insel *New-York*. Früher stand hier ein altes holländisches Fort; man hat dasselbe aber demolirt und den Platz in einen öffentlichen Garten umgeschaffen. Dieser Garten gewährt eine sehr schöne Aussicht auf die Einfahrt in die Bai von *New-York*, und auf *Long island*. Westlich von der Batterie, am Ufer des *Hudson-Flusses*, oder vielmehr im Flusse, steht ein Fort, *Castle Clinton* genann, das vermittelt einer, 90 Schritt langen hölzernen Brücke mit der Batterie zusammenhängt. Das Fort bildet einen Halbkreis. Auf dem Durchmesser stehen die ehemaligen Casernen, und hinter der Mauer, welche den Halbkreis umschließt, stand eine Batterie von 24 Kanonen unter Casematten. Nördlich von diesem Fort stehen auf demselben Ufer längs der Stadt zwei ähnliche Forts, *North battery* und *Fort Gansevoort* genannt, welche jedoch, da sie eigentlich Nichts deckten, verlassen worden sind. *Castle Clinton* dient jetzt zu einem öffentlichen Vergnügungsort. In der Caserne ist ein Caffeehaus; in den Casematten sind Nischen für Partien angebracht, und auf der Plattform amphitheatralische Bänke, weil der Hof des Forts als Circus für Kunstreiter gebraucht wird. Von der Batterie ging ich rechts längs des Hafens bis nach der Fähre von *Brooklyn*, und freute mich sehr über die Menge von Schiffen und das rege Leben, das im Hafen herrschte. *Brooklyn* liegt bekanntlich auf der Insel *Long island*, *New-York* gegenüber. Die Meerenge *east river*, ist bei *Brooklyn* ungefähr eine halbe Viertelstunde breit. Es sind hier beständig zwei Dampfschiffe und zwei Pferdeschiffe in Bewegung, um die Communication zwischen beiden Ufern zu erhalten. Die Ueberfahrt dieser Schiffe geschieht in 6 Minuten. In *Brooklyn*, das, nach der Menge der Läden zu schliessen, ein nahrhaftes Städtchen sein muß, wendete ich mich links und ging über eine Meile weit nach dem *Navy yard*, und von hier nach der Stadt zurück, schwer seufzend über die gewaltigen Distanzen.

Mit einem Herrn *Home*, Gouverneur der hiesigen Canal-Bank, einem sehr reichen und angesehenen Mann \*), und einem Herrn *Deruiler*, einem hiesigen Kaufmann, aus *Grammont* in Flandern

---

\*) Gegenwärtig Mayor von *New-York*.

gebürtig, fuhr ich an Bord der *Pallas*. Das Schiff lag im *Hudson-Flusse* zwischen *New-York* und dem, auf dem rechten Ufer — Staat *New-Jersey* — stehenden Dorfe *Jersey*. Kurz nach unserer Ankunft, langten die Schaluppen der *Pallas* an, die von Capt. *Ryk* ans Land geschickt waren, um einige Damen zu holen, welche die *Pallas* zu sehen gewünscht hatten. Es ward in der Cajüte so eng, daßs man sich kaum umdrehen konnte. Die Damen, denen Capt. *Ryk* ein sehr anständiges Frühstück unter dem Zelt auf dem Verdecke gab, gehörten zu den lebenswürdigsten und elegantesten aus der Stadt. Bis gegen 3 Uhr blieben sie an Bord, und ich kehrte dann mit ihnen, bei ziemlich starkem Regenwetter, nach dem Lande zurück. Als ich am Abend aus einer *Soirée* beim Consul *Zimmermann*, wo Musik gemacht und getantz wurde, nach Hause fuhr, bemerkte ich, daßs die Strafsen in der Nacht nicht gut erleuchtet waren. Die Regierung der Stadt hatte, wie man mir später erzählte, mit einer Gas-Compagnie einen Streit wegen der Anstellung der Laternen und der Laternenpfähle; dieser Streit verlängerte die Unbequemlichkeit. Glücklicherweise wurde dem Uebelstand einigermaßen abgeholfen durch die vielen Läden, die bis spät Abends offen bleiben, und mit Oel-Gas sehr elegant erleuchtet werden. Die Gasleuchter haben recht hübsche Formen; unter andern sah ich an einem Musikladen einen Leuchter, der die Form einer Harfe hatte.

Ein hiesiger sehr berühmter Arzt, Dr. *David Hosack*, der, seit er zum zweiten Male verheirathet ist, ein jährliches Einkommen von 50,000 Dollars haben soll, empfängt im Winter alle Sonnabende die hiesigen Gelehrten und ausgezeichnete Fremde. Alsdann ist seine Bibliothek und seine Kupferstichsammlung offen zur Benutzung; zuweilen wird auch über den einen oder den andern Gegenstand eine Vorlesung gehalten. Dieser gelehrte und gefällige Mann erbot sich mir zum Führer in dieser Stadt. Ich nahm das Erbieten dankbar an, und habe in seiner Gesellschaft mehrere interessante Institute besehen.

Das Civil-Hospital ist im Jahre 1770 aus freiwilligen Beiträgen errichtet worden; es erhält sich von dem Ertrage seiner Capitalien, und wird außerdem vom Staat unterstützt. Das Gebäude, von blauen Steinen gehant, steht auf einer Anhöhe und hat eine sehr gesunde Lage. Man gelangt dahin durch eine Allee von alten, hohen Ulmenbäumen. Im ersten Stockwerke befindet sich ein geräumiges Zimmer zur Versammlung der Administratoren. In diesem Zimmer steht auch die Bibliothek, die an botanischen Werken

besonders reich ist. Im Kellergeschoß ist die Küche; auch sind in demselben Säle für venerische Kranke. Für diese sollte jedoch ein neues Hospital errichtet werden, wie denn schon ein *Lunatic Asylum*, das vormals in einem Flügel des Hospitals war, außerhalb der Stadt errichtet worden war. Im Ganzen können in dem Hospital 400 Kranke beiderlei Geschlechts ein Unterkommen finden. Sie werden in Sälen, die zum Theil 16 Betten enthalten, von *nurses* gepflegt. Die Bettstellen sind von Holz: ich erkundigte mich, warum man sie nicht lieber von Eisen mache, und erhielt zur Antwort, man fürchte, diese würden bei den heftigen Gewittern, die hier öfters Statt finden, zu gefährlich sein. Sechs Aerzte und 4 Wundärzte gehören zum Hospital und haben abwechselnd den Dienst. Ein Arzt und ein Wundarzt haben freie Wohnung in dem Gebäude, und einer von ihnen muß beständig gegenwärtig sein, für außerordentliche Fälle. Auch ist eine Apotheke im Hause, welches übrigens sehr reinlich gehalten wird, jedoch, wie mir schien, in dieser Hinsicht hinter den Hospitälern von *Boston* und von *Montréal* zurück bleibt.

Um das so eben erwähnte neu eingerichtete Irrenhaus *Lunatic Asylum* zu sehen, begaben wir uns zu einem Herrn *Eddy*, einem alten ehrwürdigen Quäker, der an der Spitze der Hospitäler, der Wohlthätigkeits- und Straf-Anstalten stand, und den ich bei Dr. *Hosack* kennen gelernt hatte. Wir trafen Herrn *Eddy* mit seinem zwei Töchtern, einem Sohn und seinem Associé, ebenfalls einem Quäker. Die Familie war mit der größten Einfachheit gekleidet, und diese Einfachheit, mit der größten Reinlichkeit gepaart, herrschte im ganzen Hause. Herr *Eddy* besitzt eine schöne Bibliothek, die er uns zeigte. In derselben befanden sich mehrere naturhistorische Prachtwerke, z. B. *Wilson's* amerikanische Ornithologie, mit dem kostbaren Supplementbände, von dem Prinzen *Marignano*, *Charles Lucien Bonaparte*, einem Sohne *Lucien Bonaparte's*, herausgegeben. Herr *Eddy* stieg alsdann in unsern Wagen und fuhr mit uns nach Dr. *Hosack's* Landhause, welches in einer schönen Gegend am nördlichen Ufer des *East river* liegt, dem *Navy yard* schief gegenüber. Dr. *Hosack*, der in erster Ehe mit einer Schwester des Herrn *Eddy* verheirathet gewesen ist, begleitete uns ebenfalls nach dem *Lunatic Asylum*. Diese Anstalt liegt gegen 5 Meilen von der Stadt entfernt, in einer äußerst gesunden Lage auf einer Anhöhe nicht weit vom *Hudson-Flusse*. Der Weg führt zwischen Landhäusern und hübschen Gärten hin-

durch, und war einer der angenehmsten, die ich in Amerika gesehen hatte.

Das *Asylum* von einem Garten umgeben, ist 3 Stockwerk hoch, und von Sandsteinen erbaut. Es verdankt seine Existenz größtes Theiles Subscriptionen, wird jedoch auch vom Staat unterstützt. Herr *Eddy* ist einer der größten Wohlthäter und Beförderer desselben. In der Anstalt befanden sich 133 Wahnsinnige, und von dieser Zahl war es beinahe ganz angefüllt. Man wollte noch zwei Flügel anbauen. Im *rez de chaussée* sind, ausser den Versammlungszimmern der Commissaire, die Apotheke und die Krankenstuben der ärmern Patienten, die einen großen Corridor und einen *sitting room* haben. In dem einen Flügel des Hauses wohnen die männlichen und in dem andern die weiblichen Patienten. Aus den Corridors gehen unterirdische Gänge nach dem großen und geräumigen Hof, in welchem zwei mit Mauern umgebene Vertiefungen sind, welche den Kranken einen geräumigen Spaziergang gewähren und Gelegenheit, sich mit allerlei Spiege, die Zeit zu vertreiben. In der Mitte eines jeden Hofes ist ein bedeckter mit Bänken umgebener Platz, der zum Aufenthalte bei schlechtem Wetter dient. In den obern Etagen sind, ausser den Stuben der Aufseher, mehrere besondere Zimmer, in welchen Kranke allein wohnen können. Diese haben 2 Personen zu ihrer Bedienung. Ueberall herrschte eine große Reinlichkeit. Indefs schien mir die Einrichtung weniger vollkommen, als die Einrichtung des *Asylum's* von *Boston*, oder des *Asylum's* von *Glasgow* in Schottland. Der Garten wurde recht gut unterhalten. Er enthält auch ein Gewächshaus, dessen Pflanzen meistens aus *Dr. Hosacks* Sammlung kommen. Auf dem Dache des Hauses ist eine Plattform, von welcher aus man eine schöne und weite Aussicht hat.

Eine philosophische Gesellschaft hält ihre Versammlungen in demselben Hause, in welchem sich das schon erwähnte Museum befindet. In einem der Zimmer ist eine Mineraliensammlung, die zwar noch nicht sehr bedeutend zu sein schien, die jedoch eine schöne Suite Mineralien von der nördlichen Grenze der V. St. enthält. Ein anderer Saal enthielt eine Gemäldesammlung, deren Werth mir gleichfalls nicht groß vorkam. Das beste Gemälde war ein Portrait des berühmten amerikanischen, in London verstorbenen Malers *Benjamin West*, von *Sir Thomas Lawrence* meisterhaft ausgeführt. Zwei Gemälde sollten von *Teniers*, ein Paar von *Salvador Rosa* sein. Von diesen gefiel mir das eine ungemein wohl: ein alter Krieger betet in einer wilden Landschaft an einem

einfachen Kreuz! Ein Paar andere Gemälde giebt man aus für Werke von *Rubens*; unter diesen bemerkte ich *Rubens* Portrait, von welchem das Original in der *Schampschen* Sammlung in Gent ist. Auch befinden sich hier gute Gypsabgüsse von den besten römischen Antiken; dann von einer *Venus von Milo* und von den drei *Grazien von Canova*; so wie zwei lebensgroße Fechter von demselben Meister.

Das Haus des Commodore *Chauncy* \*) liegt im *Navy-yard* auf einer Anhöhe, von welcher man einer schönen Aussicht auf den Werft und auf *Long island* genießt. Der Commodore führte mich im Werfte herum. Als ich aus dem Hause trat, fand ich eine Ehrenwache von einigen 30 Mariniers anmarschirt, von einem Hauptmann commandirt. Zu gleicher Zeit wurde ich von dem Linienschiffe *Franklin* mit 21 Kanonenschüssen begrüßt. Diese Ehre hatte ich in den V. St. keineswegs erwartet, und deswegen überraschte sie mich um so angenehmer und war für mich um so schmeichelhafter. In Construction befanden sich 2 Fregatten und 2 Corvetten, die noch keinen Namen hatten. Die eine Fregatte war vollendet, stand jedoch noch unter Dach. Beide Fregatten führen den Namen von 44gern; enthalten aber jede 64 Kanonen. Sie sollen 32Pfünder bekommen, welches jetzt das allgemeine Caliber der Marine-Artillerie der V. St. ist. Die Schiffe sind von Eichenholz aus Nord-Carolina gebaut; in die Fugen ist ebenfalls Salz gestreut, um den *dryrot* zu vermeiden. In *ordinary* lagen die drei Linienschiffe *Franklin*, *Washington* und *Ohio*, alle drei 74ger genannt, die beiden ersten jedoch zu 86, und der letztere zu 106 Kanonen eingerichtet, so wie auch die weltberühmte Dampf-Fregatte *Fulton the first*, von der so viel gefabelt worden ist. Ausgerüstet und segelfertig lag im Hafen der Schooner *Shark* von 8 Kanonen, nach der Küste von Afrika bestimmt, wohin er in einigen Tagen absegeln sollte, um dort zur Verhinderung des Schavenshandels zu kreuzen.

Bei einem zweiten Besuche gingen wir zuerst an Bord der Dampfregatte *Fulton the first*. Dieses Schiff war völlig desarmirt und diente zum *receiving ship*. Sie ist eine schwimmende Batterie, und sollte 30 Stück lange 32Pfünder tragen. Die Wände sind 6 Fuß dick, von kreuzweis übereinander gelegten Lagen dicker eichener Balken gemacht, so daß man das Schiff mit einem schwimmenden Blockhause vergleichen könnte. Die Einrichtung ihrer

---

\*) Commandanten des *Navy Yard*.



Maschinerie gleicht der Maschinerie des *horse boats*. Sie hat 2 parallele Kiele; zwischen denselben steht die Maschine von der Kraft von 120 Pferden, und treibt ein einziges großes Wasserrad. Der Platz im Schiff ist sehr geräumig; man kann auf verschiedenen Plätzen Reverbère-Oefen aufstellen, um Kugeln glühend zu machen. Bevor die Fregatte desarmirt war, führte sie zwei kleine Maste mit dreieckigen Segeln; der Commodore hatte aber zur Instruction der Matrosen große Maste mit den gehörigen Segelstangen anbringen lassen. Die Maschine war seit einigen Monaten herausgenommen und in einem Magazin im Werft aufgestellt; der Platz, den sie eingenommen, war mit Bohlen vernagelt worden, um ein allgemeines Verdeck zu haben für die Wohnung der Matrosen. Seitdem hatte man auch ein oberes Verdeck angebracht, auf dem eine Dünette zur bequemen Wohnung der Officiere gebaut wurde. Man hat von dieser Fregatte gesagt, sie sei ein wahres Wunderwerk; sie strecke dem stürmenden Feind einen Wald von Schwertern und Spießen entgegen und begieße ihn mit siedendem Wasser. Von dem Allen ist kein Wort wahr. Ihre Erbauung, die in die letzte Epoche des Krieges gegen England fällt, war eigentlich ein Versuch, der übrigens bei den Engländern große Besorgniß erregt hat. Alle sachverständigen Männer, mit welchen ich über das Schiff gesprochen habe, waren gegen dasselbe, und meinten, daß diese große Masse nur zur Vertheidigung von Meerengen zu gebrauchen sein dürfte. In der See war sie noch nie gewesen; und Manche fürchteten, sie würde in derselben nicht manoeuvriren können. Da nun auch, wie man sagte, der *Navy board* — die Admiralität — in *Washington* gegen die Anwendung der Dampfkraft auf Kriegsfahrzeuge gestimmt ist: so wird wahrscheinlich die Construction der 2. Dampffregatte, zu welcher jedoch die Maschine, die wir in einem Magazine sahen, fertig ist, unterbleiben.

Wir waren auch am Bord der beiden Linienschiffe *Ohio* und *Franklin*. Der *Ohio* ist von einer neuen Construction, und hatte noch nicht gedient; der *Franklin* und *Washington* hingegen hatten schon mehrere Reisen gemacht. Die Wände des *Ohio* sind dicker, als die der anderen Schiffe, und seine Verdecke sind höher. Die Linienschiffe haben keine moderne runde, sondern breite Sterne; in jedem steht eine Batterie von 12 Stücken. Nur eine der noch auf dem Stapel stehenden Fregatten hat einen elliptischen Stern, welcher die Vertheidigungskraft der runden mit der Eleganz der breiten Sterne vereinigt.

In den Magazinen schien noch Alles im Entstehen zu sein. In dem Hause, in welchem die Bureaux des Commodore und seiner Beamten sind, ist ein Saal zur Capelle eingerichtet, der in der Woche zum Schulsaal für die *Midshipmen* gebraucht wird. Wir fanden diese jungen Leute mit ihrem mathematischen Unterricht unter der Aufsicht des Caplans beschäftigt.

Im Hafen besahen wir zwei zur *line* von Liverpool bestimmte Packetböte, *William Thompson* und *Pacific* \*) genannt. *Line* nennt man hier jede geregelte Verbindung zwischen zwei Plätzen vermittelt *stages*, Dampf-, Pferde-, oder Canal-Böten, oder *packetboats*, die derselben *Entreprise* gehören. Bereits vor 2 Jahren hatte ich in *Liverpool* das Packetschiff *Cortex* gesehen und mich über seine elegante Einrichtung gefreut. Die Einrichtung der beiden genannten Schiffe indeß übertraf jene bei weitem an Eleganz und *comfort*. Beide haben einen großen *dining room*, in der Mitte eine lange mit einem Rande versehene Tafel von Mahagoni, an beiden Wänden *state rooms* — Schlafkammern — welche je 2 Betten übereinander enthalten und einen Waschtisch. In diesem Saale befinden sich 10 solcher *state rooms*, auf jeder Seite 5, und außerdem an den Fenstern im Stern zwei einzelne Cojen, so daß 22 Herren in denselben schlafen können. Der Besanmast geht durch diesen Saal, und durch die Tafel. Der Saal erhält sein Licht theils durch die Fenster im Stern und theils durch einen großen Kükuk. In die Schlafkammer fällt das Licht durch oben angebrachte ovale Patentgläser. Für die Damen befindet sich ein Zimmer vor dem *dining room*, beim großen Mast, wo die Bewegung des Schiffes am wenigsten fühlbar ist. Auf jeder Seite sind 2 Schlafkammern, so daß 8 Damen ihr bequemes Unterkommen finden. Die Wände des *dining room* und der *Ladies cabin* sind von Mahagoniholz und *Maple* — Ahornholz — mit Spiegeln; auf dem *Pacific* steht sogar zwischen 2 *state rooms* eine Säule von weißem oder von schwarzem weißgeadertem Marmor. Die Meubles sind alle von Mahagoniholz und mit schwarzem pferdehaaren Zeug überzogen, und beide Zimmer mit kostbaren Teppichen belegt. Ueber der Treppe des *dining room*, die ebenfalls von Mahagoniholz gemacht ist, ist ein Dach, unter welchem Bänke und Tische stehen, zum Aufenthalt für seekranke Reisende. Ueber dem Rade des Steuerruders bis weiter zurück ist ebenfalls ein Dach, unter welchem man umher gehen und Schutz gegen den Regen und gegen

---

\*) Auf diesem machte ich im Sommer 1826 die Rückreise nach Europa.

die Sonnenstrahlen finden kann. Die Ueberfahrt von *New-York* bis *Liverpool* kostet nur dreißig Guineen, und man soll für diesen billigen Preis äußerst gut am Bord verpflegt werden. Jedes Schiff hält 500 Tonnen und soll die Fahrt oft in 17 Tagen zurückgelegt haben. Den 1. und 16. jedes Monats geht eines der 8 Schiffe dieser *Line* nach *Liverpool* ab, und an denselben Tagen ein anderes von *Liverpool* nach *New-York*.

An dem ersten Sonntage meines Aufenthalts in *New-York*, den 25. September, begab ich mich mit dem Consul, Herrn *Zimmermann*, in die neue lutherische Kirche, um dem Gottesdienste beizuwohnen. Der Gottesdienst wurde in englischer Sprache gehalten; denn in *New-York* verstehen nur wenige der Nachkömmlinge von deutschen Colonisten die deutsche Sprache. Dr. *Schaefer* predigte. Er ist aus *Philadelphia* gebürtig, und der Sohn eines deutschen Predigers. Seine Predigt war gut und dauerte nicht lange. Nach derselben aber kam eine Lamentation über den schlechten Zustand der kirchlichen Finanzen, die mich eben nicht besonders erbaute. Es schien ein Deficit von 18,000 Dollars entstanden zu sein, welches das Consistorium durch freiwillige Beiträge decken wollte, und zu diesen Beiträgen wurde die Gemeinde aufgefodert. Früher gehörte diese Gemeinde zu einer älteren hier bestehenden lutherischen Gemeinde; sie hat sich aber von derselben getrennt und eine eigene Kirche gebaut, die zu elegant eingerichtet ist, als daß die Einnahme nicht von der Ausgabe beträchtlich übertroffen werden sollte. Der Prediger klagte zugleich über sein eigenes geringes Einkommen, und gab zu verstehen, daß ihm eine Zulage gar nicht unangenehm sein würde, weil er sie nöthig habe. Uebrigens war es schwer, an diesem Tage mit einem Wagen durch die Straßen zu kommen, da sie während des Gottesdienstes vor allen Kirchen mit Ketten gesperrt werden, um die Communication zu verhindern. Das Land der Freiheit hat auch seine Ketten!

So waren acht Tage schnell verlaufen, und das Angenehme hatte bei dem Nützlichen und Neuen nicht gefehlt. Besonders hatte ich einige Abende in freundlicher Gesellschaft recht heiter hingebracht. In diesen Gesellschaften, zu Mittage und Abend, lernte ich immer mehrere interessante Menschen kennen, verschiedenes Geschäfts und verschiedenes Berufs. In den Häusern, in welchen ich solchen Gesellschaften beiwohnte, herrschte größtes Theiles eine große Pracht an Silberwerk, Porcellan und Krystall; auch fehlte selten etwas aus der schönen Kunst. In den *Soirées* wurde

gewöhnlich Musik gemacht und getanz. Die Mittagsgesellschaften, aus 20 bis 30 Personen bestehend, waren mehr der Conversation gewidmet. Uebrigens ist in *New-York*, so wie an allen Orten, in welchen die englischen Sitten herrschen, Gebrauch, dafs beim Dessert die Damen aufstehen, und die Herren sitzen bleiben, um zu trinken. Wer jedoch zum Trinken keine Lust hat, der wird nicht genöthiget. Die Damen sieht man nicht wieder. Jedermann steht auf und geht weg, wie es ihm gefällt. Die aufwartenden Dienstboten sind meistens Neger oder Mulatten; hat man weisse Dienstboten, so sind es größtes Theiles Irländer; denn die Amerikaner haben eine große Abneigung gegen das Dienen. Livrées sieht man gar nicht; die männlichen Dienstboten sind in Fracks gekleidet. Alle Herrschaften klagen über die schlechte Bedienung und die Insolenz ihrer Domestiken, die sich so viel als ihre Herrschaft dünken. Von diesem Dünkel sah ich in der That täglich Beispiele. Neger und Mulatten sieht man sehr viele; sie gehören aber alle zu den untersten Volksclassen und sind meistens Handwerker. Sklaven giebt es in dem Staat *New-York* nur äußerst wenige, und diese Wenigen sind nach einem vom Staate genommenen Beschlufs im Jahre 1827 alle frei. Man hat Schulen zum Unterricht der Negerkinder angelegt, und diese kleinen, affenartigen Geschöpfe sollen mitunter recht gut lernen. Es giebt auch eigene Negerkirchen, die zur anglicanischen und meistens zur methodistischen Kirche gehören. Ein schwarzer Geistlicher, der in einem episcopalen Seminarium erzogen worden ist, soll sehr gut predigen. Man hat indess hier zu Lande eine große Abneigung gegen diese Menschenrace, die fast wie die indischen Parias zu leben gezwungen sind. In der Armee werden sie höchstens als Tambours oder Musikanten, aber nie als Soldaten angenommen. Ja, die Soldaten dürfen nicht einmal von gemischtem Blute sein!

Nach diesen acht Tagen verliesen wir unsere Wohnung, die zu einsam lag, und eine zu gemischte Tischgesellschaft darbot, und bezogen ein sehr anständiges, und sogar prächtiges Quartier im *city-hôtel* am *Broadway*. Und in dieser neuen Wohnung begrüßte mich sogleich — den 28. September — der glücklichste Tag, den ich, bei allen Freuden, auf der Reise in Amerika erlebt habe, und den ich eben deswegen nicht unbemerkt zu lassen vermag. Ich erhielt nämlich Briefe aus meiner Familie, in welchen mir die Geburt meines Sohnes *Herrmann Bernhard Georg*, am 4. August, gemeldet wurde. Ich danke der gütigen Vorsehung für dieses neue Geschenk und für die Erhaltung der geliebten Mutter meiner

Kinder, so fromm und so tief gerührt, wie selten in meinem Leben. Erst am folgenden Tage setzte ich meine Wanderungen fort zur Erheiterung und zur Belchrung.

Der Oberst *Bankhead* vom 2. Artillerie-Regiment, der hier mit der Recrutirung für die Armee beauftragt war, hatte sich nebst den anwesenden Ingenieurs erboten, mir die zur Vertheidigung der Bai von *New-York* angelegten Befestigungen zu zeigen. Er holte mich nebst dem Generale *Swift* und einem Ingenieur-Hauptmann in einem Boot ab. Wir fuhren zuerst nach *Governors-Island*, *New-York* gegenüber. Diese kleine Insel enthält ein Fort — *Columbus* — von 4 Bastionen, das nach der Stadtseite zu zwischen zwei Bastionen noch einen Redan hat. Das Werk ist von rothem Sandstein aufgeführt, und leider in Entreprise. Da weiter vor im Sunde neue Befestigungen angelegt sind, so wird dieses Fort als unnöthig angesehen, und nicht unterhalten. Im Innern befindet sich eine Caserne nebst den Zeughäusern. Die Casernen sind in recht gutem Zustand, und werden von einer Compagnie Artillerie bewohnt. Ich bemerkte in jeder Stube eine Bibel, und hörte, diese Bücher seien Geschenke der *New-Yorker* Bibelgesellschaft.

Westlich vom Fort, dicht an's Ufer gebaut, steht ein von Sandstein und Backsteinen aufgeführter *Montalembertscher* Thurm, nach seinem Erbauer, *Castle Williams*, genannt. Dieser Thurm ist im Jahre 1803 angefangen, und im Jahre 1811 beendigt worden. Der im Fort commandirende Oberst *Macrea* von der Artillerie empfing mich mit 21 Kanonenschüssen. Die Officiere haben Pavillons mit Gärten auf dem Glacis des Forts; auch steht daselbst eine hölzerne Caserne, die in Kriegszeiten von einem Bataillon Infanterie bewohnt wird. Ein großes, frei stehendes, 2 Etagen hohes, mit einer *Piazza* umgebenes Haus ist zum Hauptquartier des commandirenden Generals bestimmt. *Castle Williams* gegenüber liegen zwei kleine, ebenfalls mit Batterien besetzte Inseln, *Fort Wood* und *Fort Gibson* genannt. Diese Batterien scheinen klein zu sein, und die Hauptvertheidigung besteht in *Castle Williams*, in welchem ich auch Oefen zum Glühendmachen der Kugeln bemerkte. Die Stadt, von hier aus gesehen, gewährt einen sehr schönen Anblick.

Wir fuhren alsdann längs des westlichen Ufers von *Long island* nach einer von *Long-* und *Staten island* gebildeten, 1000 yards breiten Meerenge, *the narrows* genannt, die auf dem Ufer von *Staten island* durch das Fort *Tompkins*, und auf dem Ufer von *Long island* durch das Fort *Lafayette* vertheidigt wird. Letzteres besahe:

wir. Es ist auf einem felsigen Grunde, 250 *yards* vom Ufer, in der See erbaut, und ist folglich eine Insel. Es bildet ein Viereck, und ist nach General *Swifts* Plan angelegt worden. Von Außen hat es das Aussehen eines *Montalembertschen* Thurms. Die äußere Bekleidung der Mauer ist von rothem Sandsteine, das Innere von Gneifs. Die Besatzung bestand nur aus einer Compagnie Artillerie. Die innere Mauer hat gewölbte Oeffnungen zum Abzuge des Rauches, welche so über einander gebaut sind, daß das untere Gewölbe den Pfeiler des oberen tragen muß. Auf die Plateforme hat man während des Friedens ein Dach gebaut, unter welchem die Garnison während dieses heißen Sommers gewohnt hatte. Ueber den Kanonen hat man, ebenfalls um dem Rauch einen leichtern Abzug zu verschaffen, kleine Oeffnungen mit Oessen angebracht, die in der Brustwehr der Plateforme ihren Ausgang haben.

Diesem Fort gegenüber, auf *Staten island*, steht auf einer Anhöhe ein anderes, jedoch bastionirtes Fort, das schon erwähnte Fort *Tompkins*, das am Ufer eine Batterie hat, um die *narrow*s durch ein rasirendes Feuer zu vertheidigen. Von *Long island* aus ist Fort *Lafayette* dominirt, und zwar von einer Anhöhe, beim Dorfe *New-Utrecht* gelegen. Hier ist auch eine Bai, in welcher die englischen und hessischen Truppen im Jahre 1776 gelandet sind, als sie von *Staten island* herüber kamen, um sich von *Long island* Meister zu machen. Um diesen Punct gehörig zu besetzen, wird jetzt nach dem Plane vom General *Bernard* auf dieser Höhe ein Fort angelegt, welches an das Fort *Franz* bei Koblenz erinnert. Unter dem Walle, dessen lange Face, oder vielmehr Front-Face 375 Fuß lang wird, kommen Casematten, zur Wohnung und Vertheidigung eingerichtet. Auf diese wird Erde geschüttet, und ein gewöhnlicher Wall gemacht. Vor diese Face in den Graben kommt eine gemauerte Caponière, niedriger als der Wall, mit 6 Kanonen, 3 auf jeder Seite, um den Graben nachdrücklich zu vertheidigen. Zur Vertheidigung des Grabens der beiden Seitenfacen werden — wie man auf dem Croquis sehen kann — kleinere Casematten, jede für drei Caronaden, gebaut. Längs der Contre-Escarpe läuft ein bedeckter Weg mit abgesehnitem Glacis. Die Kehle des Werks wird durch eine doppelte Mauer geschlossen, deren Zwischenraum mit Erde ausgefüllt werden soll, um dem Werk als *parados* zu dienen. Der Eingang ins Werk wird vermittelt einer Poterne gemacht. In der Verlängerung der Capitale des rechten Schulterwinkels ist auf beiläufig 100 *yards* von dem Werk eine kleine Anhöhe, von wo aus man einen Ravin einsieht. Diese Höhe, auf der

bis jetzt ein hölzernes Blockhaus steht, wird durch eine viereckige Redoute mit einem steinernen Thurme, so wie sie in *Bélicor's science des ingénieurs* abgebildet sind, besetzt. Eine andere Anhöhe beherrscht etwas die linke Seite des Forts, das jedoch durch eine zweckmäßige Schickung der Brustwehr vom bedeckten Wege dagegen defilirt wird. Man hatte den Bau dieses Forts, das den Namen *Hamilton* führen soll, erst begonnen, und die Ingenieur-Officiere glaubten, daß er gegen 4 Jahre dauern würde. Die Revêtements-Mauern werden von Gneiß aufgeführt, und die Gewölbe wahrscheinlich von Backsteinen. Das hiesige Gouvernement hat durch eignen Schaden den Nachtheil der in Entrepise gemachten Bauten eingesehen, und dieses wohldurchdachte Werk wird glücklicherweise nicht in Entrepise gemacht. General *Bernard* ist bekanntlich ein Franzose; er war Ingenieur in Antwerpen, und gewann durch seine soliden Kenntnisse und seine große Bescheidenheit das Wohlwollen des Kaisers Napoleon, der ihn zu seinem Adjutanten ernannte. Nach dem Kriege von 1815 kam er auf Empfehlung des Generals *Lafayette* in die Dienste der V. St., und ist mit der Besoldung eines Brigadiers unter dem Titel *Assistant Engenceer* beim Ingenieur-Corps angestellt worden, ohne jedoch weder die Uniform des Corps zu tragen, noch einen Rang in der Armee zu bekleiden. Er war eine vorzügliche Acquisition für dieses Corps, und ich war verwundert über die Kälte, mit welcher ich über diesen ausgezeichneten Ingenieur sprechen hörte. Die Ursache dieser Kälte liegt wahrscheinlich in einem übel verstandenen Patriotismus; der General ist ein Ausländer, und viele Erfahrungen beweisen, daß die Lage eines Ausländers im Militairdienste nur selten erfreulich ist. Uebrigens will man jetzt auch außerhalb der *narrows*, um die Rhede von *New-York* noch besser vertheidigen zu können, 2 neue Forts auf Klippen anlegen, die durch ein kreuzendes Feuer feindlichen Schiffen das Einlaufen erschweren, und den Forts *Lafayette* und *Tompkins* als Vorposten dienen sollen.

Ein Gewehrmacher Namens *Ellis* hatte ein Patent für s. g. Repe-tir-Gewehre bekommen. Ich besuchte denselben mit Herrn *Tromp*. So ein Gewehr feuert mehrere Male nach Einer Ladung. Es besteht aus einem langen Rohr, in welches auf gewisse Distanzen so viele Zündlöcher eingebohrt sind, als es Schüsse thun soll. Dann ladet man das Gewehr mit der gewöhnlichen Ladung, setzt auf diese ein Stück Sohlleder, auf dieses wieder eine Ladung, und abermals ein Stück Leder, und so fort, bis die gehörige Anzahl Ladungen im Rohre sind. Für jede dieser Ladungen, deren Höhe

durch ein Zeichen am Ladestock bemerklich gemacht ist, befindet sich an der rechten Seite des Rohres ein besonderes Zündloch, das durch einen Schieber geschlossen wird. Das Schloß, bei welchem ein Magazin fürs Pulver zum Selbstaufschütten angebracht ist, schiebt sich in einer Coulisse vom letzten Zündloche nach dem Maße der Abfeuerung bis zum ersten zurück, und in demselben Maße muß man die Schieber der Zündlöcher öffnen. Die Sache war mir sehr interessant. Herr *Ellis* hatte aber auch einen Versuch gemacht, sein System auf eine amerikanische Soldatenbüchse anzuwenden, und das schien mir zu weit gegangen. Denn ein solches Gewehr wird durch die Verlängerung des Rohrs viel zu lang und zu schwer; das Laden hält zu lange auf; überdies möchte es sehr schwierig sein, einen Mann zur Behandlung dieser künstlichen Waffe gehörig abzurichten. Diese Ansicht, die sich mir sogleich aufdrang, bestätigte sich, als ich bei Herrn *Ellis* Versuche mit dem Repetir-Gewehre anstellte. Denn diese Versuche bewiesen, daß die Ladung eines solchen Gewehres eine ungemeine Vorsicht erfordert, wenn keine Gefahr obwalten soll. Bei einem Gewehr zu 5 Schüssen gingen die beiden ersten einzeln los, die drei letzten aber zugleich!

Ebenfalls mit Herrn *Tromp* fuhr ich nach den verschiedenen Privat-Werften, die längs der *Eastriver* angelegt sind. Von denselben gehört der ansehnlichste den Herren *Bayard*, meinen Bauquiers. Auf einem der Werfte stand eine Fregatte von 64 Kanonen auf dem Stapel, welche für die Griechen bestimmt war. Man arbeitete sehr fleißig, und hoffte, daß sie nächstes Jahr zu ihrer Bestimmung abgehen würde. Sie wurde, wie die Schiffe des Gouvernements, von *live oak* aus *Carolina* gebaut. Dieses Holz soll außer seiner Dauerhaftigkeit den Vortheil haben, daß, wenn Kugeln hineinschlagen, diese durch das Holz gehen, ohne große Splitter zu machen, und durch solche Splitter werden bekanntlich mehr Menschen außer Gefecht gebracht, als durch die Kugeln selbst. Auf einem andern Werfte lag eine Fregatte von 68 Kanonen, mit einem elliptischen Sterne schon im Wasser. Sie war für Rechnung der Republik *Columbia* gebaut, und bald segelfertig. Ihre Bauart glich der eines Linienschiffes. In der Batterie war sie so hoch, daß ich aufrecht stehen konnte. Auf dem obern Decke befanden sich die Kanonen in einer ununterbrochenen Reihe; und dieses gab der Fregatte noch mehr das Ansehen eines Linienschiffes. Die drei Mastbäume standen etwas rückwärts gelehnt, wie auf einem Schooner; man sagte, dieses sei mehr Mode, als nützlich.



Man war, als wir an Bord traten, gerade beschäftigt, die Verschläge für die Cajüten der Officiere zu machen. Diese wurden von Ahorn- und Mahagoniholz gemacht; die Cajüten waren geräumig, und die Schlafstellen lang, so daß den Officiieren der Aufenthalt am Bord so angenehm als möglich gemacht wurde. Da die Cajüten nebst dem *Messroom* sich im untern Deck befinden, so würde man, selbst während eines Gefechts, nicht genöthigt sein, die Verschläge hinweg zu nehmen. In der Batterie waren nur die Zimmer des Capitains. Noch standen auf dem Stapel zwei andere Kriegsfahrzeuge von kleinerem Schlage, welche ebenfalls für *Columbia* bestimmt sein sollten. Die Stücke für alle diese Schiffe wurden in Herrn *Camels* Eisengießerei bei *Westpoint* gegossen.

Das Gebäude der amerikanischen Bibelgesellschaft, zu welchem Herr *Eddy* mich begleitete, ist durch freiwillige Beiträge der Mitglieder der Bibelgesellschaft erbaut, und war vor 3 Jahren vollendet worden. Es ist vier Stockwerk hoch, von rothem Sandstein und von Backsteinen, und hat 22,000 Dollars gekostet. Im Erdgeschosse befindet sich das Bureau und das Magazin von gebundenen Bibeln, die, zwischen Breter geprefst, zum Versenden bereit liegen. Die englischen Bibeln werden zu 1 Dollar 40 Cents und die spanischen, von denen eine große Anzahl für Südamerika gedruckt werden, für 1½ Dollar das Stück, verkauft. Für diesen Debit ist im Magazin eine Hinterthür, so daß das kaufende Publicum und die zum Packen bestimmten Arbeiter nicht ins Haus zu kommen brauchen. Es werden auch viele Neue-Testamente einzeln verkauft. Im Bureau sah ich eine Sammlung alter und neuer Bibeln. Unter denselben bemerkte ich eine *Waltousche* Polyglotte, von der ich bereits in der Bibliothek von *Harvard College* bei *Boston* ein Exemplar gesehen hatte. Ferner eine alte in der Schweiz gedruckte Bibel mit dem ganz alten deutschen Texte; dagegen auch eine neue, in Zürich sehr elegant in Folio gedruckt. Eine in irländischer Sprache mit ganz sonderbarer Schrift; eine halb in slavonischer und halb in russischer Sprache — bei welcher mir erzählt wurde, die Bibelgesellschaften seien in Rußland verboten worden —, und zwei Bibeln in chinesischer Sprache, von denen die eine in *Calcutta*, und die andere in *Macao* gedruckt waren. Die Buchdruckereien und die Buchbinderei der Gesellschaft befinden sich im 2., 3. und 4. Stockwerke des Gebäudes, und sind an einen Buchdrucker und einen Buchbinder in Accord gegeben. Auf dem Boden des Hauses werden die frisch gedruckten Bogen getrocknet. Die englischen und spanischen Bibeln werden mit Stereotypen ge-

druckt; es sind jetzt 12, auch wohl 13 Pressen im Gange. Diese Pressen sind von Eisen und sehr einfach; ohne Zeichnung würde ihre Beschreibung jedoch unverständlich sein. Bei jeder Presse ist ein Arbeiter und ein Knabe angestellt, der das Schwärzen der Platten zu besorgen hat. Bei dem Buchbinder werden mehrere Weiber und Mädchen zum Falzen der Bogen und zum Completiren gebraucht. Diese Personen arbeiten im 3. Stockwerke, und um ihnen alle Verbindung mit den männlichen Arbeitern abzuschneiden, hat man für sie eine besondere Treppe angelegt. Den großen Versammlungssaal der Mitglieder der Bibelgesellschaft zierten zwei ziemlich gut gemalte, lebensgroße Portraits: das eine stellte den ehemaligen Gouverneur *Jay* vor und das andere den ersten Präsidenten der hiesigen Bibelgesellschaft, *Dr. Godenough*.

Die sogenannte *high school* ist gleichfalls durch freiwillige Beiträge errichtet worden. In dem Gebäude derselben werden gegen 300 Knaben erzogen, jedoch nicht umsonst, wie in *Boston*, sondern gegen monatliche Beiträge, die verschieden sind in den verschiedenen Classen. In der ersten Classe wird für jedes Kind monatlich 3 Dollars gezahlt, in der zweiten 5 und in der dritten 7 Dollars. Die Unterrichts-Methode ist die *Lancastersche*. In der untern Classe befinden sich kleine Kinder, von denen manche nur 4 Jahre alt sind; sie lernen buchstabiren, lesen, schreiben und die Anfangsgründe des Rechnens. Die Knaben sind alle auf den Pfiff abgerichtet, wie die Matrosen: sie stehen auf und setzen sich, nehmen ihre Schiefertafeln und stellen sie hinweg, formiren Classen zum wechselseitigen Unterricht, begeben sich wieder auf ihre Plätze: Alles auf ein mit der Pfeife gegebenes Zeichen. In der mittleren Classe wird der Unterricht weiter ausgedehnt. Die Kinder lernen die Grammatik, englisch und lateinisch, Geschichte, Geographie, Physik; in der Mathematik rücken sie ebenfalls weiter vor. In der letzten Classe werden die Knaben in der höheren Mathematik unterrichtet und überhaupt vorbereitet, um die Universität besuchen zu können. Als ich in den Schulsaal trat, wurde gerade Unterricht in der Geographie ertheilt. Der Lehrer fragte: wo liegt Weimar? Am Rhein, war die Antwort. Uebrigens erzählte der Lehrer den Schülern in meiner Gegenwart die großen Verdienste, welche meine Vorfahren sich um die Reformation erworben haben, und rühmte die Aufmunterung, die in neueren Zeiten den Gelehrten in Weimar geworden. Er sprach überhaupt mit der größten Achtung von der deutschen Literatur, und schloß mit dem Wunsche, daß die Zöglinge bald in dieser Schule Unter-

richt in der deutschen Sprache bekommen möchten. Als ich die Classe verließ, hatten die Schüler, ohne äussere Veranlassung, die Aufmerksamkeit, zu applaudiren; und ich gestehe, daß ich nicht ungerührt blieb. In dieser Classe wurden die Zeichen ebenfalls mit der Pfeife gegeben, jedoch in Verbindung mit einem, auf dem Katheder stehenden, kleinen Telegraphen. Die Schule, die erst seit ungefähr 7 Jahren besteht, besitzt übrigens eine ganz hübsche Mineraliensammlung und ein kleines physikalisches Cabinet.

Das Institut für *juvenile offenders* liegt ausserhalb der Stadt. Es ist für solche Kinder bestimmt, welche von Tribunälen zu Gefängnisstrafen verurtheilt sind, und welche man, um sie zu bessern und zu erziehen, aus den Gefängnissen hinwegnimmt. Sind sie gebessert, und haben sie einige Erziehung bekommen, so werden sie entweder an Landbauer als Arbeiter, oder, wenn man glaubt, daß sie einer fernern strengen Aufsicht bedürfen, als Matrosen bei der Marine untergebracht. Die Mädchen bringt man als Dienstmägde auf dem Lande an. Um ein zweckmäßiges Local zu diesem Etablissement zu bekommen, kaufte die Gesellschaft, die dieses Institut errichtete, vom Gouvernement der V. St. ein Arsenal, welches, zu weit vom Wasser entfernt, für den Dienst nicht bequem genug lag. Es bestand noch kein volles Jahr und zählte schon 44 Inquilinen beiderlei Geschlechts. Die beiden Geschlechter leben völlig getrennt von einander, und jedes Kind bewohnt eine einsame Zelle. Bei Tage sind sie theils mit Lernen und theils mit häuslichen Arbeiten beschäftigt. Da das Gebäude noch nicht hinreichend war, um alle *juvenile offenders*, die sich noch in den verschiedenen Gefängnissen des Staates befanden, zu beherbergen, so wurde im Innern des großen Hofes ein neues Gebäude aufgeführt, bei dessen Bau die Knaben Handlangerdienste verrichten mußten. Einer dieser Burschen, der schon zweimal entsprungen war, ging mit einer Kette herum, an welcher eine schwere eiserne Kugel befestigt war. Als Unterlehrer, Rechnungsführer und Unter-aufseher des Etablissements diente ein junger Mensch von einer guten Familie, 16 Jahr alt, der wegen unwiderstehliches Hanges zum Stehlen eingesperrt war, von dem man jedoch hoffte, er würde noch ein nützlich Mitglied der menschlichen Gesellschaft werden.

Von diesem Gefängnisse hinweg führte mich Herr *Eddy* nach dem, ebenfalls durch Subscription errichteten und erhaltenen Institut für elternlose Kinder. Das Haus, in welchem sich 100 Zöglinge beiderlei Geschlechts befanden, hat eine sehr gesunde Lage, alle

Stuben sind geräumig und die Kinder schlafen in Sälen von 12 Betten. Sie bekommen Unterricht im Lesen, Schreiben und Rechnen, vorzüglich im Kopfrechnen, und werden, wenn sie 12 Jahre alt sind, auf dem Lande bei guten Pächtern untergebracht. Mehrere der Knaben waren sehr stark im Kopfrechnen und löseten z. B. mit großer Schnelligkeit und Präcision folgende 2 Fragen auf: wieviel beträgt 320mal 340, und wie viel Tage machen 3 Jahre, 7 Monate und 21 Tage? Die Unterrichts-Methode ist ebenfalls die *Laucastersche*. An der Spitze der Directoren des Instituts stehen meistens Quäker, unter denen sich besonders ein Herr *Collins* auszeichnen soll.

Endlich fuhr ich mit Herrn *Eddy* nach dem *state prison*, das gegen 550 Gefangene beiderlei Geschlechts beherbergte und für 700 Platz enthalten soll. Das Gebäude steht im Dorfe *Greenwich*, ist vor ungefähr 20 Jahren gebaut worden und befand sich damals ganz isolirt. Seitdem hat die Bevölkerung so zugenommen, daß *Greenwich* mit *New-York* vereinigt und das Gefängniß auf 3 Seiten mit Häusern umgeben ist; auf der 4. Seite ist der *Hudson-Fluß*. Im vordern Gebäude befinden sich die Bureaux und Magazine; hinter demselben sind 2 Höfe, die durch die Kirche getrennt sind. Ein Hof ist für die Männer und der andere für die Weiber bestimmt. Die Wohngebäude umgeben die Höfe und enthalten 3 Stockwerke. Die Gefangenen wohnen zu 8 in einer Stube, schlafen auf Strohsäcken und decken sich mit wollenen Decken zu. Jede Schlafstube ist besonders verschlossen. Außerdem haben sie große Speisesäle. Sie bekommen ein gutes schwarzes Brod, Suppe, und dreimal in der Woche Fleisch, die andern Tage Fische. Die Werkstätte befinden sich in besonderen Gebäuden, die, zum Theile von Holz, in einem besonderen Hofe stehen. Man findet alle Arten von Handwerkern, und alle im Hause gebrauchten Kleidungsstücke und Utensilien werden gemacht. Zum Verkaufe machte man vorzüglich Holzwaaren, Bürsten und anderen kleinen Hausrath. Die Gefangenen bekommen kein Geld; und wollen sie durchaus nicht arbeiten, oder führen sich sonst schlecht auf, so bringt das berühmte *Solitary confinement* sie sehr bald zur Besinnung. Im Gebäude fand ich Nichts auszusetzen, als daß alle Treppen von Holz sind, und daß überhaupt zu viel Holz angewendet ist. Das schien mir die Feuersgefahr sehr groß zu machen.

Noch sei mir vergönnt, ehe ich *New-York* verlasse, einige Einzelheiten anzuführen, die vielleicht nicht ohne alles Interesse sein dürften.

Am zweiten Sonntage meines Aufenthalts in dieser Stadt — 2. Octobr. — ging ich mit dem Consul, Herrn *Zimmermann*, in eine deutsche lutherische Kirche. Ein alter Geistlicher, Namens *Geisenheimer*, hielt den Gottesdienst in deutscher Sprache. Es traf sich sonderbar, dafs, als ich in die Kirche trat, ein altes Lied, vom Herzog Wilhelm von Sachsen-Weimar gedichtet, gesungen wurde. Mein in Gott ruhender Vorfahr hat wohl nicht gedacht, dafs der unwürdigste seiner Nachkommen erst in der neuen Welt erfahren sollte, dafs Er geistliche Lieder gedichtet habe, und dafs dieses Lied ihm zuerst in *New-York* zu Gesichte kommen würde! Die Kirche ist sehr alt und keineswegs elegant; auch schien die Gemeinde eben nicht aus angesehenen Personen zu bestehen; Alles aber ist bezahlt, und die Kirche soll noch ein ansehnliches Capital besitzen. Ich freuete mich sehr über die gute Orgel und das gute Spiel des Organisten.

Zwei Male war ich im Theater. Im *Chatham theatre*, dem kleineren der Stadt, am Ende eines Caffeegartens gelegen, wurde das Melodrama *the Lady of the Lake* ziemlich gut aufgeführt. Der Saal gefiel mir gar wohl, und besonders gefielen mir die Decorationen. Das Theater war voll von Menschen, und die Hitze mererträglich. Es ist hier nicht Sitte, dafs Damen von der guten Gesellschaft oft ins Theater gehen. Im Parterre bemerkte ich auch nur Männer, von denen viele, wegen der Hitze, ihre Rösche ausgezogen hatten. Im grossen oder *park theatre*, so genannt, weil es am Park steht, ward ein Drama *William Tell* gegeben, und eine *Farce: Larc, Law and Physic*. Das erste Stück ist keineswegs eine Nachahmung des Schillerschen, sondern ganz im englischen Geschmack; auch an Prügeleien fehlt es in denselben nicht. Wurde etwas zum Lobe der Freiheit gesagt, so applaudirte das Parterre jedes Mal. Uebrigens waren die Decorationen sehr hübsch; auch gefiel mir die Einrichtung des Saales; aber das Haus war ziemlich leer. Das Publicum genirt sich hier nicht viel; die Herren behielten in den Logen ihre Hüte auf den Köpfen, und machten sich's im Parterre so bequem als möglich.

Am 3. October, Nachmittags, fand eine grosse Procession von mehreren hundert Negern Statt. Zum Theil gut gekleidet, zogen sie, Musik an der Spitze und mit Fahnen, paarweise durch die Stadt. Ein Neger-Clubb, *Wilberforce society* genannt, feierte durch diese Procession, die mit einem Diner und einem Ball beschlossen wurde, den Jahrestag der Freisprechung der Schwarzen. Die in *New-York* zu dieser Gesellschaft gehörigen Neger und

farbigen Personen haben eine Casse angelegt, welche sie durch kleine freiwillige wöchentliche Beiträge erhalten, um kranke oder verunglückte farbige Nebenmenschen zu unterstützen. Diese Casse, in einem himmelblau angestrichenen Kasten aufbewahrt, wurde in der Procession getragen; der Cassirer war an einem großen goldenen Schlüssel, den er in der Hand hielt, kenntlich. Die übrigen Beamteten trugen Bänder von verschiedenen Farben und Medaillen, wie die Beamteten unsrer Freimaurer-Logen. An den Seiten gingen *Stewards* mit langen Stäben. Weiber und Kinder gingen nicht mit in der Procession, sondern neben derselben auf den *Trottoirs*. Während einer Viertelstunde begegnete man in *broadway* fast nur schwarzen Gesichtern.

Ein Herr *J. R. Livingston*, einer der angesehensten Einwohner des Staats *New-York*, lud mich ein, ihn auf seinem Landgute *Massena* bei *Redhook*, den *Hudsons-Fluß* ungefähr 100 Meilen hinauf, in der Gegend des Städtchens *Hudson*, zu besuchen, und einem Ball, den er zu geben gedächte, beizuwohnen. Ich nahm diese Einladung an, zumal da man mir sagte, ich würde die beste Gesellschaft, die noch größtes Theiles auf dem Lande lebte, versammelt finden. Die Familie *Grymes*, die nicht lange nach mir in *New-York* angekommen war, nahm auch Theil an der Partie. Wir verließen also — den 5. Octobr. Abends um 5 Uhr — *New-York*, und begaben uns an Bord der nach *Albany* gehenden *safety-barge*, *Lady van Reusselaer*, welche eben so eingerichtet ist, als die bei meinem ersten Aufenthalt in *Albany* beschriebene *Lady Clinton*. Das uns ziehende Dampfschiff heißt *Swiftsure*; die Maschine hat die Kraft von 75 Pferden. Da Herr *Livingston* mehrere Personen von der besten Gesellschaft in *New-York* zu seinem Feste eingeladen hatte, die sich alle auf demselben Schiffe befanden, so gebrach es nicht an sehr angenehmer Unterhaltung. Gegen halb 6 Uhr setzten wir uns in Bewegung und erfreuten uns nicht lange am Aublick der schönen Ufer; denn es wurde sehr schnell dunkel. In der Nacht wurden wir ziemlich unangenehm mit der Nachricht geweckt, daß der *Swiftsure*, während des dichten Nebels, der uns umgab, gestrandet sei. Nach vergeblichen Bemühungen, ihn wieder flott zu machen, die gegen 5 Stunden dauerten, mußten wir uns entschließen, auf ein anderes den Fluß hinauf fahrendes Dampfschiff, *Henry Eckford* genannt, zu steigen, um so nach *Redhook* zu gelangen. Dieses Dampfschiff war schon alt und wurde eigentlich nicht mehr zum Transport von Reisenden, sondern nur als *tow boat*, um andere Schiffe zu bungsiren, gebraucht.

Es hatte rechts und links ein Schiff, mit Waaren beladen, angebunden, und sah aus, wie eine Fähre. Wir befanden uns nicht sehr bequem an Bord, hatten übrigens alle mögliche Zeit und Muße, um, nachdem der Nebel gefallen war, die ganz herrlichen Ufer vom *Hudsons-Fluß* zu betrachten. Anstatt früh 8 Uhr am Ort unsrer Bestimmung anzukommen, erreichten wir ihn erst gegen 5 Uhr Abends. Wir wurden vom Besitzer, einem 76jährigen Greis und seiner liebenswürdigen Tochter empfangen, und setzten uns kurz nach unsrer Ankunft zum Diner. Das Haus liegt sehr schön auf einer Anhöhe in einem nicht besonders unterhaltenen Park. Es ist mit einer *piazza* umgeben; die Gallerie und Säulen sind von Holz. Außer mehreren neuen Bekanntschaften, die meistens zu der sehr ausgebreiteten *Livingstonschen* Familie gehörten, machte ich die eines Bruders unsers Wirthes, Herrn *Edward Livingston*, Mitgliedes des Congresses der V. St., eines Mannes, der wegen seiner Talente und seines persönlichen Characters in diesem Lande in großem Ansehen stand. Er hatte sich in *Louisiana* niedergelassen, und war beschäftigt, ein neues Criminal-Gesetzbuch für den Staat *Louisiana* auszuarbeiten, welches von Sachkundigen, die einzelne Hauptstücke gelesen hatten, sehr gerühmt wurde. Ich erfreute mich ganz besonders an dem Gespräche mit diesem würdigen alten Manne. Abends gegen 8 Uhr vereinigte sich die Gesellschaft zum Balle. Dieser Ball war sehr animirt; die Damen in sehr eleganten Toiletten. Man tanzte nur französische Contretänze; denn die amerikanischen Damen wollen aus Prüderie nicht walzen. Der Ball dauerte bis 2 Uhr Morgens. Ich lernte auf demselben zwei junge Officiere aus *Westpoint* kennen, *Bache* mit Namen, Urenkel vom Dr. *Franklin*. Ihre Großmutter war dieses großen Mannes einzige Tochter. Der eine war Lieutenant bei der Artillerie-Compagnie in *Westpoint*, und der andere — so wie sein Vetter in dieser vortrefflichen Schule erzogen — war im vorigen Jahre der Zögling, der alle ersten Preise davongetragen hatte. Er war dann als Lieutenant beim Ingenieur-Corps angestellt, und zweiter Professor der Ingenieur-Wissenschaften unter Hauptmann *Douglafs* geworden.

Am folgenden Tage fuhr ich, trotz der großen Hitze, die besonders für mich in dieser vorgerückten Jahreszeit auffallend war, 2 Meilen weit, nach dem Landhause der verwitweten Generalin *Montgomery*, der 82jährigen Schwester der beiden alten Herren *Livingston* und Wittve des am 31. Decbr. 1775 bei *Quebec* gebliebenen Generals *Montgomery*. Diese würdige Frau war in

ihrem hohen Alter noch im vollen Besitz aller ihrer geistigen Kräfte; nur ihre Augen hatten gelitten. Ausser ihrem schönen, auf einer Anhöhe gelegenen Landhause, von welchem aus man einer vortrefflichen Aussicht auf den *Hudson*-Fluss genießt, hat sie ein bedeutendes Vermögen. An das Haus stößt ein kleiner Park mit schönen Spaziergängen und einem gegen 40 Fuß hohen, natürlichen Wasserfall. Im Hause bemerkte ich, ausser mehreren alten Familien-Portraits, für welche, wie ich allgemein bemerkt habe, die Amerikaner eine sehr große Hochachtung hegen, ein Portrait vom General *Montgomery*. Nach demselben muß er ein sehr schöner Mann gewesen seyn. Um 4 Uhr Nachmittags verließen wir dankbar unsern freundlichen Wirth, und fuhren auf dem Dampfschiff *Olive branche*, welches der Familie *Livingston* gehörte, nach *New-York* zurück. Am andern Morgen um 6 Uhr langten wir an.

Inzwischen dachte ich an die Abreise, um nach *Philadelphia* zu gehen, und traf meine Einrichtungen zu derselben. Am letzten Tage meines Aufenthalts in *New-York* — 9. October — erhielt ich noch zwei interessante Besuche von dem preussischen Geschäftsträger in *Washington*, Herrn *Niederstetter*, und von einem piemontesischen Grafen, *Charles Vidua*, der mehrere Reisen durch Scandinavien, Rußland, die Türkei, Klein-Asien, das gelobte Land, Aegypten u. s. w. gemacht hatte, und nun auch Amerika bereisete. Später machte ich selbst einige Abschieds-Besuche. Bei Herrn *Eddy* traf ich eine ganze Gesellschaft von Quäkern, Männern und Frauen. Man gab sich viele Mühe, mich von der Vortrefflichkeit ihrer Secte zu überzeugen, und schien nicht abgeneigt, mich in dieselbe aufzunehmen. Wenigstens rieth man mir angelegentlich, den Brief eines englischen Schiffscapitains zu lesen, der ein Quäker geworden war, und in diesem, an den König von England gerichteten Schreiben auf seine Anstellung in der Marine Verzicht geleistet hatte. Auch gab mir Herr *Eddy Barclays* Apologie der Quäker, ins Deutsche übersetzt, zum Lesen und Nachdenken.



## XI.

### Reise nach *Philadelphia* und Aufenthalt in dieser Stadt. *Bethlehem* und *Nazareth*.

Vom 10. bis zum 25. October 1825.

Am 10. October, früh um 6 Uhr, verließen wir die Stadt *New-York* in dem Dampfschiffe *Thistle*, das uns gegen 40 Meilen weit in den Fluß *Rariton* bis *New-Brunswic* brachte. Wir hatten einen starken Nebel, der den ganzen Tag anhielt. Schon seit mehreren Tagen hatten wir trübes und dabei sehr warmes Wetter gehabt; man schrieb es einem großen Holzbrande im Staate *Maine* zu. Kaum hatte sich unser Schiff in Bewegung gesetzt, als sich an der Dampfmaschine Etwas verwirrte, das nicht augenblicklich zu repariren war. Glücklicherweise kam das Dampfschiff *Bellona* in unsre Nähe, schloß sich an uns an, und schleppte uns eine Zeit lang fort, bis unsre Maschine reparirt und wieder brauchbar war. Hierdurch hatten wir aber wenigstens eine Stunde verloren. Zur Linken hatten wir *Staaten-island*, und zur Rechten das feste Land vom Staat *New-Jersey*. Wegen des Nebels konnten wir sehr wenig von den Ufern sehen. Sie schienen flach und morastig zu sein, und den Ufern der holländischen Ströme zu gleichen. Erst als wir den *Rariton* hinauffahren, wurden die Ufer höher.

In der Nähe von *New-Brunswic* gab man auf unserm Schiffe zu verschiedenen Malen durch 8 Schläge an die Glocke zu erkennen, daß die Passagiere im Schiffe 8 *Stage coaches* brauchten. Bei unserer Ankunft standen denn auch diese 8 *coaches* mit je 4 Pferden bereit, und die Reisegesellschaft war so zahlreich, daß wir alle 8, jede inwendig zu 9 Personen, reichlich ausfüllten. Wir hatten kaum Zeit, unser Gepäck unterzubringen, und konnten uns folglich nicht umsehen. Die Reise ging sogleich weiter durch *New-Brunswic* hindurch, welches ein wahrhafter und gutgebauter

Ort zu sein schien, 30 Meilen zu Lande, bis nach *Trenton* am *Delaware*. Der Weg führte durch eine hügelige Gegend, war aber mit Sorgfalt angelegt; mehrere Vertiefungen waren ausgefüllt, um die Straße eben zu machen. Diese Straße ist nach Art der deutschen Chausseen gebaut, von klein geschlagenen Steinen mit Sommerwegen und Chausseeegraben. Die Gegend ist größtes Theiles waldig; jedoch sieht man nur Laubholz, meistens zahme Kastanien- und Eichenbäume. Das Holz ist planmäßig ausgeschlagen und gewährt einen reinlichen Anblick. Da, wo man den Wald ausgerodet hat, ist das Land gut angebaut, meistens mit türkischem Korn und vielen Obstbäumen. An mehreren der reinlichen Häuser, an welchen wir vorüber fuhren, sahen wir Obstpressen, um Apfelwein zu machen. Wir wechselten nur einmal die Pferde, in *Princeton*, einem Städtchen, in dem sich ein college und ein geistliches Seminarium befinden. Gegen 4 Uhr Nachmittags erreichte unsre Caravane *Trenton*. Sie machte am Ufer Halt, und sogleich begaben wir uns an Bord des bereit liegenden Dampfschiffes *Philadelphia*.

Ich bedauerte sehr diese große Felle; denn ich hätte mich gern in *Trenton* etwas umgesehen. Es ist eine recht hübsche Stadt; und für mich hatte sie besonders das Interesse, daß während des Winters 1776—1777 General *Washington* von *Philadelphia* aus, nachdem er den *Delaware* oberhalb *Trenton* auf dem Eise passirt war, die in *Trenton* stehenden Hessen überfiel und 1400 von ihnen gefangen nahm. Der hessische Oberst *Rall* blieb bei diesem Vorgange, einer der schönsten Waffenthaten in dem amerikanischen Kriege. Auch geht bei *Trenton* eine merkwürdige Brücke über den *Delaware*. Sie besteht aus 5 großen Bogen von hölzernem Hängewerke, die auf zwei gemauerten Piers und drei steinernen Pfeilern ruhen. Der Unterschied dieser Brücke und den gewöhnlichen Brücken dieser Art besteht darin, daß bei diesen der Fahrweg auf der Tangente der Bogen zu laufen pflegt, bei jener hingegen der Fahrweg in den Bogen hängt und ihre Sehne ausmacht. Die Brücke scheint im Innern in zwei Straßen getheilt zu seyn, damit die Wagen sich nicht begegnen können; auch scheint sie auf beiden Seiten Trottoirs zu haben. Leider war der Schiffer so eilig, daß ich diese interessante Brücke nicht genau besehen konnte.

Die Ufer des *Delaware* sind hügelig, gut angebaut und mit netten Dörfern und eleganten Landhäusern bedeckt. Die Gegend und selbst die Breite des Flusses, erinnerte an den Main bei Frank-

entom am  
end, war  
en ausge-  
nach Art  
en Steinen  
st größtes  
ens zahme  
eschlagen  
den Wald  
türkischem  
en Häuser,  
an Aepfel-  
e, in *Prin-*  
geistliches  
echte unsre  
eich bega-  
tes *Phila-*

hätte mich  
at hübsche  
dafs wäh-  
*Philalel-*  
u auf dem  
erfiel und  
*Rall* blieb  
en in dem  
erkwürdige  
Bogen von  
s und drei  
e und den  
diesen der  
bei jener  
Sohne aus-  
getheilt zu  
ch scheint  
er Schiffer  
u beschen

t und mit  
e Gegend  
bei Frank-

**EXPLANATION**

A	1st No 1 Cedar	Ward 1k	NH New Market Ward 1k
B	Lowest	Do KK	IN Bush Do KJ
III	South	Do 1k	N Walnut Do L1
IV	Shades	Do MK	N Walnut Do M1
V	North	Do NK	NH High Do NKX
VI	South Market Do	NOK	NH Lower Delaware Do NO1
VII	North Do	Do O1k	NW Upper Do O1k

The lines that divide the Wards are dotted along the middle

**Northern Districts**

- 1 V Union Row
- 2 N1 Mountville & Fairmount
- 3 Bush Hill
- 4 Francerville & Highland
- S A Spring Garden
- N A Northern Liberties
- K Kensington

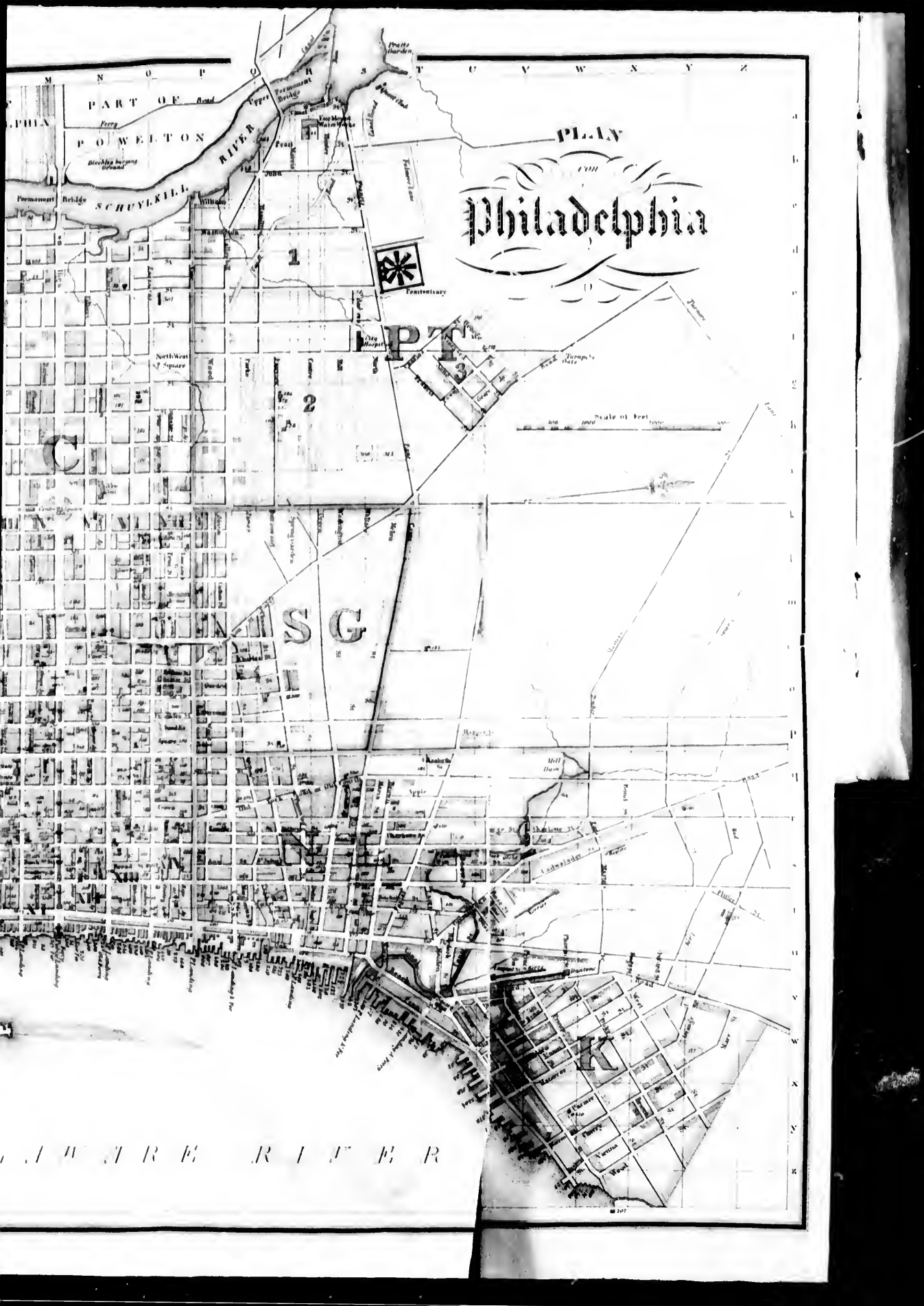
**Southern Districts**

- P Passunk
- M Mounting
- S Southwark

The dots represent the built part of the city  
The dotted lines represent the city limits



PORT TOWN AT OR DE LA W



# Philadelphia

Scale of Feet

PHILADELPHIA

PART OF

POWELLTON

SCHUYLKILL RIVER

Upper

Permanent Bridge

Small

Large

Water Works

Permanent Bridge

North West Square

1

2

3

PT

Scale of Feet

Compass

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

144

145

146

147

148

149

150

151

152

153

154

155

156

157

158

159

160

161

162

163

164

165

166

167

168

169

170

171

172

173

174

175

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

201

202

203

204

205

206

207

208

209

210

211

212

213

214

215

216

217

218

219

220

221

222

223

224

225

226

227

228

229

230

231

232

233

234

235

236

237

238

239

240

241

242

243

244

245

246

247

248

249

250

251

252

253

254

255

256

257

258

259

260

261

262

263

264

265

266

267

268

269

270

271

272

273

274

275

276

277

278

279

280

281

282

283

284

285

286

287

288

289

290

291

292

293

294

295

296

297

298

299

300

301

302

303

304

305

306

307

308

309

310

311

312

313

314

315

316

317

318

319

320

321

322

323

324

325

326

327

328

329

330

331

332

333

334

335

336

337

338

339

340

341

342

343

344

345

346

347

348

349

350

351

352

353

354

355

356

357

358

359

360

361

362

363

364

365

366

367

368

369

370

371

372

373

374

375

376

377

378

379

380

381

382

383

384

385

386

387

388

389

390

391

392

393

394

395

396

397

398

399

400

401

402

403

404

405

406

407

408

409

410

411

412

413

414

415

416

417

418

419

420

421

422

423

424

425

426

427

428

429

430

431

432

433

434

435

436

437

438

439

440

441

442

443

444

445

446

447

448

449

450

451

452

453

454

455

456

457

458

459

460

461

462

463

464

465

466

467

468

469

470

471

472

473

474

475

476

477

478

479

480

481

482

483

484

485

486

487

488

489

490

491

492

493

494

495

496

497

498

499

500

501

502

503

504

505

506

507

508

509

510

511

512

513

514

515

516

517

518

519

520

521

522

523

524

525

526

527

528

529

530

531

532

533

534

535

536

537

538

539

540

541

542

543

544

545

546

547

548

549

550

551

552

553

554

555

556

557

558

559

560

561

562

563

564

565

566

567

568

569

570

571

572

573

574

575

576

577

578

579

580

581

582

583

584

585

586

587

588

589

590

591

592

593

594

595

596

597

598

599

600

601

602

603

604

605

606

607

608

609

610

611

612

613

614

615

616

617

618

619

620

621

622

623

624

625

626

627

628

629

630

631

632

633

634

635

636

637

638

639

640

641

642

643

644

645

646

647

648

649

650

651

652

653

654

655

656

657

658

659

660

661

662

663

664

665

666

667

668

669

670

671

672

673

674

675

676

677

678

679

680

681

682

683

684

685

686

687

688

689

690

691

692

693

694

695

696

697

698

699

700

701

702

703

704

705

706

707

708

709

710

711

712

713

714

715

716

717

718

719

720

721

722

723

724

725

726

727

728

729

730

731

732

733

734

735

736

737

738

739

740

741

742

743

744

745

746

747

748

749

750

751

752

753

754

755

756

757

758

759

760

761

762

763

764

765

766

767

768

769

770

771

772

773

774

775

776

777

778

779

780

781

782

783

784

785

786

787

788

789

790

791

792

793

794

795

796

797

798

799

800

801

802

803

804

805

806

807

808

809

810

811

812

813

814

815

816

817

818

819

820

821

822

823

824

825

826

827

828

829

830

831

832

833

834

835

836

837

838

839

840

841

842

843

844

845

846

847

848

849

850

851

852

853

854

855

856

857

858

859

860

861

862

863

864

865

866

867

868

869

870

871

872

873

874

875

876

877

878

879

880

881

882

883

884

885

886

887

888

889

890

891

892

893

894

895

896

897

898

899

900

901

902

903

904

905

906

907

908

909

910

911

912

913

914

915

916

917

918

919

920

921

922

923

924

925

926

927

928

929

930

931

932

933

934

935

936

937

938

939

940

941

942

943

944

945

946

947

948

949

950

951

952

953

954

955

956

957

958

959

960

961

962

963

964

965

966

967

968

969

970

971

972

973

974

975

976

977

978

979

980

981

982

983

984

985

986

987

988

989

990

991

992

993

994

995

996

997

998

999

1000



furt. Leider konnten wir uns auch nicht lange an dieser schönen Landschaft erfreuen, da wir uns sogleich nach unsrer Abfahrt zum Essen setzten, und es später dunkel wurde. Wir fuhren unter andern an den Städtchen *Burlington* und *Bordentown* vorbei, wo der Graf *Surrilliers* — *Joseph Bonaparte*, vormaliger König von Spanien — ein sehr schönes Landhaus haben soll. Gegen 8 Uhr Abends erreichten wir *Philadelphia*. Herr *Tromp*, der einige Tage früher von *New-York* abgereiset war, hatte für Wagen und Quartier gesorgt; er kam sogleich an Bord und brachte uns nach dem *Mansion-house*. In demselben wohnten wir nicht so prächtig, als in *New-York*, fanden aber Alles gut und bequem. Ein *Advocat* aus *New-York*, Namens *Palmer*, den wir in *Boston* kennen gelernt und in unsrer Reisegesellschaft wieder gefunden hatten, schloß sich an uns an.

Am folgenden Morgen fuhren wir bei Zeiten aus, um uns in dieser Stadt, die über 120,000 Einwohner zählt, umzusehen, zu orientiren, und sogleich einige Merkwürdigkeiten zu beschen (\*). Es ging die Marktstraße hinab, über den *Schnykill* hinweg. In der Mitte der breiten Marktstraße, oder *high-street*, fielen uns zuerst die sehr langen Markthallen in die Augen, und auffallend waren uns die langen geraden Straßen, die ins Unendliche zu gehen schienen. Sie sind größtes Theiles mit Pappeln bepflanzt, und mit breiten sehr reinlichen Trottoirs von Backsteinen versehen. An Eleganz der Läden und an Lebhaftigkeit in den Straßen, schien uns hingegen *Philadelphia* weit hinter *New-York* zurück zu stehen.

Die beiden Brücken über den *Schnykill* sind von Holz. Die erste, am Ende der Marktstraße, *Market-Street Bridge*, besteht aus drei bedeckten Bogen, von sehr starkem Holze, die auf zwei steinernen Piers und zwei steinernen Pfeilern ruhen. Diese Piers und Pfeiler sind auf Felsengrund gebaut. Der westliche Pier hat viele Arbeit erfordert, da der Felsen, auf den er gegründet ist, 41 Fuß unter dem gewöhnlichen Wasserstande liegt. Mehr als 75,000 Tonnen Steine sollen bei diesem Pier verwendet worden sein. Die Länge dieser Brücke, mit Einschluß der Piers, beträgt 1300 Fuß, wovon das eigentliche hölzerne Werk nur 550 Fuß einnimmt; die Spannung des mittlern Bogens beträgt 190 Fuß, und die der beiden andern, jede 150 Fuß. Eine im Jahr 1798 errichtete Gesellschaft hat diesen Bau unternommen, und denselben in

\*) S. den beiliegenden Plan.

6 Jahren vollendet. Am Anfang der Brücke steht ein Obelisk, dessen Inschrift diese Angabe enthält. Aufser einer Ausgabe von 40,000 Dollars für das Areal, auf welchem die Brücke mit ihren Dependenzien erbaut worden ist, hat ihr Bau 235,000 Dollars gekostet. Etwa eine Meile oberhalb dieser Brücke geht eine andere über den *Schuylkill*, die im Jahre 1813 beendigt worden ist, und 150,000 Dollars gekostet hat. Sie ist ebenfalls von Holz gebaut und besteht aus einem einzigen Bogen, dessen Sehne 340 Fuß 4 Zoll beträgt. Auf beiden Brücken erlegt man einen kleinen Zoll.

Etwas nördlich von der letzten Brücke, auf dem linken Ufer des *Schuylkill*, ist die Wasserkunst — *water works* — vermittelt welcher die ganze Stadt *Philadelphia* mit Wasser versehen wird, die Häuser bis ins höchste Stockwerk. Man hat durch die Anlegung eines Wehrs das Wasser im *Schuylkill* erhöht \*). Es läuft in ein, hinter dem Damm gelegenes Bassin, wie in einen Mühlteich. Von hier aus treibt es durch seinen Fall 3 Räder, welche in einem Gebäude befindlich, 16 Fuß im Durchmesser haben. Diese setzen 3 horizontal liegende Pumpen in Bewegung, die das Wasser ansaugen, und dann durch eiserne Röhren in 2 Bassins treiben, 92 Fuß über der Oberfläche des Flusses. In 24 Stunden können über 4 Millionen Gallonen Wasser in die Bassins gebracht werden. Aus diesen Bassins wird in Röhrenfahrten das Wasser durch die ganze Stadt verbreitet. In allen Straßen stehen an gewisse Distanzen Brunnen, an welche bei Feuersgefahr die Schläuche angeschraubt werden, um die Spritzen mit Wasser zu versehen. Gewöhnlich geht nur ein Wasserrad und eine Pumpe; die andern dienen mehr zur Reserve, und werden nur bei Wassermangel oder bei Feuersgefahr gebraucht. Seit 2 Jahren ist dieses Werk, das von einem Wasserbaukundigen, Namens *Graff*, erfunden worden ist, im Gange; seine Anlegung hat 432,512 Dollars gekostet; sein täglicher Unterhalt, mit dem Lohn von 2 Aufpassern, kostet höchstens 5 Dollars. Durch Anlegung des Wehrs ist auch oberhalb desselben der *Schuylkill* schiffbar gemacht, und um die Schifffahrt des obern Theils mit dem untern zu verbinden, ist ein Canal gegraben worden, der eine Schleuse enthält.

Ein hoher viereckiger pyramidatischer Thurm erregte unsere Aufmerksamkeit und lockte uns an. Es war eine Schrot-Fabrik. Der Thurm ist 166 Fuß hoch und dient dazu, das Blei, das durch einen blechernen Kasten gegossen wird, dessen Oeffnungen so

\*) S. die Ansicht der Wasserwerke.



Obelisk,  
abe von  
it ihren  
ars ge-  
andere  
st, und  
aut und  
s 4 Zoll  
l.

en Ufer  
mittelst  
n wird,  
alegung  
t in ein,  
n. Von  
em Ge-  
setzen  
ser an-  
ben, 92  
en über  
n. Aus  
e ganze  
istanzen  
schranbt  
öhllich  
dienen  
der bei  
das von  
ist, im  
iglicher  
stens 5  
esselben  
s obern  
worden,

unsere  
Fabrik.  
s durch  
gen so



DIE WASSERWERKE ZU FAIRMOUNT, PHILADELPHIA.

g  
h  
s  
M  
U  
d  
l  
d  
s  
s  
m  
h  
s  
S  
u  
s  
n  
r  
w  
s  
S  
  
d  
m  
h  
H  
A  
s  
w  
F  
d  
B  
N  
m  
r  
-

grofs sind, als man die Schrotten haben will, von der ganzen Höhe hinab in Wasser fallen zu lassen. Im Fallen bildet es sich von selbst zu Kugeln und wird kalt, sobald es ins Wasser kommt. Man gießt verschiedene Nummern von Schrotten unter einander. Um sie zu sondern, bringt man die Schrotten in eine Art Mulde, deren Boden flach ist, und bewegt diese mit etwas Wasser ganz leicht, die eine schmale Seite des Kastens etwas tiefer, als die andere, haltend. Die guten Schrotten rollen alsdann in einen, unten stehenden Behälter, und die schlechten bleiben liegen. Hierauf schüttet man die guten Schrotten durch Trichter in eine Art Commode, die auf Kufen wie eine Wiege steht. Die Schubfächer haben blecherne durchlöchernte Böden. Im obersten Schubfache sind die größten Löcher, im untersten die kleinsten. Sind die Schrotten in die obern Kasten geschüttet, so schließt man diese, und wiegt die Commode einige Minuten lang. Dadurch scheiden sich die Schrotten nach ihren Nummern, deren Zahl, wenn ich nicht irre, 14 ist. Um den Schrotten eine glatte und völlig kugelförmige Form beizubringen, wirft man sie in einen an einer Mühlwelle befestigten Kasten, in dem sie einige Zeit lang herumgeschlendert werden. Dann packt man sie nach ihren Nummern in Säcke, und bringt sie ins Magazin.

Vor dem Staatenhause, dessen Erdgeschoß zum Rathhause dient, war eine große Menge Menschen versammelt. Wir hörten, man habe vor, einen neuen Stadtrath zu wählen. In den Wirthshäusern in der Nähe dieses Hauses — das übrigens in historischer Hinsicht merkwürdig ist, weil am 4. Juli 1776 die Unabhängigkeits-Acte in demselben unterzeichnet wurde, und der Congress in demselben seine Sitzung hielt, bis er nach *Washington* verlegt wurde — waren Fahnen ausgesteckt, die zu erkennen gaben, welcher Partei, Föderalisten, oder Democraten, diese Häuser zum Sammelplatze dienten. Man hatte Zettel in den Häusern ausgegeben, um die Bürger einzuladen, für eine oder die andere Partei zu stimmen. Nach diesen Zetteln hätte man schließen mögen, die Stadt sei in großer Gefahr \*). Die Wahl ging aber zum Verwundern ruhig ab.

\*) Hier ist ein solcher Zettel.

SIR,

The enclosed FEDERAL REPUBLICAN Ticket is earnestly recommended to you for your support, THIS DAY. Our opponents are active—Danger threatens—Every vote is important—one may be decisive. Be therefore

In *Chesnut street*, der elegantesten StraÙe der Stadt, zog die Bank der V. St. unser Auge auf sich. Es ist das schönste Gebäude, das ich bis jetzt hier im Lande gesehen hatte. Es ist aus weissem Marmor nach dem Modell des Parthenon zu Athen gebaut. Seinen Eingang zieren 8 dorische canellirte Säulen. Eine große breite Treppe, ebenfalls von weissem Marmor, führt nach diesem Eingange. Der weisse Marmor ist hier übrigens sehr gemein; an den meisten Häusern sind die äusseren Treppen davon gemacht. Die Treppengeländer sind meistens von Eisen und mit messingenen blanken Knöpfen versehen. Sogar an vielen der Fufskratzer bemerkte ich diese blanken Knöpfe. Die Privathäuser sind durchgängig von Backsteinen gebaut. In den Kellern scheinen die Küchen u. s. w. sich zu befinden, denn ich bemerkte eine sehr gute Einrichtung, die ich bereits in mehreren Städten gesehen hatte, dafs sich nämlich im Pflaster der Trottoirs vor den Häusern mit eisernen Platten verschlossene Oeffnungen befinden, durch welche Holz, Kohlen u. s. w. hinunter geworfen werden, ohne dafs die Arbeiter das Haus betreten.

Noch besuchte ich einige Buchhandlungen. Der Laden von *Carey* und *Lee* schien besonders gut assortirt; und unter den Landcharten-Handlungen schien die von *Tanner* die beste zu sein.

Auf ähnliche Weise ging es in den folgenden Tagen, die ich in *Philadelphia* verweilte. Zu gleicher Zeit wurden einige interessante Bekanntschaften gemacht, jedoch weniger als bisher, weil die MuÙe dazu fehlte. Das Merkwürdigste, das ich gesehen habe, erlaube ich mir in derselben Ordnung näher anzugeben, in welcher es mir bekannt geworden ist.

Das Museum ist von einem Maler, Namens *Peal*, zusammengebracht worden, gehört aber jetzt der Stadt. Eine hölzerne ziemlich breite Treppe führt in die erste Etage. Auf einer der

---

on the alert—vote early for your own convenience, and the public good. Bring your friends to the poll, and all will be well.

The improvement of the City is carefully regarded—good order and tranquillity abounds—general prosperity is everywhere apparent. Then secure, by your vote This Day, a continuance of the present happy state of things.

Our Mayor is independent, faithful, and vigilant:—*Who will be Mayor if we fail!!!*—Think on this, and hesitate no longer, but vote the whole of the enclosed ticket.

(Naturalized citizens will please to take their certificates with them.)  
Tuesday, October 11th, 1825.

Stufen befindet sich ein ziemlich lockeres Bret: wenn man den Fuß auf dasselbe setzt, so wird eine Klingel bewegt, die den Thürhüter benachrichtiget, daß Fremde kommen. Die beiden ersten Säle sind mit Portraits der berühmtesten Männer aus der amerikanischen Revolution und einiger berühmten noch lebenden Gelehrten und Naturforscher ausgeschmückt. Am besten gefiel mir ein großes Gemälde, welches den 82jährigen Maler *Peal* vorstellt und von ihm selbst gemalt worden ist: der Maler hebt einen Vorhang auf, der den Eingang zum Museum verdeckt, und man erblickt hinter demselben einen Theil dieses Etablissements dargestellt. Der eine Saal enthält meistens vierfüßige Thiere, mehrere große Seethiere und Affen. Von diesen scheinen einige in einer Schmiede und andere in einer Schuhmacherwerkstatt zu arbeiten; einer liest die Zeitung. Auch sieht man hier eine bedeutende Suite von Eichhörnchen, und ein Schnabelthier aus Neuholland. In einem andern Saale steht eine große Sammlung von Vögeln; die meisten sind amerikanische, jedoch auch einige ausländische. Unter diesen bemerkte ich besonders eine sehr schöne Mänura. Ferner befinden sich in demselben Conchylien verschiedener Art und Mineralien, jedoch auch eine Menge Kleinigkeiten, Guckkasten und dergl. Interessant sind die indianischen Costüme und Waffen aus verschiedenen Weltgegenden. Merkwürdig 2 lebendige schwarze Schlangen und ein häßlicher lebendiger Leguan.

Das Merkwürdigste unter Allen aber ist unstreitig das bekannte, so oft beschriebene und abgezeichnete Skelett eines *Mammouth*, das eigentlich das Museum berühmt gemacht hat, und das wohl einen bessern Platz verdiente, als den Winkel, in welchem es hinter einer Menge Kasten mit Kleinigkeiten versteckt stehet. Die Höhe der Schultern beträgt 11 Fuß; die Länge des Thiers, über die Biegungen des Rückens, von der Spitze des Kopfes bis zum Schwarz gemessen, 31 Fuß; in gerader Linie beträgt diese Entfernung nur 17½ Fuß. Die beiden großen nach aufsen gekehrten Zähne sind 10 Fuß 7 Zoll lang. Einer der Backzähne — Vorderzähne hat er nicht — hat 1 Fuß 6½ Zoll im Umfang und wiegt 4 Pfund 10 Unz. Das ganze Skelett wiegt ungefähr 1000 Pfund. Es fiel mir auf, daß die Knie der Vorderbeine sich rückwärts und nicht vorwärts biegen. Dieses Gerippe ist übrigens in einem Morast im Staate *New-York* gefunden worden, und ein Gemälde stellt die Maschine vor, mit welcher man das colossale Gebäu aus diesem Moraste herausgebracht hat. Des Contrastes wegen hat man an den einen Fuß des *Mammouth* das Skelett einer Maus gestellt.

Im oberen Stockwerk ist das Gerippe eines galoppirenden Pferdes, auf welchem das Gerippe eines 6 Fuß großen Reiters sitzt; dann mehrere Menschen- und Thierschädel; das Gerippe eines Osage-Indians; mehrere Monstrositäten, z. B. eine Kuh mit 6 Beinen, von welchen 2 aus dem Rücken gewachsen sind; ein ausgestopftes Crocodil; mehrere ausgestopfte Schlangen, besonders mehrere Arten von Klapperschlangen, mit hüßlichen dicken und breiten Köpfen: eine derselben hat 13 Klappern an ihrem Schwanz. Auch noch eine recht artige Conchylien-Sammlung.

Die *Academy of fine arts* ist eine Sammlung von Gemälden und Statuen. Die besten Werke, die wir sahen, gehören dem Grafen *Surrilliers*, der sie hieher geborgt hatte. Unter ihnen waren des Grafen eignes Portrait im spanischen Krönungsornat, die Portraite seiner Gemahlin und seiner beiden Töchter, noch als Kinder, alle von *Gérard* in Paris gemalt; dann 4 Büsten: *Mme Mère*, die Königin von Neapel — *Mme Murat* —, die Prinzessin *Borghese* und die Kaiserin *Marie Louise*, endlich eine liegende Statue, den kleinen König von Rom vorstellend, sämmtlich von *Canora*. Unter den anderen Gemälden bemerkte ich mehrere aus der flämischen Schule, wenige italienische, aber einige recht brave Stücke von *Granet*, das Innere italienischer Klöster zeigend. Zwei große Gemälde, die Kinder der *Niobe* von *Rehberg*, und die Erweckung des Todten durch die Berührung der Gebeine des Propheten *Elisa*, von dem amerikanischen Maler *Allston*, mögen wegen der Composition ihre großen Verdienste haben, mich aber wollte weder das Colorit ansprechen, noch die Ausführung. Die Statuen sind meistens Gypsabgüsse der berühmtesten Antiken; jedoch bemerkte ich unter ihnen auch die *Venus* von *Canora*.

Bei einer Wanderung durch die Strafsen, fiel mir ein Gebäude auf, mit einer Kuppel, nach Art des römischen Pantheons. Ich hörte, es sei eine Baptisten-Capelle. Also trat ich hinein. Die innere Einrichtung aber war sehr einfach, und bot Nichts Merkwürdiges dar. In der Mitte befindet sich der Taufstein, um Erwachsene zu taufen, eine Art Marmorbad, wie etwa im Weimari-schen Schlosse. Bei dieser Gelegenheit will ich bemerken, daß nach einer Beschreibung von *Philadelphia* folgende Secten in dieser Stadt ihre Kirchen haben: 1) Katholiken, 2) *Protestant Episcopal Church*; 3) *Presbyterians*; 4) *the Scots Presbyterians*; 5) *the Covenanters or reformed Presbyterians*; 6) *the Baptists*; 7) *the Methodists* — die meisten Schwarzen, ebenfalls in großer Anzahl hier in *Philadelphia*, gehören zu dieser Secte —; 8) *the Friends*.

or Quakers; 9) the free Quakers; 10) German Lutheran; 11) German reformed; 12) Reformed Dutch; 13) the Universalists; 14) Swedenborgians; 15) Moravians, or United Brethren — Herrnhuther —; 16) Swedisch Lutheran; 17) Mount Zion; 18) Menonists; 19) Bible Christians; 20) Mariners Church; 21) Unitarians und 22) Juden. Und alle diese Secten leben friedlich neben einander und mit einander.

Ein Kaufmann, Herr *Halbach*, an den ich empfohlen war, brachte mich in zwei, in der Nähe der Stadt liegende, Gärten. Der eine dieser Gärten gehört einem sehr reichen Kaufmann, Namens *Pratt*. Er liegt auf einer Art felsiger Halbinsel, welche der *Schuylkill* bildet, dicht hinter den *Waterworks*. Der Grund besteht meist aus Gneifs mit Thonerde. Der Besitzer kommt wenig hin, und dieses sieht man dem Garten an; denn anstatt schöner *Bowlingreens* stehen Kartoffeln in denselben und Rüben. Die Bäume aber sind sehr schön, meistens Kastanien und einige *hickory-Nußbäume*; auch bemerkte ich 2 besonders große und starke Tulpenbäume, von welchen der eine wohl 15 Fuß im Umfange haben mochte. In den Gewächshäusern ist eine hübsche Orangerie, auch eine schöne Sammlung von ausländischen Pflanzen, besonders von Fettpflanzen; unter denselben fielen mir einige Euphorbien aus Südamerika auf. Palmen wenige. Der Gärtner, ein Engländer von Geburt, schien mit seinen Pflanzen sehr gut bekannt zu sein. Durch einen hydraulischen Widder wird das Wasser aus dem Fluß in mehrere Bassins und bis ins Gewächshaus getrieben. Auch befindet sich eine mineralische, eisenhaltige Quelle in dem Garten. Von mehreren Puneten desselben hat man übrigens eine sehr schöne Aussicht auf den *Schuylkill*, dessen mit Holz bewachsene Ufer wegen der bunten Farben der Blätter, die der Herbst ihnen gegeben hatte, einen reizenden Effect gewährten. Der andere Garten, *Woodlands*, gehört der Familie *Hamilton*. Der Weg führte uns, durch das fast ganz aus Landhäusern bestehende Dorf *Mantua*, in welchem Herr *Halbach* ebenfalls ein Landhaus besitzt. *Woodlands* sieht mehr, als Herrn *Pratts* Landsitz, einem englischen Park ähnlich. Das Wohnhaus ist groß und mit 2 Perrons versehen; von beiden genießt man schöner Aussichten: von dem einen auf den *Schuylkill*, über welchen hier eine schwimmende Brücke führt. Im Wohnhause befindet sich eine hübsche Gemäldesammlung, in welcher mehrere Stücke aus der niederländischen Schule sind. Besonders fiel mir das Bild einer weiblichen Figur auf, die, im tiefsten Negligee, auf dem Rücken liegt, und deren brechende

Augen eine besondere *jouissance* verrathen. Auch fehlt es nicht an einer Orangerie und an einem Treibhause, das einen französischen Kunstgärtner zum Vorgesetzten hat.

In dem *Navy yard*, den ich mit Herrn *Tromp* besuchte, wurden wir von einem Lieutenant von der *Navy* und dem Major *Miller* von den Mariniers herumgeführt. Ich lernte dabei den Schiffs-Constructeur *Humphreys* kennen, der für einen der geschicktesten Männer in seinem Fach in den V. St. gehalten wird, und vor 3 Jahren auf Befehl des hiesigen Gouvernements England und die dortigen Werfte bereiset hat. Der *Navy yard* selbst ist eben nicht groß; denn die großen Schiffe werden hier zwar gebaut, aber nicht ausgerüstet, weil im *Delaware* nicht Wasser genug ist, um völlig armirte Linienschiffe zu tragen. Auf dem Stapel standen ein noch nicht vollendetes Linienschiff und eine Fregatte, die in kurzer Zeit fertig sein konnte. Das erstere konnte 140 Stück enthalten, und sollte das größte Schiff werden, welches je gebaut worden ist. Die Fregatte wurde für 64 Stück eingerichtet. Beide Schiffe hatten elliptische Sterne und standen unter Dach und Fach. Das über dem Linienschiffe stehende Haus war so groß, daß ich an einer Seite 104 Fenster zählte. Zwischen diesen beiden Häusern wollte man den Kiel zu einer Corvette legen. In Dienst befand sich kein Schiff hier; in *ordinary* lag eine kleine, vor einigen Monaten aus Westindien, wo sie gegen die Seeräuber gekrenzt hatte, zurückgekommene und zum fernern Seedienst unbrauchbare Dampfbrigg, *Sea Gull*, welche als *receiving ship* diente. Die beiden in Construction befindlichen Schiffe wurden von *live oak* gebaut und durch Salz gegen den *dry rot* geschützt.

In *Philadelphia* wohnen viele Deutsche und Nachkommen von Deutschen. Angesehene Männer unter ihnen haben eine deutsche Gesellschaft gebildet, welche besonders für die unglücklichen Deutschen, die vor einigen Jahren in großer Zahl hier einwanderten, ungemein viel gethan hat. Als diese Herren meine Ankunft erfahren hatten, luden sie mich zu einem Diner ein, das sie mir zu Ehren veranstalteten. Es fand Statt am 15. October, in der *Masonic hall*, einem großen, von den hiesigen Freimaurern errichteten Gebäude, dessen Erdgeschofs mit seinem schönen großen Saal zu öffentlichen Festen eingerichtet ist. Ich fand eine Tafel von 70 *Converts*. Alles war splendid. Vor dem Essen ward ich mit den anwesenden Gästen bekannt gemacht; die deutschen Abkömmlinge hatten ihre alte Muttersprache beinahe vergessen. Diese sind meistens Rechtsgelehrte. Die anderen waren größtes Theiles Kauf-

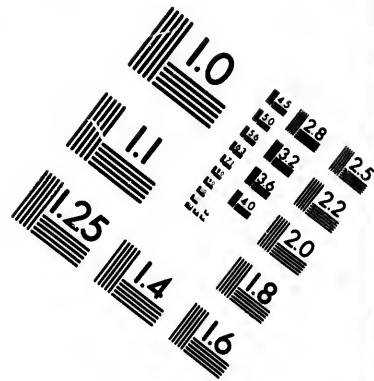
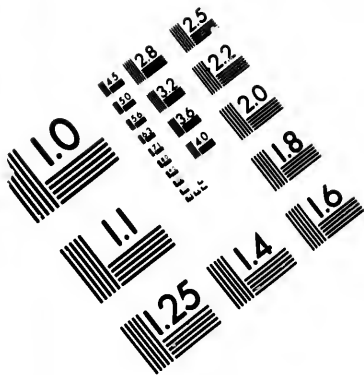


leute; auch einige Handwerker. Beim Dessert wurden mehrere *toasts* zu Ehren Amerika's und Deutschlands, und auch der meinige ausgebracht, für den ich, wie sich von selbst versteht, in einer Rede dankte. Alle Diener waren Schwarze. Auch die Musik wurde von Schwarzen gemacht; denn weiße Musikanten spielen niemals öffentlich. Nach jedem *toast* wurde gespielt; unsere Virtuosen kannten aber nur 2 deutsche Stücke, die ausreichen mußten. Nach meiner Gesundheit spielten sie: „ein Schüsserl und ein Reimerl“; und nach der des deutschen Athens: „o du lieber Augustin“. Nachdem alle vorgeschriebenen *toasts* durch den Präsidenten, einen Herrn *Wampole*, ausgebracht waren, wurden sogenannte *voluntary toasts* getrunken, die ins Unendliche gingen. Ich zog mich aber sobald als möglich zurück und begab mich zu einem Herrn *Walsh*, Redacteur einer Zeitung, an den ich empfohlen war.

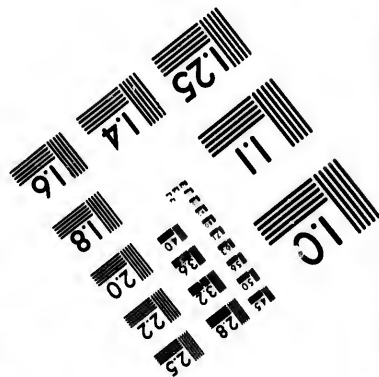
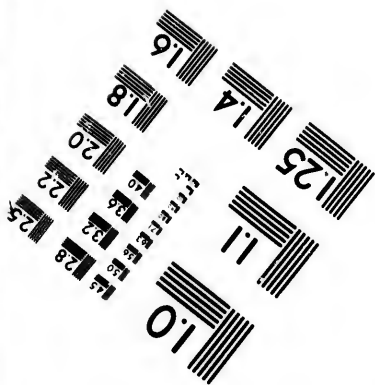
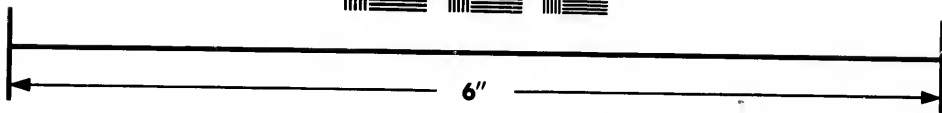
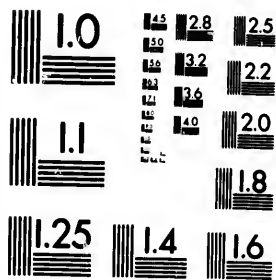
Bei Herrn *Walsh* fand ich eine zahlreiche Gesellschaft, meistens Gelehrte. Diese Gesellschaft nennt man die *Wistar party*. Es ist ein gelehrtes Kränzchen, das seine Existenz einem alten Quäker-Arzt, Dr. *Wistar*, verdankt. Dieser Mann versammelte nämlich alle Sonnabende die Gelehrten und *public characters* von *Philadelphia* in seinem Hause; und alle gut empfohlene Fremde wurden eingeführt. Nach seinem Tode ist die Gesellschaft von seinen Freunden unter seinem Namen fortgesetzt worden, jedoch mit dem Unterschiede, daß sie sich jeden Sonnabend bei einem andern Mitgliede versammelt. Man unterhält sich gewöhnlich über gelehrte und wissenschaftliche Gegenstände. Ich traf dieses Mal unerwartet Herrn *E. Livingston* in der Gesellschaft; auch lernte ich den Mayor von *Philadelphia*, Herrn *Watson*, kennen. Ich wurde mit sämtlichen Herren bekannt gemacht, und hörte sehr interessante Gespräche.

Herr *Shoemaker* selbst ein Quäker, brachte uns nach einem Quäker *meeting house*. Die Quäker haben bekanntlich keine Geistlichen, sondern sie sitzen ruhig in ihrer Versammlung, bis daß der Geist über den Einen kommt oder über den Andern. Der Ergriffene predigt alsdann *ad libitum*, es sei Mann oder Weib. Die Versammlung war ganz ruhig, als wir eintraten, und blieb ruhig. Wir saßen über eine Stunde; der Geist aber kam über Niemand. Endlich trat die Langeweile ein, und wir gingen überbaut nach Hause. Die Kirche, oder vielmehr das *meeting house*, ist übrigens äußerst einfach, ohne die geringste Verzierung. Der ganze Saal ist mit Bänken angefüllt und gegenüber, auf erhöhten Bänken,





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8  
2.0 2.2  
2.5 2.8  
3.2 3.6  
4.0 4.5

5  
10  
15

sitzen die Aeltesten der Gemeinde beiderlei Geschlechts, und diejenigen, welche schon gepredigt haben.

Ein Quäker, Herr *Vaux*, steht an der Spitze verschiedener öffentlicher Anstalten in *Philadelphia*. Ich war ihm durch Herrn *Eddy* empfohlen worden; er hatte mich sehr freundlich, obwohl mit *Du*, empfangen, und versprochen, mir jene Anstalten zu zeigen. Wir begaben uns also zu ihm. In seinem Hause sahen wir zuvörderst mehrere Gemälde und Kupferstiche, welche auf das erste Etablissement der Quäker in diesem Staat Bezug hatten; auch das Modell zu einem Monument, das dem Andenken *William Penn's* errichtet werden sollte. Das Modell stellte einen Obelisk vor, und war aus Holz von dem Ulmbaum gemacht, unter welchem dieser große Wohlthäter der Menschheit den Tractat mit den Indianern abgeschlossen hat \*). Hierauf fuhren wir nach dem neuen *Penitentiary*, einem Gefängnisse, das in der Nähe der *Water works* gebaut wurde. Man wollte versuchen, im Gesetzbuche von *Pennsylvanien* die Todesstrafe ganz abzuschaffen und an deren Statt das *solitary confinement*, das bis jetzt eigentlich nur als eine Hausstrafe in den Gefängnissen betrachtet ward, einzuführen, und zwar auf Lebenszeit. So wollte man auch die Gefangenen, die zu *hard labor* verurtheilt sind, nicht mehr zusammen in Werkstätten arbeiten lassen, sondern jeden einzeln einsperren und ihnen keine Arbeit mehr geben. Zu diesem Ende baute man in Quadrat einen großen Hof, dessen Seiten 650 Fufs lang sind. Dieser Hof hat nur einen Eingang, über dem ein gothisches Gebäude steht, zur Wohnung der Beamten, zu den Büreaux, zu Wachtstuben und zur Infirmerie bestimmt. Das Eingangsthor selbst gleicht hinsichtlich seiner Festigkeit dem Thor einer Citadelle. In die Mitte dieses Hofes kommt ein runder Thurm, zum Aufenthalt der Wächter bestimmt, und von diesem Mittelpunkt aus laufen in einer excentrischen Richtung 6 Flügel mit den Zellen der Gefangenen. Jeder Flügel besteht aus einem gewölbten Corridor, der von einem Ende bis zum andern des Flügels geht. Auf beiden Seiten der sechs Corridors zählt man je 19 Zellen, die den Eingang von der andern, äußern, Seite haben. Nach dem Corridor zu, hat jede Zelle nur eine kleine, ganz mit Eisen, gleich einer Schiefsscharte, ausgeschlagene Oeffnung, die mit einer kleinen eisernen Thür verschlos-

---

\*) Dieses Ereigniß fand Statt an den Ufern des *Delaware* in *Kensington*, nahe bei *Philadelphia*. Der Ulmbaum ist vor wenigen Jahren vom Blitz getroffen und zertrümmert worden.

sen ist und nur von Aussen geöffnet werden kann, um dem Gefangenen Essen und Trinken in sein Gemach hinein zu reichen. Vor jeder Zelle ist ein Hof, 16 Fufs lang und 7 Fufs breit, mit einer 20 Fufs hohen Mauer umgeben; durch denselben gelangt man in die Zelle; in demselben darf auch der Gefangene zu gewissen Stunden, wenn die Gefangenen in den nächsten Zellen eingesperrt sind, spazieren gehen. Die Zelle selbst ist 8 Fufs lang und 5 Fufs breit; der Eingang niedrig und schmal und durch eine äufsere Thür und ein äufseres Gitter verschlossen. Der Fußboden der Zelle ist gediebt; die Decke ein Gewölbe, das nach Aussen zu eine Senkung zum Ablaufen des Wassers, und ein rundes Patentglas hat, um dem Gefängnisse Licht zu geben. Kleine Oeffnungen befinden sich in den Mauern, um den Luftzug zu unterhalten, so wie auch andere Oeffnungen, um während des Winters erwärmte Luft zu bekommen. Jede Zelle hat ihr *Water closet*, das mit einer Hauptröhre in Verbindung steht, welche unter dem Corridor den Flügel der Länge nach durchläuft. Wegen des Lagers der Gefangenen war man noch nicht einig, ob man ihnen eine Bettstelle oder eine Hangmatte geben wollte.

Auf die grofse Frage, ob es gut und rathsam sei, die Todesstrafe ganz abzuschaffen, mag ich mich um so weniger einlassen, je wichtiger sie ist: aber ich möchte behaupten, dafs dieses *solitary confinement*, in welchem den Gefangenen aller menschliche Umgang genommen ist, in welchem sie keine Arbeit haben, keine Bewegung und fast keine frische Luft, viel härter sei, als die Todesstrafe. Durch den Mangel an Bewegung werden die Menschen gewifs ungesund; durch den Mangel an Arbeit werden sie der Arbeit entwöhnt, und ihre vielleicht früher erworbene Geschicklichkeit geht verloren, so dafs sie, wenn sie wieder in die Welt kommen, zu keiner Arbeit mehr zu gebrauchen sind, und eine elende Existenz hinschleppen. Nun will man ihnen in *Philadelphia* auch keine andere Lectüre verstatten, als die Bibel. Es scheint mir daher leicht möglich, dafs diese gänzliche Isolirung sehr nachtheilig auf die Verstandeskräfte der Gefangenen wirke und sie zu Schwärmerci und Ueberspannung treibe. Ich konnte mich nicht enthalten, Herrn *Faux*, als er mich um meine Meinung fragte, zu antworten, dafs die Einrichtung dieses Gefängnisses mich an die der spanischen Inquisition, so wie *Llorente* sie beschreibe, erinnere. Herr *Faux* erwiderte: es sei ein Versuch, ob die Todesstrafe abgeschafft werden könne. Der Versuch schien mir indess, von der Bedenklichkeit dieser Philanthropie hinweg gesehen, auch etwas theuer. Denn

l.

p

die Bankkosten dieses Gefängnisses sind auf 350,000 Dollars angeschlagen, und die Unterhaltung wird dem Staate *Pensylvanien* jährlich zuverlässig eine namhafte Summe kosten. Bei Beförderung der öffentlichen Wohlfahrt sollte man wohl zuerst auf die guten Staatsbürger Bedacht nehmen, und ihnen soviel als möglich die Lasten, die sie drücken, zu erleichtern suchen. Zu diesen Lasten gehört unstrittig auch, daß die schlechten Staatsbürger, die man Anderen zum abschreckenden Beispiel, oder um sie unschädlich zu machen, ihrer Freiheit beraubt hat, ernähren müssen. Von diesem Gesichtspunct aus scheint es das Bestreben der Staatsverwalter sein zu müssen, die Strafanstalten so einzurichten, daß sie sich selbst erhalten. Hat man diesen Zweck erreicht, so kann man sich auch, und desto förderlicher, mit der moralischen Verbesserung der Gefangenen beschäftigen. Eine ununterbrochene Beschäftigung möchte zu dem Einen wie zu dem Andern das sicherste Mittel sein. Kann man bewirken, daß der Gefangene etwas Geld verdiene, um sich seine Lage im Gefängnisse zu verbessern, und um ihm, wenn er in die Welt zurückkehrt, eine kleine Summe zu seinen dringendsten Bedürfnissen in die Hand zu geben: so würde dieses, glaube ich, in jeder Hinsicht besser sein, als alle philanthropischen Versuche.

In dem *County goal* werden die Gefangenen aufbewahrt, die sich noch in Untersuchung befinden: selten jedoch sitzen die Gefangenen länger als einen Monat, ohne gerichtet zu werden. Das Haus besteht aus einem Hauptgebäude und zwei Flügeln; der eine ist für die Männer, der andere für die Weiber. Im Hauptgebäude befinden sich die Bureaux, die Wohnungen der Beamten und der Wächter, so wie die Infirmerie, in welcher die Kranken gute Betten haben und sorgsam gepflegt werden. In den Flügeln sind lange Corridors mit Stuben auf beiden Seiten, die während der Nacht mit eisernen Gitterthüren verschlossen sind. Gegen 8 Gefangene schlafen in einer Stube; sie schlafen auf dem Fußboden, und haben nur 2 wollene Decken zum Lager und zum Zudecken. Der Boden ist übrigens gediebt, und ich freute mich über die äußerst große Reinlichkeit, die im ganzen Hause herrschte. Am Ende jedes Flügels ist ein Hof, in welchem die Gefangenen herumgehen, und in jedem Hofe ist ein bedeckter Platz, unter welchem sie arbeiten können. Die Männer fand ich mit Zupfen von Pferdehaaren beschäftigt, und die meisten Weiber mit gewöhnlichen weiblichen Handarbeiten. Aber selbst an einem solchen Orte tritt der große Abstand hervor zwischen den Weißen und den Schwarzen! Unter

den Weibern befanden sich ziemlich gleich viele Gefangene von jeder Farbe, und den Schwarzen und Farbigen war nicht erlaubt, sich auf dieselbe Bank zu setzen, auf welcher die Weissen saßen. Jene saßen abgesondert zur Linken! Ich liefs mir das Eintritts-Register zeigen, und verwunderte mich, dafs es in diesem Lande der Freiheit einer Magistratsperson frei steht, jemand wegen Flnchens in der Strafsse auf zwei Tage einsperren zu lassen, wie ich in diesem Buche fand. Uebrigens giebt es auch in dem *County goal* mehrere Zellen für *solitary confinement*, enge dunkle Löcher, in denen während des Sommers eine unerträgliche Hitze herrschen soll. In dieselben werden solche Gefangene, die sich etwas ungeberdig anstellen, so lange eingeschlossen, bis sie mürbe geworden sind.

Unter den milden Stiftungen besuchten wir zuerst zwei neben einander stehende Häuser, von welchen das eine ein Waisenhaus ist, und das andere ein Hospital für hilflose Wittven. Sie verdanken ihren Ursprung dem Vermächtnifs einer milden Dame, zu welchem dann freiwillige Beiträge hinzugekommen sind. Sie stehen unter der Aufsicht einer Commission von Damen — meistens Quäkern —, denen einige Herren als Rathgeber zur Seite stehen. Im Waisenhause befanden sich gegen 90 Kinder beiderlei Geschlechts, die bis in ihr 12. Jahr bleiben und dann zu Handwerkern in die Lehre gethan werden. Ihr Unterricht ist derselbe, wie bei den Waisen in *New-York*. In den freien Stunden können die Kinder in einem Garten herumlaufen. Im Hause herrscht eine grofse Reinlichkeit. Die Schlafsäle sind geräumig und enthalten gegen je 20 Betten; jedoch müssen 2 Kinder in einem Bette schlafen. Vor mehreren Jahren ist das Haus abgebrannt; und das Feuer hat so furchtbar schnell um sich gegriffen, dafs über 30 Kinder in den Flammen umgekommen sein solien. Bei dem Wiederaufbau hat man die löbliche Vorsicht gebrannt, das Holz aus dem Bau zu verbannen, und selbst nur steinerne Treppen anzulegen. Das Wittwenhaus hingegen wird von alten hilflosen Weibern bewohnt, über deren Zulassung die oben erwähnte Commission entscheidet. Sie erhalten bis zu ihrem Tode Wohnung, Nahrung, Kleidung und Pflege. Sie wohnen zu zwei, auch wohl einzeln in den Stuben, und haben gemeinschaftliche Versammlungs- und Speisezimmer. Auch hier herrschte eine sehr grofse Reinlichkeit.

Das grofse weltberühmte Hospital ist von den Quäkern gestiftet worden, und wird von ihnen administrirt. Seine Entstehung und Unterhalt verdankt dasselbe freiwilligen Beiträgen und Vermäch-



nissen. Von einem Garten umgeben, besteht es aus einem Hauptgebäude mit 2 Flügeln und mehreren besonderen Nebengebäuden: das eine ist zur Wohnung der incurablen Wahnsinnigen, das andere für venerische Kranke bestimmt, und wieder in anderen befinden sich Wirthschaftsräume und Ställe: denn es werden auch Wagen gehalten, in denen die Convalescenten, wenn ihnen Ausfahren verordnet ist, spazieren fahren. Hinter dem Hauptgebäude ist ein Küchergarten. In demselben steht ein Gewächshaus mit mehreren exotischen Pflanzen, und ein besonderes Gebäude, das errichtet worden ist, um ein großes, von *Benjamin West* gemaltes und seiner Vaterstadt *Philadelphia* von ihm geschenktes Bild, die Heilung der Kranken durch Christus, aufzustellen. Weder die Composition, noch die Ausführung dieses Gemäldes schienen mir gelungen; und vielleicht konnte dieses Werk nur hier, wo man nicht gewohnt ist, große und gut ausgeführte Gemälde zu sehen, die große Bewunderung erregen, die es erregt hat. Interessant ist es, daß man neben dieses Stück, welches gewiß auch nicht ohne Verdienste ist, eine kleine Sudelei aufgehängt hat, nämlich das allererste Bild *Benjamin Wests*, das er in seiner Jugend gemalt hat, und das hier zufälligerweise aufgefunden worden ist.

Das Hospital selbst ist drei Stockwerke hoch. Im Erdgeschosse befinden sich die Bureaux, die Apotheke, die Wohnungen zweier Aerzte, von welchen Einer beständig im Hause sein muß, und die Bibliothek, die sehr schöne medicinische und einige naturhistorische Werke enthalten soll. Als eine Antiquität zeigt man hier *William Penn's* Lehnstuhl. Dieses großen Mannes lebensgroße Bildsäule, in Blei in England gemacht und ihn in seiner Quäkertracht darstellend, steht im Hofe vor dem Eingange des Hospitals. Corridors laufen durch beide Flügel, und auf dieselben stoßen die Thüren der Zimmer, in welchen bis 12 Kranke zusammenwohnen. Sie sind weiblicher Pflege anvertraut und liegen in hölzernen Bettstellen; nur die Wahnsinnigen haben eiserne. Ueberall herrschte eine musterhafte Reinlichkeit. Den Geisteskranken erlaubt man jede Beschäftigung, die sie wählen und die nicht gefährlich für sie oder für die anderen Kranken sein kann. Einige arbeiteten in dem Garten, 2 waren als Schreiner beschäftigt, und ein Darmstädter Schlosser arbeitete seit 2 Jahren an einer Flinte, zu welcher er ein colossales Schloß von Draht und Blech zusammengeschlagen hatte.

Als ich aus dieser merkwürdigen Anstalt nach Hause zurückkam, erhielt ich einen Besuch von einem Gelehrten aus Leipzig,

Namens *Rivinus*. Dieser junge Mann hielt sich schon ein Paar Jahre in dieser Stadt auf, um Bemerkungen über Amerika zu sammeln und in Deutschland bekannt zu machen. Herr *Rivinus* interessirte mich sehr. Er schien mir ganz dazu geeignet, die Eigenthümlichkeiten der neuen Welt aufzufassen, um sie der alten mitzutheilen, und vielleicht mag er auch dazu beitragen, die deutsche Literatur zur Kenntniß der Amerikaner zu bringen.

Herr *Vaux* hatte die Gefälligkeit, mich auch in einige literarische Institute zu führen. Wir gingen zuerst in die Franklinische Bibliothek. Diese Sammlung, gegen 30,000 Bände stark, ist durch freiwillige Subscriptionen errichtet worden, und wird auf dieselbe Weise unterhalten. Die Unterschreibenden haben das Recht, Bücher nach Hause kommen zu lassen. Sie soll meistens aus juristischen Werken bestehen; doch enthält sie auch mehrere Kupferwerke, unter andern eine schöne Sammlung der Hogarthschen Kupfer. Die Bibliothek ist in zwei großen Sälen aufgestellt, und als eine Merkwürdigkeit zeigt man Dr. *Franklins* Bibliothekssessel. Die Statue dieses berühmten Mannes steht in einer Nische über dem Eingange des Hauses, und ist, wie eine Inschrift sagt, von Herrn *Bingham*, dem verdienstvollen Vater des Herrn *Bingham* in *Montreal*, der Gesellschaft geschenkt worden, welcher die Bibliothek gehört. Weiter begaben wir uns in die philosophische Gesellschaft, welche auch ein eigenes Gebäude mit einer ziemlich reichen Bibliothek und einem Museum besitzt. Aus dieser Bibliothek können keine Bücher verliehen werden, sondern man muß sie an Ort und Stelle benutzen. Der Bibliothekar *Vaughan*, ein Greis, der wegen seiner Gelehrsamkeit und Philanthropie sehr geachtet ist, machte die Honneurs. Er zeigte uns mehrere Handschriften berühmter Männer aus der Revolutionszeit. Das Museum enthält unter andern eine Mineralien- und eine Conchylien-Sammlung, auch Modelle von Instrumenten zum Ackerbau. Zuletzt gingen wir noch ins Staatenhaus, und sahen den einfachen nicht sehr geräumigen Saal, in welchem am 4. Juli 1776 die Unabhängigkeits-Erklärung unterzeichnet worden ist. Dieser Saal dient jetzt zur *Mayors court*, einem der Gerichtshöfe der Stadt, und ist mit einer lebensgroßen aus Holz gehauenen Statue des Präsidenten *Washington* geziert. Auf dem Fußgestelle steht die Inschrift: *first in war, first in peace. first in the hearts of his countrymen.*

Den 18. October reiste ich früh um 4 Uhr mit der *Stage* nach *Bethlehem*, einem Ort, der von der evangelischen Brüdergemeinde — Herrnhuter — im Jahr 1741 angelegt worden ist. Ich konnte

unmöglich den Staat *Pensylvanien* verlassen, ohne diese Gründung der Brüdergemeinde besucht zu haben; denn diese Gemeinden stehen hier, wegen des mannichfachen Nutzens, den sie stiften, und wegen ihrer Sittlichkeit, in einer besonders hohen Achtung. Herr *Vaux* gab mir ein Empfehlungsschreiben.

*Bethlehem* liegt 52 Meilen von *Philadelphia*. Da der Verkehr zwischen beiden Plätzen eben nicht stark ist, so geht nur dreimal in der Woche eine sehr mittelmäßige *Stage* hin und zurück. Es war noch Nacht, als ich in der ganz angefüllten *Stage Philadelphia* verließ; die Kälte war ungewöhnlich streng. In der Reisegesellschaft lernte ich zwei Herren *Rice*, Mitglieder der Brüdergemeinde und Einwohner von *Bethlehem*, sehr bald kennen, und fand an ihnen recht liebe, verständige und unterrichtete Männer. Der eine war in Deutschland gereiset, und beide redeten die deutsche Sprache sehr gut. Wir wechselten nur zwei Male Pferde, und zugleich die *Stage*, die leider jedesmal schlechter wurde; das erste Mal in *Whitemarsh*, und das andere Mal in *Quakertown*. Die Straße war größtes Theiles eine sogenannte *Turnpike-road*, ungefähr wie manche unsrer deutschen Chausseen, nur waren die aufgeschütteten Steine nicht sehr klein geschlagen, und die Fuhrgleisen nicht ausgefüllt. Bei der zweiten Station kamen wir auf eine neue angelegte *Turnpike-road*: die Steine waren aufgeschüttet, und noch nicht im Geringsten eingefahren. Der letzte Theil des Weges war noch gar nicht chausirt, und ein ziemlich steiniger Feldweg, der übrigens bei der trocknen Witterung der bequemste war. Man sieht an dem Feldbau, daß die Gegend schon lange urbar gemacht worden. Die Häuser sind meistens massiv, von bläulichen Kalksteinen gebaut, jedoch mit Schindeln gedeckt. Auf die Scheuern wird großer Luxus verwendet; mehrere hatten das Ansehen von Kirchen. Die Felder und Tristen sind mit Lattenzäunen eingefast, meistens mit solchen zackigen Zäunen, die man *worm fences* nennt. Auf den Feldern stand größtes Theils noch das indische Korn; man hatte indess angefangen, es einzubringen. Die Winterfrucht war auf andern Feldern schon aufgegangen, und gewährte einen freundlichen Anblick. Der Handel mit Weizenmehl wird im Staate *Pensylvanien* sehr stark betrieben; denn dieses Mehl genießt mit Recht eines sehr guten Rufs, und wird besonders in Westindien gesucht. Nirgends, selbst nicht in Europa, habe ich so gutes Brod gegessen, als in diesem Staate. Die Urwälder sind zwar ausgerodet, und man sieht nur sehr wenige von den ganz alten und schönen Stämmen, wie im Staate *New-York*; das Holz ist aber nachgewachsen, und

se Gründung  
emeinden ste-  
stiften, und  
ftung. Herr

Da der Ver-  
echt nur drei-  
und zurück.  
age Philadel-  
der Reisege-  
er Brüderge-  
gen, und fand  
finner. Der  
die deutsche  
erde, und zu-  
de; das erste  
n. Die Stra-  
ad, ungefähr  
ie aufgeschüt-  
rgleisen nicht  
ne neue ange-  
et, und noch  
es Weges war  
Feldweg, der  
ar. Man sieht  
gemacht wor-  
en Kalksteinen  
ern wird gro-  
von Kirchen.  
st, meistens  
s nennt. Auf  
rn; man hatte  
ht war auf an-  
h freundlichen  
e *Pensylvanien*  
t Recht eines  
gesucht. Nir-  
rod gegessen,  
odet, und man  
nen Stämmen,  
wachsen, und

besteht meistens aus großblättrigen Eichen, aus Kastanien, Walnufs- und Hickorybäumen. Der Grund ist theils kalk- und theils lehmartig. Kalkboden ist, besonders in der Nähe von *Bethlehem*, vorherrschend. Es gibt sehr viele Felsen; auch bemerkt man — was man gewöhnlich nur bei Kalkgebirgen antrifft — Erdfälle.

Die Einwohner der Gegend sind meistens Nachkommen von Deutschen, die noch ihre Sprache, wiewohl etwas verdorben, beibehalten haben, und Einwanderer, meistens Würtemberger. Es werden hier für das Landvolk in amerikanischem Deutsch Zeitungen und Wandkalender gedruckt. Uebrigens beginnt im Staat *Pensylvanien* der Unterschied in der Erziehung der unteren Volksklassen zwischen den nördlichen und den südlichen Staaten merklich zu werden. In den südlicheren Staaten soll dieß noch mehr der Fall sein. Besonders klagte man, daß die deutschen Bauern ihre Kinder früher wenig oder gar nicht zur Schule geschickt hätten; seit einiger Zeit jedoch thäten sie es häufiger aus Ambition. Der Legislatur des Staats *Pensylvanien* nämlich hat ein Gesetz beliebt, nach welchem niemand in der *jury* sitzen soll, der nicht vollkommen gut die englische Sprache lesen und schreiben kann. Die deutschen Bauern aber machen es zur Ehrensache, in der *jury* zu sitzen, und sehen sich nun durch ihre Ignoranz dieser Ehre beraubt. Aus dieser Ursache lassen sie jetzt ihren Söhnen die englische Sprache lehren, um sie dereinst dieser Ehre theilhaftig zu machen. Ich sah im Walde 2 kleine achteckige Häuser stehen, und hörte, es seien Schulen, die aber fast nie besucht würden. In manchen Dörfern, in welchen man schöne, massive Häuser, Ställe und Scheunen sieht, ist das Schulgebäude nur ein Loghaus, schlechter als die Schulen, die ich bei den Indianern gesehen hatte. Kirchen fehlen nicht; meistens sind es lutherische; jedoch auch reformirte und Quäker *meetinghouses*; Wiedertäufer und Mennoniten haben gleichfalls ihre Gotteshäuser. Zwischen *Quakerloam* — wie der Name zeigt, durch Quäker angelegt, aber jetzt größtes Theiles von Deutschen bewohnt — und *Bethlehem* liegt eine Gemeinde von Schweizer-Mennoniten, die man hier, weil die Männer ihre Bärte wachsen lassen, Bartmänner nennt. Als wir durchfahren, wurde gerade ein Mädchen begraben, und fast die ganze Gemeinde folgte dem Sarge. Zwischen 4 und 5 Uhr Nachmittags erreichten wir *Bethlehem*. Ich nahm mein Quartier in *Bischoffs* Wirthshause, das sehr reinlich und gut eingerichtet ist.

*Bethlehem* hat eine schöne Lage. Es ist theils in einem Thale erbaut, theils auf einem Hügel am *Lehigh-Flufs*, in welchen sich

der *Manokesy*-Bach ergießt. Ueber den Fluß führt nahe bei dem Ort eine, im Jahre 1791 gebaute, hölzerne Brücke, die auf drei steinernen Pfeilern ruht; über den Bach eine steinerne von 2 Bögen, die neu gebaut ist. Der erste Anblick von *Bethlehem* nimmt sogleich ein. Dem Orte gegenüber, auf dem rechten Ufer des *Lehigh*, sind ziemlich hohe, mit Wald bewachsene Gebirge. Die massiven Häuser des Ortes stehen amphitheatralisch; über sie ragt die Kirche mit einem kleinen Thurme hervor, und das Ganze wird vom Begräbnisplatze, der auf einer Anhöhe liegt, und mit italienischen Pappeln bepflanzt ist, gekrönt. Die Felder um den Ort herum sind vortreflich angebaut, und die Landschaft wird durch die, 18 Meilen entfernten, „blauen Berge“ begränzt, eine lange Bergkette, die keinen hervorragenden Punct, wohl aber ein Paar Oefnungen hat. Die Straßen in *Bethlehem* sind nicht gepflastert, aber mit Pappeln bepflanzt, und mit breiten Trottoirs von Backsteinen versehen. Die Häuser sind entweder von blauen Kalksteinen oder von Backsteinen gebaut. Das größte Gebäude im Orte, das früherhin zum Brüderhause diente, ist die Kostschule für Mädchen. Ein gewölbter Marktplatz für den Verkauf des Fleisches ist ebenfalls vorhanden. Auf dem Platze, wo jetzt der *Bischoffs*che Gasthof steht, stand vor nicht gar langer Zeit ein kleines hölzernes Häuschen, welches der Graf *Zinzendorf* zur Zeit der Stiftung *Bethlehems* erbaut hatte. Der Ort zählt gegen 700 Einwohner, meistens Handwerker oder Kaulleute. Der Clerus bestand aus dem Bischof *Höffel* und den beiden Predigern *Seidel* und *von Schweinitz*. Letzterer, ein Urenkel des Grafen *Zinzendorf*, war gerade abwesend in Deutschland, auf einer allgemeinen Synode in Herrnhut. Der eine Herr *Rice* installirte mich im Wirthshaus, und benachrichtigte dann die Geistlichen von meiner Ankunft. Kurz darauf erhielt ich einen Besuch vom Prediger *Seidel*, einem Sachsen von Geburt, aber schon seit 19 Jahren in den V. St. Ich fand einen gar freundlichen und angenehmen Mann an ihm, mit dem ich mich lange unterhielt. Auch traf ich einen alten Eisenacher, Namens *Stichel*, der mit den Hessen als Chirurg nach Amerika gekommen war, und sich seit einem Jahr im *Bischoffs*chen Gasthose niedergelassen hatte, wo er den Fremden die Honneurs machte.

An andern Morgen erhielt ich abermals einen Besuch vom Prediger *Seidel*, und ging mit demselben zum Bischof *Höffel*. Dieser Bischof ist ein Sechsziger, ebenfalls ein Sachse, und ein sehr freundlicher Mann, der viel gereiset ist, und angenehm spricht. Er hatte auch eine schöne Mineralien-Sammlung, besonders von

amerikanischen Marmorarten. Herr *Seidel* bewohnt mit ihm die älteste Wohnung im Orte, die ganz wie das Haus eines deutschen Landpredigers eingerichtet ist, und sogar deutsche Schlösser und Drücker hat. In diesem Hause befindet sich ein großer Saal, der ehemals der Gemeinde als Kirche diente, bis die Kirche vollendet war. Diese Kirche besuchte ich, von den beiden Geistlichen begleitet. Sie ist äußerst einfach eingerichtet; ein weißer Saal mit Bänken; ein etwas erhöhter Sitz für den Geistlichen, der einen Tisch vor sich hat, und eine sehr gute, in *New-York* verfertigte Orgel. Der Bischof, der ein sehr fertiger Clavierspieler ist, hatte die Gefälligkeit, in meiner Gegenwart zu spielen. Vom Thurme der Kirche hat man eine schöne Aussicht auf die umliegende Gegend, auf den *Lehigh*-Fluß, auf die Gebirge gleiches Namens und nach den blauen Bergen hin. In dem Kirchengebäude, neben dem großen Saale, sind mehrere besondere Stuben, in denen sonst Schule gehalten wurde, ehe man das neue Schulgebäude erbaut hatte. Jetzt finden die Conferenzen der Aeltesten und kleinerer Gemeinde-Versammlungen in denselben Statt. Durch das Erbauen dieser neuen Kirche hatte, wie ich hörte, die Gemeinde sich etwas in Schulden gesteckt; auch ist das Gebäude nicht sehr geschmackvoll ausgefallen. Der Begräbnisplatz der Gemeinde ist auf einer kleinen Anhöhe angelegt, und, einem Garten gleich, mit Bäumen bepflanzt. Die Gräber liegen in Reihen; ein einfacher liegender Stein enthält den Namen, den Geburts- und Sterbetag des Heimgegangenen. Schon am Morgen dieses Tages hatte ich bemerkt, auf welche Weise ein Sterbefall der Gemeinde angezeigt wird. Ein junger Bursche war gestern Abends gestorben; um den Todesfall anzukündigen, wurden früh mit Posaunen drei Choräle vom Thurme geblasen; gewiß eine einfache und rührende Ceremonie! Eine Leiche wird in ein Leichenhaus am Begräbnisplatze gebracht; die Beerdigung findet Statt in Gegenwart der ganzen Gemeinde. Nicht weit von dem Begräbnisplatz ist auf der Anhöhe eine Cisterne, in welche mittelst eines Druckwerks das Wasser aus dem Bache getrieben wird und von welcher aus alle Häuser und Straßen des Ortes mit dem nöthigen Wasser versehen werden.

Weiter gingen wir ins Schwesternhaus. Alle alte Jungfrauen aus der Gemeinde, und einige jüngere, die keine Familie mehr haben, wohnen zusammen. Früher waren alle unverheirathete Frauen genöthigt im Schwesternhause zu wohnen. Das ist aber abgeändert worden, und diejenigen, deren Familie lebt, dürfen in derselben bleiben. Die zusammenwohnenden Schwestern haben

entweder einzelne Zimmer, oder mehrere haben einen gemeinschaftlichen *Sitting room*. Sie sorgen für ihren Unterhalt durch den Verkauf der von ihnen verfertigten weiblichen Arbeiten. Ein Brüderhaus giebt es nicht, da junge fleißige Arbeiter in diesem glücklichen Lande, wo Gottlob keine Zünfte hestehen, sich sehr leicht etabliren können. Der Gemeinde gehört der Grund, auf dem die Häuser stehen, und Jedermann, der sich anbaut, zahlt ihr einen gewissen Zins. Uebrigens findet hier keineswegs Gemeinschaft der Güter Statt; vielmehr muß Jedermann für seinen eigenen Unterhalt sorgen, und die Gemeinde hilft ihm nur, wenn er unverschuldet in Armuth geräth.

Nach dieser interessanten Wanderung besuchte ich Herrn *Rice*, der ein Kaufmann ist, eine große Mühle besitzt, und vorzüglich Geschäfte mit Mehl macht. Auch hält derselbe einen *Store* oder ein Magazin, in welchem man alle Artikel findet, die von den Landleuten gebraucht werden, von Tüchern und feiner Leinwand an, bis zu Wagenwinden hinab. Alsdann dinirte ich zu Hause in der munteren Gesellschaft von 6 jungen Mädchen aus *Providence*, die so eben angekommen waren, um ihre Erziehung in der hiesigen Mädchen *boarding-school* zu vollenden. Wie in Deutschland, so haben auch hier die Brüdergemeinden solche Kostschulen, in welchen Kinder beiderlei Geschlechts, deren Eltern nicht zur Brüdergemeinde gehören, eine sorgfältige Erziehung bekommen. Die Mädchenschule befindet sich hier und die Knabenschule in *Nazareth*.

Nach Tische fuhr ich mit *Dr. Stikel* aus, um eine im *Lehigh-Fluß* angelegte neuerfundene Schleuse zu besuchen. Seit einigen Jahren sind, 30 Meilen von hier, bei *Mauch Chunk*, jenseits der blauen Berge, wichtige Steinkohlenbergwerke eröffnet worden. Diese Bergwerke versorgen *Philadelphia* und die umliegende Gegend mit den sogenannten *Lehigh-coals*, die viel besser sind, als die englischen Steinkohlen. Diese Kohlen wurden früher auf leichten Kähnen bei der Grube eingeschiff, welche den *Lehigh-Fluß* hinunter in den *Delaware* nach *Philadelphia* fuhren, und dann, weil sie wegen des starken Falles vom *Lehigh* diesen Fluß nicht wieder Strom aufwärts zurückfahren konnten, zerschlagen und verkauft. Da nun die Schifffahrt auch schon Strom abwärts, wegen des oft sehr niedrigen Wassers, mit Schwierigkeit verbunden war, so hat die Gesellschaft, welche die Kohlenbergwerke exploitirt, den Fluß mit Wehren, durch welche Canäle mit Schleusen gehen, gestimmt, und auf solche Weise mehr schiffbar gemacht. In den eingedruckten Skizzen stellt *Fig. 1* ungefähr das Profil eines solchen Wehres dar, welches von Baumstämmen und großen Steinen gebaut ist.

Fig. 1.

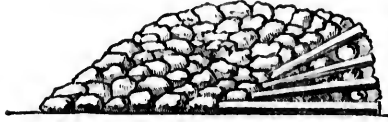
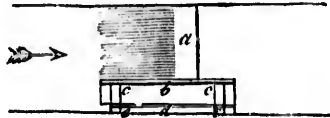


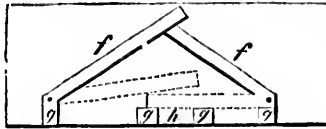
Fig. 2 ist der Grundriß des Wehres *a*, mit einem Canale *b*, mit zwei Schleusen *c*, und mit einem schmalen Neben-Canale *d*, in welchem sich bei *e* bewegliche Kasten befinden.

Fig. 2.



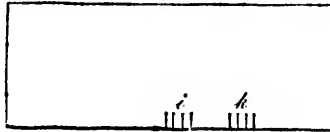
Der zur Durchfahrt bestimmte Canal *b* enthält nämlich zwei Schleusen, mit liegenden Klappen, die sich heben und senken. Wenn sie gehoben sind, so schliessen sie den Canal; sind sie gesenkt, so strömt das Wasser über sie hinweg. Fig. 3 zeigt, wie eine solche Schleuse sich ausnimmt, wenn ihre beiden Klappen *f* gehoben sind; die punctirten Linien aber zeigen die Klappen, wenn sie liegen.

Fig. 3.



Von den Klappen ist die untere 20 und die obere 25 Fufs lang, und beide sind 20 Fufs breit. Sie liegen auf Querbalken *g*, und unter ihnen befinden sich bei *h* hohle Räume. Der kleine Neben-canal *d*, Fig. 2, ist vom Hauptcanal durch eine Wand Fig. 4 getrennt. In dieser Wand sind unten, neben den Schleusen, Oeffnungen zum Durchlassen des Wassers.

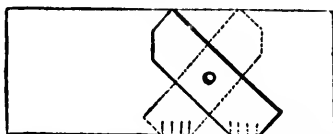
Fig. 4.





Das durch diese Oeffnungen strömende Wasser hebt die beiden Klappen, und bringt sie durch sein Abfließen wieder zum Sinken. Um nun von der einen Seite das Wasser bei *i* hineinströmen zu lassen, und von der andern Seite den Ausflus bei *k* zu verhüten, wird der kleine Canal *d* neben der Schleuse durch Kasten *e* gestopft, diese Kasten sind so breit, als der Canal, und in demselben durch eine Walze, die quer durch den Schwerpunct geht, befestigt. Fig. 5 zeigt das Profil eines solchen Kastens.

Fig. 5.



Das Wasser kommt nämlich von der linken Seite. Will man nun, daß die Schleuse sich hebe: so drückt man den Kasten aus der mit Punkten angedeuteten Lage in die mit Strichen angegebene. Also bald strömt das Wasser durch die Oeffnungen *i*, in die Schleuse bei *k*, und hebt die Klappe in die Höhe. Will man sie aber wieder fallen lassen: so drückt man den Kasten in die mit Punkten angegebene Lage zurück. Dadurch wird der Zufluß des Wassers abgeschnitten; das in der Schleuse befindliche Wasser läuft durch die Oeffnungen bei *k* ab, und die Klappen, die nun keine Unterstützung mehr haben, fallen nieder. Diese Art von Schleusen ist die Erfindung eines Herrn *White*, welcher einer der Hauptbetreiber des Kohlenwerkes ist, und ein sehr geschickter Mann sein soll. Damit aber während des Baues dieser Anstalt wenigstens die Kohlenschiffe Strom abwärts fahren konnten, hatte man im Wehr eine Oeffnung angebracht mit einem Boden versehen, der durch Ketten wie eine Klappe aufgezozen werden kann, so daß dadurch das oberhalb des Wehrs befindliche Wasser gestaut wird. In der Nähe des *Lehigh* befinden sich übrigens viele Kulkfelsen. Diese sprengt man, theils um schwere Steine zu bekommen, die man auf die Wehre wirft, theils um sie in den vielen, hier in der Gegend zerstreut liegenden Kalköfen zu brennen. Der gebrannte Kalk wird nicht allein zum Bauen, sondern auch vorzüglich zum Düngen der Felder gebraucht.

Von den Schleusen — welche, wegen ihres Abstandes vom Kohlenwerke, *thirty seven mile lock* genannt werden — nach *Bethlehem* zurück, nahmen wir einen andern Weg. Wir fuhren durch

ein äußerst gut angebautes Thal, in welchem ein von Deutschen angelegter Ort, *Bulstowen*, aus einzelnen, massiven, sehr gut gebauten Häusern besteht. Dann führte der Weg durch einen Eichenwald, der sich in einem recht guten Zustande zu befinden schien, und der Brüdergemeinde gehört. Abends ging ich mit Herrn *Seidel* in ein Concert, das die im Orte zerstreuten Liebhaber gaben. Im Schulgebäude des Orts ist ein Saal zu diesen Concerts eingerichtet, die wöchentlich einmal Statt finden. Das Orchester bestand aus 11 Musikern, lauter Handwerkern aus *Bethlehem*, welche die Musik nur zu ihrem Vergnügen, aber mit vielem Glücke treiben. Ein großer Theil des Gottesdienstes der Brüdergemeinde ist musikalisch; deswegen ist der Unterricht in der Musik ein Hauptzweig der hiesigen Erziehung. Die Musik war wirklich über alle Erwartung gut. Ich hörte recht wackere Sänger und Sängerinnen; unter andern Herrn *Seidel* und eine der jungen Lehrerinnen an der Kostschule, *Miß Humphreys*. Zuletzt hatte der gütige Bischof *Hüffel* noch die Gefälligkeit, zu unsrer großen Freude auf dem Pianoforte zu phantasiren. Nach dem Concert blieb ich noch einige Zeit bei Herrn *Seidel*; seine Frau ist eine Deutsche von Geburt. Auch hatte ich einen emeritirten Prediger *Fräuf*, aus Dietendorf bei Gotha gebürtig, kennen gelernt. Er hat eine Schwester vom Herrn *von Schweinitz* geheirathet und lebt von seinen Renten. Ich fand einen freundlichen alten Mann an ihm, der sich sehr freute, einen Landsmann an mir getroffen zu haben. Uebrigens war es eine nicht geringe Freude, daß ich den ganzen Tag über nur Deutsch reden durfte, und daß ich ein so gutes und reines Deutsch sprechen hörte, was sonst in Amerika fast niemals der Fall ist.

Am dritten Tage meines Aufenthalts in *Bethlehem* holte mich Herr *Fräuf* ab, um mit mir nach der 10 Meilen entfernten Brüdergemeinde *Nazareth* zu fahren. Der Weg führt theils durch einen gut unterhaltenen Wald, theils durch gut angebaute Landschaften. Viele einzelne Höfe lassen auf den Wohlstand ihrer Bewohner schließen. Einer der Orte, durch welche wir fuhrn, w' *Hecktown* genannt. Dieser Name ist aus einem Spitznamen entstanden, und verdankt seine Entstehung einem Scherze des Herrn *Fräuf* über die große Fruchtbarkeit der Einwohner. *Nazareth* ist ebenfalls sehr gut gebaut, und gleicht *Bethlehem*, nur ist es, wo möglich, noch stiller, als dieses. Im Jahr 1744 ist es angelegt und das große massive Gebäude, das jetzt zur Kostschule der Knaben dient, ursprünglich für den Grafen *Zinzendorf* als

Wohnhaus gebaut worden. Die Gegend zählt mit der nahe liegenden Gemeinde *Schöneck* über 500 Einwohner, meistens Handwerker und Landbauer. In derselben befanden sich zwei Geistliche, *van Fleck*, Sohn des emeritirten Bischofs von *Bethlehem*, und *Ronthal*, ein Deutscher von Geburt, der lange in Rußland in der Gemeinde *Sarepta* angestellt gewesen war.

Wir besuchten zuerst den Prediger *van Fleck*, und besahen dann den Gemeindegarten. Derselbe liegt an einem Abhange, und hat einige Pavillons und sehr hübsche Promenaden. Dann gingen wir in die Kostschule. In dieser Schule bekamen 60 Knaben Unterricht, von welchen 40 im Hause und 20 im Orte bei ihren Eltern wohnten. Sie ist ebenfalls für Kinder eingerichtet, deren Eltern nicht zur Brüdergemeinde gehören, und wird allgemein gelobt. Ich bemerkte sogleich eine ausgezeichnete große Reinlichkeit, die im ganzen Hause vorherrschend war. Die Schüler sind in 4 Classen eingetheilt, und werden mit 8 Jahren angenommen. Die Lehrer sind meistens Deutsche, oder reden wenigstens diese Sprache, welche auch nach Verlangen der Eltern den Knaben gelehrt wird. Die Schule besitzt ein kleines Naturalien-Cabinet, das in recht guter Ordnung war, und eine durch die Schüler angelegte Sammlung von Eiern aus der Gegend. Die Schüler schlafen gemeinschaftlich in 2 großen Sälen; in jedem schlafen auch 2 Aufseher. Sie essen gemeinschaftlich und machen alle Nachmittage mit ihren Lehrern einen starken Spaziergang. Außer den gewöhnlichen Schulwissenschaften, und außer der englischen, deutschen und französischen Sprache, wird Zeichnen, Musik und doppelte Buchhaltung gelehrt. Zum Musikunterrichte war in jeder Classe ein Pianoforte. Ein Betsaal ist für den häuslichen Gottesdienst bestimmt. Die Knaben haben alle ein gesundes, munteres und freies Ansehen, und werden sehr reinlich gehalten. In dem Gebäude ist auch ein Seminarium für junge Leute, welche sich dem geistlichen Stande widmen. Es bestand aus 5 Mitgliedern. Ihre Studien müssen diese Seminaristen im allgemeinen theologischen Seminar zu Gnadefeld in Ober-Schlesien vollenden. Auf dem Dache der Schule ist eine Gallerie, von welcher man die umliegende Gegend übersieht. *Nazareth* liegt ziemlich hoch und nur 8 Meilen von den blauen Bergen entfernt. Die Umgebungen würden sehr hübsch sein, wenn mehr Wasser in der Gegend sichtbar wäre; an diesem scheint es aber zu fehlen.

Hierauf gingen wir in das Schwesternhaus, in welchem 37 alte Frauenzimmer wohnen. Sie schlafen alle in Einem großen Saale.

In ihrem Betsaale, so wie in dem Betsaale des Schwesternhauses in *Bethlehem*, befindet sich eine kleine Orgel, die von einer Schwester gespielt wird. Schon in *Bethlehem* und auch hier in *Nazareth* bemerkte ich, daß das alte Herrnhuter-Costüm der Frauen, und namentlich die Mützen \*) abgekommen sind; nur ganz alte Frauen tragen dieselben; die jungen gehen ohne Mützen, und sind recht gut gekleidet. Zuletzt machten wir noch dem Prediger *Ronthal* und dem Gemeindevorsteher *Hoerber* unsern Besuch. Bei dieser Gelegenheit lernte ich einen ehemaligen Missionar, *Oppelt*, kennen, der lange Jahre unter den Indianern, 100 Meilen jenseits *Detroit*, gelebt, und mehrere getauft hat. Er hatte sich nach *Nazareth* zurückgezogen, und beschäftigte sich mit dem Ausstopfen von Vögeln.

Auf unserem Rückwege nach *Bethlehem* nahmen wir einen Umweg, um einen großen, von einem Nassauer, Namens *Schlabach*, bewohnten Pachthof zu sehen, der wegen seiner guten Oekonomie hier im Laude bekannt ist. Seine Felder befinden sich in der That in einem vortreflichen Zustande, so wie alle seine Scheunen und Wirthschaftsgebäude. Dieser *Schlabach*, der jetzt ein reicher Mann ist, kam so arm nach diesem Lande, daß er seine Ueberfahrt abverdienen mußte; und nur seinem Fleiß und seiner Sparsamkeit verdankt er seine jetzige Wohlhabenheit. In *Bethlehem* kamen wir gerade zur Essenszeit an. Nach Tische ging ich mit Herrn *Seidel* nach der großen Mädchenschule, deren Vorsteher er ist. Im Büreau, in welchem sich zugleich die kleine Hausbibliothek befindet, die nicht allein aus religiösen, sondern auch aus belletristischen Werken und Reisebeschreibungen besteht, traf ich den ehrwürdigen Bischof *Hüffel*, der mich nebst Herrn *Seidel* bei der Besichtigung der Schule begleitete. In dieser Schule befanden sich gegen 100 zum Theil sehr schöne junge Mädchen zwischen 8 und 18 Jahren, die eine sorgfältige Erziehung bekommen, und außer dem Schulunterricht auch Anweisung im Zeichnen, in der Musik und im Verfertigen aller Arten weiblicher Arbeiten erhalten. Sie machen äußerst feine Stückerien und Tapisserie-Arbeiten, auch besonders schöne sogenannte Bänderblumen. Sie sind in 4 Classen eingetheilt; in jeder Classe stand ein Pianoforte. Ich hörte, daß sie ihre häuslichen Morgen- und Abendandachten singend verrichteten. Nach Tische haben sie keinen andern Unterricht, als Musik und weibliche Arbeiten; später gehen sie in dem großen, in einem

\*) Vom Grafen *Zinzendorf* „Seines Schweißtuchs treustes Conterfey“ genannt.

nahe liegen-  
Handwerker  
stliche, van  
e, und Ron-  
stand in der

und besahen  
bhangen, und  
Dann gingen  
haben Unter-  
ihren Eltern  
deren Eltern  
mein gelobt.  
lichkeit, die  
1 in 4 Classen  
Die Lehrer  
ese Sprache,  
gelehrt wird,  
das in recht  
legte Samm-  
afen gemein-  
2 Aufseher.  
nge mit ihren  
gewöhnlichen  
utsehen und  
ppelte Buch-  
er Classe ein  
tesdienst bes-  
es und freies  
Gebäude ist  
n geistlichen  
hre Studien  
nen Seminar  
n Dache der  
nde Gegend  
Meilen von  
sehr hübsch  
; an diesem

hem 37 alte  
ofsen Saale.

Thale hinter dem Hause gelegenen, Garten spazieren. Sie haben ebenfalls einen Betsaal, in welchem ein Pianoforte steht, und welcher auch zum Concertsaal gebraucht wird. Sie schlafen in grossen Sälen mit den Aufseherinnen. Ueberall herrscht eine äusserst grosse Reinlichkeit; auch haben die Mädchen ein sehr gutes Aussehen. Das aber, was in europäischen Pensionen Statt zu finden pflegt, dafs alle Mädchen dieselbe Tracht tragen, und dafs die Classen durch verschiedenfarbige Bänder unterschieden werden, findet hier nicht Statt; vielmehr kleidet sich jedes Mädchen, wie es will. Uebrigens sind die Schülerinnen aus allen Theilen der V. St.; sogar aus *Alabama* waren einige hier.

Nach Besichtigung dieses interessanten Etablissements ging ich mit dem Bischof und Herrn *Seidel* am Bache spazieren, um einige dort am Wasser gelegene Werke zu besuchen. Das erste, das wir sahen, war das Werk, welches das Wasser auf die Anhöhe in die Cisterne treibt, deren schon früher gedacht ist. Durch einen Ableiter des Baches wird ein unterschlägtiges Wasserrad in Bewegung gesetzt; das Rad bringt zwei Pumpen in Thätigkeit; diese saugen das Wasser an und drücken es in eiserne Röhren hinein, welche dasselbe nach der Cisterne führen. Nicht weit von diesem Werk ist eine grosse, einem gewissen *Leipert* gehörige Roth- und Weissgerberei. Bei derselben ist das Wasser ebenfalls der Haupt-Moteur. Man hat hier zwei Arten, das Wasser zu schöpfen. An der einen Seite eines grossen unterschlägtigen Wasserrades sind Kasten befestigt; diese Kasten füllen sich mit Wasser, wenn sie unten sind, und giefsen dasselbe in eine Rinne aus, wenn sie in die Höhe kommen; das ist die eine Art. Die andere aber ist eine gewöhnliche Pumpe, die vermittelt einer Kurbel in Bewegung erhalten wird. Diese Kurbel ist an einer Axe befestigt, welche auf dem andern Ende einen Drilling hat, der mit einem Kronrade in Verbindung ist. Das Kronrad ist auf einer schiefen Fläche befestigt, die mit dem Boden einen Winkel von etwa 30 Graden beschreibt, und 2 Hunde, welche auf derselben gehen, setzen sie, und mit ihr das Ganze, in Bewegung. Die Kurbel dreht zu gleicher Zeit auch noch einen Schleifstein. In der Gerberei war auch eine neu erfundene Maschine, um die Dicke der Ochsenhäute um die Hälfte zu vermindern, und um das abgeschnittene Stück, das sonst abgeschabt wurde, und zu nichts mehr gut war, zu zwei Paar Schuhe brauchbar zu machen. Endlich führten mich meine Herren Begleiter zu einem Gastwirth, der mit Mühe und Kosten ein Cabinet von antiken und anderen Münzen angelegt hatte.

In der That war diese Sammlung für Amerika schon ziemlich reich und nicht ohne Werth.

Den Abend brachte ich sehr angenehm in der Mädchenschule zu. Alle Mädchen waren versammelt. Es ward ein musikalisches *entertainment* gegeben, meistens Gesang, größtes Theiles mehrstimmig, geistliches und weltliches Inhalts, recht gute Chöre von den älteren Mädchen. Da aber die Mädchen früh zu Bette gehen müssen, so war das *entertainment*, das ich der Attention des Herrn *Seidel* verdankte, bald zu Ende. Ich blieb noch einige Zeit bei Herrn *Seidel*, nahm dann von diesem wackern Manne, von dem würdigen Bischöfe *Hüffel* und von dem gefälligen Herrn *Fräuf* herzlichen Abschied, mit dem festen Vorsatze, nächstes Frühjahr mit Gottes Hilfe diesen lieben Ort, wo es mir so wohl gefallen hatte, wieder zu besuchen. Beim Nachhausegehen hörte ich die Mädchen ihre Abendhymne singen. Als ich nach Hause kam, brachten mir 20 junge Leute des Orts, welche, obgleich zur Brüdergemeinde gehörig, die militairische Musik der Miliz ausmachen, ein sehr hübsches Ständchen mit Blasinstrumenten.

Nicht ohne Rührung konnte ich mich — 21. October früh 4 Uhr — von dem friedlichen, stillen *Bethlehem* trennen, dessen Bewohner in großer Eintracht zu leben, nur eine einzige Familie auszumachen, und, bei gleicher Erziehung und bei stetem Zusammenleben, völlig gleiche Gewohnheiten angenommen zu haben schienen. Ich fuhr mit der *Stage* auf demselben schlechten Wege nach *Philadelphia* zurück, auf welchem ich gekommen war; erfreute mich jedoch einer freieren Aussicht auf die schöne, dicht bevölkerte und sehr gut angebaute Gegend. Besonders war mir der letzte Theil des Weges interessant. In den blühenden Orten *Germantown* und *Lystown* giebt es schöne Gärten und Landhäuser der Patricier von *Philadelphia*. In der Gegend *Whitemarsh* bemerkte ich Ueberbleibsel der Verschanzungen von dem Lager des Generals *Washington*. *Germantown*, ursprünglich von Deutschen angelegt, bildet nur eine Strafe, die über 3 Meilen lang ist. Während die Engländer *Philadelphia* und die umliegende Gegend besetzt hatten, überfiel der General *Washington* die in und bei *Germantown* stehenden Engländer. Von diesen warf sich jedoch ein Bataillon in ein massives Landhaus und vertheidigte sich in demselben so lange, bis die Armee sich sammeln und die Amerikaner zurücktreiben konnte. Das Haus liegt in einem Garten, etwas über 100 Schritt von der Landstrafe. An der Strafe steht ein Ziehbrunnen, welcher die Bewohner des Hauses mit Wasser ver-

sicht. Der Besitz dieses Brunnens war den Engländern sehr wichtig, und es sollen in seiner Nähe viele Menschen das Leben verloren haben. Um 6 Uhr Abends erreichte ich *Philadelphia*.

Am andern Morgen ging ich mit Herrn *Halbach* zu Herrn *Vaux*, um in Begleitung desselben noch einige öffentliche Anstalten zu besuchen. Bei Herrn *Vaux* trafen wir mehrere der hiesigen *public characters* an, mit welchen viel über das allgemeine Beste, über Schul-, Straf- und andere Anstalten gesprochen wurde. (Dann gingen wir in eine Lancastersche Freischule. In derselben erhalten gegen 500 Knaben und einige hundert Mädchen aus den unteren Volksclassen Unterricht. Die Mädchen sahen wir nicht: es war Sonnabends, und an diesem Tage ist für sie keine Schule. Die Knaben von sehr verschiedenem Alter, sind, unter der Aufsicht eines einzigen Lehrers und mehrerer Monitoren, in 8 Hauptclassen eingetheilt. Sie sind auf Signale eingelernt; nach denselben verrichten sie alle ihre Bewegungen und geben alle ihre Antworten mit der größten Pünctlichkeit. Es wurden Gedächtnisübungen angestellt. Sie recitirten im Chor mehrere Gedichte und rechneten auf gleiche Weise Exempel im Kopf aus. Ihre Handschrift ist gut; aber ein Knabe schreibt fast, wie der andere. Sie bekommen auch Unterricht in der Geographie: einer der Knaben hatte eine ziemlich gute und richtige Skizze von Thüringen gezeichnet. Auf den Anzug der Kinder sollte etwas mehr gesehen werden; denn mehrere waren zerlumpt. Die Schule wird übrigens völlig von der Stadt erhalten und steht unter der Aufsicht der Quäker.

Ueber die Gerichtshöfe sage ich Nichts. Sie sind ganz nach den englischen Formen gebildet. Interessante Sachen kamen nicht vor. Jene Formen der Rechtspflege aber sind zu bekannt, und zuviel besprochen worden, als daß ich für angemessen halten könnte, noch Etwas hinzuzufügen.

Das Staats-Gefängniß, vor etwa 50 Jahren als *county goal* erbaut, enthielt provisorisch die Gefangenen, welche in das oben beschriebene *penitentiary* kommen sollten. Daher war dieses Gefängniß, in welchem sich mehr als 500 Gefangene befanden, überfüllt; die Gefangenen waren nicht genug bewacht und oft fielen Unordnungen vor. Durch eine übel angebrachte Philanthropie der Quäker, welche auch über diese Anstalt die Aufsicht führen, stehen keine Wachen auf der Mauer oder in den Gängen, von wo aus sie die Gefangenen beobachten können; und nur 5 Aufseher gehen beständig unter den arbeitenden Gefangenen umher, deren Leben nicht selten in Gefahr ist. Der Inspector des Hauses, Herr *Swift*,

schien auch keineswegs für ein System eingenommen zu sein, welches die Gefangenen nicht nur nicht bessert, sondern auch die öffentliche Sicherheit gefährdet. Damals schien ein übler Geist unter den Gefangenen zu herrschen, und man fürchtete täglich eine Explosion. Die Quäker selbst hatten, wie mir vorkam, trotz ihrer Philanthropie, kein grofses Vertrauen zu diesen Menschen. Bei unserer Promenade durch die Anstalt glaubte ich Herrn Vaux deutlich anzusehen, dafs es ihm unbehaglich zu Muthe war; und als um 12 Uhr die Gefangenen sich an der grofsen Treppe versammelten, um zum Essen zu gehen, da begab er sich schnell hinter die Gitterthür, wo er nöthiges Falls in Sicherheit war.

Die weiblichen Gefangenen bewohnen den einen Flügel des Gebäudes und werden mit weiblicher Arbeit, mit Spinnen, Nähen, Stricken und Zupfen von Pferdehaaren, mit Strohflechten und Waschen beschäftigt. Sie sitzen in langen geheizten Corridors, auf welche die Thüren ihrer Schlafstellen stossen. Zehn und mehr schlafen bei einander, auf Haarmatratzen mit wollenen Decken. Es giebt für sie auch Zellen zum *Solitary confinement*; in einer derselben befand sich seit 4 Wochen ein junges, hübsches Mädchen, das, wegen Diebstahls verurtheilt, sich simpel und taubstumm gestellt hatte. In dem *Solitary confinement* hatte sie angefangen, recht gut und vernünftig zu sprechen. Die männlichen Gefangenen bewohnen den anderen Flügel und haben den ganzen Hof für sich. In demselben sind mehrere Werkstätte erbaut worden. Die meisten Gefangenen sind im Hofe mit Zersägen von Marmorblöcken beschäftigt; andere müssen weben; noch andere sind Schneider oder Schuhmacher; auch giebt es mehrere geschickte Tischler, die für Meubles-Händler in der Stadt arbeiten und recht elegante Meubles machen. Alle Hände sind beschäftigt und Müssiggänger werden nicht geduldet. Die Invaliden werden meistens mit Zupfen von Pferdehaaren beschäftigt. In dem Backhause für die Anstalt wird recht gutes schwarzes Brod gebacken, und die Gefangenen erhalten täglich 1½ Pfund. Die Gefangenen haben einen langen unterirdischen Corridor, der mit Lampen erleuchtet ist, zum Efs-Saal, und bekommen täglich sehr gute Bouillonsuppe, frisches Fleisch und Kartoffeln. Sie leben also gewifs viel besser, als mancher ehrliche Arbeitsmann, der eine Familie redlich ernährt. In dem *Solitary confinement* für die Männer safs ein Weber, der seine Faden, weil sie etwas verwirrt gewesen, in einem Augenblicke von Unmuth mit dem Messer durchschnitten hatte. Für die Kranken beiderlei Geschlechts ist in jedem Flügel eine besondere Infirmerie. Trotz



der Ueberfüllung des Gefängnisses herrschte doch große Reinlichkeit.

Se. Excellenz *John Quincy Adams*, Präsident der V. St., war von *New-York* und *Boston*, wo er seinen alten ehrwürdigen Vater besucht hatte, angekommen, und hatte im *Mansion house*, in der Stube neben mir, seine Wohnung genommen. Er war — am 22. October — in die *Wistar party* im Hause des Obersten *Biddle* eingeladen, und hatte die Einladung zur allgemeinen Freude angenommen. Ich besuchte die *party* gleichfalls. Der Präsident ist ein Sechsziger, eher klein als groß, mit einer kahlen Scheitel und mit einem sehr einfachen und würdigen Ansehen. Er spricht nicht sehr viel, aber was er sagt, ist gut gesagt. Ich darf wohl bekennen: selten in meinem Leben habe ich eine so wahre, tief gefühlte Ehrfurcht empfunden, als in dem Augenblicke, da der ehrwürdige Mann mir die Hand schüttelte, den 11 Millionen Menschen, oder doch die Besten unter ihnen, für würdig erachtet haben, sie zu regieren. Er erkundigte sich sehr viel nach seinen Genter Fremden und besonders nach der *De Meulemeesterschen* Familie. Leider konnte ich mich nicht lange mit ihm unterhalten, weil jeder aus der Gesellschaft gegründete Ansprüche als ich auf die Ehre seiner Unterhaltung hatte. Ich machte inzwischen mehrere neue und interessante Bekanntschaften. So lernte ich zum Beispiel einen Quäker Namens *Wood* kennen, der eine große Reise durch England und Frankreich, durch einen Theil von Deutschland, durch Dänemark, Schweden und Rußland unternommen hatte, größtes Theils in der philanthropischen Absicht, den Zustand der Strafanstalten in diesen Ländern kennen zu lernen. Ich erfreute mich sehr an seinem unterrichtenden Gespräch, obgleich ich einen harten Strauß mit ihm zu bestehen hatte über die Gefängniß-Systeme; denn er hatte gehört, daß ich mit ihm wegen des neuen *penitentiary*, von welchem er einer der thätigsten Beförderer ist, nicht völlig einerlei Meinung sei. Herr *Livingston*, der in seinem Strafbuche für *Louisiana* die Todesstrafe ganz abgeschafft hat, wurde hier von den Philanthropen bis zum Himmel erhoben. Gott gebe sein Gedeihen!

Am folgenden Tage machte ich dem Präsidenten einen Besuch, und überreichte ihm die Medaillen, welche mir Herr *Cornelissen* in Gent für denselben anvertraut hatte. Die eine silberne war die Medaille der botanischen Gesellschaft in Gent, mit einer passenden Inschrift für den Präsidenten; die andere bronzene war die Medaille, welche im Jahre 1823 zur Ehre des *Haerlemer* Jubelfestes

wegen der Erfindung der Buchdruckerkunst geschlagen worden ist. Beide sind von dem geschickten Künstler *Braemt* in Brüssel gemacht worden. Am Abend sah ich den Präsidenten in einer Gesellschaft bei Herrn *Walsh*, welche er mit seiner Gegenwart beehrte, von Neuem. Ich hatte eigentlich die Absicht gehabt, an diesem Tage nach *Baltimore* mit dem *Steam boat* abzureisen; durch die Ankunft des Präsidenten war aber mein Entschluß geändert worden, weil ich in seiner Gesellschaft dem Feste beizuwohnen wünschte, das den 24. October gefeiert werden sollte, und dann mit ihm bis *Baltimore* zu reisen.

Um nämlich den Tag in gesegnetem Andenken zu erhalten, an welchem im Jahre 1683 *William Penn's* Landung in Amerika Statt fand — eine Begebenheit, welche, an sich unbedeutend, die Gründung zuerst der Provinz, und dann des Staates *Pensylvanien* zur Folge gehabt hat — ist hier von seinen Verehrern eine Gesellschaft gebildet worden, welche diesen Tag — den 24. October — durch eine öffentliche Handlung zu feiern beschlossen, und welche deshalb Statuten aufgesetzt haben. Dieses Mal bestand die Feier in einer Rede, die im Universitätsgebäude gehalten ward, und in einem öffentlichen Diner. Zu der Rede ward ich von Herrn *Faux* gegen 12 Uhr abgeholt. Das Universitätsgebäude von *Pensylvanien* ist eigentlich vom Staat für den Präsidenten *Washington* erbaut worden; *Washington* jedoch lehnte das Geschenk ab, und nun ward es zur Universität bestimmt. In einem der medicinischen Hörsäle hatte sich ein zahlreiches Auditorium versammelt; man placirte mich auf der Tribüne, welche später der Redner betrat; auf derselben erhielt auch der Präsident, der kurz nach mir hereintrat und mit lautem Zuruf begrüßt wurde, seinen Sitz. Die Rede wurde von einem Advocaten, *Dr. Ingersoll*, gehalten. Sie enthielt mehr ein statistisches Tableau des Staates *Pensylvanien*, als eine Erzählung der Landung *William Penn's*. Dieses war den Quäkern nicht ganz recht, obgleich die Rede sehr gut abgefäßt war, und auch sehr vielen Beifall fand. Der Redner gedachte eines interessanten Factums, das, meines Wissens, in Europa noch nicht bekannt ist. *William Penn* nämlich sagt in einem Schreiben, welches ich schon vor einigen Tagen bei Herrn *Langhan* in der Bibliothek der philosophischen Gesellschaft im Original gesehen hatte: *Carl II.* habe in der Acte, welche von diesem König über das ihm zugestandene Land an gefertigt worden, dieses Land, seinem Vater, dem Admiral *Penn*, zu Ehren, *Pensylvanien* genannt. Er, *William Penn*, habe den Namen *New-Wales* vorgeschlagen. Dieser Name sei

aber von dem Könige nicht genehmigt worden. Hierauf habe er dem Secretair 20 Guineen geboten, wenn das Land nur *Sylvanien* genannt würde; aber auch dieser Vorschlag sei nicht gelungen. Der Name *Pensylvania* sei ihm äußerst unangenehm gewesen; denn man werde in demselben vielleicht eine große Eitelkeit von seiner Seite finden, da er doch von aller Eitelkeit weit entfernt sei. In den Bemerkungen über die Fabriken von *Pensylvanien*, ging der Redner hin und wieder etwas zu weit. Er sagte z. B., daß nirgends, selbst nicht in Europa, bessere Wagen gemacht würden, als in *Philadelphia*, da doch die hiesigen Wagen gerade nicht die besten und bequemsten sind. Die Unterrichtsanstalten des Staates zeigte er in einem weniger günstigen Licht, und gestand klagend ein, daß sie nicht so weit vorgerückt wären, als in den nördlichen Staaten; besonders sei die Universität von *Pensylvanien* weit zurück. Auch klagte er über den großen Hang der unteren Volksclassen zur Unmäßigkeit. — Man zollte dieser Rede vielen Beifall; auch gab das Publicum dem Präsidenten, als er sich zurückzog, auf eine gleiche Weise seine Achtung zu erkennen.

Ich saß in der Tribune neben dem 82jährigen Richter *Peters*, der während der Revolution Secretair des Kriegsdepartements gewesen war. Auch wurde ich hier dem Herrn *Washington*, Neflen des Helden, und Richter in *supreme court of the U.S.*, vorgestellt. Er ist der Erbe seines Oheims, und besitzt *Mount Vernon*, den Landsitz dieses großen Mannes, wo auch dessen Gebeine ruhen. Nach der Rede besah ich das im Universitätsgebäude befindliche anatomische Cabinet. Es ist nicht sehr reich ausgestattet, aber es hat einige interessante Dinge; z. B. zwei lebensgroße Wachfiguren, die man aus einander nehmen kann; ferner eine Sammlung von Menschenschädeln, unter welchen mir ein Paar ganz platt gedrückte Schädel von Peruanischen Indianern auffielen; unter den menschlichen Skeletten, ein sehr gut zusammengesetztes von einem *Creek-Indianer*; mehrere Exemplare gebrochener und schlecht zusammengeheilter Menschenknochen, so wie von allerlei Krankheiten zerfressene; auch alle sonstigen Theile des menschlichen Körpers, ausgespritzt oder in Weingeist aufgehoben.

Um 4 Uhr fuhr ich mit Herrn *Vaux* nach der *Masonic hall*, in welcher das Diner gegeben wurde. Einige 70 Peronen, meistens Herren meiner Bekanntschaft, wohnten demselben bei. Der Präsident saß zur Rechten des alten Richters *Peters*, der, in *William Penn's* Stuhle sitzend, Präsident des Diner war. Ich saß zur Linken dieses würdigen Greises. Mir zur Linken der heutige

Redner, Dr. *Ingersoll*. Hinter Herrn *Peters* Stuhl war *William Penn's* Portrait, in Oel gemalt, aufgestellt, und unter diesem der bekannte Kupferstich, der seinen Tractat mit den Indianern vorstellt. Der Vice-Präsident der Tafel war ein alter Franzose, *Duponcean*, welcher seit 47 Jahren in diesem Lande, während des Revolutions-Krieges, Adjutant des Barons *Sleuben* gewesen, jetzt aber Advocat ist, und sehr gut in englischer Sprache plaidirt. Dieser alte Mann besitzt ein seltenes Sprachtalent und hat eine große Vorliebe für die deutsche Sprache. Göthe's *Faust* ist sein Lieblingswerk in dieser Sprache; und da sich unser Geschmack hier hegegnete, so unterhielten wir uns lange über den *Faust* und recitirten wechselsweise unsere Lieblingsstellen. Die erste Gesundheit, welche ausgebracht wurde, war natürlich die des Präsidenten. Se. Excellenz stand auf, und sprach in einer kurzen Rede seinen herzlichen Dank aus. Als meine Gesundheit getrunken wurde, stand ich gleichfalls auf, entschuldigte es in englischer Sprache, daß ich nicht wagte, den Herren in dieser Mundart zu danken, und bat um Erlaubniß, meinen Dank in französischer Sprache, die mir geläufiger wäre, ausdrücken zu dürfen. Alsdann sprach ich einige Worte aus vollem Herzen. Ich bezeugte meine innigste Theilnahme an dem herrlichen und freudigen Gedeihen dieses Landes. Ich wünschte der Gesellschaft Glück zu dem frommen Sinne, mit welchem sie das Andenken an die Väter, und besonders an den vortrefflichen Mann feierte, der den Grund gelegt habe zu diesem großen gemeinen Wesen: in diesem Sinne habe das Land die feste Bürgschaft einer glücklichen Zukunft. Ich sprach meine Freude darüber aus, daß ich grade in dem Augenblicke dieser Feier anwesend, und Zeuge der Gesinnung sei, die sie beseele. Ich dankte gerührt für die freundliche Aufnahme, die mir zu Theil geworden, und verschwieg den Eindruck nicht, den ihr Thun und Treiben auf mich gemacht habe. Das Andenken an dieses Fest, sagte ich, dessen Feier noch durch die Gegenwart des ersten Magistrates dieses großen Volkes erhöht und verherrlicht worden sei, werde niemals aus meiner Seele verschwinden, so wie ich auch hoffte, Freunde in der neuen Welt zurückzulassen bei meiner Rückkehr in die alte. Ich schloß mit Wünschen des Segens und des Heils. Und es schien, als würden meine einfachen Worte nicht unfremdlich aufgenommen. Gegen 8 Uhr zog der Präsident sich zurück; ich blieb bis gegen 10 Uhr. Unter den sogenannten *volunteers* brachte man folgende Toasts aus: „Weimar, das Vaterland der Wissenschaften!“ Ich stand auf und sagte: „und

diesen Toast könnte ich nur mit einem bescheidenen Schweigen antworten. Denn er könne nur würdig von einem Weimaraner beantwortet werden mit einer Rede voll großer Gelehrsamkeit; und leider! könnte ich mich derselben nicht rühnen. Sehr jung vom väterlichen Hause entfernt und fast als Kind in eine kriegerische Laufbahn getreten, seien die Wissenschaften in meine Thür nicht eingekehrt. Deswegen wolle ich, anstatt der Antwort, folgenden Toast einsetzen: „*Pensylvanien*, der Zufluchtsort für unglückliche Deutsche!“ Dieser Trinkspruch wurde mit großem Jubel aufgenommen. Der alte 82jährige Richter *Peters* sang selbst mit einer noch ziemlich sichern Stimme ein Lied, das er gestern Abends gedichtet hatte, und Alles war ungemein heiter und fröhlich.

Die Gesellschaft hat ihre Statuten in ein sehr elegant gebundenes Buch mit Pergamentblättern zierlich einschreiben lassen. Dieses Buch war dem Präsidenten und mir zum Unterzeichnen vorgelegt worden. Wir haben unterzeichnet, und sind dadurch Ehrenmitglieder dieser achtungswerthen Gesellschaft geworden.

Uebrigens gedachte ich treulich an diesem Feste der Brüder, die in denselben Stunden in einer andern Hemisphäre zu einem andern Feste versammelt waren, und die vielleicht bei ihrer letzten Gesundheit —: „die auf dem Erdenrund zerstreueten Brüder!“ — heute auch meiner gedachten, des weit Entfernten und doch so Nahen!

Schweigen  
Weimaraner  
Lehrsamkeit;  
Sehr jung  
kriegerische  
die Thür nicht  
ort, folgen-  
für unglück-  
rofsem Jubel  
ng selbst mit  
stern Abends  
öhlich.

legant einge-  
reiben lassen.  
Unterzeichnen  
sind dadurch  
geworden.  
e der Brüder,  
äre zu einem  
i ihrer letzten  
Brüder!“ —  
und doch so

## XII.

Reise nach *Baltimore* und Aufenthalt in dieser Stadt.

Vom 25. October bis 2. November 1825.

Den 25. October machte ich einige Abschiedsbesuche, und begab mich dann, um 12 Uhr, auf das Dampfschiff *Baltimore*, um das liebe *Philadelphia* zu verlassen, das mir so theuer geworden war. Herr *Troup* war schon einige Tage früher abgereiset, um in *Norfolk* die *Pallas* aufzusuchen, und auch die Familie *Grynes* war in ihre Heimath zurückgekehrt. Kurz nach mir traf auch der Präsident auf dem Schiffe ein, von mehreren Herren aus der Stadt begleitet. Auf dem Quai, an dem das Dampfschiff lag, hatte sich eine große Menge Bürger versammelt, um den, von allen gutdenkenden Menschen mit Recht so innig verehrten Chef des Governements noch ein Mal zu sehen. Als sich das Schiff,  $\frac{1}{3}$  nach 12 Uhr, in Bewegung setzte, rief das versammelte Publicum, das durchgängig aus gutgekleideten Personen bestand, dem Präsidenten ein Hurrah nach. Er blieb lange mit unbedecktem Kopfe stehen.

Wir fahren den *Delaware* gegen 40 Meilen hinab. Der Fluß wird sehr breit; die Ufer sind flach, scheinen aber gut angebaut zu sein. Der Präsident hatte die Güte, sich lange mit mir zu unterhalten. Ich lernte auf dem Schiffe auch einen Herrn *Sullivan* aus *Boston* kennen, der bei dem Präsidenten viel zu gelten schien, und einen englischen Infanterie-Capitain *Maclean*, von der Garnison von *Halifax*, der hier im Lande zu seinem Vergnügen reisete. Zugleich traf ich Herrn *de Salazar*, Columbianischen Gesandten, nebst seinem Gesandtschafts-Secretair *Gomez*, und den Mexikanischen Gesandten *Obregon*, welche Herren ich schon von *New-York* aus kannte. Ich erfreute mich sehr an ihrem interessanten Gespräch und an ihren gemäßigten Ansichten.

Zwischen 4 und 5 Uhr Abends landeten wir in *New-Castle*, einem auf dem rechten Ufer des Stromes im Staate *Delaware* gelegenen, gut gebauten Städtchen. Um dem Entreprennr der *Stoges* in *New-Castle* anzuzeigen, wie viel *Stages* nöthig waren, hatte man auf dem Schiffe eben so viele groſse Kugeln auf einem Tau in die Höhe gezogen. Wir brauchten 8, um nach *Frenchtown* im Staate *Maryland*, am *Elkriver*, zu kommen. Ich setzte mich mit den Herren *de Salazar*, *Obregon* und *Gomez* in einen Wagen, und gegen 7 Uhr waren die 16 Meilen zurückgelegt. Da der Präsident sich in einer der *Stages* befand, so fuhren die Kutscher etwas geschwinder als gewöhnlich. Der Weg war größtes Theiles sandig und ging durch Wälder; Ortschaften sahen wir nicht; auch ward es bald dunkel, und das interessante Gespräch zog überdies von der Betrachtung der Gegend ab. *Frenchtown* ist übrigens ein kleiner Ort, welcher von dem englischen Admiral *Cockburn* im letzten Krieg ausgeplündert und verbrannt worden ist. Wir bestiegen hier das Dampfschiff *Constitution*. Dieses Schiff ist sehr grofs und geräumig, und auch mit Beuten versehen; jedoch verursachte die Maschine einen grofsen Lärm und vieles Stofsen. Wir hatten eine schöne mondhele Nacht, und die mit Holz bewachsenen Ufer des *Susquehanna* und später der *Chesapeak-bay* nahmen sich recht hübsch aus. Ich blieb lange auf dem Verdeck und unterhielt mich mit dem Capitain *Muclean*; aber auch dann war im Bette an keine Ruhe zu denken. Denn die Dampfmaschine machte ihr Getöse; 6 Pferde, die gerade über mir auf dem Verdecke standen, lürnten, und ein deutscher Handwerker, der nicht schlafen konnte, hielt Nachtmonologen. Gegen Morgen langten wir sehr früh im Hafen von *Ballimore* an.

Der Präsident nahm sogleich nach unserer Ankunft einen Wagen, um nach *Washington* zu reisen, das nur 36 Meilen entfernt ist. Der größte Theil der Reisegesellschaft blieb liegen, bis zwischen 6 und 7 Uhr. Dann ging ich ans Land und durch die noch ziemlich öden, regelmäßigen Strassen nach dem Gasthof, *Indian Queen*, in welchem Quartier für mich bestellt war. Ich hatte die Freude, Sir *Michael Clare* und seine Frau hier zu treffen; auch erhielt ich kurz nach meiner Ankunft einen Besuch von Herrn *Huygens*, dem Sohn des Chevalier *Bangemann Huygens*, Niederländischem Gesandten in *Washington*, Officier in unserer Artillerie und *attaché* an die Gesandtschaft. Sein Vater hatte die Attention, mir diesen jungen Mann entgegen zu schicken und einstweilen zu meiner Disposition zu stellen. Sobald ich mich in dem Wirthshaus

etablirt hatte, ging ich mit Sir *Michael* aus, um einige Merkwürdigkeiten in der Stadt zu beschen. Die Stadt \*) ist sehr regelmäsig gebant und enthält, wie man versicherte, 75,000 Einwohner. Man hat große Projecte, sie noch zu vergrößern; diese Projecte sind jedoch durch einige bedeutende Bankerotte etwas ins Stocken gerathen. Fast ist es ungläublich, wie schnell diese Stadt zugenommen hat; denn im Jahre 1752 standen hier nur 10 Häuser. Die Strafsen sind breit und mit Trottoirs versehen, zum Theil auch, wie in *Philadelphia*, mit Pappeln bepflanzt. Die Stadt scheint ziemlich lebhaft zu sein. Ich bemerkte eine ungewöhnliche Anzahl Neger in den Strafsen. Der Staat *Maryland* ist der erste, den ich betrat, in welchem die Slaverei der Neger gesetzmäsig beibehalten worden ist. Weiter südlich herrscht sie überall. Ich aber bleibe bei dieser Thatsache stehen. Es kommt mir nicht zu, mich über diesen delicaten Gegenstand zu äußern. Auf meiner Reise habe ich jedoch von Neuem die alte Erfahrung gemacht, daß man sehr leicht irrige Urtheile über Gegenstände fällt, die man nicht genau kennet, nicht selbst gesehen und selbst geprüft hat.

Zuerst besahen wir das auf einer Anhöhe stehende Monument *Washington's*. Es ist oder wird vielmehr vom Staate *Maryland* errichtet, und besteht aus einer Säule von weißem Marmor, die gegen 160 Fuß hoch ist, und mit bronzenen Basreliefs, Scenen aus dem Leben des Helden, geziert werden soll. Auf die Kuppel der Säule soll eine colossale Statue des großen Mannes kommen. Die Fonds scheinen indess nicht zuzureichen; deswegen sind die Verzierungen noch nicht gemacht. Wir stiegen auf einer Wendeltreppe von 226 Stufen auf die Säule hinauf; aber der Standpunct gewährte keine schöne Aussicht, weil die Luft neblig war.

Hierauf besahen wir ein anderes Monument, welches den Bürgern zu Ehren errichtet worden ist, die am 12. September 1814 bei der Vertheidigung von *Baltimore* gefallen sind. Auf einem Piedestal steht eine Säule, deren Schaft aus einem Bündel von Stäben besteht. Auf die Bänder, welche die Stäbe zusammenhalten, sind die Namen der gefallenen Bürger eingegraben. Ueber der Säule steht die Statue einer Victoria. Auf den 4 Ecken des Piedestal sitzen Greife.

Wir bemerkten ferner mehrere schöne öffentliche Gebäude, unter welchen sich einige Kirchen besonders auszeichnen. Die schönste ist die katholische Kathedrale, welche eine Kuppel hat,

\*) S. den beiliegenden Plan.



die der Kuppel des römischen Pantheon ähnlich ist. Im Innern ist die Kirche geschmackvoll und reich verziert und besitzt mehrere gute Gemälde, die größtes Theiles zur Zeit der französischen Revolution hieher gekommen sind. Das schönste unter ihnen ist eine Kreuzabnahme von *Guerin* in Paris, welches Gemälde, wie eine Inschrift sagt, auf Ansuchen eines Grafen *Menou* von Ludwig XVIII. dieser Kirche geschenkt worden ist. Es ist schade, daß es wegen seiner Größe nicht als Altarbild aufgestellt werden kann. Man hatte es neben dem Eingang aufgehängt. Der jetzige König Carl X. soll der Kirche ein Pendant zu diesem Gemälde versprochen haben. Ich lernte in der Kirche den Erzbischof von *Baltimore*, *Maréchal*, kennen, der eigentlich der katholische Primas der V. St. ist. Er ist von Geburt ein Franzose, wohnt aber schon seit dem Jahre 1792 in den V. St., wohin er zuerst als Missionar kam. Man rühmt ihn als einen Mann von vielem Geist und großer Gewandtheit. Er hat ein sehr einfaches Aeußere, ist ein kleiner Mann, und ziemlich lebhaft. Im ersten Augenblicke, da er mich ansprach, hielt ich ihn, mit seinem Buch unter dem Arme, für einen französischen Sprachmeister; er stellte sich mir aber bald selbst als den Erzbischof vor. Im Staate *Maryland* wohnen die meisten Katholiken; es ist der einzige Staat — außer dem Staate *Louisiana* und dem Territorium *Florida* —, in welchem die Katholiken, wegen ihres Vermögens, Einfluß haben. Nicht weit von der Kathedrale steht eine Kirche der Unitarier, von außen geschmackvoll mit Säulen verziert und mit einer Kuppel versehen. Die englische Episcopalkirche steht auch nicht weit entfernt. Sie hat ebenfalls eine Colonnade am Eingang, aber einen äußerst geschmacklosen Thurm. Das Portal der Kirche ist mit 2 Statuen geziert, Christus und Moses, von einem hier lebenden italienischen Bildhauer, *Capellaro*. Man erzählte, die Einwohner von *Baltimore* hätten sich sehr an Moses Hörnern scandalisirt, und den Künstler genöthigt, sie ihm wieder abzunehmen. Gewiß ist, der liesige Moses trägt diese Zierde nicht. Noch sahen wir ein anderes Gebäude, neu aufgeführt, das *Athenaeum* genannt. In demselben ist eine kleine Bibliothek und ein Lesezimmer für amerikanische und englische Zeitungen, so wie ein großer Concertsaal. Dieses Gebäude ist auf Subscription errichtet worden. Endlich gingen wir in ein großes Haus, *the exchange* genannt, in welchem sich das Zollamt und die Börse befinden.

Wenige Stunden nach dieser Wanderung reisete Sir *Michael* und Lady *Clare* nach *New-York* ab, wo sie sich nach *Jamaica*

einzuschiffen gedachten. Ich verdanke ihnen indess noch die Bekanntschaft des *Dr. Macanlay*, eines hiesigen Arztes von grossem Rufe: eine Bekanntschaft, die mir um so angenehmer war, da ich bald bemerkte, daß ich in Herrn *Macaulay* einen sehr unterrichteten und vielseitig gebildeten Mann gefunden hatte. In Begleitung desselben fuhr ich nach dem Fort *M'Henry*. Dieses Fort liegt 2 Meilen südlich von *Baltimore* auf der äußersten Spitze der Landzunge, welche von dem östlichen und westlichen Arm des *Patapsco* gebildet wird, der unterhalb des Forts in die *Chesapeake-bay* fällt. Es ist deshalb interessant, weil es am 12. September 1814 einen Angriff der Engländer zur See abschlug, und durch seine gute Vertheidigung viel zur Rettung von *Baltimore* beitrug.

Die Engländer nämlich hatten auf dem östlichen Ufer des *Patapsco* Truppen ans Land gesetzt, welche die Stadt von der Landseite angreifen sollten, während die Marine bestimmt war, das Fort *M'Henry* zu bombardiren und einzunehmen. Die gelandeten Truppen, deren General *Rofs* erschossen wurde, fanden bei den Bürgern, die ihnen entgegengerückt waren, so vielen und so kühnen Widerstand, daß sie sich genöthigt sahen, mit bedeutendem Verlust zurück zu gehen, und der Angriff auf Fort *M'Henry* hatte keinen bessern Erfolg. Die englischen Bombenschiffe blieben in einer zu großen Entfernung von dem Fort, als daß die Bomben großen Schaden hätten anrichten können; dagegen gerirte das Feuer der unteren Batterien vom Fort ihre Schiffe sehr. Da sie dem Fort von dieser Seite nichts anhaben konnten, so schifften sie während der folgenden Nacht Truppen in Böte ein, welche, durch die Dunkelheit begünstigt, am Fort vorbei, in den westlichen Arm des *Patapsco* fuhren. Sie wurden aber zeitig genug von weiter zurückgelegenen Batterien entdeckt, und in den Grund geschossen. Das Fort ist äußerst klein und unansehnlich: ein Pentagon mit 5 kleinen Bastionen, in deren jeder höchstens 3 schwere Stücke stehen können; vor dem Eingang ist ein kleines Ravelin, das jedoch Nichts vertheidigt. Eine *Contre-Escarpe* ist nicht vorhanden. Die Wälle sind revêtiert. Nach der Landseite zu hat man das Fort vom Lande durch eine crenellirte, sägeförmig geführte Mauer getrennt, welche ihm jedoch eher nachtheilig, als vorthellig sein dürfte. Nach der Wasserseite hin ist unter dem Fort eine Küstenbatterie, in welcher über 50 Stücke stehen können, die über Bank feuern. Auch sind hier ein Paar Oefen, um die Kugeln glühend zu machen. Diese Batterie war es, welche den Engländern den meisten Widerstand bot. Sie war mit französischen

Im Innern  
 zt mehrere  
 anzisischen  
 r ihnen ist  
 mülde, wie  
 on Ludwig  
 hade, daß  
 erden kann.  
 zige König  
 versprochen  
*Baltimore*,  
 s der V. St.  
 on seit dem  
 kam. Man  
 er Gewandt-  
 Mann, und  
 h ansprach,  
 einen fran-  
 elbst als den  
 sten Katho-  
*uisiana* und  
 ken, wegen  
 e Kathedrale  
 ackvoll mit  
 e englische  
 at ebenfalls  
 chmacklosen  
 ert, Christus  
 lhauer, *Ce*  
 hätten sich  
 e genöthigt,  
 Moses trägt  
 hände, neu  
 eine kleine  
 d englische  
 hände ist auf  
 ein großes  
 lamt und die

Sir Michael  
 ach *Jamaica*

schweren Schiffsstücken besetzt, von *Jérôme Bonapartes* hier gestrandeten Linienschiff, und wurde von amerikanischen Matrosen bedient. Es standen 1500 Mann in dem engen Raume; kein einziges bombenfestes Gebäude, nicht einmal ein Pulvermagazin war im Fort; und dennoch verlor diese Besatzung nicht mehr als 30 Mann an Todten und Verwundeten. Seitdem haben die Ingenieurs unter dem Wall auf beiden Seiten des Thors Casematten angebracht. Auch sind seitdem ein bombenfestes Pulvermagazin und bombenfeste Brunnenhäuser gebaut worden. Das Fort befand sich in einem ziemlich baufälligen Zustand; auch soll es wegen seiner unwichtigen Lage verlassen werden. Die Ingenieurs sind Willens, mehrere Meilen weiter hinaus an der *Chesapeak-bay* neue Befestigungen anzulegen. Die Lage des Forts *M'Henry* ist übrigens so ungesund, dafs es während des Sommers von seiner Garnison geräumt wird. Vom Fort aus hat man eine hübsche Aussicht auf beide Arme des *Patapsco* und die Ufer; besonders schön nahmen sich die Bäume in ihrem Herbstschmuck mit ihren bunten Blüthern aus. Bei unsrer Rückkehr nach der Stadt bestiegen wir einen die Stadt beherrschenden Hügel, von welchem aus man wieder eine äußerst schöne Aussicht hat. Auf demselben steht ein Haus mit Signalstüben, welche die ankommenden Schiffe signalisiren.

*D. Macaulay* zeigte uns auch die Arzneischule, ein auf Kosten des Staates *Maryland* erbautes, mit einem Porticus gezieres, großes und schönes Gebäude. Es enthält eine von oben erleuchtete amphitheatralische Rotunde für practische Vorlesungen in der Anatomie; ferner ein halbes Amphitheater für die physicalischen Vorlesungen, bei welchem sich ein Laboratorium und ein Cabinet mit physicalischen Instrumenten befindet. In diesem Cabinet gab es 4 Electricir-Maschinen, 3 Luftpumpen mit den nöthigen Apparaten, alle nöthigen Geräthschaften zur Erzeugung von Gasen, eine Sammlung von Säuren, und 2 große galvanische Batterien, nach *Sir Humphrey Davy's* System zum Herumdrehen auf einem Rade. Die meisten Instrumente sind in Paris verfertigt. Das anatomische Cabinet schien noch nicht reich dotirt zu sein, da die Schule noch sehr neu ist. Ich bemerkte eine weibliche Wachsfigur, die einen Nabelbruch zeigte; ferner mehrere menschliche Embryonen und Mißgeburten. Auch sah ich eine ziemlich reichhaltige Mineraliensammlung, in welcher ich eine Basaltsäule von *giants causeway* aus Irland als alte Bekannte begrüßte. An der Arzneischule lehren 8 Professoren, und die Vorlesungen finden während 4 Wintermonaten Statt. Neben diesem Gebäude steht ein Kranken-

haus für Arme, welches zur Arzneischule gehört, und in welchem die Kranken durch barmherzige Schwestern gepflegt werden.

Das Museum ist von demselben alten Maler *Peal*, der das Museum in *Philadelphia* angelegt hat, etablirt worden; einer seiner Söhne hat es fortgesetzt. Diese Söhne sind schon in der Wiege von ihrem Vater zu Künstlern bestimmt worden; denn ihre Taufnamen sind: *Rubens*, *Rembrandt* und *Titian*. *Rembrandt* ist an der Spitze dieses Museums. Einen der Säle hat er seinen eigenen malerischen Productionen gewidmet. Einige Copien, z. B. der König *Lear*, der dem Sturme trotzt, nach *B. West*, sind ihm gut gelungen; weniger gelungen hingegen möchten die Originale sein, besonders das lebensgroße Portrait Napoleons zu Pferde. Ziemlich gut sind einige Miniaturbilder von einer Mifs *Peal*, Tochter oder Schwester des Malers *Peal*. Das Museum ist nicht so reich als das Museum in *Philadelphia*, enthält aber auch sehr interessante Gegenstände. Ich hatte jedoch nicht Zeit genug, um alles *en detail* zu sehen, weil ich von *D. Macaulay's* Gefälligkeit keinen Mißbrauch machen wollte. Es ist in 2 Etagen vertheilt; in der ersten sind mehrere 4füßige Thiere und Vögel aufgestellt; unter den ersteren bemerkte ich wieder ein Schnabelthier aus Neu-Süd-Wallis. Die Vögel sind alle inländische und in *Wilson's* Ornithologie beschrieben. Die Suite amerikanischer Insecten und Schmetterlinge ist schön, unter ihnen mehrere Tausendfüße, große Scorpionen und die Riesenspinne aus Süd-Amerika, welche den Colibri tödtet. Diese Insecten sind sämmtlich gut aufbewahrt, und zwar in Kästen von weißem Gyps. Der Gyps wird mit heißem Wasser flüssig gemacht; wenn er noch ganz heiß ist, wird die Vertiefung hinein gedrückt, in welche die Insecten kommen sollen. Hierauf steckt man die Nadeln, an denen die Insecten befestigt sind, in den Gyps, während er noch so heiß ist, dafs er alle Motten, die mit in die Vertiefung gekommen sein könnten, tödtet, und verschließt sie endlich hermetisch mit einem Uhrglas. Auch giebt es eine schöne Sammlung indischer Antiquitäten, Waffen und sonstiger Geräthe. Unter den Waffen besonders eine Menge Pfeilspitzen von Feuerstein, wie ich sie bei den *Tuscaroras* gesehen hatte. Ferner eine Menge Spielereien und andere Kleinigkeiten; ganz gemeine deutsche Tabakspfeifen: bei einigen steht geschrieben: *austrian pipes*; bei einer: *a german pipe*; mehrere Guckkasten und Spiegel, um sich im Profil zu sehen u. s. w. Auch ein *Mammoth*-Skelett, jedoch nicht so vollständig, als das in *Philadelphia*: die großen Zähne fehlen; die Unterkinnlade aber ist

besonders gut erhalten; sie war indess vor einigen Wochen mit der Kette, mit welcher sie an der Stubendecke befestigt gewesen, heruntergefallen und in zwei Stücken zerbrochen. Endlich eine recht schöne Mineraliensammlung. Schade, daß so viele seltene Gegenstände nicht besser geordnet und von so vielen geringfügigen Gegenständen, welche die Holländer mit dem eignen Wort *prullen* bezeichnen, getrennt waren.

Die Stadt-Bibliothek ist auf Subscription angelegt. Sie soll gegen 15,000 Bände enthalten. Ich liefs mir *Humboldt's* Prachtwerk über *Mexico* zeigen; sonst besitzt die Bibliothek eben Nichts Seltenes. Ihre meisten Werke sollen juristisches Inhalts sein.

Ein Quäker, Herr *Thomas*, einer der hiesigen philanthropischen *public characters*, dem ich von Herrn *Vaux* in *Philadelphia* empfohlen war, begleitete mich nach einer am Hafen gelegenen Dampfmahlmühle. Eine solche Mühle würde, wie mir scheint, Nachahmung verdienen, vorzüglich in Flandern, wo man wenig fließendes Wasser hat. Die Maschine, welche die Hauptwelle in Bewegung setzt, ist von *Bolton* und *Watt* zu *Soho* in England gemacht worden, und hat die Kraft von 60 Pferden. Die Mühle hat 8 Gänge, von welchen jedoch gewöhnlich nur 4 Gänge in Thätigkeit sind. Die meisten Geschäfte, die sonst durch Menschen gethan werden müßten, werden durch Vorrichtungen, welche alle mit der Dampfmaschine in Verbindung stehen, verrichtet. Ein hölzerner, horizontalliegender, langer Kasten führt aus dem Innern der Mühle nach dem Quai, an welchem die Getreideschiffe anlegen. Aus den Schiffen schüttet man den Weizen in das eine Ende des Kastens oder vielmehr Canals, in welchem seiner Länge nach eine Schneckenschraube — *vis d'Archimède* — läuft. Diese bringt durch ihr Umdrehen den Weizen ins Innere des Hauses, in ein großes *Reservoir*. Nun wird der Weizen durch ein Kastenwerk — die Kasten sind an einem Riemen befestigt — bis unter's Dach des Hauses gehoben und in eine Kornrolle von Draht geschüttet, in welcher er allen Unrath, unnütze Hülsen und zu kleine Körner verliert. So gereinigt, wird er vermittelst Rinnen auf die Mühlsteine geleitet. Das Schrot fällt in ein gemeinschaftliches Reservoir, wo es wiederum durch ein Kastenwerk bis in eine, aus ganz feinem und dicht geflochtenem Draht gemachte Beutelmaschine gehoben und darin gebeutelt wird. Das ganz feine Mehl fällt dann durch eine Rinne auf einen Platz, wo es vermittelst eines horizontal sich um eine Axe drehenden Rechens ausgebreitet wird, um sich abzukühlen. Ist dieses geschehen, so läßt man es durch eine

Rinne bis auf einen Platz im Erdgeschosse fallen, um es in eichene Fässer zur Versendung einzupacken. Ein Arbeiter füllt das Fafs mit einer Schaufel, schiebt es auf einen daneben stehenden eisernen Ring, der die eine Schale einer Wage bildet, um es zu wägen, und dreht es dann etwas weiter unter einen wollenen Ballen, der vermittelst eines Hebels das Mehl im Fasse festdrückt. Hierauf wird das Fafs auf die gewöhnliche Weise verspundet, und kann nun sogleich zur Versendung eingeschiffet werden. Diese Mühle kann täglich über 2000 Barrel des feinsten Mehles mahlen, geht Tag und Nacht, und hat nur 12 Arbeiter. Der Eigenthümer sagte, er könnte mit noch wenigeren Arbeitern auskommen, er möchte aber Niemand entlassen. Die Maschine hat 3 Wasserkessel; einer derselben ruht, um gereinigt zu werden, und um im Fall eines Unglückes in Reserve zu sein. Von dem Dache der Mühle hat man eine schöne Aussicht auf die Stadt und den Hafen.

Herr *Thomas* brachte uns auch nach dem Armenhanse, welches fast 3 Meilen von der Stadt entfernt und vor ungefähr 4 Jahren auf Kosten des Staates *Maryland* angelegt worden ist: er selbst ist einer der Administratoren. Das Haus besteht aus einem *Corps de logis*, in welchem die Wohnung des Aufsehers, das Bureau und das Magazin ist, und aus zwei isolirten Flügeln, der eine für die Männer, und der andere für die Weiber und für die Kinder. Diese letzteren sind entweder Kinder, die mit ihren Eltern in das Armenhaus gekommen sind, oder Kinder lüderlicher Eltern, welche man von Seiten der öffentlichen Behörden hier aufgehoben hat. Mehrere der Armen sind mit der Aufsicht über diese unglücklichen Geschöpfe beauftragt; zwei, durch das Laster der Trunkenheit zurückgekommene Schulmeister, die als Arme im Hause leben, ertheilen ihnen Unterricht im Lesen und Schreiben. Zu meinem Leidwesen waren diese beiden Lehrer mit einer Geißel bewaffnet. Die Armen — ausgenommen die Kranken, welche besondere Infirmerien in den Flügeln haben — schlafen in großen und gut gelüfteten Schlafsälen. Jeder hat sein eigenes Bette. Nur einige infirme Weiber haben besondere Stuben, in welchen sie zu 3 oder 4 zusammen wohnen. Jeder Flügel hat 3 Stockwerke, und ein Kellergeschofs. In diesem sind die Küchen, die Wasch- und Backhäuser. Das Brod, das die Armen bekommen, ist sehr weiß und gut; auch haben sie sehr gutes Essen: vier Male in der Woche Fleisch, zwei Male Gemüse und Freitags — weil viele Katholiken sind — Heringe. Das Gebäude hat 2 große Höfe mit den nöthigen Werkstätten für mehrere Arten von Handwerken, einen großen

Gemüsegarten und hinlängliche Oeconomiegebäude. Es liegt auf einer Anhöhe in einem urbar gemachten Wald, und hat ansehnliche Grundstücke, welche durch die Armen bestellt werden. Nach Maßgabe ihrer Kräfte und Fähigkeiten werden dieselben auf verschiedene Weise beschäftigt, vorzüglich mit Arbeiten für das Haus und zur Verfertigung ihrer Kleidungsstücke. Was nicht im Hause gebraucht wird, das sucht man zu verkaufen. Jeder Arme wird bei seinem Eintritt ins Haus geschoren, gebadet, und gekleidet. Für die Kleidung wird er dem Etablissement verschuldet und kann nicht eher entlassen werden, als bis er seine Schuld abverdient hat. Die Directoren der Anstalt entscheiden alsdann, ob ein solcher Armer im Stande ist, sich sein Brod auf eine ehrliche Weise zu verdienen, und beschließen über seine Entlassung. Diejenigen, welche sich im Hause schlecht aufführen, werden durch das *solitary confinement* gestraft. Da sich beständig Kranke im Hause befinden, oder hineinkommen, so sind 2 Aerzte an's Etablissement attachirt, die täglich wechselnd das Haus besuchen. Außerdem haben 4 Studenten von der Arzneischule ihre Wohnungen im Hause und 2 müssen beständig gegenwärtig sein. Für die Wahnsinnigen befinden sich besondere Zellen im Kellergeschoß.

Noch erlaube ich mir, einiger Einzelheiten aus dem freundlichen *Baltimore* zu gedenken.

Ich war zwei Male in der katholischen Kathedrale. Das erste Mal — Sonntags den 30. October — entschied mich die Hoffnung, gute Musik zu hören, für diese Kirche; und ich hatte keine Ursache, meinen Entschluß zu bereuen. Ich blieb anfangs an der Thüre stehen; man bemerkte mich aber, und führte mich in einen Kirchenstand, nahe am Altar. Der Erzbischof saß unter einem Baldachin auf einem erhöhten Sessel. Die Kirchenmusik war ganz vorzüglich gut, sowohl hinsichtlich der Composition, als der Ausführung. Damen sangen im Chor, und eine Dame spielte auf der Orgel. Auch war die Predigt, die ein Herr *Wheeler* über die Barmherzigkeit und die Freude des Wohlthuns hielt, sehr erbaulich. Dieser Text war vorzüglich gewählt, um der Gemeinde eine katholische Armenschule ans Herz zu legen.

Einige Tage später — den 1. November — ging ich abermals mit Herrn *de Vallonilla*, welcher der Columbianischen Gesandtschaft attachirt und hier seit Kurzem verheirathet war, nach der katholischen Kathedrale, weil ein neuer Bischof, *D. Fenwick*, zum Bischof von *Boston* geweiht werden sollte. Die Kirche war voll von Menschen, und mit Mühe bekamen wir Plätze in einer

Tribune, dem Chor gegenüber. Man führte eine Messe von *Cimara*, unter Herrn *Gilles* Leitung, meisterhaft auf. Ich erinnere mich lange keine so ganz vorzüglich gute Musik gehört zu haben. Die schönsten weiblichen Stimmen waren die einer Mrs *French*, einer Mme *Gilles* und einer Miss *Olivia Donaldson*, Schwägerin des Herrn *de Fallencia*. Die Ceremonie dauerte sehr lange. Ich hielt von früh 10 Uhr bis 2 Uhr Nachmittags aus; dann ging ich hinweg, und die Ceremonie soll bis nach 3 Uhr gedauert haben. Der Erzbischof officiirte selbst in *pontificalibus*, mit seiner Bischofsmütze von *drap d'or* und seinem vergoldeten Krummstab. Er war von den beiden Bischöfen von *Charleston* und *Philadelphia* assistirt, die Beide Bischofsmützen von *drap d'argent* trugen. Ersterer, *Inglaut* mit Namen, hielt in einem sehr irländischen Dialect eine lange Predigt, von der ich nicht viel verstand, jedoch das, daß er eine Parallele zwischen einem republikanischen Staatsbürger und einem guten Katholiken zog. Er sprach mit vieler Vehemenz und declamirte stark. Dieser Prälat soll einer der Hauptpfeiler der römischen Kirche in den V. St. sein.

Die Gesellschaften in *Baltimore* fand ich ungemein angenehm. Bei den Dinern ging Alles ungezwungen zu, und die Conversation war lehrreich und belebt; in den *Soirées* wurde Musik gemacht, und vortrefflich; die Damen, zum Theil sehr schön, pflegten zu singen, und sie sangen nicht minder vortrefflich. In einer solchen musikalischen *Soirée* bei Herrn *Gilles* lernte ich, am Abend vor meiner Abreise, den General *Bernard*, dessen ich schon früher Erwähnung gethan habe, nebst seiner Frau kennen, die eine geborne Baronin *Lerchenfeld* aus Baiern ist. Ich freute mich dieser Bekanntschaft, und fand an dem General einen anspruchslosen, einfachen und dabei sehr interessanten Mann. Als ich Herrn *Thomas* meinen Abschieds-Besuch machte, traf ich bei ihm seinen Vater. Der 88jährige Greis war noch im vollen Besitz seiner Geisteskräfte, und unterhielt sich lange mit mir. Er erzählte mir unter Anderen, daß er den Platz, auf welchem jetzt *Baltimore* steht, noch als Wald gesehen habe, von Indianern bewohnt.



### XIII.

#### Aufenthalt in *Washington*.

Vom 2. bis zum 15. November 1825.

---

Am Morgen des 2. Novembers erhielt ich noch einen Besuch von dem Herrn *de Valleilla*. Er zeigte mir eine goldne Medaille, welche einst von *Williamsburg* in *Virginiën* dem Präsidenten *Washington* verehrt worden, und ein sehr gut von *Stewart* gemaltes Miniaturbild dieses großen Mannes mit seinen Haaren. Die Medaille war in einer Kapsel von dem Holz eines der Bäume, die an *Washingtons* Grabe stehen. Diese Gegenstände waren von *Washingtons* Familie dem Präsidenten *Bolívar* zum Geschenke bestimmt, und Herr *de Valleilla* beauftragt, in wenigen Tagen nach *Caracas* unter Segel zu gehen, um seinem Gönner, dem Befreier *Bolívar*, diese Objecte zu überreichen.

Nach 9 Uhr verließ ich mit Herrn *Huygens* in der gewöhnlichen *Stage* das fremdliche *Baltimore*, wo es mir so sehr wohl gefallen hatte, um nach *Washington* zu fahren, dem Sitze des Gouvernements der V. St., 39 Meilen weit. Das Wetter war gut, und ziemlich warm. Die *Stage* ging langsam, und wir kamen erst um 5 Uhr Abends an. Der Weg war fast durchgängig *Chaussee*, recht gut unterhalten, und durch morastige Gegenden über Dämme geführt. Die Gegend zum Staat *Maryland* gehörig, meistens hügelig, mit Wald von großblättrigen Eichen und Tannen, schien nur schwach bewohnt zu sein. Der Boden ist sandig; die Felder waren mit indischem Korn und Tabak bebaut gewesen. Meistens ist die Gegend sehr einförmig; wir kamen durch kein einziges ordentliches Dorf. Der Unterschied zwischen dieser Gegend und den nördlichen Staaten ist auffallend. Die Häuser sind viel kleiner und schlechter gebaut, als die schlechtesten Loghäuser im Staate *New-York*. Die meisten dieser kleinen Häuser haben schwarze Bewohner, die zum Theil ein sehr zerkumptes Vorkommen hatten.

Wir passirten mehrere *Creeks* auf guten hölzernen Brücken, und zuletzt 6 Meilen von *Washington* bei *Bladensburg* den *east branch* vom *Potowmack* auf 2 hölzernen Brücken. Hier fiel im Jahre 1814 eine Affaire zwischen den Engländern und den Amerikanern vor, bei welcher die amerikanische Miliz sich eben nicht sehr tapfer benommen haben soll. In Folge dieser Affaire marschirten die Engländer nach *Washington*, und verbrannten das Kapitol und das Haus des Präsidenten.

Ich hatte mir keine große Idee von *Washington* gemacht; ich fand aber, was ich sah, unter meiner Erwartung. Das Kapitol steht auf einer Anhöhe, und soll in die Mitte der Stadt zu stehen kommen; bis jetzt ist es nur von unansehnlichen Häusern und Feldern umgeben, auf welchen gleichfalls kleine Häuser zerstreuet stehen. Von demselben gehen mehrere Alleen aus. Wir fahren in die *Pensylvania-avenue*, und kamen endlich an Häuser, die so weit von einander gebauet sind, daß dieser Theil der Stadt einem neu angelegten Badeorte gleicht. Die Gegend ist übrigens recht schön, und man hat mehrere hübsche Aussichten auf den breiten *Potowmack*. Wir fahren am Hause des Präsidenten vorüber; es ist ein einfaches Gebäude \*) von weißem Marmor in einem kleinen Garten.



Das Haus in der Mitte ist das Haus des Präsidenten, und die 4 andern enthalten die Bureaux der Staatsverwaltung, die der auswärtigen Angelegenheiten, des Innern, der Justiz, des Kriegswesens und der Marine. Diese 4 Häuser sind von Backsteinen gebaut. Ich stieg im *Franklinhouse*, dem besten hiesigen Wirthshaus, ab, wo Herr *Huygens*, der nahe bei *Washington* in *Georgetown* wohnt, Quartier für mich bestellt hatte.

Der Plan, nach welchem *Washington* angelegt werden soll, ist colossal, und wird schwerlich ausgeführt werden. Nach demselben könnte es eine Bevölkerung von einer Million Menschen fassen, während es jetzt nur gegen 13,000 enthalten soll. Für die Haupt-

\*) Das Palais des Herzogs von *Leinster* ist für dieses Gebäude zum Modell genommen worden; nur ist jenes ein Stockwerk höher, als dieses.

och einen Besuch  
e goldne Medaille,  
Präsidenten *Was-*  
*Stewart* gemaltes  
laaren. Die Me-  
er Bäume, die an  
e waren von *Was-*  
eschenke bestimmt,  
agen nach *Carra-*  
tem Befreier *Boli-*

in der gewöhnli-  
so sehr wohl ge-  
Sitze des Gouver-  
ter war gut, und  
wir kamen erst um  
g Chaussee, recht  
n über Dämme ge-  
ig, meistens hüge-  
d Tannen, schien  
andig; die Felder  
gewesen. Meistens  
h kein einziges or-  
ieser Gegend und  
er sind viel kleiner  
ghäuser im Staate  
er haben schwarze  
orkommen hatten-

stadt eines so großen Landes liegt *Washington* viel zu nahe an der See. Dieser Nachtheil ist im letzten Kriege fühlbar geworden; denn die Engländer nahmen die Stadt durch einen Streifzug hinweg. Man hat den guten Vorschlag gethan, den Sitz des Gouvernements nach *Wheeling*, im westlichen Theil von *Virginien* am *Ohio*, zu verlegen, um es mehr ins Innere des Landes zu bringen. Man sagt aber, der Vorschlag sei verworfen worden, weil man den Engländern nicht die Freude lassen wollte, durch ihre Zerstörung der vorzüglichsten Gebäude der Hauptstadt zu dieser Verlegung beigetragen zu haben.

Am folgenden Morgen erhielt ich ganz früh einen freundschaftlichen Besuch von dem französischen Gesandten, Baron *Durand de Mareuil*, den ich vor 19 Jahren in Dresden kennen gelernt, den ich später in Neapel als französischen Gesandten getroffen hatte, und den ich zuletzt in derselben Eigenschaft in Brüssel begegnet war. Später erhielt ich einen Besuch vom General *Macomb*, Commandanten des Ingenieur-Corps der V. St., an dessen interessanter Unterhaltung ich viel Vergnügen fand. Mit ihm kam der Lieutenant *Huggens* zu mir, mit dem ich zu seinem Vater, der mich schon den ersten Abend besucht hatte, nach *Georgetown* fuhr. Diese kleine Stadt liegt amphitheatralisch am *Potomack*, dessen rechtes, mit Holz bewachsenes, und theilweise angebautes Ufer sich sehr gut ausnimmt. *Georgetown* ist von *Washington*, oder vielmehr von dem Platz, auf welchem diese Stadt dereinst stehen soll, durch einen kleinen Fluß getrennt, *Rockey Creek* genannt, der sich hier in den *Potomack* ergießt. Eine ziemlich schlechte hölzerne Brücke macht die Verbindung zwischen beiden Plätzen. Ich fuhr mit dem Gesandten nach *Washington* zurück, um mehreren der ersten Autoritäten und des diplomatischen Corps vorgestellt zu werden. Zuerst begaben wir uns ins Bureau der auswärtigen Angelegenheiten zum Staatssecretair *Clay*, einem der berühmtesten amerikanischen Redner. Er ist ein langer hagerer Mann; ich fand ihn in Trauer um eine seiner Töchter, von welcher er das Unglück gehabt hat, drei in kurzen Zeiträumen zu verlieren. Hierauf gingen wir zum Präsidenten, der uns sehr gut empfing, und mich wie einen alten Bekannten behandelte. Das Haus des Präsidenten ist, wie schon bemerkt wurde, von weißem Marmor gebaut. Inwendig hat es eine große Halle mit Säulen. Wir wurden in einem gut meublirten, mit rother Seide tapezirten Zimmer empfangen. Es standen schöne Bronzen auf dem Camin und den Consolen, und ein lebensgroßes Portrait des Präsidenten

*Washington* hing an der Wand. Vom Präsidenten hinweg gingen wir ins Bureau des Kriegsdepartements zum Staatssecretair *Barbour*, den wir jedoch nicht antrafen, und dann ins Marine-Büreau zum Staats-Secretair *Southard*. Dieser Staatsbeamte hat den Ruf, einer der gelehrtesten Männer in den V. St. zu sein.

Die 4 Bureaux sind völlig gleich gebaut, sehr einfach, mit hölzernen Treppen; sie haben im Inneren das Ansehen von Schulgebäuden. Man findet weder Schildwachten, noch Thürsteher; im Marine-Büreau hielt sogar unten ein Obstweib ihre Waaren feil. Der Präsident selbst hat gewöhnlich keine Schildwachten, und nur während der Nacht tritt ein Piquet von Mariniers aus dem *Navy guard* bei ihm auf.

Weiter besuchten wir den Baron *Mareuil*, und ich freute mich sehr, die Bekanntschaft mit seiner liebenswürdigen Frau zu erneuern. Sein Haus liegt ganz isolirt, wie ein Landhaus. Die Häuser stehen überhaupt so einzeln in *Washington*, daß, wenn man den Plan dieser Stadt ansieht, man mehr Straßen als Häuser findet. Zuletzt machten wir unsern Besuch beim russischen Gesandten, Baron *Taill*, und beim englischen Gesandten *Faughan*, trafen aber keinen von Beiden an. Um 5 Uhr dinirte ich beim Baron *Mareuil*, welcher dem Namenstage des Königs von Frankreich zu Ehren ein diplomatisches Diner gab. Ich traf den größten Theil des diplomatischen Corps versammelt und fand, daß besonders die französische Legation sehr zahlreich war. Sie bestand aus dem General-Consul *Durand de St. André*, Bruder des Barons *Mareuil*, dem Vice-Consul *Thierry*, dem Legations-Secretär *de Bresson*, dem Graf *Ganay*, und Hn. *de Soudag* — einem Stiefsohne des Barons *Mareuil*, welcher der Gesandtschaft attachirt war — und einem Herrn *Laborie*, der jedoch nicht erschien. Von der russischen Gesandtschaft traf ich Herrn *von Wallenstein*, den ich in *Boston* kennen gelernt hatte, und der hier wegen seines verständigen Betragens und seines guten Charakters, besonders aber auch wegen seiner soliden Instruction und richtigen Ansicht der Dinge sehr geachtet und geliebt wird. Der Präsident soll ganz besonders viel auf ihn halten. Einen Baron *Mallitz* von derselben Gesandtschaft, der vor einigen Monaten eine Amerikanerin geheirathet hatte, lernte ich gleichfalls kennen, so wie den Brasilianischen Geschäftsträger *Chevalier Rebello*. Ferner lernte ich den Staatssecretär der Finanzen, Herrn *Rush*, kennen, der mehrere Jahre Gesandter in England gewesen war, und traf auch mit Herrn *Brent*, dem Unterstaatssecretär der auswärtigen Angelegenheiten, zusammen. Ich

hatte ihn schon in *Philadelphia* bei seinem Schwager, Herrn *Walsh*, kennen gelernt. Von Damen waren nur *Mme de Mareuil* und *Mme de St. André* zugegen. Das Diner war wirklich prächtig.

An den folgenden Tagen ging es mit Besuche-Machen und Besuche-Empfangen weiter. Die Zahl der Bekanntschaften mehrte sich, und es fehlte nicht an angenehmen und interessanten Gesellschaften. Zugleich wurde beschen, was *Washington* und die Umgegend Merkwürdiges hat.

Mit den Herren *Huygens*, Vater und Sohn, fuhr ich nach dem *Nary yard*, der dicht am *Potowmack* liegt. Dieses Etablissement steht unter dem Befehl eines Commodore. Der Commodore war gerade verreist, und deswegen führte uns der 2te Commandant, *Capt. Booth*, herum. In diesem *Nary yard* werden die Schiffe nur gebaut und ausgebessert; sie gehen alsdann den *Potowmack* hinab in die *Chesapeake bay* und in die Mündung derselben nach *Norfolk*, wo sie ausgerüstet werden. In diesem Augenblicke befanden sich nur 2 Fregatten im *Yard*, sogenannte 44ger, aber für 64 Stück eingerichtet: der *Congress*, ein altes Schiff, das reparirt ward, und der *Potowmack*, ein ganz neues Schiff, das schon im Wasser gewesen, aber wieder herausgezogen, und unter Dach gestellt war. Auf dem Platz, auf dem die Fregatte *Brandywine* gebaut war, welche den General *Le Fayette* nach Frankreich zurückgebracht hat, wurde der Kiel zu einer neuen Fregatte gelegt, und zugleich der Grund zu einem Hause über dieses neue Schiff. Da der Boden feucht ist, so mußte dieses Gebäude auf Pfahlwerk erbaut werden. Dem Eingange des *Nary yard* gegenüber steht eine Rostralsäule von weißem Marmor mit allegorischen Figuren. Sie ist von den Officieren und *Midshipmen* der Marine der V. St. ihren beim Angriff auf *Tripoli* gefallenen Cameraden zum Andenken errichtet worden. Die Engländer haben bei ihrer Occupation von *Washington* am 25. Juni 1814 an diesem Monument einer allegorischen Figur, Amerika, die Finger der einen Hand abgeschlagen, und der Muse der Geschichte ihren Griffel aus der Hand genommen. Daher eine Inschrift der Säule: *mutilated by the British*. Am Fusse des Monuments stehen zwei bronzene spanische 24Pfünder, welche von den Amerikanern in *Tripoli* erbeutet worden sind.

In dem *Nary yard* befinden sich mehrere Gebäude, als in den anderen, die ich bisher in Amerika gesehen hatte. Es giebt hier große Schmieden, in welchen die *chaincables* geschmiedet und probirt werden, auf dieselbe Weise, wie ich es vor 2 Jahren in *Newbridge* in Süd-Wallis gesehen hatte. Alles alte von den Schif-

Herrn *Walsh*,  
*Neil* und *Mine*  
 g.  
 hen und Be-  
 ften mehrte  
 nten Gesell-  
 nd die Um-

ch dem *Nas-*  
*ement* steht  
 e war gerade  
 dant, *Capt.*  
 iffe nur ge-  
 ack hinab in  
 ch *Norfolk*,  
 efanden sich  
 4 Stück ein-  
 t ward, und  
 Wasser gewe-  
 gestellt war.  
 it war, welche  
 nt hat, wurde  
 ch der Grund  
 n feucht ist,  
 . Dem Ein-  
 ule von wei-  
 den *Officie-*  
 n *Angriff* auf  
 chtet worden.  
*ngton* am 25.  
 igur, *Ameri-*  
 der *Muse* der  
 daher eine *In-*  
 se des *Monn-*  
 elche von den

de, als in den  
 4s geht hier  
 ehniedet und  
 2 Jahren in  
 on den Schif-

fen kommende Kupfer wird hier geschmolzen, und mit einem Zu-  
 satz von Messing zu allen auf den Schiffen nöthigen Utensilien ge-  
 gossen; das nöthige Kupfer wird geschlagen und gestreckt. Eine  
 Dampfmaschine mit der Kraft von 14 Pferden setzt eine Sägemühle  
 mit 2 großen und einigen kleineren cirkelförmigen Sägen in Bewe-  
 gung, und zugleich Maschinen, um die Blocks zu machen, die je-  
 doch keineswegs mit der *Brunelschen* Blockmaschine in *Portsmouth*  
 verglichen werden können. In dem kleinen Arsenal stehen die Ge-  
 wehre für die Schiffe, die Enterbeile und die Säbel. Bei den  
 Schössern für die Kanonen bemerkte ich eine Vorrichtung zum  
 Selbstaufschütten des Pulvers, und zum Bedecken der Pulverlei-  
 tung bei nassem Wetter. Ich sah hier auch eine Art Repetirge-  
 wehre mit 2 hinter einander stehenden Schössern. Mit diesen Ge-  
 wehren soll man vermittelst des vordersten Schlosses mit einem  
 Drucke zwölf Schüsse nach einander losfeuern, und wenn diese  
 Schüsse heraus sind, das Gewehr wie ein gewöhnliches Infanterie-  
 gewehr laden, und dann mit dem hintern Schlosse feuern. Hat man  
 das vordere Schloß einmal losgedrückt, so müssen die andern  
 Schüsse unverzüglich nach einander heraus, und man kann sie  
 nicht nach Willkühr zurückhalten, wie bei den von mir in *New-*  
*York* gekauften und beschriebenen Repetirgewehren. Wie diese  
 successive Abfeuerung Statt findet, ist jedoch ein Geheimniß. *Capt.*  
*Booth* zeigte uns auch doppelte Schranben, die er erfunden hatte,  
 um auf den Schiffen die Blocks und das Tauwerk, welche die so-  
 genannten Wände-Strickleitern, und folglich auch die Maste fest-  
 halten, zu ersetzen, wodurch dem Schiffsvolk viele Arbeit erspart  
 werden soll. Dieser *Officier* hat für seine Erfindung ein Patent er-  
 halten, und sie ist zur Probe an der Fregatte *Brandywine* ange-  
 bracht worden. Im *Navy yard* ist auch, und zwar unter dem Waf-  
 fensaal, ein Laboratorium, wo die für die Schiffs-Artillerie nöthi-  
 gen Feuerwerke gemacht werden. Mir schien das Local übel ge-  
 wählt, da eine Explosion, deren man bei einem solchen Laborato-  
 rio doch gewärtig sein muß, die schrecklichsten Folgen für den  
*Navy yard* haben könnte.

Ueber den *Potomack* geht eine lange hölzerne Brücke auf  
 gewöhnliche Böcke gebaut. Ich maß sie, und fand, daß sie  
 15 Schritt breit, und 1900 meiner Schritte lang ist. Meine Schritte  
 verhalten sich zu den gewöhnlichen, wie 4 zu 5, folglich kann man  
 annehmen, daß diese Brücke ungefähr 2375 Schritte lang ist. Um  
 von einem Ende bis zum andern zu gehen, brauchte ich 19 Minuten  
 Zeit. Jeder Fußgänger zahlt 6 Cents, um die Brücke zu passiren

Diese Brücke setzt durch ihre Länge in Erstaunen, aber keineswegs durch ihre Ausführung: denn sie ist ziemlich plump und schlecht. Viele der Bohlen sind verfault, und sie verlangt viele Reparaturen. Uebrigens hat sie 2 Trottoirs für die Fußgänger: das eine ist durch ein Geländer vom Fahrweg abgesondert. Während der Nacht wird sie mit Laternen erleuchtet. An 2 Stellen sind doppelte Zugbrücken angebracht, um Schiffe durchzulassen. Es war dunkel geworden, als ich von dieser Brücke nach Hause kam, und ich erstaunte über die geringe Lebhaftigkeit in den Straßen. Ich begegnete fast keinem Menschen.

In dem *Patent office* werden die Erfindungs-Patente — *brevels d'invention* — ausgefertigt. Jedermann, der ein solches Patent für seine Erfindung bekommen will, muß ein Modell oder eine genaue Zeichnung seiner Erfindung abliefern. Diese Modelle werden in einem eignen Local aufgestellt; in demselben bleiben sie, bis die Zeit, auf welche das Patent ausgefertigt worden, abgelaufen ist; alsdann werden sie in eine Rumpelkammer gebracht. Unter diesen Modellen befindet sich allerdings eine große Anzahl geringfügiger Dinge, wie z. B. eine Vorrichtung, um Äpfel zu schälen, und 96 Modelle, um auf verschiedene Weise Nägel zu machen; aber auch sehr merkwürdige. Die interessantesten schienen mir die Modelle von Maschinen, um Flüsse und Canäle vom Schlamm zu reinigen, oder tiefer zu machen. Eins von diesen besteht aus einem gewöhnlichen Dampfboote, mit welchem man nach dem Platze fährt, wo man seine Operation anfangen will. Dort angekommen, wirft man den Anker aus, und macht die beiden Wasserräder unbeweglich, während man zu gleicher Zeit mit der Dampfmaschine eine Art Kastenwerk in Verbindung bringt, das durch dieselbe in Bewegung gesetzt wird, und den Schlamm aus dem Grunde herausschöpft. Nach einem andern Modelle soll dieses Ausschöpfen vermittelst eines Schöpfrades bewerkstelligt werden. Eine Menge Modelle haben den Zweck, die Körner von der Baumwolle zu sondern, um diese zu schlagen, zu spinnen, zu weben. kein einziges jedoch soll besser sein, als die bekannten englischen Maschinen. Von Dampfmaschinen und Dampfboten giebt es eine Menge, zum Theil von ganz sonderbarer Gestalt, so wie auch von rotatorischen Dampfmaschinen, die jedoch ihrem Endzwecke nicht entsprechen. Ferner Modelle von *rail-ways* — Eisenbahnen —, um Böte aus einem niedriger liegenden Canal in einen höher liegenden vermittelst einer schiefen Fläche zu ziehen. Dann zwei Modelle von schwimmenden Batterien, und zwar von bedeckten. Die eine

war ein länglicher Kasten, in welchem eine Dampfmaschine angebracht ist, die auf dem Verdecke zwei langen eisernen Stäben eine horizontale rotatorische Bewegung beibringt, gleich Uhrzeigern. Diese Stäbe ragen über das Verdeck hinaus und sollen die Feinde abhalten, die etwa Lust bezeigen, dasselbe zu ersteigen. Ein Modell, um Bleikugeln zu pressen, wodurch sie an Gewicht gewinnen sollen. Eine Menge ökonomischer Küchenapparate; verschiedenartige Feuerplätze; einen Erdbohrer, um Wasser zu suchen; Feuerspritzen verschiedener Art; ein von einem Deutschen erfundenes feuerfestes Dach; verschiedene Maschinen, um Backsteine zu machen; Instrumente, um bei der Schiffahrt auf dem *Mississippi* die unter dem Wasser liegenden Bäume zu fassen und abzusägen, ohne deshalb den Lauf des Schiffes aufzuhalten; Maschinen, um Löcher in Felsen zu bohren, andere, um Felsenblöcke unter dem Wasser heraufzuziehen; die von *Perkins* in London erfundene Maschine, um mit Stahl zu drucken; Modelle von Buchdruckerpressen; Modelle zum Kämmen der Wolle und zur Bereitung wollener Stoffe; Lohmühlen und Gerberinstrumente, unter andern das bei meiner Excursion nach *Bethlehem* erwähnte Instrument um Häute zu spalten. Von aratorischen Instrumenten eine große Anzahl, namentlich viele, von Deutschen erfundene Pflüge für alle Arten von Boden; Maschinen zum Mähen des Grases, zum Dreschen des Strohes, zum Strohschneiden. Unter den wichtigsten Maschinen erwähne ich eine zum Verfertigen der Blocks, die der *Brancschens* in *Portsmouth* Nichts nachgeben soll, und eine andere, um es unnöthig zu machen, daß der Flachs ins Wasser gelegt werde, und daß er doch, nachdem er 14 Tage lang getrocknet worden ist, gebrochen und gehechelt werden könne. Um von dieser wichtigen Maschine eine Copie nehmen zu dürfen, muß man dem Erfinder 10 Dollars zahlen; ich bestellte zwei Copieen, die eine für die *société d'agriculture* in *Gent*, und die andere, um sie meinem Herrn Vater zu Füßen zu legen. Von Brücken, und namentlich von Hängewerken, mehrere schöne Modelle, unter andern eins von der Brücke von *Trenton* bei *Philadelphia*, und ein anderes von einer bei *Payetteville* in Nord-Carolina; auch eins von einer Hängebrücke, welche unter sich eine Wasserleitung hängen hat, um einen Canal über einen Fluß zu tragen. Von Gewehren nicht viel Neues. Auch gab es hier einen stählernen, 6 Pfund schweren Triangel, auf welchem 3 verschiedene Hämmer schlugen, um ein Kirchengeläute nachzuahmen. Man soll dieses Geläute sehr weit



hören; es ist in mehreren Gemeinden eingeführt worden, um das Publicum vor dem Gemeindehause zu versammeln.

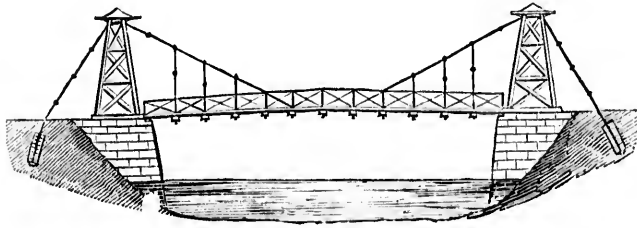
Das *Patent office* befindet sich mit dem *Post office* in Einem Gebäude. Auf dem Boden zeigte man mir 2 große vergoldete Rahmen mit den Wappen von Frankreich und Navarra. Sie hingen vor der Catastrophe von 1814 im Hause des Präsidenten, und enthielten die lebensgroßen Portraits von *Ludwig XVI* und *Marie Antoinette*, welche diese unglücklichen Monarchen den V. St. auf ihr Verlangen im Jahre 1783 geschenkt hatten. Diese beiden Portraits sind plötzlich verschwunden; sie sind aus den Rahmen herausgeschnitten worden, und man vermuthet, es sei 1814 geschehen, als die Engländer ihren unerbetenen Besuch in dieser Stadt machten und das Haus des Präsidenten verbrannten.

Das *Patent office* wird übrigens von einem *Dr. Thornton* dirigirt. Dieser Mann ist ein geschickter Zeichner: ein Portrait des ehemaligen Präsidenten *Jefferson* ist von ihm sehr gut gezeichnet.

Herr *Dr. Thornton* ist ein Schweizer, Namens *Keller*, ein sehr geschickter Mechaniker, als Aufseher der Modell-Kammer angestellt, der mir alles erklärte. *Dr. Thornton* hatte auch die Gefälligkeit, mich zu einem Bildhauer zu bringen, der vermittelst Abgüsse über das Gesicht die Aehnlichkeit frappant trifft, und die Büsten der ersten hiesigen Staatsmänner und Generale gemacht hat.

Mit Herrn *de Bresson* verabredete ich eine Partie nach den, 16 Meilen entfernten, Fällen des *Potowmack*. Zu denselben begleitete uns der junge Herr *Huygens*, den 6. November. Um 9 Uhr verließen wir *Washington* und fuhren auf einem sehr holprigen Wege 5 Meilen lang am linken Ufer des Flusses. Dieser ist Anfangs ziemlich breit. Beide Ufer sind hügelig und mit Holz bewachsen, meistens Castanien-Nußbäume — *hickory* — und verschiedene Arten Eichenholz. Von den Urwäldern ist nichts mehr zu sehen; denn größtes Theil ist dieses Holz Nachwuchs. Weiterhin wurden die Ufer felsig und auch im Flusse bemerkten wir mehrere Felsen aus dem Wasser hervorragend. Auf dem linken Ufer hat man einen Canal gegraben, der jedoch schmal und nur für eine lange Art von Böten, den *Ducham boats* auf dem *St. Lawrence* ähnlich, befahrbar ist: sie bringen Holz, Steine — namentlich Mühlsteine — und die Erndte aus den oberen Gegenden nach *Washington*.

Fünf Meilen oberhalb dieser Stadt fuhren wir auf das rechte Ufer des Flusses über eine an Ketten hängende Brücke. Die eingedruckte Skizze kann von derselben eine Vorstellung geben.



Die Ketten bestehen aus Stäben von geschmiedetem Eisen. Die Brücke selbst ist von Holz, so wie die beiden Böcke an beiden Enden der Brücke, über welche die Ketten gezogen sind. Durch diese Böcke gehen Thorwege; sie nehmen sich wie ägyptische Thore aus. Die Länge der Brücke beträgt ungefähr 58 Schritte; sie ist 8 Schritte breit. Man zahlt einen ziemlich starken Zoll; für einen zweispännigen Wagen mußten wir hin und zurück  $1\frac{1}{2}$  Dollar erlegen. Der Weg, der uns fast beständig durch den Wald führte, wurde von der Brücke an etwas besser. Es war eine sogenannte *Turmpike-road*; jedoch blieb er sehr hügelig. Wir kamen nur an einzelnen Wirthshäusern vorbei, und sahen ein einziges Landhaus, welches dem Commodore *Jones* gehört, dessen Tochter katholisch und in einem Kloster in *Georgetown* Nonne geworden ist; ein Vorgang, der in den V. St. großes Aufsehen erregt hat. Die meisten Menschen, welchen wir begegneten, waren zerlumpte Neger, die uns demüthig grüßten. Wir befanden uns im Staate Virginien. In der Nähe der Fälle, wo der Weg sehr schlecht zu werden anfing, verließen wir den Wagen, und begaben uns durch den Wald zu Fuß nach dieser Naturmerkwürdigkeit, deren Nähe uns ihr Getöse verrieth.

Der Fluß läuft hier über ein felsiges Bette, das gegen 300 Schritte breit sein mag. Bei der trockenen Jahreszeit nahm aber das Wasser nur den kleinsten Theil des Bettes ein, und bildet mehrere einzelne Wasserfälle. Keiner ist über 50 Fuß hoch. Sie erinnern an die *Glenns-falls* im *Hudson-Fluß* zwischen *Lake George* und *Saratoga*. Nicht ohne Gefahr und mit unsäglicher Mühe krochen wir in diesem Labyrinth von zerrissenen Felsblöcken umher, um verschiedene Ansichten der Fälle zu bekommen. Die Sonne schien gerade auf dieselben, und wir sahen mehrere Regenbogen; überhaupt fanden wir uns durch mehrere schöne Ansichten für unsere Mühe reichlich belohnt.

Um diese Wasserfälle zu vermeiden, hat man auf dem rechten Ufer des Flusses einen Canal gegraben und in den Felsen gesprengt. In demselben sind mehrere Schleusen angebracht. Der in den Felsen gesprengte Canal ist an einigen Stellen über 50 Fuß tief. Leider hatten wir einen Sonntag gewählt zu dieser Fahrt; die Einwohner waren nach der Kirche gegangen, und es fand sich Niemand, der uns die nöthigen Erläuterungen hätte geben können. Vegetation war in dem Felsen des Wasserfalles natürlich nicht zu finden; nur ein wenig Ginster und einzelner Klee. Auch sahen wir eine auf dem Felsen kriechende Cactuspflanze, ähnlich dem Cochenille-Cactus, mit kleinen birnenförmigen Früchten, welche einen purpurrothen schleimigen Saft enthielten. \*) Diese Pflanze war für mich das erste Anzeichen, daß ich mich dem Süden näherte. Wir fuhrn auf demselben Wege, den wir gekommen, nach *Washington* zurück, welches wir nach 6 Uhr Abends erreichten. Trotz der späten Jahreszeit war es warm wie im hohen Sommer.

Das Capitol ist wirklich ein imposantes Gebäude \*). Wenn es einst von anderen schönen Gebäuden umgeben ist, so wird es einen großen Effect hervorbringen. Es ist von weißem Marmor gebaut und enthält drei Kuppeln, die große oder Hauptkuppel über der Halle und 2 kleinere auf beiden Flügeln. Das Capitol ist an einem Abhange gebaut, und zeigt an der vordern Seite 3, und an der hintern Seite, die nach dem Pallast des Präsidenten hinsichtlich, 4 Stockwerke. An der vordern Seite ist der Eingang mit einem Portal von korinthischen Säulen; an der hintern Seite ist ein größerer, mit Säulen gezielter Balkon. Der Eingang ist unter dem Portal, etwas niedrig.

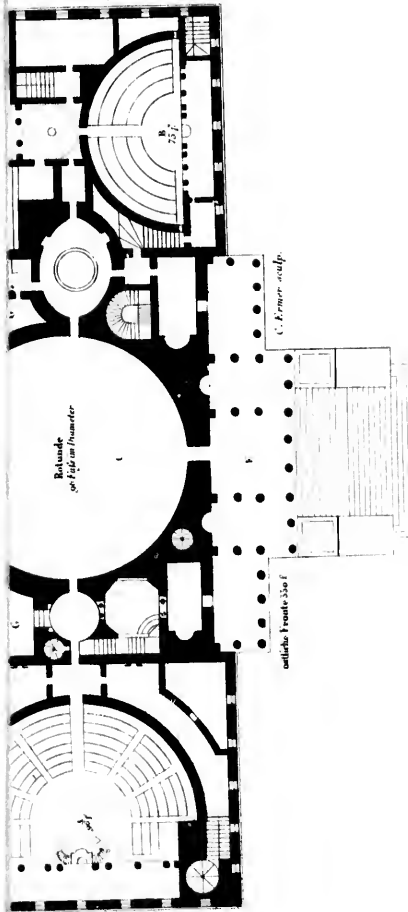
In der Mitte des Gebäudes unter der Hauptkuppel ist eine große Halle, die ihr Licht von oben erhält. In derselben sollen Gemälde aufgestellt werden, unter Basreliefs, die schon vorhanden sind. Das eine stellt die Befreiung vom Capt. *Smith*, Befehlshaber der ersten englischen Niederlassung in Virginien, durch die indianische Prinzessin *Pocahontas*, dar; ein anderes ist eine Allegorie, die Landung europäischer Einwanderer darstellend. Hinter dieser Halle ist in einem großen Saale, der auf den Balkon stößt, die Bibliothek des Congresses. Bei dem englischen Besuch im Jahre 1814 ist die damalige Bibliothek verbrannt; die jetzige ist nach und nach gesammelt worden und besteht größtes Theiles aus den Büchern des ehemaligen Präsidenten *Jefferson*. Unter der großen

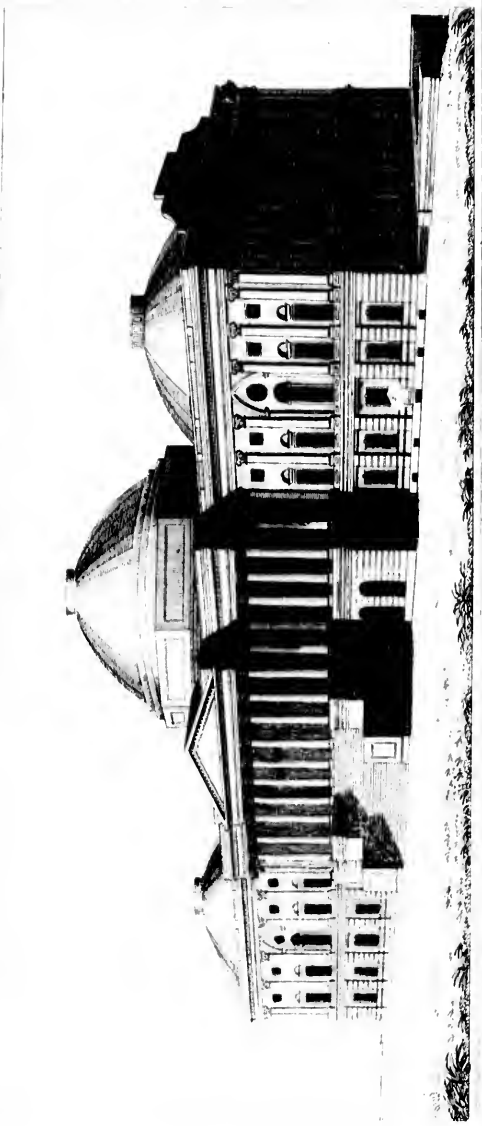
\*) S. den beiliegenden Kupferstich.

n rechten  
 elsen ge-  
 cht. Der  
 er 50 Fufs  
 er Fahrt;  
 fand sich  
 n können.  
 nicht zu  
 uch sehen  
 nlich dem  
 n, welche  
 e Pflanze  
 n näherte.  
 en, nach  
 erreichten.  
 ommer.

). Wenn  
 so wird es  
 n Marmor  
 nptkuppel  
 Capitol ist  
 eite 3, und  
 enten hin-  
 ngang mit  
 eite ist ein  
 unter dem

l ist eine  
 ben sollen  
 vorhanden  
 fehlshaber  
 die indiani-  
 Allegorie,  
 unter dieser  
 stößt, die  
 im Jahre  
 e ist nach  
 es ans den  
 der großen

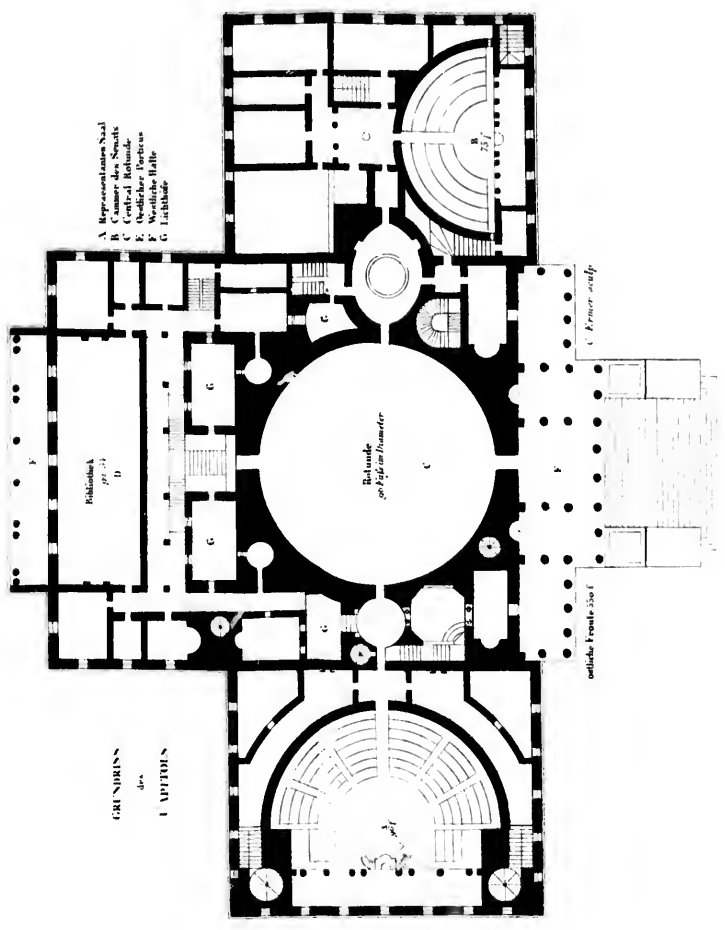




DEUTLICHE FROHTE DES CAPITOLS VON WASHINGTON.



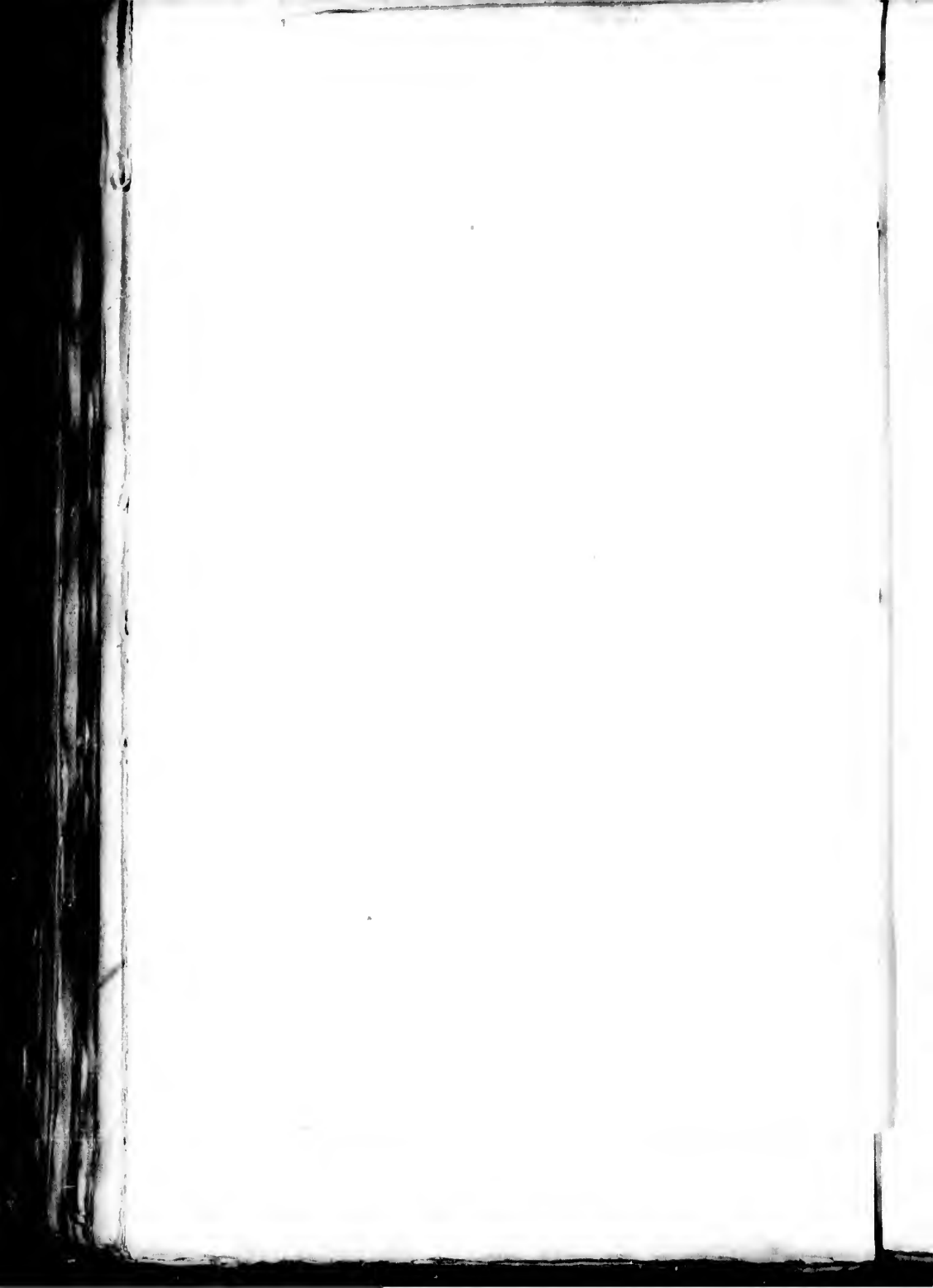
GRUNDRISS  
des  
CAPITOLS



- A. Repräsentations Saal
- B. Cauder des Senate
- C. Repräsentations Saal
- D. Oberer Porticus
- E. Westliche Halle
- F. Westliche Halle
- G. Lichtkuppel

0,1 Meter Maßstab

0 10 20 30 40 50 60



Halle ist eine kleinere, von drei Reihen Säulen getragen, einem Familienbegräbnisse nicht unähnlich. Sie erhält ihr Licht von oben durch eine runde Oeffnung im Fußboden der großen Halle und dient zum Durchgang. Man sagt, es sei die Absicht, den Sarg des großen *Washington* hier beizusetzen. Eine Haupttreppe ist noch nicht vorhanden, sondern eine Menge kleinere Treppen. Ueberhaupt ist das Innere etwas winklig gebaut. Säulen hat man nicht gespart; man findet sie in allen Seitengalerien, Sälen und Corridors; ihre Capitäler sind meistens im ägyptischen Geschmack, und ihre Zeichnung scheint aus der *description de l'Égypte* genommen zu sein. In dem Corridor, der nach dem Saale des Senats führt, sind Säulen, deren Schaft ein Bündel von Stängeln indisches Kornes vorstellt, und das Capitäl die Kolben derselben Pflanze. Im Flügel rechts vom Eingang ist der Versammlungssaal des Senats, die dazu gehörigen Bureaux, das Bureau des Präsidenten und der Versammlungssaal des höchsten Gerichtshofes der V. St. Dieser und der Senatssaal sind halbcirkelförmig gebaut. Im Mittelpunct befindet sich der Sitz des Vorsitzenden. Die Mitglieder des Senates sitzen amphitheatralisch, jeder hat einen Sessel und vor sich ein kleines Bureau von Mahagoniholz. In diesem Flügel sind auch einstweilen die 4 großen Gemälde von *Trumbull* aufgestellt, die später in der großen Halle ihren Platz finden sollen. Das eine stellt die Unabhängigkeitserklärung der V. St. dar; von demselben giebt es auch einen sehr schönen Kupferstich; das andere die Uebergabe des Generals *Bourayne* an den General *Gates* bei *Saratoga*; das dritte die Uebergabe von *Yorktown* und das Defiliren der englischen Generale zwischen der amerikanischen und französischen Armee; das vierte die Resignation des Generals *Washington* und die Rückgabe seiner Commission an den Congress am 23. December 1783. Die Aehnlichkeit der Portraits soll sprechend sein. Was aber die Composition und die Ausführung der Gemälde betrifft: so erinnert jene gar sehr an die steife Schule von *B. West*, und diese verliert durch die matten Farben. Der Maler war übrigens durch den wenigen Kunstgeschmack seiner Landsleute, den sie von ihren englischen Vorfahren geerbt haben, genirt: man schrieb ihm beinahe die Stellung jedes einzelnen Individuums vor.

Im andern Flügel des Gebäudes befindet sich der Versammlungssaal der Repräsentanten, ebenfalls im Amphitheater, und die dazu gehörigen Bureaux. In diesem Saal befindet sich ein lebensgroßes Portrait des Generals *Lafayette*. Die Decke dieses Saals,



so wie die des Senats und des hohen Gerichtshofs, wird von ionischen Säulen getragen, deren Schaft aus *Puddingstone* gemacht ist. Die Gallerie über der großen Kuppel gewährt eine sehr weite Aussicht. Die Hauptavenüen der zu bauenden Stadt laufen alle von diesem Punct aus, so daß diese Aussicht an die Lage des Carlsruher Schlosses erinnert, nur mit dem Unterschiede, daß man kein Holz und nur wenige Häuser sieht.

Mit den Familien *de Mareuil*, *St. André*, *Huygens*, und mit der ganzen französischen Legation, machte ich eine Wasserpartie nach *Mount Vernon*, dem Landhaus und Begräbnisplatze des großen *Washington*. *Mount Vernon* liegt 16 Meilen vom Capitol, unterhalb desselben und auf dem rechten Ufer des *Potomack* im Staat Virginien. Wir hatten zu dieser Partie ein *Steam boat* gemiethet, auf dem wir uns in *Georgetown* Vormittags um halb 11 Uhr einschifften. Wir fuhren durch die lange Brücke, zwischen den aufgezogenen doppelten Klappen, und dann den *Potomack* hinab. *Washington*, das links liegen blieb, nahm sich von hier wirklich recht schön aus, besonders ein befestigtes und mit großen Magazinen besetztes Vorgebirge, *Greenleafs point* genannt, wo die Vereinigung des *Eastbranch* mit dem *Potomac* Statt findet. Acht Meilen unter *Washington* legten wir bei der Stadt *Alexandria* am rechten Ufer an, um von hier einen Kahn zum Landen bei *Mount Vernon* mitzunehmen. *Alexandria* ist eine der drei Städte im *District Columbia*, der bekanntlich nur Städte enthält: *Washington*, *Georgetown* und dieses *Alexandria*. Diese Stadt soll ziemlich vielen Handel treiben, hat einen Hafen mit hölzernen Quais, an welchen ich mehrere Schooner und auch ein Paar Briggs liegen sah. Sie soll gegen 8000 Einwohner enthalten. Die Strafsen sind lang, sehr gerade, und durchschneiden sich in rechten Winkeln. Nach einem Aufenthalte von ungefähr 20 Minuten setzten wir unsere Fahrt fort. Die beiden Ufer sind hügelig, mitunter felsig, meistens Sandstein, und mit Holz bewachsen. Bei einer Wendung des Stromes kamen wir bei dem Fort *Washington* vorbei, das auf einem Felsen des linken Ufers neu gebaut ist und mit seinen Batterien den Strom bestreicht. Schief gegenüber, auf dem rechten Ufer, erblickten wir endlich in einer sehr schönen Lage *Mount Vernon*. Da das Wasser an den Ufern niedrig ist, so mußte das Dampfschiff mitten im Strome, beinahe eine Meile vom Ufer, liegen bleiben, und wir fuhren in Kähnen ans Land.

Wir stiegen in einer Schlucht auf einem sehr schlechten Wege nach einem Platze, wo Vieh grasete, und ich hörte, dieses sei

der ehemalige Garten *Washington's*. Zwischen 3 Eichen und einigen Cypressenbäumen sahen wir eine schlechte, höchstens 4 Fuß hohe, hölzerne Thür, die in einem sehr schlechten Mauerwerk befestigt war. Ich glaubte, etwa ein Brunnenhaus zu sehen. Um so größer war mein Erstaunen, als ich vernahm, dieses sei der Eingang zum Grabgewölbe des größten Mannes seiner Zeit, der Zierde seines Jahrhunderts, *Washington's*!

Ich suchte Eicheln zusammen, die von den Bäumen herabgefallen waren, welche das Grab beschatten. Meine Absicht war, sie zu Hause zu pflanzen. Auch nahm ich einen Cypressenzweig von diesem heiligen Orte mit mir hinweg. Das Grab wird nicht mehr geöffnet, seitdem die Fremden fast alles den Sarg bekleidende Tuch davon abgeschnitten haben, um es als Reliquie mit sich zu nehmen. Nur beim Besuche des Generals *Lafayette* hat man das Grab aufgeschlossen.

Von hier gingen wir nach dem Wohnhause, das ungefähr 300 Schritte von dem Grab auf einem Hügel liegt, von wo aus man eine äußerst schöne Aussicht hat auf den *Palmerston*. Diese Besingung gehört dem oben erwähnten Richter *Washington*, der, den größten Theil des Jahres in Berufsgeschäften entfernt, sein kostbares Erbtheil sehr verfallen läßt. Seine Frau ist gemüthskrank, und bewohnt den obern Theil des Hauses. Kinder hat er nicht. Das Haus ist zwei Stockwerk hoch, von Holz gebaut, und in einem ziemlich schlechten Geschmack angelegt. Nach dem Wasser zu hat es eine *piazza*, nach der andern Seite zu, nämlich nach der Seite des Eingangs, einen steinernen Perron, der fast ganz verfallen ist. Vermittelst hölzerner Colonnaden steht das Haus rechts und links in Verbindung mit den Officen und Wirthschaftsgebäuden. Weiterhin sind die Häuser der Negersclaven, von denen wir eine Menge schmutziger, häßlicher und zerlumpter Kinder herumlaufen sahen. Wir hatten, weil es Sonntag war, große Schwierigkeit, das Haus zu sehen; endlich gelang es uns aber doch, in das Erdgeschloß zu kommen. Dieses ist größtes Theiles noch in demselben Zustande gelassen worden, in welchem es sich beim Ableben seines großen Besitzers befand. In den zur Bibliothek gehörigen Büchern ist jedoch einige Veränderung getroffen worden, welcher der jetzige Besitzer mehrere neue hinzugefügt hat. Mehrere schöne Kupferstiche zieren die Wände, besonders ein sehr schöner *Ludwig XVI.*, welchen *Washington* von diesem unglücklichen Monarchen zum Geschenk erhalten hat. Auf dem vergoldeten Rahmen befindet sich oben das französische Wappen, und unten das Wappen der Familie

*Washington*. In den vier Ecken sind die Chiffers des Königs und *G. W.* angebracht. Ferner 2 sehr gute Abdrücke der Kupferstiche, die Schlacht bei *Bunkerhill*, und General *Montgomery's* Tod vorstellend; 4 Ansichten von dem Angriff auf Gibraltar und von der Vertheidigung dieser Festung, und ein Miniaturbild des großen Mannes, auf Emaille gemalt. Einer der Schlüssel der Bastille, nach deren Einnahme vom General *Lafayette* an *Washington* gesandt, ist in einem Glaskasten aufgestellt; darunter befindet sich eine Sepiazeichnung, die Demolirung dieses Staatsgefängnisses. Das Aneublement und die sonstige Einrichtung der Zimmer ist sehr einfach; nur im Speisesaal bemerkte ich ein kostbares Kamin von italienischem Marmor mit schönen Basreliefs und 2 Säulen von *gesso antico*.

Als General *Lafayette Washington's* Grabstätte besuchte, zeigte sich bekanntlich ein Adler in der Luft, und schwebte in der Nähe des Grabes herum, bis der General weiter ging. Wir bemerkten heute ebenfalls einen sehr großen Adler, der von der Höhe herab uns zu beobachten schien; wir sahen ihn über uns, als wir uns wieder einschiffen; er schien lange auf derselben Stelle zu schweben, und nur als das letzte Boot sich dem Dampfschiffe näherte, verließ er plötzlich seine Stellung, flog nach dem Holze zu, und wir verloren ihn aus den Augen.

Bei unserer Reisegesellschaft hatte ich einen Grafen *Miot* kennen gelernt der früher unter *Joseph Bonaparte* in Neapel, und später in Spanien Minister des Innern gewesen war, und jetzt eine Reise in das hiesige Land unternommen hatte, um sich umzusehen, und seinen alten Herrn zu besuchen. Herr von *Marcuil* behielt sämtliche Herren von unserer Gesellschaft zum Diner bei sich, und wir blieben bis 10 Uhr Abends recht vergnügt bei ihm zusammen.

Auf einem Ball, den der Baron *Marcuil* gab, befanden sich mehr als 200 Personen. Die Mitglieder des diplomatischen Corps, die ersten Autoritäten des Landes, und die vorzüglichsten Einwohner der Stadt waren gegenwärtig. Ich traf den General *Bernard*, und lernte den General *Brown* kennen, einen ältlichen Mann, dessen rechte Seite von einem Schlagflusse gelähmt zu sein schien. Die interessantesten Bekanntschaften, die ich machte, waren die des Commodore *Porter*, dessen Name durch seine dem Staate geleisteten guten Dienste, so wie durch seinen letzten Proceß weltkundig geworden ist, und des Ingenieur-Obersten *Roberdeau*. Ferner lernte ich einen Herrn *Calvert* kennen, der mir sagte, sein

Sohn studire in Göttingen; er habe vor Kurzem eine Reise nach Weimar unternommen, sei bei Hofe vorgestellt und sehr gut aufgenommen worden. Die Damen waren recht elegant angezogen und tanzten sehr gut. Die meisten Tänze waren französische Contretänze, jedoch immer mit denselben Figuren; zuletzt auch einige Walzer. Die Musik war ziemlich gut, und wurde von den Musikanten der Mariniere der Garnison gemacht. Der Ball dauerte indefs nicht lange; ich war einer der letzten Anwesenden, und kam schon um 11 Uhr nach Hause. Der Präsident war nicht zugegen; er nimmt keine Einladung in der Stadt an. Der jetzige Präsident empfängt die fremden Gesandten auch nicht anders, als auf Anmeldung des Staatssecretsairs der auswärtigen Angelegenheiten. Der Präsident ist gleichfalls dispensirt, die ihm gemachten Visiten zurückzugeben, wovon er mich bereits in *Baltimore* durch Herrn *Sullivan* benachrichtigen zu lassen die Güte gehabt hatte.

Einen anderen Ball gab der General *Brown*, zu Ehren der Verheirathung eines Capt. *Gardner* vom 4ten Artillerie-Regimente. Die meisten Herren, die ich hier antraf, waren Officiere von der Armee. Es giebt kaum eine Armee in Europa, in welcher die Officier-Corps besser zusammen gesetzt wären, als in der kleinen Amerikanischen. Denn in den V. St. wird durchaus Niemand Officier, der nicht ein Mann von Erziehung ist. Die Officiere werden einzig und allein aus der Academie von *Westpoint* genommen; kein Unterofficier avancirt weiter. Die meisten Unterofficiere, die während des letzten Kriegs zu Officieren avancirt waren, sind nach und nach auf eine gute Manier aus der Armee entfernt worden. Eine solche Mafsregel ist in diesem Land unumgänglich nöthig, in welchem nur Leute aus den untersten Volksclassen sich in der Armee als Soldaten engagiren; ohne den großen Zwischenraum zwischen den Officieren und den *rank and files* \*) könnte durchaus keine Disciplin bestehen. Sobald man daher einen jungen Mann in der amerikanischen Officiers-Uniform sieht, so kann man mit Zuversicht annehmen, dafs er in jedem Betrachte gemacht sei, seinen Platz in der besten Gesellschaft zu behaupten.

Auf einem dritten Balle bei Herrn *Huygens* war wieder eine recht angenehme Gesellschaft vereinigt. Ich unterhielt mich viel mit einem Lieutenant *Wolf Tone*, der bei dem ersten Artillerie-Regiment angestellt war. Er ist ein Irländer von Geburt, aber in einer französischen Militärschule erzogen. Früher war er in

\*) Alle im Gliede stehenden Militairs unter Officiers-Ränge.

französischen Diensten gewesen, und wurde vom General *Bernard* protegirt.

Bei einem Besuche, welchen ich dem General *Macomb* und dem Major *Faulsticher* auf dem Kriegs-Ministerio machte, zeigte mir der General, außer mehreren Zeichnungen und Plänen von Festungen und Schanzen, auch zwei merkwürdige Listen, die monatlich vom Obr. Lt. *Thayer* aus *Westpoint* eingeschickt werden. Die eine enthält die Namen der besten und der schlechtesten Cadets aus jeder Classe, und die andere die Namen derjenigen, die Belohnungen verdienen, so wie derjenigen, welche gestraft worden sind, nebst Angabe ihres Fehlers, endlich derjenigen, welche von der Schule hinweggeschickt worden sind, mit Angabe der Ursache dieser Entfernung. Die beiden Tableaux sind im Bureau des Generals unter Glas und Rahmen aufgehängt; sie werden, die eine alle 14 Tage, die andere alle Monate, verändert. Sie sollen, wie mir der General versicherte, ihm manche zeitraubende Conversation mit den Eltern der Cadets ersparen.

Der General brachte mich auch auf das topographische Bureau, an dessen Spitze Oberst *Robertdeau* stand. Ich fand daselbst mehrere *cercles républicains*, Theodoliten und Telescope, von *Troughton* und *Ramsden* verfertigt; so wie 2 Passage-Instrumente für ein Observatorium, das noch zu bauen ist. Ferner ein Instrument von *Troughton*, um den 10000. Theil eines englischen Zolles zu nehmen, und die Modellmaße vom englischen *yard*, vom französischen *metre* und vom *livre*. Die Herren bedauerten, daß man in den V. St. das alte englische Maß und Gewicht beibehalten und nicht das viel bessere neue französische eingeführt habe, wie in den Niederlanden. Weiter, mehrere gute Pläne von Schlachten und Belagerungen aus dem Revolutionskriege und namentlich von den ehemaligen Festungen *Ticonderoga* und *Crownpoint* am *Lake Champlain*. Neuere Aufnahmen vermißte ich. Dagegen zeigte mir General *Macomb* das sogenannte *Indian Department*, wo alle Geschäfte mit den indischen Völkern abgehandelt werden. In denselben finden sich die Portraits einer Menge Indischer Chets und mehrere ihrer Weiber, die zu verschiedenen Epochen nach *Washington* gekommen sind, um den Präsidenten zu beehrdigen. Sie erhalten dann nach ihrem Range Medaillen mit dem Brustbilde des Präsidenten, die sie an einem Band am Halse tragen. Auch mehrere Waffen und sonstige Zierrathen dieser Völkern, die mir schon bekannt waren. Zuletzt besuchte ich das

*Ordnung-Departement* \*), welches unter der Direction eines Obersten steht. Hier sah ich eine von einem Herrn *Hall* in *Harpers-ferry* erfindene und verfertigte Büchse, die sich von hinten ladet, und mit der man 5 sichere Schüsse in einer Minute thun kann. Man hatte mit der Büchse, die ich in den Händen hatte, 3000 Schüsse gethan, und sie sehr probat gefunden; man hatte mehrere bestellt, und gedachte, im Fall eines Krieges, eine oder ein paar Compagnien mit solchen Büchsen zu bewaffnen.

Zu einem Diner, welches der Präsident gab, und welchem ich beizuwohnen die Ehre hatte, waren beiläufig 40 Personen versammelt. Das diplomatische Corps war gegenwärtig; die Staatssecretäre, mehrere Generale, und andere angesehene Personen. Unter denselben lernte ich den einstweiligen Präsidenten des Senats, Herrn *Gaillard* \*\*) aus Nord-Carolina, kennen. Damen waren nicht zugegen, weil *Mrs Adams* sich unwohl befand. Das Tafelzeug war sehr reich; besonders gefiel mir ein Aufsatz von Vermeil. Der Speisesaal ist sehr geräumig; ausser diesem waren zwei reich meublirte Zimmer offen. Ich bemerkte mehrere schöne Porcellanvasen von *Sèvres* und eine Marmorbüste des großen *Washington*, vom italienischen Bildhauer *Cerachi*, der später in Paris wegen einer Verschwörung gegen das Leben *Napoleon's* erschossen worden ist. Ein Kronleuchter war besonders schön. Für den Kaiser *Napoleon* gemacht, ist derselbe im Jahr 1815 von dem amerikanischen Gesandten in Paris erstanden worden. Die kaiserlichen Adler gelten jetzt für amerikanische.

General *Brown* zeigte mir bei einem Besuch eine große goldne Medaille, die ihm wegen seiner Verdienste im letzten Kriege vom Congress verehrt worden ist. Die eine Seite stellt das Brustbild des Generals vor, und die andere eine Trophäe von englischen Waffen um ein Rutherbündel. Vier Schilde enthalten die Namen *Sacketts harbor*, *Niagara*, *Chippewa* und *Brie*, mit Angabe der Tage, an welchen diese Oerter Zeugen der Thaten des Generals gewesen sind. Zu den Füßen der Trophäe ist der amerikanische Adler dargestellt, eine englische Fahne in seinen Klauen haltend. Diese Medaille darf der General jedoch nicht tragen, sondern er hebt sie in einer Kapsel auf. Ueberhaupt dürfen amerikanische Staatsbürger auch keine fremden Ehrenzeichen tragen; selbst General *Bernard* hat die seinigen, so wohl verdienten, ablegen

\*) Beauftragt mit dem *mat'iel* der Armee.

\*\*) Seitdem verstorben.

müssen. General *Brown* zeigte mir außerdem noch eine goldene Dose, die ihm von der Stadt *New-York*, mit Ueberreichung des Bürgerrechts dieser Stadt, verehrt worden war.

Am 14. November fing ich an, Abschiedsbesuche zu machen. Denn die Wohnungen in *Washington* sind so weit von einander entfernt, daß solche Besuche ungemein viele Zeit erfordern. Bei dieser Gelegenheit unterhielt ich mich lange mit dem Kriegsminister Herrn *Barbour* und General *Macomb* über militairische Verhältnisse. Mit dem Minister war ich nicht einerlei Meinung über die Miliz, von deren Tauglichkeit er als ehemaliger General der Miliz, die er als Gouverneur von *Virginien* commandirt hatte, mir eine viel zu hohe Meinung zu hegen schien. Bei Herrn *von Wallenstein*, der am kalten Fieber laborirte, sah ich eine sehr hübsche Bibliothek und einige gute Instrumente; z. B. ein Barometer, um Höhen zu messen, und einen Telescop, den er zum Passagen-Instrument adoptirt hatte. Ich fand bei ihm *Krusenstern's* großen Atlas der Südsee, ein schönes Werk auf schlechtem Papier. Herr *von Wallenstein* hatte ein astronomisches Werk aus dem Spanischen ins Französische übersetzt; auch eine englische Ausgabe von den Umrissen von *Göthe's Faust* besorgt. Er wollte sich nunmehr mit Fortification beschäftigen und *Dufour's mémorial pour les travaux de guerre* lag aufgeschlagen. Mit dem General *Bernard* discutierte ich lange über Gegenstände aus den Militair-Geniewissenschaften. Er sagte unter andern, daß er bei der Vertheidigung von 2 Festungen, Mannheim und Torgau, gedient, und dabei die Erfahrung gemacht habe, daß ohne bedeckte Werke auf der *front d'attaque* an keine nachdrückliche Vertheidigung zu denken sei. Hinsichtlich der Küstenbatterien meinte er, daß die besten diejenigen seien, welche wenigstens 30 Fuß über die Oberfläche des Wassers erhoben wären, damit die Ricochetschüsse vom Schiffe die Brustwehr nicht erreichen könnten. Was die Militair-Unterrichtsanstalten in diesem Lande betrifft: so war er der Meinung, daß sie allerdings noch großer Verbesserungen fähig seien. Er hätte vorgeschlagen, eine practische Uebungsschule für die Armee einzurichten, in welche man Bataillons Infanterie und einige Artillerie-Compagnien abwechselnd zu ihrem Unterricht commandiren würde; dieser Vorschlag sei aber noch nicht angenommen. Auch sprach der General viel über den Werth von Antwerpen, und gab mir manche interessante Aufschlüsse über *Napoleon's* Absichten mit diesem Platze. Zuletzt kam das Gespräch auf die Schlacht von *Waterloo*, welcher der General als Adjutant des Kaisers beigewohnt

hatte. Die Thronen traten dem braven Mann in die Augen, als er von seinem ehemaligen Herrn sprach.

Am letzten Tage meines Aufenthalts in *Washington* fuhr ich mit den beiden Herren *Huygens*, Vater und Sohn, und mit Herrn *de Bressan* nach der Caserne der Mariniers, wo auf Befehl des Kriegsministers mit den *Hallschen* Gewehren Versuche angestellt werden sollten. Herr *Hall*, der eine Aufseherstelle bei der Gewehrmanufaktur von *Harpersferry* bekleidet, war selbst gegenwärtig.



Figur I ist ein solches Gewehr. Das Schloß ist oben auf dem Lauf angebracht, wie bei den Taschenpistolen. *a* ist ein Bügel, an welchem man mit der linken Hand drückt, um das Stück des Rohrs, auf welchem das Schloß befestigt ist, in die Lage zu bringen, wie Fig. II zeigt. Ist es in dieser Lage, so schüttet man Pulver auf die Pfanne, und dann in die Oeffnung *b*, setzt eine Kugel darauf und drückt dieses Stück in seine gewöhnliche Lage in die Verlingerung des Rohrs hinein. Hierauf feuert man das Gewehr ab, ladet wieder u. s. f. Das Pulver trägt man in einem länglichen blechernen Kasten an der rechten Hüfte im Baudelief. In diesem Kasten ist Pulver für 170 Schuss enthalten. Er ist durch eine Klappe mit einer Feder geschlossen; über derselben ist ein Lademaß angebracht, so daß man im Augenblicke so viel Pulver hat, als man zum Aufschütten und Laden eines Schusses braucht. An demselben Kasten befindet sich eine Röhre für 18 Kugeln, ebenfalls mit einer Feder geschlossen, so daß man unmittelbar, nachdem man das Pulver ins Rohr geschüttet hat, die Kugel hinein rollen läßt. Es wurden Versuche über die Geschwindigkeit des Feuerns angestellt; Herr *Hall* feuerte mit seiner Büchse und der *Sergeant-major* — Unter-Adjutant — der Mariniers, mit einem gewöhnlichen englischen Infanterie-Gewehr. Dieser konnte in der Minute nur 4 Schüsse thun, während Herr *Hall* in derselben Zeit 6 Schüsse that. Er hatte seine Erfindung auch auf gewöhnliche Infanterie-Gewehre und Büchsen angewandt, und ließ in *Harpersferry* solche Gewehre verfertigen. Das Stück kostet dem Gouvernement 18 Dollars. Eine wesentliche Verbesserung dürfte die Einführung der Percussions-Schlösser seyn. Uebrigens können



diese Gewehre nur sehr geübten Männern in die Hände gegeben werden, und es ist die Absicht des Gouvernements, einstweilen höchstens die linken Flanken-Compagnien damit zu bewaffnen. Für Tirailleurs scheint dieses Gewehr eine einzig gute Waffe. Ich wünschte, daß Herr *Hall* ein solches Gewehr für mich machen möchte; er gab mir aber zur Antwort: daß, seit er im Dienste des Gouvernements sei, er ohne besondere Erlaubniß des Kriegs-Ministers keins für Privat-Personen machen dürfe.

Die wenigen in der Caserne anwesenden Mariniers standen, von einem Lieutenant commandirt, *en parade*, als ich kam, und ich wurde mit präsentirtem Gewehr und klingendem Spiel empfangen. Das ganze Corps der Mariniers war nur 700 Mann stark und mußte außer den Garnisonen an Bord der Escadres im mittelländischen Meer, im Golf von Mexico und in der Südsee, die Garnisonen der *receiving-ships* und der *Navy yards* von *Boston*, *New-York*, *Philadelphia*, *Washington* und *Norfolk* unterhalten. Man hoffte aber, der nächste Congress würde zugestehen, daß das Corps auf 1500 Mann vermehrt werde, und diese Vermehrung dürfte für das Beste des Dienstes allerdings nothwendig sein.

---

ände gegeben  
, einstweilen  
zu bewaffnen.  
te Waffe. Ich  
mich machen  
n Dienste des  
es Kriegs-Mi-

niers standen,  
ch kam, und  
Spiel empfah-  
unn stark und  
n mittelländi-  
e, die Garni-  
Boston, New-  
halten. Man  
en, dafs das  
Vermehrung  
g sein.

---

## XIV.

Abreise von *Washington. Fredericktown. Harpersferry:*  
das blaue Gebirg. *Staunton: natural Bridge. Weyhers-*  
*cave. Charlottesville: Virginia university. Monticello.*  
*Richmond. Jamestown. Norfolk. Festung Monroe.*  
*Fayetteville. Columbia.*

Vom 15. November bis 10. December 1825.

---

Am 15. November, Nachmittags 2 Uhr, setzte ich mich mit meinem neuen Reisegefährten, dem jüngeren Herrn *Huygens*, der mich mit Erlaubniß seines Vaters begleiten wollte, in den Wagen, und verließ *Washington*. Ich hatte bis *Harpersferry*, welches gegen 50 Meilen von *Washington* entfernt ist, einen vier-spännigen Wagen für 36 Dollars gemiethet, der uns in 2 Tagen dahin bringen sollte. Auf einer Anhöhe hinter der Stadt *Georgetown* erwartete uns Herr *Huygens*, der Vater mit seinen Töchtern, um von ihrem Sohne und Bruder Abschied zu nehmen. Der Weg war einige Meilen weit recht gut; dann wurde er schlecht und holperig, und blieb es den ganzen Tag über. Wir hatten den District *Columbia* verlassen und befanden uns wieder im Staate *Maryland*. Die Gegend, die wir passirten, war hügelig, viel mit Wald bewachsen, nur hier und da angebaut; einzelne große Häuser, den Tabackspflanzern gehörig, mit kleinen Häusern der Negersclaven. Wir kamen nur durch einen einzigen, etwas anständigen Ort, *Rocksville* genannt. Gegen 7 Uhr Abends erreichten wir ein im *township Clarksburg* gelegenes Wirthshaus, *S hollstavern* genannt, 25 Meilen von *Washington*, und nahmen in demselben unser Nachtquartier.

Am folgenden Morgen verließen wir *Clarksburg* nach 8 Uhr. Es war ziemlich kühl. Der Weg holperig, wie zuvor. Bis *Fredericktown* hatten wir 15 Meilen weit. Die Gegend hügelig und steinig. Zuweilen hatten wir hübsche Blicke auf die blauen

Berge, denen wir uns näherten. Die Häuser, an welchen wir vorbeifuhren, waren fast eben so, wie die gestrigen; die Negerhäuser meistens von Holz und nur das Kamin massiv und ans Haus angebaut. Den *Monowi*-Fluss passirten wir durch eine Furt, 4 Meilen vor *Fredericktown*.

Diese Stadt, eine der vorzüglichsten im Staate *Maryland*, liegt in einer gut angebauten Gegend, von Hügeln umgeben. Sie hat gegen 5000 Einwohner, und ist sehr regelmäßig angelegt. Am Eingang einer der Strafsen stand ein hölzerner Triumphbogen, zu Ehren des Generals *Lafayette* errichtet; die Inschriften waren vom Wetter schon ziemlich ausgewischt. Ich war kaum im Wirthshaus abgestiegen, als ich einen Besuch erhielt von dem hiesigen lutherischen Geistlichen Dr. *Schaefer*, einem Sohne des Predigers gleiches Namens in *Philadelphia*. Dieser Mann begleitete mich zu einem Advocaten, Namens *Schley*, den ich in *Saratoga* kennen gelernt hatte, und dann in die lutherische Kirche, ein sehr einfach eingerichtetes Gebäude. Wir bestiegen den Thurm, um die Stadt und umliegende Gegend zu übersehen. Die Gegend schien sehr gut angebaut zu sein; sie soll sich meistens vom Tabacksbau nähren. Die Stadt enthält 4 Kirchen: außer der lutherischen eine reformirte, eine katholische und eine methodistische. An öffentlichen Gebäuden hat sie einen Gerichtshof und ein Gefängnis.

*Harpersferry* war noch 21 Meilen von *Fredericktown* entfernt. Die Gegend wurde immer bergiger, die Straße immer schlechter und holpriger, so wie wir uns dem Gebirge näherten, das unter dem Namen der „blauen Berge“ bekannt ist. Wir mußten öfters aussteigen und zu Fulse gehen, weil der Weg gar zu schlecht wurde. Wir begegneten mehreren starken Heerden von Hornvieh und Schweinen, welche, aus den westlichen Staaten kommend, nach den Hafenstädten zum Verkauf getrieben wurden. Die Fuhrleute, welchen wir begegneten, und welche meistens die Producte des Westens brachten, hatten große Karren mit 5 starken Pferden bespannt, 4 wie ein Postzug, und das 5. allein vorauf. Bei einem dieser Fuhrleute hatte jedes der Pferde auf seinem Kummel ein Glockenspiel von 5 verschiedenartigen Glocken, die eine ganz sonderbare Musik machten.

Inzwischen ging es meistens durch Wald; wir passirten nur einen einzigen, unbedeutenden Ort, *Nerton* genannt. Die Berge wurden immer höher und felsiger. Endlich kamen wir wieder an den *Potowmac*, den wir gestern verlassen hatten, und erfreuten uns mancher schönen Aussicht. Die Gegend erinnerte mich an

den Plautischen Grund bei Dresden. Es war dunkel geworden, als wir auf dem linken Ufer des *Potomac*, *Harpersferry* gegenüber, ankamen. Wir mußten aber ziemlich lange auf die Fähre warten. Als diese endlich erschien, da wurde sie von einem betrunkenen Neger geführt. Auch die Fähre selbst war sehr schlecht. Indes kamen wir glücklich über den ziemlich seichten Fluß, zwischen Felsstücken hindurch, und sahen in einiger Entfernung Fluß aufwärts drei gemauerte Pfeiler im Flusse stehen, auf welche nächstes Jahr eine Brücke gebaut werden sollte. Indem wir über den Fluß setzten, betreten wir das Gebiet des Staates Virginien. In *Harpersferry* nahmen wir in einem reinlichen Wirthsbaus unsre Wohnung; und ich hatte sogleich das Vergnügen, daß ein hier etablirter Arzt, Dr. *Weise*, aus Dresden, sogleich, als er gehört hatte, ich sei angelangt, zu mir kam.

Ich erlaube mir, die folgende Beschreibung der hiesigen Gegend, aus des ehemaligen Präsidenten *Thomas Jefferson* „*Notes on the State of Virginia*“, wörtlich übersetzt, einzuschließen.

„Der Durchgang des *Potomac* durch das blaue Gebirge ist vielleicht eine der wunderbarsten Naturscenen. Ihr steht auf einem sehr hohen Standpuncte. Zu Eurer Rechten kommt der *Shenandoah*, der am Fusse des Gebirges gegen 100 Meilen geirrt hat, um einen Ausweg zu suchen. Zu Eurer Linken nähert sich der *Potomac*, ebenfalls einen Durchgang suchend. Im Augenblick ihrer Vereinigung rauschen sie gegen den Berg, reißen ihn entzwei, und setzen ihren Weg nach dem Meere fort. Der erste Anblick dieses Schauspiels drängt unserm Sinne die Meinung auf, daß, als diese Erde zu ihrer Zeit geschaffen ward, die Berge zuerst gebildet worden; daß die Ströme später zu fließen begonnen, daß sie vorzüglich an diesem Platze durch die blauen Berge aufgedämmt worden sind, und einen Ocean gebildet, der das ganze Thal ausfüllte, daß sie endlich bei fortwährendem Steigen an diesem Platze überströmten und den Berg von seinem Gipfel bis zu seiner Grundlage zerrissen haben. Die Felsenzacken an jeder Seite, und vorzüglich am *Shenandoah*, die augenscheinlichen Spuren ihres Losbruchs und ihrer Abreißung von ihren Lagern durch die mächtigsten Wirkmittel der Natur, bestärken diesen Eindruck. Doch der Hintergrund, welchen die Natur diesem Gemälde gegeben, ist von einem sehr verschiedenen Character. Er ist das wahre Gegenstück zum Vorgrund, und eben so gefällig und angenehm, als dieser wild und schrecklich ist. Da der Berg völlig gespalten ist, so zeigt er Eurem Auge durch die Kluft einen kleinen Strich des blauen

Horizonts auf eine große Entfernung im platten Land, als wenn er Euch einlode, vom Aufruhr und Lärmen, der um Euch brauset, durch die Felsenlücke zu flüchten, um der unten herrschenden Ruhe theilhaftig zu werden. Hier endlich ruht das Auge, und dieser Weg führt auch auf die rechte Strafe. Ihr geht über den *Potowmac* oberhalb der Vereinigung, bleibet drei Meilen längs des Ufers am Fusse des Berges, dessen schreckliche schroffe Felsen in Bruchstücken über Euch hängen, und nach ungefähr 20 Meilen Weges erreicht Ihr *Fredericktown* und die hübsche Gegend, die es umgiebt. Dieses Schauspiel ist würdig einer Reise über den Atlantischen Ocean. Dennoch giebt es hier, so wie in der Nähe der natürlichen Brücke, Menschen, die ihr ganzes Leben, ein halbes Dutzend Meilen entfernt, zugebracht, und sich nie die Mühe gegeben haben, diese Denkmäler eines Kampfes zwischen Strömen und Bergen, der die Erde bis in ihrem Mittelpunct erschüttert haben muß, zu besehen.“

Am Morgen nach meiner Ankunft in *Harpersferry* machte ich dem Director der Gewehrfabrik, Herrn *Stubbersfield*, an den ich von Seiten des Kriegsministers *Barbour* empfohlen war, meinen Besuch, und mit großer Bereitwilligkeit zeigte er mir die unter seinen Befehlen stehenden Anstalten. Die Werkstätten befinden sich in 7 großen massiven Gebäuden, von welchen die inneren Abtheilungen leider von Holz sind. Diese Gebäude stehen in zwei Reihen, 4 am Berg und 3 gegenüber am *Potowmac*. Am Eingange dieser Gasse steht Herrn *Stubbersfields office*, von welchem aus er die Eingänge aller Werkstätten überschauen kann. Die Maschinen, die im Gebrauche sind, werden durch Wasserräder in Bewegung gesetzt. Alle Gebäude sind 2 Stockwerk hoch; im Erdgeschoße sind die Schmieden, und in dem obern Stockwerke diejenigen Arbeiter, die kein Feuer zu ihren Arbeiten bedürfen. Bei den Eisenarbeiten sah ich nichts Neues. Das zu den Läufern nöthige Eisen kommt aus *Juniata* im Staate *Pensylvanien*, und wird in Platten geliefert, welche allemal je einen Flintenlauf abgeben. Der Stahl ist deutscher Stahl, *Halbach steel* genannt, den Herr *Halbach* in *Philadelphia* liefert. Jedes Gewehr muß durch 120 Hände gehen, ehe es fertig wird. Für jedes Stück ist ein besonderer Arbeiter angestellt. Dieser wird auch für jedes Stück einzeln bezahlt, nachdem dasselbe gehörig approbirt worden ist. Ein geschickter und fleißiger Arbeiter kann sich täglich 2 Dollars verdienen. Wenn die Arbeiter alle zum Schlosse gehörigen Stücke fertig haben, so liefern sie dieselben an einen Mann ab, der sie

prüft, und dann die Schösser zusammensetzt. Die Läufe werden vermittelst Ringe, die man enger und weiter machen kann, abgedreht. Am meisten interessirte mich die Maschine, die Schäfte zu dreheln, weil dieses früher eine sehr mühsame Arbeit war. Auf ein Stück Holz, dem man aus dem größten die Form eines Schaftes gegeben hat, wird ein Stück Eisen an dem Platze geschraubt, wo der Gewehrlauf liegen soll. Ist dieses geschehen, so wird das Stück in die Maschine eingeschraubt; parallel mit dem Stück ist ein Stück Eisen eingeschraubt, das dieselbe Form hat, welche der Schaft bekommen soll. Ein Rad, in welchem sogenannte Leisthobel befestigt sind, ist bestimmt, den Schaft abzuhebeln. Die Operation beginnt mit der Mündung, und endigt mit dem Kolben. Zu diesem Ende bewegt sich der Schaft zugleich mit seinem eisernen Modell, jedes um seine Axe. Das Rad mit den Hobeln hat eine bewegliche Axe, die parallel mit der Axe eines einfachen messingnen Rades läuft, das sich an dem eisernen Modell reibt und allen seinen Erhöhungen und Vertiefungen folgt. Dasselbe wird auch in Bewegung gesetzt und vermittelst einer Schraube ohne Ende nach dem Kolben hingezogen. Während dieser Bewegung hobelt es den Schaft ab, und giebt ihm seine gehörige Gestalt. Diese Operation dauert 6 bis 7 Minuten, und nichts würde verhindern, auf der andern Seite des Modells einen zweiten Schaft zu gleicher Zeit zu dreheln. Ist der Schaft gehörig gehobelt, so wird er herausgenommen und ein anderer eingespannt. Von dem gedrehten Schaft nimmt man das Eisen ab, spannt ihn in eine Klammer, und nähert ihn einem Bohrhobel, durch welchen die Rinne hinein gemacht wird, die später den Flintenlauf aufnehmen soll.

Diese Fabrik und die Fabrik von *Springfield*, die einzigen in den V. St., welche dem Governement gehören, liefert jetzt in Friedenszeiten jährlich 15,000 Gewehre. Sie werden durchgängig nach der von *Dupin* angegebenen Procedur braun gemacht; auch die Ringe und Bajonette, welche letztere die Engländer blank lassen.

Herr *Stubbersfield* führte uns auch nach dem Arsenal. In dieses Arsenal werden die Gewehre nach ihrer Vollendung abgeliefert, und entweder hier aufbewahrt, oder zu zwanzig Stück in eine Kiste verpackt und nach anderen Arsenalen versendet. Im Innern des Arsenal's ist Alles von Holz; und doch verdiente es wohl, von Eisen und feuerfest gemacht zu sein, da es ein so großes Capital enthält. Es befanden sich nämlich 84,000 Gewehre in demselben. Wenn man nun eins zu 13 Dollars annimmt, so ist der Werth 1,092,000 Dollars.

Zuletzt führte uns Herr *Stubbersfield* nach einer neuen Fabrik, eine halbe Meile von der Stadt entfernt, in welcher Herrn *Halls* Patentgewehre, unter seiner eigenen Direction, gemacht werden. Da der Erfinder nicht zugegen war, so konnte mir leider Niemand die Maschinerie, die übrigens noch nicht recht im Gange zu sein schien, erklären.

Endlich begleitete uns Dr. *Weise* nach einem oberhalb des Orts gelegenen Berge, dem Autor der oben citirten Beschreibung zu Ehren *Jefferson rock* genannt. Die Aussicht ist wirklich sehr schön, ich fand sie mit der Beschreibung übereinstimmend; indefs glaube ich doch, in Deutschland schönere Gegenden gesehen zu haben. Man übersieht auch den Ort, dessen Häuser ziemlich einzeln gebaut sind: von den 1500 Einwohnern arbeiten 300 in der Gewehrfabrik. Der Grund gehört größtes Theiles dem Gouvernement, und dieses gesteht gut empfohlenen Personen die Erlaubniß zu, Häuser zu bauen. Auf der Höhe bei dem *Jefferson rock* wurde ein großes Gebäude von drei Stockwerken aufgeführt. Ins Erdgeschosß sollte eine Kirche kommen, ins andere Stockwerk eine Lancastersehe Schule und ins dritte eine Freimaurerloge. Ich stand übrigens viel aus von einem sehr kalten Winde, der etwas Schnee mit sich führte. Abends brachte Dr. *Weise* einen Brückenbauer aus Rentlingen zu mir, der vor 30 Jahren als Bäcker hieber gekommen, und dann den Mühlen-, und endlich den Brückenbau gelernt hatte. Die zweite Brücke über den *Schuylkill* bei *Philadelphia*, in einem großen Bogen über den Fluß gesprengt, ist von seiner Erfindung; und nächstes Jahr wollte er hier eine Brücke über den *Polowmac* schlagen.

Den 19. November verließen wir bei einer hellen, aber sehr kalten Nacht früh 3 Uhr *Harpersferry*, und traten unsere Reise nach der natürlichen Brücke an, welche 175 Meilen entfernt ist. Wir fuhren in der gewöhnlichen *Stage*. Die *Stage*-Verbesserung scheint noch nicht über die blauen Berge vorgeschritten zu sein; denn wir mußten mit einem sogenannten *waggon* vorlieb nehmen, der uns alle mögliche Unbequemlichkeiten darbot. Der Weg führte durch eine hügelige Gegend und war sehr schlecht. Es ging ganze Strecken weit über Felsen; im Wege lagen so viele Steine, daß ich nicht begreife, wie der elende Kasten nicht in Stücken brach.

Bei Tagesanbruch befanden wir uns 18 Meilen von *Harpersferry* in einem kleinen Orte, *Smithfield*. Ein Paar Meilen weiter kamen wir an eine lauwarme Schwefelquelle, deren Wasser den Geschmack von faulen Eiern, wie das Aachner Wasser hat. Es

scheint übrigens wenig bekannt zu sein, weil die Quelle nicht gefasst ist und keine Gebäude in ihrer Nähe stehen. Ein glückliches Ungefähr wird es aber ohne Zweifel bekannt machen; und ich würde mich nicht wundern, wenn ich in 10 bis 15 Jahren wieder in diese Gegend käme, hier einen eleganten Badeort zu finden, etwa wie *Saratoga Springs*. Weiter beständig Wald. Das Holz Eichen und Kastanien, Acacien und Cedern. Wohnungen selten. Wir passirten mehrere *Creeks* in Furten; der ansehnlichste heißt der *Cedarcreek*. Auch bemerkten wir einige massive Mahlmühlen. Es hatte so hart gefroren, daß die *Creeks* an ihrem Rande mit ziemlich dickem Eise belegt waren, und an den Wasserleitungen der Mühlen hingen große Eiszacken.

Elf Meilen von *Smithfield* kamen wir in ein recht nett angebautes Landstädtchen, *Winchester* genannt, mit meist massiven Häusern in einer langen Hauptstraße, von welcher mehrere Nebenstraßen ausliefen, mit einer Markthalle und mehreren dem Ansehen nach recht gut versorgten Läden. Wir wechselten hier die *Stage* und bekamen einen weniger schlechten Wagen, wiewohl noch sehr unbequem. Das Holz zu diesem Wagen war ganz besonders gut; es war *hickory*-Holz, das unglaublich viele Springkraft besitzt. Von *Winchester* fuhren wir 8 Meilen weiter nach *Stephensburg*, 6 Meilen weiter nach *Middleton*, 6 andere Meilen weiter nach *Strasburg*, und zuletzt noch 12 Meilen bis *Woodstock*, wo wir übernachteten. Wir waren hier 61 Meilen von *Harpersferry* entfernt. Abends gegen 6 Uhr bei einem sehr kalten Wetter, aber hellem Mondschein, erreichten wir unser Nachtquartier. Die Ortschaften zwischen *Winchester* und *Woodstock* waren ziemlich unansehnlich; nur *Strasburg*, ein schon alter Ort, schien bevölkerter als die anderen zu sein. Die Häuser sind meistens von Holz, mit Schindeln gedeckt, obgleich es nur zu viele Steine in der hiesigen Gegend giebt. Diese Gegend war zuletzt sehr hübsch geworden. Links sahen wir die blauen Berge, von denen wir uns nun immer mehr entfernten. Eine andere, mit der blauen Reihe parallel laufende Bergkette, *the northern ridge* genannt, erhob sich plötzlich vor unseren Augen, und bald hatten wir sie zwischen uns und den blauen Bergen, so daß wir diese ganz aus dem Gesichte verloren. Rechts hatten wir eine andere Bergkette, einen Arm der *Allegheny*-Gebirge, und fuhren beständig in einem, wenigstens 10 Meilen weiten, Thal. Die Formation dieser parallel laufenden Bergketten ist ganz sonderbar, und ohne Beispiel in anderen Welttheilen. Das Land war ziemlich gut angebauet, und das Aeußere



mehrerer Landhäuser liefs auf die Wohlhabenheit ihrer Besitzer schliessen. Die Einzäunungen der Felder bestehen hier meistens aus den schon öfters erwähnten *worn fences*; in der Nähe der Landhäuser giebt es jedoch trockene Mauern, die sehr sorgfältig zusammengesetzt sind. Man scheint hier viel zu Pferde zu reisen. Wegen der großen Distanzen können fast alle Frauenzimmer reiten; wir begegneten mehreren zu Pferde, zum Theile sehr eleganten; auch mehreren schwarzen Weibern. Die hiesige Pferderace scheint sehr stark zu sein. Man bedient sich aber auch der Ochsen als Zugvieh; an mehreren Karren waren hinten 2 Ochsen und vorn 2 Pferde angespannt.

Den 20. November verliessen wir *Woodstock* früh halb 3 Uhr in einer ganz erbärmlichen *Stage* und auf einem wo möglich noch rauheren Weg als gestern, und fuhren bis *Staunton*, 71 Meilen weit, wo wir übernachteten. Die Ortschaften waren meistens unansehnlich, und nur *Shryock*, *Newmarket*, *Bigspring* und *Harrisonburg* verdienen erwähnt zu werden. Der letzte Ort soll zwischen 8 bis 900 Einwohner zählen. Die meisten Häuser waren von Holz und nur wenige massiv. Wenn man diesen Theil des Staates *Virginien* mit den Staaten *Massachusetts* und *New-York* und selbst *Pensylvanien* vergleicht, so fällt die Vergleichung sehr nachtheilig für *Virginien* aus. Die starke Sklaven-Population in diesem Staate macht auch einen ungemein übeln Eindruck. Der Theil der Gegend, der keinen Wald enthielt, welches der grösste war, schien gut angebauet zu sein. Sie war übrigens sehr hügelig, und links von uns hatten wir den ganzen Tag über die Bergkette der *North mountains*, von welchen wir jedoch, da der Tag ziemlich neblig war, nicht viel sehen konnten. Wir passirten mehrere Flüsse in Furten; diese Flüschen waren aber mehr Regenbäche zu nennen. Die *Shenandoah*, deren Vereinigung mit dem *Patowmac* wir bei *Harpersferry* gesehen hatten, passirten wir nicht weit von ihrem Ursprunge. Gegen 7 Uhr Abends erreichten wir *Staunton*, und nahmen in einem leidlichen Wirthshaus unser Quartier. Diese lange Fahrt in der so äusserst schlechten *Stage*, die gewaltig stiefs, und auf diesem so sehr holprigen Wege, hatte mich sehr incommodirt, und noch mehr meinen jungen Reisegefährten, der an Strapazen noch nicht recht gewöhnt zu sein schien und vom Schnupfenlieber geplagt war. Ich ertrug diesen Mangel an *comfort* indess ziemlich geduldig.

Den 21. November mußten wir in *Staunton* bleiben, weil die *Stage* nach der *Natural bridge*, welche auf dem Wege von *Knox-*

ihrer Besitzer  
n hier meistens  
der Nähe der  
sehr sorgfältig  
ferde zu reisen.  
uenzimmer rei-  
ile sehr elegan-  
ige Pferderace  
nach der Ochsen  
ochsen und vorn

früh halb 3 Uhr  
o möglich noch  
71 Meilen weit,  
steins unansehn-  
d *Harrisonburg*  
ischen 8 bis 900  
n Holz und nur  
es *Virginien* mit  
ost *Pensylvanien*  
g für *Virginien*  
ate macht auch  
r Gegend, der  
chien gut ange-  
nks von uns hat-  
orth mountains,  
blig war, nicht  
esse in Furten;  
ennen. Die  
e wir bei *Har-*  
von ihrem Ur-  
on, und nahmen  
ese lange Fahrt  
stiefs, und auf  
ommodirt, und  
Strapazen noch  
upfenfieber ge-  
indets ziemlich

ehen, weil die  
ege von *Knox-*

*rille* und *Louisville* liegt, nur einen Tag um den andern geht, und weil die Brücke zu weit von *Staunton* entfernt ist, als das man ihn mit einem Miethwagen in Zeit von 2 Tagen hin und zurück machen könnte. Wir benutzten die gezwungene Mufse, um uns in der Gegend umzusehen. Die Stadt selbst ist klein, enthält gegen 1600 Einwohner, und besteht eigentlich nur aus zwei Hauptstraßen, die sich in rechten Winkeln durchschneiden. Die Häuser sind meistens von Holz und mit Schindeln gedeckt. *Staunton* ist der Hauptort von *Augusta County*; der Gerichtshof der Grafschaft hielt gerade seine Sitzung, so das eine Menge Advocaten in der Stadt zugegen war. Sie liegt zwischen Hügeln, welche, so viel ich im Nebel, der den ganzen Tag über herrschte, zu sehen vermochte, mit Wald bewachsen sind. Die *Shenandoah*, die hier nur ein kleiner Bach ist, fließt an der Stadt vorbei. Auf ihrem andern Ufer, gerade über der Stadt, liegt ein Hügel mit Kalkfelsen, in welchem mehrere Höhlen sind. Man sagte mir, sie seien ziemlich geräumig. Ich wollte versuchen, hinein zu kriechen, fand aber den Eingang so eng und niedrig, das ich darauf Verzicht leisten mußte. Von Mrs *Weightman* in *Washington* hatte ich einen Empfehlungsbrief an ihren Schwager, den berühmtesten hiesigen Advocaten, *Dr. Scheffey*, bekommen. Ich gab ihn ab und erhielt alsdann den Besuch dieses Herrn. Er brachte mehrere Advocaten, seine *Confratres*, zu mir und unter ihnen wurden mir 3 als Generale von der Miliz vorgestellt. *Dr. Scheffey* selbst war Major und fast jeder angesehenere Einwohner bekleidet eine Charge in der Miliz. Da es hier Gebrauch ist, sich bei seinem militärischen Titel zu rufen, so geräth man in Versuchung, sich in ein Hauptquartier versetzt zu glauben. Im Gespräche mit diesen Herren bemerkte ich mit Verwunderung den aristokratischen Geist, wegen dessen die *Virginier* bekannt sind. Ich erstaunte, diese Herren den Erbadel und die Majorate preisen zu hören. Abends ging ich mit einigen derselben zu *Dr. Scheffey*, und ich brachte die Zeit, bei einem guten Glase Wein und einem vernünftigen Gespräche, recht angenehm hin.

Am andern Morgen liefs ich meine Bagage in *Staunton*, und begab mich mit Herrn *Huygens* früh halb 3 Uhr in die ganz erbärmliche *Stage*, um auf einem über alle Beschreibung holprigen Wege nach der *Natural-bridge* zu fahren. Wir passirten nur 2 etwas ansehnliche Ortschaften, *Fairfield* und *Lexington*, den Hauptort von *Rockbridge county*, mit einem Gerichtshof und einer hohen Schule. Wegen eines den ganzen Tag über herrschenden Nebels konnte man nur wenig von der Gegend sehen, die zumal

in *Rockbridge county* sehr bergig wird. Wir setzten durch zwei kleine Flüsse in Furten, *Middleriver* und *Buffalocreek*. Ueber letzteren führt eine hölzerne Brücke, die man jedoch nur bei sehr hohem Wasser gebraucht. Unsere Reisegesellschaft war nicht die angenehmste, sie bestand aus zwei Amerikanern, die den Mund nicht anstheten, und einem hier etablirten Irlander, der desto mehr schwatzte, so daß ich ein großes Mißbehagen fühlte. Er wurde zumal interessant, wenn er sein Herz mit *Whiskey* nach Art seiner lieben Landsleute gestärkt hatte. Wir kamen an mehreren ganz hübschen Landhäusern vorbei; an einem derselben sahen wir 8 große schwarze Adler auf einem Zaune sitzen, die der Eigenthümer füttern liefs. Große Jagdfreunde scheinen die hiesigen Fünfwohner nicht zu sein, da ich in *Fairfield* die Becassinen bis in den Hof des Wirthshauses fliegen sah. Hochwildpret giebt es übrigens sehr viel; ein Rehbock kostet nur  $1\frac{1}{2}$  Dollar.

Nach 4 Uhr Nachmittags erreichten wir einen einzelnen Gasthof mitten in den Bergen, 50 Meilen von *Staunton* entfernt, *Natural bridge* genannt. Ich benutzte die kurze Zeit, während die Sonne noch am Himmel stand, und eilte nach dem Naturwunder dieses Namens, das  $1\frac{1}{2}$  Meile von dem Gasthof entfernt ist, und wegen dessen ich einen so großen Umweg gemacht, und so manches Ungemach ausgestanden hatte. Ein junger Negeresclave aus dem Gasthofe war unser Führer und der Weg führte durch ein Waldgebirge. Endlich stand ich auf einem Felsen, von welchem ich die Kluft und die Brücke dicht vor mir übersehen konnte. In dem oben erwähnten *Jeffersons notes* giebt dieser berühmte Gelehrte und Staatsmann eine Beschreibung dieser Brücke, von welcher hier eine wörtliche Uebersetzung folgt:

„Die natürliche Brücke, das erhabenste der Werke der Natur, obschon mit den gegenwärtigen Kenntnissen man es nicht begreifen kann, darf nicht übergangen werden. Sie befindet sich im Aufsteigen eines Hügels, der seiner Länge nach durch irgend eine große Erderschütterung gespalten worden zu sein scheint. Nach einigen Messungen ist die Spalte, gerade an der Brücke 270, und nach anderen Messungen nur 208 Fuß tief. Am Boden ist sie ungefähr 45 und an ihrem Gipfel 90 Fuß breit; demnach bestimmt dieses die Länge der Brücke und ihre Höhe über dem Wasser; ihre Breite in der Mitte ist — ungefähr — 60 Fuß; aber an beiden Enden beträgt sie mehr, und die Dicke der Masse am Schlußsteine beträgt ungefähr 40 Fuß. Ein Theil dieser Masse besteht aus einer Lage von Erde, in der mehrere große Bäume wachsen. Der

zten durch zwei  
*acreek*. Ueber  
 ich nur bei sehr  
 oft war nicht die  
 die den Mund  
 der desto mehr  
 hhlte. Er wurde  
 nach Art seiner  
 mehreren ganz  
 en sahen wir 8  
 e der Eigenthü-  
 ie hiesigen Ein-  
 eassinen bis in  
 et giebt es übr-

einzelnen Gast-  
 entfernt, *Natu-*  
 t, während die  
 em Naturwunder  
 rnt ist, und we-  
 und so manches  
 eselave aus dem  
 durch ein Wald-  
 on welchem ich  
 onnte. In dem  
 ühmte Gelehrte  
 on welcher hier

erke der Natur,  
 nicht begreifen  
 et sich im Auf-  
 ch irgend eine  
 scheint. Nach  
 rücke 270, und  
 Boden ist sie  
 umach bestimmt  
 m Wasser; ihre  
 aber an beiden  
 m Schlufssteine  
 se besteht aus  
 wachsen. Der

übrige Theil, nebst dem Berg an beiden Seiten, bestehet aus einem Stücke Kalksteinfelsen. Der Bogen nähert sich der semi-elliptischen Form; aber die gröfsere Axe der Ellipse, welches die Sehne des Bogens sein sollte, ist mehrere Male gröfser, als die Transversale. Obschon die Seiten der Brücke auf mehreren Puncten mit einer Brustwehr von Felsen versehen sind, so können sich doch wenige Menschen entschliessen, bis dahin zu gehen, und über die Brustwehr in den Abgrund zu sehen. Unwillkürlich legt Ihr Euch nieder und kriecht auf Händen und Füfsen bis an die Brustwehr, um darüber hinabzu schauen. Ich bekam ein heftiges Kopfweh, nachdem ich nur eine Minute von dieser Höhe hinabgesehen hatte. So sehr die Aussicht von der Höhe mühselig und unangenehm ist, so ist in einem gleichen Extreme die von unten entzückend. Es ist unmöglich, die vom Erhabenen kommenden Gemüthsbewegungen mehr zu fühlen, als es hier der Fall ist: so ein herrlicher Bogen, so erhaben, so leicht, als wenn er sich bis zum Himmel erheben wollte! Die Entzückung des Beschauens ist wirklich unbeschreiblich! Die Spaltung, die auf eine ansehnliche Distanz ober- und unterhalb der Brücke eng, tief und geradeaus läuft, öffnet eine kleine, aber sehr hübsche Aussicht auf einer Seite auf die Nordgebirge, und auf der andern auf die blauen Berge, deren resp. Abstand gegen 5 Meilen beträgt. Diese Brücke befindet sich in der Grafschaft *Rockbridge*, die ihr den Namen verdankt, und gewährt eine freie und bequeme Passage über ein Thal, welches man sonst nirgends auf eine ansehnliche Distanz passiren kann. Der darunter fließende Fluß heifst *Cedarcreek*. Er ist ein Zufluß vom *James*-Fluß und hinreichend, um eine Mahlmühle in Bewegung zu setzen, obgleich seine Quelle nicht mehr als zwei Meilen darüber liegt.“

Ich muß leider gestehen, dafs ich kein Poet bin; dennoch freute es mich sehr, dafs ich mir die Mühe gegeben hatte, bis hierher zu reisen, da diese Felsenbrücke zuverlässig eines der gröfsten Naturwunder ist, die ich je gesehen; und ich habe den Vesuv gesehen, und die phlegmatischen Felder, die Riesenstrafe in Irland, die Insel *Staffa* und den Wasserfall des *Niagara*! Der Bach unter der Brücke enthielt fast kein Wasser, und durchaus kein fließendes; darinn zweifelte ich an der Existenz der Mühle. Von unten fand ich den Anblick übrigens am imposantesten.

Am 23. November verliesen wir in der überfüllten *Stage*, die früh um halb 7 Uhr aufbrach, das ganz leidliche Wirthshaus der *Natural bridge* und kehrten nach *Staunton* zurück. Es befanden

sich 4 Herren aus dem Staate *Tennessee* im Wagen, die als Mitglieder des Congresses nach *Washington* reiseten. Ich nahm wie gewöhnlich meinen Sitz neben dem Kutscher ein, wo ich noch ziemlich viel Platz und frische Luft hatte. Bis *Lexington* fuhren wir auf demselben Wege, den wir gekommen waren. Als wir in *Lexington* einen kleinen Halt machten, ward ich der Gegenstand einer Menge neugieriger Fragen von Nachkömmlingen deutscher Eltern, die in diesen Thälern etablirt sind. Die Stadt *Lexington* ist vor ungefähr 40 Jahren angelegt worden, und enthält gegen 1100 Einwohner. In der Nähe auf einer Anhöhe steht ein großes, den V. St. gehöriges Arsenal, mit Zinn gedeckt. Von *Lexington* aus nahmen wir einen andern Weg, welcher uns durch die ziemlich ansehnlichen Dörfer *Brownsburgh* und *Middleburg* führte. Die Strafe war hin und wieder herzlich schlecht und schrecklich holperig; zum Theil fanden wir aber auch einen Erdweg, der bei der noch trockenen Jahreszeit sehr gut war. Größtes Theiles kamen wir durch Wald. Wir trafen einzelne Höfe, und begegneten mehreren Reisenden zu Pferde, zum Theile gut gekleideten weißen Franzosimern. Auch alle unsere Kutscher hier im Staate waren Weisse. Ich wunderte mich darüber, da die Entpreneurs sich viel wohlfeiler schwarze Kutscher verschaffen könnten, und erfuhr, daß es in diesem Staate nicht erlaubt sei, die *Mail-stage*, mit welcher wir reiseten, durch schwarze Kutscher fahren zu lassen. Gegen 9 Uhr Abends kamen wir wieder in *Staunton* an, und bezogen unser altes Quartier in *Chambers hôtel*.

Den 24. November reiseten wir früh nach 9 Uhr aus *Staunton* in einem Miethwagen ab, um mit einem Umweg über die berühmte *Weyhers care* nach *Charlottesville* zu gehen, wohin wir unsere schwere Bagage durch die *Stage* voraus geschickt hatten. Bis nach der *Weyhers care* hatten wir 18 Meilen, meistens guten Erdweg. Wir nahmen unsere Wohnung in einem einzelnen Hause, welches einem Pensylvanischen Deutschen, Namens *Mohler*, von Sächsischer Abkunft, gehörte. Der Weg führte durch eine ziemlich hügelige und waldige Gegend; viele Erdfälle zeigten Kalkgebirge und die Nähe von Höhlen. Für einen Jagdliebhaber muß dieses eine prächtige Gegend sein, da wir im Walde zwei Kitt Feldhühner begegneten, die nur aus dem Wege liefen, um dem Wagen Platz zu machen und kaum 10 Schritte von uns wieder sitzen blieben. An den kleinen *Creeks* sahen wir eine große Menge Wasserschneppen sitzen und sich baden. *Mahlers* Haus liegt an einem ziemlich ansehnlichen *Creek*, *South river* genannt, der hier

gen, die als Mit-  
Ich nahm wie  
a, wo ich noch  
Lexington führen  
ren. Als wir in  
der Gegenstand  
dingen deutscher  
Stadt Lexington  
d enthält gegen  
steht ein großes,

Von Lexington  
durch die ziemlich  
rg führte. Die  
schrecklich hol-  
weg, der bei der  
es Theiles kamen  
begegneten mel-  
kleideten weisen  
im Staate waren  
ntrepreneurs sich  
aten, und erfuhr,  
stage, mit welcher  
lassen. Gegen  
, und bezogen

hr aus Staunton  
per die berühmte  
blin wir unsere  
ekt hatten. Bis  
tens guten Erd-  
inzelnen Hause,  
ns Mohler, von  
durch eine ziem-  
e zeigten Kalk-  
dliebhaber muß  
valde zwei Kitt  
iefen, um dem  
von uns wieder  
e große Menge  
Haus fliegt an  
annt, der hier

vermittelt eines Canals eine Mahlmühle und einen Eisenhammer in Bewegung setzt. Die Mahlmühle gehört Mohlern, der hier auch eine Whiskey-Destillerie und über 100 Acker Land, so wie 4 Negerclaven besitzt. Er baut meistens Weizen, wenig Roggen, aber viel Mais. Seine Mühle, in einem massiven Gebäude, ist sehr compendios eingerichtet und erinnerte mich an die große Dampf mühle in Baltimore. Er hat nur 2 Mühlsteine, den einen für den Weizen und den andern für den Mais. Das ausgebeutelte Mehl wird vermittelt eines Kastenwerks auf den Boden transportirt, wo es durch einen sich horizontal im Kreise drehenden Rechen ausgebreitet wird, um gekühlt zu werden. Das in Fässer gepackte Mehl verschickt er nach Richmond und selbst nach Baltimore. Mit der Mahlmühle hat der industrielle Mohler noch eine Sägemühle vereinigt, und auch einen Mühlstein, um den Flachs zu brechen. Denn es wird hier auch Flachs gebaut, wiewohl nicht stark; dieses Jahr sollte er wegen der Trockenheit gänzlich misrathen sein.

Der Eingang der Höhle ist ungefähr  $\frac{1}{2}$  Meile von Mohlers Haus entfernt, und ist in der Mitte einer Bergwand, am Ufer des South river. Wir krochen, ein jeder mit einer Kerze versehen, auf dem Bauche hinab, kamen aber sogleich in einen Raum, wo wir aufrecht stehen konnten und sahen einige schöne Stalactiten meistens aus Säulen bestehend. Diesen Platz nennt man die antichambre. Hierauf gelangt man in einen Saal, dragons-room, von einer Stalactite so genannt, die einem Drachen ähnlich sein soll. Einige Stalactiten sind Wasserfällen nicht unähnlich; auch heißt eine Niagara fall. Die darauf folgende Gallerie wird nach einem Standbilde, das sich in derselben befindet, Devils gallery genannt; ich fand in diesem Bilde jedoch mehr Aehnlichkeit mit einer Mutter-Gottes-Statue, als mit der eines Teufels. Eine ganze Schicht von Tropfsteinen hatte sich von der Decke des Gewölbes losgemacht, schwebte gewissermaßen zwischen Himmel und Erde und gewährte einen schönen Anblick, zumal da sich zwischen dem Gewölbe und dieser gesenkten Schicht neue Stalactiten gebildet hatten. Eine enge Schlucht führt nun in einen weiteren Raum, Salomons Tempel genannt, mit ganz sonderbaren Stalactiten, meistens blätterförmigen, die von der Decke bis zum Boden herabgehen und meistens transparent sind. Ich kann sie nicht besser beschreiben, als wenn ich sie morchelförmig nenne. Nicht weit davon ist ein anderer Platz, hide room, wo die Stalactiten in Form von Häuten in einer Lohgerberei von der Decke herabhängen. Dann kommt man in ein anderes Gewölbe, drum room, wo die Stalactiten, wenn man

einen Stein gegen sie wirft, einen den Pauken ähnlichen Ton von sich geben. Andere in einem Kreise stehende Stäbe geben, wenn man mit einem Stocke daran schlägt, alle Töne einer Octave an. Man geht nun durch einen schlüpfrigen Gang an einer Oeffnung vorbei, die wie ein antikes aufgebrochenes Grab aussieht, und *Pattersons grave* genannt wird, zum Andenken eines hineingefallenen *quidam* dieses Namens. Vermittelst einer ziemlich morschen Leiter kommt man nun in einen, wenigstens 50 Schritt langen, sehr hohen und gut geebneten Saal, *ball room*, in welchem Bänke aufgestellt sind, und in welchem die Besucher, wenn sich Damen in der Gesellschaft befinden, sich öfters mit Tänzen amüsiren sollen. Man steigt alsdann eine andere Leiter hinauf, muß auf Händen und Füßen durch einen Engpaß kriechen, der zum Theil noch vermittelst der Mine erweitert worden ist, und kommt an eine natürliche, aber sehr schlüpfrige Treppe, *Jacobs ladder*, die man hinabklimmen muß, gelangt durch ein enges Gemach, *dungeon*, in ein geräumigeres, *Senate chambre*, muß sich dann wieder einer morschen Leiter bedienen, um in eine lange Gallerie, *Washington hall*, zu gelangen, die von einer großen, in der Mitte stehenden Stalactite, *Washingtons Statue* genannt, ihren Namen erhalten hat. Nicht weit von dieser Statue ist eine kleine Quelle; da ich aber schon seit einigen Tagen die üblen Folgen des Wasser-Trinkens aus Kalkfelsen in meinen Eingeweiden fühlte, so konnte ich, trotz eines brennenden Durstes, mich nicht entschließen, die Güte dieses Wassers zu prüfen. Neben dieser *hall* ist ein kleiner Platz, in welchem die Stalactiten, die den Felsen bekleiden, eine crystallartige, glänzende Oberfläche haben, weshalb dieses Gemach *diamond room* genannt wird. Von hier gelangt man in einen geräumigen Saal, *dining room*, wo einige Stalactiten einem mit Flaschen und Gläsern besetzten Büffet nicht unähnlich sind. In *Washington hall* ist ein Tropfsteinhügel, den man den Heuhaufen nennt, und darüber schwebt eine andere Stalactite, die einem Rechen gleicht, und auch diesen Namen führt. Aus dem *dining room* gelangt man in den letzten, bis jetzt untersuchten Saal, *Jefferson hall*. Man bemerkt hier noch mehrere Klüfte; und ich bin überzeugt, daß man mit geringer Mühe einen neuen Gang aufräumen und neue Gewölbe entdecken könnte. An mehreren Stellen in der Höhle, wo die Kruste von Tropfstein gebrochen ist, erblickt man Seitenhöhlen, die noch nicht untersucht worden sind. Und doch wäre diese Untersuchung wohl der Mühe werth, da wahrscheinlich diese Höhle mit der schon vor langen Jahren entdeckten und von *Jefferson*

beschriebenen, *Maulisons cave*, die in demselben Berge liegt, und deren Eingang nur 300 yards von dem der *Weyhers cave* entfernt ist, in Verbindung steht. Seit diese Höhle durch einen deutschen Bauer Namens *Weyher* im Jahre 1806 entdeckt und zum Besuchen eingerichtet worden ist, wird jene Höhle nicht mehr besucht, deren schönste Stalactiten übrigens durch die Indiscretion der Fremden, wie man sagt, zerstört worden sind.

In *Weyhers cave* erregten meine Aufmerksamkeit besonders solche Scheiben von Tropfsteinkruste, die von der Decke des Gewölbes losgebrochen sind, aber mit einem Theile noch fest hängen, so daß sich neue Stalactiten gebildet haben, die diesen Scheiben ganz sonderbare Gestalten geben. Die eine nimmt sich aus wie eine große Perlmutteruschale; eine andere wie ein Spiegel, u. s. w. Die Höhle ist allerdings feucht von dem herabtropfenden Wasser, aber doch weniger, als ich erwartet und als ich es in andern Tropfsteinhöhlen in Deutschland und England gefunden hatte. Die Temperatur fand ich ziemlich warm und die Luft sehr rein. Unsere Lichter brannten hell, und wir spürten durchaus keine Hinderung im Athmen.

Aus *Jefferson hall* traten wir unsern ziemlich mühsamen Rückweg an, und kamen wieder ans Tageslicht, als dieses schon ziemlich im Abnehmen war. Wir brachten den übrigen Theil des Abends, mit unserm freundlichen Wirth am Kaminsfeuer zu. Er hatte eine Nürnberger Bibel in Folio, vom Jahr 1765, mit den Bildnissen mehrerer meiner Vorfahren, des Herzogs Wilhelm IV, des Herzogs Bernhard u. a. Es war mir interessant, im Innern von *Virginien*, jenseits der blauen Berge, auf diese Art an meine Familie erinnert zu werden.

Den 25. November brachen wir gegen 9 Uhr auf, und fuhren über die blauen Berge nach *Charlotterville*, 32 Meilen weit. Die Straße läuft durch eine ziemlich unangebaute Gegend; wir fanden kein einziges Dorf; und die Zahl der einzelnen Häuser dürfte ein Dutzend kaum überstiegen haben. Nach einer Fahrt von ungefähr 5 Meilen erreichten wir den westlichen Fuß der blauen Berge, die keinen unangenehmen Anblick gewähren, da sie bis an ihre Gipfel mit Holz bewachsen sind. Wir fuhren dann in einem engen Thale weiter. Als der Weg anfang bergauf zu gehen, da stiegen wir aus, und legten ihn bis an die andere Seite des Gebirges zu Fußse zurück. Zu meiner Verwunderung fand ich den Weg weniger steil, als ich erwartet hatte, und ziemlich gut. Und da er hoch hinauf lief, und da der heutige Tag sonnenhell und weniger neblig war, als



seine Vorgänger, so hatten wir mehrere schöne Blicke in das Gebirge. Der Wald bestand aus Eichen, aus verschiedenen Arten Nuß- und Kastanien-Bäumen, hin und wieder auch aus colossalen Fichten, aus Lerchenbäumen, Weymouthskiefern, und Acacien. Immergrüne *rhododendrons*, für welche manche Liebhaber in Europa so schweres Geld ausgeben, wachsen hier in sehr großer Menge; auch wilder Wein, der sich mit starken Stämmen und Aesten um die Bäume rankt. Der Blick in das Gebirge hinein würde noch viel schöner gewesen sein, wenn man nur Spuren von menschlichen Wohnungen wahrgenommen hätte. Aber wir sahen nur zwei elende Loghäuser, von schmutzigen und zerlumpten Negerfamilien bewohnt, auf dem ganzen 7 bis 8 Meilen langen Weg über das Gebirge; und wir begegneten nur einigen mit Mehlflässern beladenen Karren.

Als wir das Gebirge überschritten hatten, erreichten wir am östlichen Fufse desselben einen gut aussehenden Hof mit einer Mühle, *Browns-farm* genannt, wo wir Mittag machten. Dieses Haus liegt sehr hübsch mitten zwischen den dazu gehörigen Feldern, und von der *piazza* vor demselben hat man einen sehr schönen Anblick vom Gebirge. Von hier aus hatten wir noch 20 Meilen bis *Charlottesville*. Der Weg wurde weniger hügelig, wenigstens hatten wir keine Gebirge mehr zu überwinden; dennoch blieb er sehr holperig, und wir wurden derb zusammengestoßen. Gegen 8 Uhr Abends erreichten wir *Charlottesville*, ein dem Anscheine nach sehr einzeln gebautes Städtchen, in dessen Nähe eine neu angelegte hohe Schule steht: *Virginia university*. In einem ziemlich mittelmäßigen Wirthshause nahmen wir unser Quartier.

Am anderen Morgen gingen wir nach der *Virginia university* spazieren, die eine Meile von dem Städtchen entfernt ist \*). Seit dem verflossenen Monat März ist dieses Etablissement erst eröffnet, und es soll schon über 130 Studenten zählen. Aber man will auch schon einen gewissen Geist der Insubordination bemerkt haben, und hat schon einige Studirende, die als Rädelsführer angesehen wurden, fortgeschickt. Die Gebäude sind alle ganz neu; und doch scheinen einige schon baufällig zu sein; auch dürften es bald noch mehrere werden, da Holz das Hauptmaterial zum Bau gewesen ist. Das Innere der Bibliothek war noch nicht vollendet; nach der Anlage aber mußte es sehr schön werden. Die Kuppel ist nach dem Muster des römischen Pantheon gemacht worden, auf die Hälfte

\*) S. den beiliegenden Plan.

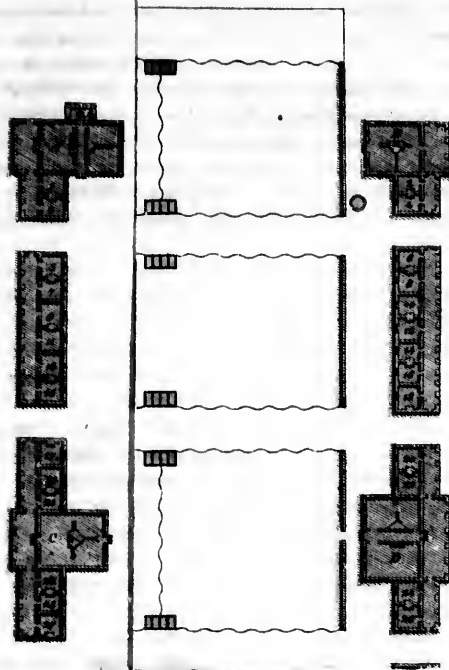
Blicke in das Ge-  
chiedenen Arten  
h aus colossalen  
n, und Acacien.  
Liebhaber in Eu-  
in sehr großer  
n Stämmen und  
Gebirge hinein  
nur Spuren von  
Aber wir sahen  
zerlumpte Nel-  
len langen Weg  
mit Mehlfässern

reichten wir am  
Hof mit einer  
achten. Dieses  
gehörigen Fel-  
einen sehr schö-  
r noch 20 Meilen  
lig, wenigstens  
dennoch blieb er  
stosfen. Gegen  
dem Anscheine  
Nähe eine neu  
In einem ziem-  
Quartier.

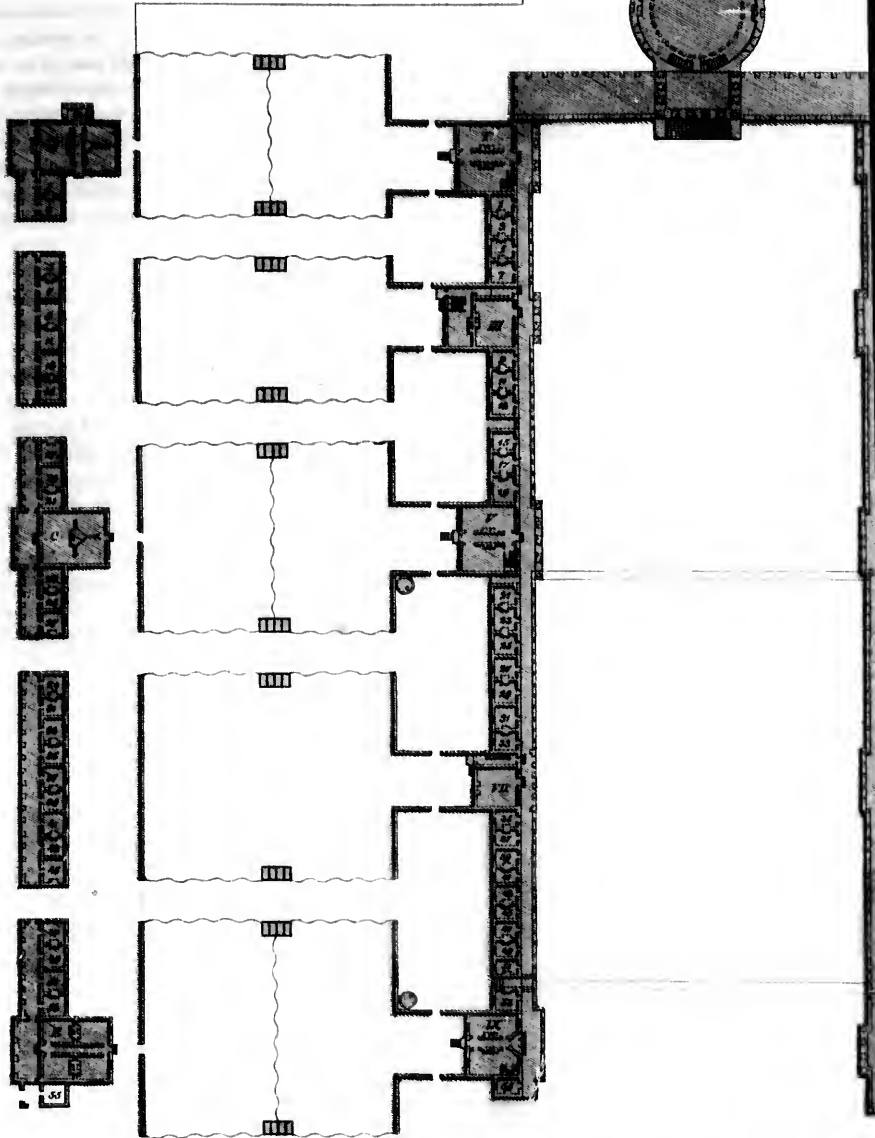
ginia university  
nt ist \*). Seit  
nt erst eröffnet,  
r man will auch  
bemerkt haben,  
hrer angesehen  
neu; und doch  
en es bald noch  
au gewesen ist.  
nach der An-  
el ist nach dem  
auf die Hälfte

1-Weber zur Beköstigung

1-3 in den mittleren Reihen.  
n Durchmesser unten grosse  
t und zu öffentlichen Prüfungen  
versaal über demselben die



1-X Wohnungen der Professoren, je mit einem  
 Hörsale, Hof und Garten.  
 1-55 Schlafgemächer jedes für zwey Studen-  
 rende, Ausgänge in eine Colonnade das  
 Dach platzt, zur Promenade und Commu-  
 nication zwischen den Wohnungen  
 der Professoren.

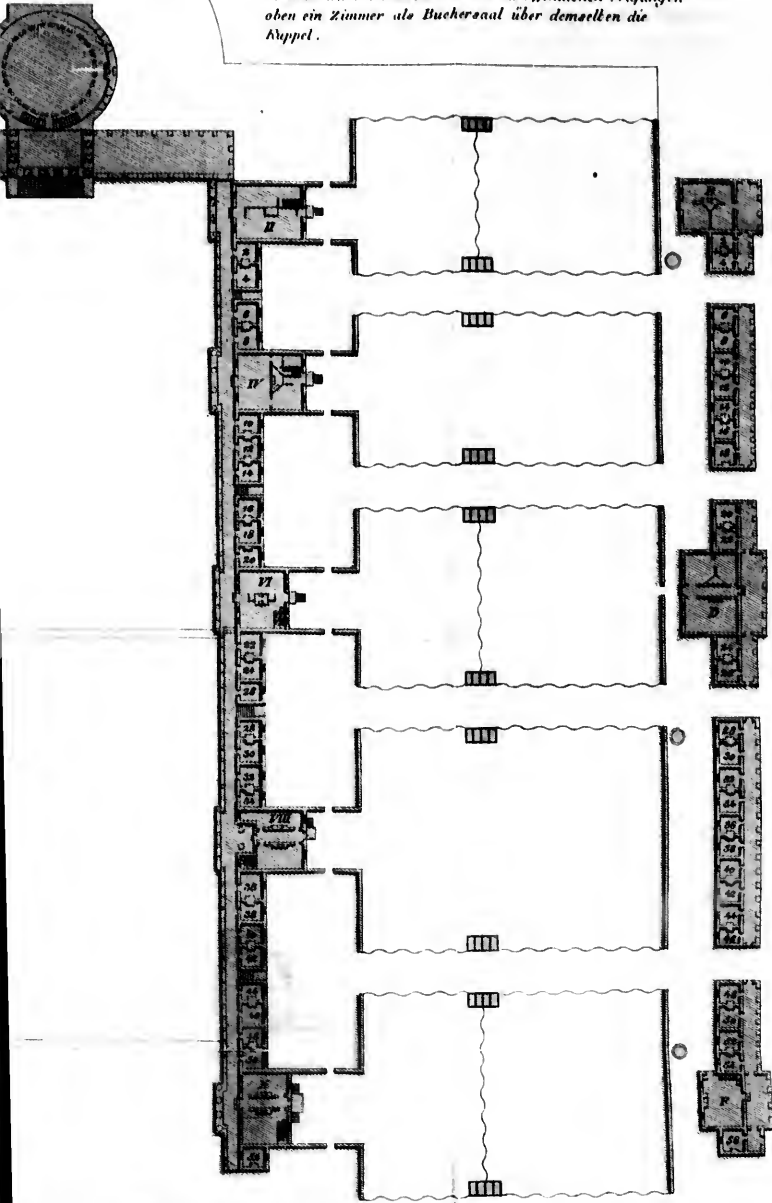


Der freye Platz in der Mitte ist 200 Fuss breit und jetzt 900 Fuss lang. Er ist offen an einer

Universität von Virginia

*A-F. Hotels für Gastgeber zur Beköstigung  
der Studierenden.*

*136. Schlafgemächer wie in den unteren Reihen.  
Die Rotunda hat 77 Füsse im Durchmesser unten grosse  
Zimmer zum Gottesdienst und zu öffentlichen Prüfungen  
oben ein Zimmer als Buchersaal über demselben die  
Kuppel.*



*es lang. Er ist offen an einem Ende damit der Bau fortgesetzt werden kann.*

*et von Virginia*



reducirt. Dieser Platz ist zu öffentlichen academischen Handlungen bestimmt; man sagte aber, daß, wenn man laut darin spräche, sich ein Echo bilde, welches die Stimme des Redners unverstündlich mache. Unter der Rotunde sind drei elliptische Säle, deren Bestimmung noch nicht recht festgesetzt war. Die Colomade vor diesem Gebäude sollte, wie man sagte, sehr schön werden; die Kapitule der Säulen waren in Italien gemacht worden, und sollten schon angekommen sein. Die zehn rechts und links stehenden Pavillons sind übrigens durchaus nicht gleich gebaut, sondern jeder nach einer andern Weise, so daß kein *ensemble* im Ganzen ist, und deswegen keinen schönen und großen Anblick gewährt. So sind auch die Gartenmauern der Seitengebäude in Schlangen-Linien gebaut, was sich sonderbar, aber nicht schön ausnimmt. Es ist übrigens nach dem Plane von Herrn *Jefferson* angelegt, und sein Steckpferd. Er ist Rector dieser Universität, zu welcher der Staat Virginien eine bedeutende Summe hergegeben haben soll. Wir wandten uns an einen Herrn, den wir zufällig fanden, um uns nach Manchem zu erkundigen; und wir hatten alle Ursache, mit seiner Höflichkeit zufrieden zu sein. Es war ein Herr *Donaldson*, Professor der Medicin. Er ist ein geborner Engländer, und mit noch drei anderen europäischen Professoren voriges Frühjahr aus England gekommen. Er zeigte uns die noch sehr schwache Bibliothek, die provisorisch in einem Hörsaal aufgestellt war. Sie enthielt mehrere deutsche belletristische Werke, unter andern eine Suite von Kotzebues Almanach dramatischer Spiele. Man sagte, daß eine große Quantität Bücher von Europa unterwegs sei. Die Universität liegt auf einem Hügel in einer sehr gesunden Lage, und man hat von dieser Höhe aus eine schöne Aussicht auf die blauen Berge.

Der vormalige Präsident Herr *Jefferson* hatte uns zum Familien-Diner eingeladen. Da aber in *Charlottesville*, einem kleinen Orte von beiläufig 800 Einwohnern, nur ein einziger Miethwagen ist, und da dieses *Unicum* abwesend war, so mußten wir, um der Einladung zu folgen, den Wanderstab ergreifen, und die drei Meilen bis *Monticello* zu Fulse wandeln. Wir gingen einen Fußweg durch gut angebaute und eingezäunte Felder, passirten ein Flüßchen, *Rivanna*, auf einem grob zugehauenen Baumstamme ohne Geländer, der zum Stege diente; stiegen dann einen ziemlich steilen, mit Wald bewachsenen Hügel hinan, und kamen auf dessen Gipfel an Herrn *Jeffersons* Haus. Dieses Haus liegt auf einem freien Platz, ist von Backsteinen gebaut, bildet ein auf den kurzen Seiten abge-

rundetes Oblongum, und hat auf jeder der beiden langen Seiten ein Portal von 4 Säulen. Das vergebliche Warten auf einen Wagen und unsere lange Fußpromenade hatten uns so aufgehalten, daß wir die Gesellschaft schon beim Essen antraten. Herr *Jefferson* kam uns aber sehr freundlich entgegen, und nöthigte uns, Platz zu nehmen, liefs auch noch einmal für uns aufragen. Er war ein 86jähriger Greis, eine hohe Gestalt, von schlechtem Aussehen, mit langen weissen Haaren. Im Gespräche war er sehr munter, und seine Geisteskräfte, so wie sein Gehör und Gesicht, schienen mit dem zunehmenden Alter durchaus nicht abgenommen zu haben. Ich fand an ihm einen außerordentlich gut erhaltenen Greis, den man, wenn man sein Alter nicht gewußt hätte, für einen Mann von etwa 60 Jahren gehalten haben würde. Er fragte mich, was ich in Virginien gesehen hätte. Ich lobte alle Plätze, von denen ich wußte, daß sie seinen Beifall hatten. Das schien ihm sehr zu gefallen. Die Tischgesellschaft bestand aus der Familie seiner Tochter, *Mrs Randolph*, und des Professors der Mathematik an der Universität, eines gebornen Engländers, und dessen Fran. Ich leitete die Conversation auf die Universität, und fand, daß *dieses* Herrn *Jeffersons* Lieblingsthema war; er erwartete für diese Universität eine sehr glänzende Zukunft, und glaubte, daß sie und die *Harvard University* bei *Boston* in kurzer Zeit die einzigen sein würden, in welchen junge Leute in den V. St. eine wahre classische und solide Bildung bekommen könnten. Nach Tische wollten wir uns empfehlen, und den Rückweg nach *Charlottesville* antreten; Herr *Jefferson* gab dieses aber nicht zu. Wir mußten unser Nachtquartier bei ihm nehmen. Den Abend brachten wir am Kaminfeuer hin. Man sprach viel über Reisen und über naturhistorische Gegenstände; auch über schöne Künste, von welchen Herr *Jefferson* ein großer Freund war. Er sprach auch über seine Reisen in Frankreich und in den Rheingegenden, wo es ihm sehr gefallen hatte. Welch ein Freund der schönen Natur er war, das beweiset seine Beschreibung von Virginien. Nur seit 8 Monaten, sagte er, könne er nicht mehr reiten; sonst habe er es täglich gethan, um die schöne umliegende Gegend zu besuchen. Nächstes Frühjahr hoffte er aber im Stande zu sein, seine Lieblingsbewegung wieder vorzunehmen. Zwischen 9 und 10 Uhr Abends trennte sich die Gesellschaft, und ich erhielt ein hübsches Zimmer zur Wohnung.

Am folgenden Tage ging ich früh um das Haus herum, und bewunderte das herrliche Panorama, das man von hier aus erblickt.

Links sieht man die blauen Berge und die niedrigeren Hügel zwischen diesen und *Monticello*. *Charlottesville* und die Universität jenseits des Städtchens lagen zu meinen Füßen; vor mir das Thal, durch welches der *Rivanna*-Fluß fließt, der sich später mit dem *James river* vereinigt, und rechts sah ich den ebenen Theil von Virginien, der sich in eine unabsehbare Weite ausdehnt. Nur hinter meinem Standpuncte war ein dominirender Hügel, der die Aussicht beschränkte. Das Innere des Hauses war einfach und etwas altmodisch meublirt. Im Eingange stand ein marmorner Ofen mit Herrn *Jeffersons* Büste, von *Cerachi*. In den Zimmern hingen mehrere Gemälde, Copien nach berühmten Gemälden aus der italienischen Schule, Ansichten von *Monticello*, *Mount-Vernon*, von den vorzüglichsten Gebäuden in *Washington*, von *Harpersferry*, von der *Natural bridge* (von dieser ein Oelgemälde und ein Kupferstich), von der *Lyns* Ansichten vom *Niagara*, *Trumbull's* Skizze seines großen Gemäldes, die Uebergabe von *York* vorstellend, und eine Handzeichnung, *Hectors* Abschied von *Benjamin West*, welche *West* dem General *Kosciusko* geschenkt hatte; endlich mehrere Portraits des Herrn *Jefferson*, wovon eine Profilzeichnung von *Stuart* das beste war. Im Saale standen auch zwei Büsten *Napoleon's* als ersten Consuls und des Kaisers *Alexander*. Herr *Jefferson* bewunderte *Napoleon's* militairische Talente, liebte ihn aber nicht. Nach dem Frühstücke, das wir mit der Familie einnahmen, empfahlen wir uns dem ehrwürdigen Greis, und traten unsern Rückweg nach *Charlottesville* zu Fuß wieder an. Zwar wollte Herr *Jefferson* uns seinen Wagen geben; ich lehnte es aber ab, und zog am dem schönen und kühlen Morgen das Gehen vor.

Nach Mittag verließen wir *Charlottesville* in einer ziemlich guten *Stage*, um nach *Richmond* zu fahren, der Hauptstadt von Virginien, 80 Meilen weit. Nur ein Student fuhr mit uns, und so saßen wir recht bequem. Aber die *Stage* ging nur 10 Meilen weit bis zu einem einzelnen, im Walde liegenden schmalen und kleinen Wirthshause bei Mrs *Boyd*. Wir fuhren nicht weit von *Monticello* vorbei, passirten die *Rivanna* in einer ziemlich tiefen Furt, und blieben mehrere Meilen lang an der linken Seite derselben. Die Ufer waren ziemlich hoch, und hier und dort felsig. Der Weg lief übrigens größtes Theiles durch Wald, war ziemlich hügelig und holperig. Theilweise war es sogenannter *causeway*, zu deutsch: Knüppeldamm.

Den 28. November brachen wir früh halb 3 Uhr bei einer mondliellen, aber sehr kalten Nacht wieder auf, und fuhren 70



Meilen weit bis *Richmond*. Die *Stage* war besser; auch wurde der Weg, obgleich die Gegend noch ziemlich hügelig, und an Knüppeldämmen kein Mangel war, besser. Meistens Wald; die Gegend ohne großes Interesse. Nur als wir uns dem ziemlich breiten *James river* näherten, an dessen Ufer wir einige Meilen weit hinfuhren, wurde die Gegend schöner; ich würde sie, wäre sie besser bewohnt gewesen, mit den Elbgegenden oberhalb Dresden vergleichen haben. Der Grund war Anfangs lehmig, zuletzt sandig. Die Pferde wechselten wir an einzeln liegenden Wirthshäusern. *Gordonville* und *Goochland* waren die einzigen Dörfer, durch die wir kamen; und auch in ihnen standen die Häuser sehr zerstreut, und waren fast alle von Holz. Wir fuhren am linken Ufer des *James river*, und kamen an einem schiffbaren Canale vorbei, der gegen 80 Meilen oberhalb *Richmond* ins Land gehen soll, und mit vieler Sorgfalt gebaut zu sein schien; die hölzernen Brücken waren wenigstens sauber und tüchtig gemacht, und ein Aqueduct von 2 Bogen, der den Canal über einen Bach mit hohen Ufern hinweg trägt, gut gemauert. Gegen 8 Uhr Abends erreichten wir *Richmond*, eine Stadt von 17,000 Einwohnern beiderlei Farben. Nach den Häusern zu urtheilen, muß *Richmond* ein wohlhabender Platz sein. Wir nahmen unser Quartier im *Union hotel*, einem großen und recht gut eingerichteten Wirthshause. Mir that es ordentlich wohl, mich wieder einmal in einer anschaulicheren Stadt zu befinden, da ich dieses Anblicks fast entwöhnt war.

Den 29. November konnten wir nicht abreisen, weil weder ein *Steam boat*, noch eine *Stage* in der Richtung ging, die wir nehmen wollten. Meine Absicht war nämlich, nach *Yorktown* zu gehen, dort die Ueberbleibsel der englischen Festungswerke aus dem Revolutionskriege zu sehen; hierauf nach der Festung *Mourac* bei *Old Point Comfort*, und weiter nach *Norfolk* zu reisen, dort den *Navy yard* zu besuchen und dann nach dem Süden zu eilen, um die Zeit nachzuholen, die ich in Virginien zugesetzt hatte. Ich machte einen Spaziergang durch die Stadt, um mich umzusehen; denn große Merkwürdigkeiten giebt es nicht. Die Stadt liegt auf dem linken Ufer von *James river* und besteht aus zwei mit dem Flusse parallel laufenden Straßen mit mehreren unbedeutenden Zwischengassen. Die Hauptstraße, die dem Fluß am nächsten liegt, ist ausgebaut; die andere enthält noch nicht viele Häuser; jene ist wohl eine Meile lang, gepflastert und mit Trottoirs von Backsteinen versehen. Da man hier wieder Steinkohlen brennt — im westlichen Theile von Virginien brennt man nur Holz — so sieht die Stadt

ziemlich schwarz aus. Die Mohren scheinen der ansehnlichste Theil der hiesigen Bevölkerung zu sein. Der *James river* ist von hier aus erst schiffbar; oberhalb der Stadt wird die Schifffahrt vermittelt des oben erwähnten Canals besorgt, der sich hier mit dem Flusse vereinigt, nachdem er durch ein großes und langes Bassin gegangen ist, an dessen Quais man noch arbeitete. In der Stadt steigt er eine ansehnliche Anhöhe durch 8 Schleusen herab. Die Wände des Canals zwischen den Schleusen sind nur von Holz. Beim Anfange dieser Schleusen ist auf der Anhöhe ein ziemlich großes Bassin, das für die Canalböte, die aus dem obern Lande kommend, nach *Richmond* bestimmt sind, als Hafen dient. In der Nähe dieses Bassins sah ich eine Schlucht, voll von breiteren Hütten, die von Negern bewohnt waren, und ein wahres Bild menschliches Elends darboten. Diese Vertiefung ist trichterförmig; bei sehr reguigtem Wetter müssen die armen Menschen wahrscheinlich sehr viel von Nässe ausstehen. Unterhalb der Schleusen passirt man den *James river* auf einer hölzernen Bockbrücke. Von dieser gelangt man auf einer Seitenbrücke nach einer, mitten im Flusse gelegenen, kleinen Insel, auf welcher ein öffentlicher Garten ist. Oberhalb dieser Insel läuft eine Felsenbank quer durch den Fluß, und verursacht einen kleinen Wasserfall. Weiter hinauf sollen noch mehrere Wasserfälle in dem Flusse sein.

Auf einer die Stadt ziemlich beherrschenden Anhöhe steht das Staatenhaus, *Capitol* genannt, von einem neu angelegten Garten umgeben. Es erinnert an die *maison carrée* zu *Nismes* in Frankreich. An der einen schmalen Seite des länglichen Viereckes steht ein Porticus von 8 ionischen Säulen. Diese Säulen sind jedoch nur von Holz, und haben, in der Nähe betrachtet, ein ziemlich verfallenes Ansehen. Das Gebäude hat 2 Eingänge an den beiden langen Seiten mit Perrons. In der Halle, in der Mitte des Hauses, steht eine marmorne lebensgroße Statue des Präsidenten *Washington*, etwas geschmacklos. Sie stellt den großen Mann vor in Uniform, die rechte Hand auf einen Stock gestützt; der linke Arm ruht auf *Fascies*, an welchen ein Schwert hängt, und ein Pflug lehnt. In einem der Seitenzimmer hielt die *Court of the United States* gerade eine Sitzung, um einen Kauffahrteischiffs-Capitain, einen Franzosen von Geburt, zu richten. Der Mann hatte zwei Male sein Schiff versenkt, um sich die Versicherungsprämie auszahlen zu lassen. Bei einer dieser Versenkungen hatte ein Frauenzimmer, das sich am Bord befand, ihr Leben eingebüßt, und defswegen stand der Capitain unter der Anklage eines Mordes.

Ich bedauerte, die Debatten und die Reden der Advocaten nicht recht verstehen zu können, da ich hörte, daß der Beschuldigte die besten hiesigen Advocaten zu Vertheidigern angenommen hätte. Die Entscheidung erfolgte nicht. — Hinter dem Capitol befindet sich das Rathhaus, ein massives Gebäude mit einem Porticus von 4 dorischen steinernen Säulen, in dessen Innern ich übrigens weiter nichts Merkwürdiges bemerkte. Bei mehreren der hiesigen Buchhändler sah ich mich vergeblich nach einem Plane der Stadt und Gegend um, so wie nach einer Beschreibung des Canals.

Den 30. November wollten wir früh 3 Uhr *Richmond* verlassen und unsere projectirte Tour antreten. Als aber die eigentliche *Stage* reparirt wurde, da wollte man uns in einen kleinen 2spännigen Wagen setzen, in welchem es unmöglich war, meine Bagage unterzubringen. Da ich mich nicht von dieser Bagage trennen wollte, so gab ich die Tour, so wie ich sie beschlossen hatte, auf, und verließ *Richmond* früh um 8 Uhr am Bord des Dampfschiffes *Richmond*, um den *James river* hinab bis *Norfolk* zu fahren. In der Zwischenzeit sah ich auf eine eigene Weise, wie die Neger behandelt werden. Ich wollte die Muße zum Schreiben benutzen, und fand, als ich in die Stube trat, mehrere Sklaven in eine wollene Decke gehüllt auf dem Fußboden am Kaminfeuer liegen und schlafen. Auf meine Erkundigung hörte ich, daß Sklaven nie ein anderes Bett bekämen!

Wir hatten 122 Meilen bis *Norfolk* und erreichten diese Stadt Abends zwischen 9 und 10 Uhr. Den ganzen Tag über hatten wir trübes Wetter; an den Ufern des *James river*, der viele Windungen machte und auch und nach breiter wurde, war nicht viel zu sehen; die Reisegesellschaft war nicht zahlreich und bestand nicht aus communicativen Personen. Ich konnte mit keinem einzigen ein Wort wecheln. Zum Schreiben war auch keine Gelegenheit, da die Dampfmaschine dem Schiffe eine solche erschütternde Bewegung mittheilte, daß ich kaum die Feder zu halten vermochte; deshalb konnte ich mich nur mit Lesen beschäftigen. Gegen Abend sahen wir auf dem linken Ufer ein großes steinernes Haus stehen, welches das einzige Ueberbleibsel der ehemaligen Stadt *Jamestown*, des ersten englischen Etablissemments in *Virginien* ist. Man erzählt folgende fast romanhaft klingende Geschichte. Eine indianische Prinzessin *Pocahontas*, die Tochter eines mächtigen indischen Chiefs an den Ufern dieses Flusses, des Königs *Powhattan*, hatte sich in den englischen Cap. *Smith* verliebt, der die erste Niederlassung in *Jamestown* befehligte. In einer stürmischen Nacht schwamm diese

Prinzessin über den Fluß, um ihren Geliebten zu warnen, weil ihr Vater und die vorzüglichsten indischen Häupter sich gegen sein und seiner Gefährten Leben verschworen hatten. So rettete sie die junge Colonie, und rettete dieselbe noch zwei Mal auf dieselbe Weise. Dennoch fiel ihr Geliebter endlich in einen indischen Hinterhalt, und sollte geopfert werden von den Indianern. Da legte sie ihren Kopf neben den seinigen auf den Block und rettete ihm dadurch abermals das Leben. Diese Scene stellt eins der Basreliefs der großen Rotunde im Capitol zu *Washington* vor. Capitain *Smith* war verheirathet und konnte deshalb seine Erretterin, als er nach England zurückkehrte, nicht mit sich nehmen. Er liefs ihr daher den Glauben beibringen, daß er gestorben sei, und schiffte sich im Geheimen ein. *Pocahontas* heirathete alsdann später den auf *Smith* im Commando der Colonie folgenden Officier *Ralph* und begleitete ihn nach England. Nun begegnete sie hier einst zufälligerweise dem von ihr todt geglaubten *Smith* in der Strafsse. Da verfiel sie in eine solche Schwermuth, daß sie England verließ, um nach Amerika zurück zu kehren, starb aber auf der Rückreise vor Kummer \*).

Bei sehr trübem Wetter landeten wir in *Norfolk*, einer Stadt von 10,000 Einwohnern, und nahmen unser Quartier in *Carrs hôtel*, einem ziemlich mittelmäßigen Wirthshaus. Ich machte die Bekanntschaft des hiesigen französischen Consuls, Herrn *Merjau*, eines sehr feinen und angenehmen Mannes. In Gesellschaft desselben fuhr ich den folgenden Tag nach der Festung *Monroe*, die 14 Meilen von *Norfolk* entfernt ist. Wir schifften uns auf dem nach *Baltimore* abgehenden Dampfschiff ein. Es traf sich sehr glücklich, daß dieses Schiff, nebst dem Dampfschiffe *Richmond*, bestimmt war, die Fregatte *Constellation*, die wegen schwachen Windes nicht auslaufen konnte, bis in die Rhede, *Hampton roads*, zu ziehen. Diese Rhede soll zum Haupt-Sammelpfad der amerikanischen Marine gemacht werden, und bietet eine sehr gute Stel-

---

\*) Sie hinterließ einen einzigen, mit *Ralph* gezeugten Sohn, der sich in Amerika etablirte und zwei Töchter hinterließ. Von diesen beiden stammen die Familien *Randolph* und *Robison* ab, und durch diese die Familie *Claiborne*; folglich sind Mrs *Grymes* beide älteste Kinder, *Charles* und *Sophonie*, Nachkommen dieser unglücklichen Fürstin. In den Familien *Randolph* und *Robison* — von welcher letzteren ich ein Mitglied als ehemaligen Gouverneur von *Louisiana* in *New-Orleans* kennen lernte — ward der älteste Sohn *Powhattan*, und die älteste Tochter *Pocahontas* getauft.

lung dar. Von hier aus ist man Meister der ganzen *Chesapeake-bay*, die durch einen großen Binnen-Canal mit dem *Delaware*, und folglich mit *Philadelphia* in Verbindung gebracht werden soll, so daß man mittelst dieser Binnenfahrt die daselbst gebauten Kriegsschiffe nach den *Hamptouroads* bringen kann, um sie daselbst zu armiren. Auf einer in die Rhede auslaufenden Landspitze, *Old Point Comford* genannt, wo ein Leuchthurm steht, hat man eine Hauptfestung, *Monroe*, angelegt, und vor ihr, auf einer Sandbank, *Riprap*, baut man ein kleines casematirtes Fort, *Calhoun*, das die Rhede, oder vielmehr die Passage, noch mehr in der Nähe vertheidigen soll. Damit diese Position nicht in ihrer rechten Flanke durch eine gelandete Armee umgangen werden könne, will man alle trocknen Punkte, die zwischen den, *Norfolk* umgebenden, impracticablen Morästen liegen, befestigen, und weiter rückwärts in der Bai ein großes Central-Arsenal anlegen mit *dry docks*, um nach einer Seeschlacht die ganze Flotte aufnehmen und ausbessern zu können. Die Fregatte *Constellation*, von Capt. *Woolsey* commandirt, war zur Station in West-Indien, die Seerüberstation genannt, weil die Suppression dieses Gesindels ihr Hauptzweck ist. Sie ist eine der ältesten Fregatten, und diente schon im letzten Kriege, war aber in *Hamptouroads* blokirt und auf diese Weise zu keinem Gefechte gekommen. Sie ist ein sogenannter 36er, führt aber 48 Stück 32Pfünder und eben so schwere Caronaden. Die Kanonen sind fast alle Englische, von der eroberten Fregatte *Macedonien*.

Nachdem unser Dampfschiff an einer kleinen befestigten Insel, *Crary island*, und an einem Fort rechts, welche jedoch beide seit der Erbauung der Festung *Monroe* unnöthig geworden sind, und abgetragen werden sollten, vorbeigefahren war, traf es die *Constellation*, legte sich links neben sie, und befestigte sich durch Tane. Das Dampfschiff *Richmond* that rechts dasselbe. Da Capt. *Woolsey* hörte, daß ich mich auf einem dieser Schiffe befände, hatte er die Güte, herabzukommen, und mich zu sich einzuladen. Capt. *Woolsey* hatte seine Wohnung in der Batterie, einer sehr guten Vorecjüte, in der 4 Stücke stehen: die hintere Cajüte war in ein Empfangszimmer und zwei Cabinets eingetheilt und geschmackvoll eingerichtet. Die Officiere wohnten unten, wie in einem Linienschiff. Ich freute mich sehr über die äußerst große Reinlichkeit und die Stille, die überall herrschte. Sogar bei der Schildwache an des Capitains Thüre stand ein Spucknapf, und alles, was Eisen und Kupfer, war spiegelblank geputzt. Statt des auf unseren Schiffen

üblichen und oft sehr unsichern Stundenglases ist bei der Schildwache ein Chronometer, nach welchem sie sieht, um die Stunden abzurufen. Wir kamen gerade an Bord, als der letzte Anker gelichtet wurde, und fuhren, von beiden Dampfschiffen gezogen, bis wir uns der Festung *Monroe* gegenüber befanden. Hier wurden, des schwachen Windes wegen, die Anker ausgeworfen und die Dampfschiffe setzten ihren Weg fort.

Capt. *Woolsey* liefs uns durch eine Schaluppe, von einem *Midshipman* commandirt und mit 12 Ruderern besetzt, nach der Festung bringen. Eine Wache von 30 Mariniers, von einem Lieutenant commandirt, stand unter Gewehr und machte die Honneurs, während die Fregatte mich mit 17 Schüssen salutirte. Ans Land gestiegen, traten wir in einem recht guten Wirthshaus ab, wo wir zwei Majors von der Artillerie trafen. Nach Tische besahen wir die Festung, zu welcher der General *Bernard* den Plan gemacht hat, welche aber freilich noch weit von ihrer Vollendung entfernt war. Die Festung besteht aus einem bastionirten Siebenecke, wovon nur eine einzige Front von der Landseite her attackirt werden kann. Die nach der Seeseite zu gerichteten sind durchgängig casematirt, und jedes Stück feuert aus einem besonderen Gewölbe. An der gefährlichsten Seite, wo die feindlichen Schiffe sich nahe an das Land legen können, kommt auf die *Contre-Escarpe* eine casematirte Küstenbatterie zu stehen, unterstützt vom Feuer der schweren Stücke auf dem Walle. Diese Batterie auf der *Contre-Escarpe*, die einstweilen von Holz als Blockhaus gebaut war, diente der Garnison als Caserne. Das *Revêtement* ist durchgängig von Granit gebaut, der in der Gegend von *Washington* gebrochen wird. Die Gewölbe sind von Backsteinen. Das Gouvernement läst nicht in *Entreprise* bauen, sondern was die Franzosen *à mètre cube* nennen. Dadurch bekommt es gute Arbeit. Nur das Mauerwerk wird von bezahlten Arbeitern — meistens von Schwarzen — aufgeführt, die anderen Arbeiten besorgen militairische Gefangene, die von den Kriegsgerichten zu öffentlichen Arbeiten verurtheilt worden sind. Die Besatzung besteht aus 11 Artillerie-Compagnien, die unter Commando des Obersten *Fenwick* und des Oberst-Lieutenants *Eustis* ein provisorisches Regiment formiren. Ersteren hatte ich in *Washington* beim Gen. *Brown* kennen gelernt, wo er sich noch aufhält. An letzteren war ich durch Oberst-Lieutenant *Bankheard* in *New-York* empfohlen. Er lud mich ein, bis morgen hier zu bleiben, um mir sein Regiment zeigen zu können; ich mußte jedoch, um keine Zeit zu verlieren, die Einladung ablehnen.

I.

U

Um nach *Norfolk* zurück zu kommen, benutzten wir die Gelegenheit des von *Washington* nach *Norfolk* fahrenden Dampfschiffes *Polowmac*. Die Artillerie-Officiere gaben uns ein Boot mit Kanonieren bemannt, die in allen Seeplätzen als Ruderer exercirt sind, welches uns nach dem vorbeifahrenden Dampfschiffe brachte. Gegen 9 Uhr Abends landeten wir in *Norfolk*. Den ganzen Tag über hatten wir widerwärtiges regnichtes Wetter gehabt. Ich hatte die Absicht, noch einen Tag zu bleiben, um den, eine Meile von *Norfolk* in *Gospport* gelegenen *Nary yard* zu besuchen; Herr *Meyau* wollte mich dahin begleiten. Der Gastwirth hatte, um aus meiner Anwesenheit so viel Nutzen als möglich zu ziehen, in den Zeitungen bekannt gemacht, das er heute ein Diner geben würde, bei welchem Schildkrötensuppe, Wildpret und wilde Enten erscheinen würden. Es war aber im Buche des Schicksals beschlossen, das ich Nichts von allen diesen Herrlichkeiten genießen sollte. Auf meine Erkundigung erfuhr ich nämlich zu meinem Schrecken, das die *Mail stage*, die einzige ordentliche Communication nach dem Süden, und namentlich nach der Stadt *Fayetteville*, nur Dienstags und Freitags abginge, und das wir mithin, wenn wir nicht in einer halben Stunde *Norfolk* verließen, bis zum nächsten Dienstage warten müßten. Da dieses durchaus nicht zu meinem Reiseplane paßte, und ich auch keinen Miethwagen nach *Fayetteville* bekommen konnte, so liefs ich über Hals und Kopf meine Effecten einpacken, nahm von dem freundlichen Herrn *Meyau* Abschied und verließ um halb 11 Uhr Vormittags mit der *Mail-stage*, die mit dem Dampfschiffe von *Ballimore* communicirt, *Norfolk*.

Wir gingen 68 Meilen weit bis *Murfreesborough*, welches wir gegen 11 Uhr Abends erreichten. Wir passirten zuerst zwei Seearme auf sehr langen hölzernen Brücken, kamen dann durch *Portsmouth*, einem kleinen Ort, am *Nary yard* vorbei, wo ich das Linienschiff *Delaware* und die den Engländern abgenommene Fregatte *Macedonian*, beide in *ordinary* erblickte, aber keine Zeit hatte, dieses gewifs sehr interessante Etablissement zu besuchen. Kaum hatten wir diesen Platz verlassen, als wir in einen Wald kamen, in welchem wir den ganzen Tag über blieben. Die Gegend, durch welche wir fuhren, ist ein großer Morast, und heißt der *Dismal Swamp*, durch den ein sandiger Weg führt. Der Wald ist sehr dicht, besteht aus Eichen, unter welchen ich die *live oak* \*)

\*) Immergrüne Eiche.

wir die Gele-  
Dampfschiffes  
oot mit Kano-  
exercirt sind,  
schiffe brachte.  
en ganzen Tag  
gehabt. Ich  
en, eine Meile  
besuchen; Herr  
hatte, um aus-  
ziehen, in den  
er geben würde,  
Enten erschei-  
als beschlossen,  
geniefsen sollte.  
nem Schrecken,  
annication nach  
yetteville, nur  
thin, wenn wir  
s zum nächsten  
cht zu meinem  
a nach Fayette-  
nd Kopf meine  
a Herrn Meyau  
s mit der Mail-  
e communicirt,

h, welches wir  
merst zwei See-  
nn durch Ports-  
i, wo ich das  
enomene Fre-  
ber keine Zeit  
nt zu besuchen.  
in einen Wald  
a. Die Gegend,  
und heisst der  
Der Wald ist  
die *live oak* \*)

bemerkte, aus Cypressen, Cedern, Kiefern, und, an den morastig-  
sten Stellen, aus mehreren immergrünen Bäumen und Sträuchern,  
aus sogenanntem portugiesischen Lorbeer und hohen Stecheichen;  
hie und da fanden wir auch Magnolien, und große Schlingpflanzen  
an den Büumen, meistens wilden Wein. Diese Mannichfaltigkeit  
der Vegetation muß sich im Sommer sehr schön ausnehmen. Ich  
hörte indess, daß man alsdann auch sehr von Fliegen und Moskiten  
heimgesucht werde; auch soll es alsdann viele Schlangen geben.  
Man sagte, dieser Morast sei stark mit Bären bevölkert, die jedoch  
nie einen Menschen angriffen. In *Suffolk*, 28 Meilen von *Norfolk*,  
einem kleinen aus hölzernen Häusern bestehenden Orte, mitten im  
Walde gelegen, machten wir Mittag. Das Weizenbrod nahm all-  
mählig ab; an dessen Stelle bekam man eine Art von Kuchen, aus  
Mais gebacken. Jenseits *Suffolk* kamen wir an einem mit Baum-  
wolle bewachsenen Felde vorbei, dem ersten, das ich sah. Nach-  
dem die Nacht eingebrochen war, passirten wir die Grenze, ver-  
ließen den Staat *Virginien*, und kamen in den Staat *Nord-Carolina*.  
Ueber die beiden Flüsse *Nottoway* und *Meherrin* fuhren wir auf  
ziemlich engen und schlechten Föhren, was bei der dunkeln Nacht  
sehr gefährlich war. Die Lichter und Lampen schienen hier selten  
zu werden; denn die Beleuchtung der wenigen Häuser, an denen  
wir vorbeikamen, bestand meistens nur aus Kienspänen. Wir nah-  
men mehrere mit uns, um sehen zu können. Bei der finstern reg-  
nichten Nacht war diese Reise sehr widerrätig. In *Murfreesborough*  
stiegen wir in einer mittelmäßigen Herberge ab, wo ich mich, da  
ich sehr ermüdet war, augenblicklich niederlegte, um einer kurzen  
Ruhe zu geniefsen.

Den 3. December brachen wir früh um 2 Uhr bei einem ab-  
scheulichen Regenwetter auf, das den ganzen Tag fast ohne Unter-  
brechung fort dauerte, und fuhren bis nach einem einzeln liegenden  
Wirthshaus, *Emerson's tavern* genannt, 75 Meilen weit. Die  
Gegend blieb, wie sie am vorigen Tage gewesen war, dicht mit  
Holz bewachsen, das, zumal in den häufigen morastigen Stellen,  
den Augen eine sehr schöne Mannichfaltigkeit durch die immer-  
grünen Bäume und Sträucher darbot. An manchen Stellen fanden  
wir die Gegend etwas angebaut. Dieses war der Fall bei den  
Plantagen, wo Mais und Baumwolle erzeugt werden. Eine solche  
Plantage besteht nur aus hölzernen Gebäuden; in der Mitte das  
Haus des Herrn mit einer *piazza*, rechts und links die Loghäuser  
der Negersclaven, so wie Schoppen für den Mais und die Baum-  
wolle. Die Pferde stehen in sehr luftigen hölzernen Ställen; die



Kühe und Schweine bleiben den ganzen Winter über unter freiem Himmel in Plätzen, die mit *worm fences* eingezäunt sind. Nur das zur Mast bestimmte Vieh kommt in Ställe. In mehreren Plantagen sahen wir sogenannte *collongins* oder Baumwollenmühlen, in welchen durch eine cylindrische Hechel der Same aus der Baumwolle herausgebracht wird. Diese Mühlen werden entweder durch Wasser oder durch Pferde in Bewegung gesetzt. Die von ihrem Samen getrennte Baumwolle wird in einen großen Kasten geschüttet, gepresst und gepackt. In diesen Kasten hat man den Sack gebracht, der die Baumwolle, wenn sie gepackt ist, enthalten soll; man schüttet sie in diesen hinein. Der Deckel des Kastens ist beweglich, und wird mit einer Schraube, die durch 2 Pferde in Bewegung gesetzt wird, auf die Baumwolle gedrückt. Alsdann wird der Deckel hinweggenommen, die Leinwand, die den Sack bildet, zusammengeschlagen, und endlich werden Stricke um den Ballen gelegt, der im Durchschnitt 300 Pfund wiegt. Diese Arbeit ist sehr mühsam, und man kann in einem Tage nur 2 Ballen machen. Wenn man statt dieser unförmlichen Maschine *Brahmah's Waterpress* einführt, so würde man sicherlich viele Zeit, Kosten und Kräfte sparen. Die zum Packen der Baumwolle bestimmte grobe Leinwand wird in England gewebt.

Wir passirten den *Roanoke*-Fluss auf einer ziemlich schlechten Föhre. Die Ufer dieses Flusses sind wirklich malerisch, und erinerten mit den vielen südlichen Gewächsen an einen Park. In dem Städtchen *Tarborough* am Fluss *Tar* gelegen, machten wir in einem recht guten Wirthshause Mittag. Wir hatten vorher diesen Fluss in einer Föhre passirt und uns seiner schönen Ufer erfreut. Unser Nachtquartier, das wir nach 8 Uhr Abends erreichten, war eine einzeln liegende Plantage; das Haus ganz von Holz, nur mit einem Kamine von Backsteinen. Es war ziemlich durchsichtig; man wies uns die Bodenkammer zur Schlafstelle an, und durch die Spalten des Bodens konnten wir in die untere Stube sehen. Wenn Feuer in einem solchen Hause auskommt, so ist es nicht zu retten. Wir waren Vormittags an den rauchenden Trümmern eines Schulgebäudes vorbei gekommen, das in einer Stunde niedergebrannt war; nur das backsteinerne Kamin war stehen geblieben. Die Loghäuser der Negersclaven sind besonders transparent, und gewähren während der Nacht, mit einem Kienspahn erleuchtet, dem Vorbeigehenden einen sonderbaren Anblick. Der Weg war durchgängig sandig gewesen; an den häufigen morastigen Stellen jedoch durch einen *causeway* unterbrochen, der uns in unsrer *Mailstage*

garstig zusammen gestossen hatte. Das Städtchen *Turbarough*, wo wir Mittag gemacht hatten, soll gegen 800 Einwohner haben. Ist regelmäßig gebaut, mit breiten Strafsen, enthält aber nur hölzerne Häuser. Backsteinerne sah ich nur zwei. Hätte es mehrere gegeben, so würde ich diesen freundlichen Ort mit einem holländischen Dorfe verglichen haben.

Den folgenden Morgen verliessen wir unser luftiges Nachtquartier früh um 3 Uhr, und fuhren bis *Fayetteville*, 86 Meilen weit. Den ganzen Tag über kamen wir durch dichten Wald, und trafen kein einziges Dorf; nur einzelne Plantagen, mit Mais und Baumwollfeldern umgeben. Von Vögeln hatten wir seit mehreren Tagen verschiedene für mich neue Arten gesehen; besonders viele große Falken, *Buzzard's* genannt; sie zu schießen ist verboten, da sie sich von Aas nähren und so zur Gesundheit der Gegend das Ihrige beitragen. Die *Neuse*, einen ziemlich breiten Fluß, passirten wir in einer schmalen und schlechten Föhre. An den Ufern dieses Flusses viele immergrüne Bäume und Sträucher. Die Eichen sind hier zwar nicht sehr hoch, aber sehr mannichfaltig; man zählt 37 verschiedene Arten. Kastanien und Nufsbäume weniger; wir erfuhren, diese wären nur in gebirgigen Gegenden. Nicht weit vor *Fayetteville*, welche Stadt wir gegen 9 Uhr Abends erreichten, kamen wir über die *Cape fear river* auf einer langen bedeckten Brücke, aus einem gegatterten Hängewerk bestehend, wovon ich im *Patent office* in *Washington* ein sehr gutes Modell gesehen hatte. Ich hatte die Absicht gehabt, hier in *Fayetteville*, welches ein blühender Ort von circa 4000 Einwohnern sein soll, einen Tag zu bleiben, da ich von der höchst ungenüchlichen Reise sehr ermüdet war und mich auch umsehen wollte. Ich hörte jedoch, daß unter 3 Tagen keine Gelegenheit nach *Charleston* ginge, wohin ich zu gehen wünschte. Wenn ich also nicht die am folgenden Tag in aller Frühe abgehende *Mailstage* benutzte, so mußten wir 2 Tage liegen bleiben. Also entschloß ich mich, am nächsten Morgen die Reise fortzusetzen. Nun entstand aber eine neue Schwierigkeit: die direct nach *Charleston* gehende *Mailstage* ist nur zweispännig und konnte meine Bagage nicht mitnehmen, während über *Columbia* in *South-Carolina* eine vierspännige *Mail* geht. Obgleich ich hierdurch auf den beiden Catheten fuhr, während die zweispännige auf der Hypothense blieb, so entschloß ich mich doch für die erste.

Den 5. December brachen wir also früh 3 Uhr von *Fayetteville* auf, und fuhren bis *Cheraw* im Staate *South-Carolina*, 57 Meilen.



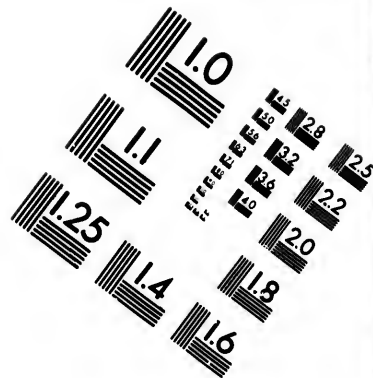
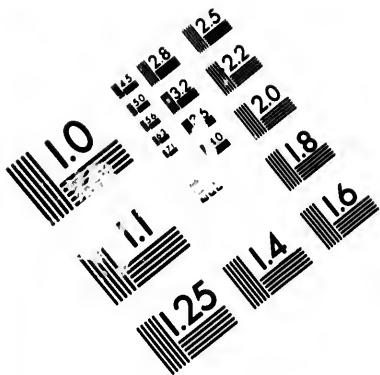
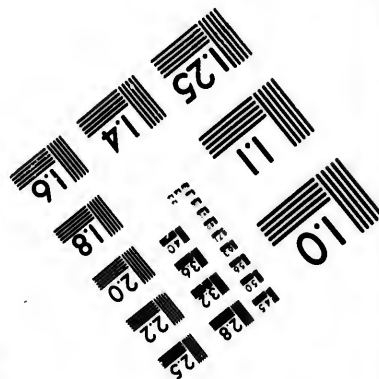
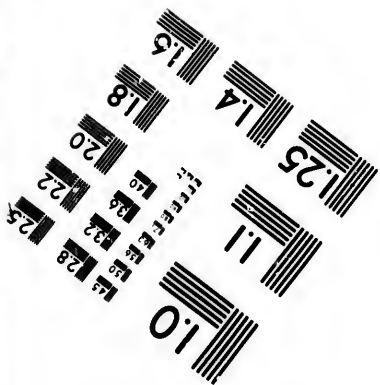
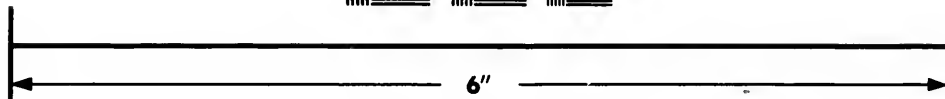
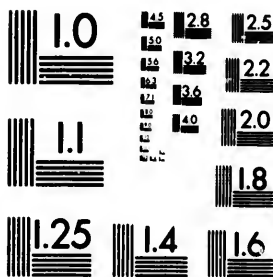


IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14590  
(716) 872-4500

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0

1.0  
1.1  
1.2  
1.5  
1.8  
2.0

Gegen 7 Uhr Abends erreichten wir diesen Ort. An einem neuen Reisegefährten, den wir in *Payetteville* bekommen hatten, Herrn *Davis* aus *Columbia*, lernte ich einen jungen, sehr unterrichteten Mann kennen. Das Wetter war ziemlich kalt, aber es regnete nicht. Abermals durch Wälder, auf einem sehr sandigen Wege. Wir sahen nicht viel Interessantes, ausgenommen die Vegetation. Jemehr wir südlich gingen: neue Pflanzen, z. B. *Jasmine*, und ein mir bis jetzt unbekannter Baum, *Pride of China* (*Melia azedarach*) genannt, der vorzüglich in der Nähe von Häusern steht; auch Gummibäume. Wir kamen über mehrere Flüsse; die vorzüglichsten waren der kleine und große *Pedee* dicht vor *Cheraw*. In diesem Orte traf ich zusammen mit den Commodores *Bainbridge* und *Warrington* und *Capt. Biddle*. Diese Herren waren in *Pensacola* als Commissäre des Gouvernements gewesen, um dort das Local für ein Marine-Etablissement im Mexicanischen Meerbusen, der für die V. St. täglich an Wichtigkeit zunimmt, zu bestimmen. Sie waren zur See von *Pensacola* bis *Savannah* gefahren, von wo sie zu Lande nach *Washington* zurückgingen. Commodore *Warrington* wird jedoch nach dem Mexicanischen Meerbusen zurückkehren, wo er die Station commandirt. Ich erfreute mich sehr an ihrer Bekanntschaft und brachte den Abend mit ihnen zu.

Den 6. December verließen wir *Cheraw* um 3 Uhr, und gingen bis *Camden*, 68 Meilen. Wir fuhren fortwährend durch dichten Wald. Während der Nacht hatte es tüchtig gefroren, und früh war es noch sehr kalt; als jedoch die Sonne herauf kam, da wurde es wärmer, und wir bekamen einen äußerst schönen Tag, wie im Frühling. An der zunehmenden Bläue des Himmels sahen wir, daß wir uns bedeutend dem Süden näherten. Von Pflanzen bemerkten wir nichts Neues, als immer größer werdende Magnolien verschiedener Art. An unseren Mahlzeiten zeigte sich, daß wir uns in einer Gegend befanden, in welcher Reis gebaut wird. Die vorzüglichsten Flüsse waren der *Black creek* und zwei Zweige vom *Lynch's creek*. Die Gegend an diesen Flüssen hinsichtlich der schönen immergrünen Vegetation, gefiel mir ungemein wohl. Der Weg war sandig und die Reise ging langsam von Statten. Das Frühstück und Mittagessen nahmen wir in einzelnen Breterhäusern ein, die auf backsteinernen Pfeilern stehen, so daß die Luft darunter wegziehen kann, und die so dünn und luftig gebauet sind, daß das Tageslicht überall durchscheint. In den „Fenster“ genannten Oeffnungen befinden sich nur Laden und weder Scheiben noch Rahmen. Bei diesem Mangel an Glas und dem großen

Ueberfluß an Kiefernholz und an Sand, müßte es eine gute Speculation sein, hier in der Gegend eine Glashütte anzulegen. Gegen 8 Uhr Abends erreichten wir *Camden*, ein nahrhaftes Städtchen, wo wir ein recht gutes Unterkommen fanden. Die Nächte waren sehr hell; seit einiger Zeit sah ich ganz neue Sternbilder, während die alten nach und nach verschwanden.

Den 7. December brachen wir abermals früh um 3 Uhr bei hartem Frost auf, und fuhren nur 35 Meilen bis *Columbia*. Der Weg war wie an den vorigen Tagen; nur wurde die Gegend hügeliger, der Sand gelber und mit Thon vermischt. Wir kamen über den *Waterce*-Fluß auf einer schmalen Föhre, aber nur mit vielen Schwierigkeiten. Wir erreichten den Fluß vor Tagesanbruch. Der Kutscher stieß öfters in sein Horn \*); wir mußten jedoch beinahe eine halbe Stunde auf die Föhre warten. Endlich kam sie, von 2 Negeren geführt. Kaum aber war der Wagen eingeschifft, so fing ein anderes Elend an. Wir saßen auf einer Bank fest, und die Neger mußten über eine halbe Stunde arbeiten, ehe wir wieder flott wurden. Endlich gelangten wir an das andere Ufer; die Neger waren aber so ungeschickt, daß sie sich abermals über eine Viertelstunde beschäftigten, bis es ihnen gelang, die Föhre so zu stellen, daß der Wagen herausfahren konnte. *Columbia* erreichten wir gegen 1 Uhr Mittags, und nahmen unser Quartier in *Clarks hôtel*, einem großen, aber mittelmäßig gehaltenen Hause. Wir mußten uns sehr eng behelfen, weil gerade in diesem Hauptorte des Staates *South-Carolina* die *Legislature* versammelt, und alle Häuser überfüllt waren. Die Stadt ist erst seit 40 Jahren angelegt, enthält 4000 Einwohner und liegt sehr hübsch auf einer Anhöhe unterhalb des Zusammenflusses des *Saluda* und *Broadriver*, die nach ihrer Vereinigung den *Congaree* bilden. Sie ist sehr regelmäßig gebaut, enthält viele backsteinerne Häuser, und die Strassen, die sich in rechten Winkeln durchschneiden, sind 100 Fufs breit, zwar nicht gepflastert, aber mit breiten, backsteinernen Trottoirs und Alleen von *Pride of China* versehen. In den Gärten, von welchen manche der eleganten Privathäuser umgeben sind, sah ich viele immergrüne Bäume, meistens Lorbeern und auch einige ziemlich hohe *yucca gloriosa*, hier *palmetta* genannt. In *Columbia*

---

\*) Sein Horn besteht in einer zwei bis drei Fufs langen, blechernen Tute, welche jämmerliche Töne hervorbringt, die man jedoch sehr weit hören kann. Dieses Horn hängt an der Seite des Wagens an zwei ledernen Riemen.

befinden sich mehrere gut versehene Läden, und es schien viel Leben zu herrschen. Ich machte Bekanntschaften an der gemeinschaftlichen Tafel, an welcher viele Mitglieder der Deputirtenversammlung saßen, mit einem Herrn *Washington* aus *Charleston*, an den ich aus *Baltimore* empfohlen war. Dieser machte mich sogleich weiter bekannt mit mehreren der anwesenden Deputirten. Der Gouverneur des Staates, *Manning*, liefs mich durch seinen Miliz-Adjutanten, Herrn *Butler*, becomplimentiren und auf den Abend zu sich einladen. Herr *Washington* — ein weitläufiger Verwandter des Präsidenten, und Sohn des im Revolutionskriege bekannt gewesenen Obersten der Cavallerie gleiches Namens — führte mich gegen Abend zu einem *judge* — Richter — *Desaussure*, einem der angesehensten Einwohner dieser Stadt und des Staates, an den ich ebenfalls empfohlen war, und an dem ich einen ehrwürdigen alten Mann fand. Herrn *Desaussure's* Vater war aus *Lausanne* in der Schweiz gebürtig und ein Vetter des berühmten Gelehrten gleiches Namens. Ich traf eine zahlreiche Gesellschaft von Herren bei ihm versammelt, die bei ihm dinirt hatten, und lernte unter ihnen den Gouverneur, einen recht feinen Mann, kennen. Nachdem diese Herren sich zurückgezogen hatten, führte mich Herr *Desaussure* zu einem seiner Schwiegersöhne, Oberst *Blanding*, Civil-Ingenieur, der im Rufe großer Kenntnisse steht. Die Gewohnheit des Tabakkauens, die hier mehrere Herren haben, und der sie trotz des übeln Geruchs selbst in Damengesellschaften sehr stark obliegen, fiel mir ungemein auf. Ich traf eine zahlreiche Gesellschaft mit vielen Damen. In derselben lernte ich zwei Professoren des hiesigen *College* kennen, *Henry* und *Nott*; ersterer ist der deutschen und französischen Sprache mächtig, und über setzte Niebuhr's römische Geschichte ins Englische. Letzterer hat seine Studien in England und Frankreich gemacht, hat sich einige Zeit in Gent aufgehalten und eine Frau aus Brüssel geheirathet. Von Herrn *Blanding's* Gesellschaft führen wir zum Gouverneur, wo abermals eine sehr zahlreiche Gesellschaft zum Ball versammelt war. Man tanzte nur Contretänze, nach Art der deutschen langweiligen Quadrillen; die Musik wurde von Negern gemacht. Der Gouverneur — der in diesem Staat auf 2 Jahre gewählt wird —, so wie seine Frau, machten sehr gut die Honneurs; er stellte mich allen anwesenden Herren und Damen vor. Eine interessante Bekanntschaft für mich war die eines Franzosen, Namens *Herbement*, der sich schon über 40 Jahre in den V. St. befand, früher Professor der Botanik am hiesigen *College* gewesen war, und nun



von seinen Renten lebt. Die Gesellschaft blieb bis gegen Mitternacht vereinigt.

Am folgenden Morgen erhielt ich Besuche von den Herren *Desaussure* und *Herbement*, welche mich abholten, um mir die wenigen Merkwürdigkeiten der Stadt zu zeigen. Wir besahen zuerst eine Wasserkunst, durch welche die ganze Stadt mit Wasser versehen wird. In einer Vertiefung ist ein Bassin oder vielmehr ein Reservoir ausgegraben, in welches mehrere Quellen geleitet worden sind. Aus dem Reservoir wird mit einer Dampfmaschine, welche die Kraft von 12 Pferden hat, das Wasser herausgepumpt, und in die Stadt getrieben, die 130 Fufs höher liegt, als das Reservoir. Hier vertheilt es sich in mehrere Röhren, die in der Mitte der Strafsen durch die Stadt laufen. An verschiedenen Plätzen sind Oeffnungen angebracht, die durch Schrauben geschlossen sind, und die bei entstehendem Feuer geöffnet werden. Die Construction ist von Herrn *Blandings* Erfindung.

Hierauf gingen wir nach dem Staatenhause. Dieses ist ein großes hölzernes Gebäude, das wahrscheinlich in einigen Jahren durch ein steinernes ersetzt werden wird. In einem der Säle waren die Senatoren, 40 an der Zahl, unter dem Vorsitz eines Herrn *Jon* versammelt; in einem andern die 120 Repräsentanten: der Sprecher ist Herr *O'Neil*. Die Säle sind sehr einfach. Die Senatoren sowohl, als die Repräsentanten, sitzen in einem halben Zirkel; der Sprecher etwas erhaben im Mittelpuncte. Es wurde in keiner der beiden Kammern etwas Interessantes verhandelt, als ich gegenwärtig war, und deshalb blieb ich nicht lange. Im Saale der Senatoren hingen 2 Gemälde, mittelmäßiges Werthes, von einem Künstler in *Charleston*: das Gefecht von *Eutan* aus dem Revolutionskrieg unter dem General *Green*, und die Vertheidigung der Linien von *New-Orleans* unter dem General *Jackson*. In einigen Tagen sollte ein interessanter Gegenstand zur Sprache kommen; die Frage nämlich, ob das Gouvernement der V. St. das Recht habe oder nicht, in den Staaten Canäle und Strafsen anzulegen! Verständige Menschen sehen ein, daß das Gouvernement die Macht haben müsse, solche Werke auszuführen; kurzsichtige hingegen machten aus einem gewissen Staatenneide dem Gouvernement dieses Recht streitig. Dieser Staatenneid scheint sehr überhand zu nehmen. Der Staat *South-Carolina* wollte eine Strafse von *Charleston* westlich nach dem Staat *Tennessee* führen. Diese Strafse müßte einige Meilen weit durch *North-Carolina* gehen. Der Staat *North-Carolina* weigerte sich unter dem Vorwande, daß die Strafse

ihm nicht genug Vortheil bringen würde, nicht nur diese Strafsen bauen zu lassen, sondern wollte auch nicht zugeben, daß die beiden andern Staaten auf ihre Kosten dieses Stück machen ließen. Die wahre Ursache soll sein, daß man dem Staate *South-Carolina* den Vortheil dieser Strafsen nicht gönnt.

Aus dem Staatenhause gingen wir nach dem *Columbia College*, einer Universität, bei welcher jedoch keine medicinische und keine theologische Facultät ist. Sie hat 6 Professoren. Präsident ist Dr. *Cooper*, den ich letzten Sommer in *Boston* kennen gelernt hatte, und der auf seiner Rückreise in *Richmond* krank geworden war. Die Zahl der Studenten war 120. Sie wohnen in zwei großen Gebäuden, welche einander gegenüber stehen. Dazwischen steht das Haus des Präsidenten, auf beiden Seiten die Häuser der Professoren. Wir machten hier dem Professor der Naturgeschichte, *Vauvexem*, unsern Besuch. Derselbe zeigte uns die Mineraliensammlung des *College*. Interessanter war eine besondere Sammlung der Mineralien aus dem Staate *South-Carolina*, welche Herr *Vauvexem* im letzten Sommer gemacht hatte. Sie enthielt mehrere schöne Turmaline, Smaragden, Pyriten, welche Gold enthalten, eine neue Gattung Metall, *Columbian* genannt, Asbest und verschiedene Urgebirgsarten. Auch gab es reines Gold aus *North-Carolina*, dessen Existenz man seit ungefähr 6 Jahren erst entdeckt hatte. In *Cheraw* war ich auf dem Punct gewesen, einen Abstecher nach diesen Goldminen zu machen; die Excursion würde mir aber ein paar Tage gekostet haben. Man sagte, das Gold werde in einem Schlamm gefunden, den man austrockne und dann siebe, so daß die Goldstückchen im Siebe liegen blieben. Man erwartete jedoch Bergleute aus Deutschland, nach deren Ankunft man den Bergbau regelmäßig betreiben wollte. Bisher sollten die Actionnairs wöchentlich im Durchschnitt 20 Dollars gewonnen haben. Ich besah auch die Bibliothek, die jedoch nicht stark war, und nichts Merkwürdiges enthielt. Bei dieser Gelegenheit machte ich die Bekanntschaft eines Herrn *Elliot*, welcher eine Flora des Staates *S. Car.* geschrieben hat, und der mir die botanischen Schätze dieses Staates sehr rühmte. Ein kleines Observatorium war verschlossen: vielleicht wollte man mir es nicht zeigen, weil es zu wenige Instrumente hat.

In Herrn *Herbemont's* Garten sahen wir einige recht interessante Pflanzen und Bäume: Magnolien und Gardenien, Granat- und andere Obstbäume, die er ganz sonderbar aufeinander geimpft

hatte, Dattelpalmen und Feigenbäume aus Kernen gezogen, und eine Menge immergrüner Lorbeerbäume.

Eine Meile von der Stadt hat man einen, 3 Meilen langen, Canal auf dem linken Ufer des *Congaree*-Flusses gegraben, um einige kleine Fälle in dem Flusse — *rapids* — zu vermeiden. Dieser Canal enthält 4 Schleusen und der Unterschied des Niveaus des Wassers oberhalb der Schleusen und unterhalb beträgt 36 Fufs. Zwei Schleusen sind von Granit gebaut, der dicht am Canale gebrochen wird. Man hat mehrere Blöcke sprengen müssen, um dem Canale seinen Weg zu bahnen. Die beiden anderen Schleusen sind von Backsteinen, und das Mauerwerk schien mir sehr gut ausgeführt zu sein. Man baute so eben eine Brücke über den *Congaree*, um die Strafse nach *Augusta* darüber zu leiten. Sie wurde von Holz gemacht, sollte aber auf 8 steinernen Pfeilern ruhen. Diese Pfeiler werden von Granit aufgeführt, und ohne Kalk und Cement \*). Die äussern Steine waren Werkstücke, und wurden mit eisernen Klammern mit einander verbunden. Der Bau dieser Brücke war für 70,000 Dollars unternommen worden.

Nicht weit von der Brücke giebt es mehrere große Baumwollenfelder, welche der reichen Familie *Taylor* gehören. Auf einem dieser Felder wurde grade die Erndte durch 58 Neger beiderlei Geschlechts besorgt. Sie nehmen die Baumwolle mit den Fingern von den Kapseln, sehen darauf, daß kein dürres Blatt hängen bleibt, thun sie alsdann in Säcke, die sie vor sich hängen haben, und schütten sie darauf in bereit stehende Körbe. Diese Neger machten einen sehr unangenehmen Eindruck auf mich, zumal da einige Weiber Herrn *Herbemont* um Kantaback ansprachen. Wir bemerkten hier auch sehr schöne Eichen und Kiefern, von welchen letzteren alle Wälder, welche wir in den letzten Tagen passirt waren, voll sind. Sie haben außerordentlich lange Nadeln. Die jungen Schößlinge nehmen sich besonders gut aus. Die Nadeln an denselben sind über einen Fufs lang, und der Schößling sieht aus, wie ein Busch von Rosshaaren auf den Schakots der preussischen Grenadiere. An den Bäumen hängt eine lange moosartige Pflanze, *spanish-beard* — *spanischer Bart* — genannt. Man sammelt diese Pflanze ein, legt sie in Wasser, läßt die graue Schale verfaulen, benutzt die alsdann zum Vorschein kommenden schwarzen Fasern, welche Pferdehaaren gleichen, zum Aus-

\*) Weil man diesen mit großen Kosten aus den nördlichen Staaten müßte kommen lassen.

stopfen von Matratzen, und versendet sie auch nach Europa. Endlich sahen wir mehrere aromatische und officinelle Kräuter, z. B. *Monarda penidata*, deren Saft, mit dem einer Zwiebel vermischt, sehr gut für Griesbeschwerden sein soll.

Das *Lunatic Asylum* — Irrenhaus — von *Columbia* liegt außerhalb der Stadt auf einem freien Platz. Es enthält ein Hauptgebäude, welches ein Porticus mit 6 Säulen ziert. In demselben sind die Wohnungen des Aufsehers, die Büreaux und sogenannte *state rooms* für bemittelte Kranke. An das Hauptgebäude stoßen in stumpfen Winkeln zwei Flügel, jeder von 3 Stockwerken. Es sind die Wohnungen der Gemüthskranken. Bei zunehmenden Einkünften des Hauses will man noch mehrere Flügel bauen, und das Ganze soll ein Achteck werden. Auf dem Hauptgebäude befindet sich ein Thürmchen, auf welchem man eine weite Aussicht genießt. Man sieht indeß Nichts als Wald. Die Gemüthskranken werden hier einst, nach der ganzen Anlage des Gebäudes, viele Bequemlichkeiten finden: gute Stuben, Gärten und Promenaden auf Balkons, die mit hohen Mauern umgeben sind.

In *Columbia* ward eine catholische Capelle im gothischen Stil auf Subscription gebaut. Die Subscription war aber nicht hinreichend: deswegen hatte man, um das Deficit zu decken, eine Lotterie eröffnet! Neben dieser angefangenen Capelle steht ein Theater; und auch dieses war wegen Geldmangels beim Unternehmern unvollendet geblieben.

Bei dem Professor *Henry* war eine recht angenehme Gesellschaft zum Diner vereinigt. In derselben bemerkte ich die sonderbare Sitte, daß die Damen sich in einer Ecke des Tisches zusammensetzen. Ich sprengte aber den alten Brauch, und schob mich zwischen sie hinein: und das Essen schmeckte Niemanden schlechter.

Einen Abend brachte ich auf einem Balle zu, welchen ein reicher Herr *Taylor* auf einer Plantage gab. Ich fand eine zahlreiche und glänzende Gesellschaft. Die Musik war aber eigener Art; denn die Mohren, welche zwei Tage früher recht gut beim Gouverneur gespielt hatten, waren betrunken, und deswegen außer Stande gewesen, auf diesem Balle zu erscheinen. Die ganze Musik bestand daher aus zwei Violinen, und einem Tambourin. Dieses Tambourin wurde mit schrecklicher Energie geschlagen. Von den beiden Anderen, welche die Violine im eigentlichsten Sinne kratzten, rief der Eine die Touren ab, und machte dabei

mit seinem Körper alle Bewegungen des Tanzes nach. Das Ganze gewährte mir ein nicht geringes Vergnügen. Uebrigens war ich verwundert über die große Einfachheit des Hauses. Aufser dem Vorplatze waren 3 Zimmer offen, und sie hatten nur die weissen Wände, und an den Fenstern keine Vorhänge.

---

h Europa.  
e Krüuter,  
wiebel ver-

egt anfer-  
Hauptge-  
demselben  
sogenannte  
ude stossen  
erken. Es  
nehmenden  
banen, und  
ebäude be-  
ite Aussicht  
thskranken  
udes, viele  
romenaden

aischen Stil  
nicht hin-  
ecken, eine  
e steht ein  
Unterneh-

me Gesell-  
die sonder-  
ches zusam-  
und schob  
Niemanden

velchen ein  
l eine zahl-  
ber eigener  
t gut beim  
deswegen  
Die ganze  
Tambourin.  
geschlagen.  
gentlichsten  
achte dabei

